Simone de Beauvoir

La Vieillesse

folio essais

COLLECTION
FOLIO ESSAIS

Simone de Beauvoir

La Vieillesse

Gallimard

Introduction

Quand Bouddha était encore le prince Siddharta, enfermé par son père dans un magnifique palais, il s'en échappa plusieurs fois pour se promener en voiture dans les environs. À sa première sortie il rencontra un homme infirme, édenté, tout ridé, chenu, courbé, appuyé sur une canne, bredouillant et tremblant. Il s'étonna et le cocher lui expliqua ce que c'est qu'un vieillard : « Quel malheur, s'écria le prince, que les êtres faibles et ignorants, grisés par l'orgueil propre à la jeunesse, ne voient pas la vieillesse ! Retournons vite à la maison. À quoi bon les jeux et les joies puisque je suis la demeure de la future vieillesse. »

Bouddha a reconnu dans un vieillard son propre destin parce que, né pour sauver les hommes, il a voulu assumer la totalité de leur condition. En cela il différait d'eux : ils en éludent les aspects qui leur déplaisent. Et singulièrement la vieillesse. L'Amérique a rayé de son vocabulaire le mot mort *: on parle de* cher disparu *; de même elle évite toute référence au grand âge. Dans la France d'aujourd'hui, c'est aussi un sujet interdit. Quand à la fin de* La Force des choses *j'ai enfreint ce tabou, quel tollé j'ai soulevé ! Admettre que j'étais au seuil de la vieillesse c'était dire qu'elle guettait toutes les femmes, qu'elle en avait déjà saisi beaucoup. Avec gentillesse ou avec colère un grand nombre de gens, surtout de gens âgés, m'ont abondamment répété que la vieillesse, ça n'existe pas ! Il y a des gens moins jeunes que d'autres, voilà tout. Pour la société, la vieillesse apparaît comme une sorte de secret honteux dont il est indécent de parler. Sur la femme, l'enfant, l'adolescent, il existe dans tous les domaines une abondante littérature ; en dehors des ouvrages spécialisés les allusions à la vieillesse sont très rares. Un auteur de bandes dessinées a dû en refaire toute une série parce qu'il*

avait inclus dans ses personnages un couple de grands-parents : « Rayez les vieux », lui a-t-on ordonné[1]*. Quand je dis que je travaille à un essai sur la vieillesse, le plus souvent on s'exclame : « Quelle idée !… Mais vous n'êtes pas vieille !… Quel sujet triste… »*

Voilà justement pourquoi j'écris ce livre : pour briser la conspiration du silence. La société de consommation, remarque Marcuse, a substitué à la conscience malheureuse une conscience heureuse et réprouve tout sentiment de culpabilité. Il faut troubler sa tranquillité. À l'égard des personnes âgées, elle est non seulement coupable, mais criminelle. Abritée derrière les mythes de l'expansion et de l'abondance, elle traite les vieillards en parias. En France, où la proportion des vieillards est la plus élevée du monde — 12 % de la population a plus de 65 ans —, ils sont condamnés à la misère, à la solitude, aux infirmités, au désespoir. Aux U.S.A. leur sort n'est pas plus heureux. Pour concilier cette barbarie avec la morale humaniste qu'elle professe, la classe dominante prend le parti commode de ne pas les considérer comme des hommes ; si on entendait leur voix, on serait obligé de reconnaître que c'est une voix humaine ; je forcerai mes lecteurs à l'écouter. Je décrirai la situation qui leur est faite et la manière dont ils la vivent ; je dirai ce qui — dénaturé par les mensonges, les mythes, les clichés de la culture bourgeoise — se passe réellement dans leur tête et dans leur cœur.

L'attitude de la société à leur égard est d'ailleurs profondément duplice. En général, elle ne regarde pas la vieillesse comme une classe d'âge tranchée. La crise de la puberté permet de tracer entre l'adolescent et l'adulte une ligne de démarcation qui n'est arbitraire que dans d'étroites limites : à 18 ans, à 21 ans, les jeunes gens sont admis dans la société des hommes. Presque toujours des « rites de passage » entourent cette promotion. Le moment où commence la vieillesse est mal défini, il varie selon les époques et les lieux. On ne rencontre nulle part de « rites de passage » établissant un nouveau statut[2]*. En politique, l'individu garde toute sa vie les mêmes droits et les mêmes devoirs. Le Code civil ne fait aucune distinction entre un centenaire et un quadragénaire. Les juristes considèrent qu'en dehors de cas pathologiques la responsabilité pénale des hommes âgés est aussi entière que celle des jeunes*[3]*. Pratiquement on ne les tient pas pour une catégorie à part et d'ailleurs ils ne le voudraient pas ; il existe des livres, des publications, des spectacles, des émissions de télévision et de radio destinés aux enfants et aux adolescents : aux vieillards, non*[4]*. Sur tous ces plans, on les*

assimile aux adultes plus jeunes. Cependant, quand on décide de leur statut économique, on semble considérer qu'ils appartiennent à une espèce étrangère : ils n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes sentiments que les autres hommes s'il suffit de leur accorder une misérable aumône pour se sentir quitte envers eux. Cette illusion commode, les économistes, les législateurs l'accréditent quand ils déplorent le poids que les non-actifs *représentent pour les* actifs *: comme si ceux-ci n'étaient pas de futurs non-actifs et n'assuraient pas leur propre avenir en instituant la prise en charge des gens âgés. Les syndicalistes, eux, ne s'y trompent pas : quand ils présentent des revendications, ils font toujours une large part au problème de la retraite.*

Les vieillards qui ne constituent aucune force économique n'ont pas les moyens de faire valoir leurs droits : l'intérêt des exploiteurs, c'est de briser la solidarité entre les travailleurs et les improductifs de manière que ceux-ci ne soient défendus par personne. Les mythes et les clichés mis en circulation par la pensée bourgeoise s'attachent à montrer dans le vieillard un autre. *« C'est avec des adolescents qui durent un assez grand nombre d'années que la vie fait des vieillards », remarque Proust ; ils gardent les qualités et les défauts de l'homme qu'ils continuent d'être. Cela, l'opinion veut l'ignorer. Si les vieillards manifestent les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes revendications que les jeunes, ils scandalisent ; chez eux l'amour, la jalousie semblent odieux ou ridicules, la sexualité répugnante, la violence dérisoire. Ils doivent donner l'exemple de toutes les vertus. Avant tout on réclame d'eux la sérénité ; on affirme qu'ils la possèdent, ce qui autorise à se désintéresser de leur malheur. L'image sublimée qu'on leur propose d'eux-mêmes, c'est celle du Sage auréolé de cheveux blancs, riche d'expérience et vénérable, qui domine de très haut la condition humaine ; s'ils s'en écartent, alors ils tombent en dessous : l'image qui s'oppose à la première, c'est celle du vieux fou qui radote et extravague et dont les enfants se moquent. De toute façon, par leur vertu ou par leur abjection ils se situent hors de l'humanité. On peut donc sans scrupule leur refuser ce minimum qui est jugé nécessaire pour mener une vie d'homme.*

Nous poussons si loin cet ostracisme que nous allons jusqu'à le tourner contre nous-même : nous refusons de nous reconnaître dans le vieillard que nous serons : « De toutes les réalités, [*la vieillesse*] *est peut-*

être celle dont nous gardons le plus longtemps dans la vie une notion purement abstraite », a justement noté Proust. Tous les hommes sont mortels : ils y pensent. Un grand nombre d'entre eux deviennent des vieillards : presque aucun n'envisage d'avance cet avatar. Rien ne devrait être plus attendu, rien n'est plus imprévu que la vieillesse. Quand on les interroge sur leur avenir, les jeunes, surtout les jeunes filles, arrêtent la vie au plus tard à 60 ans. Certaines disent : « Je n'irai pas jusque-là, je mourrai avant. » Et quelques-unes même : « Je me tuerai avant. » L'adulte se comporte comme s'il ne devait jamais devenir vieux. Souvent le travailleur est frappé de stupeur quand sonne l'heure de la retraite : la date en était fixée d'avance, il la connaissait, il aurait dû s'y préparer. Le fait est que — à moins d'être sérieusement politisé — jusqu'au dernier moment ce savoir lui était demeuré étranger.

Au jour venu, et déjà quand on s'en rapproche, on préfère d'ordinaire la vieillesse à la mort. Cependant, à distance, c'est celle-ci que nous considérons le plus lucidement. Elle fait partie de nos possibilités immédiates, à tout âge elle nous menace ; il nous arrive de la frôler ; souvent nous en avons peur. Tandis qu'on ne devient pas vieux en un instant : jeunes, ou dans la force de l'âge, nous ne pensons pas, comme Bouddha, être déjà habités par notre future vieillesse : elle est séparée de nous par un temps si long qu'il se confond à nos yeux avec l'éternité ; ce lointain avenir nous paraît irréel. Et puis les morts ne sont rien *; on peut éprouver un vertige métaphysique devant ce néant, mais d'une certaine manière il rassure, il ne pose pas de problème. « Je ne serai plus » : je garde mon identité dans cette disparition*[5]*. À 20 ans, à 40 ans, me penser vieille, c'est me penser autre. Il y a quelque chose d'effrayant dans toute métamorphose. J'étais stupéfaite, enfant, et même angoissée quand je réalisais qu'un jour je me changerais en grande personne. Mais le désir de demeurer soi-même est généralement compensé dans le jeune âge par les considérables avantages du statut d'adulte. Tandis que la vieillesse apparaît comme une disgrâce : même chez les gens qu'on estime bien conservés, la déchéance physique qu'elle entraîne saute aux yeux. Car l'espèce humaine est celle où les changements dus aux années sont les plus spectaculaires. Les animaux s'efflanquent, s'affaiblissent, ils ne se métamorphosent pas. Nous, si. On a le cœur serré quand à côté d'une belle jeune femme on aperçoit son reflet dans le miroir des années futures : sa mère. Les Indiens*

Nambikwara, rapporte Lévi-Strauss, n'ont qu'un mot pour dire « jeune et beau » et un pour dire « vieux et laid ». Devant l'image que les vieilles gens nous proposent de notre avenir, nous demeurons incrédules ; une voix en nous murmure absurdement que ça *ne nous arrivera pas : ce ne sera plus nous quand* ça *arrivera. Avant qu'elle ne fonde sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres. Ainsi peut-on comprendre que la société réussisse à nous détourner de voir dans les vieilles gens nos semblables.*

Cessons de tricher ; le sens de notre vie est en question dans l'avenir qui nous attend ; nous ne savons pas qui nous sommes, si nous ignorons qui nous serons : ce vieil homme, cette vieille femme, reconnaissons-nous en eux. Il le faut si nous voulons assumer dans sa totalité notre condition humaine. Du coup, nous n'accepterons plus avec indifférence le malheur du dernier âge, nous nous sentirons concernés : nous le sommes. Il dénonce avec éclat le système d'exploitation dans lequel nous vivons. Le vieillard incapable de subvenir à ses besoins représente toujours une charge. Mais dans les collectivités où règne une certaine égalité — à l'intérieur d'une communauté rurale, chez certains peuples primitifs — l'homme mûr, tout en ne voulant pas le savoir, sait cependant que demain sa condition sera celle qu'il assigne aujourd'hui au vieillard. C'est le sens du conte de Grimm, dont on retrouve des versions dans toutes les campagnes. Un paysan fait manger son vieux père à l'écart de la famille, dans une petite auge de bois ; il surprend son fils en train d'assembler des planchettes : « C'est pour toi quand tu seras vieux », dit l'enfant. Du coup, l'aïeul retrouve sa place à la table commune. Entre leur intérêt à long terme et leur intérêt immédiat, les membres actifs de la collectivité inventent des compromis. L'urgence des besoins oblige certains primitifs à tuer leurs vieux parents, quitte à subir plus tard le même sort. Dans les cas moins extrêmes, la prévoyance et les sentiments filiaux tempèrent l'égoïsme. Dans le monde capitaliste, l'intérêt à long terme ne joue plus : les privilégiés qui décident du sort de la masse ne redoutent pas de le partager. Quant aux sentiments humanitaires, en dépit de bavardages hypocrites, ils n'interviennent pas. L'économie est basée sur le profit, c'est à lui pratiquement que toute la civilisation est subordonnée : on ne s'intéresse au matériel humain que dans la mesure où il rapporte. Ensuite, on le jette. « Dans un monde en mutation, où les machines font des carrières très courtes, il ne faut pas que les

hommes servent trop longtemps. Tout ce qui dépasse 55 ans doit être mis au rebut », a dit récemment[6] *au cours d'un congrès le docteur Leach, anthropologue de Cambridge.*

Le mot « rebut » dit bien ce qu'il veut dire. On nous raconte que la retraite est le temps de la liberté et des loisirs ; des poètes ont vanté « les délices du port[7] *». Ce sont des mensonges éhontés. La société impose à l'immense majorité des vieillards un niveau de vie si misérable que l'expression « vieux et pauvre » constitue presque un pléonasme ; inversement : la plupart des indigents sont des vieillards. Les loisirs n'ouvrent pas au retraité des possibilités neuves ; au moment où il est enfin affranchi des contraintes, on ôte à l'individu les moyens d'utiliser sa liberté. Il est condamné à végéter dans la solitude et l'ennui, pur déchet. Que pendant les quinze ou vingt dernières années de sa vie un homme ne soit plus qu'un laissé-pour-compte, cela manifeste l'échec de notre civilisation : cette évidence nous prendrait à la gorge si nous considérions les vieillards comme des hommes, ayant une vie d'homme derrière eux, et non comme des cadavres ambulants. Ceux qui dénoncent le système mutilant qui est le nôtre devraient mettre en lumière ce scandale. C'est en concentrant ses efforts sur le sort des plus déshérités qu'on réussit à ébranler une société. Pour démolir le système des castes, Gandhi s'est attaqué à la condition des parias ; pour détruire la famille féodale, la Chine communiste a émancipé la femme. Exiger que les hommes restent des hommes pendant leur dernier âge impliquerait un radical bouleversement. Impossible d'obtenir ce résultat par quelques réformes limitées qui laisseraient le système intact : c'est l'exploitation des travailleurs, c'est l'atomisation de la société, c'est la misère d'une culture réservée à un mandarinat qui aboutissent à ces vieillesses déshumanisées. Elles montrent que tout est à reprendre, dès le départ. C'est pourquoi la question est si soigneusement passée sous silence ; c'est pourquoi il est nécessaire de briser ce silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider.*

1. Rapporté par François Garrigue. *Dernières nouvelles d'Alsace*, 12 octobre 1968.

2. Les fêtes célébrées dans certaines sociétés le jour où l'individu atteint 60 ou 80 ans n'ont pas le caractère d'une initiation.

3. Le procureur général Mornet a ouvert son réquisitoire contre Pétain en rappelant que la justice ne tenait aucun compte des âges. Depuis quelques années, les « enquêtes de personnalité » qui précèdent le procès peuvent souligner l'âge du prévenu : mais comme une particularité parmi d'autres.

4. *La Bonne Presse* vient de lancer une publication destinée aux gens âgés : elle se borne à donner des informations et conseils pratiques.

5. À plus forte raison, cette identité est garantie à ceux qui croient avoir une âme immortelle.

6. Écrit en décembre 1968.

7. L'expression est de Racan.

Préambule

J'ai parlé jusqu'ici de la vieillesse comme si ce mot recouvrait une réalité bien définie. En vérité, quand il s'agit de notre espèce, il n'est pas facile de la cerner. C'est un phénomène biologique : l'organisme de l'homme âgé présente certaines singularités. Elle entraîne des conséquences psychologiques : certaines conduites sont considérées à juste titre comme caractérisant le grand âge. Comme toutes les situations humaines, elle a une dimension existentielle : elle modifie le rapport de l'individu au temps, donc son rapport au monde et à sa propre histoire. D'autre part l'homme ne vit jamais à l'état de nature ; dans sa vieillesse, comme à tout âge, son statut lui est imposé par la société à laquelle il appartient. Ce qui rend la question complexe, c'est l'étroite interdépendance de ces différents points de vue. Il est abstrait, on le sait aujourd'hui, de considérer à part les données physiologiques et les faits psychologiques : ils se commandent mutuellement ; nous verrons que, dans la vieillesse, cette relation est particulièrement évidente : elle est par excellence le domaine du psychosomatique. Cependant ce qu'on appelle la vie psychique d'un individu ne peut se comprendre qu'à la lumière de sa situation existentielle ; celle-ci a donc aussi des répercussions dans son organisme ; et inversement : le rapport au temps est éprouvé différemment selon que le corps est plus ou moins délabré.

Enfin la société assigne au vieillard sa place et son rôle en tenant compte de son idiosyncrasie individuelle : son impotence, son expérience ; réciproquement, l'individu est conditionné par l'attitude pratique et idéologique de la société à son égard. Il ne suffit donc pas de décrire d'une manière analytique les divers aspects de la vieillesse :

chacun réagit sur tous les autres et est affecté par eux ; c'est dans le mouvement indéfini de cette circularité qu'il faut la saisir.

C'est pourquoi une étude de la vieillesse doit tenter d'être exhaustive. Puisque mon but essentiel est de mettre en lumière ce qu'est aujourd'hui, dans notre société, le sort des vieilles gens, on s'étonnera peut-être que je consacre tant de pages à la condition qui leur est faite dans les communautés dites primitives, à celle qui fut la leur aux différents moments de l'histoire humaine. Mais si la vieillesse, en tant que destin biologique, est une réalité transhistorique, il n'en reste pas moins que ce destin est vécu de manière variable selon le contexte social ; inversement : le sens ou le non-sens que revêt la vieillesse au sein d'une société met celle-ci tout entière en question puisque, à travers elle, se dévoile le sens ou le non-sens de toute la vie antérieure. Pour juger la nôtre, il est nécessaire de confronter les solutions qu'elle a choisies avec celles qu'ont adoptées, à travers l'espace et le temps, d'autres collectivités. Cette comparaison permettra de dégager ce que la condition du vieillard comporte d'inéluctable, dans quelle mesure, à quel prix on pourrait en pallier les difficultés, et quelle est donc à leur égard la part de responsabilité du système dans lequel nous vivons.

Toute situation humaine peut être envisagée en extériorité — telle qu'elle se présente à autrui — et en intériorité, en tant que le sujet l'assume en la dépassant. Pour autrui, le vieillard est l'objet d'un savoir ; pour soi, il a de son état une expérience vécue. Dans la première partie de ce livre, j'adopterai le premier point de vue. J'examinerai ce que la biologie, l'anthropologie, l'histoire, la sociologie contemporaine nous enseignent sur la vieillesse. Dans la seconde, je m'efforcerai de décrire la manière dont l'homme âgé intériorise son rapport à son corps, au temps, à autrui. Aucune de ces deux enquêtes ne nous permettra de définir *la* vieillesse ; nous constaterons au contraire qu'elle prend une multiplicité de visages, irréductibles les uns aux autres. Au cours de l'histoire comme aujourd'hui, la lutte des classes commande la manière dont un homme est saisi par sa vieillesse ; un abîme sépare le vieil esclave et le vieil eupatride, un ancien ouvrier misérablement pensionné et un Onassis. La différenciation des vieillesses individuelles a d'autres causes encore : santé, famille, etc. Mais ce sont deux catégories de vieillards, l'une extrêmement vaste, l'autre réduite à une petite

minorité, que crée l'opposition des exploiteurs et des exploités. Toute allégation qui prétend concerner la vieillesse en général doit être récusée parce qu'elle tend à masquer ce hiatus.

Une question se pose tout de suite. La vieillesse n'est pas un fait statique ; c'est l'aboutissement et le prolongement d'un processus. En quoi celui-ci consiste-t-il ? Autrement dit, qu'est-ce que vieillir ? Cette idée est liée à celle de changement. Mais la vie de l'embryon, du nouveau-né, de l'enfant est un changement continu. Faut-il en conclure comme l'ont fait certains que notre existence est une mort lente ? Assurément non. Un tel paradoxe méconnaît l'essentielle vérité de la vie ; elle est un système instable où à chaque instant l'équilibre se perd et se reconquiert : c'est l'inertie qui est synonyme de mort. La loi de la vie, c'est de changer. C'est un certain type de changement qui caractérise le vieillissement : irréversible et défavorable, un déclin. Le gérontologue américain Lansing en propose la définition suivante : « Un processus progressif de changement défavorable, ordinairement lié au passage du temps, devenant apparent après la maturité et aboutissant invariablement à la mort. »

Mais tout de suite une difficulté nous arrête : que signifie le mot *défavorable* ? Il implique un jugement de valeur. Il n'y a progrès ou régression que par rapport à un but visé. Du jour où elle a skié moins bien que ses cadettes, Marielle Goitschel a dû, sur le plan sportif, se considérer comme vieille. C'est au sein de l'entreprise de vivre que s'établit la hiérarchie des âges, et le critère est beaucoup plus incertain. Il faudrait savoir quel but vise la vie humaine pour décider quelles transformations l'en éloignent ou l'en rapprochent.

Le problème est simple si l'on ne considère dans l'homme que son organisme. Tout organisme tend à subsister. Pour cela il lui faut rétablir son équilibre chaque fois que celui-ci est compromis, se défendre contre les agressions extérieures, avoir sur le monde la prise la plus vaste et la plus ferme. Dans cette perspective, les mots : favorables, indifférents, nuisibles, ont un sens clair. De la naissance jusqu'à l'âge de 18 à 20 ans, le développement de l'organisme tend à augmenter ses chances de survie : il se fortifie, il devient plus résistant, ses ressources grandissent, ses possibilités se multiplient. L'ensemble des capacités physiques de l'individu est à son plus haut

point d'épanouissement aux environs de 20 ans. Pendant les vingt premières années, la mutation de l'organisme est donc, prise dans sa totalité, bénéfique.

Certains changements n'entraînent ni amélioration ni diminution de la vie organique, ils sont indifférents : ainsi l'involution du thymus qui a lieu dans la petite enfance ; celle des neurones cérébraux dont la quantité est immensément supérieure aux besoins de l'individu.

Des changements désavantageux, il s'en produit très tôt. L'amplitude de la marge d'accommodation se réduit à partir de 10 ans. La limite de hauteur des sons audibles s'abaisse déjà avant l'adolescence. Une certaine forme de mémoire brute s'affaiblit à partir de 12 ans. D'après Kinsey, la puissance sexuelle de l'homme décroît après 16 ans. Ces pertes, très limitées, n'empêchent pas le développement infantile et juvénile de suivre une ligne ascendante.

Après 20 ans, et surtout à partir de 30, s'amorce une involution des organes. Faut-il dès ce moment parler de vieillissement ? Non. Chez l'homme, le corps même n'est pas pure nature. Les pertes, les altérations, les défaillances peuvent être compensées par des montages, des automatismes, un savoir pratique et intellectuel. On ne parlera pas de vieillissement tant que les déficiences demeurent sporadiques et sont aisément palliées. Quand elles prennent de l'importance et qu'elles sont irrémédiables, alors le corps devient fragile et plus ou moins impotent : on peut dire sans équivoque qu'il décline.

La question devient beaucoup plus complexe si nous considérons l'individu tout entier. On décline après avoir atteint un apogée : où situer celui-ci ? Malgré leur interdépendance, le physique et le moral ne suivent pas une évolution rigoureusement parallèle. Moralement un individu peut avoir subi des pertes considérables avant que s'amorce sa dégradation physique ; au contraire il se peut qu'au cours de cette déchéance il réalise des gains intellectuels importants. Auquel accorderons-nous la plus haute valeur ? Chacun donnera une réponse différente selon qu'il accorde plus de prix aux aptitudes corporelles, ou aux facultés mentales, ou à un heureux équilibre entre les unes et les autres. C'est d'après de telles options que les individus et les sociétés établissent une hiérarchie des âges : il n'en est aucune qui soit universellement acceptée.

L'enfant l'emporte sur l'adulte par la richesse de ses possibilités,

l'immensité de ses acquisitions, la fraîcheur de ses sensations : est-ce assez pour estimer qu'en prenant de l'âge il se dégrade ? Il semble que ç'ait été jusqu'à un certain point l'opinion de Freud : « Pensez au contraste attristant qui existe entre l'intelligence rayonnante d'un enfant bien portant et la faiblesse intellectuelle d'un adulte moyen », a-t-il écrit. C'est l'idée que Montherlant a souvent développée : « Le génie de l'enfance, quand il s'éteint, c'est à tout jamais. On dit toujours que c'est d'un ver que sort le papillon ; chez l'homme, c'est le papillon qui devient ver », dit Ferrante dans *La Reine morte*.

Tous deux avaient des raisons personnelles — fort différentes pour l'un et pour l'autre — de valoriser l'enfance. Leur opinion n'est pas généralement partagée. Le mot même de maturité indique qu'habituellement on accorde à l'homme fait la prééminence sur l'enfant et le jeune homme : il a acquis des connaissances, de l'expérience, des capacités. Savants, philosophes, écrivains situent d'ordinaire l'acmé de l'individu au milieu de sa vie[1]. Quelques-uns d'entre eux tiennent la vieillesse même pour l'époque privilégiée de l'existence : elle apporte, pensent-ils, expérience, sagesse, et paix. La vie humaine ne connaîtrait pas de déclin.

Définir ce qui est pour l'homme progrès ou régression implique qu'on se réfère à une certaine fin ; mais aucune n'est donnée a priori, dans l'absolu. Chaque société crée ses propres valeurs : c'est dans le contexte social que le mot de déclin peut trouver un sens précis.

Cette discussion confirme ce que j'ai dit plus haut : la vieillesse ne saurait être comprise qu'en totalité ; elle n'est pas seulement un fait biologique, mais un fait culturel.

1. Selon Hippocrate, il l'atteint à 56 ans. Aristote pense que la perfection du corps s'accomplit à 35 ans, celle de l'âme à 50. Selon Dante, on aborde la vieillesse à 45 ans. C'est généralement à 65 ans que les sociétés industrielles d'aujourd'hui mettent les travailleurs à la retraite. J'appellerai vieux, vieillards, âgés, les gens de 65 ans et au-delà. Pour les autres, quand je me référerai à eux, je spécifierai le nombre de leurs années.

PREMIÈRE PARTIE

LE POINT DE VUE DE L'EXTÉRIORITÉ

Chapitre premier

Vieillesse et biologie

On vient de le voir : sur le plan biologique la notion de déclin a un sens clair. L'organisme décline lorsque ses chances de subsister se réduisent. De tout temps les hommes ont pris conscience de la fatalité de cette altération. Ses causes, nous savons que depuis l'Antiquité ils les ont recherchées. La réponse a dépendu de l'idée que, prise dans son ensemble, la médecine se faisait de la vie.

En Égypte et chez tous les peuples anciens la médecine se confondit avec la magie. Dans la Grèce antique, elle ne se dégagea pas d'abord de la métaphysique religieuse ou de la philosophie. C'est seulement avec Hippocrate qu'elle conquiert son originalité : elle devient une science et un art ; elle s'édifie par l'expérience et le raisonnement. Hippocrate a repris à son compte la théorie pythagoricienne des quatre humeurs : sang, phlegme, bile jaune, atrabile ; la maladie résulte d'une rupture de leur équilibre ; la vieillesse aussi. Il la faisait commencer à 56 ans. Il est le premier à avoir comparé les étapes de la vie humaine aux quatre saisons de la nature, et la vieillesse à l'hiver. Dans plusieurs de ses livres et en particulier dans ses aphorismes, il a recueilli sur les vieillards des observations exactes. (Ils ont moins besoin de nourriture que les jeunes. Ils souffrent de difficultés respiratoires, de catarrhes entraînant des accès de toux, de dysurie, de douleurs des articulations, de maladies des reins, de vertiges, d'apoplexie, de cachexie, de prurit généralisé, d'ensommeillement ; ils expulsent de l'eau par les intestins, les yeux, les narines ; ils ont souvent la cataracte ; leur vue est basse, ils entendent mal.) Dans tous les domaines il leur conseille la modération, mais aussi de ne pas

interrompre leurs activités.

La succession d'Hippocrate fut médiocre. Aristote imposa ses points de vue qui étaient fondés sur la spéculation et non sur l'expérience ; la condition de la vie c'était selon lui la chaleur intérieure et il assimilait la sénescence à un refroidissement. Rome hérita des notions par lesquelles les Grecs avaient expliqué les phénomènes organiques : tempéraments, humeurs, crase, pneuma. À Rome sous Marc Aurèle les connaissances médicales n'étaient pas plus avancées qu'en Grèce sous Périclès.

C'est au IIe siècle que Galien fit une synthèse générale de la médecine antique. Il considère la vieillesse comme intermédiaire entre la maladie et la santé. Elle n'est pas exactement un état pathologique : cependant toutes les fonctions physiologiques du vieillard sont réduites et affaiblies. Il explique ce phénomène en conciliant la théorie des humeurs et celle de la chaleur intérieure. Celle-ci se nourrit de celles-là : elle s'éteint lorsque le corps se déshydrate et que les humeurs s'évaporent. Dans sa *Gerocomica*, il donne des conseils d'hygiène qui ont été respectés en Europe jusqu'au XIXe siècle. Il pense que selon le principe *contraria contrariis* il faut réchauffer et humecter le corps du vieillard : qu'il prenne des bains chauds, qu'il boive du vin et aussi qu'il soit actif. Il lui prodigue des conseils de diététique détaillés. Il donne en exemple le vieux médecin Antioche qui à 80 ans visitait encore ses malades et participait aux assemblées politiques, et le vieux grammairien Téléphos qui conserva jusqu'à près de 100 ans une belle santé.

Pendant des siècles la médecine n'a fait que paraphraser son œuvre. Autoritaire, sûr de son infaillibilité, il triompha à un moment où on aimait mieux croire que discuter. Surtout, il vivait à une époque et dans un milieu où s'affirmait contre le paganisme le monothéisme venu d'Orient. Ses théories sont empreintes de religiosité. Il croit en l'existence d'un Dieu unique. Il considère le corps comme l'instrument matériel de l'âme. Les Pères de l'Église ont adopté ses points de vue ; et aussi les Juifs et les Arabes islamisés. Et c'est pourquoi, pendant tout le Moyen Âge, le développement de la médecine fut à peu près nul : en conséquence la vieillesse demeura très mal connue. Cependant Avicenne — disciple lui aussi de Galien — a fait au XIe siècle d'intéressantes remarques sur les maladies chroniques et les troubles mentaux des vieillards.

Les scolastiques se sont attachés à la comparaison de la vie avec une flamme que nourrit l'huile de la lampe : c'est une image mystique, l'âme étant souvent représentée au Moyen Âge par une flamme. Sur le plan profane, le grand souci des médecins est moins de guérir que de prévenir. L'école de Salerne où naquit et se développa la médecine occidentale s'attache à élaborer des « régimes de santé et de longévité ». Une abondante littérature se développe sur ce thème. Au XIIIe siècle, Roger Bacon, qui tenait la vieillesse pour une maladie[1], écrivit pour Clément VI une hygiène de la vieillesse où il accordait une grande place à l'alchimie. Cependant il est le premier à avoir eu l'idée de corriger la vue par des verres grossissants. (On en fabriqua en Italie peu après sa mort en 1300. L'usage des fausses dents était déjà connu chez les Étrusques. Au Moyen Âge, on en prélevait sur des cadavres d'animaux ou de jeunes gens.) Jusqu'à la fin du XVe, les ouvrages sur la vieillesse sont tous des traités d'hygiène. L'école de Montpellier rédige aussi des « régimes de santé ». À la fin du XVe se produit en Italie une renaissance de la science parallèle à celle des arts. Le médecin Zerbi écrit une *Gérontocomie* qui est la première monographie consacrée à la pathologie de la vieillesse. Mais il n'invente rien.

La branche de la médecine qui fait un immense progrès au début de la Renaissance, c'est l'anatomie. Pendant mille ans, il avait été interdit de disséquer le corps humain. Cela devient possible, de manière plus ou moins ouverte, à la fin du XVe siècle. Il est remarquable mais non pas surprenant que le créateur de l'anatomie moderne ait été Léonard de Vinci : en tant que peintre il s'était passionnément intéressé à la représentation du corps humain et il souhaitait le connaître avec exactitude. « Moi, pour en avoir pleine et vraie connaissance, j'ai disséqué plus de dix corps humains », a-t-il écrit. En fait, à la fin de sa vie il avait disséqué plus de trente cadavres : parmi ceux-ci des cadavres de vieillards. Il a dessiné beaucoup de visages et de corps de vieillards ; il a aussi représenté, d'après ses propres observations, leurs intestins, leurs artères. (Il a aussi noté par écrit les changements anatomiques qu'il avait observés, mais ces textes n'ont été connus que beaucoup plus tard.)

L'anatomie continue à progresser avec Vésale qui en est le grand maître. Mais les autres disciplines stagnent. La science reste imbue de métaphysique. L'humanisme essaie de lutter contre la tradition

mais sans arriver à s'en libérer. Paracelse, au XVIe siècle, rédige ses livres en allemand et non en latin par souci de modernisme. Il a certaines intuitions neuves et remarquables, mais noyées dans des théories embrouillées. Selon lui l'homme est un « composé chimique » et la vieillesse résulte d'une auto-intoxication.

Jusqu'alors, les ouvrages consacrés à la vieillesse ne se souciaient que d'hygiène préventive : sur le diagnostic et la thérapeutique, on ne trouvait que des indications éparses. David Pomis, médecin vénitien, traita le premier ces questions avec ordre et clarté. Certaines de ses descriptions de maladies séniles sont très exactes et poussées, en particulier celle de l'hypertension artérielle.

Au XVIIe, il y a de nombreux ouvrages sur la vieillesse, mais dénués d'intérêt. Au XVIIIe, Galien conserve encore des disciples, entre autres Gerard Van Swieten. Celui-ci regarde la vieillesse comme une sorte de maladie incurable ; il se moque des remèdes inspirés par l'alchimie ou l'astrologie ; il décrit avec exactitude certains des changements anatomiques qu'elle entraîne. Cependant, la montée de la bourgeoisie, le rationalisme, le mécanisme auxquels elle se rallie amènent la création d'une nouvelle école : l'iatrophysique. Borelli, Baglivi introduisent dans la médecine les idées de La Mettrie : le corps est une machine, un ensemble de cylindres, de fuseaux, de roues. Le poumon est un soufflet. Sur la vieillesse, ils reprennent donc les théories des mécanistes de l'Antiquité[2] : l'organisme se dégrade comme s'use une machine lorsqu'elle a longtemps servi[3]. Cette thèse a gardé des défenseurs jusqu'au XIXe siècle, et c'est même alors qu'elle a connu sa plus grande vogue. Mais la notion d'« usure » est toujours demeurée très vague. D'autre part, Stahl inaugure la théorie connue sous le nom de vitalisme : il existerait dans l'homme un principal vital, une entité, dont l'affaiblissement entraînerait la vieillesse et la disparition la mort.

Entre les tenants de la tradition et ceux des systèmes modernes, il y avait beaucoup de disputes creuses. La médecine avait de graves difficultés théoriques. Elle ne se satisfaisait plus de la vieille pathologie des humeurs et elle n'avait pas encore découvert de nouvelles bases. Elle se trouvait dans une impasse. Cependant, empiriquement, elle progressait. Les autopsies s'étaient multipliées, l'anatomie avait fait de grands progrès. L'étude de la vieillesse en bénéficiait. En Russie, Fischer, directeur du service de santé, rompit

avec Galien et décrivit systématiquement l'involution sénile des organes. Son livre a fait date, malgré ses insuffisances. L'énorme ouvrage de l'Italien Morgagni, paru en 1761, fut aussi très important. Il établit pour la première fois une corrélation entre les symptômes cliniques et les observations faites au cours des autopsies. Une section était consacrée à la vieillesse.

Dans la dernière décennie, on vit paraître sur le sujet trois livres qui anticipaient sur les découvertes du XIXe et du XXe siècle. Le médecin américain Rush publia une grande étude physiologique et clinique, basée sur ses observations. L'Allemand Hufeland rassembla aussi dans un traité de nombreuses observations intéressantes et il connut une grande popularité. Il était vitaliste. Il imaginait que chaque organisme est doté d'une certaine énergie vitale qui s'épuise avec le temps. L'ouvrage le plus important fut celui de Seiler qui parut en 1799 : il était entièrement consacré à l'anatomie des vieillards ; il s'appuyait sur des autopsies. Il manque d'originalité mais ce fut pendant des dizaines d'années un instrument de travail des plus estimés. On l'utilisa jusqu'au milieu du XIXe.

Au début du XIXe, les médecins de Montpellier continuaient à se rallier au vitalisme[4]. Cependant, la médecine commençait à bénéficier du progrès de la physiologie et de toutes les sciences expérimentales. Les études sur la vieillesse devinrent précises et systématiques. Rostan en 1817 étudia l'asthme des vieillards : il découvrit sa relation avec un trouble cérébral. Prus, en 1840, écrivit le premier traité systématique sur les maladies de la vieillesse.

C'est à partir du milieu du XIXe que — sans porter encore ce nom — la gériatrie commence vraiment à exister. Elle fut favorisée en France par la création de vastes hospices où se trouvaient réunis de nombreux vieillards. La Salpêtrière était le plus grand hospice d'Europe ; il contenait huit mille malades dont deux à trois mille étaient des vieillards. Ils étaient nombreux aussi à Bicêtre. Il devint donc facile de collectionner à leur sujet des faits cliniques. On peut considérer la Salpêtrière comme le noyau de la première institution gériatrique. Charcot y donna sur la vieillesse de célèbres conférences qui, publiées en 1886, eurent un énorme retentissement. Beaucoup de traités d'hygiène, stéréotypés et sans intérêt, parurent alors. Mais la médecine préventive, dans l'ensemble, céda le pas à la thérapeutique : on se soucia désormais de guérir les vieillards. D'autant plus qu'ils

devinrent de plus en plus nombreux, d'abord en France, puis dans d'autres pays : les médecins virent augmenter parmi leurs clients le nombre de maladies dégénératives qui se développent sur un terrain sénile. Déjà, avant le livre de Charcot, avaient paru en 1847 un ouvrage de Pennock, en 1852 un traité de Réveillé-Parise, où ils étudiaient la fréquence du pouls et le rythme de la respiration chez les gens âgés. Geist, entre 1857 et 1860, publia une bonne synthèse de la littérature gériatrique parue en Allemagne, en France, en Angleterre.

À la fin du XIXe et au XXe, les recherches se sont multipliées. Boy-Tessier en 1895, Rauzier en 1908, Pic et Bamamour en 1912 ont fait paraître en France de grands ouvrages de synthèse. Très importants aussi furent en Allemagne l'ouvrage de Bürger, en Amérique les traités de Minot et de Metchnikoff, parus tous deux en 1908, et celui du zoologiste Child, en 1915. Comme dans les périodes antérieures, quelques savants espéraient encore expliquer par une cause unique le processus de la sénescence. À la fin du XIXe, certains soutinrent qu'elle était due à l'involution des glandes sexuelles. Brown-Séquard, professeur au Collège de France, s'injecta à 72 ans des extraits de testicules de cobayes et de chiens : sans résultat durable. Voronoff, lui aussi professeur au Collège de France, inventa de greffer sur des hommes âgés des glandes de singe : échec. Bogomoletz prétendit fabriquer un sérum rajeunissant à base d'hormones : échec. De son côté, Metchnikoff a repris sous une forme moderne l'idée que la sénilité résulterait d'une auto-intoxication. Au début du XXe siècle, dans une formule qui a fait fortune, Cazalis affirma : « On a l'âge de ses artères » ; il faisait de l'athérosclérose le facteur déterminant du vieillissement. L'idée la plus répandue était que celui-ci provient d'une diminution du métabolisme.

C'est l'Américain Nascher que l'on considère comme le père de la gériatrie. Né à Vienne — qui était un centre important d'études sur la vieillesse —, il vint à New York dans son enfance et y prépara sa médecine. Visitant un asile avec un groupe d'étudiants, il entendit une vieille femme se plaindre au professeur de divers troubles. Celui-ci expliqua que sa maladie, c'était son grand âge. « Que peut-on faire ? demanda Nascher. — Rien. » Nascher fut si frappé par cette réponse qu'il se consacra à l'étude de la sénescence. De retour à Vienne, il visita une maison de vieillards ; il s'étonna de leur longévité

et de leur bonne santé. « C'est parce que nous traitons les patients âgés comme les pédiatres traitent les enfants », lui dirent ses collègues. Cela l'amena à créer une branche spéciale de la médecine qu'il baptisa *gériatrie*. En 1909, il publia son premier programme ; en 1912, il fonda la Société de gériatrie de New York et publia en 1914 un nouveau livre sur la question ; il eut du mal à trouver un éditeur : on ne jugeait pas le sujet intéressant.

À côté de la gériatrie s'est développée récemment une science qu'on appelle aujourd'hui gérontologie : elle n'étudie pas la pathologie de la vieillesse, mais le processus même du vieillissement. Au début du siècle, les recherches biologiques sur la vieillesse n'étaient que le sous-produit d'autres travaux : examinant la vie des plantes et des animaux, on s'intéressait subsidiairement aux changements qu'ils subissaient avec l'âge. Alors que la jeunesse et l'adolescence faisaient l'objet de nombreux ouvrages spécialisés, la vieillesse n'était pas étudiée pour elle-même, en grande partie à cause des tabous que j'ai signalés[5]. C'était une question déplaisante. Entre 1914 et 1930, elle n'a guère suscité d'important que les travaux de Carrel dont les conceptions furent largement diffusées en France ; il revenait à l'idée que la vieillesse est une auto-intoxication due aux produits du métabolisme des cellules.

La situation a changé par la suite. Aux U.S.A., le nombre des personnes âgées avait doublé entre 1900 et 1930, il doubla de nouveau entre 1930 et 1950 ; l'industrialisation de la société amena la concentration d'un grand nombre de ces vieillards dans les villes et il en résulta de graves problèmes : de nombreuses enquêtes eurent lieu pour en chercher la solution ; elles attirèrent l'attention sur les vieillards et on voulut les connaître. En biologie, en psychologie, en sociologie, à partir de 1930 les recherches se développèrent. Elles évoluèrent de la même manière dans d'autres pays. En 1938 se tint à Kiev une conférence nationale sur la sénescence. La même année fut publié en France le grand ouvrage de synthèse de Bastaï et Pogliatti et en Allemagne parut le premier périodique spécialisé. En 1939, un groupe de savants anglais et de professeurs de médecine décidèrent de fonder un club international de recherches sur la vieillesse. Aux États-Unis parut le livre monumental de Cowdry, *Problems of ageing*.

Pendant la guerre, les travaux se ralentirent. Mais ils reprirent dès qu'elle fut terminée. En 1945 une société de gérontologie se créa aux

U.S.A. et en 1946 y fut édité le deuxième périodique consacré à la vieillesse. Dans tous les pays ces publications se multiplièrent. En Angleterre, Lord Nuffield créa la *Nuffield Foundation* qui dispose de crédits considérables : elle étudie la gériatrie et aussi la condition des vieillards en Grande-Bretagne. En France, sous l'impulsion de Léon Binet, les études sur la vieillesse ont pris un nouvel essor. Une association internationale de gérontologie se créa en 1950 à Liège ; elle a tenu des congrès à Liège cette même année, puis en 1951 à Saint Louis du Missouri, à Londres en 1954, et beaucoup d'autres par la suite. Dans un grand nombre de pays se sont formées des sociétés d'études. En 1954, un index bibliographique sur la gérontologie dressé aux États-Unis indiquait 19 000 références. D'après le docteur Destrem, il faudrait à présent doubler ce chiffre. En ce qui concerne la France, la Société française de gérontologie s'est constituée en 1958. La même année fut créé le Centre d'études et de recherches gérontologiques que dirige le professeur Bourlière. Des traités importants ont paru en France : celui de Grailly et Destrem en 1953, de Binet et Bourlière en 1955. La *Revue française de gérontologie* s'est fondée en 1954. Enfin, une commission spéciale d'hygiène sociale s'est constituée à Paris pour faire face aux problèmes de la vieillesse. Aux U.S.A., l'Université de Chicago a publié en 1959 et 1960 trois traités, qui sont de véritables sommes sur la vieillesse, d'un point de vue individuel et social, en Amérique et dans l'Europe occidentale.

La gérontologie s'est développée sur trois plans : biologique, psychologique et social. Dans tous ces domaines, elle est fidèle à un même parti pris positiviste ; il ne s'agit pas d'expliquer pourquoi les phénomènes se produisent, mais d'en décrire synthétiquement, avec le plus d'exactitude possible, les manifestations.

*

La médecine moderne ne prétend plus assigner une cause au vieillissement biologique : elle le considère comme inhérent au processus de la vie, au même titre que la naissance, la croissance, la reproduction, la mort. Les expériences faites par Mc Cay sur des rats[6] ont inspiré au docteur Escoffier-Lambiotte un intéressant commentaire : « Le vieillissement, puis la mort ne sont donc pas en relation avec un certain niveau de dépense énergétique, un nombre

donné de battements cardiaques, mais ils surviennent lorsqu'un programme déterminé de croissance et de maturation est arrivé à son terme. » C'est-à-dire que la vieillesse n'est pas un accident mécanique ; pareille à la mort que, selon Rilke, « chacun porte en soi comme le fruit son noyau », il semble que chaque organisme contienne au départ sa vieillesse, inéluctable conséquence de son accomplissement[7].

C'est un processus commun à tous les êtres vivants, estime-t-on aujourd'hui. On a cru jusqu'à ces derniers temps que les cellules elles-mêmes étaient immortelles : leurs combinaisons seules se déferaient au cours des années. Carrel avait soutenu cette thèse et croyait l'avoir démontrée. Mais de récentes expériences ont établi que les cellules aussi se modifient avec le temps. D'après le biologiste américain Orgel, l'âge entraînerait des défaillances dans le système qui d'ordinaire détermine et planifie avec précision la production des protéines cellulaires. Cependant ces recherches d'ordre biochimique sont encore peu avancées.

Chez l'homme, ce qui caractérise physiologiquement la sénescence, c'est ce que le docteur Destrem appelle une « transformation péjorative des tissus ». La masse des tissus métaboliquement actifs diminue, tandis qu'augmente celle des tissus métaboliquement inertes : tissus interstitiels et fibro-scléreux ; ils sont l'objet d'une déshydratation et d'une dégénérescence graisseuse. Il y a une diminution marquée de l'aptitude à la régénération cellulaire. Le progrès du tissu interstitiel sur les tissus nobles est surtout frappant au niveau des glandes et du système nerveux. Il entraîne une involution des principaux organes et un affaiblissement de certaines fonctions qui ne cessent de décliner jusqu'à la mort. Des phénomènes biochimiques se produisent : augmentation du sodium, du chlore, du calcium ; diminution du potassium, du magnésium, du phosphore et des synthèses protéiques.

L'apparence de l'individu se transforme et permet à quelques années près de lui assigner un âge. Les cheveux blanchissent et se raréfient ; on ne sait pas pourquoi : le mécanisme de la dépigmentation du bulbe capillaire reste inconnu ; les poils blanchissent aussi cependant qu'en certains endroits — par exemple au menton des vieilles femmes — ils se mettent à proliférer. Par déshydratation et par suite de la perte d'élasticité du tissu dermique

sous-jacent, la peau se ride. Les dents tombent. En août 1957, on comptait aux U.S.A. 21,6 millions d'édentés, soit 13 % de la population. La perte des dents amène un raccourcissement de la partie inférieure du visage, si bien que le nez — qui s'allonge verticalement à cause de l'atrophie de ses tissus élastiques — se rapproche du menton. La prolifération sénile de la peau amène un épaississement des paupières supérieures, cependant que des poches se creusent sous les yeux. La lèvre supérieure s'amincit ; le lobe de l'oreille grandit. Le squelette aussi se modifie. Les disques de la colonne vertébrale se tassent et les corps vertébraux s'affaissent : entre 45 et 85 ans le buste diminue de dix centimètres chez les hommes, de quinze chez les femmes. La largeur des épaules se réduit, celle du bassin augmente ; le thorax tend à prendre une forme sagittale, surtout chez les femmes. L'atrophie musculaire, la sclérose des articulations entraînent des troubles de la locomotion. Le squelette souffre d'ostéoporose : la substance compacte de l'os devient spongieuse et fragile ; c'est pourquoi la rupture du col du fémur, qui supporte le poids du corps, est un accident fréquent.

Le cœur ne change pas beaucoup mais son fonctionnement s'altère ; il perd progressivement ses facultés d'adaptation ; le sujet doit réduire ses activités afin de le ménager. Le système circulatoire est atteint ; l'athérosclérose n'est pas la cause de la vieillesse, mais c'est une de ses caractéristiques les plus constantes. On ne sait pas exactement ce qui la provoque : des déséquilibres hormonaux, disent les uns ; une tension sanguine excessive, disent d'autres ; on pense en général que la cause principale c'est un trouble du métabolisme des lipides. Les conséquences en sont variables. Parfois, elle atteint le cerveau. En tout cas, la circulation cérébrale se ralentit. Les veines perdent leur élasticité, le débit cardiaque décroît, la vitesse de circulation diminue, la tension s'élève. Il faut d'ailleurs remarquer que l'hypertension, très dangereuse pour l'adulte, peut être très bien supportée par l'homme âgé. La consommation d'oxygène par le cerveau se réduit. La cage thoracique devient plus rigide et la capacité respiratoire qui est de 5 litres à 25 ans tombe à 3 litres à 85 ans. La force musculaire est diminuée. Les nerfs moteurs transmettent moins vite les excitations, et les réactions sont moins rapides. Il y a involution des reins, des glandes digestives, du foie. Les organes des sens sont atteints. La puissance d'accommodation

diminue. La presbytie est un phénomène à peu près universel chez les vieillards ; et la vue « baisse », sa capacité de discrimination décline. Celle de l'ouïe aussi, souvent jusqu'à la surdité. Le tact, le goût, l'odorat ont moins d'acuité qu'auparavant.

L'involution des glandes à sécrétions endocrines est une des conséquences les plus générales et les plus manifestes de la sénescence ; elle s'accompagne d'une involution des organes sexuels. Sur ce point, quelques faits précis ont été récemment établis[8]. Chez l'homme âgé, il n'y a pas d'anomalie spéciale des spermatozoïdes ; en théorie, la fécondation de l'ovule par le sperme sénile est indéfiniment possible. Il n'existe pas de loi générale sur l'arrêt de la spermatogenèse, mais seulement des cas d'espèce. Cependant, l'érection est deux ou trois fois plus lente que dans la jeunesse. (Les érections matinales qu'on observe même dans un âge très avancé n'ont pas un caractère sexuel.) Elle peut être conservée longtemps sans éjaculation, ce contrôle étant dû à la fois à l'expérience coïtale et à une réduction de l'intensité de la réponse sexuelle. Après l'orgasme, la détumescence est extrêmement rapide et l'homme âgé demeure beaucoup plus longtemps que le jeune réfractaire à de nouvelles excitations.

Chez les jeunes, l'éjaculation se développe en deux étapes : l'expulsion du fluide séminal dans l'urètre prostatique ; sa progression à travers l'urètre jusqu'au méat urétral et à l'extérieur ; dans la première phase, le sujet sent que l'éjaculation va inévitablement se produire. L'homme âgé en général n'éprouve rien de tel ; les deux étapes sont réduites à une seule et il a souvent l'impression d'un suintement plutôt que d'une expulsion. Avec l'âge, les possibilités d'éjaculation et d'érection diminuent et même disparaissent. Mais l'impuissance n'entraîne pas toujours l'extinction de la libido.

Chez la femme, la fonction reproductrice est brutalement interrompue à un âge relativement jeune. Fait unique dans le processus de la sénescence qui sur tous les autres plans se développe continûment, il se produit vers 50 ans une brusque coupure : la ménopause. Il y a arrêt du cycle ovarien et de la menstruation, les ovaires se sclérosent ; la femme ne peut plus être fécondée. Il y a disparition des stéroïdes[9] sexuels et involution des organes sexuels.

Un préjugé répandu est que les vieillards dorment mal. En fait,

d'après une enquête menée dans les hospices français en 1959, ils dorment plus de sept heures par nuit. Cependant, chez beaucoup d'entre eux, on constate des dysomnies. Ou ils ont du mal à s'endormir, ou ils se réveillent tôt, ou leur sommeil est entrecoupé de brefs réveils ; les raisons de ces anomalies peuvent être physiologiques, biologiques ou psychologiques. Après 80 ans, presque tous somnolent dans la journée.

L'ensemble de l'involution organique de l'homme âgé entraîne une fatigabilité à laquelle nul n'échappe ; l'effort physique ne lui est permis que dans d'étroites limites. Il résiste mieux aux infections que les jeunes ; mais son organisme appauvri se défend mal contre les agressions du monde extérieur : l'involution des organes réduit la marge de sécurité qui permet d'y résister. Certains médecins vont jusqu'à assimiler la vieillesse à une maladie : c'est ce qu'a fait récemment[10] la célèbre gériatre roumaine, le docteur Aslan, dans une interview qu'elle a donnée en Italie. Je ne pense pas que cette confusion soit légitime ; la maladie est un accident ; la vieillesse est la loi même de la vie. Cependant l'expression : « Vieux et infirme » est presque un pléonasme. « Cette infirmité résumée, le vieillissement », a écrit Péguy. Samuel Johnson a dit : « Mes maladies sont un asthme, une hydropisie et, ce qui est moins guérissable, soixante-quinze ans. » Un docteur demandait à une vieille femme qui portait des lunettes : « Qu'est-ce que vous avez, madame ? de la presbytie ou de la myopie ? — J'ai de la vieillesse, docteur. »

Il y a une relation réciproque entre vieillesse et maladie ; celle-ci accélère la sénescence et le grand âge dispose à des troubles pathologiques, en particulier aux processus dégénératifs qui le caractérisent. Il est très rare de rencontrer ce qu'on pourrait appeler « la vieillesse à l'état pur ». Les personnes âgées sont atteintes d'une polypathologie chronique.

Si on considère une centaine de malades âgés, une centaine de jeunes, la proportion de ceux qui consultent des médecins ou achètent des médicaments est beaucoup plus élevée chez ces derniers. D'autre part, les vieillards ne constituent qu'environ 12 % de la population. Cependant, en France, dans les hôpitaux, ils représentent un tiers des entrants, et en un jour donné plus de la moitié des malades car ils restent plus longtemps que les autres. En Amérique, en 1955, alors qu'ils n'étaient qu'un douzième de la

population, un cinquième des lits d'hôpitaux étaient occupés par eux. Une enquête faite en Californie en 1955 a montré que le nombre des consultations médicales grandissait avec l'âge. Elles étaient de 50 % plus nombreuses chez les vieillards que dans l'ensemble de la population, et deux fois plus chez les femmes âgées que chez les hommes. Ce sont aussi des femmes qu'on trouve en majorité dans les hôpitaux. Elles vivent plus vieilles que les hommes mais, pendant toute leur existence, elles sont plus souvent malades[11]. Dans l'ensemble, aux U.S.A., le nombre des malades chroniques est en moyenne quatre fois plus grand chez les gens âgés que chez les autres. Des enquêtes faites en Australie, en Hollande, ont donné des résultats analogues.

Ce dont souffrent surtout les gens âgés, c'est de « malaises mal définis » et de rhumatismes. Une statistique américaine donne comme principales maladies séniles : l'arthrite, les rhumatismes, les maladies de cœur. Une autre : maladies de cœur, arthrite, rhumatisme, néphrite, hypertension, athérosclérose. Une autre encore : désordres de la coordination, rhumatismes, maladies respiratoires, digestives et nerveuses. Le docteur Vignat, étudiant à Lyon des vieillards hospitalisés, a trouvé qu'ils souffraient en ordre décroissant de maladies cardio-vasculaires, respiratoires, mentales, de marasme biologique, de maladies vasculaires, neurologiques, de cancer[12], de troubles de l'appareil locomoteur, de troubles digestifs. La vieillesse étant par excellence le domaine du psychosomatique, les maladies organiques dépendent aussi étroitement de facteurs psychologiques.

À vrai dire, en de nombreux cas, dissocier les deux séries de causes est impossible. Par exemple, en ce qui concerne les accidents, relativement fréquents chez les vieillards. Ce sont les résultats de certaines conduites qui mettent en jeu des facultés intellectuelles — attention, perception — et des attitudes affectives : indifférence, abandon, mauvaise volonté. Mais d'autre part ils s'expliquent en grande partie par des troubles d'orientation, des vertiges, la raideur des muscles, la fragilité du squelette. Il convient donc de les signaler ici. Dans le groupe examiné par le *National Health Survey*, 33 % des hommes, 23 % des femmes avaient eu dans l'année un accident entraînant un jour d'incapacité ou davantage. Entre 45 et 55 ans, on compte pour 100 000 personnes une moyenne de 52 accidents par

an ; au-dessus de 75 ans, la moyenne s'élève à 338. Il s'agit surtout de chutes à l'intérieur de la maison : elles entraînent parfois la mort. Les vieillards sont aussi victimes de la circulation parce qu'ils se déplacent avec difficulté et qu'ils y voient mal. Beaucoup d'entre eux renoncent à sortir.

Certaines enquêtes donnent sur la santé des vieillards des renseignements optimistes : mais il faudrait savoir quel sens exact les enquêteurs attribuent aux mots. D'après le rapport établi aux U.S.A. par Sheldon en 1948, sur 471 personnes de plus de 60 ans, seulement 29,3 % se situaient au-dessous de la normale : parmi celles-ci on trouvait beaucoup d'octogénaires : 2,5 % d'entre eux étaient alités, 8,5 % restaient à la maison, 22 % ne se déplaçaient que dans le voisinage immédiat, 46 % des sujets étaient tout à fait normaux et il s'en trouvait 24,5 % de remarquablement vigoureux. Soit. Mais à quelle *norme* Sheldon se réfère-t-il ? Est-ce celle qu'il aurait appliquée à un quadragénaire ? Sans doute non. Un renseignement plus précis est fourni par une enquête faite à Sheffield en 1955 : sur 476 personnes de plus de 61 ans, 54,9 % des femmes, 71,2 % des hommes étaient encore en pleine activité. On a trouvé des résultats analogues en 1954 et 1957 en Hollande. L'activité implique en effet une certaine dose de santé. Mais beaucoup de raisons, psychologiques et sociales, peuvent amener à la prolonger même dans le délabrement physique.

Ce que toutes les observations font ressortir, ce sont d'importantes différences entre les sujets d'un même âge. L'âge chronologique et l'âge biologique sont loin de toujours coïncider : l'apparence physique renseigne mieux que les examens physiologiques sur le nombre de nos années. Celles-ci ne pèsent pas du même poids sur toutes les épaules. La sénescence, dit le gérontologue américain Howell, « n'est pas une pente que chacun descend à la même vitesse. C'est une volée de marches irrégulières que certains dégringolent plus vite que d'autres[13] ». Il y a une maladie, la « progéria », qui fait vieillir prématurément tous les organes du patient[14]. Le 12 janvier 1968 est morte à l'hôpital de Chatham, au Canada, une enfant de 10 ans qui avait toute l'apparence extérieure d'une femme de 90 ans. Un de ses frères était mort de la même maladie à l'âge de 11 ans. Le docteur Dénard-Toulet m'a cité une femme qui est morte à 45 ans par suite de l'involution

sénile de ses organes. En dehors de ces cas très rares, le déclin est accéléré ou retardé par de nombreux facteurs : la santé, l'hérédité, l'environnement, les émotions, les habitudes passées, le niveau de vie. Il prend des formes différentes selon que telles ou telles fonctions se dégradent les premières. Parfois c'est un processus continu ; en d'autres cas, le sujet qui jusqu'alors paraissait tout juste son âge ou même moins prend brusquement « un coup de vieux ». Quand il y a maladie, stress, deuil, échec grave, ce ne sont pas les organes qui brusquement se détériorent : la construction qui en dissimulait les insuffisances s'effondre. Le sujet avait en réalité subi dans son corps l'involution sénile ; mais il avait réussi à la compenser par des automatismes ou des conduites réfléchies : il devient soudain incapable de recourir à ces défenses et sa vieillesse latente se révèle. Cette chute morale se répercute sur les organes et elle peut entraîner la mort. On m'a cité le cas d'une femme de 63 ans, très bien conservée, qui supportait courageusement des douleurs violentes pour lesquelles on la traitait. Un interne lui ayant dit étourdiment qu'elle ne guérirait jamais, elle a d'un seul coup vieilli de vingt ans et ses douleurs se sont accrues. Une vive contrariété, par exemple un procès perdu, peut transformer un homme de 60 ans en un individu sénile, physiquement autant que moralement.

Si aucun choc de cette espèce ne se produit, si sa santé demeure bonne, il arrive au contraire que le sujet réussisse jusqu'à un âge avancé à compenser les capacités perdues. Grâce à une technique éprouvée, à une exacte connaissance de leur corps, certains sportifs conservent longtemps leur forme. Ted Meredith, international de football, a encore été sélectionné à 52 ans. Eugène Lenormand faisait à 63 ans des exhibitions de natation ; à 56 ans, Borotra était champion du monde de tennis.

Autrefois, il y avait souvent un contraste flagrant entre l'évolution mentale du sujet et son évolution physique. Montesquieu a déploré ce divorce : « Malheureuse condition des hommes ! À peine l'esprit est-il parvenu au point de maturité, le corps commence à s'affaiblir ! » Delacroix note dans son Journal : « Ce désaccord singulier entre la force d'esprit qu'amène l'âge et l'affaiblissement du corps qui en est aussi la conséquence me frappe toujours et me paraît une contradiction dans les décrets de la nature. »

Les progrès de la médecine ont modifié la situation. Défendu

contre un grand nombre d'infirmités et de maladies, le corps tient le coup plus longtemps. Tant que l'esprit garde son équilibre et sa vigueur, on réussit d'ordinaire à maintenir le sujet en bonne santé physique : celle-ci s'abîme quand le moral flanche. Inversement : si la vie physiologique se dégrade gravement, les facultés intellectuelles se troublent. En tout cas, elles pâtissent des transformations corporelles. Les messages sont transmis moins rapidement et déformés par la mauvaise qualité des récepteurs. Le fonctionnement du cerveau est moins souple ; on a vu que sa consommation d'oxygène se réduit ; or la sous-oxygénation du sang amène une diminution de la mémoire immédiate et de la rétention, un ralentissement des processus idéatifs, une irrégularité dans les opérations mentales faciles, de violentes réactions émotionnelles : euphorie ou dépression. On peut considérer la sénescence comme un exemple de cette « amputation diffuse » dont parle Goldstein à propos des accidents cérébraux post-traumatiques. Là aussi il y a perte de cellules cérébrales. Comme elles sont abondantes, si la situation n'exige pas du sujet un effort excessif, il y fait facilement face. Mais s'il y a dans sa vie des déséquilibres, il risque des catastrophes. En tout cas, l'effort intellectuel le fatigue ; la puissance de travail, la capacité d'attention s'amenuisent, du moins à partir de 70 ans.

Dans leurs recherches sur la psychologie de la vieillesse, les gérontologues adoptent les mêmes méthodes que lorsqu'ils en étudient la physiologie. Ils traitent les sujets en extériorité. Ils se basent essentiellement sur la psychométrie. C'est une discipline qui me paraît des plus contestables. L'individu soumis à un test se trouve dans une situation artificielle et les résultats obtenus sont de pures abstractions, bien différents de la réalité pratique et vivante. En vérité, les réactions intellectuelles d'un homme dépendent de l'ensemble de sa situation : on sait assez que des conflits familiaux peuvent rendre apparemment stupide un enfant qui était jusqu'alors précoce. Lorsque, plus loin, j'étudierai la psychologie des vieillards, ce sera dans une perspective totalitaire, en la liant à un contexte biologique, existentiel, social, selon le principe de circularité dont j'ai parlé. Pour l'instant, puisque je veux donner à mes lecteurs une idée exacte des travaux accomplis par les gérontologues, je dois indiquer quelles en sont les méthodes et à quels résultats ils estiment avoir

abouti.

En 1917, on a voulu dans l'armée américaine établir le niveau mental des candidats officiers : on a inventé à cet effet les premiers tests d'intelligence. Ensuite, des études de ce genre se sont multipliées. En 1927, Willoughby a repris certains tests utilisés dans l'armée américaine et y a soumis un groupe de familles vivant aux environs de l'Université de Stanford. Jones et Conrad, en 1925-1926, réunissent des résultats obtenus en Nouvelle-Angleterre, après examen de 1 191 sujets. Les recherches se poursuivent en Amérique, en Allemagne, en Angleterre. En 1955, en France, Suzanne Pacaud a étudié les réactions de 4 000 employés de chemin de fer, de 20 à 55 ans, et d'apprentis de 12 ans 1/2 à 15 ans 1/2. Récemment, le professeur Bourlière a mis au point à Sainte-Périne une « batterie de tests » portant sur les facultés intellectuelles. Par exemple, on demande au sujet de relever des erreurs dans une série de dessins ; de tracer dans un labyrinthe le trajet qui permet d'en sortir le plus rapidement ; de terminer des dessins incomplets ; de grouper ou de dissocier les semblables et les dissemblables ; de souligner des synonymes, d'indiquer les nuances qui les distinguent ; de manier des associations de lettres et de chiffres (test du code) ; de reproduire de mémoire des figures géométriques ; de réagir à un signal ; de répondre « vrai » ou « faux » à des affirmations qui concernent le comportement et la personnalité ; de faire des dessins en miroir. On constate que la mémoire immédiate n'est guère atteinte ; la mémoire concrète (portant sur des données bien connues) s'abaisse entre 30 et 50 ans ; et aussi la mémoire logique. La plus altérée, c'est la mémoire qui implique la formation de nouvelles associations : par exemple l'acquisition d'une langue. Il y a d'ailleurs de grandes différences selon le degré de culture des sujets. Des tests de mémoire faits à Groningue, portant sur 3 000 personnes, montrent que chez tous elle décroît avec le grand âge mais moins chez les intellectuels que chez les manuels, moins chez les anciens ouvriers qualifiés que chez les manœuvres, moins chez les gens qui travaillent encore que chez les retraités.

Pour les réactions motrices, c'est à 25 ans qu'elles sont les plus promptes et les plus précises ; leur vitesse et leur exactitude diminuent à partir de 35 ans et davantage encore après 45. Quant à la rapidité des opérations mentales, il y a progrès jusqu'à 15 ans,

stabilisation de 15 à 35 ans et diminution ensuite. Le sujet de plus de 60 ans réagit mal aux tests d'intelligence où le temps lui est mesuré : si au contraire on ne le lui limite pas, il peut valoir l'adulte et même le dépasser. Les personnes âgées ont beaucoup de mal à s'adapter aux situations neuves ; elles réorganisent aisément des choses connues mais résistent aux changements. Acquérir ce qu'on appelle un *set* — c'est-à-dire une attitude, une orientation d'esprit — leur demande un gros effort : elles sont esclaves des habitudes prises antérieurement, elles manquent de souplesse. Une fois le *set* adopté, elles le lâchent difficilement. Même en face de problèmes auxquels il ne convient absolument plus, elles s'y cramponnent. Leurs possibilités d'apprentissage se trouvent donc très réduites. Toute faculté qui implique une adaptation décline à partir de 35 ans, surtout si on ne l'entretient pas : observation, abstraction et synthèse, intégration, structuration. Le calcul mental, l'organisation spatiale sont en défaut ainsi que le raisonnement logique. Pour le vocabulaire, les résultats des tests sont controuvés. Chez les gens incultes, il s'appauvrit après 60 ans ; il se maintient et même parfois s'enrichit chez les sujets d'un niveau intellectuel élevé. Dans l'ensemble, les connaissances bien assimilées, le vocabulaire, la mémoire immédiate ou retardée des mots et des chiffres ne s'altèrent guère. Il y a en somme chez l'individu un potentiel fluide, adaptatif qui vieillit et une fraction cristallisée faite de mécanismes acquis qui ne vieillit pas.

De l'ensemble des tests et des statistiques ressort une importante conséquence : plus le niveau intellectuel du sujet est élevé, plus la décroissance de ses facultés est faible et lente. S'il continue à exercer sa mémoire et son intelligence, il peut les conserver intactes. Je reviendrai sur ce point, qu'on ne peut expliquer qu'en reliant l'intelligence et la mémoire d'un individu à son attention à la vie, à ses intérêts en ce monde, à l'ensemble de ses projets. Bornons-nous pour l'instant à remarquer que certaines personnes très âgées se montrent plus efficaces que des jeunes. En effet, beaucoup de travaux intellectuels s'accomplissent sans limitation de temps. Le métier, la technique, le jugement, l'organisation des tâches peuvent pallier les défaillances de la mémoire, la fatigabilité, la difficulté à s'adapter. Beaucoup de gens âgés demeurent actifs et lucides jusqu'à leur dernière heure.

Cependant, comme son organisme et en liaison avec lui, le

psychisme du vieillard est fragile : les cas de maladie mentale sont plus fréquents chez lui que chez les jeunes[15]. D'après un rapport de l'Institut national de santé mentale des U.S.A., sur 100 000 sujets d'un même groupe d'âge, le nombre des malades mentaux est de 2,3 au-dessous de 15 ans, 76,3 entre 25 et 34 ans, 93 entre 35 et 54 ans, 236,1 chez les vieillards. En Suède, sur 7 millions d'habitants, il y a 9 000 cas de démence sénile, au sens strict du mot. Aux U.S.A., le nombre des malades mentaux a dans l'ensemble quadruplé entre 1904 et 1950, et le nombre d'admissions de vieillards dans des hôpitaux psychiatriques est neuf fois plus considérable : en partie parce qu'on hésite moins à y recourir. En Suède, il n'y a pas eu de changement depuis vingt-cinq ans.

Aujourd'hui, les vieillards sont moins handicapés qu'autrefois ; on compte parmi eux moins de grabataires. Il arrive même que si on compare plusieurs groupes d'âge, on rencontre parmi les plus anciens une apparence d'antidéclin : c'est que pour vivre si longtemps il a fallu au départ un potentiel de santé exceptionnel. Il n'empêche qu'en règle générale, à partir d'un certain moment, tout individu se trouve diminué. Quand on parle de « belle vieillesse », de « verte vieillesse », cela signifie que l'homme âgé a trouvé physiquement et moralement son équilibre, non que son organisme, sa mémoire, ses capacités d'adaptation psychomotrice soient ceux d'un homme jeune. Nul homme qui vit longtemps n'échappe à la vieillesse ; c'est un phénomène inéluctable et irréversible.

La vieillesse aboutit toujours à la mort. Mais il est rare qu'elle l'entraîne d'elle-même sans qu'intervienne un élément pathologique. Schopenhauer prétend avoir connu des gens extrêmement âgés qui se seraient éteints sans cause précise. Le professeur Delore raconte l'histoire d'une centenaire qui arriva à pied à l'hôpital et demanda un lit pour y mourir, car elle se sentait très fatiguée. Elle mourut le lendemain et l'autopsie ne révéla aucun trouble organique. Mais c'est un cas presque unique. Les morts dites « naturelles » — par opposition aux morts par accident — sont en fait provoquées par une détérioration organique.

La longévité de l'homme est supérieure à celle des autres mammifères. De sources sérieuses je n'ai rencontré qu'un seul sujet ayant dépassé 105 ans : Antoine-Jean Giovanni, vivant au village de Grossa et âgé de 108 ans[16]. On croit, sans en être certain, que

l'hérédité joue un rôle direct ou indirect dans la longévité ; beaucoup d'autres facteurs interviennent et d'abord le sexe : dans toutes les espèces animales les femelles vivent plus longtemps que les mâles ; en France les femmes vivent en moyenne sept ans de plus que les hommes. Ensuite jouent les conditions de croissance, l'alimentation, l'environnement, les conditions économiques.

Celles-ci influencent la sénescence d'une manière très importante. Les gérontologues l'ont établi au cours de nombreuses enquêtes. Celle dont j'ai déjà parlé, qui a été menée à Sheffield, a montré que la santé dépendait étroitement du niveau de vie. C'est aussi ce qui ressort de l'étude faite par l'équipe du professeur Bourlière sur des paysans et des pêcheurs bretons. On prétend que la campagne est plus que les villes féconde en belles vieillesses : en fait tous les sujets examinés se portaient beaucoup moins bien que des Parisiens aisés du même âge[17].

Ce rôle des facteurs économiques nous indique les limites de la gérontologie, en tant qu'elle définit biologiquement la sénescence individuelle. Les résultats auxquels elle aboutit sont du plus haut intérêt ; impossible de comprendre la vieillesse sans s'y référer. Mais ils ne peuvent se suffire. Dans l'étude de la vieillesse, ils ne représentent qu'un moment abstrait. L'involution sénile d'un homme se produit toujours au sein d'une société ; elle dépend étroitement de la nature de celle-ci et de la place qu'y occupe l'individu en question. Le facteur économique lui-même ne saurait être isolé des superstructures sociales, politiques, idéologiques qui le recouvrent ; considéré absolument, le niveau de vie n'est encore qu'une abstraction ; avec des ressources identiques, un homme sera tenu pour riche au sein d'une société pauvre, pour pauvre au sein d'une société riche. Pour comprendre la réalité et la signification de la vieillesse il est donc indispensable d'examiner quelle place est assignée aux vieillards, quelle représentation on se fait d'eux, en différents temps, en différents lieux. L'intérêt de cette confrontation, je l'ai dit déjà, c'est qu'elle permettra sinon de donner du moins d'entrevoir une réponse à cette question essentielle : qu'y a-t-il d'inéluctable dans la condition de vieillard ? dans quelle mesure la société en est-elle responsable ? Nous commencerons notre examen par les sociétés qu'on appelle sans histoire ou « primitives ».

1. Il s'accordait avec l'opinion exprimée dans l'Antiquité par Térence.

2. Entre autres de Démocrite et d'Épicure.

3. L'assimilation est tout à fait erronée ; les organes, loin de s'user, s'entretiennent en fonctionnant ; s'ils cessent leurs activités, ils s'atrophient.

4. La théorie des humeurs était abandonnée, mais elle persistait sur un plan mythique. Faraday, dans une conférence célèbre, compara la vieillesse et la mort à la flamme d'une chandelle qui vacille et s'éteint. L'image demeure vivante aujourd'hui.

5. Le gérontologue américain Birren indique que des recherches sur la vieillesse peuvent « provoquer un malaise ». Cependant, dit-il, aujourd'hui la science passe outre.

6. Mc Cay a démontré que les rats dont la croissance a été retardée dans leur jeune âge par une « restriction calorique de nourriture » vivent beaucoup plus longtemps que les rats nourris normalement. Un des rats sous-alimentés atteignit presque le double de la durée de vie moyenne des animaux témoins.

7. Bien entendu, des accidents et des déviations de toute espèce peuvent arrêter la vie avant que le programme ne soit rempli, chez l'homme surtout : à son propos, il serait abstrait d'étudier isolément son destin biologique puisqu'il ne vit jamais à l'état de nature et que la société où il se situe commande son développement.

8. En particulier par Masters et Johnson, en 1966 : *Les Réactions sexuelles*.

9. Produits des glandes endocrines.

10. Écrit en octobre 1969.

11. Aux U.S.A. le *National Health Survey* a établi que dans l'année 1957-1958 les gens de 45 à 64 ans avaient été immobilisés par des maladies en moyenne pendant 25 jours ; ceux de plus de 65 ans, pendant 50 jours ; au-delà de 75 ans, pendant 72 jours.

12. Le cancer n'a pas de rapport avec l'âge comme tel. S'il survient en général entre 50 et 80 ans, c'est à cause du mode d'action des agents cancérigènes. Le taux des morts dues au cancer est élevé parce que aujourd'hui la médecine combat efficacement un grand nombre d'autres maladies mais n'a pas encore réussi à vaincre celle-ci.

13. « Les mesures du temps lui-même peuvent être pour certaines personnes accélérées ou ralenties », a noté Proust.

14. L'existence de cette maladie suggère celle d'un agent de vieillissement inconnu mais bien défini. Peut-être serait-il donc possible, si on parvenait à le découvrir, d'en arrêter ou du moins d'en ralentir considérablement l'action.

15. Je les étudierai plus loin, quand j'aurai examiné dans son ensemble la condition des vieillards.

16. Le fait était signalé dans *France-Soir* au début de 1969. A.-J. Giovanni était né le 1er août 1860 à Zicavo, en Corse, et avait passé toute sa vie à Grossa. Voir Appendice I : *Les Centenaires*.

17. Une étude menée en 1969 à Marseille par le professeur Desanti,

portant sur dix-sept mille assurés sociaux, a montré que les groupes professionnels ne vieillissent pas de la même façon. Elle conduit à les classer par ordre d'usure croissant :

— professeurs de l'enseignement primaire, secondaire et technique ;
— cadres supérieurs ;
— cadres moyens ;
— agents paramédicaux et sociaux ;
— employés de bureau et de commune ;
— chauffeurs, représentants placiers, chômeurs ;
— patrons ;
— personnel de service ;
— contremaîtres, ouvriers qualifiés, ouvriers spécialisés ;
— manœuvres.

Chapitre II

Les données de l'ethnologie

Il n'y a pas de collectivité humaine qui ne possède, si fruste soit-elle, une certaine culture ; les activités que l'homme exerce à l'aide d'instruments fabriqués par lui constituent un travail à partir duquel s'établit au moins un embryon d'organisation sociale. N'essayons donc pas d'imaginer ce que serait pour lui une vieillesse *naturelle*. Mais — bien que même à leur sujet le mot nature prête à controverse — on peut observer ce qui se passe chez les animaux. Dans beaucoup d'espèces — et d'autant plus qu'elles sont plus évoluées — les animaux âgés et expérimentés jouissent d'un grand prestige ; ils transmettent aux autres les informations qu'ils ont acquises au cours de leur expérience. Le rang que chacun occupe dans le groupe est en rapport direct avec le nombre de ses années. Les zoologistes ont rapporté sur ce point un certain nombre d'observations curieuses. Chez les choucas, si un jeune oiseau manifeste de la peur, les autres n'y prennent pas garde ; mais si un vieux mâle donne l'alarme, tous s'envolent. Ce sont les vieux choucas expérimentés qui enseignent aux autres à connaître leurs ennemis. Les collaborateurs du zoologiste Yerkes ont appris à un jeune chimpanzé à se procurer des bananes en manipulant un appareil compliqué : aucun de ses congénères ne tenta de l'imiter. On fit faire le même apprentissage à un chimpanzé âgé, donc de rang supérieur : tous les autres l'observèrent et l'imitèrent. Ils n'imitent par principe que les congénères d'un rang supérieur.

Il est particulièrement intéressant d'observer ce qui se passe chez les animaux qui nous sont le plus proches, les anthropoïdes. Dans toutes les hordes, le mâle âgé joue par rapport aux femelles et aux

jeunes un rôle dominateur. Parfois, tout un groupe de mâles détient le pouvoir et se partage les femelles ; parfois il n'y a qu'un seul chef, et il consent au partage. Dans ces deux cas, ils ne suscitent pas d'agressivité et meurent de mort naturelle. Mais il arrive aussi que le mâle le plus âgé accapare les femelles, les jeunes ne les approchant que clandestinement et au risque de sévères corrections. Encore robuste à 50 ans, il défend les femelles et les enfants contre les fauves, lorsque ceux-ci les attaquent. En prenant de l'âge et des forces, les jeunes se rebellent contre lui. Ils le guettent. Il s'affaiblit. Ses dents qui sont son arme la plus redoutable se cassent et pourrissent. Quand les jeunes sentent le moment venu, soit parce qu'un combat contre un fauve l'a épuisé, soit parce qu'il subit son destin, l'aîné se jette sur lui. Souvent il le tue ou le blesse à mort. Même s'il n'est que légèrement atteint, le vieux se sait vaincu, il a peur. Il quitte le groupe dont son agresseur prend la tête et il vit désormais en solitaire. Il a du mal à se nourrir et dépérit. Alors il est souvent la proie des bêtes fauves. Ou il attrape des maladies mortelles, ou il devient infirme et incapable de subvenir à ses besoins ; il meurt de faim. Il est encore robuste lorsque les mâles plus jeunes se débarrassent de lui. Et il ne représente pas une charge pour la communauté, d'une part parce qu'il est encore actif, d'autre part parce qu'on peut la considérer comme une société d'abondance : étant donné la richesse de la nature dans laquelle la horde évolue et la facilité avec laquelle elle se déplace, le problème de la nourriture ne se pose pas pour elle. Si le vieux mâle est maltraité — comme le sera son successeur — c'est parce qu'il a monopolisé les femelles et tyrannisé les jeunes. En aucun cas, les vieilles guenons ne sont tuées : la horde les prend en charge.

Nous verrons que, comme dans beaucoup d'autres espèces, dans les sociétés humaines l'expérience, les connaissances amassées sont un atout pour le vieillard. Nous verrons aussi qu'il est souvent expulsé, plus ou moins brutalement, de la collectivité. Cependant, le drame de l'âge ne se produit pas alors sur le plan sexuel, mais sur le plan économique. Le vieillard, ce n'est pas comme chez les anthropoïdes l'individu qui n'est plus capable de se battre, mais celui qui ne peut plus travailler et qui est devenu une bouche inutile. Jamais sa condition ne dépend des seules données biologiques : des facteurs culturels interviennent. Pour l'anthropoïde accapareur de

femelles la vieillesse est un mal absolu qui le met à la merci de ses semblables et l'empêche de se défendre contre les agressions extérieures. Elle entraîne une mort brutale ou un dépérissement solitaire. Tandis que dans les communautés humaines, ce fléau naturel, la vieillesse, est intégré à une civilisation qui a toujours, fût-ce dans une très faible mesure, le caractère d'une *antiphysis* et qui peut donc en modifier profondément le sens. Ainsi, dans certaines sociétés, voit-on les vieillards accaparer les femmes, à un moment où ils ont perdu leur force physique, grâce à un prestige qui les défend contre la violence.

Cependant, quel que soit le contexte, les données biologiques demeurent. Pour chaque individu la vieillesse entraîne une dégradation qu'il redoute. Elle contredit l'idéal viril ou féminin adopté par les jeunes et les adultes. L'attitude spontanée, c'est de la refuser en tant qu'elle se définit par l'impotence, la laideur, la maladie. La vieillesse des autres inspire aussi une répulsion immédiate. Cette réaction élémentaire subsiste même lorsque les mœurs la refoulent. C'est là l'origine d'une contradiction dont nous rencontrerons de nombreux exemples.

*

Toute société tend à vivre, à survivre ; elle exalte la vigueur, la fécondité, liées à la jeunesse ; elle redoute l'usure et la stérilité de la vieillesse. C'est ce qui ressort, entre autres, des travaux de Frazer. Dans beaucoup de collectivités, dit-il, on vénère le chef comme une incarnation de la divinité qui après sa mort habitera le corps de son successeur ; mais si elle se trouve alors affaiblie par l'âge, elle ne pourra plus protéger efficacement la communauté : il faut donc tuer le chef avant que le déclin commence. Frazer explique ainsi le meurtre du prêtre de Nemi dans l'Antiquité et celui qu'on observait encore au début du siècle chez les Shilluks du Nil blanc : aux premiers signes de maladie, de faiblesse, d'impuissance, le chef était tué[1]. Ainsi tuait-on le pontife du Congo, le Chitumé, dès que sa santé semblait atteinte ; s'il était mort naturellement, ses forces épuisées, le dieu se serait éteint avec lui et le monde se serait aussitôt anéanti. Ainsi tuait-on le roi de Calicut. Abattu en pleine vigueur, le chef transmet à son successeur une âme vigoureuse.

Selon Frazer, des croyances analogues amènent les vieillards, dans les îles Fidji et dans plusieurs autres endroits, à se donner volontairement la mort : ils pensent qu'ils survivront avec l'âge qu'ils avaient quand ils ont quitté ce monde ; alors ils n'attendent pas la décrépitude qui serait leur lot pour l'éternité.

Il faut rapprocher de ces coutumes celle de l'« enterrement vivant » que d'après divers observateurs pratiquent les Dinka[2]. Certains vieillards, dont le rôle dans la communauté est si important qu'on considère qu'ils ont pris en charge son existence — faiseurs de pluie, maîtres de la lance à pêcher —, dès qu'ils donnent des signes de débilité sont enterrés vivants, au cours de cérémonies auxquelles ils participent volontairement. On pense que s'ils rendaient naturellement leur dernier souffle, au lieu de le garder à l'intérieur de leur corps, la vie de la communauté s'éteindrait avec eux. Les fêtes mortuaires, au contraire, sont pour la collectivité une sorte de renaissance, un rajeunissement du principe vital.

Le passage du temps entraîne usure et dépérissement ; cette conviction se manifeste dans les mythes et les rites de régénération qui jouent un si grand rôle dans toutes les sociétés de répétition : les anciens, les primitifs et même des sociétés rurales plus avancées ; ce qui les caractérise, c'est que la technique n'y fait pas de progrès ; l'écoulement du temps n'y est pas conçu comme annonçant un avenir, mais comme éloignant de la jeunesse ; il s'agit de la retrouver. Beaucoup de mythologies supposent que si la nature, si la race humaine ont la force de vivre et de se perpétuer, c'est qu'à un certain moment la jeunesse leur a été rendue : le monde ancien a été anéanti, et celui-ci a surgi. C'est ce qu'imaginaient les Babyloniens : un déluge a englouti l'humanité et la terre émergeant des flots a été repeuplée. Le mythe se retrouve dans la Bible. Noé recommence Adam, les animaux de l'arche, ceux de l'Éden, et l'arc-en-ciel indique l'ouverture d'une ère nouvelle. Les peuples qui habitent aujourd'hui les pourtours du Pacifique pensent qu'à la suite d'une faute rituelle la terre a été inondée : le clan attribue son origine à un être légendaire qui aurait échappé à la catastrophe. Leur terre, périodiquement fertilisée par les crues du Nil, a suggéré aux Égyptiens l'idée d'une régénération permanente : Osiris, dieu de la Végétation, mourait chaque année avec les moissons et renaissait quand germe le grain, dans toute la fraîche vigueur d'une jeunesse indéfiniment ressuscitée[3].

De nombreux rites avaient ou ont encore pour but d'effacer le temps écoulé pendant un certain cycle : on peut alors recommencer à neuf une existence délivrée du poids des ans. Chez les Babyloniens, pendant les cérémonies de l'an nouveau, on lisait le poème de la Création. Chez les Hittites, on réactualisait le combat du serpent contre le dieu Teshup et la victoire qui permit à celui-ci d'ordonner et de gouverner le monde. Dans beaucoup d'endroits la fin de la vieille année est marquée par des fêtes où on la liquide : on la brûle en effigie ; on éteint les feux et on en allume d'autres ; on déchaîne des orgies qui ramènent le chaos primordial. Le renversement des hiérarchies sociales, les Saturnales, tendait aussi à la négation de l'ordre établi : la société, le monde se dissolvent ; on les recrée alors dans leur fraîcheur originelle. Ces fêtes se déroulent au cours de l'année, aussi bien qu'en son début : les fêtes du printemps confèrent à cette saison le sens d'un rajeunissement cosmique. L'avènement d'un souverain est souvent considéré comme l'ouverture d'une ère nouvelle. L'empereur de Chine en montant sur le trône fixait un nouveau calendrier : l'ordre ancien s'effondrait, un autre naissait. C'est l'idée de régénération qui explique au Japon une des coutumes du culte shinto : les temples shinto doivent être périodiquement reconstruits en totalité, leurs meubles et leur décoration entièrement renouvelés. En particulier le grand temple d'Isé, le centre même de la religion, est rebâti tous les vingt ans ; depuis la première opération, effectuée par l'impératrice Jito (686-689), il a été refait cinquante-neuf fois, ainsi que le grand pont par lequel on y accède et les quatorze temples subsidiaires. Les temples shinto manifestent activement le rapport de consanguinité qui lie l'individu au monde entier : rebâtir l'édifice c'est empêcher que le temps n'affaiblisse ce lien. Plus significatives encore sont les cérémonies décrites par Frazer où des collectivités feignaient de chasser de leur sein la vieillesse. En Italie, en France, en Espagne, le quatrième dimanche du Carême, on procédait au « sciage de la vieille femme » ; on faisait semblant de scier en deux une vraie vieille femme. La dernière de ces fausses exécutions eut lieu à Padoue en 1747. Dans d'autres cas, on brûlait réellement des mannequins représentant des vieillards.

Sur un plan mythique, les sociétés répétitives redoutent donc l'usure de la nature et des institutions et s'en défendent. Il ne s'agit pas pour elles d'aller vers un avenir neuf, mais de conserver intact, en

le réanimant rituellement sans cesse, un passé révéré sur lequel on modèle le présent.

Le problème est tout à fait différent quand la communauté a affaire à des individus de chair et d'os : elle doit établir avec eux des relations réelles. La vieillesse est détestable, on l'expulse. Mais quand le vieillard n'exprime pas le vieillissement du groupe — ce qui est le cas général — il n'y a pas a priori de raison de le supprimer. Son statut s'établira empiriquement selon les circonstances. Rendu improductif par l'âge, il représente une charge. Mais, je l'ai dit, en décidant de son sort, l'adulte, en certaines sociétés, choisit son propre avenir ; il tient compte de son intérêt à long terme. Il se peut aussi que des liens affectifs très forts l'attachent à ses vieux parents. D'autre part, l'homme âgé a acquis avec les années des qualifications qui peuvent le rendre très utile. Plus compliquée que les sociétés animales, la communauté humaine primitive a davantage encore besoin d'un savoir que seule la tradition orale peut transmettre. Si grâce à sa mémoire l'ancien est dépositaire de la science, s'il garde le souvenir du passé, il suscite le respect. Enfin, il a déjà un pied dans le monde des morts : cela le destine au rôle d'intercesseur entre la terre et l'au-delà ; et aussi cela lui confère des pouvoirs redoutables. Ces facteurs interfèrent pour définir son statut. Remarquons d'ailleurs que chez les primitifs ceux qui atteignent 65 ans sont rares : leur nombre dépasse rarement 3 % de la population. En général, on considère comme âgés et même très âgés les gens de 50 ans. Dans ce chapitre j'appellerai vieux, âgés, anciens ceux que la collectivité tient pour tels et qui dans la plupart des cas le sont biologiquement.

Pour étudier leur condition, je m'appuierai sur les travaux des ethnologues. J'ai essentiellement utilisé les *Human relation area files* que m'a aimablement communiqués le Laboratoire d'anthropologie sociale. Les renseignements recueillis sont parfois très anciens, parfois incomplets ou de valeur incertaine. Il faut donc procéder ici avec prudence. Rares sont les observateurs qui, décrivant une communauté, adoptent ses valeurs. Ils la perçoivent et la jugent à travers leur propre civilisation, sans imaginer qu'on puisse délibérément s'écarter de ses normes et de ses mœurs. Rares aussi sont ceux qui à propos de la vieillesse organisent synthétiquement leurs observations : eux non plus ne s'y intéressent pas beaucoup ; ils livrent des faits souvent inintelligibles, sinon contradictoires. Je vais

essayer de rattacher les données qu'on possède sur la condition des vieillards à la structure d'ensemble de la communauté. Je sais qu'un échantillonnage risque d'être arbitraire mais la statistique ne l'est pas moins : elle n'éclaire rien. Tandis que par des rapprochements, des contrastes, on peut espérer mettre en lumière des relations signifiantes.

Leurs conditions de vie font que les primitifs sont soit des chasseurs-collecteurs, soit des éleveurs, soit des paysans ; les deux premières catégories sont nomades, la troisième sédentaire ; il y a aussi des semi-nomades, éleveurs ayant différents points d'attache, agriculteurs qui défrichent successivement diverses parties de la forêt. C'est à partir du mode de travail et de l'environnement que je les classerai, non d'après leur situation géographique : il y a plus d'analogies entre les collecteurs d'Australie et d'Afrique qu'entre ces derniers et des paysans africains.

*

Il y a souvent beaucoup de distance entre les mythes créés par une collectivité et ses mœurs réelles. Ce fait est particulièrement frappant en ce qui concerne le rôle des vieillards dans les sociétés primitives. Parmi les plus déshéritées, beaucoup exaltent mythiquement la vieillesse. Chez les Esquimaux, de nombreuses légendes relatent le sauvetage miraculeux d'un vieillard : un terrible châtiment frappe ceux qui avaient comploté de se débarrasser de lui. Dans d'autres récits, les gens âgés sont décrits comme de puissants magiciens, des inventeurs, des guérisseurs. Souvent les primitifs représentent les dieux comme de grands vieillards pleins de vigueur et de sagesse. Chez les Esquimaux, la déesse Nerwik est une très vieille femme qui habite sous l'eau, avec les esprits des morts ; parfois elle refuse de protéger les chasseurs de phoques, jusqu'à ce qu'un chaman vienne peigner sa chevelure. Ailleurs, c'est une vieille femme qui contrôle les vents. Chez les Hopis, c'est une vieille femme-araignée qui a inventé l'artisanat. Les exemples abondent. Mais nous allons voir que la pratique n'est nullement influencée par ces fables.

L'extrême pauvreté conduit à l'imprévoyance : le présent commande, on lui sacrifie l'avenir. Quand le climat est dur, les

circonstances difficiles, les ressources insuffisantes, la vieillesse des hommes ressemble souvent à celle des bêtes. Il en était ainsi chez les Yakoutes qui menaient dans le Nord-Est sibérien une vie semi-nomadique ; ils élevaient du bétail et des chevaux ; ils subissaient des hivers glacés, des étés torrides. La majorité d'entre eux souffraient de la faim pendant toute leur vie.

Dans cette civilisation rudimentaire, les connaissances, l'expérience ne pouvaient servir à rien. La religion y existait à peine. La magie y jouait un rôle : le chamanisme était développé[4]. La révélation et l'initiation chamaniques ont lieu en général à un âge peu avancé : mais les pouvoirs acquis ne diminuent pas avec le temps. Seuls parmi les vieillards, les vieux chamans étaient respectés. La famille était patriarcale. Le père possédait les troupeaux. Il exerçait sur ses enfants une autorité absolue, il pouvait les vendre ou les tuer ; on se débarrassait souvent des filles. Si le fils insultait son père ou lui désobéissait, celui-ci le déshéritait. Tant qu'il demeurait vigoureux, le père tyrannisait la famille. Dès qu'il s'affaiblissait, ses fils lui arrachaient ses biens et le laissaient plus ou moins mourir. Maltraités dans leur enfance, ils n'avaient aucune pitié pour leurs vieux parents. Un Yakoute à qui on reprochait de maltraiter sa vieille mère a répondu : « Qu'elle pleure ! qu'elle ait faim ! Elle m'a fait pleurer plus d'une fois et me plaignait ma nourriture. Elle me battait pour des riens. » D'après Trostchansky qui vécut vingt ans en exil chez les Yakoutes, les vieux étaient chassés de chez eux et réduits à la mendicité ; ou bien les fils en faisaient des esclaves, ils les battaient et les forçaient à durement travailler. Un autre observateur, Sieroshevski, rapporte : « Même dans des maisons aisées, j'ai vu des squelettes vivants, ridés, à moitié nus ou tout à fait, se cachant dans des coins d'où ils ne sortent qu'en l'absence d'étrangers pour s'approcher du feu et disputer aux enfants des restes de nourriture. » C'est encore pire quand il s'agit de parents éloignés. « Ils nous laissent mourir lentement dans un coin de froid, de faim, pas comme un homme, mais comme des bêtes. » Pour échapper à cet affreux sort, ils demandaient souvent à leur fils de les tuer d'un coup de couteau dans le cœur. Pénurie alimentaire, bas niveau de la culture, haine des parents engendrée par la sévérité patriarcale : tout conspirait contre les vieillards.

Avant qu'ils aient été influencés par la civilisation japonaise, on

rencontrait une situation analogue chez les Aïnous du Japon. Leur société était aussi très rudimentaire ; le climat était très froid et leur nourriture — à base de poisson cru — insuffisante. Ils dormaient par terre, possédaient peu d'ustensiles, chassaient l'ours et pêchaient. L'expérience des gens âgés leur était peu utile. Leur religion était un grossier animisme : pas de temple, pas de culte ; on se contentait de dresser en l'honneur des dieux des branches de saule appelées *inao* et regardées comme sacrées. Ils connaissaient quelques chants, mais n'avaient ni fêtes ni cérémonies. Leur principale et presque unique distraction, c'était de se saouler. Les vieillards n'avaient donc pas de traditions à transmettre. Enfin les mères négligeaient leurs enfants qui après la puberté ne leur manifestaient plus le moindre attachement. Quand les parents étaient devenus vieux, on les négligeait. Les femmes pendant toute leur vie étaient traitées en parias, elles travaillaient durement et n'avaient pas part aux prières, leur sort empirait avec les années. Landor[5] a raconté sa visite dans une hutte en 1893 : « En approchant, je découvris une masse de cheveux blancs et deux griffes, presque comme de minces pieds humains avec de longs ongles crochus ; quelques arêtes étaient éparpillées sur le sol et il y avait de la saleté amassée dans ce coin ; l'odeur était effroyable. J'entendis une respiration sous cette masse de cheveux. Je les touchai, je les écartai et, avec un grognement, deux minces bras osseux se tendirent vers moi et saisirent ma main… elle n'avait plus que la peau et les os, et ses longs cheveux et ses longs ongles la rendaient effrayante… Elle était presque aveugle, sourde, muette ; elle souffrait apparemment de rhumatismes qui avaient raidi bras et jambes ; elle avait des marques de lèpre. Elle était horrible, répugnante et humiliante à regarder. Elle n'était ni maltraitée ni soignée par le village ou par son fils qui vivait dans la même hutte ; mais c'était un objet de rebut, on la traitait en conséquence ; de temps en temps on lui jetait un poisson. »

Quand la misère est extrême, elle est un facteur déterminant : elle étouffe les sentiments. Les Sirionó, qui vivent dans la forêt bolivienne, ne tuent jamais leurs nouveau-nés bien que beaucoup d'entre eux soient affligés de pieds bots ; ils aiment leurs enfants qui le leur rendent. Mais cette peuplade semi-nomade est constamment en proie à la faim. Ils vivent à l'état sauvage, quasi nus, sans ornements, sans instruments ; ils dorment dans des hamacs, ils

fabriquent des arcs, mais ils ne possèdent pas de canoës et se déplacent à pied. Ils ne savent même plus faire le feu : ils le transportent avec eux. Ils n'ont pas d'animaux domestiques. Pendant la saison des pluies, ils se terrent dans des huttes poussiéreuses ; ils cultivent quelques plantes mais ils mangent surtout des légumes et des fruits sauvages. Dans la saison sèche, ils pêchent et chassent. Ils n'ont pas de mythes, pas de sorcellerie, ils ne savent ni compter ni mesurer le temps. Ils n'ont d'organisation ni sociale ni politique ; personne ne rend la justice. Ils se querellent énormément pour des questions de nourriture : chacun lutte pour sa vie. Cette existence est si pénible que dès 30 ans les forces décroissent ; à 40 ans on est usé. Alors les enfants négligent leurs parents ; dans les distributions de nourriture, ils les oublient. Les gens âgés marchent lentement, ils gênent les expéditions. Holmberg raconte qu'à la veille d'un déplacement collectif « mon attention a été attirée par une vieille femme qui était couchée, malade, dans un hamac, trop malade pour parler. J'ai demandé au chef du village ce qu'on allait faire d'elle. Il me renvoya à son mari qui me dit qu'on la laisserait mourir là… Le lendemain tout le village est parti sans même lui dire au revoir… Trois semaines plus tard… j'ai retrouvé le hamac et les restes de la malade ».

Moins démunis que les Sirionó, les Fangs qui, au nombre d'environ 127 000, habitent la partie supérieure du Gabon vivent pour la plupart dans l'insécurité. Plus ou moins évangélisés et acculturés par les Blancs, ils sont dans une phase de transition, entre les coutumes qu'ils ont perdues et qui ne leur conviennent plus et une éthique moderne qui n'est pas encore élaborée.

Longtemps ils ont tiré leur subsistance de conquêtes guerrières et économiques : les anciens détenaient le pouvoir politique mais c'était un conseil de jeunes qui dirigeait les expéditions. La mobilité que celles-ci imposaient a contrarié la mise en place d'une organisation hiérarchique, aussi constituent-ils encore aujourd'hui une société où les chefs changent sans cesse. Ils sont répartis dans plusieurs villages qui se déplacent souvent. À présent leurs principales activités sont la chasse et la pêche. Il existe aussi un paysannat sédentaire, qui cultive surtout le cacao et jouit d'une certaine prospérité. Dans toutes ces communautés, les plus honorés ce sont les plus riches. Leur religion — en grande partie détruite par le christianisme — était fondée sur

un culte rendu aux ancêtres par le truchement de leurs crânes qu'on conservait dans un panier ; la possession du panier conférait le pouvoir ; elle s'obtenait soit par filiation, soit grâce à des capacités intellectuelles et morales ; l'âge était un atout, mais moindre que les capacités, et à condition de n'être pas trop avancé. Le chef de famille est l'aîné des adultes actifs. Les vieux parents vivent avec lui et ils gardent une certaine autorité morale tant qu'ils restent « de vrais hommes », de « vraies femmes ». Cependant les femmes n'en ont jamais beaucoup : elles sont de purs instruments de reproduction et de production ; vieilles, celles qu'on tient pour sorcières sont redoutées, ce qui risque de se retourner contre elles ; leur déclin commence de bonne heure : dès qu'elles ne peuvent plus avoir d'enfants. Tandis que l'homme est à son apogée quand des petits-enfants lui sont nés et vivent sous son toit, aux environs de 50 ans. Ensuite, quand leurs forces diminuent, les anciens perdent tout prestige. Les Fangs considèrent que la vie humaine suit une courbe ascendante de l'enfance à la maturité ; puis elle redescend jusqu'au niveau le plus bas, pour remonter par-delà la mort. La richesse, des connaissances magiques peuvent compenser la diminution sénile. Mais dans l'ensemble les vieillards sont écartés de la vie publique ; ils mènent une existence marginale et on n'a aucun égard pour eux. Décrépits, on les méprise au point qu'après leur mort leur crâne n'est pas utilisé dans les cérémonies du culte. S'ils n'ont pas d'enfants, leur condition est très dure. Même parmi les convertis au christianisme, ils sont très négligés et misérables, surtout les veuves. Autrefois on les abandonnait en forêt pendant les migrations. Maintenant, quand un village se transporte ailleurs, ce qui est fréquent, on les laisse encore derrière soi, dans un complet dénuement. Ils acceptent leur sort et même, dit-on, en plaisantent. Certains se déclarent « fatigués de la vie » et se font brûler vifs. Parfois ce sont leurs héritiers qui se débarrassent d'eux.

Les Thongas ne sont pas des nomades ; ces Bantous sont installés sur la côte est de l'Afrique du Sud, sur des terres arides. La population est dispersée. Le sol appartient au chef qui le distribue aux membres de la communauté ; chacun est le maître absolu des fruits du travail qu'il accomplit lui-même, ou qu'il fait exécuter par ses épouses, un grand nombre de tâches étant rituellement réservées aux femmes. Ils font pousser du maïs, des fruits, des légumes, ils

élèvent des bœufs et des chèvres. Ils chassent et pêchent. Ils font un peu de sculpture sur bois et de la poterie. Leur folklore comprend des danses et des chants. Ils connaissent des périodes d'abondance mais aussi des famines dues aux inondations ou à des pluies de sauterelles. Les repas se prennent en commun. On sert d'abord les maris, puis les enfants, puis les femmes ; en principe on partage avec les infirmes et les vieillards. Ceux-ci sont peu considérés. Économiquement démunis, ils n'inspirent guère d'affection. Les enfants vivent de 3 à 14 ans avec leurs grands-parents qui les laissent pousser au hasard ; ils ont toujours faim, ils chapardent et l'initiation des garçons est une épreuve très sévère. Ensuite, les jeunes gens des deux sexes vivent ensemble dans une hutte qui leur est réservée. Ils ont peu de liens avec leurs parents et de la rancune à l'égard de la génération qui les a élevés avec négligence. Devenus adultes, ils se montrent grossiers avec les gens âgés. Les enfants, eux-mêmes condamnés à cohabiter avec leurs grands-parents, n'aiment pas les vieillards : ils se moquent d'eux et ils mangent leurs parts. Les Thongas n'ont presque aucune tradition culturelle et sociale : la mémoire des anciens ne sert à rien. La religion est rudimentaire. C'est le frère aîné qui dans la famille fait des sacrifices aux ancêtres ; ceux-ci se montrent parfois en rêve ; on les interroge au moyen d'« os divinatoires ». Des vieilles femmes chantent et dansent dans certaines cérémonies, de manière souvent obscène. Elles ne sont plus assujetties à certains tabous : elles seules et les fillettes impubères peuvent manger la chair du cerf tué en sacrifice. Les unes et les autres échappent à la malédiction de leur sexe sans appartenir cependant à la communauté des hommes. À cause de cette situation singulière, la vieille femme n'a pas à redouter certains dangers surnaturels : c'est à elle qu'on s'adresse pour purifier le village et les armes des guerriers. Mais quand elle ne peut plus travailler la terre — elle s'y acharne jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent — elle devient une charge, on méprise sa décrépitude. Souvent dans les cérémonies des hommes âgés officient. Cela ne suffit pas à leur conférer du prestige. Les Thongas les plus respectés sont les plus gras, les plus forts, les plus riches ; pour s'enrichir, on épouse plusieurs femmes puisque ce sont elles surtout qui travaillent ; alors l'époux a de la nourriture en abondance, il offre des festins à ses enfants, il reçoit des étrangers, il est admiré, honoré et il a beaucoup d'influence. Mais quand un individu a vu mourir ses

épouses, qu'il est ridé, desséché, affaibli, pauvre, ce n'est plus qu'un déchet et un fardeau qu'on supporte avec impatience. Rares sont ceux à qui leurs enfants manifestent quelque dévouement. Dans l'ensemble, leur condition est très malheureuse et ils s'en plaignent. Quand le village se déplace, on abandonne les vieux. Pendant les guerres ils meurent en grand nombre. Dans les moments de panique, tandis que les autres s'enfuient, ils se cachent dans les bois : ou l'ennemi les trouve et les massacre ; ou ils meurent de faim.

Cependant, la plupart des sociétés ne laissent pas les vieillards crever comme des bêtes[6]. Leur mort s'entoure d'un cérémonial et on leur réclame, ou on feint de leur réclamer leur consentement. C'est ce qui se passait[7], par exemple, chez les Koryaks qui vivaient en Sibérie du Nord dans des conditions aussi sévères que les Yakoutes. Leur seule ressource, c'était les troupeaux de rennes qu'ils promenaient à travers la steppe ; les hivers sont rigoureux ; les longues marches épuisent les gens âgés. Il était rare que l'un d'entre eux souhaitât survivre à la disparition de ses forces. On les tuait, comme on tuait aussi les incurables. Cela paraissait si naturel que les Koryaks se vantaient volontiers de leur savoir-faire : ils indiquaient les endroits du corps où un coup de lance ou de couteau est fatal. Le meurtre avait lieu en présence de toute la communauté, après de longues cérémonies compliquées.

Parmi les Chukchee, tribu de Sibérie, qui avaient des relations avec les trafiquants blancs, ceux qui vivaient de la pêche avaient beaucoup de mal à se nourrir. Ils tuaient à leur naissance les enfants déformés ou qui semblaient difficiles à élever. Quelques vieillards avaient réussi à faire du commerce et à acquérir un petit capital ; on les respectait. Les autres étaient une charge, et on leur faisait mener une existence si pénible qu'on les persuadait facilement de choisir la mort. On donnait en leur honneur une grande fête à laquelle ils prenaient part : on mangeait du phoque, on buvait du whisky, on chantait, on battait du tambour. Le fils, ou un frère plus jeune, se glissait derrière le condamné et l'étranglait avec une arête de phoque.

Chez les Hopis, chez les Indiens Creeks et Crow, chez les Bochiman d'Afrique du Sud, c'était la coutume de conduire le vieillard dans une hutte, construite tout exprès à l'écart du village, d'y déposer un peu d'eau et de nourriture et de l'y abandonner. Chez les Esquimaux, dont les ressources sont très précaires, on sollicite les

vieillards d'aller se coucher dans la neige et d'y attendre la mort ; ou, au cours d'une expédition de pêche, on les oublie sur une banquise ; ou on les enferme dans un igloo où ils meurent de froid. Les Esquimaux d'Ammassalik, au Groenland, avaient coutume, quand ils se sentaient une charge pour la communauté, de se donner la mort. Un soir, ils faisaient une sorte de confession publique et deux ou trois jours après ils montaient dans leur kayak et quittaient la terre pour ne jamais revenir[8]. Paul-Émile Victor raconte qu'un infirme, incapable de prendre place dans son kayak, avait demandé qu'on le jette à la mer, la mort par immersion étant le chemin le plus court pour aller dans l'autre monde. Ses enfants s'exécutèrent, mais retenu par ses vêtements il flottait. Une de ses filles qui l'aimait beaucoup lui dit avec beaucoup de tendresse : « Père, enfonce la tête, le chemin sera plus court. »

Beaucoup de sociétés respectent les gens âgés tant qu'ils sont encore lucides et robustes, mais se débarrassent d'eux quand ils deviennent décrépits et gâteux. C'est ainsi chez les Hottentots qui mènent en Afrique une vie semi-nomade. Chaque famille possède sa hutte, ses troupeaux et les liens entre ses membres sont étroits. Les mots « grand-père », « grand-mère » sont des termes d'amitié qu'on utilise en dehors de toute parenté ; les sagas, les contes manifestent la révérence qu'on porte aux gens âgés. Ils se délabrent de bonne heure : on est vieux à 50 ans. Alors ils ne peuvent plus travailler et on les entretient. Leur expérience, leur savoir profite à la communauté. Ils sont consultés par le Conseil qui tient compte de leur opinion. Leur âge les protège contre les puissances surnaturelles, ce qui leur permet de jouer dans la vie sociale un rôle singulier et très important. En particulier, ils président aux rites de passage. L'individu qui se trouve dans une situation de transition — récent veuvage, convalescence — n'appartient plus à aucun groupe ; il est en danger et dangereux ; il est *inau*. Seuls les gens qui ont traversé tous les âges de la vie, qui sont par-delà le bien et le mal, peuvent l'approcher impunément et le réintégrer à la communauté. Encore faut-il qu'ils soient de la même catégorie que l'*inau* : le veuf s'occupera du veuf ; celui qui a été gravement malade et s'est guéri, du convalescent. Pour l'initiation des adolescents, toutes les vieilles gens sont qualifiés. Ainsi, c'est grâce aux vieillards que se maintient la cohésion de la communauté. Il n'empêche que lorsque la perte de leurs facultés les rend inutiles, on

les néglige. Et même — du moins jusqu'au début du siècle dernier[9] — leurs fils demandaient le droit de se débarrasser d'eux : on les y autorisait toujours. Le fils offrait un festin au village qui faisait ses adieux au vieillard ; on hissait celui-ci sur un bœuf et une escorte le conduisait à une hutte écartée. Là, on l'abandonnait avec un peu de nourriture. Il mourait de faim, ou tué par les bêtes sauvages. C'était la coutume surtout chez les pauvres ; mais parfois aussi chez les riches parce qu'on attribuait aux vieillards des pouvoirs magiques — aux femmes surtout — et qu'on avait peur d'eux.

Les Ojibwa du Nord, qui vivent près du lac Winnipeg, sont aujourd'hui très influencés par la civilisation blanche. Mais au début du siècle, ils conservaient encore leurs anciennes mœurs et il y avait un saisissant contraste entre le statut des hommes d'âge, encore robustes, et le sort des « décrépits ». Ils vivent dans une région où les hivers sont froids, mais le climat salubre, le sol riche : riz, légumes, fruits. Les familles se rassemblent l'été en camps de 50 à 200 personnes et s'éparpillent l'hiver pour chasser, par petits groupes, les animaux à fourrure dont ils vendent les peaux. Les enfants sont très bien traités ; on ne les sèvre qu'à 3 ou 4 ans et les mères les emmènent partout avec elles. On leur manifeste beaucoup de tendresse ; on ne les punit jamais ; ils vivent tout à fait librement. D'une manière générale, dans cette société, personne ne brime personne. On soigne avec patience les malades. Le souci de ne pas offenser le voisin vient en partie de la méfiance qu'il inspire : on redoute la sorcellerie. La religion tend surtout à protéger contre les maléfices et à servir les intérêts individuels.

Les grands-parents vivent d'ordinaire avec les parents et les conseillent. C'est l'un d'entre eux qui donne un nom au nouveau-né. Ils ont avec leurs petits-enfants des « relations de plaisanterie » : les grands-pères traitent en égaux leurs petits-fils, les grand-mères leurs petites-filles ; ils se taquinent, se rendent des services. Cela n'empêche pas les enfants de les respecter : on leur apprend à honorer tous les vieillards. Ceux-ci font partie du Conseil où siègent aussi les adultes, qui leur manifestent de la déférence. Ce respect est assez extérieur et verbal. Cependant, en quelques tribus il existe une « grande société de médecine » qui étudie les herbes : on pense que certaines d'entre elles procurent santé et longévité. Les jeunes y sont introduits et initiés par les anciens. On estime que ceux-ci ont de grands pouvoirs

magiques et peuvent être dangereux. Ils officient parfois comme prêtres. C'est parmi eux que se recrutent les « crieurs » qui la nuit annoncent le programme du travail du lendemain et donnent des conseils. On admire la longévité, tant qu'elle s'accompagne d'une bonne santé. On pense qu'elle se gagne par la vertu et par des herbes.

Quand arrivent le très grand âge et l'impotence, il y a de grandes différences de traitement selon les familles ; mais il arrive souvent que les vieillards soient négligés et même que les jeunes volent la nourriture qui leur est destinée. On pense qu'ils ont perdu leur pouvoir magique, on ne les craint plus. Il arrivait qu'on les abandonnât dans une hutte, à l'écart du village ou dans une île déserte. Si quelqu'un de leurs parents voulait les secourir, on se moquait de lui, on l'en empêchait. Ils préféraient en général être tués solennellement. On donnait une fête, on fumait le calumet de la paix, on chantait un chant de mort, on dansait, on chantait encore, et le fils tuait son père d'un coup de tomahawk.

Les ethnologues prétendent volontiers que les vieillards se résignent facilement à la mort qui leur est infligée : c'est la coutume, leurs enfants ne peuvent pas agir autrement ; peut-être ont-ils eux-mêmes jadis mis à mort leurs parents ; et même ils se sentent honorés par la fête qui se déroule en leur honneur. Dans quelle mesure cet optimisme est-il justifié ? C'est difficile à savoir. Sur cette question les documents sont extrêmement rares. J'en ai rencontré deux. Le premier, c'est le très beau roman japonais, *Narayama*, où, s'inspirant de faits réels, Fukazawa évoque la fin d'une vieille femme. En certains coins du Japon, et jusqu'à une époque récente, les villages étaient si pauvres que pour survivre on était obligé de sacrifier les vieillards : on les transportait sur des montagnes nommées « montagnes de la mort » et on les abandonnait là.

Au début du récit, O'Rin, une vieille femme presque septuagénaire, d'une abnégation et d'une piété exemplaires et que son fils Tappei chérit, entend chanter dans la rue le chant de Narayama[10] ; il y est dit que lorsque trois années passent, on vieillit de trois ans : c'est pour faire comprendre aux vieillards que le temps du « pèlerinage » approche. La veille de la fête des Morts, ceux qui doivent « aller à la montagne » convoquent les gens du village qui y

ont déjà conduit leurs parents ; c'est la seule grande fête de l'année : on mange du riz blanc, le plus précieux des aliments, on boit du vin de riz. O'Rin décide de la célébrer cette année même. Tous ses préparatifs sont faits et en outre son fils se remarie : il y aura une femme pour s'occuper de la maison. Elle est encore vigoureuse, elle travaille, elle a gardé toutes ses dents : c'est même pour elle un souci ; dans un village qui manque de nourriture, c'est une honte de pouvoir encore à son âge dévorer n'importe quoi. Un de ses petits-fils a fait une chanson où il se moque d'elle en l'appelant la vieille aux trente-trois dents et tous les enfants la chantonnent. Elle réussit à s'en casser deux à coups de pierre, mais les moqueries ne cessent pas. L'aîné de ses petits-fils se marie : maintenant qu'il y a deux femmes jeunes dans la maison, elle se sent inutile et pense de plus en plus au pèlerinage. Son fils et sa bru pleurent quand elle leur annonce sa décision. La fête a lieu. Elle espère que là-haut il neigera : cela voudra dire qu'elle sera bien accueillie dans l'au-delà. À l'aube, elle s'installe sur une planche que Tappei porte sur son dos. Selon l'usage, ils quittent le village en catimini et n'échangent plus une parole. Ils gravissent la montagne. En approchant du sommet, on aperçoit au pied des rochers des cadavres et des squelettes. Des corbeaux rôdent. La cime est couverte d'ossements. Le fils dépose sur le sol la vieille femme ; elle étale au pied du rocher une natte qu'elle a apportée, y pose une boule de riz et s'y assied. Elle ne prononce pas un mot, mais elle fait de grands gestes pour chasser son fils. Il s'éloigne en pleurant. Pendant qu'il descend, la neige se met à tomber. Il revient sur ses pas pour en avertir sa mère. Il neige aussi sur le sommet, elle est tout enveloppée de flocons blancs et psalmodie une prière. Il lui crie : « Il neige ; la chance est bonne. » De nouveau elle lui fait signe de partir et il s'en va. Il aime tendrement sa mère, mais l'amour filial se développe dans le cadre que lui fournit la société ; puisque la nécessité a imposé cette coutume, c'est en transportant O'Rin au sommet de la montagne qu'il se montre un fils dévoué.

Par contraste avec cette mort conforme à la tradition et bénie des dieux, le roman raconte celle du vieux Matayan qui a dépassé 70 ans mais ne prépare pas son départ pour la montagne. Son fils veut cependant se débarrasser de lui. Il l'attache avec une corde de paille, le jour de la fête de Narayama. Le père coupe la corde avec ses dents, rompant ainsi la « relation » avec son fils, avec la communauté, avec

les dieux ; il s'enfuit. Mais son fils se saisit de lui. Le lendemain, quand Tappei redescend, il voit au bord d'un précipice le vieillard ligoté de la tête aux pieds : son fils le jette dans l'abîme, comme si c'était un vieux sac, et les corbeaux s'abattent sur la vallée. C'est une mort ignominieuse. Le fils a agi comme un criminel, mais le père a mérité ce sort en prétendant se soustraire à la coutume voulue par les dieux.

On voudrait savoir s'il est fréquent ou non pour les vieillards sacrifiés de réagir à la manière de Matayan, c'est-à-dire par la peur et la révolte. Si Fukazawa lui accorde dans son roman une place si importante, c'est que son attitude devait être non pas exceptionnelle mais représentative. Peut-être était-ce l'édifiante soumission d'O'Rin qui constituait une exception.

Il y a un document saisissant qui prouve que les vieillards ont souvent maudit leur malheureux sort : c'est l'épopée des Nartes, qui s'est créée il y a très longtemps chez les Ossètes et que la tradition orale a transmise aux Tcherkesses. Certains passages[11] décrivent l'angoisse des vieillards devant l'exécution qui les menaçait. Les Nartes étaient les ancêtres mythiques des Ossètes qui leur ont attribué leurs propres mœurs. Selon l'épopée des Nartes, ceux-ci étaient répartis en trois familles, étagées du sommet au pied d'une montagne. Ceux d'en haut étaient des guerriers, ceux d'en bas, des « riches ». À mi-flanc se trouvaient les Alaegatae, caractérisés par leur intelligence et qui détenaient les plus hautes dignités. Tous les Nartes se réunissaient chez eux pour des délibérations d'intérêt public et pour des banquets qui avaient un caractère religieux. Au cours de la fête, les vieillards des trois familles désignés par l'« assemblée du meurtre des vieux » étaient mis à mort. On les empoisonnait ou on les assommait. Pline l'Ancien et Pomponius Mela racontent que chez les Scythes, apparentés aux Ossètes du Nord, on pratiquait le meurtre des vieillards. Si la *satietas vitae* ne les convainquait pas de sauter dans la mer du haut d'un certain rocher, on les y précipitait de force. L'épopée narte décrit un cas analogue de mort volontaire : « Urizmaeg avait vieilli. Il était devenu la risée des jeunes Nartes qui crachaient sur lui et essuyaient sur ses vêtements la crasse de leurs flèches… Il résolut de mourir. Il égorgea son cheval, fit faire un sac avec la peau, se mit dedans et on le jeta à la mer. » Mais ordinairement les vieillards qu'on tuait n'étaient pas consentants : ils

subissaient la loi commune fondée sur la religion et sur le droit. Les anciens étaient respectés et jouaient un rôle important ; mais quand ils atteignaient un âge très avancé, les Nartes, conte l'épopée, « les attachaient dans un berceau comme un petit enfant et pour les endormir leur chantaient le chant du berceau ».

La bru au beau-père :

Dors, dors, mon prince père
Dors, dors, mon petit papa
… Si tu ne dors pas, mon petit papa,
Je te ferai porter chez les Aleg.

La bru à la belle-mère :

Dors, dors, ma princesse,
Dors, dors, princesse maman.
Si tu ne dors pas, ma vieille maman,
Je te ferai porter chez les Aleg.

La vieille femme :

Ne me fais pas porter chez les Aleg, ah ma princesse d'or !
Là ils tuent les vieux…

Dans une autre scène, un vieillard dialogue avec sa femme.

La femme :
La mauvaise bru qui fait de la peine !
Pourvu qu'ils ne te portent pas chez les Aleg !
Ceux qu'ils portent chez les Aleg
Ils les jettent du haut de la montagne dans la vallée.

Le mari :
Ferme une fois ta bouche, toi !
S'ils n'ont pas idée de m'emporter tu feras si bien qu'ils m'emporteront.
Ce qu'on répète souvent arrive, dit-on.
Ah ! si j'avais pu m'échapper de toi une bonne fois !
(Aux hommes qui viennent justement pour l'emporter :)
À la gueule des bêtes sauvages donnez-moi à ronger.

Une autre scène raconte la dernière querelle de deux vieux époux :

« Le chef de l'assemblée des tueurs de vieux demanda : "Qui est le plus vieux de vous deux ? — C'est la vieille femme naturellement qui est la plus vieille", dit l'homme entre ses dents. Alors la petite vieille n'y tint plus et éclata en paroles, gigotant à rompre les courroies du berceau : "Ah ! Dieu m'a frappée ! Est-ce qu'on peut parler comme tu parles ? Quand c'est le temps d'être tué il dit que c'est moi la plus vieille… Si vous ne me croyez pas, regardez nos dents : mes dents ne sont pas encore parties, les siennes sont parties deux fois, trois fois…"

« Quand l'assemblée regarda leurs dents, elle décida que le mari était le plus vieux. On l'emporta, tout grommelant, on lui fit boire de la bière et on le jeta dans la vallée. »

Les Ossètes d'aujourd'hui qui respectent les vieillards ont modifié certains épisodes de l'épopée. On présente les meurtres des vieillards comme des complots criminels et non comme l'application d'une coutume ancestrale. Au milieu du festin, arrive un jeune héros qui sauve le vieillard.

Il y a des peuplades très pauvres où on n'élimine pas les vieilles gens : il est intéressant, en les comparant avec les exemples précédents, de comprendre d'où provient cette différence. Contrairement à ceux du littoral, les Chukchee de l'intérieur respectent les vieux. Comme les Koryaks, ils promènent des troupeaux de rennes à travers les steppes du Nord ; leur existence est si rude qu'ils sont décrépits de bonne heure : mais l'affaiblissement sénile n'entraîne pas une déchéance sociale. Les liens de famille sont très étroits. C'est le père qui la gouverne et qui possède les troupeaux ; il en conserve la propriété jusqu'à sa mort. Pourquoi ce pouvoir économique lui est-il octroyé ? C'est qu'évidemment d'une manière ou d'une autre l'ensemble de la communauté y trouve son intérêt, soit que les adultes plus jeunes répugnent à l'idée de se voir un jour dépossédés, soit que par là soit garantie une stabilité sociale qu'ils estiment souhaitable. En particulier — et c'est peut-être le cas ici — le vieillard joue souvent un grand rôle dans les prestations matrimoniales ; posséder des troupeaux — ou des terres — signifie qu'il est chargé de les répartir entre ses gendres et ses fils selon la

coutume. Plutôt que propriétaire, il est le médiateur entre les bénéficiaires légaux de ses richesses. Il n'est donc pas question qu'aucun d'entre eux les lui arrache, comme il arrive chez des peuples aussi frustes que les Yakoutes. Quoi qu'il en soit, les richesses dont le vieillard demeure le détenteur lui confèrent un grand prestige. Il arrive que, presque gâteux, il dirige encore le camp : il décide des migrations et de l'emplacement du camp d'été. Quand on change de camp, les vieux s'assoient dans les traîneaux avec les autres ; si la neige manque, les jeunes les transportent sur leurs épaules. L'un d'eux, raconte Bogoras, se rendait à chaque printemps à la rivière Wolverene pour acheter des ustensiles aux commerçants des villages arctiques. Il achetait à tort et à travers, rapportant des couteaux de table au lieu de couteaux de chasse. Les jeunes riaient gentiment : « Le vieux fou !… Mais quoi ? c'est un vieux. » Bogoras cite un sexagénaire boiteux, béquillard, qui restait maître du troupeau et de la maison. Il allait chaque année à la foire et dépensait presque tout son argent à acheter de l'alcool. Il n'en était pas moins respecté.

Les Yagans, qui vivent[12] au nombre de 3 000 environ sur la côte de la Terre de Feu, comptent parmi les peuplades les plus primitives qu'on connaisse : ni haches, ni hameçons, ni ustensiles de cuisine, ni poterie. Ils ne font pas de provisions[13] et sont donc obligés de vivre au jour le jour ; ils n'ont ni jeux, ni cérémonies, ni véritable religion : seulement une vague croyance en un être suprême et au pouvoir des chamans. Ils possèdent tout de même des chiens et des canoës. Ils vivent sur l'eau en nomades, chassant et pêchant. Ils ont une robuste santé mais leur condition est extrêmement précaire ; ils ont presque toujours faim et passent tout leur temps à chercher de la nourriture. Ils sont répartis en familles conjugales qui, pendant les périodes d'inactivité, se groupent en camps mais que ne gouverne aucune autorité supérieure. Personne ne rend la justice. Ils ont beaucoup d'enfants, c'est leur raison de vivre et ils les adorent ; les grands-parents aussi chérissent leurs petits-enfants. On ne pratique l'infanticide que si la mère a été abandonnée par son mari, ou si le nouveau-né est difforme, anormal : le cas est très rare. Garçons et filles sont très bien traités, ils aiment tendrement leurs parents et, dans le camp, tiennent à vivre dans la même hutte qu'eux. Cet amour demeure quand les parents sont très vieux et tous les gens âgés sont

respectés. La nourriture est partagée par toute la communauté : ils sont servis les premiers ; on leur donne la meilleure place dans la hutte. On ne les laisse jamais seuls, il y a toujours un de leurs enfants qui prend soin d'eux. On ne se moque jamais d'eux. On écoute leur avis. S'ils sont intelligents et honnêtes, ils ont une grande influence morale. Il y a de vieilles veuves qui sont chefs de famille et on leur obéit strictement. L'expérience des gens âgés sert la communauté : ils savent comment se procurer de la nourriture et exécuter les tâches ménagères. Ce sont eux qui transmettent et font respecter la loi non écrite. Ils donnent le bon exemple, ils morigènent et au besoin punissent ceux qui se conduisent mal.

Ce statut s'inscrit dans un ensemble harmonieux. Les Yagans sont remarquablement adaptés à leur dur environnement. Ils aiment la société de leurs semblables, se fréquentent entre eux, s'entraident et accueillent volontiers les étrangers. La lutte pour la vie chez eux est difficile, mais dénuée d'âpreté égoïste. Il leur arrive de pratiquer l'euthanasie pour abréger les souffrances d'un moribond. Mais il faut que sa condition soit désespérée et que tout le monde soit d'accord.

Les observateurs qui ont décrit les mœurs des Yagans n'en ont pas expliqué le caractère idyllique. Mais le fait est que leur cas n'est pas unique. Chez les Aléoutes aussi, malgré la précarité de leur condition, le sort des vieilles gens est heureux. La raison en est sans doute la valeur qu'on reconnaît à leur expérience et surtout l'amour réciproque qui unit enfants et parents. Les Aléoutes sont des Mongols, bien bâtis et robustes, qui habitent dans les îles Aléoutiennes. Ils se déplacent en canoës et vivent de la pêche ; ils mangent de la baleine et des têtes de poissons fermentées. Ils ne font pas de provisions, et bien qu'ils aient peu de nourriture ils la gaspillent : ils ont de l'endurance et peuvent s'en passer pendant des jours. Ils la partagent avec toute la communauté. Ils vivent dans des gourbis. Dans leurs travaux ils sont lents, mais adroits et infatigables. Ils ont une bonne mémoire ; ils sont capables d'imiter l'artisanat russe et de jouer aux échecs. Des observateurs les ont jugés paresseux : c'est qu'ils n'ont pas les mêmes valeurs que les sociétés mercantiles ; ils n'ont pas envie d'amasser des biens ; on respecte les riches à cause de l'habileté technique qui leur a permis de s'enrichir, mais non pour leurs possessions. Cependant, les bijoux des femmes sont très coûteux ; ils font parfois de grandes expéditions pour aller

chercher du cristal de roche ou d'autres minéraux précieux. Ils donnent des fêtes : danses, représentations, festins. Ils ont peu de religion, mais croient au pouvoir des chamans. Chez eux l'infanticide est très rare. Ils ont un profond amour des enfants : on fait tout pour eux, on leur donne tout ce qu'on a de meilleur. Il arrive qu'un homme se tue de désespoir s'il perd son fils ou son neveu. Réciproquement, les enfants adorent leurs parents et s'appliquent à adoucir leur dernier âge ; les abandonner est un déshonneur ; on doit les aider, tout partager avec eux, au besoin se sacrifier pour eux ; en particulier, ils se dévouent à leur mère, même si elle est infirme et décrépite. Si on traite bien ses parents, si on écoute leurs conseils, on en sera récompensé : la pêche sera fructueuse et on vivra vieux. Vivre vieux, c'est donner un grand exemple à la postérité. Les grands vieillards instruisent la jeunesse : chaque village avait un ou deux vieillards qui éduquaient les jeunes ; on les écoutait avec respect, même s'ils radotaient. Ils sont chargés de veiller sur le calendrier (ils changent la place de l'allumette qui indique le jour du mois). Les femmes âgées soignent les malades : on leur fait confiance. Dans l'ensemble, il s'est établi un heureux équilibre entre l'économie et l'amour filial. La nature offre assez de ressources pour que les parents puissent bien nourrir leurs enfants et pour qu'ils aient le loisir de s'occuper d'eux : réciproquement, ceux-ci ne laissent les vieux parents manquer de rien.

Les sociétés que nous avons examinées jusqu'ici n'ont que des techniques rudimentaires ; la religion et même la magie y tiennent peu de place. Lorsque la vie économique requiert un savoir plus riche, lorsque la lutte contre la nature est moins âpre et permet de prendre à son égard un certain recul, la magie et la religion se développent ; le rôle du vieillard devient alors plus complexe : il peut détenir de grands pouvoirs. Le cas le plus typique est celui des Aranda : avant l'arrivée des missionnaires, ils avaient établi une véritable gérontocratie. Les Aranda sont des chasseurs-collecteurs qui vivent, presque nus, dans les forêts d'Australie. En général, ils sont bien nourris, encore qu'ils connaissent des périodes difficiles. Chaque famille comprend un homme, une ou plusieurs épouses, des enfants et des chiens ; des groupes totémiques réunissent plusieurs familles.

On pratique l'infanticide quand la mère est incapable d'élever le nouveau-né parce qu'elle en nourrit un autre ; on tue les jumeaux[14] ; il arrive aussi qu'on tue un jeune enfant pour en nourrir un plus âgé et de faible santé (et la mère prend parfois part au festin). Mais ceux que l'on garde, on les traite très bien. Les mères sont généreuses. Jamais elles ne refusent le sein au nourrisson et ne le sèvrent que très tardivement ; on laisse les enfants très libres, c'est à un âge déjà avancé qu'on les oblige à respecter les tabous sexuels. Cependant, l'initiation est très douloureuse. Les membres de la communauté les plus respectés, ce sont les « hommes aux cheveux gris ». Les « presque morts » trop déchus pour mener une vie consciente et active sont bien nourris, soignés, entourés[15], mais ils n'ont plus d'influence. Tandis que les « grisonnants » jouent un rôle de premier plan. Leur expérience pratique est nécessaire à la prospérité du groupe. En effet, les chasseurs-collecteurs ont besoin de savoir une foule de choses : ce qui est comestible et ne l'est pas, à quels signes on reconnaît la présence des ignames, comment déceler les eaux cachées, comment préparer certains aliments de manière à leur ôter leurs propriétés nocives. Il y a un coup d'œil, un tour de main qui ne s'acquiert que par une longue pratique. Si en outre des hommes d'âge connaissent les traditions sacrées — chants, mythes, cérémonies, coutumes tribales — alors leur autorité est immense. Le savoir chez les primitifs est inséparable de la magie ; connaître les propriétés des choses permet d'utiliser celles-ci à la fois selon les lois de causalité rationnelle et selon leurs affinités magiques ; d'autre part, les techniques sont indissolublement liées à des rites magiques sans lesquels elles seraient inefficaces. Le savoir des « grisonnants » coïncide avec la possession d'un pouvoir magique : l'un et l'autre grandissent avec l'âge. Devenus des *Yenkon*, presque impotents, ils atteignent leur apogée. Ils sont capables de rendre malades de vastes groupes d'individus : on les redoute. Ils ne sont plus astreints aux tabous alimentaires[16]. En effet, ils sont en quelque sorte au-delà de la condition humaine et immunisés contre les dangers surnaturels qui menacent celle-ci. Ce qui est interdit à l'homme normal — dans son propre intérêt et dans celui de la communauté — ne leur est plus défendu. Leur condition exceptionnelle les désigne pour remplir un rôle religieux. Celui que son âge rapproche de l'au-delà est le meilleur médiateur entre ce monde-ci et l'autre. Ce sont les gens âgés qui

dirigent la vie religieuse et elle recouvre toute la vie sociale. Ils possèdent les objets sacrés utilisés dans les cérémonies. Seuls, ils ont le droit de toucher aux *Churinga* : ce sont des pierres sacrées qui symbolisent à la fois les ancêtres mythiques et les totems. Elles ont d'autant plus de valeur qu'elles sont plus antiques : elles rapprochent davantage la communauté vivante des héros des temps passés. Les vieilles gens conduisent les cérémonies pendant lesquelles elles sont exposées. On leur manifeste la plus grande déférence : au cours de ces fêtes, les jeunes ne parlent que si les anciens leur adressent la parole. Ceux-ci doivent instruire leurs descendants : ils leur transmettent chants, mythes, rites mais ils gardent pour eux certains secrets[17]. Les rites de passage leur asservissent les jeunes, qui ont peur d'eux. De fortes restrictions de nourriture sont imposées aux jeunes, au profit des vieux. En certaines tribus, les jeunes leur donnent du sang pour les fortifier : on le prend dans une veine du bras, au dos de la main ou sous les ongles ; on en arrose le corps des vieillards, ou bien ils le boivent. Les vieillards reçoivent des présents de nourriture pour leur connaissance des cérémonies, pour leurs activités rituelles et leurs chants. Leur richesse, leur prestige les désignent pour être les chefs de la communauté. C'est en principe le plus âgé qui la dirige. Cependant, si ses facultés déclinent, il ne garde que le pouvoir nominal : on lui substitue doucement un suppléant plus jeune. Il demande conseil aux hommes de son âge. Même dans les tribus où la chefferie se transmet héréditairement — et où le chef peut donc être jeune — ce sont les anciens qui sont les véritables maîtres. Ils règlent les querelles, ils indiquent les sites où doivent s'installer de nouveaux camps, ils organisent les festins. Rien ne peut être fait qu'avec leur agrément. Naguère, ils profitaient de cette autorité pour accaparer les femmes. Ils exigeaient que toutes les jeunes filles leur soient réservées. Le mobile était moins sexuel qu'économique et social. Les jeunes filles doivent se marier dès la puberté et les garçons attendre l'initiation. Surtout le vieillard et sa vieille épouse ont intérêt à se faire nourrir par une jeune femme. La vieille femme disait : « Le pauvre vieux doit avoir une jeune épouse qui ira lui chercher du miel et de l'eau. » Les jeunes ne trouvaient pas à se marier.

Technique, magie, religion constituent l'essentiel de la culture dans les sociétés primitives. Ces trois domaines sont intimement liés,

la magie s'apparentant à la fois à la technique et à la religion. Celles-ci sont bénéfiques pour la communauté : la magie est ambivalente. Chez les Aranda, le « grisonnant » triomphe dans les trois domaines. Il est précieux en tant qu'il détient le savoir et qu'il est apte aux fonctions religieuses. Par ses pouvoirs magiques il inspire à la fois respect et crainte.

Chez les Zandé du Soudan, on trouve un schéma analogue, mais la magie y prédomine et c'est avant tout sur la crainte que l'homme âgé assied sa domination. Ils vivent dans la savane, de chasse, de pêche, de cueillette, de culture : maïs, manioc, patates douces, bananes. Le gibier est abondant. Ils ont un artisanat assez développé. Ils croient en un dieu, Mbori. Mais leur préoccupation la plus constante est la sorcellerie. Ils pensent que chaque individu possède un pouvoir qu'ils appellent *mangu* : c'est une substance qui a une relation avec le foie et qui grandit avec les années. Les hommes âgés possèdent, comme chez les Aranda, des connaissances utiles ; et aussi ce sont les sorciers les plus puissants ; ils ont moins de scrupules que les autres à user de maléfices car la proximité de la mort les rend plus indifférents aux risques de représailles. Il en résulte que le contrôle de la communauté est entre leurs mains. On leur demande de bénir les expéditions de chasse : elles échoueraient s'ils leur jetaient un mauvais sort. On achète leur bienveillance par des distributions de gibier, quand la chasse a été fructueuse. Autrefois le fils était étroitement subordonné au père. Les anciens profitaient de la situation pour accaparer les femmes, si bien qu'il était difficile à un jeune homme de se marier. Sur ce point, les choses ont un peu changé par suite des contacts avec les Blancs.

Sans doute sous l'influence de ceux-ci, il y a des différences de croyances entre la jeune génération et l'ancienne. Celle-ci attribue toujours la mort à un maléfice. Quand le mort est très âgé, on pense qu'il a épuisé le temps qui lui était alloué sur terre et qu'il a suffi d'un très faible *mangu* pour le tuer. Parfois on attribue la mort à Dieu. On dit : « Mbori l'a emporté » ; la vie est comparable à un bâton que Mbori rogne peu à peu : arrivé à la fin, on expire ; mais non sans l'intervention d'un sorcier dont la famille cherche à se venger. Les jeunes cependant lient la mort à la décrépitude. Ils disent du mort : « Il a mangé sa part. » Ils croient à la sorcellerie ; mais la mort d'un vieillard leur paraît naturelle, elle ne mérite pas qu'on fasse des

histoires. Ils le disent en privé avec cynisme tout en remplissant leurs devoirs publics à l'égard des morts.

Le rôle de la magie est considérable chez les Indiens du Gran Chaco — Chorati, Mataco, Toba — qui sont des tribus semi-nomades, vivant des fruits abondants de la forêt et de l'élevage des autruches. Ils se satisfont de peu et n'amassent pas de provisions parce qu'ils font confiance au lendemain : la nourriture ne leur manquera pas. Le chef est un homme âgé qui est élu à la mort du chef précédent par les plus âgés des pères de famille ; son pouvoir est plus nominal que réel. C'est surtout à cause du caractère sacré que lui confère l'âge que le vieillard a de l'influence. Subsistant facilement, ces Indiens ont le loisir d'accorder une grande place à la vie religieuse : ce sont les vieillards qui la dirigent. Ils ne sont plus assujettis aux tabous alimentaires. On les redoute à cause de leurs pouvoirs magiques : ils sont capables de jeter de mauvais sorts à leurs ennemis. On pense qu'après la mort ils deviennent des esprits méchants : quand ces Indiens disent avoir vu des esprits méchants, c'est toujours sous la figure d'un vieillard. Ils croient que sa nocivité grandit avec les années : quand il devient faible et impotent, on le tue d'une flèche dans le cœur et on brûle son cadavre. Il semble que — comme dans les histoires de zombis — par ce total anéantissement du corps on empêche sa transformation en fantôme.

La liaison du savoir et du pouvoir magique est très apparente chez les Navajos et elle assure à certains vieillards une grande autorité. C'est une société complexe, d'une culture très développée et qui a été influencée par la civilisation des Blancs avec lesquels ils ont des contacts permanents[18]. Ils habitent au nord-ouest de l'Arizona un vaste territoire aride mais fertilisé par des irrigations et des pluies abondantes. Ils ont des chevaux, des troupeaux et, selon les saisons, deux ou trois points d'attache où ils se rassemblent. C'est une société d'abondance. Ils mangent du pain, de la viande, des conserves achetées aux Blancs. Ils ont de beaux vêtements ornés d'argent et de turquoises ; ils travaillent l'argent, tissent, peignent. Poésie, chants, danses, les arts d'imagination sont très développés chez eux. La famille est matrilinéaire et les femmes considérées. Leurs troupeaux sont souvent plus importants que ceux de leurs maris. Grands-parents et petits-enfants ont des relations chaleureuses ; les parents de la mère surtout participent à l'éducation des enfants. Parfois, à

partir de 9 à 10 ans, ceux-ci vivent avec leurs grands-parents et leur rendent des services. Le petit-fils a avec son aïeul des « relations de plaisanterie ». Ils se défient à la course : le vainqueur gagne une selle de cheval. C'est souvent le jeune qui propose les épreuves à son grand-père : se rouler dans la neige, sauter un fossé. Il se moque gentiment de lui[19]. Les grands-parents traitent admirablement les enfants. Cependant les tâches auxquelles ils sont astreints suscitent souvent chez ceux-ci du ressentiment.

Cette société civilisée et prospère prend soin de tous les faibles, les infirmes, les inadaptés. Elle s'occupe avec prévenance des vieillards, même s'ils sont décrépits et gâteux. Il arrive que certains, la tête perdue, quittent leur domicile et vagabondent : on les ramène chez eux. Cependant, compense-t-on par un défoulement la révérence qu'on est tenu de leur témoigner ? les jeunes gens et les hommes mûrs se moquent de ceux qui sont infirmes et qui bredouillent : ils le font en catimini de crainte qu'ils ne se vengent. En effet, l'âge les fait passer du domaine profane à celui du sacré et on leur attribue de grands pouvoirs surnaturels ; aux hommes surtout. Au cours d'un procès intenté à 222 sorciers, on comptait parmi ceux-ci 38 femmes, toutes vieilles, et 184 hommes, dont 122 vieillards. Tous sont craints. On n'ose pas refuser l'hospitalité à un vieillard, si importun soit-il. Mais beaucoup d'entre eux n'ont aucune influence, ils tombent en marge de la société. Un vieil ignorant est peu considéré. On respecte par-dessus tout les chanteurs capables de garder et de transmettre la mémoire des traditions : contes, mythes, rites, cérémonies, danses, formules. On les regarde comme des êtres sacrés possédant d'immenses pouvoirs. Ils assurent grâce à leur mémoire la continuité de la communauté à travers les âges. Mais aussi les « chants » ont la valeur d'incantations magiques ; ils permettent de faire littéralement la pluie et le beau temps, de guérir les maladies, de deviner l'avenir. Ces chants sont la propriété personnelle de celui qui les connaît ; les jeunes à qui il les enseigne lui font des cadeaux : des chevaux, des sommes d'argent. Ils reçoivent aussi des cadeaux quand ils utilisent leur science au profit d'un individu, d'un groupe ou de la collectivité.

C'est dans sa vieillesse qu'un chanteur est le plus réputé. Les vieux chanteurs sont donc doublement puissants : par le nombre de leurs années et par leur science. Ils sont les membres les plus riches de la communauté. Ils se situent tout en haut de l'échelle sociale.

Après sa mort, le vieillard devient un fantôme dangereux : c'est une croyance commune à tous les primitifs que les morts subsistent sous forme de fantômes, plus ou moins redoutables. Mais, tandis que chez les Indiens du Gran Chaco, plus le mort est âgé, plus on a à craindre sa méchanceté posthume, il y a chez les Navajos une croyance inverse, sur laquelle tous les observateurs ont beaucoup insisté. Si un individu meurt ayant « épuisé sa vie », c'est-à-dire sans douleur, en état de sénilité — sans plus pouvoir marcher ni rien faire sans l'aide d'autrui —, c'est une grande chance pour lui et pour sa famille ; rien n'est plus désirable, car il ne sera pas un fantôme. Il se réincarnera et vivra de nouveau assez vieux pour renaître : sans fin. Ni son agonie, ni son enterrement ne s'entourent des rites habituels, destinés à protéger la famille et la communauté contre l'esprit du défunt. Les parents se chargent eux-mêmes de l'enterrement comme d'une tâche domestique quelconque et ils n'observent pas le deuil coutumier. Cela suggère que selon les Navajos — et certainement selon les autres primitifs — la malignité du fantôme a sa source dans une rancune : mort à regret, plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité, le défunt se venge ; son agressivité est dirigée surtout contre sa famille : chez les Navajos, on ne voit jamais que les fantômes de gens qui vous sont unis par des liens de parenté. Si un homme s'en va parce qu'il a fait son temps, paisiblement, il n'aura à se venger de rien. La mort d'un nourrisson très petit — moins d'un mois — n'a pas non plus de conséquences inquiétantes : il n'existe pas assez pour devenir un fantôme.

Les Jivaros constituent eux aussi une société prospère ; ils vivent dans la forêt tropicale, au pied des Andes, d'horticulture, de chasse et de pêche. Les hommes chassent, les femmes travaillent la terre : elle est fertile, le gibier abondant, ils ne manquent jamais de nourriture. Ils font du tissage et fabriquent d'élégantes céramiques. Ils n'ont pas de vie politique ; les familles sont éparpillées ; ils aiment beaucoup les enfants, on ne supprime que les anormaux. Les hommes âgés sont respectés. C'est grâce à leur expérience que la science des animaux et des plantes, et aussi la pharmacologie ont pu se développer. Ils transmettent les mythes et les chansons. Outre cette sagesse, ils possèdent un pouvoir surnaturel qui ne fait que grandir même dans la décrépitude. Ce sont les personnes les plus âgées de la famille qui donnent aux enfants leurs noms : elles intègrent le nouveau-né à la

maisonnée. Les vieillards interprètent les rêves des jeunes et procèdent à leur initiation ; ils leur enseignent l'usage des narcotiques et du tabac. Hommes et femmes âgés — sans être des prêtres — dirigent les cérémonies et les fêtes religieuses. Le passe-temps favori des Jivaros, c'est la guerre : le chef de l'expédition est en général un homme assez âgé. Il arrive que les vieux guerriers ramènent à leur foyer des prisonnières choisies dans les tribus ennemies ; ils couchent avec elles, mais souvent elles les trompent avec des hommes plus jeunes ; alors ils les battent, parfois à mort. Chez les Jivaros aussi, on redoute la vengeance posthume des anciens. Maltraités, ils se réincarneraient en quelque bête dangereuse (jaguar, anaconda…) et ils reviendraient punir les coupables.

Chez les Lele, tribu habitant dans le voisinage du Congo une aire de forêts et de savanes, les prérogatives des hommes âgés ont été considérables jusqu'aux environs de 1930. La tribu était beaucoup moins riche que celle des Bushong qui vivait tout près d'eux, dans des conditions analogues : agriculture, chasse, pêche, tissage. Le sol est chez elle un peu plus pauvre, la saison sèche un peu plus longue, mais ces différences ne suffisent pas à expliquer celle du niveau de vie ; cette dernière provenait essentiellement du contexte social. Ils travaillent moins, rapportent les ethnologues qui les ont observés au début du siècle, et avec des techniques plus rudimentaires ; ils ne cherchent pas le succès individuel, d'une part parce qu'ils craignent d'être jalousés, mais surtout parce que ce n'est pas l'accumulation des richesses, mais l'âge qui confère du prestige. La division du travail ne les autorise qu'à un petit nombre de tâches ; seulement ils pratiquent la polygamie ; ils accaparent les femmes et elles travaillent pour eux ; leurs gendres leur doivent aussi des services. Les jeunes n'ont droit qu'à une épouse collective : en échange de vêtements tissés, l'homme âgé fait cadeau d'une de ses filles à la classe jeune d'un village qui devient ainsi tout entière son gendre. Il n'y a pas de collaboration amicale entre les classes d'âge. Les jeunes ne doivent pas rivaliser avec les vieux ; l'homme âgé a le monopole du métier qu'il exerce : battre le tambour, forger, sculpter sur bois. À un certain moment, il l'enseigne à un jeune qui désormais en détiendra le monopole et il se retire.

Aucune haute charge politique n'est dévolue aux vieillards, mais ils possèdent un pouvoir religieux qui leur assure de grands

privilèges. Pour les conserver, ils veillent jalousement à demeurer nécessaires à la communauté. Ils gardent le secret des rites, des cérémonies, des remèdes ; à l'intérieur de leur propre clan ils sont seuls à connaître les dettes contractées par les uns et les autres ainsi que les négociations de mariage : ce savoir est indispensable à la bonne marche des affaires. Cependant, ils ont besoin des jeunes qui seuls ont une force physique suffisante pour chasser, pêcher, porter les bagages des Européens. S'ils s'estiment brimés, les jeunes menacent de partir. Les vieux punissent les indisciplinés en leur refusant des femmes, en les excluant du culte. En dépit de ce conflit, il s'établit un certain équilibre. Les jeunes savent que les vieux finiront par mourir, ils hériteront des veuves et accéderont aux privilèges du grand âge. Tout se passe comme si les Lele avaient sacrifié leur standing général pour établir une sorte d'assurance sociale, garantissant leur vieillesse. Vers 1949, la situation avait beaucoup changé : les jeunes s'étaient convertis au christianisme ; ils étaient protégés par les missions et le gouvernement. Ils épousaient de jeunes chrétiennes et travaillaient chez les Européens. Les classes d'âge n'existaient presque plus.

Chez les Tiv, c'est l'apport culturel des vieillards qui est la source de leurs privilèges. Ce sont des Bantous qui, au Nigeria, cultivent la terre, font un peu d'élevage, chassent, cueillent les plantes utiles, tissent et fabriquent des poteries. Ils élèvent très librement leurs enfants qui, une fois grands, travaillent avec leurs parents. Ils sont aussi très liés à leurs grands-parents qui souvent leur transmettent leur expérience religieuse et magique. C'est l'âge adulte qu'on considère comme le plus accompli ; la chaleur est son apanage tandis que le corps des enfants et des vieillards est froid. On dit des grands vieillards qu'ils « achèvent leur corps ». (Cependant ni l'impuissance ni la dessiccation séniles ne leur semblent liées à la vieillesse : ils attribuent la première à la magie, la seconde à une maladie.) Officiellement, on les respecte tous ; mais ils n'ont de réelle influence que s'ils possèdent des connaissances et des capacités ; sinon on ne leur confie aucune fonction ; on les nourrit, on est poli avec eux, mais ils comptent pour zéro. La famille est patriarcale : son chef, c'est l'homme le plus âgé s'il a les qualités nécessaires. Le chef de la communauté c'est aussi le plus âgé, à la même condition : sinon il a un titre, mais aucune véritable autorité. Ceux qui jugent droit, qui

parlent bien, qui connaissent les généalogies et les rituels, ceux-là sont regardés comme des sages et conduisent le peuple. Ils « connaissent les choses » et contrôlent les forces magiques. Ils veillent à la fertilité de la terre. Toutes les activités sociales — traités, paix et guerre, héritages, procès — relèvent de la magie et sont donc entre leurs mains[20]. Ils guérissent les malades ; ils arbitrent les querelles ; ils maintiennent les structures sociales. Proches des ancêtres, ils jouent un grand rôle religieux et profèrent des oracles. Les Tiv vénèrent des pierres sacrées ; ce sont de vieilles femmes qui font cuire les aliments qu'on offre à celles-ci ; hommes et femmes âgés dirigent les cérémonies. Quand les vieillards perdent leur force et leurs capacités, ils se retirent de la vie sociale ; ils n'ont plus qu'un rôle honoraire, ou même ils n'en ont plus du tout. Certains conservent des fonctions religieuses. Il arrive qu'un vieillard soit fatigué de la vie. Il rassemble ses parents et distribue ses fétiches avant de se tuer.

C'est aussi sur le respect qu'inspire leur sagesse que chez les Kikuyus les hommes âgés assoient leur autorité. Ce sont des Bantous qui vivent au pied et sur les pentes du mont Kenya ; ils étaient plus d'un million en 1948 et ils ont eu beaucoup de contacts avec la civilisation moderne : ils ont été esclaves de fermiers européens. Ils vivent d'agriculture et d'élevage. La clé de leur civilisation, c'est le système tribal qui repose sur le groupe familial ; on travaille en commun au sein de la Grande Famille. Ils accordent une très grande importance aux « classes d'âge » qui comprennent tous les hommes circoncis la même année : la plus ancienne a la prééminence sur les autres. Il y a des liens étroits entre grands-parents et petits-enfants. Ils appartiennent symboliquement au même groupe d'âge. La grand-mère appelle son petit-fils « mon mari » et le grand-père sa petite-fille « mon épouse ». Les enfants respectent leurs parents, la malédiction d'un père ou d'une mère est le plus affreux des malheurs : aucune purification ne peut l'effacer. Vieux, les parents sont pris en charge et bien soignés. Le vieil homme sans enfant est aidé par ceux de son voisin, qu'il regarde comme ses propres enfants. L'organisation militaire est dans les mains des jeunes. La génération des anciens gouverne les affaires publiques. Une génération gouverne pendant vingt à trente ans : alors elle se démet au profit de la génération suivante, au cours d'une cérémonie qu'on appelle *itwika*. La

génération comprend donc toutes les classes d'âge entre deux *itwika*. Un homme dont tous les enfants ont été circoncis et dont la femme a passé l'âge de procréer ne gouverne plus les affaires publiques ; mais il accède au degré le plus haut de la hiérarchie sociale et fait partie du conseil suprême. Celui-ci a de hautes fonctions religieuses. Pour y entrer on doit subir une initiation[21]. Les initiés ont le droit d'offrir des sacrifices aux dieux et aux esprits des ancêtres ; ils effacent les souillures rituelles ; ils maudissent les méchants : leur malédiction est redoutable. Ils fixent la date de la circoncision et de l'*itwika*. Ils rendent la justice parce qu'on pense qu'ils sont délivrés des passions et jugent avec impartialité. Il y a aussi un conseil de vieilles femmes, chargées de maintenir les mœurs, de punir les jeunes délinquants et qui détiennent un pouvoir magique. Hommes et femmes d'âge jouent un rôle essentiel dans les cérémonies d'initiation. On considère les vieillards comme de « Saints Hommes », sereins et détachés du monde. Leur influence dépend de leurs capacités et aussi de leurs richesses. De manière générale, on les pense sages : « Un vieux bouc ne crache pas pour rien », dit-on ; et aussi : « Les vieilles gens ne mentent pas. » Les femmes âgées sont très respectées quand elles n'ont plus de dents ; on les pense « remplies d'intelligence », et on les enterre avec pompe au lieu d'abandonner leurs cadavres aux hyènes.

Souvent c'est grâce à leur mémoire que les gens âgés accèdent à un statut privilégié. Ainsi chez les Miao qui vivent à une haute altitude dans la forêt et dans la brousse de la Chine et de la Thaïlande. Ces peuples avaient commencé à développer une haute culture et ont été arrêtés dans leur évolution, sans doute par des guerres. La famille est patriarcale : le fils ne quitte pas le foyer paternel avant 30 ans. En principe, le chef de la maison a droit de vie et de mort sur tous ses membres ; en fait, les relations des pères et des fils sont très bonnes ; ils se consultent mutuellement. Ils ont beaucoup d'enfants ; les grands-parents s'occupent de leurs petits-enfants. Femmes, enfants, gens âgés sont très bien traités. Si un de ceux-ci se trouve isolé, ayant survécu à ses descendants, il se met sous la protection du chef d'une grande famille ; on l'accepte toujours, bien qu'il soit une charge. On pense que l'âme des morts vit dans la maison et la protège : elle se réincarne dans les nouveau-nés. On respecte les anciens surtout dans la mesure où ce sont eux qui transmettent les traditions ; leur mémoire des anciens mythes leur

vaut un grand prestige. Ils sont les guides et les conseillers de la collectivité. Les décisions politiques sont exécutées par les jeunes dont l'approbation est donc nécessaire ; mais généralement ils se conforment à la volonté des anciens.

Le rôle de la mémoire est encore plus manifeste chez les Mendé dont l'organisation politique a ses racines dans un lointain passé. C'est un peuple musulman, qui comptait environ 572 000 membres en 1931[22] et qui vit dans la Sierra Leone. Les familles sont patriarcales, plusieurs générations habitant sous un même toit. Le chef de famille est l'homme le plus âgé. À table, c'est lui qu'on sert le premier et il partage d'abord avec les individus de sa génération. Il y a deux classes bien tranchées. La classe supérieure est constituée par les descendants des chasseurs et des guerriers qui ont occupé les premiers la terre ; elle comprend les chefs et leurs familles ; les plus âgés sont appelés les « grands ». La seconde comprend les nouveaux venus et les descendants d'esclaves. Les premiers possèdent la terre que le père lègue à l'aîné de ses fils. Les seconds sont seulement des occupants. Le propriétaire a droit aux services de toute la maisonnée ; elle fait le travail de la ferme, cultive le riz, fabrique l'huile de palme, chasse et pêche. Il tisse pour eux des vêtements. À la tête de chaque groupe il y a un chef qui est une personne âgée : pas nécessairement la plus âgée, mais celle qui a le plus d'influence ; cela peut être une femme si son mari est mort et s'il avait une personnalité remarquable. Devenu sénile, le chef est suppléé par un régent. Seule la mémoire permet de dire à quelle classe appartient un individu. Celui qui aspire à la chefferie doit connaître l'histoire du pays, les généalogies, les biographies des fondateurs et de leurs descendants et ce savoir lui est nécessairement légué par les aïeux. Ce sont eux qui détiennent les traditions, c'est donc sur eux que repose l'organisation politique. D'autre part les Mendé vivent en étroite intimité avec l'esprit des proches ancêtres : ceux des deux générations précédentes. On les appelle « grands-pères » et on considère qu'ils participent à la vie de la famille. Les vieillards, étant plus proches des ancêtres que le reste de la communauté, jouent entre celle-ci et ceux-là le rôle de médiateurs. C'est le membre le plus âgé de la famille qui dirige le culte. Sur toutes les questions religieuses, il est un conseiller très écouté. En tous les domaines son influence est grande.

Les vieillards jouent un moindre rôle chez les peuples assez avancés pour ne pas croire à la magie et pour faire peu de cas de la tradition orale. C'est ainsi chez les Lepchas qui vivent dans l'Himalaya ; ils savent lire et pratiquent le lamaïsme ; ils travaillent dans des plantations de thé ; ils cultivent du maïs, du riz, du millet ; ils élèvent du bétail ; ils chassent. En ce qui concerne la nourriture et la boisson, leur standard de vie est très élevé. La famille est patriarcale ; les enfants sont heureux, ils aiment leurs parents. À l'intérieur de la famille, l'âge est honoré. On fait reculer les gens d'une génération par respect. On appelle ses beaux-parents : grand-père, grand-mère ; les frères et sœurs aînés : père et mère. On qualifie quelqu'un de vieux pour lui marquer du respect. Les enfants entourent de soins leurs vieux parents. Le sort d'un vieillard qui a de nombreux descendants vivants est très heureux. On admire sa santé, sa prospérité ; on le considère comme une sorte de talisman. On lui apporte des cadeaux dans l'espoir de s'approprier ses vertus. Mais s'il n'a ni enfant ni la force de travailler, le vieillard n'est qu'un laissé-pour-compte ; au mieux on le traite avec politesse, mais on le regarde comme un fléau. L'attitude est la même à l'égard des deux sexes. G. Gorer, qui a passé quelque temps chez les Lepchas, raconte qu'on lui a signalé un vieillard très pieux, mais qu'on méprisait parce qu'il ne savait pas lire ; il n'avait pas d'enfants, il était couvert de plaies. Tout le monde se moquait de lui, on disait qu'il serait mieux mort : « Pourquoi ne mourez-vous pas pendant que les Européens sont là, afin qu'ils puissent assister à vos funérailles ? » Dans cette société, le seul atout des vieillards, c'est l'amour de leurs enfants ; en soi, ils n'ont aucune valeur.

Nous avons déjà rencontré de nombreux cas où des vieillards se trouvaient tout en haut ou tout en bas de l'échelle sociale. Cela dépendait de leurs capacités et de leur fortune. Un exemple frappant de discrimination due à la richesse, c'est celui des Thaï. Ce sont des bouddhistes qui vivent aux frontières du Yunnan et de la Birmanie. Ils divisent la vie humaine en quatre périodes ; le passage de l'une à l'autre est marqué par un service religieux, le *Paï*. Pour atteindre le quatrième degré il faut, une fois les enfants élevés, célébrer le *grand Paï* ; c'est une longue cérémonie, accompagnée de chants, de danses, de jeux, de processions, de sacrifices, et qui dure au moins trois

jours. Elle est extrêmement coûteuse. Seuls les riches peuvent en faire les frais. S'ils en ont les moyens ils la célèbrent non seulement une fois, mais plusieurs et leur prestige s'en accroît. Le nombre des années ne suffit pas à conférer une supériorité sociale : mais un homme qui s'est ruiné en célébrant douze fois le *grand Paï* est vénéré. Son titre de *Paga* ne lui confère aucune puissance politique ni économique ; mais en consumant rituellement sa fortune il s'est placé au sommet de la hiérarchie sociale.

Il existe des sociétés prospères et équilibrées, où l'âge n'est ni une déchéance, ni non plus une source de prestige. C'est ce que nous allons constater sur trois exemples par ailleurs très divers.

Les Cunas, au nombre de 25 000, vivent au Panama, sur la côte et dans des îles de l'Atlantique où le climat est tempéré, bien que des raz de marée balaient parfois les villages. Ils se déplacent dans la forêt vierge en canoë. Doués d'une santé robuste, beaucoup vivent centenaires. Ils habitent des villages et travaillent en groupes ; les femmes travaillent à la maison et aux champs ; les hommes pêchent, chassent, abattent des arbres ; ils récoltent de riches moissons : maïs, bananes, noix de coco dont ils font commerce. Les femmes gardent l'argent qui, entre autres choses, permet aux hommes d'acheter des canots à moteur ; les femmes et les enfants portent de beaux costumes ; les hommes s'habillent à l'européenne. Ils sont tous très soignés, prennent souvent des bains, leurs maisons, leurs rues sont très propres. Ils ont une culture assez poussée : des chants, un système de calcul, deux langages ésotériques réservés aux chefs et aux chamans, une ébauche d'écriture. La religion est sommaire : on honore seulement des dieux et des esprits liés à la santé du corps. Les chamans et les hommes-médecins défendent les gens contre les maladies. Les familles sont conjugales et réunies en un groupe matrilocal ayant à sa tête le mari de l'aînée des sœurs. Ils ont beaucoup d'enfants. Grâce à leur bonne santé, les gens âgés et même très âgés continuent à mener une existence active ; les vieilles femmes ont la responsabilité de la maison, elles font le commerce des noix de coco. Ce sont des hommes âgés qui se spécialisent dans les affaires religieuses, mais ils n'en tirent pas un prestige particulier. L'âge ne confère pas de valeur particulière, à moins de s'accompagner d'intelligence et d'expérience. On obéit au chef de famille, en général âgé, s'il a des capacités. Au chef de village qui préside les assemblées,

on demande avant tout d'être instruit : l'âge ne joue que jusqu'à un certain point. Dans l'ensemble, les vieilles gens ont la même condition que les plus jeunes, ils ne posent pas de problèmes particuliers.

Les Incas ont eu une histoire. En un siècle, ils ont conquis et perdu un empire. Cependant, leur civilisation était répétitive et reposait sur des traditions orales. Parmi les civilisations archaïques, c'est une de celles qu'on connaît le mieux. Il est intéressant de voir la place qu'y occupaient les vieillards.

Les Incas avaient des mœurs brutales, mais des techniques et une organisation sociale remarquablement développées. Les hommes passaient une grande partie de leur temps à guerroyer et traitaient sauvagement les prisonniers. Remarquables agriculteurs qui savaient aménager les montagnes en terrasses, ils engraissaient le sol avec du guano ; ils cultivaient la pomme de terre, le maïs, des céréales, une profusion de plantes ; ils avaient domestiqué le lama et l'alpaga, leurs troupeaux prospéraient ; ils conservaient le grain dans de vastes entrepôts. Ils exploitaient des mines d'or, d'argent, de plomb, de mercure. Ils avaient accompli de grands travaux hydrauliques : canaux, réservoirs, écluses. Six grandes routes traversaient le territoire ; des ponts suspendus en corde étaient jetés au-dessus des rivières. Ils avaient bâti de magnifiques édifices : villes, palais, temples. L'artisanat était très développé, entre autres le travail de l'or et de l'argent. La vie économique était animée. Il y avait des foires où les paysans échangeaient leurs produits. Les terres étaient divisées en trois lots : l'un était consacré au Soleil, le second appartenait à l'Inca, le dernier aux castes supérieures qui les faisaient cultiver par les paysans.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans leur civilisation, c'est que c'était une civilisation du plein emploi. À partir de 5 ans, tout le monde devait se rendre utile. Les hommes étaient répartis en dix classes, les femmes en dix autres ; en neuf d'entre elles le groupement se faisait selon l'âge, et l'une d'elles comprenait tous les infirmes. Chaque catégorie avait ses tâches et devait servir de son mieux la communauté. La catégorie la plus respectée, c'était celle des guerriers, âgés de 25 à 50 ans. Ils étaient au service du roi et des seigneurs ; certains étaient envoyés dans les mines. Ils se mariaient vers 35 ans ; les femmes, vers 33 ans. Avant 25 ans, on devait obéir à

ses parents, les assister, servir les caciques. À partir de 9 ans, les fillettes et les jeunes filles servaient leur famille, tissaient, soignaient les troupeaux.

L'âge ne supprimait pas l'obligation de travailler. Après 50 ans, les hommes étaient exemptés du service militaire et de toutes les tâches pénibles. Mais ils devaient travailler dans la maison du chef et dans les champs. Ils gardaient leur autorité dans la famille. Les femmes de plus de 50 ans tissaient des vêtements pour la communauté ; elles entraient au service des femmes riches comme gardiennes, cuisinières, etc. À 80 ans et au-delà, ils étaient sourds, ils ne savaient plus guère que manger et dormir. Mais on les utilisait tout de même. Ils fabriquaient des cordes et des tapis, ils gardaient les maisons, élevaient lapins et canards, ils ramassaient des feuilles et de la paille ; les femmes tissaient et filaient, gardaient les maisons, aidaient à élever les enfants et continuaient à servir les femmes riches ; elles surveillaient les jeunes servantes. Quand elles avaient des champs, elles ne manquaient de rien ; sinon on leur faisait l'aumône. Aux hommes aussi : on leur donnait nourriture et vêtements, on gardait leurs chèvres ; s'ils étaient malades, on les soignait. D'une manière générale, les hommes âgés étaient craints, honorés et obéis. Ils pouvaient conseiller, enseigner, donner de bons exemples, prêcher le bien, aider au service du dieu. Ils servaient de gardiens aux jeunes femmes. Ils avaient le droit de fouetter garçons et filles, si ceux-ci n'étaient pas dociles.

On ne peut pas considérer les habitants de Bali comme des primitifs : ils ont eu pendant des siècles une haute civilisation. Celle-ci a été préservée, grâce à l'isolement de l'île, de toute influence étrangère. Les Hollandais la gouvernaient par l'intermédiaire de l'aristocratie qui exploitait les populations rurales mais n'a pas modifié leur structure sociale ni leur mode de vie. Une culture archaïque s'y est maintenue jusqu'à nos jours, transmise par tradition orale, les Balinais ne sachant ni écrire ni lire. On est donc autorisé à la ranger à côté des sociétés sans histoire.

Les Balinais font pousser du riz et ils ont élevé cette culture à un degré de perfection qu'aucun autre peuple n'atteint. Ils possèdent du bétail de qualité, des porcs, des volailles. Fruits, légumes, les produits de la terre sont variés et abondants. Ils les vendent dans de grands marchés qui ont lieu fréquemment. Les villages sont bien bâtis et très

bien tenus ; l'artisanat, très développé ainsi que la musique, la poésie, la danse, le théâtre. Le peuple respecte l'aristocratie qui ne se mêle pas à lui. Pratiquement, chaque village est une petite république. Elle est dirigée par une assemblée dont doivent faire partie tous les hommes mariés possédant une maison ou un terrain. Les chefs sont généralement élus, mais parfois l'hérédité joue. Ils représentent sur terre l'autorité des dieux : ils contrôlent les terres, les maisons, toute la vie sociale. Les liens de chaque individu avec la communauté sont très étroits : la plus grande punition qu'on puisse infliger à l'un de ses membres, c'est de l'en chasser. Ils sont hospitaliers et d'une grande courtoisie les uns avec les autres. Très intelligents, ils ont des corps élégants dont ils sont extrêmement conscients : leurs gestes sont réfléchis et harmonieux. Ils se plient de bonne grâce aux rôles qui leur sont assignés : enfant, adolescent, femme, adulte, vieillard.

Les enfants sont choyés et caressés par leurs parents et leurs grands-parents. L'âge est honoré bien qu'il ne confère pas de vertu magique. Dans les Conseils, le rang occupé par chacun s'élève avec les années. Chaque mois, les anciens du village se rassemblent et partagent un festin avec leurs dieux. Ces dieux sont proches des hommes et les visitent volontiers. Les Balinais ont une religion syncrétique, empruntée aux Indes, à la Chine, à Java et pénétrée d'animisme. Ils adorent le soleil, la lune, l'eau et tous les principes de fertilité. Un culte s'est développé autour du riz. Ils croient en l'existence de fantômes exerçant contre les vivants des pouvoirs maléfiques.

On raconte à Bali qu'autrefois, dans un village perdu dans les montagnes, on sacrifiait et mangeait les vieillards. À une certaine époque, il n'en restait plus un seul et les traditions se perdaient. On voulut bâtir une grande salle pour abriter le Conseil. Mais, examinant les troncs des arbres abattus à cette fin, personne ne sut reconnaître le haut du bas : on aurait déchaîné des catastrophes en inversant le sens des morceaux. Un jeune homme dit que, si on lui promettait de ne plus manger les vieillards, il saurait résoudre le problème. On promit. Il amena son grand-père qu'il avait caché et qui enseigna à la communauté à distinguer le bas du haut.

Les habitants du village protestent qu'une telle coutume n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, dans tout le pays les vieillards sont respectés : en grande partie parce que, leur vie ayant été prospère, ils

échappent à la déchéance sénile. Ils demeurent longtemps en bonne santé ; ils ne sont ni courbés ni maladroits ; ils conservent la maîtrise de leur corps, l'aisance acquises dans leur jeunesse. Les femmes de 60 ans, et même davantage, ont encore une belle silhouette et la force nécessaire pour porter sur leurs têtes de lourdes cruches d'eau, des paniers de fruits pesant de 40 à 50 livres. Ils ne cessent pas de travailler, sauf s'ils sont affligés de très graves infirmités ; ils pensent que l'oisiveté serait dangereuse pour leur santé physique et morale, et qu'ils risqueraient d'être attaqués par des forces surnaturelles. Même, l'activité des femmes grandit avec les années : on en a vu, à plus de 60 ans, diriger toute la maisonnée et exécuter elles-mêmes la plupart des tâches. Les hommes âgés travaillent peu, ils discutent, mâchent du bétel. Mais ils ont de nombreuses obligations : ils dirigent l'association du village, ils sont médecins, conteurs d'histoires, ils enseignent aux jeunes la poésie, l'art. Souvent aussi, ils mènent les canards aux champs. Ils jouent un grand rôle dans les cérémonies religieuses. Il y a des hommes et des femmes très âgés qui sont d'excellents danseurs. Ils entrent en transe, profèrent des oracles. Leur rôle est très important, aussi bien celui des femmes que celui des hommes car les distinctions de sexe s'abolissent avec l'âge. On leur demande leur avis sur tout. Quand ils deviennent très vieux et incapables, on les appelle grand-père et grand-mère. Édentés, on les regarde comme proches des petits enfants ; on pense qu'ils vont bientôt se réincarner sous la forme d'un nouveau-né. Alors, ils perdent leur influence, mais continuent à être bien nourris et bien traités. Même faible et impotent, un vieillard peut être le prêtre d'un temple : seulement, il a un assistant plus jeune et sa fonction devient honoraire.

Il ne semble pas qu'on ait peur d'eux. Cependant Ranga, la sorcière qui mange les enfants, est représentée, dans les pièces magiques, comme une monstrueuse vieille femme, aux seins pendants, couverte de cheveux blancs qui lui tombent jusqu'aux pieds. Son rôle est joué par un vieil acteur : grâce à son âge, il échappe à l'esprit maléfique de la sorcière qu'il incarne.

Les matériaux dont j'ai pu disposer ne m'ont pas permis de dégager un facteur auquel, touchant la condition des vieillards, les

ethnologues attachent une extrême importance : c'est l'organisation sociale. Certaines communautés sont des hordes, des bandes, des groupements peu structurés. Mais quand les clans ou les tribus se fixent sur un certain territoire — ce qui implique que la société devient agricole — il est souvent nécessaire de déterminer précisément les différentes lignées afin de définir les droits de succession, les échanges matrimoniaux, les rapports entre les individus. La lignée renvoie à l'ancêtre, elle est validée par lui, elle en est la prolongation. Les ancêtres ne sont pas rejetés dans le passé ; la communauté — famille, clan, tribu —, à qui la terre appartient, comprend aussi bien les morts que les vivants ; elle fonde mystiquement ses droits sur ceux des morts dont elle se regarde comme l'héritière. On pense parfois que l'ancêtre se réincarne dans un nouveau-né de sa descendance, si bien que les nouvelles générations ressuscitent les anciennes. On ne pratique pas le culte des ancêtres dans toutes les sociétés lignagères : c'est néanmoins ce qui se produit le plus fréquemment. L'ancêtre est un esprit bienveillant qui habite sous le toit de ses descendants ou du moins qui leur est propice si on lui rend le culte qui lui est dû. C'est l'homme âgé qui doit diriger les cérémonies et les sacrifices par lesquels on l'honore. Plus proche de l'ancêtre que les jeunes, destiné à devenir bientôt un ancêtre à son tour, on le dote d'un caractère sacré. Sa lignée s'incarne en lui et c'est grâce à lui que des rapports corrects peuvent s'établir avec les autres lignées : il est le symbole et l'artisan de l'ordre. Il existe donc dans de telles sociétés une image bien déterminée du vieillard et un statut lui est officiellement reconnu. Alors que dans les hordes et les bandes — comme dans nos sociétés industrielles modernes — son statut est contingent. Il varie d'un groupe à l'autre et à l'intérieur du groupe.

*

On voit que, touchant la condition des vieillards dans les sociétés primitives, il faut se garder de simplifier. Il n'est pas vrai que partout on « secoue le cocotier » ; il n'est pas juste non plus de se faire de leur sort une image idyllique. Il s'explique par les facteurs que nous avons indiqués au passage et dont à présent il nous faut dégager le rôle et les rapports.

Il saute aux yeux que le vieillard a plus de chances de subsister dans les sociétés riches que dans les pauvres, dans les sédentaires que dans les nomades. Pour les sédentaires se pose seulement un problème d'entretien ; pour les nomades il y a en outre celui, plus difficile, du transport. Même s'ils jouissent d'une certaine aisance, ils ne l'obtiennent que grâce à d'incessants déplacements : les gens âgés ne peuvent pas suivre, on les abandonne. Dans les sociétés agricoles, la même relative abondance suffirait à les nourrir. Cependant la situation économique n'est pas absolument déterminante : en général, il s'agit d'une option que fait la société et qui peut être influencée par différentes circonstances. Le fait est que, malgré la rudesse de leur existence, les Chukchee de l'intérieur s'arrangent pour emmener les vieillards avec eux quand ils se déplacent. En revanche, des sociétés agricoles qui ne comptent pas parmi les plus misérables laissent avec indifférence leurs vieillards mourir de faim.

On pourrait supposer que, dans les sociétés déshéritées, la magie et la religion interviennent en faveur des vieillards. Mais non. Précisément parce qu'elles vivent dans l'urgence, elles ne développent presque aucune culture religieuse. La magie n'y est pas une « connaissance des choses », mais un ensemble de recettes grossières détenues par les chamans. Vieux, ceux-ci sont respectés, mais la vieillesse ne confère pas de pouvoir magique. Il arrive aussi que la religion existe, mais qu'elle entérine et sacralise la coutume imposée par les besoins ; d'un même mouvement la communauté instaure les usages nécessaires à sa survie et les justifie idéologiquement : on en a vu un exemple chez les Nartes ; dans *Narayama*, O'Rin pense obéir à la volonté des dieux.

Une protection plus efficace, c'est celle qu'assure aux vieux parents l'amour de leurs enfants. Roheim a souligné la correspondance entre le bonheur du premier âge et celui du dernier. On sait quelle importance a, dans le développement ultérieur de sa personnalité, la manière dont un enfant a été traité. Frustré de nourriture, de protection, de tendresse, il grandit dans la rancune, la peur et même la haine ; adulte, ses rapports avec autrui sont agressifs : il négligera ses vieux parents quand ceux-ci seront incapables de se suffire. Au contraire, quand des parents nourrissent bien et choient leurs enfants, ils en font des individus heureux, ouverts, bienveillants, chez qui se développent des sentiments

altruistes : en particulier, ils seront attachés à leurs ascendants ; ils se reconnaissent des devoirs envers eux et les remplissent. Dans tous les cas que j'ai examinés — beaucoup plus nombreux que ceux que j'ai cités — j'en ai trouvé un seul où des enfants heureux deviennent des adultes cruels pour leurs vieux parents : c'est celui des Ojibwa. Alors que les Yakoutes, les Aïnous, chez qui l'enfance est maltraitée, négligent sauvagement leurs vieillards, les Yagans, les Aléoutes, qui vivent à peu près dans les mêmes conditions, mais chez qui l'enfant est roi, vénèrent les leurs. Cependant ceux-ci sont souvent victimes d'un cercle vicieux : une trop grande pénurie amène les adultes à mal nourrir les enfants, à les négliger. Remarquons aussi que l'amour filial prend la forme que lui imposent la coutume et la religion. Le fils témoigne son respect et son affection à ses parents en accomplissant le plus scrupuleusement possible les cérémonies au cours desquelles on les met à mort.

Les vieillards pourraient espérer survivre s'ils conservaient leur force de travail. Mais s'ils ont été mal nourris, mal soignés, s'ils se sont usés à la tâche, ils sont impotents de bonne heure : ici aussi s'établit souvent un cercle vicieux, néfaste pour eux.

Il est rare que dans les communautés pauvres le vieillard possède des biens lui permettant de se suffire. Chez les chasseurs-collecteurs la propriété n'existe pas : ils ne font même pas de provisions de nourriture. Chez les pasteurs et les agriculteurs, elle est souvent collective : l'individu ne possède que les fruits du travail qu'il accomplit ou fait accomplir par ses femmes ; s'il leur survit, si elles deviennent impotentes, s'il ne peut plus travailler lui-même — ou si la coutume lui interdit un labeur réservé à l'autre sexe — il se trouve entièrement démuni. Parfois le chef de famille est maître de son troupeau, de sa terre ; mais quand ses forces faiblissent, ses héritiers les lui arrachent et même ils se débarrassent de lui pour en devenir plus vite les maîtres. Nous n'avons vu que deux cas où les hommes âgés demeuraient propriétaires : chez les Chukchee de l'intérieur, et chez quelques très rares Chukchee du littoral qui avaient fait du commerce avec les Blancs.

On peut conclure que l'option la plus habituelle des sociétés, agricoles ou nomades, dont les ressources sont insuffisantes, c'est de sacrifier les vieillards.

Sur la manière dont ceux-ci subissent ce destin, on ignore la

vérité. Les informateurs, les sociologues se plaisent à dire qu'ils meurent gaiement : j'ai invoqué des témoignages littéraires qui permettent d'en douter.

Quand une société jouit d'une certaine marge de sécurité, on peut supposer a priori qu'elle entretient ses vieillards : c'est l'intérêt des adultes d'aménager leur propre avenir. L'enchaînement des circonstances au lieu de constituer un cercle vicieux joue dans un sens favorable : les enfants sont bien traités et traiteront bien leurs parents ; une nourriture, une hygiène convenables défendent l'individu contre une décrépitude précoce. La culture se développe et grâce à elle les gens âgés peuvent acquérir une grande influence. La magie est alors un système de pensée qui se rapproche d'une science.

Les primitifs reconnaissent une « vocation magique » aux individus que distingue quelque singularité : les infirmes, les criminels, etc. La vieillesse est aussi une espèce à part. Mais surtout c'est par leur mémoire que les vieillards en ce domaine se rendent indispensables ; ce fait est bien mis en lumière par la légende balinaise que j'ai rapportée : sans tradition, la collectivité serait incapable d'exercer ses activités. Celles-ci ne réclament pas seulement des techniques que les adultes pourraient réinventer : elles doivent obéir à des prescriptions rituelles qui ne sont pas inscrites au présent dans les choses mais imposées par le passé et que seuls les anciens connaissent. Avec des troncs d'arbres, on peut toujours bâtir : mais si on ne les dispose pas d'une certaine manière, que n'indique pas la pratique, on déchaînera des catastrophes. Impossible de lancer efficacement des flèches si on ignore les incantations qui les conduisent au but. Ce sont les vieillards qui en détiennent le secret dont ils ne se dessaisissent qu'avec prudence ; on a vu comment chez les Lele les vieillards prennent soin que la tribu ait besoin d'eux : ils ne communiquent que tardivement leur savoir.

Nécessaire, le vieillard est dangereux puisqu'il peut détourner le savoir magique à son profit. Son ambivalence a encore une autre cause : proche de la mort, il est proche du monde surnaturel. Sur ce point, la pensée des primitifs est hésitante. Sauf pour les tout jeunes enfants, la mort ne leur apparaît jamais comme naturelle. Même dans la très grande vieillesse, elle résulte d'un maléfice[23]. Ils savent parfaitement cependant que le vieillard va bientôt mourir, au point que certains l'appellent un « presque mort ». Déjà, il échappe à la

condition humaine : c'est un fantôme en sursis et il est immunisé contre les fantômes. La relation avec l'ascendant mort est conçue comme ambivalente : dans beaucoup de sociétés, il est l'ancêtre qui veut du bien à ses descendants. Dans toutes, il est un fantôme et en tant que tel redouté. Presque partout les fantômes sont tenus pour responsables de ce qui arrive de mauvais à l'individu et au clan. Leur survie est incertaine : au bout d'un temps plus ou moins long, ils se dissipent, il n'en reste plus rien. Mais tant qu'ils subsistent, il faut tenter de se les concilier par des rites, des sacrifices, ou tout au moins se protéger contre eux. Dans toutes les situations où ils sont menaçants — passage d'un groupe à un autre, d'un âge à un autre, souillure due à une infraction rituelle — seul le vieillard peut les conjurer. Il a passé du monde profane au monde sacré : et cela signifie qu'il a lui-même des pouvoirs analogues à ceux du fantôme qu'il sera bientôt.

C'est ainsi qu'en même temps que le respect le vieillard inspire de la peur. Dans les sociétés où la magie est plus proche de la sorcellerie que d'une science, où les fantômes sont très redoutés, c'est ce dernier sentiment qui prévaut. Il permet aux hommes âgés d'accéder à de hautes positions et même de tyranniser les jeunes. Cependant l'attitude n'est pas la même à l'égard du « grisonnant » et du grand vieillard. La longévité inspire parfois de l'admiration. Elle prouve qu'on a su mener sa vie avec sagesse et alors on est un exemple. Pour avoir résisté à toutes les épreuves naturelles et surnaturelles, il faut être doué d'une vertu magique singulière. Cependant, quand arrive la décrépitude, beaucoup pensent que cette vertu s'affaiblit avec les autres facultés et la peur ne protège plus l'individu. D'autres imaginent au contraire que la puissance magique ne fait qu'augmenter avec les années. Là encore, deux attitudes sont possibles. La terreur qu'il inspire de son vivant ou préventivement, en tant que futur fantôme, vaut au vieillard d'être traité avec égard, même dans l'extrême impotence. Ou bien on se hâte d'arrêter l'escalade qui le rend de plus en plus dangereux, aujourd'hui et dans l'avenir : on le tue, on anéantit son cadavre. Dans les îles Trobriand — en Polynésie — et en certains coins du Japon, les adultes mangeaient les vieillards parvenus à un certain âge ; ainsi s'assimilaient-ils leur sagesse tout en les empêchant de devenir des sorciers puis des devins trop puissants.

En tant que prêtre ou officiant, le vieillard est sans ambivalence. Son rôle est positivement de la plus haute importance. Là encore, c'est grâce à sa mémoire qu'il se qualifie. Les cérémonies, rites, danses, chants nécessaires à la célébration du culte, c'est par lui qu'ils se transmettent. Il les enseigne aux autres, mais il est particulièrement désigné par ce savoir pour les exécuter lui-même. Il y est disposé aussi par la raison qu'on a vue : il est l'intercesseur entre le monde surnaturel et celui-ci.

En tant que détenteur des traditions, intercesseur, protecteur contre les puissances surnaturelles, l'homme âgé assure à travers le temps et dans le moment présent la cohésion de la communauté. C'est souvent lui qui est chargé d'y intégrer les nouveau-nés en leur choisissant un nom. Il se peut aussi, si elle a une organisation politique complexe, que ce soit lui qui en assure le fonctionnement : seul il a la mémoire des généalogies qui permettra d'assigner à chaque individu ou à chaque famille sa juste place.

L'ensemble des services que rendent les vieillards grâce à leur connaissance des traditions leur vaut généralement, outre du respect, la prospérité matérielle. On les en récompense par des cadeaux. Particulièrement importants sont ceux qu'ils reçoivent des néophytes auxquels ils transmettent leurs secrets. C'est là la source la plus sûre de la richesse individuelle. Elle n'apparaît que dans les sociétés assez prospères pour avoir une culture développée et chez les sujets qui par ailleurs possèdent un grand prestige.

Mais dans les sociétés plus avancées encore, l'influence des gens âgés diminue. Elles croient moins aux fantômes et même à la magie : elles n'ont plus peur des « presque morts ». C'est sur leur apport culturel positif que repose le prestige des vieillards. Et il perd beaucoup de son prix dans les communautés où la technique se dissocie de la magie, davantage encore dans celles qui connaissent l'écriture.

Quand une société est harmonieusement équilibrée, elle assure aux vieillards une place décente en leur confiant des travaux adaptés à leurs forces. Mais elle ne les privilégie plus.

La vieillesse n'a pas le même sens ni les mêmes conséquences pour les hommes et pour les femmes. Elle présente pour celles-ci un avantage particulier : après la ménopause, la femme n'est plus sexuée ; elle devient l'homologue de la fillette impubère et échappe,

comme celle-ci, à certains tabous alimentaires. Les interdits qui pesaient sur elle, à cause de la souillure mensuelle, sont levés. Elle peut prendre part aux danses, boire, fumer, s'asseoir à côté des hommes. Les facteurs qui jouent en faveur des vieillards mâles interviennent aussi pour leur assurer certains bénéfices. Surtout dans les sociétés matrilinéaires, leur rôle culturel, religieux, social, politique est très important. Dans les autres, leur expérience a une certaine valeur. On leur attribue des pouvoirs surnaturels qui peuvent leur acquérir du prestige, mais aussi se retourner contre elles. En général, leur statut demeure inférieur à celui des hommes. On les néglige davantage. On les abandonne plus facilement.

Dans beaucoup de sociétés, hommes et femmes âgés sont en étroit rapport avec les enfants. Il y a une analogie entre l'impotence du nourrisson et celle du décrépit : elle est mise en lumière dans l'épopée des Nartes dont on raconte qu'ils ligotaient les vieillards dans des berceaux. Celui-ci émerge à peine des limbes, ceux-là vont s'y engloutir : chez les Navajos le bébé qui vit à peine, le grand vieillard qui ne vit presque plus, meurent sans ressentiment et ne deviennent pas des fantômes. Pratiquement, ce sont tous des bouches inutiles et des bagages encombrants : des tribus très pauvres, surtout les nomades, pratiquent à la fois l'infanticide et le meurtre des vieillards. Il arrive que cette dernière coutume se rencontre sans la première. Mais non l'inverse, l'enfant qui représente l'avenir ayant la priorité sur le vieillard, pur déchet. L'un et l'autre sont des parasites, ce qui entraîne parfois des rivalités entre eux, en cas de pénurie : les enfants volent les parts des vieillards. Mais s'ils ont du prestige, grâce à de sévères tabous alimentaires ceux-ci accaparent une bonne partie de la nourriture. Souvent petits-enfants et grands-parents sont étroitement associés : ils appartiennent symboliquement à une même classe d'âge ; l'éducation des premiers est confiée aux aïeux à qui ils rendent des services. Sur l'enfant reposent les espoirs de l'avenir ; le vieillard, ancré dans le passé, est détenteur du savoir ; il lui faut former ses héritiers qui assureront sa survie grâce à leur mémoire, par le culte des ancêtres, ou en engendrant des femmes en qui il s'installera pour renaître. C'est cette liaison qui cimente à travers le temps l'unité de la collectivité. Pratiquement, le vieillard exonéré des tâches des adultes a le temps de s'occuper des jeunes qui de leur côté ont le loisir de rendre à leurs grands-parents les services que ceux-ci

réclament. Cet échange de bons offices s'accompagne de relations ludiques ; à cause de leur incapacité pratique et aussi parce que ce sont des individus marginaux, affranchis comme tels de beaucoup de contraintes sociales, enfants et vieilles gens s'éloignent du sérieux des adultes : ils plaisantent ensemble, participent à des jeux, se lancent des défis.

Le vieillard chez les primitifs est vraiment *l'Autre*, avec l'ambivalence qu'entraîne ce terme. Autre, la femme est traitée dans les mythes masculins à la fois comme une idole et comme un paillasson. Ainsi — pour d'autres raisons, d'une autre façon — le vieillard dans ces sociétés est-il un sous-homme et un surhomme. Impotent, inutile, il est aussi l'intercesseur, le magicien, le prêtre : en deçà ou au-delà de la condition humaine, et souvent les deux ensemble.

Comme dans toutes les sociétés, ces attitudes sont vécues d'une manière singulière et contingente. Le sort des gens âgés dépend en grande partie de leurs capacités, du prestige et des richesses qu'elles leur ont valu ; celui des privilégiés diffère de celui du vulgaire. Selon les groupes et les familles, il y a également diversité de traitements. La théorie et la pratique ne s'accordent pas toujours ; il arrive qu'on se moque en privé de la vieillesse tout en lui rendant des devoirs. L'inverse surtout est fréquent : on l'honore verbalement et pratiquement on laisse les vieilles gens dépérir.

Le fait le plus important à souligner, c'est que le statut du vieillard n'est jamais conquis par lui mais lui est octroyé. J'ai montré dans *Le Deuxième Sexe* que, lorsque les femmes tirent de leur pouvoir magique un grand prestige, c'est en fait aux hommes qu'elles le doivent. La même remarque vaut pour les vieillards par rapport aux adultes. Leur autorité se fonde sur la crainte ou le respect qu'ils inspirent : le jour où les adultes s'en affranchissent, les anciens n'ont plus aucun atout. Cela s'est produit assez souvent au contact de la civilisation des Blancs. Les Zandé, les Aranda n'accaparent plus les femmes. Des jeunes — les Luo d'Afrique, par exemple — ont quitté leurs villages où ils entretenaient leurs vieux parents pour aller chercher des emplois dans les villes. Les jeunes Lele ont secoué le joug des anciens en se convertissant au christianisme et en travaillant chez les Européens.

Là où l'autorité des vieux continue à s'affirmer, c'est que

l'ensemble de la communauté veut maintenir à travers eux ses traditions. Selon ses possibilités et ses intérêts, la collectivité décide du sort des vieillards : ils le subissent lors même qu'ils se croient les plus forts[24].

Pour sommaire qu'elle soit, cette étude suffit à démontrer à quel point la condition du vieillard dépend du contexte social. Il subit un destin biologique qui entraîne fatalement une conséquence économique : il devient improductif. Mais son involution est plus ou moins précipitée selon les ressources de la communauté : dans certaines la décrépitude commence à 40 ans, dans d'autres à 80. D'autre part, quand une société est relativement prospère, certaines options lui sont permises : il est fort différent pour l'homme âgé d'être considéré comme un fardeau encombrant ou d'être intégré à une communauté dont les membres ont choisi de sacrifier jusqu'à un certain point leurs richesses pour garantir leur vieillesse. Sa situation matérielle n'est pas seule en jeu mais aussi la valeur qui lui est reconnue : il peut être bien traité et méprisé ou bien traité et vénéré ou redouté. Ce statut dépend des buts poursuivis par la collectivité. J'ai dit que le mot de déclin n'a de sens que par rapport à une certaine fin dont on se rapproche ou s'éloigne. Si un groupe cherche seulement à subsister au jour le jour, devenir une bouche inutile, c'est décliner. Mais si, mystiquement lié aux ancêtres, il souhaite une survivance spirituelle, alors il s'incarne dans le vieillard qui appartient à la fois au passé et à l'au-delà ; même la plus grande déchéance physique peut alors être considérée comme l'acmé de la vie. Le plus souvent cet apogée se situe à l'âge « grisonnant » et la décrépitude est regardée comme un déclin ; mais pas toujours.

C'est le sens que les hommes accordent à leur existence, c'est leur système global de valeurs qui définit le sens et la valeur de la vieillesse. Inversement : par la manière dont une société se comporte avec ses vieillards, elle dévoile sans équivoque la vérité — souvent soigneusement masquée — de ses principes et de ses fins.

Les solutions pratiques adoptées par les primitifs à l'égard des problèmes que leur posent les vieillards sont très diverses : on les tue, on les laisse mourir, on leur accorde un minimum vital, on leur assure une fin confortable, ou même on les honore et on les comble.

Nous verrons que les peuples dits civilisés leur appliquent les mêmes traitements ; seul le meurtre est interdit, s'il n'est pas déguisé.

1. Evans Pritchard conteste l'interprétation de Frazer. La nation est divisée, dit-il, en deux régions, le Sud et le Nord ; en chacune il existe une lignée royale et le roi est choisi alternativement dans l'une et dans l'autre. Il est l'incarnation du grand ancêtre en qui se rassemblent les intérêts des anciennes parties de la nation. Dans l'idée de régicide se manifeste au contraire la fragmentation de la société. Elle signifie que si un malheur arrive au pays, on l'attribuera à une diminution du pouvoir du roi et qu'on encourage un prince de l'autre lignée à se rebeller alors contre lui. Effectivement des rébellions ont lieu quand survient un désastre et le roi meurt de mort violente. La royauté incarne une contradiction entre la charge et la personne, contradiction résolue par le régicide traditionnel. Cette explication est plus complexe que celle de Frazer mais ne la dément pas. L'affaiblissement n'est pas directement lié au vieillissement : celui-ci peut être allégué pour justifier la rébellion dont la constante possibilité est inscrite dans l'organisation sociale. Il n'empêche que dans les deux thèses la vieillesse est affectée d'un signe négatif.

2. Peuple d'environ 900 000 personnes, habitant au sud du Soudan.

3. Rêvant à un âge d'or où l'espèce humaine aurait échappé à la mort, les Bambara supposent que la vie était alors un perpétuel retour de la vieillesse à l'enfance. Les vieillards montaient sur un arbre sacré et s'ouvraient les veines ; ils redescendaient, vidés de leur sang. Les jeunes leur arrachaient les poils et les battaient. Ils perdaient connaissance et redevenaient des enfants de sept ans.

4. La frontière entre la magie et la religion est assez incertaine. Toutes deux prétendent maîtriser des forces surnaturelles. Selon Mauss la religion ne les utilise jamais que pour le bien de la collectivité ; la magie a souvent une dimension sociale mais aussi elle peut détourner les pouvoirs surnaturels au profit de l'individu capable de les capter, et parfois de façon maléfique. Selon Lévi-Strauss, la religion est une humanisation des lois naturelles, la magie une naturalisation des actions humaines : ce sont deux composantes, toujours données ensemble, et dont seul le dosage varie. Toute magie comporte au moins un grain de religion. La surnature n'existe que pour une humanité qui s'attribue des pouvoirs surnaturels et qui prête à la nature les pouvoirs de sa surhumanité.

5. *Alone with the hairy Ainu*. Le livre de Batchelor, plus bienveillant que celui de Landor, fait des Aïnous à peu près le même tableau.

6. Dans son ouvrage de synthèse publié en 1945 — *The role of the aged in primitive society* — Simmons indique que, sur 39 tribus étudiées de ce point de vue, la négligence et l'abandon des vieillards étaient ordinaires dans 18, non seulement chez les nomades mais dans les sociétés sédentaires.

7. On est très mal renseigné sur la condition actuelle des primitifs vivant

en Sibérie.

8. D'après R. Gessain.

9. Les relations qui font état de cette coutume sont antérieures à 1900.

10. C'est le nom de la montagne où on abandonne les vieillards : la montagne aux pins.

11. Rapportés par Dumézil dans *Mythes et épopée*.

12. Je les décris au présent mais ils ont disparu aujourd'hui. Ces observations datent de la fin du siècle dernier.

13. Amasser la nourriture implique déjà un assez haut degré de civilisation. La communauté peut alors se proposer d'autres buts que de subsister. On verra que les Incas avaient d'immenses greniers.

14. C'est une coutume répandue de tuer les deux ou un des jumeaux. L'anomalie effraie.

15. Encore que la chasse et la collecte exigeant d'incessants déplacements et une grande mobilité, on les abandonne quand ils sont devenus un fardeau encombrant.

16. On retrouve ce trait dans un grand nombre de sociétés.

17. Pour punir les jeunes qui travaillent avec les Blancs, ils refusent de les instruire, ce qui fait que beaucoup de traditions se sont perdues.

18. Ils leur vendent les produits de leur artisanat, leur achètent des objets manufacturés, etc.

19. Roheim voit dans cette coutume une manière de dériver contre le grand-père l'agressivité qu'ordinairement les fils manifestent à leur père.

20. La magie manifeste ici ce caractère collectif que lui a reconnu Mauss. On ne soupçonne pas l'individu de la détourner à son profit.

21. Cette initiation n'est pas un « rite de passage » analogue à celle que subissent dans une société tous les adolescents. C'est une *instruction* réservée à une élite. Il faut avoir atteint un certain stade de l'existence pour y accéder et devenir membre du conseil suprême. Elle ne sanctionne pas le changement d'âge en tant que tel.

22. Ils sont sans doute un million aujourd'hui.

23. Sauf quand, chez les Navajos, un grand vieillard a « épuisé sa vie ».

24. Simmons semble dire le contraire mais en fait non. Ce qu'il montre, c'est qu'un statut étant établi, certains vieillards réussissent mieux que d'autres à l'exploiter à leur profit : ils s'acharnent à travailler, ils trouvent le moyen de se rendre utiles, etc. Mais le statut lui-même est toujours établi par l'ensemble de la communauté.

Chapitre III

La vieillesse dans les sociétés historiques

Étudier la condition des vieillards à travers les diverses époques n'est pas une entreprise facile. Les documents dont nous disposons n'y font que très rarement allusion : on les assimile à l'ensemble des adultes. Des mythologies, de la littérature, de l'iconographie se dégage une certaine image de la vieillesse, variable selon les temps et les lieux. Mais quel rapport soutient-elle avec la réalité ? Il est difficile d'en décider. C'est une image incertaine, brouillée, contradictoire. Il importe de remarquer qu'à travers les divers témoignages, le mot vieillesse a deux sens très différents. C'est une certaine catégorie sociale, plus ou moins valorisée selon les circonstances. Et c'est pour chaque individu un destin singulier, le sien. Le premier point de vue est celui des législateurs, des moralistes ; le second, celui des poètes ; le plus souvent ils s'opposent radicalement l'un à l'autre. Moralistes et poètes appartiennent toujours aux classes privilégiées et c'est une des raisons qui ôtent à leurs paroles une grande partie de leur valeur : ils ne disent jamais qu'une vérité incomplète et bien souvent ils mentent. Cependant les poètes étant plus spontanés sont plus sincères. Les idéologues se forgent des conceptions de la vieillesse conformes aux intérêts de leur classe.

Une autre remarque tout de suite s'impose : c'est qu'il est impossible d'écrire une histoire de la vieillesse. L'Histoire implique une circularité. La cause qui produit un certain effet est en retour modifiée par celui-ci. L'unité diachronique qui se développe par cet enchaînement possède un certain sens. À la rigueur on peut parler d'une histoire de la femme car celle-ci a été le symbole et le lieu de certains conflits masculins : entre sa propre famille et celle de son

mari, par exemple. Dans l'aventure humaine elle n'a jamais été sujet, mais du moins prétexte et ressort ; sa condition a évolué selon une ligne capricieuse mais signifiante. Le vieillard, en tant que catégorie sociale, n'est jamais intervenu dans le cours du monde[1]. Tant qu'il conserve une efficacité, il reste intégré à la collectivité et ne se distingue pas d'elle : il est un adulte mâle d'un âge avancé. Quand il perd ses capacités, il apparaît comme *autre* ; il devient alors, beaucoup plus radicalement que la femme, un pur objet ; elle est nécessaire à la société ; lui ne sert à rien : ni monnaie d'échange, ni reproducteur, ni producteur, il n'est plus qu'une charge. On vient de voir que son statut lui est octroyé : il n'entraîne donc jamais aucune évolution. Le problème noir, a-t-on dit, est un problème de Blancs ; celui de la femme, un problème masculin : cependant elle lutte pour conquérir l'égalité, les Noirs se battent contre l'oppression ; les vieillards n'ont aucune arme et leur problème est strictement un problème d'adultes actifs. Ceux-ci décident selon leur propre intérêt, pratique et idéologique, du rôle qu'il convient de conférer aux anciens.

Même dans des sociétés plus complexes que celles que nous avons examinées, il se peut que ce rôle soit important, les hommes mûrs s'appuyant contre la turbulence des jeunes sur la vieille génération. Le pouvoir qu'elle a reçu, celle-ci refusera d'en être dépossédée ; si jamais on veut le lui arracher, elle s'en servira pour tenter de le conserver. À travers les mythologies, les chroniques, les littératures, on trouve un écho de ces affrontements. Fatalement, les anciens finissent par être vaincus puisqu'ils constituent une minorité inefficace et ne tirent leur force que de la majorité qui les utilise.

Si le problème de la vieillesse est un problème de pouvoir, il ne se pose qu'à l'intérieur des classes dominantes. Jusqu'au XIXe siècle, il n'est jamais fait mention des « vieux pauvres » ; ils étaient peu nombreux, la longévité n'était possible que dans les classes privilégiées ; ils ne représentaient strictement rien. L'histoire comme la littérature les passe radicalement sous silence. La vieillesse n'est dans une certaine mesure dévoilée qu'au sein des classes privilégiées.

Un autre fait saute aux yeux : il s'agit là d'un problème d'hommes. En tant qu'expérience personnelle, la vieillesse concerne autant les femmes et même davantage puisqu'elles vivent plus longtemps. Mais quand on en fait un objet de spéculation, on considère

essentiellement la condition des mâles. D'abord parce que ce sont eux qui s'expriment dans les codes, les légendes et les livres ; mais surtout parce que la querelle du pouvoir n'intéresse que le sexe fort. Chez les singes, les jeunes l'arrachent au vieux mâle ; lui seul est tué, non les vieilles guenons.

Les sociétés qui ont une histoire sont dominées par les hommes ; les femmes jeunes et vieilles peuvent bien dans la vie privée se disputer l'autorité ; dans la vie publique, leur statut est identique : d'éternelles mineures. Au contraire, la condition masculine se modifie au cours du temps ; le jeune homme devient un adulte, un citoyen, et l'adulte, un vieillard. Les mâles forment des classes d'âge dont la frontière naturelle est floue mais auxquelles la société peut assigner des limites précises, comme elle le fait aujourd'hui en fixant l'âge de la retraite. Passer de l'une à l'autre peut constituer une promotion ou une chute.

L'ethnologie comme la biologie montrent que l'apport positif des gens âgés à la collectivité, c'est leur mémoire et leur expérience qui, dans le champ de la répétition, multiplient leurs capacités d'exécution et de jugement. Ce qui leur manque, c'est la force et la santé ; c'est aussi la faculté de s'adapter à la nouveauté et, à plus forte raison, d'inventer. On peut présumer a priori que les adultes s'appuieront sur eux dans les sociétés fortement organisées et répétitrices. Dans les sociétés divisées, dans les périodes troublées ou révolutionnaires, la jeunesse prendra le dessus. Le rôle que les hommes d'âge jouent en privé dans la famille reflète celui que leur confère l'État. Examinant à travers le temps la condition des vieillards, nous aurons une confirmation de ce schéma.

Dans les pages qui suivent, je me limiterai à étudier les sociétés occidentales. Une exception cependant s'impose : la Chine, à cause de la condition singulièrement privilégiée qu'elle a faite aux vieillards.

En aucun pays la civilisation ne fut pendant autant de siècles aussi statique qu'en Chine ni aussi fortement hiérarchisée. C'était une civilisation agricole, exigeant un pouvoir centralisé et autoritaire ; étant donné les conditions géographiques et économiques, il ne s'agissait pas pour la population d'évoluer, mais de survivre ; l'administration se bornait à conserver ce qui avait toujours été. Elle

était composée de lettrés dont la qualification et les responsabilités grandissaient avec les années : au sommet se trouvaient automatiquement les plus anciens. Cette position éminente se reflétait au sein de la famille. Confucius, ayant rigoureusement réglé les rapports des inférieurs aux supérieurs, modela à l'image de la collectivité le microcosme qu'il donna pour base à celle-ci : la famille. Toute la maison devait obéissance à l'homme le plus âgé. Il n'y avait pas contestation pratique de ses prérogatives morales car la culture intensive qui se pratique en Chine réclame plus d'expérience que de force. Les mœurs n'introduisaient dans la famille aucun principe de contradiction puisque la femme devait obéissance à son mari et n'avait aucun recours contre lui. Le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants et souvent il supprimait les filles à leur naissance ; ou, plus tard, il les vendait comme esclaves. Le fils devait obéir à son père, le cadet à son aîné. Les mariages étaient imposés aux jeunes gens qui s'épousaient sans s'être jamais rencontrés ; ils demeuraient soumis aux ascendants du jeune homme. L'autorité du patriarche ne diminuait pas avec l'âge. Même la femme, pourtant durement opprimée, profitait de la promotion due à l'âge : vieille, son statut était beaucoup plus élevé que celui des jeunes des deux sexes ; elle avait la haute main sur l'éducation de ses petits-enfants qu'elle traitait d'ordinaire très durement. Et elle se vengeait sur ses brus de l'oppression à laquelle l'avait soumise sa belle-mère. Le respect s'étendait, hors des limites de la famille, à toutes les personnes âgées : les gens se prétendaient souvent plus vieux qu'ils ne l'étaient pour avoir droit à des égards. Le cinquantième anniversaire était une date dans la vie d'un homme. Cependant, après 70 ans, les hommes résignaient leurs charges officielles pour se préparer à la mort. Tout en gardant leur autorité, ils laissaient à leur fils aîné le gouvernement de la maison. On vénérait en eux l'ancêtre à qui bientôt on rendrait un culte. Cette autorité des anciens était subie avec résignation ou désespoir — comme en témoigne la littérature, particulièrement les anciens opéras — par les jeunes qui n'avaient aucun moyen de s'en libérer, sauf le suicide, fréquent surtout chez les jeunes femmes. Confucius la justifiait moralement en assimilant la vieillesse à la possession de la sagesse : « À 15 ans, je m'appliquais à l'étude de la sagesse ; à 30, je m'y affermis ; à 40, je n'avais plus de doutes ; à 60, il n'y avait rien dans le monde qui pût me choquer ; à 70, je pouvais

suivre les désirs de mon cœur sans transgresser la loi morale. »

En fait, les grands vieillards étaient peu nombreux, les circonstances ne favorisant pas la longévité. Dans le taoïsme, celle-ci apparaissait comme une vertu par elle-même. L'enseignement de Lao-tseu situe à 60 ans le moment où l'homme peut se libérer de son corps par l'extase et devenir un saint. Dans le néo-taoïsme chinois, le but suprême de l'homme c'est la recherche de la « longue vie ». Tous les pères du taoïsme y font allusion. Il s'agissait d'une discipline quasi nationale. On pouvait arriver par l'ascèse et l'extase à une sainteté qui vous protégeait contre la mort même. La sainteté, c'était l'art de ne pas mourir, l'absolue possession de la vie. La vieillesse était donc la vie sous sa forme suprême. On imaginait que si elle durait assez longtemps, elle s'achèverait en apothéose. Tchouang-tseu évoque de vieilles croyances quand il raconte que « fatigués du monde après mille ans de vie, les hommes supérieurs s'élèvent au rang des génies ».

Dans la littérature chinoise, il arrive que les jeunes déplorent l'oppression dont ils sont victimes. Mais jamais la vieillesse n'est dénoncée comme un fléau. En revanche, en Occident, le premier texte connu consacré à la vieillesse en fait un sombre tableau ; il se rencontre en Égypte ; il a été écrit en 2500 avant Jésus-Christ par Ptah-hotep, philosophe et poète :

« Comme est pénible la fin d'un vieillard ! Il s'affaiblit chaque jour ; sa vue baisse, ses oreilles deviennent sourdes ; sa force décline ; son cœur n'a plus de repos ; sa bouche devient silencieuse et ne parle point. Ses facultés intellectuelles diminuent et il lui devient impossible de se rappeler aujourd'hui ce que fut hier. Tous ses os sont douloureux. Les occupations auxquelles on s'adonnait naguère avec plaisir ne s'accomplissent plus qu'avec peine et le sens du goût disparaît. La vieillesse est le pire des malheurs qui puisse affliger un homme. Le nez se bouche et on ne peut plus rien sentir. »

Cette énumération désolée des infirmités de la vieillesse, nous la retrouverons d'âge en âge, et il est important de souligner la permanence de ce thème. Si le sens et la valeur accordés à la vieillesse varient avec les sociétés, elle n'en demeure pas moins un fait transhistorique, suscitant un certain nombre de réactions

identiques. Organiquement, elle est sans équivoque un déclin et en tant que telle la plupart des hommes l'ont redoutée. Déjà, chez les Égyptiens, ils caressaient l'espoir de la vaincre. Sur un papyrus on lit : « Commencement du livre sur la façon de transformer un vieillard en jeune homme. » On conseille de consommer des glandes fraîches prélevées sur de jeunes animaux. Ce rêve de rajeunissement nous le retrouverons aussi jusqu'à nos jours.

Le peuple juif est connu pour le respect dont il a entouré la vieillesse. Quelle est la part du mythe, quelle est celle de la réalité dans les récits recueillis dans la Bible à partir du IXe siècle ? Il est difficile de le décider. Ils s'inspirent à la fois d'antiques traditions orales et de la situation présente. À cette époque, les Hébreux sont installés en Palestine ; les nomades sont devenus des agriculteurs ; la vieille civilisation tribale, familiale, patriarcale s'est transformée. Il existe des classes sociales : les riches sont en même temps les juges, les détenteurs du pouvoir administratif, les maîtres du trafic, les prêteurs. Les auteurs des livres saints gardent la nostalgie du passé et projettent en lui les valeurs qu'ils souhaitent voir reconnues par leurs contemporains. Bien qu'on trouve chez eux les échos d'une très antique filiation matrilinéaire, ils décrivent une société patriarcale où les grands ancêtres, à qui ils attribuent des âges fabuleux, étaient les élus et les porte-parole de Dieu. Ils considèrent la longévité comme la suprême récompense de la vertu. « Si vous observez les préceptes que je vous dicte, dit Dieu dans le Deutéronome, alors vos jours et les jours de vos enfants dans le pays que l'Éternel a juré à vos pères de leur donner seront aussi nombreux que les jours des cieux le seront au-dessus de la terre. » « La crainte de l'Éternel augmente les jours mais les années des méchants seront abrégées », lit-on dans les Proverbes. « Les cheveux blancs sont une couronne d'honneur : c'est dans le chemin de la Justice qu'on la trouve », y lit-on encore. Bénie par Dieu, la vieillesse commande obéissance et respect : « Tu te lèveras devant les cheveux blancs et tu honoreras la personne du vieillard », prescrit le Lévitique. Les commandements de Dieu exigent des enfants qu'ils honorent leur père et leur mère. Si un fils refuse d'obéir à son père et que toutes les tentatives pour le faire céder aient été vaines, le père, dit le Deutéronome, l'amènera aux anciens de la

ville : « Et tous les hommes de sa ville le lapideront et il mourra. » On voudrait savoir si de tels châtiments ont été effectivement infligés. Ce qui est sûr, c'est que, pour qu'on les ait prescrits, il faut que la docilité des enfants ait été moins absolue qu'en Chine : la société était beaucoup moins rigoureusement organisée et laissait plus de place à l'individualisme. Les anciens y jouaient un rôle politique. D'après les Nombres, Yahweh aurait dit à Moïse : « Assemble-moi soixante-dix des anciens d'Israël. Ils porteront avec toi la charge de ce peuple et tu ne seras plus seul à la porter. » On ignore si un tel conseil a réellement existé. La Bible relate aussi que Roboam fut puni de n'avoir pas écouté les anciens qui lui conseillaient la générosité à l'égard d'Israël : les tribus opprimées se détachèrent de la maison de David. Sans doute toutes ces traditions sont-elles invoquées pour étayer la coutume. En Palestine, comme dans toutes les sociétés agricoles avancées, les anciens jouaient sûrement un rôle important dans la vie publique et tant qu'il conservait quelque vigueur physique et morale l'homme le plus âgé de la famille la gouvernait. Josèphe, sous Antiochus le Grand (223-181), parle d'une *Gerousia* présidée par le grand prêtre et où dominait l'aristocratie sacerdotale ; c'est le Sanhédrin. Il semble qu'il ne soit apparu que dans les derniers siècles. Il était composé de 70 membres : les princes des prêtres (grands prêtres sortis de leur charge), les représentants des 24 classes sacerdotales des scribes, des docteurs de la loi et des anciens du peuple. C'était le tribunal suprême. Il édictait les lois et intervenait dans les rapports avec les occupants romains. Il contrôlait tout ce qui touchait la religion, c'est-à-dire pratiquement tout. Les anciens avaient donc un rôle important. Mais on considérait que le juge parfait ne devait être ni trop jeune ni trop vieux.

Il n'y a dans la Bible qu'un seul épisode qui associe au grand âge non la vertu, mais le vice ; il se rencontre dans un ouvrage tardivement composé — entre 167 et 164 avant Jésus-Christ —, à savoir le Livre de Daniel[2]. C'est l'histoire célèbre de Suzanne et des deux vieillards. Ceux-ci, juges respectés par le maître de la maison, s'éprennent de la beauté de sa femme. Un après-midi, ils se cachent dans le jardin pour la surprendre au bain. Elle leur refuse ses faveurs et par vengeance ils prétendent l'avoir vue coucher avec un jeune homme. On les croit et Suzanne est condamnée à mort. Mais Daniel, encore tout jeune, la sauve en interrogeant séparément les deux juges

dont les témoignages se contredisent. Ce sont eux qu'on condamne à mort[3]. Peut-être éprouvait-on à cette époque du ressentiment contre les vieux dont certains abusaient de leurs richesses, de leurs hautes fonctions, du respect dont on les entourait.

L'Ecclésiaste — œuvre énigmatique, de date incertaine et sûrement composite — contraste avec le reste de la pensée juive. On trouve ici un exemple frappant de l'opposition que j'ai signalée entre l'attitude officielle de la société à l'égard de la vieillesse et les réactions spontanées qu'elle inspire aux poètes. Parmi les malheurs de l'homme, l'Ecclésiaste compte le grand âge et sa description de la décrépitude est d'une amère cruauté, si on la lit selon l'interprétation de l'exégète juif Maurice Jastrow :

« Souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent et que les années s'approchent où tu diras : Je n'y prends point de plaisir. Avant que s'obscurcissent le soleil et la lumière, la lune et les étoiles, et que les nuages reviennent après la pluie (diminution de l'acuité visuelle, extinction des forces intellectuelles) ; temps où les gardiens de la maison (les bras) tremblent, où les hommes forts (les jambes) se courbent, où celles qui moulent (les dents) s'arrêtent parce qu'elles sont diminuées, où ceux qui regardent par les fenêtres (les yeux) sont obscurcis, où les deux battants de la porte se ferment sur la rue (troubles de la digestion et de la miction), quand s'abaisse le bruit de la meule (surdité), où l'on se lève au chant des oiseaux (mauvais sommeil, réveil matinal), où s'affaiblissent toutes les filles du chant (troubles de la parole), où l'on redoute ce qui est élevé (essoufflement de la montée), où l'on a des terreurs en chemin, où l'amandier fleurit (cheveux blancs), où la sauterelle devient pesante (diminution de la puissance génitale)… avant que le cordon d'argent se détache (déviation de la colonne vertébrale), que le vase d'or se brise, que le seau se rompe sur la source, et que la roue se casse sur la citerne (insuffisance du foie et des reins)… »

Sur la place des vieillards chez les autres peuples de l'Antiquité, nous sommes très mal renseignés. Bien que le rapport des mœurs et de la fable soit des plus incertains, on ne peut négliger, dans cette pénurie, d'interroger les mythologies : la plupart d'entre elles traitent

de la vieillesse sous l'angle du conflit des générations. La civilisation la plus reculée que nous connaissions est celle de Sumer et d'Akkad. D'après elle, à l'origine, existaient d'abord Apsou, dieu de l'eau, et Tiamet, déesse de la mer. De leur couple naquirent Moummou (le trouble des flots), puis Lahmou et Iahamou qui en s'unissant engendrèrent Anshar, le ciel, et Kishar, la terre. Ceux-ci engendrèrent Anou, Bel-Mardouk, Ea et d'autres divinités de la terre et des enfers. Ces jeunes dieux troublèrent par leur tumulte le repos du vieil Apsou, qui se plaignit à Tiamet : ils complotèrent d'anéantir leur descendance. Mais Ea s'empara d'Apsou et de Moummou. Tiamet alors enfanta d'énormes serpents et une quantité de monstres ; elle en remit le commandement à l'un des dieux qu'elle avait ralliés à elle, Quingou. Les autres dieux nommèrent Mardouk leur roi ; il défia Tiamet au combat et la tua[4]. Ensuite, il organisa le monde et créa l'humanité. On rencontre une séquence analogue chez les Phéniciens, d'après les tablettes de Ras-Shamas. Philon de Byblos, à la fin du Ier siècle de notre ère, nous a transmis un écho de ces croyances. Il raconte comment Kronos mutila son père Épigéios, qui prit ensuite le nom d'Ouranos.

Le schéma est conforme à celui qu'on rencontre dans de nombreuses religions : à l'origine du monde existe une divinité ouranienne, principe unique qui demeure lointain, abstrait, sans rapport avec les hommes qui ne lui rendent pas de culte. Le Sacré descend ensuite dans une pluralité de divinités concrètes, qui sont en relation directe avec le monde et que les hommes adorent à travers des sacrifices, des prières, des cérémonies. Mais il est significatif que ce passage prenne ici l'aspect d'une filiation, l'ancêtre étant relégué loin du monde que gouvernent ses descendants.

Chez les Grecs non plus Ouranos n'est pas une simple entité abstraite : il apparaît comme le grand fécondateur, mais aussi comme le père dénaturé et destructeur. Il y a une querelle des générations qui s'achève par le triomphe des jeunes. Cette mythologie a été influencée par celle des Phéniciens : on voudrait savoir à quelle réalité elle correspondait. On trouve dans l'histoire et dans la littérature grecques de nombreux échos des conflits qui opposèrent les jeunes aux anciens, les fils aux pères. En existait-il aux temps où les mythes se sont formés ? Faut-il supposer que les vieillards étaient dotés d'un prestige dont plus tard on les dépouilla ? Ou les jeunes qui

possédaient la réalité du pouvoir ont-ils repris et enrichi des mythes qui justifiaient leur prééminence ? Nous n'avons pas les moyens de choisir entre ces hypothèses. Nous nous contenterons d'examiner les données dont nous disposons, dans le domaine des mythes et dans celui des faits.

D'après Hésiode, avant tout fut Chaos, puis Gaïa et Éros. Gaïa « enfanta un être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière, Ouranos ». De leurs embrassements naquit la seconde génération, celle des Ouranides, qui comprenait : 1° les Titans et Titanides, au nombre de douze ; 2° les trois Cyclopes ; 3° les trois Hécatonchires qui avaient chacun cent bras et cinquante têtes. Gaïa haïssait Ouranos à cause de son inépuisable fécondité et celui-ci détestait ses enfants. Dès leur naissance, il les cachait dans le sein de Gaïa, c'est-à-dire qu'il les ensevelissait dans la terre. Révoltée, celle-ci créa un métal dur et tranchant, l'acier, en fit une serpe et ordonna à ses fils de châtrer leur père. Seul Kronos obéit et avec la serpe châtra Ouranos. Le grand ancêtre, Ouranos, est donc décrit par les Grecs comme un procréateur désordonné, un souverain tyrannique et odieux. Son fils Kronos, lui ayant arraché le pouvoir, épousa Rhéa, sa sœur. Ils eurent de nombreux enfants. Mais lui aussi — peut-être parce qu'il avait châtré son père et se méfiait d'eux — il les détestait et il les dévorait. Rhéa cacha son dernier-né, Zeus, et à la place elle donna à Kronos une grosse pierre emmaillotée. Devenu grand, Zeus s'attaqua à son père. Il lui fit rendre les enfants engloutis ; il déclara la guerre à Kronos ainsi qu'aux frères de celui-ci, les Titans. Il fut aidé dans cette guerre par les Cent-Bras. Après une horrible mêlée — la Titanomachie — les Titans succombèrent.

Cependant Gaïa avait été fécondée par le sang d'Ouranos mutilé et elle avait donné le jour aux Géants. Ceux-ci — demi-frères de Kronos, appartenant donc à la même génération — se dressèrent contre Zeus. Pindare le premier a raconté cette Gigantomachie d'où Zeus sortit vainqueur. Il vainquit aussi Typhée.

Il existe de nombreuses variantes de ces événements mythiques. Ce qui est intéressant, c'est l'idée générale qui a inspiré ces récits : les anciens dieux en vieillissant deviennent de plus en plus méchants et pervertis — ou du moins leur méchanceté tyrannique devient de plus en plus intolérable et finit par entraîner une révolte qui les détrône. Désormais presque tous les dieux qui règnent sur le monde sont

jeunes. Seuls font exception Charon, le nocher des Enfers, que les Grecs se représentaient comme un vieillard hideux ou tout du moins morose. Et quelques divinités marines : Nérée, « le vieillard de la mer », fils de Pontos et de Géa, bon et silencieux. Son frère Phorcys, « vieillard qui commande aux flots », dit Homère ; Protée, « le vieillard de la mer », fils d'Ouranos et de Téthys. On peut citer aussi les Gnées, horribles mégères qui ne possédaient à elles trois qu'une dent et un œil qu'elles se passaient de l'une à l'autre.

Quelques autres indications sur l'attitude des anciens Grecs à l'égard de la vieillesse nous sont fournies par les rares récits mythiques dans lesquels elle apparaît. La légende de Philémon et Baucis met en scène un couple âgé : leur généreuse hospitalité, leur fidélité conjugale leur valent une longue vieillesse heureuse et une métamorphose qui éternise leur amour. Ce sont leurs vertus qui sont récompensées, et la longévité représente ici une victoire contre la mort, victoire d'ailleurs précaire : il faut un miracle de Zeus pour les en sauver à jamais. Le mythe de Tirésias établit une relation — que nous retrouverons souvent — entre l'âge, la cécité et la lumière intérieure. Rendu aveugle par la colère d'Héra, Tirésias reçut de Zeus en compensation le don de prophétie ; il donnait à toutes les questions des réponses infaillibles. C'est ainsi que les Grecs imaginèrent aussi le vieil Homère aveugle : le poète comme le prophète est d'autant plus inspiré que le monde extérieur existe moins pour lui. Les légendes les plus significatives sont celles de Tithon et d'Éson. La première montre que la décrépitude semblait aux Grecs un fléau pire que la mort même. Aurore, obtenant pour son époux l'immortalité, oublia de demander qu'elle s'accompagnât d'une éternelle jeunesse ; elle eut beau le nourrir d'ambroisie, il tomba en décrépitude ; solitaire, misérable, il se ratatina et se dessécha à un tel point que les dieux miséricordieux le changèrent en cigale. Dans l'histoire d'Éson, rajeuni au seuil de la mort par les sortilèges de sa bru Médée, s'exprime le vieux rêve d'une éternelle jeunesse. Elle est symétrique de celle de Tithon : l'immortalité n'est rien sans la jeunesse ; au contraire, éterniser la jeunesse serait pour l'homme le bonheur suprême. Il existait chez les Grecs plusieurs fontaines de Jouvence, dont la plus célèbre était celle de Canathos, près de Nauplie.

Qu'était en fait la condition des vieillards dans la Grèce archaïque ? Alors que jusque dans des temps assez proches on s'est débarrassé, et pas seulement à Sparte, des enfants difformes ou mal venus, rien n'autorise à penser que les gens âgés aient jamais été éliminés. Il semble d'après la sémantique que dans la haute Antiquité l'idée d'honneur fut attachée à celle de vieillesse. *Géra, gérôn :* les mots qui désignent le grand âge signifient aussi le privilège de l'âge, le droit d'ancienneté, la députation. Dans son étude *Couroi et Courètes*, examinant les vestiges de la civilisation grecque archaïque, Jeanmaire en vient à la même conclusion : les anciennes institutions attachaient l'idée d'honneur à celle de vieillesse. Aux temps héroïques, le chef de la Cité, le roi, était assisté par un conseil d'anciens : mais ils n'avaient, d'après Homère, qu'un rôle consultatif. Le roi leur confiait aussi parfois la tâche de rendre la justice : ils ne s'en acquittaient pas toujours bien et leurs bévues déchaînaient des catastrophes naturelles.

Selon Homère, cependant, la vieillesse est associée à la sagesse, elle s'incarne en Nestor, le conseiller suprême ; le temps lui a conféré l'expérience, l'art de la parole, l'autorité. Cependant il apparaît comme physiquement diminué. Et ce n'est pas lui qui assure aux Grecs la victoire. Seul un homme dans la force de l'âge était capable d'inventer une ruse plus efficace que toutes les tactiques traditionnelles. Ulysse de loin l'emporte sur Nestor ; et aussi sur son père Laërte qui lui a cédé la royauté. De même, Priam est éclipsé par Hector. On peut inférer que les vieillards ont eu un rôle plus honorifique qu'efficace tant que la Grèce a été une féodalité. Il fallait la vigueur physique d'Ulysse pour chasser les prétendants que Laërte par sa faiblesse était contraint de supporter. Nous le verrons en étudiant le Moyen Âge : quand la propriété n'est pas garantie par des institutions stables, mais se mérite et se défend par la force des armes, les vieux sont relégués dans l'ombre ; le système repose sur les jeunes, ce sont eux qui possèdent la réalité du pouvoir. D'autre part, Homère se moque des démogérontes de Troie. Il évoque « le seuil maudit de la vieillesse ». Dans un hymne qui lui est attribué, Aphrodite dit : « Les dieux aussi haïssent la vieillesse. »

Au VIIe siècle, la colonisation d'un nouveau monde amène une révolution économique. La propriété immobilière n'est plus la seule source de richesse, mais aussi l'industrie, le commerce, la monnaie.

L'aristocratie change de caractère. La classe qui lui était inférieure, celle des démiurges — artisans, travailleurs indépendants —, s'enrichit. La Cité est dominée par une ploutocratie. La royauté est abolie ou ne garde plus qu'un caractère honorifique. La Cité est petite et peu peuplée : de 5 000 à 10 000 citoyens — auxquels s'ajoutent les esclaves, les métèques qui n'ont pas de droit politique. Sa constitution a revêtu différentes formes — qui ont changé au fur et à mesure que les riches s'enrichissaient, que les pauvres s'appauvrissaient, que la lutte des classes s'exaspérait. Qu'elle fût une oligarchie, une tyrannie ou une démocratie, il y avait toujours à sa tête un Conseil. Il est très significatif que dans les oligarchies — nécessairement autoritaires et conservatrices puisqu'une minorité de riches voulait garder le pouvoir — les Conseils étaient toujours des *Gerousia*. On y entrait tard, et on y demeurait jusqu'à sa mort. C'était ainsi à Éphèse, à Crotone, en Crète, à Cnide, et dans beaucoup d'autres endroits. En Élide, il y avait 90 gérontes ; il y en avait 80 à Corinthe. Les oligarchies barraient aux jeunes l'accès aux magistratures importantes. Il s'agissait de maintenir l'ordre établi : on redoutait l'ambition des hommes jeunes, leur esprit d'initiative.

La vieillesse était donc, dans un grand nombre des anciennes cités, une qualification. Mais en tant qu'avatar individuel, elle n'était pas aimée : les poètes en témoignent.

Chez les Grecs, remarque Burckhart, « la vieillesse occupe une place tout à fait spéciale dans l'ensemble des plaintes inspirées par la vie terrestre ». Dans l'Ionie voluptueuse et hédoniste, Mimnerme, prêtre à Colophos, exprime vers 630 avant Jésus-Christ les sentiments de ses concitoyens ; il chante les plaisirs, la jeunesse, l'amour ; et il déteste la vieillesse : « Quelle vie, quel agrément sans Aphrodite d'or ? » Il plaint Tithon : « Le malheureux ! c'est d'un mal immortel que les dieux l'ont frappé ! » Il répète sans cesse qu'il aimerait mieux mourir que vieillir : « Pareils aux feuilles que fait pousser la saison fleurie sous les rayons du soleil, pendant un instant fugitif nous jouissons de la fleur de notre jeunesse, et bientôt les Parques noires nous entourent, l'une apportant la douloureuse vieillesse, et l'autre la mort. Le fruit de la jeunesse a tôt fait de pourrir : il dure à peine autant que la clarté du jour. Et ce terme une fois atteint, la vie devient pire que la mort. Celui qui jadis était beau, quand l'heure de la jeunesse est passée fait pitié même à ses enfants et à ses amis. » Et

encore : « Lorsque la jeunesse disparaît, il vaut mieux mourir que vivre. Car bien des malheurs s'emparent de l'âme humaine : destruction du foyer, misère, mort des enfants, infirmités ; il n'y a personne à qui Zeus n'envoie des malheurs en abondance. » Et encore : « Une fois arrivée la vieillesse douloureuse qui rend l'homme laid et inutile, les méchants soucis ne quittent plus son cœur et les rayons du soleil ne lui apportent aucun réconfort. Il est antipathique aux enfants et les femmes le méprisent. C'est ainsi que la vieillesse a été donnée par Zeus, pleine de douleurs. » Il souhaitait ne pas vivre vieux : « Puissé-je, sans maladie et sans chagrin, rencontrer à 60 ans la Parque et la mort. » Chez Archiloque, prêtre de Thasos, on voit apparaître un thème qui sera exploité dans la suite des siècles : amoureux dépité[5], il prédit à la cruelle sa déchéance future : « Déjà ta peau se fane et la triste vieillesse y creuse ses sillons. » Théognis de Mégare se désole : « Malheur à moi ! Malheur ! ô jeunesse ! ô vieillesse qui altère tout ! Celle-ci approche ; celle-là se détourne. » Comme Mimnerme, Anacréon, lui aussi originaire de l'Ionie, a chanté, au VIe siècle, l'amour, les plaisirs, le vin, les femmes ; vieillir, c'est perdre tout ce qui faisait la douceur de vivre ; il décrit avec douleur le reflet que lui renvoie son miroir : des cheveux fanés, des tempes grises, des dents déchaussées, et il se lamente sur sa mort prochaine. L'optimisme de Pindare semble beaucoup plus académique. Toute sa vie il avait été opportuniste. Thébain, au moment de la bataille de Salamine, il prôna la collaboration ; ensuite, il chanta la libération de sa patrie. Riche, célèbre, il avait la plus haute idée de lui-même et il lui convenait de susciter l'envie plutôt que la pitié. Il déclara que le grand âge était pour lui une source de calmes satisfactions : il remerciait les dieux de lui avoir accordé la gloire et la fortune.

On l'a vu déjà : à l'attitude des poètes devant cette aventure individuelle qu'est pour eux la vieillesse s'opposent les idéologies qui la considèrent comme une catégorie sociale. C'est ainsi que Solon refuse l'idée chagrine que Mimnerme se fait du grand âge. Il lui répond qu'il est souhaitable de vivre jusqu'à 80 ans : « Je ne cesse d'apprendre en avançant dans ma vieillesse. » C'est que son système de valeurs était bien différent. La volupté, les plaisirs comptaient peu pour lui. Son problème était politique. Il prétendait arbitrer entre les Eupatrides et les Thètes : en fait, il favorisa l'aristocratie. Comme

tous les conservateurs, il voulait s'appuyer sur les anciens et leur faire une large place dans la constitution de la Cité.

Chez les privilégiés, la condition des vieillards est liée au régime de la propriété. Quand celle-ci ne repose plus sur la force mais qu'elle est fermement garantie par la loi et institutionnalisée, la personne du propriétaire devient inessentielle et indifférente ; il est aliéné à sa propriété et on la respecte en lui. On ne tient pas compte de ses capacités individuelles, mais de ses droits. Peu importe donc qu'il soit vieux, débile ou même impotent. Comme la richesse s'accroît d'ordinaire avec les années, ce ne sont donc plus les jeunes qui occupent le haut de l'échelle sociale mais les plus âgés. Il en fut ainsi dans les cités grecques, quand elles se furent donné des institutions stables. Chez les Eupatrides, les intérêts de la propriété et ceux de la vieillesse se confondirent.

On sait qu'à Sparte la vieillesse était à l'honneur. La caste des militaires — qui s'appelaient les « égaux » bien qu'il y eût entre eux de grandes inégalités de fortune — était entretenue par une foule de non-citoyens, hilotes et périèques. C'était un vaste camp où les adultes menaient jusqu'à 60 ans la vie de caserne ; hommes et femmes étaient soumis à une implacable discipline. Délivrés de leurs obligations militaires, les hommes de 60 ans et au-delà étaient comme prédestinés à maintenir l'ordre qu'ils avaient subi ; toute la caste des exploiteurs était intéressée à conserver le *statu quo* et particulièrement les gros propriétaires. Il est normal que cette société oligarchique, oppressive et figée, ait confié en grande partie le pouvoir aux citoyens qui étaient à la fois les plus anciens et les plus riches ; c'est parmi eux qu'étaient choisis les 28 membres de la *Gerousia*. Ils se réunissaient sur l'invitation des éphores — cinq magistrats plus jeunes — qui exerçaient ainsi sur eux un certain contrôle ; mais le pouvoir était néanmoins dans leurs mains. Les vieillards, chargés de former la jeunesse, lui inculquaient le respect du grand âge.

À Athènes, les lois de Solon donnèrent tout le pouvoir aux gens âgés ; l'Aréopage, qui gouvernait les affaires publiques, était composé d'anciens archontes. Tant que le régime demeura aristocratique et conservateur, la vieille génération maintint ses prérogatives. Elle les

perdit lorsque Clisthène établit la démocratie. Mais elle se défendit. On trouve chez Thucydide, chez Isocrate, les échos d'une querelle des générations. Les gens âgés gardèrent quelques pouvoirs. Quand des enfants étaient accusés de mauvais procédés à l'égard de leurs parents — refus des soins nécessaires, coups et blessures — les juges devant qui l'affaire était portée devaient avoir plus de 60 ans. Cet âge était aussi requis des exégètes chargés d'interpréter le droit. D'autre part, on reconnaissait à certains vieillards des deux sexes des facultés surnaturelles. Parfois, ils apparaissaient en rêve, ils révélaient des vérités ou donnaient d'utiles conseils. Parfois, on leur soumettait des rêves ou des oracles et ils les interprétaient. Néanmoins leur autorité était bien affaiblie, et dans la vie privée on leur marquait peu de respect. Xénophon se plaint : « Quand donc les Athéniens, à l'exemple des Lacédémoniens, respecteront-ils leurs aînés, eux qui commencent par leurs pères à mépriser les vieillards ? » D'après un récit fait par Cicéron dans le *De senectute*, un vieil Athénien arrivant en retard aux jeux publics, ses concitoyens refusèrent de lui céder une place ; les députés de Lacédémone se levèrent et le firent asseoir. À cette vue, l'Assemblée applaudit. Un des Spartiates dit alors : « Il semble que les Athéniens sachent ce qu'il faut faire mais ne veuillent pas le faire. » Cette attitude semble en effet déconcertante. Que nous apprend sur ce sujet la littérature ?

La tragédie ne reflète pas les mœurs avec exactitude ; pour des raisons esthétiques, tous ses protagonistes étant dotés d'une dimension surhumaine, elle accorde grandeur et noblesse aux vieillards. Cependant, leur chagrin a des accents plus sincères que les éloges conventionnels qu'on leur décerne.

> « Nous, vieille chair, insolvables,
> laissés là par l'expédition,
> nous demeurons, guidant
> de nos bâtons notre force puérile ;
> car la jeune sève du cœur
> quand elle commence à sourdre est comme sénile ;
> Arès n'y a pas de place. Qu'est-ce qu'un vieillard ?
> Sa frondaison se dessèche
> Il chemine sur trois pieds et,
> pas plus fort qu'un enfant,

tel qu'un songe en plein jour, il vague »,

dit le Coryphée dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Dans *Les Perses*, les vieillards parlent avec angoisse de leur barbe blanche.

« Quand on est vieux, écrit Sophocle, la raison est éteinte, l'action devient inutile et on a de vains soucis. » Cependant, il a magnifiquement montré quelle grandeur peut s'allier à cette détresse. À 89 ans, dans *Œdipe à Colone*, il peint Œdipe, arrivant au terme de sa vie, vagabond, misérable, aveugle.

« Ayez pitié du pauvre fantôme d'Œdipe
Car ce vieux corps, ce n'est plus lui. »

« Mon corps n'a plus la force de marcher seul sans quelqu'un qui le conduise. »

Il a conservé de la passion, de la colère, de la haine contre ses fils et une chaleureuse tendresse pour ses filles :

« Même en mourant
Je ne serai pas trop malheureux si vous êtes auprès de moi. »

Cependant, sur le plan profane, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Ce qu'il ignore, c'est qu'il est devenu un personnage sacré : ainsi le voyait le public dès son arrivée sur la scène ; la beauté de la tragédie réside dans ce contraste entre l'apparente dégradation d'Œdipe et le caractère surnaturel qu'à son insu les dieux lui ont conféré. Le territoire qui l'a accueilli s'acquiert grâce à lui la faveur des dieux : c'est un Sauveur et il meurt en apothéose. Ainsi est magnifiquement mise en lumière l'ambivalence du grand âge : c'est une source de malheurs, il apparaît comme pitoyable ; cependant chez certains individus il revêtait chez les Grecs un aspect sacré.

Euripide, qui a une vision pessimiste de l'existence, voit la vieillesse sous des couleurs sombres. Dans *Alceste*, Admète reproche avec âpreté à son père de ne pas consentir à mourir à sa place. Il s'exclame avec colère :

« À en croire les vieilles gens, ils appellent la mort, leur âge les accable, ils ont vécu trop longtemps. Ce sont des mots ! Dès que la

mort approche, nul ne veut plus s'en aller, et l'âge a cessé d'être lourd. »

Dans *Hécube* la vieille reine se fait soutenir par les autres captives.

« Venez, mes filles, amenez la vieille devant le logis.
… Venez me prendre, me porter, m'aider, soutenir mon corps affaibli.
Et moi, appuyant ma main à la béquille de ton coude plié
Je ferai mes pas moins lents. »

Dans *Les Troyennes*, elle maudit son impuissance ; elle s'interpelle : « Inutile frelon ! » Mais comme Œdipe elle revêt elle aussi un caractère sacré. Ses défaillances physiques, son malheur ne font que mieux ressortir sa surhumaine grandeur.

Dans *Ion*, le vieil esclave se plaint de marcher avec difficulté et Jocaste dans *Les Phéniciennes* marche à pas tremblants. Cependant par sa bouche Euripide défend la vieillesse :

« Tout n'est pas méprisable en la vieillesse,
Étéocle, mon fils, l'expérience a bien son mot à dire,
plus sage que celui des jeunes gens. »

Elle donne en effet de bons conseils qui ne sont pas suivis.

Mais c'est une vision pessimiste du grand âge qui l'emporte chez Euripide. Un chœur gémit : « Nous autres vieillards nous ne sommes qu'un troupeau, une apparence, nous déambulons comme des images de rêve, nous n'avons plus de bon sens, si intelligents que nous puissions nous croire. »

Dans la tragédie, le vieillard est sujet : on le montre tel qu'il existe pour soi. Lorsque, cinquante ans après Euripide, la comédie s'épanouit avec Aristophane, elle saisit le vieillard comme objet. Le public athénien continua de s'émouvoir de la grandeur d'Œdipe et d'Hécube ; mais il riait de bon cœur au spectacle de vieillards ridicules.

Aristophane dans ses comédies soutient des thèses politiques et morales. Athènes était alors gouvernée par Cléon, un démagogue qui

combattait l'influence des classes supérieures et menait une politique belliciste. Respectueux de l'aristocratie, attaché aux vieilles traditions, Aristophane déteste Cléon et toutes les innovations qu'il a introduites dans la Cité : l'esprit de parti, les dénonciations, les procès, la guerre et aussi la philosophie. La vieillesse ne joue qu'un rôle secondaire dans des intrigues dont le but est de dénoncer les tares de l'époque. Son attitude à l'égard de ses personnages âgés est donc variable.

Conservateur, il réclame pour eux du respect. Dans *Les Acharniens*, sans dissimuler leur déchéance, il prend parti pour les anciens contre les jeunes : on doit leur rendre justice au nom des services qu'ils ont rendus à la République. Il met dans leur bouche ces mots : « Nous les anciens, les ancêtres, nous avons à nous plaindre de nos concitoyens. Loin d'avoir reçu de vous la récompense et le traitement dignes de nos exploits dans les combats navals, nous subissons un sort misérable. Vous nous traînez à notre âge devant les tribunaux ; vous permettez à de jeunes blancs-becs d'orateurs de se moquer de nous, alors que nous ne valons plus rien avec notre surdité et notre élocution chevrotante… Vieillesse radoteuse, nous demeurons devant la table de pierre sans apercevoir autre chose que les ombres de la justice. » Ils s'indignent longuement de ce que les jeunes avocats les harcèlent et les font tomber dans des pièges.

Cependant, dans d'autres pièces, Aristophane n'hésite pas à se moquer d'eux ; l'âge est pour lui un ressort comique. C'est un vieillard qui dans *Les Nuées* sollicite de Socrate la science du raisonnement injuste qui lui permettra d'évincer ses créanciers. Le public riait des Sophistes mais aussi de cet élève trop gâteux pour rien apprendre. Il envoie son fils s'instruire à sa place ; celui-ci profite des leçons de Socrate et rosse son père, en lui démontrant qu'il a raison de le faire. Aristophane inaugure là le thème, tant ressassé par la suite, du vieillard bafoué et battu.

Dans *Les Guêpes*, Aristophane s'en prend à une institution qu'il regardait comme un fléau : les procès. Le régime tenait pour suspects les citoyens riches ou puissants et il leur intentait d'innombrables procès. Les juges se recrutaient parmi l'ensemble des citoyens. Cléon avait porté à trois oboles la somme qu'ils touchaient chaque fois qu'ils jugeaient. Les Athéniens aisés n'étaient pas intéressés par ce gain et se refusaient à siéger. Les héliastes étaient donc de petites

gens et les jugements reflétaient l'esprit des classes inférieures. Aristophane s'accordait avec les classes supérieures pour les détester : il aurait voulu qu'on cessât de nourrir des milliers de juges inutiles. Ceux-ci étaient souvent des vieillards, les hommes plus jeunes étant retenus par leurs occupations.

Ce sont donc des vieillards sans fortune qu'au début de la pièce Cléon incite à condamner Lachès, qu'il accuse de malversations et de vénalité : il y avait en effet solidarité entre le démagogue et les juges. Le vieux Philocléon[6] n'est pas parmi eux car son fils, Bdélycléon[7], l'a enfermé pour l'empêcher de les rejoindre. Mais il s'échappe et fait un grand éloge des tribunaux, qui est en fait une satire. Son fils contre-attaque et convainc les vieux héliastes. Mais non son père qui veut absolument aller juger. Il l'enferme de nouveau, lui fait juger un procès dont l'accusé est un chien. Puis il essaie de le distraire. Plus riche que son père, il l'emmène dans des banquets. Le vieux se saoule, se donne en spectacle, extravague, bat ses esclaves, emmène chez lui une danseuse de flûte toute nue qu'il cajole lubriquement. Et il passe la nuit en danses absurdes. C'est le jeune homme qui dans la pièce incarne le bon sens. Les vieux héliastes sont déconsidérés en tant que créatures de Cléon.

Il en va de même dans *Lysistrata*. C'est une pièce contre la guerre. Aristophane aurait voulu qu'Athènes conclût la paix avec Lacédémone alors que Cléon poursuivait les hostilités. Aristophane imagine que toutes les femmes de la ville se sont enfermées dans la citadelle pour arrêter la guerre. Les vieillards épousent le point de vue de Cléon et tentent de reprendre la citadelle. Leur bellicisme les rend odieux et en outre ils se couvrent de ridicule : impuissants, ils lutinent les jeunes femmes et s'attirent leurs sarcasmes. Aristophane les caricature aussi dans *Plutus*.

Pourquoi le public applaudissait-il ? Il était en majeure partie composé de petits propriétaires terriens, vivant aux environs d'Athènes et qui se plaisaient à voir ridiculiser les hommes des villes. Ils étaient hostiles eux aussi à la démagogie de Cléon. Les vieillards d'Athènes, traditionnellement respectables et dotés d'une certaine autorité, étaient coupables à leurs yeux de collaborer avec leur ennemi, lui faisant gagner ses procès et soutenant sa politique conquérante. Remarquons qu'à deux reprises le vieil homme apparaît dans un rôle de père ridicule : sans doute les fils, souffrant d'avoir à

obéir au chef de famille, se réjouissaient-ils de le voir bafoué.

Aristophane fustige aussi la lubricité des vieillards : c'est là un thème qui sera inlassablement exploité au cours des siècles, en particulier dans le théâtre comique. Pourquoi ce trait semble-t-il à l'adulte particulièrement répugnant ? Parce que le vieillard est encore capable de faire l'amour ou parce qu'il ne l'est plus ? Au premier cas, il apparaît comme un rival que sa fortune et son prestige rendent redoutable ; et puis il blesse les adultes dans leur narcissisme qui est presque toujours une importante composante de l'amour, même vénal : dissocié de la jeunesse, de la vigueur, de la séduction, l'acte sexuel est ravalé au rang de pure fonction animale ; la femme qui s'y prête dévalue les étreintes de ses partenaires plus jeunes. Mais c'est surtout le vieillard libidineux et impuissant qui révolte les hommes dans la force de l'âge : en lui s'incarne le fantasme qui hante les plus virils. Les psychanalystes considèrent que le complexe de castration n'est jamais entièrement liquidé ; la vue d'un vieil impotent ravive chez l'homme fait la menace qui avait jadis tant effrayé le petit garçon. On peut dire en d'autres termes que l'adulte mâle n'est jamais exempt d'anxiété touchant sa vigueur sexuelle ; il déteste imaginer qu'un jour viendra où il conservera des désirs sans être capable de les assouvir. Il hait dans le vieillard sa future condition ; il la répudie par le rire : le personnage grotesque qui évolue sur la scène, il peut aisément se convaincre qu'il ne lui ressemblera jamais.

Il y a peu de femmes âgées chez Aristophane et elles manquent de relief ; on peut seulement signaler quelques entremetteuses et, dans *L'Assemblée des femmes*, trois vieilles qui se disputent les faveurs d'un beau jeune homme.

Ménandre, qui cent ans plus tard succéda à Aristophane dans les faveurs du public, n'est pas tendre non plus pour la vieillesse. Il vaut mieux selon lui ne pas atteindre un âge trop avancé :

« Celui qui demeure trop longtemps meurt dégoûté ; sa vieillesse est pénible, il est dans le besoin. Tournoyant çà et là, il trouve des ennemis ; on complote contre lui. Il ne s'en est pas allé à temps ; il n'a pas eu une belle mort[8]. »

Lui aussi il trouve attristant qu'un homme âgé prétende à une vie sexuelle : « Il ne saurait y avoir d'être plus malheureux qu'un vieillard amoureux, si ce n'est un autre vieillard qui aime. Celui qui veut jouir de ce qui l'abandonne — c'est le temps qui en est la cause —,

comment ne serait-il pas malheureux ? »

Chez lui — et ce thème aussi sera souvent repris — la vieillesse apparaît comme une force maléfique qui s'attaque du dehors aux individus : « Vieillesse, toi qui es l'ennemie du genre humain, c'est toi qui ravages toute la beauté des formes, tu transformes la splendeur des membres en lourdeur, la rapidité en lenteur. »

« Une vie longue est chose pénible. Ô lourde vieillesse ! Tu n'as rien de bon pour les mortels, mais tu prodigues douleurs et maux. Et pourtant, tous nous souhaitons t'atteindre et nous nous efforçons d'y parvenir. »

Dans les comédies de Ménandre qui nous sont conservées — par fragments originaux ou à travers Térence — on trouve de nombreux personnages de vieillards. Dans *La Samienne*, l'auteur pose le problème des générations. Le « héros positif » c'est Déméas, un vieillard affectueux, généreux, qui aime son fils et voit avec tristesse se dissiper les illusions qu'il avait sur lui. Mais il demeure serein au milieu de ses contrariétés. Nicératos, au contraire, est un des ancêtres de toute une lignée de vieillards méchants, avares, rudes. Il y a un couple de vieillards analogues dans l'*Héautontimorouménos* que Térence a repris et développé. Dans le *Perikeiroménè*, le vieux Pataïcos ressemble à Déméas ; c'est un sage, bon, modéré, sensible. En revanche, il y a dans le *Théophoroumène* un vieillard maussade, Craton ; et dans les *Épitrepontes*, un vieillard avare, bourru, détestable, Smicrinès. Ménandre a poussé beaucoup plus loin qu'Aristophane le personnage de vieillard ridicule et insupportable qui devait avoir par la suite une si grande popularité. Mais ses vues étaient nuancées ; il pensait que le grand âge peut aussi s'accompagner de sagesse et de bonté.

Platon et Aristote ont réfléchi sur la vieillesse et sont arrivés à des conclusions opposées. La conception que s'en fait Platon est étroitement liée à ses options politiques. Quand il a écrit *La République*, son expérience l'avait dégoûté de l'oligarchie, de la tyrannie, et il critiquait sévèrement les hommes, les mœurs politiques, l'esprit public de la démocratie athénienne : il la jugeait anarchique et en blâmait l'égalitarisme. Elle ne respectait pas assez les compétences. Il estimait la *timocratie* de Sparte, mais déplorait que Sparte choisît pour magistrats non les hommes les plus sages

mais ceux que la guerre avait formés. La Cité idéale, selon lui, c'est celle qui assure le bonheur de l'homme ; mais le bonheur c'est la vertu et la vertu découle de la connaissance de la vérité. Seuls les hommes qui sont sortis de la caverne, qui ont contemplé les idées sont donc désignés pour gouverner. Ils n'en sont capables qu'après une éducation qui doit commencer à l'adolescence et qui portera pleinement ses fruits à 50 ans. À partir de cet âge, le philosophe possède la vérité et il devient alors le gardien de la Cité. Le règne des « compétences », que souhaite Platon, est donc en même temps une gérontocratie. Sa philosophie l'autorisait à tenir pour rien le déclin physique de l'individu. En effet, selon lui la vérité de l'homme réside dans son âme immortelle, qui est apparentée aux idées : le corps n'est qu'un faux-semblant. Dans son union avec l'âme, Platon n'a d'abord vu qu'une entrave ; plus tard, il a pensé que l'âme peut exploiter le corps à son profit, mais elle n'a pas besoin de lui. Les déchéances de l'âge ne l'atteignent pas ; et même, si les appétits et la vigueur du corps décroissent, l'âme s'en trouve plus libre. Jeune encore quand il écrit *La République*, Platon met dans la bouche de Céphale un éloge de la vieillesse : « À proportion de l'affaiblissement des autres plaisirs — ceux de la vie corporelle — d'autant s'accroissent quant aux choses de l'esprit mes besoins et mes joies. » Et Socrate ajoute qu'on s'instruit au contact des vieillards. Il est vrai, remarque Céphale, que lorsqu'ils sont ensemble la plupart se répandent en regrets sur les plaisirs de la jeunesse et se désolent des outrages dont leurs proches les couvrent. Il rappelle que Sophocle cependant, parlant des choses de l'amour, a dit : « C'est avec la plus grande satisfaction que je m'en suis évadé, comme si je m'étais évadé de chez un maître follement sauvage. » Céphale approuve ces paroles : « La vieillesse… fait naître en nous un sentiment immense de paix et de libération. » La conception spiritualiste qui s'exprime ici contredit radicalement celle des auteurs satiriques, touchant la sexualité des vieillards : la libido disparaîtrait avec la vigueur sexuelle ; grâce à cette harmonie, le vieillard accéderait à une sérénité interdite aux hommes encore en proie à leurs instincts. En dépit d'innombrables démentis, cette idée s'est perpétuée jusqu'à nos jours à cause de ce qu'elle comporte de rassurant : elle permet d'écarter la déplaisante et inquiétante image du vieillard lubrique.

La valeur de la vieillesse étant établie, Platon conclut : « Les plus

âgés doivent commander, les jeunes obéir. » Cependant, il adjoint au critère de l'âge celui de la valeur. Dans sa *République*, les redresseurs, qui contrôlent tous les magistrats, ont de 50 à 75 ans. Les *nomophylaques*, dont le rôle est très important, ont de 50 à 70 ans. Les hommes de plus de 60 ans ne participent plus aux chants et aux beuveries des banquets. Mais ils les président, ils empêchent les excès, et ils traitent par la parole les sujets moraux qui inspirent les chants.

À 80 ans, Platon revient longuement sur la question dans *Les Lois* ; il insiste à plusieurs reprises sur les obligations des enfants à l'égard de leurs vieux parents. Ils doivent leur parler avec respect et mettre à leur service leurs richesses et leur personne. On rend un culte aux ancêtres morts ; le futur ancêtre est déjà sacré : « Nous ne pouvons posséder aucun objet de culte plus digne de respect qu'un père ou un grand-père, une mère ou une grand-mère accablés de vieillesse. »

La philosophie d'Aristote l'amène à des conclusions très différentes. L'âme chez lui n'est pas pur intellect ; même les animaux en possèdent une et elle est en relation nécessaire avec le corps ; l'homme n'existe que par l'union des deux : elle est la forme du corps, les maux qui affectent celui-ci atteignent l'individu tout entier. Il faut que le corps demeure intact pour que la vieillesse soit heureuse : « Une belle vieillesse est celle qui a la lenteur de l'âge, mais sans infirmités. Elle dépend tout ensemble des avantages corporels qu'on pourrait avoir, mais aussi du hasard », écrit-il dans *La Rhétorique*. Il admet, dans les *Éthiques*, que le sage est capable de supporter avec magnanimité toutes les vicissitudes. Cependant les biens du corps et les biens extérieurs sont nécessaires à celui de l'esprit. Il estime que l'homme progresse jusqu'à 50 ans. Il faut avoir atteint un certain âge pour posséder la *phrénosis*, cette sagesse prudente qui permet de se conduire justement, et pour avoir amassé de l'expérience, savoir incommunicable parce qu'il est vécu et non abstrait. Mais ensuite le déclin du corps entraîne celui de la personne tout entière. Dans *La Rhétorique,* Aristote peint la jeunesse sous les couleurs les plus riantes : chaleureuse, passionnée, magnanime, et la vieillesse lui apparaît, sur tous les points, comme son opposé : « Parce qu'ils ont vécu de nombreuses années, parce que souvent ils ont été trompés, qu'ils ont commis des erreurs et que les affaires humaines sont le

plus souvent mauvaises, ils n'ont d'assurance en rien et font manifestement tout en dessous de ce qu'il faudrait. » Ils sont réticents, hésitants, timorés. D'autre part : « Ils ont mauvais caractère, car au fond avoir mauvais caractère c'est supposer que tout va plus mal. Ils supposent toujours le mal à cause de leur défiance, ils sont défiants à cause de leur expérience de la vie. » Ils sont tièdes dans leurs amours comme dans leurs haines. Ils sont mesquins parce qu'ils ont été humiliés par la vie. Ils manquent de générosité. Ils sont égoïstes, peureux, froids. Ils sont impudents : ils méprisent l'opinion. « Ils vivent plus par le souvenir que par l'espoir. » Ils bavardent, ils ressassent le passé. Leurs emportements sont vifs, mais sans force. Ils paraissent modérés parce qu'ils n'ont pas de désir mais seulement des intérêts. C'est pour ceux-ci qu'ils vivent, non pour la beauté. Ils sont ouverts à la pitié non par grandeur d'âme mais par faiblesse. Ils se lamentent, ils ne savent plus rire.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans cette description, qui s'inspire non d'une thèse a priori mais d'observations étendues et pertinentes, c'est l'idée que l'expérience n'est pas un facteur de progrès, mais d'involution. Un vieillard, c'est un homme qui a passé toute une longue vie à se tromper et cela ne saurait lui donner de supériorité sur les gens plus jeunes qui n'ont pas accumulé autant d'erreurs que lui.

Aussi Aristote critique-t-il dans *La Politique* la *Gerousia* de Sparte : « Une souveraineté viagère pour les décisions importantes est une institution bien contestable ; car l'intelligence comme le corps a sa vieillesse, et l'éducation reçue par les gérontes n'est pas telle que le législateur lui-même ne se soit pas défié de leur vertu. » Il les accuse de se laisser souvent corrompre et de nuire à l'intérêt public. Il conseille d'attacher les vieillards au sacerdoce. On ne leur demandera plus que de sages conseils et des sentences droites.

Sa conception de la vieillesse conduit Aristote à écarter du pouvoir les gens âgés puisqu'il voit en eux des individus diminués. D'autre part sa politique, très différente de celle de Platon, ne place pas des intellectuels à la tête de la Cité, mais une police ; l'idéal ce serait que tous les citoyens soient des hommes de haute vertu et que tour à tour chacun gouverne et soit gouverné. Mais ce n'est là qu'un rêve de perfection impossible à incarner. Si l'on tient compte de la réalité, la meilleure constitution, pense Aristote, sera celle qui

conciliera avec la démocratie une forte dose d'oligarchie. Le titre à l'exercice du pouvoir, ce sera la vertu militaire d'une classe moyenne : c'est à elle qu'il appartiendra de maintenir l'ordre. Mais les militaires sont des hommes jeunes ou dans la force de l'âge. Ce n'est pas parmi des vieillards que se recrutera la police d'une Cité. C'est à la fois pour des raisons psychologiques et en accord avec ses conceptions sociales qu'Aristote les écarte du gouvernement.

L'attitude morose des Grecs à l'égard de la vieillesse se retrouve, au Ier siècle après Jésus-Christ, chez Plutarque. Il en avait une expérience personnelle puisqu'il mourut à 80 ans. Philosophe, moraliste, et devenu très pieux à la fin de sa vie — il était prêtre à Delphes —, c'est un représentant de ce qu'on a appelé le moyen platonisme. Mais il est plus proche ici de la sévérité d'Aristote que de l'optimisme platonicien. Il compare la vieillesse à un triste automne[9]. Il écrit : « Or semble-t-il que l'automne soit comme la vieillesse de l'année achevant sa révolution : car l'humidité n'est pas encore venue et la chaleur s'en est allée ou n'est plus forte et, qui est un signe de froideur et de sécheresse, il rend les corps enclins et disposés aux maladies. Or, est-il nécessaire que l'âme compatisse et se sente des dispositions du corps, et que les esprits étant figés et engrossés, la vertu divinatrice s'offusque et se ternisse ni plus ni moins qu'un miroir qui est tout espris de brouillas ? »

Ce pessimisme se prolonge avec Lucien jusqu'au IIe siècle de notre ère[10]. Dans une épigramme, il interpelle une femme âgée : « Tu peux teindre tes cheveux, tu ne teindras jamais ta vieillesse, tu ne feras jamais disparaître les rides de tes joues… Jamais vermillon ni céruse ne feront d'Hécube une Hélène. » Dans les *Dialogues des morts* il s'étonne, comme Euripide, de l'obstination avec laquelle les vieillards s'accrochent à la vie. Il fait d'eux, à deux ou trois reprises, un portrait cruel : « Un vieillard décrépit, qui n'a plus que trois dents, qui vit à peine, qui s'appuie pour marcher sur quatre esclaves, dont le nez distille une roupie continuelle, dont les yeux sont remplis de chassie, insensible à toutes les voluptés, un sépulcre animé, l'objet des risées de la jeunesse. »

Encore une fois le malheureux vieillard infirme, à demi mort, suscite non la pitié ni l'horreur, mais les rires. On a vu pourquoi.

L'iconographie grecque s'accorde avec la littérature. Sur des vases du Ve siècle et des siècles suivants on voit Hercule combattant la vieillesse : elle est représentée par un nain émacié, ou par un personnage efflanqué, ridé, presque chauve. Parfois aussi, c'est une figure de très grande taille, dotée de longs cheveux et d'une barbe et qui implore Hercule à genoux. Au IVe siècle, Démétrios sculpta une Lysimaque qui était une vieille femme hideuse.

*

Qu'il existe un étroit rapport entre la condition du vieillard et la stabilité de la société, l'histoire romaine le démontre. Il est probable que les anciens Romains avaient l'habitude de se débarrasser des vieillards en les noyant puisqu'on parlait de les envoyer *ad pontem* et qu'on appelait les sénateurs *depontani*. Il y aurait eu, comme dans presque toutes les sociétés, un radical contraste entre le sort des vieillards appartenant à l'élite et ceux de la masse. Plus tard en tout cas, alors qu'on continue à exposer les nouveau-nés selon le bon plaisir du *pater familias*, il n'est plus question d'attenter à la vie des vieillards. J'ai dit combien ils sont respectés en tant que propriétaires lorsque la propriété privée est garantie par la loi. Ce fut le cas quand les institutions romaines furent solidement établies. Elle prenait diverses formes. Les biens d'un patricien romain, c'était d'abord ses terres. Mais il possédait aussi des maisons de rapport et parfois des actions des grandes compagnies financières qui affermaient les impôts et les travaux publics. Les chevaliers formaient une aristocratie financière ; ils prêtaient de l'argent à des taux usuraires. Le commerce enfin était source de richesses. En tous ces domaines, la fortune d'un citoyen était normalement plus vaste au terme d'une vie qui s'était consacrée à l'administrer et à l'accroître. Parmi les riches on comptait de nombreux vieillards et leurs biens étaient une des sources de leur prestige.

Ce sont eux qui détinrent d'abord le pouvoir : le Sénat était composé de riches propriétaires fonciers arrivés au terme de leur carrière de magistrats. Jusqu'au IIe siècle avant Jésus-Christ, la République est puissante, cohérente, conservatrice ; l'ordre y règne ; les privilèges de la fortune y sont considérables ; elle est gouvernée par une oligarchie ; celle-ci favorise la vieillesse dont les tendances

conservatrices s'accordent avec les siennes. Les prérogatives du Sénat sont immenses. Il dirige toute la diplomatie romaine. Il a la haute main sur les grands commandements militaires. Chaque chef d'armée est assisté par des lieutenants recrutés au sein du Sénat et par lui. Il administre les finances. C'est lui qui juge les délits graves : trahison, prévarication. On n'atteint aux hautes magistratures qu'à un âge assez avancé : la « carrière des honneurs » est réglementée avec soin si bien qu'il est impossible de faire une carrière fulgurante. D'autre part, le vote des vieillards a plus de poids que celui des autres citoyens. On vote, à Rome, par centuries : les centuries de *seniores*, à valeur électorale égale, comprennent beaucoup moins d'individus que celles des *juniores* ; la majorité légale ne correspond donc pas à la majorité numérique et les hommes d'âge sont avantagés.

Cette situation politique s'appuie sur une idéologie qui a ses racines dans une économie essentiellement rurale. Les paysans se méfient de la nouveauté et la vertu essentielle chez les Romains était la *permanence*. Le *mos majorum* (la coutume des ancêtres) avait force de loi et il postulait la croyance dans la sagesse archaïque. Les ancêtres demeuraient présents dans la famille : les mânes revenaient de l'enfer à certains jours, et il fallait les apaiser par des sacrifices. On devait leur obéir en respectant les traditions. La permanence était garantie par la *pietas* qu'on exigeait de tout citoyen à l'égard de sa patrie, des magistrats, et particulièrement à l'égard de son père.

Un problème se pose aux historiens : cette société traditionaliste qui semble vouée à la stagnation a cependant réalisé au cours des siècles la conquête du monde. Les guerriers ne formaient pas une caste, ils ne détenaient pas de privilèges ; et pourtant l'impérialisme romain n'a pas cessé de se développer, sous la direction du Sénat. Pourquoi ?

Les réponses des historiens sont hésitantes. Vers la fin de la République, la conquête avait créé les conditions matérielles et morales d'une anarchie qui poussait à la conquête : mais comment cet engrenage a-t-il commencé à fonctionner ? On allègue l'avidité d'un peuple paysan ; un souci de sécurité ; l'orgueil romain ; le désir de s'enrichir ; des ambitions individuelles. Ce qui est sûr c'est que l'expansion militaire s'est faite servante de l'expansion économique. Par les butins ramassés, les indemnités de guerre, les tributs exigés, Rome s'est considérablement enrichie. Ce qui est frappant aussi, c'est

le caractère de la conquête : elle est lente, très lente même, si on la compare à celle d'Alexandre. Sauf à la fin de la République, elle n'est pas accomplie par des individus dont le rôle social et politique soit marquant : les généraux, même glorieux, demeurent de simples serviteurs de Rome. L'œuvre collective, dirigée par le Sénat, c'est-à-dire par des hommes âgés, se poursuit méthodiquement, continûment, sans s'opposer à la *permanence* de l'ordre établi ; pendant plusieurs siècles, elle ne le trouble pas.

La situation privilégiée des vieillards s'affirme à l'intérieur de la famille. La puissance du *pater familias* est presque sans limites. Il a les mêmes droits sur les personnes que sur les choses : tuer, mutiler, vendre. Cette puissance ne s'éteint que par la mort ou par la *capitis deminutio* qui — dans des cas extrêmement rares — retranchait le citoyen de la vie civile. Un fils qui frappait son père était considéré comme un *monstrum* ; il n'appartenait plus à la société des hommes ; on le déclarait *sacer*, c'est-à-dire qu'on le rejetait du monde en le mettant à mort. Non seulement si un jeune homme voulait se marier, le consentement de son père était exigé, mais aussi de son grand-père s'il vivait encore : cela prouve que le patriarche conservait jusqu'à la fin son autorité.

Malgré ses pouvoirs théoriques, il est devenu de plus en plus exceptionnel que le père vendît son fils comme esclave. Il semble que les mœurs, l'usage restreignaient l'exercice de son autorité. La matrone romaine avait au foyer beaucoup d'influence[11] et cette division du pouvoir devait jouer en faveur des enfants. Le rapport de la littérature aux mœurs est ambigu. Mais si les vieillards avaient été aussi puissants et respectés qu'en Chine, on n'imagine pas que Plaute les eût bafoués sur la scène avec un tel succès. Les Atellanes avaient repris aux Grecs le personnage du vieillard ridicule : il y figurait sous les noms de Casnar et de Pappus. Plaute lui accorde un rôle essentiel. Il le conçoit toujours comme un père qui par son avarice gêne les plaisirs de son fils et qui — lubrique comme chez Aristophane — entre en rivalité avec lui ; il utilise ses richesses et des ruses sordides pour lui voler la femme qu'il aime : par exemple il l'achète et la donne en mariage à un esclave qui, la nuit de noces, lui cédera la place dans le lit. Mais toujours, grâce à un autre esclave malin qui vient au secours du fils, ses manigances échouent ; il est démasqué ; sa femme — toujours laide et acariâtre — lui fait d'amers reproches. Il est la

risée de la maisonnée et de tout le voisinage. Tel est le thème de *L'Asinaria* où Déménète est un sénateur dévergondé, humilié par sa femme, méprisé par ses esclaves, désavoué par son fils, bafoué par une courtisane. Dans *Casina*, Stalinon s'asperge de parfums pour plaire à la jeune fille qu'aime son fils ; dans le lit où il croit la rejoindre, on la remplace par un homme. C'est aussi le thème du *Marchand*. Dans *Les Bacchis*, deux vieillards s'efforcent d'arracher leurs fils à des courtisanes et ce sont eux qui tombent dans la débauche.

Même si des vieillards sont honnêtes et aimables, leur âge suffit pour qu'ils apparaissent comme un objet de dérision ; dans *Épidique* les deux vieillards ne sont ni vicieux ni méchants ; cependant le comique de la pièce vient de ce qu'ils se font soutirer de l'argent par un esclave rusé. Dans *Le Revenant*, on s'amuse de voir le brave Theuropide dupé par un esclave dévoué aux débauches de son fils.

Plaute a créé de nombreux personnages de vieillards sympathiques. Malgré son abjecte avarice, Euclion dans *L'Aululaire* se montre à la fin un bon père affectueux et libéral ; un de ses amis, aussi âgé que lui, honnête et affable, épouse sa fille sans dot. Dans *Pseudolus*, dans *Rudens*, dans *Trinummus*, dans *Le Carthaginois* les vieillards mis en scène sont souriants, intelligents et bons. Le vieillard le plus accompli est celui du *Miles gloriosus*. Le personnage odieux, c'est le militaire, homme dans la force de l'âge ; au contraire Périplecomène est un sage, spirituel, gai, bon pour les jeunes gens, jeune de cœur, connaissant l'art de vivre. Il aide l'amoureux de l'héroïne à la protéger contre le soldat fanfaron. Et faisant en souriant son propre portrait, il indique les travers dont la vieillesse doit se garder : « À table, je n'étourdis pas les gens de mes criailleries sur les affaires publiques ; jamais pendant un repas je ne glisse la main sous la robe d'une femme qui n'est pas à moi ; je ne me presse pas d'enlever les plats à mes voisins ou de prendre la coupe avant eux ; jamais le vin ne m'excite à chercher querelle au milieu d'un banquet. » Seul dans le théâtre de Plaute il ne s'est jamais marié : il se félicite de n'avoir ni femme ni enfant. Il n'y a qu'un vieillard — dans *Les Ménechmes* — qui se plaigne de son âge : « Mauvaise marchandise que les mauvaises années qui vous courbent le dos ; qu'elles apportent avec elles d'ennuis et de douleurs ! »

Le rôle des vieilles femmes est restreint : épouses acariâtres,

vieilles courtisanes plus ou moins entremetteuses, elles ne comptent guère. C'est surtout le *pater familias* que Plaute met en question. Sans doute les jeunes gens ressentaient-ils avec amertume sa puissance : il tenait les cordons de la bourse et disposait de leur sort. Ils prenaient plaisir à se défouler en le voyant caricaturer. Peut-être aussi jeunes gens et hommes mûrs supportaient-ils mal d'être gouvernés par des vieillards : le Déménète de *L'Asinaria* n'est pas seulement un père mais un vieux sénateur. Cependant, aux tyrans lubriques et ridicules, Plaute oppose des vieillards aimables ; le grand âge est en soi respectable : on se montre indigne de ce respect si on abuse de son autorité pour satisfaire ses vices. Plaute ne prend pas parti sans réserve pour les fils : ils sont souvent débauchés, intéressés, égoïstes.

Plus cultivé, plus raffiné, Térence a traité avec plus de sérieux et de nuances le problème du conflit des générations. Dans *L'Andrienne* inspiré de Ménandre, les personnages de vieillards sont sympathiques, mais ternes. Ils ont bien plus de relief dans l'*Héautontimorouménos*. Les deux héros, âgés de plus de 60 ans, sont riches, autoritaires. Ménédème, violent, passionné, a fait obstacle au mariage de son fils qui est parti pour l'Asie où il s'est engagé dans l'armée. Le père, désespéré, se fait par remords « bourreau de soi-même », il s'inflige des travaux épuisants. Chrémès, en conflit lui aussi avec son fils, est un faux philosophe qui a toujours la bouche pleine de grands mots[12], il persécute sa femme qui vaut mieux que lui et se fait duper par ses esclaves. Le fils de Chrémès, un assez mauvais sujet, se plaint : « Que les pères sont des juges iniques pour les jeunes gens ! Ils voudraient que dès l'enfance nous soyons des barbons. » Jusqu'à la fin de la pièce la magnanimité, la générosité de Ménédème, la force de son amour pour son fils ne diminuent pas, même quand il s'inquiète de sa conduite et craint — à tort — d'être ruiné par lui.

On trouve un couple analogue dans *Les Adelphes*. Déméa a eu deux fils ; il en a confié un à son frère Micion qui n'est pas marié. Micion est plein d'indulgence et de bonté, il aime et comprend la jeunesse. Aussi son fils adoptif l'adore-t-il ; tout le monde l'aime. Déméa, dur aux autres comme à soi-même, brime son fils qui se rebelle contre lui. À la fin il comprend et il se transforme : « Moi aussi je veux que mes enfants m'aiment. » Dans *Phormion*, le père du héros, Démiphon, est un homme autoritaire et colérique. Il fait des scènes épouvantables quand il apprend que son fils s'est marié en son

absence. Il veut le forcer à rompre.

Plus didactique que Plaute, Térence enseigne aux pères comment se comporter s'ils veulent rendre heureux leurs fils et eux-mêmes. Il cherche moins à ridiculiser les vieillards qu'à les mettre en garde. De son théâtre aussi on peut conclure que les jeunes subissaient avec impatience une autorité que d'ailleurs limitait la pression de l'opinion.

Il est frappant de constater qu'avec la décadence du système oligarchique les privilèges des vieillards diminuent, puis s'effondrent. À partir des Gracques, il n'y a plus de majorité gouvernementale stable mais seulement des majorités de coalition. L'échec de la réforme agraire[13] et de la réforme italienne[14] condamne à mort le régime républicain. La conquête romaine entraîne finalement une décomposition politique et sociale. Pendant cette époque agitée, le Sénat perd peu à peu ses pouvoirs qui passent aux mains des militaires, c'est-à-dire d'hommes jeunes. Les magistrats s'affranchissent de l'autorité du conseil. Une fois le pouvoir personnel instauré, l'influence du Sénat ne fait que diminuer. L'empereur, qui est un homme jeune, gouverne pratiquement sans lui. On lui ôte ses fonctions politiques et administratives. Vers 271, après Gallien, il perd aussi ses privilèges financiers et monétaires. En même temps la puissance du *pater familias* se trouva restreinte. Les droits sur les personnes cessèrent d'être assimilés aux droits sur les choses. L'exercice du droit de vie et de mort fut considéré comme un meurtre. On affranchit d'office l'esclave âgé ou infirme que son maître laissait sans secours.

C'est dans cette perspective qu'il faut lire le *De Senectute* de Cicéron. Âgé de 63 ans, sénateur, il compose une défense de la vieillesse pour prouver que l'autorité du Sénat depuis longtemps ébranlée doit être renforcée. À l'époque où il écrit, les nobles et les riches ne croyaient plus qu'à leurs plaisirs et à leurs ambitions : mais en public, ils prenaient un masque et respectaient les valeurs admises. C'est sur celles-ci que Cicéron va s'appuyer. En particulier, depuis que la décadence du Sénat s'était amorcée, le stoïcisme s'était introduit à Rome sous une figure déformée. Les sénateurs en avaient fait une idéologie conservatrice : le monde est harmonie ; tout ce qui est naturel est bon ; chaque élément doit se satisfaire de la place qui

lui est assignée au sein du tout ; il faut respecter le *statu quo* et laisser leurs privilèges aux privilégiés. On trouve des échos de ces idées commodes dans le *De Senectute*.

« Dans l'extrême misère, la vieillesse peut ne pas être supportable, même pour un sage », admet Cicéron. Mais les miséreux ne sont pas sénateurs : c'est de ceux-ci qu'il s'agit. Cicéron veut démontrer que l'âge, loin de les disqualifier, accroît leurs capacités. Pour cela, il feint de donner la parole à Caton l'Ancien qui à 80 ans était encore en pleine possession de lui-même. La vieillesse a mauvaise réputation, reconnaît Caton ; mais c'est par suite de préjugés qu'il va s'attacher à détruire.

Elle ne produit plus rien, dit-on. C'est faux. Les grandes choses s'accomplissent « par le conseil, l'autorité, la sage maturité dont la vieillesse, loin d'être dépouillée, est au contraire le plus abondamment pourvue ». « Les États ont toujours été ruinés par les jeunes gens, sauvés et restaurés par les vieillards. » Caton nie que ceux-ci soient diminués : « Le vieillard conserve tout son esprit pourvu qu'il ne renonce ni à l'exercer ni à l'enrichir. » Cicéron nomme Sophocle, Homère, Hésiode, Simonide, Isocrate, Gorgias, Pythagore, Démocrite, Platon et beaucoup d'autres à l'appui de cette affirmation. Il réfute l'opinion de Caecilius[15] qui disait : « Ce que je trouve le plus déplorable dans la vieillesse c'est de sentir qu'à cet âge on est odieux aux jeunes gens. »

En second lieu le vieillard, dit-on, manque de forces. Mais la force physique, ce n'est rien. Milon pleurant sur ses bras : « Ah ! ils sont déjà morts ! » ne suscite que du mépris. « Quelles que soient la faiblesse et la langueur d'un homme qui donne des leçons de sagesse et de vertu, je le tiendrai toujours pour fortuné. » Caton déclare qu'à 80 ans passés, il demeure frais et dispos. Il y a des vieillards en mauvaise santé : mais aussi des jeunes gens. « Cette imbécillité de la vieillesse qu'on appelle vulgairement seconde enfance ne se voit pas dans tous les vieillards, mais dans ceux qui ont naturellement un pauvre esprit. »

Cicéron reprend ensuite le lieu commun exposé dans *La République* ; on dit que le vieillard goûte peu de plaisirs : cela signifie qu'il est sauvé des passions et des vices, et c'est là le plus enviable des privilèges. Pour compenser sa bénéfique impuissance, Caton lui propose les plaisirs de la table, ceux de la conversation,

l'étude, la littérature, l'agriculture. Il affirme spécieusement : « Quand on est privé de ce dont on n'a pas envie, la privation n'est pas bien douloureuse. » Alors qu'on peut ressentir beaucoup plus vivement la mutilation qui tue en nous le désir que la frustration d'un plaisir. Avoir perdu un sens est plus désolant que de ne pas toujours pouvoir l'assouvir.

Il affirme aussi, oubliant les très justes remarques d'Aristote, que les défauts imputés à la vieillesse ne viennent pas de l'âge, mais du caractère : dans *Les Adelphes* il y a un vieil homme charmant et un autre détestable. Il en tire une conclusion édifiante : la vieillesse est aimable et heureuse quand elle achève une vie vertueuse.

Enfin il va jusqu'à donner un argument aussi aberrant que celui-ci : la mort frappe aussi bien les jeunes que les vieux, la preuve en est que ceux-ci sont très rares. D'ailleurs elle n'a rien de redoutable : « Tout ce qui est naturel doit être tenu pour bon. » Cette conclusion, inspirée du stoïcisme, aurait pu le dispenser d'écrire son traité, la vieillesse étant aussi naturelle que la mort.

À cent ans de distance, Sénèque soutient — beaucoup plus brièvement — les mêmes idées que Cicéron et pour des raisons analogues, dans les *Lettres à Lucilius*. C'était un des hommes les plus riches de son temps. Exilé par Claude, rappelé par Messaline et devenu précepteur de Néron, quand celui-ci monta sur le trône il utilisa son influence pour faire renaître l'autorité du Sénat contre celle d'Agrippine. Il participa au partage de la fortune de Britannicus, devint consul et employa tous les moyens pour faire prévaloir sa politique. Il fut complice du meurtre d'Agrippine. Vers 62, il demanda à prendre sa retraite ; Néron refusa. Sénèque était une garantie pour l'opinion sénatoriale qu'il représentait auprès de Néron. Il continua à jouer ce rôle d'otage[16] ; mais il déploya moins d'activité et resta plus souvent enfermé chez lui. C'est alors, à l'âge de 61 ans, qu'il écrit les *Lettres*. Il professait le stoïcisme, sous la forme déviée que j'ai décrite. Cet optimisme intéressé et son attitude politique en faveur du Sénat lui dictent ses remarques sur la vieillesse. Elle est bonne, comme tout ce qui est naturel, et n'entraîne aucune déchéance : « Faisons bon accueil à la vieillesse, chérissons-la ; elle abonde en douceurs si on sait tirer parti d'elle. Les fruits n'ont toute leur saveur qu'au moment où ils passent. C'est une époque exquise que celle où on glisse sur la pente des années, d'un mouvement qui n'a encore rien de brutal… Si

l'on veut, cela même vient remplacer le plaisir, de n'en pas sentir le besoin. » (Lettre 12.) Et dans la lettre 20 : « L'âme est en sa verdeur et s'épanouit de n'avoir plus avec le corps grand commerce. »

On a vu quels intérêts ont dicté à Solon, Platon, Cicéron et Sénèque ces éloges que les privilégiés ont complaisamment repris de siècle en siècle, prétendant y voir des vérités. Le point de vue objectif du savant est très différent. Pline l'Ancien estime qu'il énonce des vérités établies quand il écrit, sans s'y attarder : « La brièveté de la vie est certainement le plus grand bienfait de la nature. Les sens s'émoussent, les membres s'engourdissent, la vue, l'ouïe, les jambes, les dents même et les instruments de la digestion nous devancent dans la mort. »

Les poètes étaient eux aussi beaucoup plus sincères que les moralistes parce qu'ils n'attendaient de leurs vers aucun bénéfice. Cicéron était mort, Sénèque pas encore né quand Horace et Ovide écrivent leur œuvre. Jeunes encore, ils envisagent la vieillesse non comme une condition générale, mais comme une aventure individuelle, et ils exhalent l'amertume qu'elle leur inspire. Horace retrouve un thème cher aux poètes ioniens : comme eux il chante le vin, les femmes, les plaisirs ; avec la vieillesse disparaît tout ce qui faisait la douceur de vivre. Il parle de la « vieillesse morose ». Il écrit : « La triste vieillesse arrive, chassant les amours folâtres et le sommeil facile. » Il décrit le cycle des saisons, du gai printemps au froid hiver[17], et conclut : « Du moins les saisons rapides retrouvent dans les cieux leur renouvellement ; pour nous, dès que nous sommes descendus où reposent le pieux Énée, Tullus, Ancus, nous ne sommes plus que cendre et poussière. »

Ovide est de ceux qui voient dans le temps et la vieillesse une force dévastatrice : « Ô temps, grand dévastateur, et toi, vieillesse envieuse, ensemble vous détruisez toutes choses et, rongeant lentement de vos dents, vous consumez finalement toutes choses dans une mort lente. »

La laideur de la vieillesse, personne ne l'a décrite plus sauvagement que Juvénal. Dans la *Dixième Satire*, il met en garde les hommes contre les vœux imprudents : c'en est un que de souhaiter vivre longtemps :

« À quelle suite de maux — et quels maux ! — une longue vieillesse n'est-elle pas assujettie ! C'est en premier lieu ce visage

déformé, hideux, méconnaissable ; au lieu de peau, ce vilain cuir, ces joues pendantes, ces rides pareilles à celles que gratte une mère guenon autour de sa vieille bouche dans les forêts ombreuses de Thabraca… Les vieillards sont tous pareils ; leur voix tremble et leurs membres aussi ; plus de cheveux sur leur crâne poli ; leur nez est humide comme celui des petits enfants. Pour broyer son pain, le pauvre vieux n'a que des gencives sans dents. Il est tellement à charge à sa femme, à ses enfants et à lui-même qu'il dégoûterait un Cossus, le captateur de testaments. Son palais engourdi ne lui permet plus de savourer comme jadis les vins et les mets. Quant à l'amour, il y a beau temps qu'il l'a oublié… Parmi les vieillards, l'un a mal à l'épaule, l'autre au rein, l'autre à la cuisse. Celui-ci a perdu deux yeux et envie les borgnes… Le vieillard n'a plus sa tête à lui. La rançon d'une longue vie, ce sont les pertes constamment renouvelées, les deuils continuels et la vieillesse en vêtements noirs, au milieu d'une éternelle tristesse. »

Déchéance biologique, infirmités, mutilations, rien ne compense dans ce tableau les misères de la vieillesse. Juvénal le conclut par une idée que personne encore n'avait exprimée : vieillir, c'est voir mourir ceux qui nous sont chers, c'est être condamné au deuil et à la tristesse[18].

Les poètes latins ont dénoncé avec une particulière violence la laideur de la vieille femme. Horace, dans les *Épodes*, décrit avec dégoût une vieille folle d'amour, et il n'est pas plus tendre pour la sorcière Canidie. L'apparence de la femme âgée est hideuse : « Ta dent est noire. Une antique vieillesse sillonne ton front de rides… tes seins sont flasques comme les mamelles d'une jument. » Elle sent mauvais : « Quelle sueur, quel horrible parfum développé partout sur ses membres flasques. » Ovide dans *Les Tristes* évoque avec une cruauté tempérée de mélancolie le futur visage de la femme aimée[19] ; il dit à Perilla : « Ces traits enchanteurs s'altéreront par l'usage des ans ; flétri par le temps, ce front sera sillonné de rides ; cette beauté deviendra la proie de l'impitoyable vieillesse qui pas à pas, sans bruit, s'avance. On dira : elle était belle. Et toi de te désoler, d'accuser ton miroir d'infidélité. » Il fait un portrait plus sévère de la magicienne Dipsas, vieille entremetteuse qui grâce à ses maléfices « souille les amours pudiques ». Acanthis, qu'invective Properce, est aussi une vieille entremetteuse répugnante : « Au travers de sa peau, on compte

tous ses os. Des crachats sanguinolents passent au creux de ses dents. » Martial dans ses *Épigrammes* maltraite tous les vieillards, mais particulièrement les femmes : « Tu as vu, Vetustilla, trois cents consuls et tu n'as plus que trois cheveux et quatre dents… » « Thaïs sent plus mauvais qu'une vieille jarre de foulon… qu'une amphore gâtée par de la saumure pourrie. » Parce que le destin de la femme est, aux yeux de l'homme, d'être un objet érotique, en devenant vieille et laide elle perd la place qui lui est assignée dans la société : elle devient un *monstrum* qui suscite de la répulsion et même de la crainte ; comme chez certains primitifs, en tombant hors de la condition humaine elle prend un caractère surnaturel : c'est une magicienne, une sorcière aux dangereux pouvoirs.

Malgré ces invectives, c'est tout de même contre les hommes âgés que se déchaîne le plus souvent la satire : contre ceux qui possèdent autorité et fortune. La lecture des auteurs grecs et latins confirme ce que j'ai avancé au début de ce chapitre : leurs œuvres ne font aucune place aux vieillards dénués d'importance sociale[20]. Ce qui est en question, c'est le pouvoir détenu par l'ancienne génération. À l'égard de celle-ci l'attitude des hommes mûrs est ambiguë : ils s'appuient sur elle pour maintenir un ordre profitable à leur classe ; ils respectent chez le riche vieillard les droits sacrés de la propriété. Cependant le statut qu'eux-mêmes institutionnellement confèrent à l'homme âgé, ils le lui envient et, dans la vie quotidienne, ils haïssent les individus qui en bénéficient.

Chez les Grecs, la tragédie nimbe les vieillards d'une aura presque surnaturelle ; non chez les Romains. Chez les uns et les autres, les auteurs comiques, les poètes satiriques dénoncent le contraste entre les privilèges économiques et politiques des gens âgés et leur dégradation physique : ils s'indignent — et le public avec eux — qu'on accorde à ces déchets humains le droit de délibérer, de juger, de gouverner la chose publique, de régner sur toute la famille : dans *Plutus* les vieillards qui se rendent à l'Assemblée pour décider du sort de la République sont presque incapables de marcher.

Ce sont les jeunes surtout qui trouvent injuste que le délabrement sénile ne soit pas sanctionné socialement. Chez Plaute on applaudit quand des vieillards sympathiques se font duper par leur fils. Caecilius déclare que les jeunes gens détestent les vieillards. Lucien dit qu'ils sont l'« objet des risées de la jeunesse ». Certainement les

jeunes subissaient leur autorité dans l'envie, le ressentiment, la haine. La violence de Juvénal ne s'explique que s'il se fait le porte-parole de l'opinion. Cicéron traite de « préjugés » les idées qu'on se fait de la vieillesse : mais il reconnaît qu'en général on la déteste. Ridicule aux yeux des auteurs comiques et de leur public, la vieillesse est pour les poètes une puissance destructrice dont ils redoutent les atteintes. Les moralistes qui la défendent le font pour des raisons politiques. Aristote, dont les intérêts n'étaient pas en jeu, en a fait une sombre peinture.

*

Deux faits marquent la fin du monde antique : l'invasion des Barbares et le triomphe du christianisme. Quelle était chez les Barbares la condition des vieillards ? Les indications sont pauvres. Dans leurs mythologies, nous retrouvons l'idée d'une bataille des générations qui tourne au profit des jeunes. C'était ainsi en Scandinavie. D'après les poètes et conteurs islandais, à l'origine de l'univers était un bloc de glace. De la glace naquit un géant, Ymir ; pendant qu'il dormait, un géant et une géante apparurent sous son aisselle gauche. La glace donna aussi naissance à une vache qui, en léchant les blocs de givre, mit au jour un être vivant, Buri, qui eut un fils, Bor ; celui-ci épousa Bestia, fille du couple engendré par Ymir, et de leur union naquirent trois dieux, Odin, Vili et Vie. Ceux-ci tuèrent Ymir, et les géants furent tous noyés dans son sang, sauf Bergelmir qui se sauva avec sa femme. Les dieux créèrent le monde et le gouvernèrent.

La mythologie germanique affirme aussi la prééminence de la jeunesse en invoquant le *crépuscule des dieux*. Après qu'ils ont longtemps régné sur le monde, un grand combat met aux prises le puissant Odin et tous les anciens dieux avec des dieux nouveaux. Ceux-ci sont vainqueurs, tous les autres périssent et l'univers est anéanti. La terre est engloutie. Puis le monde ressuscite ; un jeune soleil apparaît, fils de l'ancien. La terre émerge des flots. Quelques individus qui avaient réussi à survivre engendrent une nouvelle humanité. Même pour les dieux, il vient un moment où l'usure du temps les oblige à céder la place. Chez les Slaves, c'est pacifiquement que le premier dieu, Svarog, le Ciel, transmet le pouvoir à ses fils, le

Soleil et le Feu.

Sur les peuples conquis par Rome, sur les envahisseurs barbares, l'histoire proprement dite livre peu de renseignements. César dit que les Gaulois tuaient les malades et les gens âgés qui désiraient mourir. Procope rapporte la même chose des Hérules. De la plupart des Barbares, hordes guerrières et conquérantes qui ne vivaient que pour se battre, on pouvait sans doute dire ce qu'Ammien Marcellin a dit des Alains : « Mourir de vieillesse ou par un accident est un opprobre et une lâcheté qu'ils couvrent d'affreux outrages. » Dans de telles sociétés, les vieillards devaient être peu nombreux et méprisés. On peut présumer que leur vie est restée difficile une fois les hordes guerrières fixées au sol. Chez les Germains, la solidarité familiale était très étroite, ce qui implique que les « bouches inutiles » étaient prises en charge. Mais un fait précis montre qu'en vieillissant l'individu subissait une dévaluation : c'est la compensation pécuniaire exigée au cas du meurtre d'un homme libre. Au VIe siècle, le droit wisigothique réclamait :

60 sous d'or pour un enfant d'un an ;
150 pour un garçon de 15 à 20 ans ;
300 pour un homme de 20 à 50 ans ;
200 pour un homme de 50 à 65 ans ;
100 pour un homme de plus de 65 ans ;
250 pour une femme de 15 à 40 ans ;
200 pour une femme de 40 à 60 ans.

Dans le droit burgonde le prix était : 300 sous d'or entre 20 et 50 ans ; 200 entre 50 et 65 ; 150 au-dessus de 65. La loi salique réclamait le même prix pour les hommes de tout âge.

L'autre événement qui marque la fin du monde antique, c'est le triomphe du christianisme : il s'est imposé au sein de l'Empire romain, il s'est répandu chez les Barbares, il est devenu l'idéologie de l'Occident. A-t-il réussi à en adoucir les mœurs, et en particulier a-t-il amélioré le sort des vieillards ? On peut en douter. Il ne réussit à se répandre qu'en abandonnant son idéal primitif de fraternité et d'entraide. Déjà au IIIe siècle l'esprit mondain sévit parmi les chrétiens. La nouvelle religion n'a presque aucune influence sur les mœurs. À Rome, en 374, elle fait interdire l'infanticide, mais ne va

pas jusqu'à défendre l'exposition des enfants ; elle n'interdit pas l'esclavage. Elle ne se fait adopter des différents peuples qu'en se pliant à leurs coutumes : celles des Germains l'ont particulièrement contaminée. Les chefs ecclésiastiques ont entériné une régression de la spiritualité : les cultes des saints ressuscitent les superstitions païennes.

Pratiquement dégradé par les mœurs des peuples qu'il a convertis, le christianisme a idéologiquement hérité de la pensée antique. Il a commencé par s'y opposer. Au début, il n'a rien eu à voir avec le classicisme gréco-latin ; il s'adressait aux classes les plus humbles et les moins cultivées. Mais à partir du IIIe siècle, tout en l'atomisant et en la déformant, l'Église a assimilé la culture classique. On a vu qu'à part quelques rares exceptions celle-ci se faisait de la vieillesse une image très sombre. On en retrouve l'écho chez ce grand compilateur que fut saint Isidore de Séville[21]. D'après *Le Grand Propriétaire de toutes choses* — encyclopédie publiée en 1556, qui compile les textes des écrivains du Bas-Empire — saint Isidore distinguait sept âges de la vie (par analogie avec les jours de la semaine). La jeunesse dure de 35 ans à 45 ou 50 ans. Ensuite, c'est *senecte*. « Après cet âge s'ensuit vieillesse qui dure selon les uns jusqu'à septante ans et selon les autres elle n'a point de terme jusqu'à la mort. Vieillesse, selon Isidore, est ainsi appelée parce que les gens s'y abêtissent, car les vieilles gens n'ont pas si bon sens comme ils en ont eu et radotent en leur vieillesse. »

Sur un point, l'apport de l'Église a été positif. Elle a créé à partir du IVe siècle des hospices et des hôpitaux. À Rome, à Alexandrie, elle a assuré l'entretien des orphelins et des malades. Elle considérait l'aumône comme un devoir et le rappelait avec insistance. Les vieillards ont sans doute bénéficié de ces charités mais il n'est jamais explicitement fait mention d'eux.

La fin du haut Moyen Âge, que les Anglais ont appelé *The Dark Age*, fut une période de destruction et de confusion. « Ce ne sont que villes dépeuplées, monastères jetés à bas ou incendiés, champs réduits en solitude… Partout le puissant opprime le faible et les hommes sont pareils aux poissons de la mer qui pêle-mêle se dévorent entre eux », déclaraient en 909 les évêques de la province de Reims. Le IXe et le Xe retentissent de semblables lamentations. La vie matérielle était beaucoup plus rude que dans le monde antique. Les

techniques avaient régressé, les castes s'étaient dégradées, les villes dépeuplées ; la société s'était ruralisée, et les classes moyennes avaient disparu. Le travail de la terre était très rude et un homme âgé ne pouvait pas y participer. À cette époque-là non plus on ne voit pas que la religion ait pu améliorer son sort. Le christianisme reprenait en principe la tradition du Décalogue qui enjoint d'honorer ses parents ; mais en fait le culte de la famille n'avait pas de place dans une époque où l'idéal était ascétique et antimondain. « Tu abandonneras ton père et ta mère pour me suivre », a dit le Christ. Une minorité de chrétiens fuyaient le siècle ; ils pratiquaient le célibat, ils se réfugiaient dans des déserts ou s'enfermaient dans des couvents. Les autres se conformaient aux usages. Pour ceux-ci, la religion n'était faite que de pratiques extérieures : clercs et laïcs rachetaient par des dévotions leurs vies déréglées. On croyait à la puissance du diable, à la sorcellerie ; on respectait des tabous sexuels et alimentaires basés sur des superstitions. Les tribunaux séculiers et même ecclésiastiques utilisaient des ordalies pour rendre leurs jugements.

Pendant le Bas-Empire et le haut Moyen Âge, les vieillards furent à peu près exclus de la vie publique : les jeunes menaient le monde. Divisée, troublée, menacée, guerroyante, la société était régie bien plus par le hasard des armes que par des institutions stables. L'homme d'expérience y avait peu de place. Au VIIe siècle, Khindaswintz fut élu roi à 79 ans par les Wisigoths et rendit à la couronne son prestige. Charlemagne régna jusqu'à 72 ans. Ce sont les seules exceptions que je connaisse. Même les papes, à cette époque, sont pour la plupart des hommes jeunes. Grégoire Ier, le premier véritable chef de l'Église universelle, fut élu pape en 590, à l'âge de 50 ans, et mourut à 64 : il était relativement âgé. Mais jusqu'au VIIIe siècle, les papes furent de jeunes Romains de bonne famille, destinés à l'Église parce qu'ils étaient pauvres et orphelins. Ensuite, les papes possédant des richesses matérielles et un grand pouvoir, les nobles convoitèrent le trône pontifical. Au IXe et au Xe siècle ils imposèrent à l'Église des chefs, qui étaient en général des jeunes gens, et qui étaient déposés peu de temps après leur élection. La durée moyenne du pontificat n'atteignait pas trois ans. Pendant soixante ans — pendant la période qu'on appela « Pornocratie » — la papauté fut inféodée à des femmes. Il arriva qu'on nommât papes de

très vieux cardinaux ; mais Jean XII fut élu pape à 16 ans, Benoît IX à 12 ans, Grégoire V à 23. Vieux ou jeunes, de toute façon ils n'étaient que des jouets entre les mains d'une puissante aristocratie.

Grâce à une heureuse expansion économique, vers l'an mille la civilisation émerge des ténèbres. La société féodale — dont les origines remontent au VIIIe siècle, époque où l'on voit apparaître la vassalité — s'organise. L'homme âgé n'y joue qu'un rôle effacé. La tenue d'un fief exige qu'on soit capable de le défendre par l'épée. Le vassal doit à son seigneur le service des armes. Il faut « qu'il ait armes et chevaux, que sauf s'il est retenu par la vieillesse il prenne part à l'ost et aux chevauchées, aux plaids et aux cours[22] ». Le lien de vassalité subsiste jusqu'à la mort et n'est pas brisé quand l'âge rend le chevalier impotent : mais celui-ci est alors relégué dans l'ombre. L'hérédité du fief apparaît en France dès le Xe siècle ; c'est le fils, qui a été adoubé en temps voulu, qui défend le fief et sert le seigneur. C'est lui aussi qui lorsqu'il sera nécessaire vengera par les armes l'honneur de la lignée. La société se considérait comme divisée en trois ordres : ceux qui prient, ceux qui se battent, ceux qui travaillent ; elle plaçait l'épée au-dessus du travail et même de la prière ; c'est le guerrier actif, l'adulte dans la force de l'âge, qui occupe le devant de la scène.

C'est ce que confirme la littérature de l'époque. Les héros des chansons de geste sont des adultes ou même de très jeunes gens. Dans les romans courtois, l'idée de vieillissement n'intervient pas. Les héros sont doués d'une très grande longévité et leurs années ne pèsent pas. Dans *La Mort d'Arthur*, le roi a passé 100 ans ; Lancelot, Guenièvre, Gauvain ont entre 60 et 80 ans et se comportent à tous égards comme s'ils étaient dans la force de l'âge. Il en est de même aujourd'hui dans les romans de la « série noire » et dans les bandes dessinées : l'âge est abstrait. Les aventures des héros sont assez nombreuses et durent assez longtemps pour remplir un siècle : et cependant ils demeurent figés à jamais dans une immuable jeunesse.

La littérature du haut Moyen Âge ne s'intéresse pas aux vieillards. On ne rencontre qu'une importante exception : Charlemagne. De son vivant son entourage — surtout Alcuin et Angilbert — avait travaillé à lui créer une légende. Alcuin le compare à un lion ; il nous le montre acclamé par la terre, la mer, les oiseaux, tous les animaux, et même les astres. Il compare ce prince « tel qu'on n'en a pas vu depuis le commencement du monde » à Jean-Baptiste, le Précurseur ;

Angilbert le décrit partant pour la guerre « le front couvert d'un casque d'or et le corps revêtu d'une armure éclatante, montant un grand cheval et dépassant ses compagnons de toute la tête ». Il avait lui-même pris le nom de David à qui il s'identifiait. Même les sèches *Annales* racontent à son sujet une quantité de faits miraculeux. Aussitôt après sa mort, le merveilleux chrétien s'empara de lui. Les Allemands en firent un saint. En France, tandis que s'accentuait la décadence carolingienne, sa figure fut par contraste — et aussi par propagande — de plus en plus idéalisée. Soixante-dix ans après sa mort, le moine de Saint-Gall écrit sa biographie en une suite d'épisodes édifiants et naïfs. Un texte composé à Spolète en 897 le décrit comme « le terrible, le formidable Charles ». Ses yeux lancent de tels éclairs qu'en sa présence les gens s'évanouissent. Sa sagacité lui permet de percer toutes les énigmes. Cependant, le même texte le décrit aussi comme un plaisantin qui s'amuse à faire des farces à son entourage. Les jeux de physionomie qui accompagnent ses propos et ses actes lui donnent un caractère caricatural, soit qu'il éclate en rires incontrôlés, qu'il se frotte les oreilles ou enfle les narines.

Au Xe siècle, se composent dans les monastères de nombreux récits qui le montrent sans cesse occupé à pourchasser les infidèles. Au XIe siècle, dans *La Geste du roi* (et dans un grand nombre d'autres cycles), il apparaît comme un magnifique vieillard à la barbe fleurie entouré d'une vénération presque religieuse. Une *Vie de Charlemagne* le décrit grand, robuste, la barbe et le cheveu blancs, l'œil brillant ; il vit jusqu'à l'âge de 200 ans. Cependant une autre image s'oppose à celle-ci, dans laquelle s'exprime l'attitude antimonarchique des barons. Dans *Le Pèlerinage à Jérusalem*, au XIIe siècle, l'empereur est un vieillard « convoiteux » et « rassoté ». Dans d'autres gestes, le héros est un grand feudataire et Charles — en qui se confondent plusieurs souverains carolingiens — est injuste, faible, capricieux, jouet des « lozengiers » et il finit par être puni.

La passation des pouvoirs, du père affaibli par l'âge à son fils, a inspiré au XIe siècle la première partie des légendes transcrites ultérieurement en Espagne sous le nom de *Romancero du Cid*. La plus ancienne version écrite date de la fin du XVe siècle, mais la tradition remonte à l'époque où vécut le Cid, petit noble qui servit Sanche II, puis Alphonse VI ; disgracié et exilé par celui-ci en 1081, il devint une sorte de condottiere, conquit pour son compte le district

de Valence, et arrêta une seconde invasion des Maures, sauvant ainsi l'Espagne. Le début du *Romancero* nous décrit don Diègue Lainez, qui se désole du déshonneur de sa lignée : il a disputé un lièvre aux lévriers du comte Lozano — le premier conseiller du roi et le meilleur de ses capitaines — et le comte l'a outragé. L'honneur exige que cet affront soit vengé. « Sachant que pour la vengeance les forces lui manquent et qu'il est trop vieux pour manier l'épée, il ne peut dormir la nuit, il ne peut goûter aux mets. » Il n'a qu'un seul recours : qu'un de ses quatre fils lave l'outrage. L'un après l'autre il les convoque et serre leur main droite dans la sienne. « L'honneur offensé, prêtant vigueur en dépit des ans et des cheveux blancs à son sang refroidi, à ses nerfs rouillés », il serra ces mains si violemment que les trois aînés gémirent : « C'est assez. » Le dernier fils, Ruy Diaz de Bivar, bondit de colère : « Si vous n'étiez mon père ! » dit-il d'une voix menaçante. Pleurant de joie, le vieillard le chargea de le venger. Le Cid défia le comte et lui trancha la tête. Par cet exploit, il supplanta son père qui lui remit lui-même ses pouvoirs, lui disant : « Assieds-toi ici, au haut bout de la table, car qui porte un tel chef[23] sera chef de ma maison. »

Cette histoire, qui connut une immense popularité, illustre les relations des nobles, vieux et jeunes, dans la société féodale. Le bon chevalier est un athlète « ossu », « membru », le corps « bien taillé », doué d'un vigoureux appétit, aimant la guerre, la chasse, les tournois. Les qualités qu'exaltent les chansons de geste, c'est la bravoure, la générosité. Le héros qu'on admire est celui qui se dépense sans compter : il donne son sang pour son seigneur. Il défend la veuve et l'orphelin, il vient au secours des faibles, il lance des défis à ses rivaux. Il jette aussi sa fortune par les fenêtres ; un chroniqueur raconte une curieuse compétition de gaspillage : un chevalier fait semer de pièces d'argent un terrain labouré ; un autre « par jactance » fait brûler vifs trente de ses chevaux. Exalter ces valeurs — héroïsme, magnificence — c'est exalter la jeunesse : elles ne peuvent être incarnées dans des vieillards au sang refroidi, aux nerfs rouillés.

Même chez les roturiers, la dureté de la civilisation écarte les vieillards de la vie active. Les marchands sont alors des « pieds poudreux », des caravaniers qui circulent avec « l'épée sur la selle », exposés à de nombreux périls. De beaucoup de bourgeois on pourrait

dire qu'ils étaient « très puissants dans les armes ». Le déclin physique obligeait donc l'homme d'âge à se retirer.

Dans les campagnes, si le père prétendait maintenir son autorité, les jeunes s'insurgeaient contre lui. Il y avait de fréquentes disputes. Souvent le fils quittait le foyer paternel. Mais dans la plupart des pays d'Europe, et notamment en Angleterre, le père était supplanté par son fils à la tête de la maisonnée. Arrivé à un certain âge, trop faible pour travailler la terre, il la cédait à son fils aîné. Après avoir reçu cet héritage, celui-ci se mariait ; la jeune femme remplaçait sa belle-mère et le vieux couple se transportait dans la chambre qui leur était traditionnellement réservée ; en Irlande, on l'appelle la « chambre de l'ouest ». Le père dépossédé était souvent très mal traité par ses héritiers. La légende du roi Lear était très populaire dans l'Angleterre du Moyen Âge parce qu'elle illustrait une histoire courante. On en trouve aussi des échos dans les contes recueillis en Allemagne par les frères Grimm. Quant aux vieillards qui n'avaient pas de famille ou que celle-ci ne pouvait prendre en charge, ils étaient secourus par le seigneur ou par le monastère ; les moines avaient des infirmeries où ils recueillaient malades et indigents. Dans les villes, la Corporation venait en aide à ses membres devenus incapables de travailler. La Corporation se chargeait essentiellement d'éliminer la concurrence : elle était souvent doublée d'une confrérie religieuse qui subvenait aux besoins des nécessiteux en cas de maladie ou de décès. Mais dans l'ensemble ces secours étaient tout à fait insuffisants. Les vieillards étaient réduits à la mendicité, que, faute de mieux, on toléra alors plus qu'à aucune autre époque.

Leur situation du haut en bas de la société apparaît donc comme extrêmement défavorisée. Chez les nobles comme chez les paysans la force physique primait : les faibles n'y avaient pas leur place. La jeunesse constituait une classe d'âge d'une considérable importance. Les jeunes faisaient un apprentissage et subissaient une initiation : pour le jeune noble, c'était l'adoubement qui le faisait chevalier ; les jeunes paysans, au cours de cérémonies champêtres, étaient soumis à des épreuves : par exemple sauter par-dessus les feux de la Saint-Jean. La classe des vieillards en tant que telle n'existait pas.

Dans les difficiles conditions où se débat cette société, elle ne peut pas non plus s'offrir le luxe de se soucier du sort des enfants ; elle s'intéresse aux jeunes qui ont survécu aux maladies infantiles et en

qui s'incarne l'avenir, non aux tout-petits voués pour la plupart à une mort prochaine. D'ailleurs, l'enfance n'existe pour ainsi dire pas. Aussitôt sortis des jupes de leurs mères, les enfants sont tout de suite traités en petits adultes, soit qu'ils fassent leur apprentissage militaire ou qu'ils soient asservis au travail rural. Il y a beaucoup d'« enfances » dans les chansons de geste, mais il ne faut pas s'y tromper : il s'agit des premiers exploits de garçons très jeunes mais qui sont déjà de petits hommes. Jusqu'au XIIIe ou XIVe siècle — quand apparaît la bourgeoisie — seul l'adulte est considéré.

Pendant cette période, les jeunes continuent à mener le monde. À part Barberousse qui gouverna jusqu'à 68 ans — au XIIe siècle — le chef suprême de l'Empire germanique fut toujours un homme dans la force de l'âge. Quand, en 1073, Grégoire VII eut reconquis pour la papauté son autonomie, les papes aussi furent le plus souvent jeunes : l'époque exigeait d'eux, dans leur lutte contre l'Empire, de la vigueur, du courage, de la décision. On trouve parmi eux des vieillards ; Célestin III commença à 85 ans son pontificat ; mais Innocent III fut élu à 37 ans.

Venise seule fait exception. Le doge était vieux. Soumise à Byzance, puis devenue sa vassale, son « très humble duc » avait vu grandir son autorité ; d'abord élu par le peuple, son pouvoir, transmis ensuite héréditairement, fut tyrannique jusqu'au début du XIe siècle. Mais il y avait entre lui et l'aristocratie des antagonismes parfois sanglants. Elle devint de plus en plus puissante : elle acquit de grandes richesses grâce à l'accumulation des héritages et au commerce. Elle chercha à restreindre l'autorité ducale au profit d'une république patricienne. La loi de 1031 abolit le régime héréditaire ; le doge fut élu, non par le peuple, mais par la noblesse : il devait prêter un serment qui l'engageait envers elle. Dès le milieu du XIIe, il ne put plus décider de la paix, ni de la guerre, ni conclure de traité sans l'accord du Collège des Quarante. Il n'administra plus les finances, ne choisit plus les juges ni les fonctionnaires publics. Il pouvait à l'occasion conduire les opérations militaires et commander la flotte : à la fin du XIIe siècle, Dandolo, élu doge à 84 ans, aveugle, s'illustra en attaquant victorieusement Constantinople[24]. Mais il n'était que le serviteur du patriciat. Par la suite, le rôle du doge devint uniquement décoratif ; il possédait de grands titres, un magnifique costume ; il était chargé de représenter pompeusement la République, surtout

aux yeux des ambassadeurs étrangers. Mais il n'avait aucun pouvoir. Il n'était que « le premier, le plus surveillé, le plus obéissant des serviteurs de la République ». Nul n'était plus propre qu'un vieillard à remplir cette fonction ; affaibli par l'âge, prisonnier d'anciennes habitudes, il pouvait plus aisément qu'un jeune renoncer à prendre aucune initiative et se satisfaire des apparences de la grandeur. D'autre part, dans une société où les richesses sont garanties par la loi, la vieillesse peut conférer un prestige supplémentaire à celui qui les détient : c'était le cas à Venise qui honorait la vieillesse précisément parce qu'il lui était utile de placer un vieillard au faîte des honneurs. L'âge n'empêcha pas Marino Faliero de conspirer en 1354 contre l'aristocratie[25]. Mais dans l'ensemble le système réussit : les doges furent les dociles serviteurs du patriciat. Sauf André Dandolo, élu à 36 ans, au XIVe siècle, ils furent tous des vieillards. Ils ne gouvernaient pas.

La prééminence de la jeunesse et en particulier la passation des pouvoirs du père au fils — telle que l'atteste la légende du *Cid* — a profondément influencé l'idéologie qui domine le Moyen Âge : le christianisme. Dès les premiers siècles de l'Église, dans les couches populaires, sinon pour les théologiens, la figure centrale de la nouvelle religion, c'est le Christ. La Trinité est trop difficile à penser ; on s'attache aux figures du Père, du Fils et à leur relation : le second a détrôné le premier. Pendant la période apostolique, le christianisme a été avant tout la religion du Christ : il ne fait pas oublier le Père, mais c'est surtout le Fils qu'on invoque. L'Église est le « corps du Christ ». C'est sa chair, son sang qui sont présents dans l'Eucharistie et avec lesquels on communie. La messe, les sacrements se définissent à partir de lui. La morale s'inspire de son enseignement. C'est lui que représentent symboliquement les peintures des catacombes : c'est le Bon Pasteur, Orphée descendu aux enfers, un agneau, un phénix, un poisson (dont le nom en grec constitue un acrostiche de celui de Jésus). On le figure aussi comme un homme imberbe, aux cheveux blonds. Dans les églises aussi on l'évoque sous la forme d'un moulin ou d'un pressoir mystique, d'une vigne, d'une grappe de raisin, d'un lion, d'un aigle, d'une licorne.

Cette suprématie du fils sur le père s'affirme de plus en plus à

partir du XIe siècle. C'est lui qu'on sculpte dans le tympan des églises : au XIIe siècle, on le représente dans sa gloire, c'est le Roi des rois. Au XIIIe, il s'humanise. On peint des Enfants Jésus et surtout des Christ en croix, couronnés d'épines. Les peintres reproduisent tous les épisodes de sa vie. Or, il est mort dans la force de l'âge. Du coup, l'Éternel, qui était sans âge, est désormais peint comme un vieillard ; on se l'imagine semblable à ces patriarches en qui il reconnaissait son image puisqu'il leur déléguait ses pouvoirs. Il est plus ou moins refoulé dans le passé, à l'origine du monde et dans le ciel lointain. Il devient le Seigneur, le « Maître de la forteresse céleste », aussi distant que le seigneur féodal dans son château. Les enlumineurs l'ont souvent représenté dans les Bibles illustrées ; on peut le voir aussi sur des images de piété populaires. Il a toujours une barbe blanche. Mais les peintres, moins naïfs, ne se sont hasardés à le figurer que tardivement et très rarement[26]. D'ordinaire, ils se bornent à indiquer, émergeant des nuages, une barbe blanche et une main qui à la fois bénit et menace. Certaines sculptures représentent la Trinité : Dieu y est figuré, soutenant son fils, sous la forme d'un vieillard barbu. Toutes ces images, taillées ou peintes, ne font que rendre sensible l'évolution qui, dans les représentations populaires, a de plus en plus radicalement détrôné le Père au profit du Fils[27].

Que nous apprend sur la vieillesse la littérature du XIIe et du XIIIe siècle ? Bien peu de chose. Comme aux siècles précédents, elle ne s'y intéresse guère. Dans la mesure où ils y font allusion, l'attitude des clercs demeure à son égard négative. Vers 1150, Hugues d'Orléans, précurseur des Goliards — ces clercs errants qui dans leurs poèmes chantaient le vin et l'amour —, après avoir chanté les plaisirs de la vie se lamente sur son déclin : il avait alors 60 ans.

Dives eram et dilectus
Inter pares praeelectus
Modo curvat me senectus
Et aetati sum confectus.

Rappelant au XVe siècle les idées qui avaient été courantes au Moyen Âge, *Le Grand Propriétaire de toutes choses* nous dit : « La

dernière partie de la vieillesse est appelée *senies* en latin, et en français elle n'a pas d'autre nom que vieillesse. Le vieillard est plein de toux et de crachats et d'ordure, jusqu'à tant qu'il retourne en cendre et en poussière dont il a été prins. »

En 1265, Philippe de Novare parle des « quatre temps d'aage d'ome » ; chacun se compose de deux périodes de dix ans. « La vie des vieux n'est que travail et douleur », dit-il, et il conclut qu'après 80 ans il ne reste qu'à désirer la mort. Le Moyen Âge se plaisait à établir des correspondances entre les diverses régions du monde ; on a comparé alors les « quatre temps » aux quatre éléments et aux quatre saisons. On met aussi, sur les calendriers populaires, les mois en rapport avec les âges de la vie. Un poème du XIIIe plusieurs fois réimprimé au XIVe et au XVe commente ce calendrier :

> « Du mois qui vient après septembre
> qu'on appelle mois d'octembre
> qu'il a LX ans et non plus.
> Lors devient vieillard et chenu
> Et a donc lui doit souvenir
> Que le temps le mène à mourir. »

J'ai dit que le christianisme n'avait pas pénétré la pensée populaire qui a gardé ses racines païennes. Elle s'exprime dans le folklore. Dans le folklore allemand, dont les frères Grimm ont recueilli l'essentiel, le vieillard apparaît parfois comme un homme plein d'expérience qui connaît de précieux secrets. La plupart du temps c'est un individu pitoyable.

Un conte transcrit par les frères Grimm propose une curieuse interprétation des âges de la vie. Dieu avait assigné 30 ans de vie à l'homme et à tous les animaux ; l'âne, le chien, le singe obtinrent qu'il retranchât 18 ans, 12 ans, 10 ans au chiffre fixé, une si longue vie leur semblant pénible ; l'homme est moins sage que les animaux : la déraison de cet être prétendu raisonnable est un des thèmes favoris du folklore. Il ne comprit pas que la longévité devrait se payer par la décrépitude. Il demanda une prolongation ; il obtint les 18 ans de l'âne, les 12 ans du chien, les 10 ans du singe : « L'homme a donc 70 ans de vie. Les 30 premières années sont siennes, et elles passent

vite… Arrivent ensuite les 18 ans de l'âne pendant lesquelles il a à porter sur ses épaules fardeau sur fardeau ; c'est lui qui fournit au moulin le blé qui nourrit les autres… Puis viennent les 12 ans du chien, au long desquels il ne fait guère que grogner en se traînant d'un coin à l'autre, car il n'a plus de dents pour mordre… Quand ce temps est passé, il ne lui reste plus pour finir que les 10 années du singe. Il n'a plus toute sa tête, devient un peu drôle, et fait d'étranges choses qui font rire et se moquer les enfants. » Ainsi, si la vieillesse de l'homme est plus longue et plus pénible que celle des animaux, il en est responsable : il s'y est lui-même condamné par son avidité étourdie.

Dans ces contes, la vieille femme — que déjà sa féminité rend suspecte — est toujours un être maléfique. Si jamais elle fait le bien, c'est qu'en vérité son corps n'est qu'un déguisement — elle s'en dépouille et apparaît comme une fée éblouissante de jeunesse et de beauté. Les véritables vieilles sont — comme chez les poètes latins — des ogresses, des sorcières méchantes et dangereuses. La misogynie du Moyen Âge s'exprime dans tous les personnages de vieilles femmes que nous rencontrons dans la littérature : celle des fabliaux — en particulier celui de *La Male Femme qui conchia la prude femme* — et la Vieille du *Roman de la Rose*. On a vu que c'était des vieilles femmes qu'on chassait ou tuait symboliquement dans les campagnes et dans les bourgs pour délivrer la société de la vieillesse. Dans le Roussillon, on symbolisait le Carême par un mannequin représentant une vieille femme, la *patorra*, qui avait sept pieds (les sept semaines du Carême) et qu'on brûlait le jour de Pâques.

Il faut remarquer d'ailleurs que chez les hommes comme chez les femmes les grands vieillards étaient très rares. Dans le peuple on n'en rencontrait pratiquement pas. Trente ans pour les paysans, étant donné les conditions dans lesquelles ils vivaient, c'était déjà un grand âge. Un fabliau du XIIIe siècle vantant les mérites d'une eau de Jouvence affirme : « Lors il n'y aura plus d'homme vieux et blanchi, ni pareillement de femme vieille, chenue et grisonnante, eût-elle atteint l'âge de 30 ans. »

Le rêve d'une victoire sur la vieillesse, le Moyen Âge, comme l'Antiquité, l'a caressé. L'idée de rajeunissement l'a hanté. Un roman médiéval dont le héros est Alexandre le Grand, *L'Alexandriade*, décrit un lac magique qui rajeunit ceux qui s'y plongent et, dans *Le Livre des*

merveilles, Jean de Mandeville raconte l'histoire d'une fontaine de Jouvence cachée dans la jungle indienne. Mais la légende s'est transmise surtout par tradition orale. Dans les écrits, le thème n'est jamais central. Il prend la forme d'un talisman qui rajeunit : fruit, outre d'air, élixir de longue vie. Le plus souvent on le trouve associé à celui de l'Île de Vie, l'île d'Avalon où on ne meurt pas et aussi où l'on ne vieillit pas. Dans le *Perceforest*, les personnages principaux sont transportés à l'île d'Avalon en pleine force et gardent leur jeunesse pendant une ou deux générations. Ensuite ils reviennent mourir au royaume breton. Dès qu'ils ont touché le sol, ils prennent l'aspect des vieillards qu'ils auraient été si leur vie s'était déroulée normalement.

Sur la vieillesse, comme du reste sur un grand nombre de sujets, l'iconographie du Moyen Âge est plus riche que sa littérature : elle parle bien davantage à une humanité encore analphabète. On l'a vu : le détrônement de Dieu le Père par le Fils se manifeste avec la plus grande évidence dans les arts plastiques. Ceux-ci représentent assez souvent des vieillards ; les sculpteurs proposent au porche des églises des statues de vieillards barbus : vieillards de l'Apocalypse[28], prophètes ou saints vénérables. Sur les images pieuses, les ermites, les anachorètes étaient souvent représentés comme des hommes décharnés, aux longues barbes et très vieux. Le thème des âges de la vie est apparu pour la première fois, au VIIIe siècle, sur une fresque d'Arabie. Puis au XIIe sur les chapiteaux du baptistère de Parme : la vieillesse est figurée par un ouvrier agricole qui se repose à côté de son hoyau. Au palais des Doges — où la vieillesse était nécessairement à l'honneur — et à Padoue, sur la fresque des Eremitani, la vieillesse s'incarne dans un savant barbu, assis devant son pupitre, au coin du feu. Mais l'image populaire que le Moyen Âge a créée et qui s'est imposée dans la suite des siècles est moins sereine : c'est celle du Vieillard-Temps, ailé et décharné, qui tient une faux à la main. L'assimilation des deux notions semble aller de soi, puisque la vieillesse résulte de l'accumulation des années. Pourtant Erwin Panofsky montre dans ses *Essais d'iconologie* que cette relation n'a pas toujours existé. Dans l'Antiquité, le temps est représenté par deux séries d'images. Les premières soulignent sa fugacité. C'est Kairos, l'Opportunité, le moment qui marque un tournant dans la vie

de l'homme ou de l'humanité. On le figure par un personnage en train de fuir rapidement ; ou bien dans un équilibre précaire qui annonce un certain changement — telle la Fortune sur sa roue avec laquelle il se confondit à partir du XIe siècle. La deuxième série en souligne le caractère fécond : c'est Aion, principe créateur, infinie fertilité. Le temps passe, mais en passant il crée. Les Anciens ont souligné l'ambivalence du temps. Entendant prononcer à Olympie l'éloge du temps « en qui on apprend et en qui on se souvient », le pythagoricien Paron protesta : il demanda si ce n'est pas en lui que se fait l'oubli et le proclama le roi de l'ignorance. On a vu que les poètes en ont évoqué la force dévastatrice. La poésie grecque parle souvent du « Temps aux cheveux gris ». Cependant la représentation plastique du temps n'évoque jamais dans l'Antiquité le déclin ni la destruction.

Plutarque le premier signale la contamination qui s'est produite entre le nom grec du temps, Chronos, et celui de Kronos, le plus redoutable des dieux. Kronos, qui dévorait ses enfants, signifiait selon lui le Temps et les néo-platoniciens ont accepté cette assimilation, mais en donnant du temps une interprétation optimiste. Selon eux, Kronos c'est le *Nous*, la pensée cosmique, « le père de toutes choses », « le sage vieux bâtisseur ». Kronos était toujours représenté tenant à la main une faucille : on la considérait à cette époque comme un outil d'agriculture, symbole de fertilité.

Au Moyen Âge, cette image a basculé. C'est qu'alors on considère le temps comme une cause de déclin. Le macrocosme, comme le microcosme, l'homme, passe par six âges, à l'instar des jours de la semaine[29]. Le dernier, auquel le monde, pense-t-on, est parvenu, c'est celui de la décrépitude. On trouve cette idée aussi bien chez un vulgarisateur comme Honorius Augustodunensis que chez saint Thomas d'Aquin. *Mundus senescit* : c'est ce que pensait le christianisme primitif, face aux tribulations du Bas-Empire, et il a légué cette conception à ses héritiers. Elle s'exprime au début de *La Vie de saint Alexis*, au XIe siècle :

> « Bon fut le siècle, n'aura plus tel valeur ;
> Vieux est et frêle, tout s'en va déclinant,
> S'est empiré, le bien plus n'y fait-on. »

Dans la version féodalisée du XIIe, on lit :

« Bon fut le siècle au temps des anciens
Et si changé perdu a sa valeur
Ne sera plus tel que nos aïeux
… Frêle est la vie, ne durera longtemps. »

La même idée est largement développée dans la version du XIIIe :

« La fin est proche par le mien escient. »

Au XIIe siècle, Othon de Freising écrit dans sa *Chronique* : « Nous voyons le monde défaillir et exhaler pour ainsi dire le dernier soupir de l'extrême vieillesse. » À la même époque les miniatures du Liber Floridus[30] manifestent le succès de cette conception. Saint Norbert pensait même que sa génération verrait la fin du monde.

Au XIIIe, Hugues de Saint-Victor écrit : « La fin du monde arrive et le cours des événements a déjà atteint le bout de l'univers. » Le monde se rétrécit en vieillissant, les hommes mêmes sont rabougris ; ce ne sont plus que des enfants et des nains, dit à la même époque Guiot de Provins. On trouve cette idée chez les Goliards. Elle est largement développée dans les *Carmina Burana* : « La jeunesse ne veut plus rien apprendre, la science est en décadence, le monde entier marche sur la tête, des aveugles conduisent d'autres aveugles… Tout est détourné de sa voie. » Dante place dans la bouche de son ancêtre Cacciaguida des lamentations sur la décadence des villes et des familles. Le monde se rapetisse, tel un manteau autour duquel « le Temps tourne avec ses ciseaux ». Rares sont les gens qui voient dans ce vieillissement un avantage. Bernard de Chartres a dit : « Nous sommes des nains montés sur les épaules des géants, mais nous voyons plus loin qu'eux. » Cet optimisme n'est pas partagé. Ce que le Moyen Âge aperçoit au loin n'a rien d'encourageant : c'est pour beaucoup le règne de l'Anté-Christ. Annoncée dans l'Apocalypse, cette figure fut mise au point au VIIIe siècle par un moine nommé Pierre, puis par Adson au Xe, et au XIe par Albuin qui acclimate à l'Occident les prédictions faites au IVe siècle par la sibylle de Tibur. Le théâtre religieux l'avait rendue familière à tous. Une figure antagoniste était née : celle du « roi juste », d'un messie terrestre qui inaugurerait un *millenium* de bonheur. Mais cette croyance était peu répandue. Le Moyen Âge était convaincu que, par suite du péché originel,

l'humanité était vouée à un malheur qui ne pouvait que s'aggraver avec le temps. Pénétrés de cette idée décourageante, les hommes qui dirigeaient la société se bornaient à gouverner au jour le jour sans envisager aucun avenir politique précis. Nul n'attendait de l'Histoire une amélioration. Les espoirs du Moyen Âge étaient intemporels : il fallait s'affranchir de la vie terrestre et faire son salut. Le Temps entraînait le monde à la déchéance, et bientôt à sa fin.

Par ce contexte s'explique que l'image du temps se soit transformée sous l'influence des astrologues. Le nom romain de Kronos, Saturne, a été attribué à la planète la plus lointaine, la plus lente ; on la tient pour froide et desséchée : elle est associée à l'indigence, la sénilité, la mort. Dans les ouvrages d'astrologie, elle est généralement figurée par un vieillard morose, souffreteux, qui tient une faux, ou une pelle, une pioche, un bâton et qui s'appuie sur une béquille, signe de décrépitude. Il a une jambe de bois, ou il est châtré. (Rappel du récit mythologique où Zeus le châtre.) L'iconographie du Moyen Âge développe à son propos le thème de l'homme châtré et de l'enfant dévoré. Saturne étant la plus maligne des planètes, ses images sont repoussantes. D'autre part, dès le XIe siècle la Mort est représentée une faucille à la main[31]. Le temps, en tant qu'il s'attaque à la vie, s'apparente à la mort. Et Kronos a été identifié à Chronos. Il est donc naturel que, pour évoquer le Temps, l'illustrateur de Pétrarque — pour qui le temps est destructeur — ait emprunté l'image de Saturne : il a des ailes, il tient un sablier, il est décrépit. C'est cette image qui désormais prévaut. Dans les « triomphes de la mort » qui apparaissent en grand nombre au XVe siècle, la Mort est un squelette qui porte une faux et un sablier. Le Temps lui aussi est doté d'une faux, qui n'est plus symbole de fertilité : elle tranche les vies comme la Parque tranchait le fil des jours.

*

Vers la fin du Moyen Âge, la vie demeure précaire, la longévité rare. Quand en 1380 Charles V meurt, à 42 ans, il a la réputation d'un sage vieillard. Cependant la société évolue. À partir du XIIIe siècle et surtout au XIVe, on assiste à une Renaissance de la vie urbaine. La recherche du gain n'est plus aussi sévèrement condamnée par l'Église ; elle finit même par être légitimée et le mercantilisme est

honoré. À Venise, à Pise, ce sont les nobles eux-mêmes qui se livrent au négoce. Ailleurs, l'aristocratie reste généralement en dehors du monde des affaires : trafiquer serait déchoir. Mais la bourgeoisie prospère. Et les grands marchands, les grands banquiers acquièrent des titres par des achats de terre et des mariages : une nouvelle noblesse se constitue. Ainsi voit-on se développer un patriciat urbain. Désormais la propriété se fonde sur des contrats, non sur la force physique : alors apparaît le type traditionnel du boutiquier ennemi des coups. On peut stocker les marchandises et la monnaie. Cette transformation modifie, dans les classes aisées, la condition des vieillards : par l'accumulation des richesses, ils peuvent se trouver puissants. On se préoccupe davantage d'eux. Deux courants idéologiques coexistent à l'époque : un courant religieux et spiritualiste ; une tradition pessimiste et matérialiste. C'est dans la première de ces perspectives que Dante dans *Le Banquet* envisage la vieillesse. Il compare la ligne de la vie humaine à un arc montant de la terre au ciel jusqu'à un point culminant d'où il redescend. Le zénith se situe à 35 ans. Puis l'homme décline lentement. De 45 à 70 ans, c'est le temps de la vieillesse. Ensuite, c'est la grande vieillesse. Cette fin est paisible si elle sait être sage. Dante compare le grand vieillard à un navigateur qui baisse doucement sa voile quand il aperçoit la terre et qui atteint lentement le port. La vérité de l'homme étant dans l'au-delà, il doit accepter sereinement la fin d'une existence qui n'a été qu'un bref voyage.

Atteindre paisiblement le port, voilà quelle doit être, pensent les clercs et les âmes pieuses, la principale préoccupation des vieilles gens ; le dernier âge apparaît essentiellement comme le temps où on se prépare à la mort. On voit foisonner des *artes moriendi*. Gerson écrit une « brève instruction à un vieillard, comment il doit se préparer à la mort ». Il lui conseille — sans doute parce qu'il a perdu la vue — de prendre en pension quelqu'un qui lui lira des livres de dévotion pour le détourner des choses mondaines. Dans toute l'Europe sont publiés des ouvrages analogues. Ils deviennent très nombreux en Allemagne à partir de 1400. On y donne aussi des conseils aux vieillards sur la manière de faire leur testament : il convient que ceux qui ont du bien en lèguent une partie aux couvents ou aux hospices.

Pour un chrétien convaincu, la vieillesse est donc le moment

d'assurer son salut. Mais elle n'est pas particulièrement valorisée. De plus en plus c'est le Christ qui au XIVe et au XVe siècle accapare la dévotion des fidèles ; le XIVe siècle est tragique : guerres, pestes, famines, drames de la surpopulation ; au milieu des épreuves qui le déchirent, l'Occident met toute sa confiance dans le Christ Rédempteur. Désormais il n'apparaît plus guère comme le Roi des rois. C'est sous la figure du Sauveur qu'il est exalté. Le Père et le Saint-Esprit sont éclipsés. La messe n'est plus un sacrifice adressé à Dieu le Père, mais la représentation du Calvaire. On adore l'Eucharistie ; on vénère les reliques de la Passion. La production des crucifix se développe considérablement. Le culte de la Sainte Face, la pratique du chemin de croix s'ébauchent. On peint, on sculpte fréquemment le « Christ de pitié » qui attend le supplice dans la solitude et l'angoisse. En même temps la dévotion à Marie se développe. Au début du XVe siècle, on redécouvre l'Annonciation : elle inspire une quantité immense de tableaux et d'images. Toute une iconographie prend pour thème l'enfance du Christ, et la Sainte Famille que jusqu'alors on ne représentait guère. Par ces évocations de la vie de Jésus, l'enfance, l'adolescence et surtout l'âge mûr sont sanctifiés. La vieillesse est oubliée.

D'autre part, une littérature profane se développe dans les cours des nobles et parmi le patriciat urbain. Satirique, réaliste, elle tourne en dérision toute la société : les femmes et leurs maris, les moines, les marchands, les vilains. Elle n'accorde que peu de place aux vieillards. Cependant — comme l'avait fait Plaute jadis — Boccace en Italie, Chaucer en Angleterre ridiculisent les riches vieillards qui usent de leur fortune pour s'approprier de jolies femmes.

Dans le conte de Boccace[32], un juge pisan, très âgé, épouse la jeune et jolie Bartolomea. À peine parvient-il la nuit de ses noces à remplir son devoir conjugal. Il est si épuisé le matin qu'il invente un moyen de se dérober : il montre chaque jour à sa femme, sur le calendrier, que c'est la fête d'un grand saint et qu'en son honneur on doit s'abstenir de tout rapport charnel. À peine une fois par mois s'y prête-t-il. Un jour qu'ils se promènent en barque, elle est enlevée par un corsaire qui lui prouve quotidiennement sa flamme sans souci du calendrier. Le mari la retrouve : elle refuse de revenir avec lui. Il en meurt et toute la ville en rit.

Dans les *Contes de Canterbury*, Chaucer raconte les mésaventures

d'un vieux marchand, Janvier, qui grâce à son argent se fait épouser par la jolie Mai, âgée de 20 ans. Le soir de ses noces, il avale des électuaires, ce qui lui permet de se dépenser avec ardeur toute la nuit.

> « Ainsi besogne-t-il jusqu'à ce que le jour commence à poindre.
> Alors il prend une soupe de fort clairet
> Et il se met sur son séant dans le lit
> et après cela il chante haut et clair
> et embrasse sa femme et fait mille folies.
> Il était tout comme un poulain plein de folâtrerie
> et bavard comme une pie tachetée.
> La peau flasque de son cou tremble
> pendant sa chanson tant il chante et chevrote.
> Mais Dieu sait ce que Mai pensait en son cœur
> quand elle le vit sur son séant, en chemise,
> en bonnet de nuit et le cou maigre ;
> elle n'estime pas son jeu tant qu'un pois chiche. »

À peu de temps de là, elle le trompe, dans des circonstances burlesques, avec un jeune et beau serviteur. Comme je l'ai indiqué, la sexualité du vieillard dégoûte, quoi qu'il fasse. Boccace se moque de son impuissance ; chez Chaucer, il s'est rendu artificiellement vigoureux ; mais par sa laideur et ses ridicules il fait de l'amour physique un exercice répugnant.

À côté de ce pessimisme réaliste, il semble y avoir eu au Moyen Âge une sorte de pessimisme idéaliste. J'en vois un signe dans l'importance qu'a prise vers le XIVe et le XVe siècle la figure de Bélisaire qui connut par la suite une grande popularité[33]. Après avoir mené une vie glorieuse, conquis l'Italie sur les Goths et refusé l'empire d'Occident, le grand général qui avait sauvé Byzance tomba en disgrâce : il fut impliqué en 562 dans une conspiration contre Justinien, âgé alors de 80 ans ; il fut détenu à l'intérieur de son palais et on confisqua ses biens. Le procès eut lieu en 563. D'après Théophanas qui, à la fin du VIIIe siècle, recopia dans sa *Chronographie* des documents contemporains, son innocence fut prouvée ; on lui rendit sa liberté et ses biens. C'est plus tard, au XIe siècle, que l'auteur anonyme des *Antiquités de Constantinople* — ouvrage qui fourmille d'erreurs — signala rapidement que Bélisaire eut les yeux crevés et

fut réduit à la mendicité. Au XIIIe siècle, Tretzès, grammairien qui vivait à Constantinople, célèbre par son érudition, tout en reconnaissant que beaucoup d'historiens niaient cette version, l'adopta. Il décrit Bélisaire vieux et aveugle, mendiant à la porte du palais : « Donnez une obole à Bélisaire. » Le supplice de l'aveuglement était courant à Byzance : mais rien ne prouve que Bélisaire l'ait subi. Pourquoi l'image s'imposa-t-elle ?

On peut d'abord se demander comment elle s'est popularisée, au point que tous les compilateurs de la Renaissance l'ont par la suite reprise à leur compte. Il ne faut pas oublier que ce fut au Moyen Âge le sort de toutes les légendes ; malgré les difficultés des communications il y avait une grande mobilité de la population : les marchands, les pèlerins transportaient des histoires vraies ou fausses d'un bout du monde à l'autre. Les jongleurs recueillaient ces récits. Ils étaient d'autre part en incessante communication avec les clercs ; il ne faut pas opposer la connaissance savante et la tradition populaire : entre les deux il y avait osmose. Enfin, aux XIIIe et XIVe siècles beaucoup de gens savaient lire. Réel ou mythique, tout événement frappant était vite et largement connu.

Une question plus intéressante, c'est celle du succès obtenu par cette légende. La raison en est sans doute que le Moyen Âge accueille avec empressement toutes les sombres visions. Or, Bélisaire représente de manière exemplaire les misères du grand âge : infirmité, dépendance, passivité, et surtout la déchéance à laquelle le condamnent la dureté et l'ingratitude des hommes. Et puis, du point de vue religieux, cette tragique aventure est édifiante ; un individu élevé au faîte de la gloire et retombé dans l'abjection illustre le « Vanité des vanités » de l'Écriture : sur cette terre, rien n'est sûr ; l'homme ne doit placer sa confiance qu'en Dieu.

Dans le Moyen Âge, comme dans l'Antiquité, il existe un lien mythique entre vieillesse et cécité. Celle-ci symbolise l'exil auquel leur trop longue vie condamne les gens âgés : ils sont coupés du reste des hommes ; cette solitude les grandit et les rend spirituellement clairvoyants. D'autre part, le mythe avait alors de solides racines dans la réalité : on ne savait pas opérer la cataracte et beaucoup d'hommes âgés étaient effectivement aveugles.

Dans la France du XVe siècle, le pessimisme des siècles précédents se perpétue. Le monde, pense-t-on encore, est dans son déclin. Gerson le compare à un vieillard délirant, en proie à toutes sortes de fantaisies et d'illusions. Eustache Deschamps le voit comme un vieillard retombé en enfance :

> « Or est laches, chétis et molz
> Vieulx, convoiteux et mal parlant :
> Je ne vois que foles et folz…
> La fin s'approche en vérité…
> Tout va mal… »

La pensée de la mort est plus que jamais présente : les « danses de mort » deviennent de plus en plus nombreuses et effrayantes. On peint dans toute leur hideur des cadavres, des charognes. Les prédicateurs les opposent aux grâces fallacieuses de la jeunesse. L'homme est un mort en sursis, la beauté une apparence. Odin de Cluny décrit avec une véhémence rarement atteinte l'ignominie qui se dissimule à l'intérieur de notre corps : il appelle celui-ci « un sac d'excréments ». D'autres rappellent qu'il est promis à une décrépitude dont ils décrivent impitoyablement la misère. Le vieillard est alors considéré non comme l'*autre* mais comme le *même* : mais on ne le décrit que de l'extérieur, à la seule fin de disqualifier la jeunesse et la beauté. Des poètes reprennent avec complaisance ces clichés. Eustache Deschamps ne voit dans la vieillesse que maux et sujets de dégoût, déclin de l'âme et du corps, ridicule, laideur : il la fait commencer à 30 ans pour les femmes, à 50 ans pour l'homme ; à 60 ans, tous n'ont plus qu'à mourir. Olivier de La Marche se trouve en accord avec son temps quand, reprenant un thème éculé, il adresse à une jeune beauté de sombres prophéties :

> « Ces doux regards, ces yeux faiz pour plaisance,
> Pensez-y bien, ils perdront leur clarté…
> Vostre beauté changera en laydure
> Votre santé en maladie obscure… »

La femme âgée continue à être un objet de dégoût et de dérision. Sur la tour du Midi de la cathédrale de Bayeux on lit, gravée à cette

époque au sujet d'Isabelle de Douvres, cette inscription dont l'auteur déplore qu'au lieu d'une seule vieille on n'en ait pas enterré cent :

Quarte dies paschale erat
Que jacet hic vetule venimus exequias
Leticie diem magis amissise dolemus
quam centum tales si caderunt vetule.

C'est à cette tradition que se rattache Villon quand, dans *Les Regrets de la belle heaulmière*, il se désole des ravages que la vieillesse fait subir à un corps féminin. Mais si nombreux que soient ses devanciers, il les fait tous oublier. Ce que la mauvaise littérature dissimule sous des mots vides, il le donne à voir dans sa vérité.

Villon aimait le corps féminin :

« Corps féminin qui tant est tendre… »

Dans le *Testament*, il répugne à imaginer qu'il puisse se décomposer sous la terre, il voudrait le voir « tout vif monter aux cieux ». C'est avec mélancolie que lui aussi il prédit à une belle indifférente sa future déchéance :

« Ung temps viendra qui fera dessecher
Jaunir, flestrir votre épanouie fleur.
… Vieil je serai, vous laide et sans couleur. »

Dans les célèbres *Regrets de la belle heaulmière*, une tendre compassion tempère la cruauté de la description. Il avait beaucoup aimé sa mère : « Femme je suis, pauvrette et ancienne. » C'est peut-être pour cela qu'au lieu de regarder du dehors, froidement, la femme décrépite que deviendra un jour la belle heaulmière, il lui laisse la parole. Sans doute aussi a-t-il compris qu'une dégradation n'est poignante que si le sujet la ressent.

« Quand me regarde toute nue
Et je me vois si très changée
Pauvre, sèche, mègre, menue
Je suis presque toute enragée. »

Alors que la plupart des écrivains qui parlent des vieillards n'ont pas même pris la peine de les observer, le tableau tracé par Villon est remarquable d'exactitude :

> « Oreilles pendantes, moussues,
> Le vis pali mort et déteint
> Menton froncé, lèvres peaussues
> C'est d'humaine beauté l'issue. »

Ce n'est pas là une allégorie ; c'est un portrait précis, singulier et qui cependant nous concerne tous. Dans cette vieille femme déchue, la condition humaine tout entière est mise en question. La vieillesse n'est pas réservée aux autres ; elle nous guette, comme elle guette la belle jeune femme dont Villon anticipe les regrets ; elle est notre destin. C'est parce qu'il en a pris conscience que le poème de Villon a une résonance exceptionnelle.

*

Au XVIe siècle, tandis que dans les campagnes la civilisation demeure répétitive et conservatrice, un premier capitalisme continue à se développer dans les cités italiennes et fait son apparition dans d'autres villes : négoce, entreprises industrielles et opérations financières. Cette neuve prospérité permet un immense épanouissement culturel, dans les sciences, les lettres, les arts, les techniques. Des courants très divers s'y manifestent. La Renaissance prolonge les traditions du Moyen Âge. Elle continue à vivre dans la hantise de l'Antéchrist et du Jugement dernier[34]. Elle essaie cependant de promouvoir une idée neuve et harmonieuse de l'homme. L'humanisme, récupérant l'Antiquité, tente de la lier syncrétiquement à l'Évangile ; on veut intégrer au christianisme l'amour de la vie et de la beauté. C'est la tâche que s'est proposée en particulier Érasme ; il apporte un enseignement « de morale et de civilité ».

Il a consacré un de ses *Colloques* aux vieillards ; il décrit un vieillard modèle : à 66 ans, il n'a ni rides, ni cheveux blancs, ni lunettes, et son teint est florissant ; les autres, qui ont eu des

existences débauchées ou aventureuses, ont l'air d'être son père. En Italie, un patricien vénitien, Cornaro, reprend ce thème : une vie sage conduit à une belle vieillesse. Il se donne lui-même en exemple dans le « traité de la vie sobre et réglée ». En vérité, dans ces deux ouvrages il s'agit surtout de faire l'éloge de la vertu : on prétend qu'elle trouve sa récompense dans la santé et la sérénité du dernier âge.

Quant à la vieillesse elle-même, la littérature n'est pas plus tendre pour elle à cette époque que dans les siècles précédents. Le Moyen Âge méprisait la guenille humaine : il la jugeait particulièrement repoussante chez les gens âgés. La Renaissance exalte la beauté du corps : celui de la femme est porté aux nues. La laideur des vieillards n'en paraît que plus haïssable. Jamais celle de la vieille femme n'a été aussi cruellement dénoncée. La misogynie médiévale se perpétue au XVIe siècle et l'influence de l'Antiquité, surtout celle d'Horace, y est prépondérante. Les abus du pétrarquisme ont entraîné par réaction une poésie satirique et bouffonne. Toutes ces raisons conspirent pour expliquer la fréquence et le caractère du thème de la vieille femme.

Les écrivains qui l'exploitent ont été profondément influencés par la pièce où Rojas en 1492 a décrit la société espagnole de son temps : *La Célestine*. Pour la première fois on prenait pour héroïne principale un personnage de vieille femme ; c'était, classiquement, une entremetteuse, mais de tout autre envergure que celles qu'on avait jusqu'alors mises en scène. Ancienne putain, demeurée maquerelle par goût, intéressée, intrigante, lubrique, elle est aussi un peu sorcière et c'est elle qui mène le jeu. Elle est un résumé de tous les vices qu'on attribuait depuis l'Antiquité aux femmes d'âge et malgré toute son adresse elle est à la fin de la pièce sévèrement punie. Le théâtre français a retrouvé avec moins d'éclat cette source d'inspiration : il y a de vieilles entremetteuses, de vieilles courtisanes chez Jodelle, Odet de Turnèbe, Larivey.

Le parti pris antiféministe contre les femmes âgées est manifeste chez Érasme. Il est normal que ce moraliste réprouve celles qui ont l'indécence de penser encore à l'amour. Mais la gratuite méchanceté de sa description étonne chez un humaniste. Il évoque : « Ces femmes décrépites, ces cadavres ambulants, ces carcasses infectes qui exhalent partout une odeur sépulcrale et qui cependant s'écrient à chaque instant : Rien n'est si doux que la vie… Tantôt elles montrent leurs mamelles flasques et dégoûtantes, tantôt elles tâchent de

réveiller la vigueur de leurs amants par les glapissements de leur voix tremblante. » Il faut remarquer au milieu de tant de clichés un thème neuf : le contraste entre l'être hideux qu'est pour autrui la vieille femme et le plaisir qu'elle garde à vivre[35]. Érasme lui en fait grief alors qu'on a coutume de louer les hommes chez qui l'âge n'abat pas l'amour de la vie.

Même dégoût chez Marot devant la vieille qui veut être aimée :

> « … Veux-tu, vieille ridée, entendre
> Pourquoi je ne te puis aimer ? »

Et il le lui dit longuement. Il parle du « laid téton » de la vieille femme, et il fait d'elle un portrait physique répugnant. Il décrit une sorcière qui est une « vieille hideuse ». Même dégoût chez Desportes dans *Le Mépris d'une dame devenue vieille* :

> « Avec des apas dégoûtants
> … Tu penses éveiller mes esprits. »

On humilie volontiers la vieille femme en la comparant à une jeune. D'Aubigné compare à la belle chevelure de sa mie une affreuse vieille « à la perruque teigneuse ».

Pourquoi Du Bellay a-t-il repris ces thèmes dans *L'Antérotique de la vieille et de la jeune* ? Il venait de publier *L'Olive*, poème à la gloire de la femme et de l'amour, inspiré de Pétrarque et qui avait eu un grand succès. On peut s'étonner qu'il ait ensuite écrit cette diatribe violente contre une femme âgée :

> « Vois, ô vieille immonde
> Vieille déshonneur de ce monde
> Celle qui (si bien m'en souvient)
> Sur l'an quinzième à peine vient. »

La première raison est d'ordre littéraire ; il s'est agacé du pétrarquisme qu'il avait lui-même cultivé et qui sévissait alors en France : il en a pris la contrepartie. En Italie où il avait séjourné il a sans doute lu les invectives que les poètes de ce pays adressaient souvent aux vieilles duègnes et il en a été influencé. Peut-être a-t-il eu

à se plaindre de l'une d'elles parce qu'elle ne l'avait pas servi dans ses entreprises amoureuses. La duègne était aux yeux des poètes un personnage ambigu et odieux : ils lui reprochaient tantôt de jouer un rôle d'entremetteuse, tantôt de gêner leurs amours.

C'est surtout en tant qu'ancienne catin qu'on attaque la femme âgée. Immonde si elle prétend encore à l'amour, on dénonce son hypocrisie si elle a tourné à la bigoterie. Du Bellay a écrit aussi un poème réaliste et cruel sur une vieille courtisane romaine. Elle raconte sa vie, le déclin de ses charmes, la pauvreté, la maladie :

« Dame vieillesse
Ne m'a laissé que la gravelle aux reins
La goutte aux pieds et les galles aux mains. »

Cependant il l'interpelle avec animosité :

« Tu es sorcière et maquerelle
Tu es hypocrite et bigote. »

Cet acharnement des poètes contre les anciennes putains a-t-il sa source dans un ressentiment sexuel ? On peut le supposer. Ce qu'il faut en tout cas noter c'est que, mâle ou femelle, le vieillard amoureux suscite le dégoût. Mais quand il s'agit des hommes, la littérature s'en prend aux riches qui achètent le plaisir grâce à leur or ; elle attaque au contraire les femmes de la plus basse catégorie, celles qui se vendent. On comprend facilement la rancune qu'inspirent les premiers ; celle dont les vieilles putains sont l'objet a des raisons plus troubles. Elle s'explique sans doute par quelque frustration.

Comme dans l'Antiquité et dans le folklore, la vieille femme est souvent assimilée à une sorcière : Rabelais décrit la sibylle de Panzoust sous les traits d'une vieille femme « mal en point, mal vestue, mal nourrie, édentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse ».

Enfin la vieille femme ressemble à la mort. Sigogne[36] écrit :

« Respirante momie
Dont on connaît l'anatomie

Au travers d'un cuir transparent. »

« Portrait vif de la mort, portrait mort de la vie
Charogne sans couleurs, dépouille du tombeau
Carcasse déterrée, atteinte d'un corbeau… »

Il est rare au XVIe d'entendre un autre son de cloche ; cependant, à côté d'une ode où il explique combien il est honteux d'aimer une vieille femme, Pierre Le Loyer en a écrit une autre où il peint avec tendresse la vieillesse féminine :

« La vieillesse à la pomme ressemble
Qui est douce et salubre ensemble… »

Une pomme est d'autant plus parfaite qu'elle est plus ridée : il en va ainsi de la vieille femme. François Hulot oppose la « vieille édentée infâme et malheureuse » à la « vieille d'honneur »

« dont la grâce et la forme
À la beauté des jeunes se conforme
… En vérité vieille de grand value
Que pour sa grâce et vertu on salue. »

Il s'agissait de distinguer la grande dame âgée du vil troupeau des vieilles marquées par leurs mauvaises mœurs ou leur pauvreté. Il n'y a qu'un auteur qui ait pris vivement la défense des femmes âgées : c'est Brantôme dans *Les Vies des dames galantes*. Il estime normal qu'elles se livrent encore aux plaisirs de l'amour ; il affirme que certaines restent belles et sont aimées au-delà de 70 ans.

Cependant que les poètes couvrent d'opprobre la femme âgée, le vieil homme est ridiculisé par le théâtre comique. On l'a vu avec Aristophane et Plaute : le théâtre comique refuse au vieillard sa qualité de sujet ; il le présente comme l'*autre*, un pur objet, duquel les spectateurs se désolidarisent par le rire. En mettant en scène des vieillards bouffons, auxquels elle accorde des rôles importants, la *commedia dell'arte* perpétue une tradition qui s'était maintenue à

travers le Bas-Empire et le Moyen Âge. Au IIIe siècle de notre ère, Julius Pollux, dans *L'Onomasticon*, a établi une liste des différents types de masques utilisés dans les comédies et les tragédies. Il y a deux masques de grands-pères, très âgés : « Le premier est le plus âgé ; sa tête est complètement rasée, il a des sourcils très doux, une longue barbe, des joues maigres, le regard baissé, la peau blanche, l'expression joyeuse. Le second est plus maigre, il a un regard plus tendu et plus triste ; il est légèrement pâle, a une longue barbe, les cheveux rouges, des oreilles écrasées. » Il y a un second couple, que Pollux range dans une autre catégorie : « Le vieillard principal a une couronne de cheveux autour de la tête, le nez aquilin, la figure longue, son sourcil droit est levé. L'autre a une barbe longue en éventail, une couronne de cheveux autour de la tête, sa barbe est fournie ; il ne relève pas les sourcils ; son regard est lent. »

Pollux signale trois masques de vieilles : la grosse vieille indulgente ; la louve, c'est-à-dire la vieille maquerelle, avec un nez camard et deux molaires à chaque mâchoire ; la concubine qui cherche à se faire épouser.

La *commedia dell'arte* comporte deux personnages de vieillards : Pantalon et le Docteur. Le premier est le plus important. C'est un marchand retiré des affaires, tantôt riche, tantôt pauvre, père de famille ou vieux garçon, mais toujours très avare, comme l'Euclion de *L'Aululaire*. En outre, il est toujours amoureux. Une gravure de 1577 le représente comme un grand vieillard efflanqué, à la barbe pointue, avec un énorme phallus en érection : cet attribut faisait partie du costume ordinaire de Pantalon. Cependant il est teigneux, goutteux, catarrheux. Il essaie de corrompre avec de l'or les jeunes femmes dont il s'éprend. Il est joué par ses enfants, par ses servantes, cocufié par sa femme s'il en a une, dupé par des coquettes. Il se croit très sage ; il veut donner des conseils, il fait des discours ampoulés, il prétend se mêler des affaires de l'État : il est si exaspérant qu'on le rosse pour le faire taire. D'après les gravures, les acteurs faisaient contraster ses accès de sénilité avec des crises d'agilité. Le personnage a pris des noms différents dans les diverses régions de l'Italie ; il s'est appelé Pancrace, Cassandre, Zanobio. En France il s'est incarné dans Gaultier-Garguille et Jacquemin-Jadot.

L'autre vieillard, c'est le Docteur, un gros bêta pédant, membre de toutes les académies. L'homme âgé ce n'est plus seulement celui qui

accapare les richesses, mais aussi — trait que jusqu'alors nous n'avons pas encore rencontré — celui qui prétend détenir le savoir. Il n'en est que plus dérisoire car en vérité le Docteur est ignare, il dit d'énormes bourdes, il écorche à longueur de journée des citations grecques ou latines. On l'appelle aussi Baloardo : le balourd. Il est ami de Pantalon et, comme celui-ci, à la fois avare et galant. Tout le monde se moque de lui.

On ne rencontre qu'un personnage de vieille femme : l'entremetteuse. La vieille femme honnête qui a perdu sa séduction sans acquérir de pouvoir n'est ni objet ni sujet : elle n'est rien. Les épouses sont des femmes entre deux âges et elles n'ont qu'un rôle relatif : elles sont la compagne, le témoin ou le censeur des extravagances de leur vieux mari. La courtisane, qui a acquis une fortune personnelle et ne dépend de personne, une fois vieillie utilise son expérience et poursuit ses propres fins : s'enrichir. C'est un individu autonome, un sujet. Cependant elle intéresse peu parce qu'elle n'est guère qu'une utilité, une figure stéréotypée.

Les hommes d'âge sont aussi très conventionnels. La *commedia dell'arte* ne nous renseigne pas vraiment sur les mœurs du temps : elle se borne à utiliser dans des intrigues peu variées les divers « masques » dont elle a traditionnellement hérité et dont le rôle est d'avance défini.

Il n'y a pas beaucoup plus d'invention dans *La Clizia* où, au début du XVIe siècle, Machiavel ne fait guère que démarquer Plaute. Nicomaro a 70 ans, il ne lui reste plus beaucoup de dents. Amoureux de Clizia, il décide de la marier à son valet qui la lui refilera. Il se prépare à sa nuit de noces en prenant un électuaire appelé satyricon. Il est finalement grugé et se repent. Le thème est encore une fois le contraste entre la sage conduite qui convient aux vieillards et les désirs sexuels qui les agitent encore. Sa femme décrit l'homme idéal qu'il était avant de s'engouer de Clizia et se désole de sa métamorphose : « C'était alors un homme honorable, grave, réservé. Il employait son temps honorablement ; levé le matin de bonne heure, il entendait la messe et s'occupait des provisions pour la journée ; ensuite il expédiait les affaires qu'il pouvait avoir… le dîner fini il s'entretenait avec son fils, lui donnant de sages avertissements. Cette vie régulière était un exemple pour tout le monde dans la maison… Mais depuis qu'il s'est toqué de cette fille, ses affaires sont

négligées, ses terres s'abîment, son commerce se perd ; il crie toujours sans savoir pourquoi… Si vous lui parlez, il ne vous répond pas ou vous répond tout de travers. »

Et dans une des *canzone* qui coupent la pièce, on dit : « Autant l'amour est gracieux dans un jeune cœur, autant il est rebutant dans l'homme qui a vu se faner les fleurs de l'âge… Ainsi donc, vieillards amoureux, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de laisser les galantes entreprises à l'ardente jeunesse. »

Le théâtre de Ruzzante est d'une inspiration beaucoup plus originale : c'est un théâtre de lutte. On ne sait pas grand-chose sur Angelo Beolco qui jouait dans ses pièces le rôle de Ruzzante et fut connu sous ce nom. Fils naturel d'un médecin de Padoue, élevé dans la famille de son père, plus tard ami et protégé du riche patricien Cornaro, il prit vivement parti dans ses *Orazioni* pour les paysans, les pauvres, les opprimés. Dans toute son œuvre se manifeste cette sympathie. Il ne met pas en scène des masques stéréotypés : même le personnage de Ruzzante est très varié. *La Pastorale* est assez conventionnelle. Le vieux berger Milesio est amoureux d'une nymphe et déplore cette folie. Comme elle le repousse, il perd le sens au point qu'on le croit mort : « Ô malheureux amant, où en es-tu arrivé ? À quoi te voilà conduit, âge déraisonnable ! »

Mais en général il s'inspire des mœurs et du langage des gens de son époque, en particulier des paysans. Jeune lui-même, il s'attaque aux vieillards en tant que leurs richesses leur permettent d'opprimer les pauvres. Dans *La Vachère*, imitée de *L'Asinaria*, le vieux Placidio ne nuit à personne, aussi est-il peint avec quelque indulgence : il ressemble à Déménète, mais il a des qualités, il aime son fils et, quand il est dupé et déconfit, sa femme lui pardonne. En revanche, le héros de *L'Anconitana*, un vieil octogénaire vénitien enrichi, est vilipendé sans pitié[37]. Cynique, débauché, accablé d'infirmités, ridicule, il est avare mais plus lubrique encore puisqu'il est disposé à s'acheter à prix d'or la courtisane Doralia. Il est si vaniteux qu'il se croit aimé. Il se fait berner par son valet.

Ruzzante pousse beaucoup plus loin dans le *Deuxième dialogue rustique* la caricature du vieillard amoureux : aucun autre auteur ne l'a peint avec un réalisme aussi hideux. Il a enlevé à Bilora, son mari, une jeune femme qui par intérêt consent à vivre avec lui, car il est très riche. Mais elle se plaint : « Il est à moitié malade. Toute la nuit il

tousse comme une brebis pourrie. Jamais il ne dort ; à chaque instant il cherche à m'enlacer, il me couvre de baisers… — Sûr qu'il a l'haleine plus puante qu'un tas de fumier, répond Bilora. Il sent la mort de mille lieues et il a tant d'ordure au cul qu'il faut bien qu'elle lui sorte de l'autre côté, n'est-ce pas ! » À la fin Bilora reprend sa femme, après avoir rossé le vieillard, conformément à la tradition comique.

Le dégoût que lui inspirait le grand âge, Ruzzante, dans la *Piovana*, l'exprime par la bouche du vieux Tura : « La jeunesse est semblable à un beau buisson fleuri où tous les oiseaux se logent pour chanter : tandis que la vieillesse ressemble à un chien maigre dont les mouches envahissent et dévorent les oreilles. »

« Tout ce qui touche à la vieillesse est bien plus exposé au malheur… La vieillesse est en vérité une mare où se rassemblent toutes les eaux malsaines et qui n'a point d'autre écoulement que la mort. Veut-on souhaiter du mal à quelqu'un ? Qu'on lui dise : puisses-tu devenir vieux. »

Pourquoi le XVIe siècle a-t-il attaqué les vieillards avec tant d'acharnement ? Le père était loin de détenir l'autorité du *pater familias* romain. Aussi bien n'est-ce pas lui qui est bafoué : c'est le riche vieillard qui se pose en rival des jeunes. À cette époque pas plus qu'aux précédentes, les vieillards des classes inférieures n'intéressent la littérature. Il faut en outre remarquer que les nobles, les patriciens ne sont pas attaqués : leur pouvoir, leur fortune, on admet qu'ils les détiennent par droit divin. On ne conteste pas la hiérarchie sociale établie. Celui qui suscite la rancune, c'est le nouveau riche, le bourgeois qui a réussi une ascension individuelle. Si ses affaires ont prospéré, il se trouve dans ses dernières années détenteur de biens considérables : aux yeux de l'homme mûr qui travaille pour subsister, aux yeux de la jeunesse souvent impécunieuse, cet accaparement apparaît comme une injustice ; il provoque une envie haineuse ; on attribue sa réussite à l'avarice. Le scandale devient intolérable si les vieillards se servent de leur or pour s'acheter de jeunes femmes : alors les jeunes se sentent sexuellement frustrés. On se venge d'eux, on essaie de les dégoûter de leurs « vices », en les caricaturant cruellement ou en riant de leurs caricatures : contre eux, les auteurs et le public sont complices. Ainsi s'explique la multiplicité des incarnations de Pantalon, et leur succès.

À côté de ces œuvres qui présentent les vieillards, femmes et hommes, comme des objets, il s'en trouve un petit nombre qui les intègrent à la condition humaine. Ainsi un branle cité par Jacques Yver dans *Le Printemps* : on conseille aux jeunes de profiter de leurs beaux jours car la vieillesse les guette, et elle ne leur apportera que tristesse et regrets :

> « Chagrin et jalousie
> Aiment le poil grison
> La douce frenaisie
> N'a si rude prison.
>
> « Ha jeunesse trop folle
> Qui attent désormais
> Car l'aage qui s'en vosle
> Ne retourne jamais.
>
> « Puis le feu devient cendre
> Où se couve un regret… »

Dans *L'Esté*, Poissenot assimile — ainsi qu'avait fait Plutarque — la vieillesse à l'automne, considérée non comme mûre fécondité mais comme stérilité ; c'est en tant qu'elle fait partie de son destin qu'il l'envisage :

« Si l'on veut curieusement regarder tout le temps que nature a départi à l'homme en ceste vie humaine, on trouvera que tout ainsi que les arbres, estans couverts de leur verdue et les prez au commencement du renouveau bigarrez de l'émail de diverses fleurettes, contentent de beaucoup plus la vue du spectateur que lorsque venus à maturité cest ornement peu à peu déchet et périt, les fruicts commençans à perdre ceste parure qui leur servait de lustre, et les herbes diaprées de mille couleurs s'apprestantes à fener. De mesme j'ose dire que nul de bon jugement ne se trouvera tant ennemi de soi même qu'il n'advoue la saison, laquelle influe et espand en nous une vigueur nourrie d'une bonne disposition et prompte allaigresse en toutes entreprises, ne soit beaucoup plus délectable qu'aucune autre. »

La vieillesse tient une place importante dans l'œuvre de Ronsard. Influencé par l'Antiquité et par son époque, il peint lui aussi avec dégoût la déchéance des vieilles putains. Sa Catin est une « image dédorée », aux dents « chancreuses et noires » ; elle a « l'œil chassieux et le nez morveux ». Il a souvent exploité le thème de la fugacité de la jeunesse, guettée par un avenir de tristesse et de laideur.

> « Cueillez, cueillez votre jeunesse !
> Comme à cette fleur la vieillesse
> Fera ternir votre beauté. »

Mais aussi il a parlé de sa propre vieillesse avec des accents personnels et poignants. C'est à la fin de sa vie qu'il atteignit le faîte de sa gloire et qu'il écrivit ses plus belles œuvres. Cependant il se rebellait contre le poids des ans. Il en avait souffert prématurément. Jeune il était beau, séduisant, bon cavalier. À 38 ans, frappé d'une maladie qu'il confondait avec les ravages du temps, il avait l'apparence d'un vieillard édenté, aux cheveux blancs ; il se plaignait de mauvaises digestions, de mauvaise circulation, d'insomnies, d'accès de fièvre :

> « Ma douce jeunesse est passée
> Ma première force est cassée
> J'ai la dent noire et le chef blanc
> Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
> Tant j'ai le corps froid, ne sont pleines
> Que d'une eau rousse au lieu de sang. »

Il ne s'en consola jamais, d'autant qu'il gardait des besoins d'activité physique et d'amour. L'arthrite, la goutte l'empêchaient de faire du sport ; il devint irritable, insociable, influencé pensait-il par « Saturne ennemi » sous le signe duquel il était né et qui le rend

> « Farouche, soupçonneux, triste et mélancolique ».

Il se croyait maudit par les astres. Après une jeunesse où il avait cru au triomphe de l'humanisme, il avait assisté à la ruine de ses espoirs : la guerre civile ravageait la France ; il avait 48 ans quand eut

lieu la Saint-Barthélemy. Il est profondément sincère quand il écrit :

> « Le vrai trésor de l'homme est la verte jeunesse.
> Le reste de nos ans ne sont que des hivers. »

Agrippa d'Aubigné n'est pas moins convaincu quand il vante les douceurs de la vieillesse ; lui aussi il l'assimile à l'hiver ; mais il en fait la saison du loisir serein et non de la froideur stérile[38]. Il avait eu une existence agitée et aventureuse : il avait guerroyé, été blessé, fait de la prison, pris des villes ; il avait été contraint de les rendre ; il avait essuyé des fatigues extrêmes et aussi de vives déceptions. Il avait aimé et perdu une première femme. À 70 ans, il aurait encore voulu se battre dans les rangs des protestants pour défendre La Rochelle. On refusa son concours et il se retira dans son château de Crest avec Renée Burlamachi qu'il aimait et qu'il venait d'épouser. C'était une femme de 50 ans, très cultivée et qui lui était passionnément dévouée. Il trouva de la douceur à cette vie de gentilhomme campagnard lettré, qui recevait des étrangers de marque. Il vit dans l'hiver de sa vie un havre de paix et le célébra dans des poèmes :

> « Voici moins de plaisirs mais aussi moins de peines ;
> Le rossignol se tait, se taisent les sirènes.
> Nous ne voyons cueillir ni les fruits, ni les fleurs.
> L'espérance n'est plus, bien souvent tromperesse
> L'hiver jouit de tout ; bienheureuse vieillesse
> La saison de l'usage et non plus des labeurs. »

Ni la sincérité de Ronsard ni celle de d'Aubigné n'excluent les clichés. Il n'y a qu'un écrivain en ce siècle qui les ait radicalement écartés : c'est Montaigne. D'après sa propre expérience, il s'est interrogé sur la vieillesse comme si personne avant lui n'en avait parlé ; c'est là le secret de sa profondeur : le regard direct et exigeant qu'il dirige sur une réalité qu'on s'efforce généralement de masquer. L'Antiquité caricature les vieillards tout en faisant l'éloge de la vieillesse. Montaigne refuse et de s'en moquer et de l'exalter. Il veut en dégager la vérité. Personnellement, il n'estime pas qu'elle l'ait enrichi. Contre l'optimisme moralisateur de Platon et de Cicéron,

contre les prétentions des vieillards à la sagesse, il invoque son propre témoignage. Il a un peu plus de 35 ans quand, envisageant la période de sa vie qui précéda ses 30 ans, il écrit : « Quant à moi, je tiens pour certain que depuis cet âge et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté et plus reculé qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps la science et l'expérience croissent avec la vie ; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté et autres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles se fanent et s'alanguissent. »

Et aussi :

« Depuis, d'un long traict de temps je suis envieilli, mais assagi je ne le suis certes pas d'un pouce. Moy à cette heure et moy tantôt sommes bien deux ; mais quand meilleur ? Je n'en puis rien dire. Il ferait beau être vieil si nous ne marchions que vers l'amendement. C'est un mouvement d'ivrogne, titubant, vertigineux, informe, ou des jonchets que l'air manie casuellement selon soy. »

Dans le troisième livre, écrit tardivement, Montaigne continue à préférer sa jeunesse à un âge qu'il considérait déjà comme la vieillesse. Il estime n'avoir fait que diminuer, et non progresser : « Au demeurant, je hay cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy qui disait anciennement être obligé aux années de quoy elles l'avoyent deffaict de la volupté avoit autre opinion que la mienne ; je ne sçaurray jamais bon gré à l'impuissance de bien qu'elle me face… Nos appétits sont rares en la vieillesse ; une profonde satiété nous saisit après ; en cela je ne voy rien de conscience ; le chagrin et la faiblesse nous impriment une vertu lâche et catarreuse. Moy qui la secoue vivement et attentivement, trouve que ma raison est celle mesme que j'avoy en l'aage plus licencieux, sinon, à l'avanture, d'autant qu'elle s'est affaiblie et empirée en vieillissant. Pour la voir hors de combat, je ne l'estime pas plus valeureuse. Je ne luy voy rien juger apar soy que lors elle ne jugeât ; ny aucune nouvelle clarté.

« … Je seroy honteux et envieux que la misère et desfortune de ma décrépitude eut à se préférer à mes bonnes années, saines, éveillées, vigoureuses ; et qu'on eust à m'estimer non par où j'ay été, mais par où j'ay cessé d'estre… Pareillement, ma sagesse peut bien estre de même taille en l'un et l'autre temps ; mais elle estoit bien de plus d'exploit et de meilleure grâce, verte, gaye, naïve, qu'elle n'est à présent : croupie, grondeuse, laborieuse…

« Nous appelons sagesse la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses présentes. Mais à la vérité nous ne quittons pas tant les vices comme nous les changeons et, à mon opinion, en pis… Et ne se void point d'âmes, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent à l'aigre et au moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son décroist. »

J'admire que Montaigne, jetant par-dessus bord les clichés traditionnels et lénifiants, refuse de prendre aucune mutilation pour un progrès et de tenir pour un enrichissement la simple accumulation des années. Mais il y a dans son cas un curieux paradoxe qui, s'il lui échappe, saute aux yeux du lecteur : les *Essais* sont devenus un livre de plus en plus riche, intime, original et profond à mesure que l'auteur avançait en âge. Ces belles pages âpres et désabusées sur la vieillesse, il n'aurait pas été capable de les écrire à 30 ans. C'est au moment où il se sent diminué qu'il est le plus grand. Mais sans doute n'aurait-il pas atteint cette grandeur sans la sévérité qu'il exerce contre lui-même. Toute complaisance affadit : Montaigne vieillissant a su s'en garder. S'il progresse, c'est que son attitude à l'égard du monde et de soi-même est devenue de plus en plus critique : et le lecteur se trouve dans la situation difficile d'adhérer à la critique tout en constatant le progrès.

Ce que nous enseigne l'iconographie de la Renaissance sur l'idée que celle-ci se faisait de la vieillesse est très incertain. Comme au Moyen Âge, il y a des images qui traduisent des représentations populaires. Mais il existe une peinture savante où les artistes s'expriment individuellement : dans quelle mesure subissent-ils l'influence de leur temps ?

Sur les images populaires, la comparaison des différents âges avec les moments de l'année est devenue un cliché. Un calendrier de l'époque illustre les mois par des scènes de la vie de famille. En novembre, le père est vieux et malade. En décembre, il agonise. D'autres gravures évoquent les « degrés d'âge » d'une manière qui s'est perpétuée jusqu'au XIXe siècle : la vie y apparaît comme une escalade suivie d'une descente. Elle est représentée par un double escalier aboutissant à un palier. Sur cette plate-forme se tient un homme, ou un couple, de 50 ans ; à gauche, à partir du sol où repose

un berceau, montent vers lui l'enfant, l'adolescent, l'homme jeune, l'homme mûr ; à droite descendent de marche en marche des hommes de 60, 70, 80, 90 ans ; le centenaire cloué dans son lit repose au pied de l'escalier au même niveau que le bébé. Les personnages sont habillés à la mode de leur temps. Sous l'escalier se tient la Mort armée de sa faux. Ce qu'il y a de curieux dans cette représentation de l'existence, c'est que les gens qui meurent à 100 ans sont très rares et l'étaient encore davantage autrefois. En fait, il ne s'agit pas sur ces gravures de décrire la vie humaine telle qu'elle se déroule dans sa réalité contingente, mais d'en fixer une sorte d'archétype. Leur pessimisme est d'inspiration chrétienne : voué à une triste dégringolade, l'homme, même du temps de sa prospérité, doit s'occuper avant tout de son rachat[39].

Le thème des âges de la vie a inspiré des peintres. Ils les représentent d'ordinaire par un trio : un jeune homme, un homme mûr, un vieillard. C'est ainsi dans le *Concert* de Titien où l'homme âgé a une barbe, une tête chauve, mais semble encore vert[40].

Un autre thème populaire, c'est celui de la Fontaine de Jouvence. Au XVe siècle, c'est le sujet de nombreuses gravures : sur l'une d'elles, on voit de vieilles femmes qui plongent dans une piscine et dès qu'elles en ressortent, rajeunies, elles tombent dans les bras de beaux jeunes gens. Au XVIe siècle, le mythe est demeuré si vivace qu'en 1512, organisant l'expédition qui lui fit découvrir la Floride, Ponce de León allait à la recherche de la Fontaine de Jouvence. Il y a beaucoup de gravures et de tableaux qui développent des thèmes analogues. Il en est un célèbre de Cranach le Jeune ; au centre se voit une vaste piscine où baignent des corps nus ; à gauche, des vieillards sont transportés jusqu'au bord de l'eau dans des charrettes ou à dos d'homme ; ils en sortent à droite, gais et heureux ; hommes et femmes dansent et batifolent dans les prés.

Parmi les tableaux de la Renaissance, on compte de nombreux portraits de vieillards. Ils ont des caractères très différents selon les circonstances. À l'époque, les vieillards riches et vénérés sont fiers de leur vieillesse. En Italie, beaucoup renouent avec la tradition antique : ils font sculpter leur buste par Rossellino, par Mino da Fiesole qui les représentent tels qu'ils souhaitaient se voir. Les papes se font peindre par Raphaël, par Titien, les doges et les patriciens de Venise par le Tintoret : sur leurs portraits ils ont de belles barbes

blanches et un air reposé. Dans les compositions inspirées de l'Antiquité et de la Bible, les vieillards sont souvent idéalisés. Mais aussi les peintres choisissent volontiers des sujets où le vieillard apparaît comme peu édifiant : Noé en proie à l'ivresse, Silène grotesque et ivre, Loth et ses filles ; ce dernier thème a été traité entre autres par Dürer, par le Guerchin, par le Tintoret, et d'une manière particulièrement lubrique par Lucas de Leyde qui a souvent campé des vieillards dans des attitudes ridicules ; le vieillard lubrique est aussi évoqué sur les nombreuses toiles qui représentent Suzanne au bain. Beaucoup de peintres ont dénoncé la laideur de la vieillesse. Sur la toile de Dürer, *Le Christ entre les docteurs*, on voit deux assez beaux visages de vieillards et un horrible. Le plus hideux des *Deux percepteurs d'impôt* de Van Reymerswaele est un très vieil homme. Le réalisme est poussé jusqu'à la cruauté dans le célèbre tableau de Ghirlandaio, *Le Vieillard et le petit-fils*[41].

Le thème de la « vieille laide » se retrouve chez des peintres. La belle étude de Giorgione intitulée *Col tempo* montre une femme abîmée par l'âge. La laideur est souvent poussée jusqu'à la caricature : Baldung peint des sorcières décharnées, flétries, affreuses, qui semblent échappées des poèmes de Sigogne ou de Marot. Quentin Metsys, qui était un ami d'Érasme, a peint, dit un de ses contemporains, « quelques trognes séniles monstrueuses d'hommes et de femmes ». La plus célèbre, c'est *La Duchesse laide*, grotesquement parée, hideusement décolletée, au visage bestial. Wenzel Hollar a peint le même personnage dans son tableau intitulé *Le Roi et la Reine de Tunis* ; l'homme n'est pas beau, mais attire peu l'attention ; la femme est un doublet de *La Duchesse laide*.

Les très grands artistes façonnent leur temps plutôt qu'ils ne portent témoignage sur lui. Dans les magnifiques tableaux qu'il peignit, étant lui-même très âgé, *Les Régents* et surtout *Les Régentes*, Frans Hals, parvenu au sommet de son art, ne donne dans aucun poncif ; il n'exalte ni ne décrie la vieillesse : il cherche à saisir la vérité des visages qu'il représente. C'est aussi le cas de Vinci, de Rembrandt, dont l'œuvre fait une grande place aux vieillards. Vinci a poussé l'étude de leurs traits jusqu'à la caricature : il l'a fait pour tous les âges. Mais il a donné une grande beauté à quelques-uns de ceux qu'il a représentés. Dès 30 ans, Rembrandt a peint des vieillards : une de ses dernières œuvres, c'est l'admirable *Homère aveugle*. Il ne se soucie

pas de s'accorder avec son époque : il cherche à rendre sa propre vision.

Dans la mesure où elle s'éloigne des représentations populaires pour devenir un ensemble de créations individuelles, l'iconographie perd en grande partie sa valeur de témoignage ; de ce point de vue son intérêt diminue dans la mesure où grandit celui de la littérature. Je n'aurai plus guère l'occasion de m'y référer.

*

De l'ancienne Égypte à la Renaissance, on voit que le thème de la vieillesse a presque toujours été traité de manière stéréotypée ; mêmes comparaisons, mêmes adjectifs. Elle est l'hiver de la vie. La blancheur des cheveux, de la barbe, évoque la neige, la glace : il y a une froideur du blanc à laquelle s'opposent le rouge — le feu, l'ardeur — et le vert, couleur des plantes, du printemps, de la jeunesse. Ces clichés se perpétuent en partie parce que le vieillard subit un immuable destin biologique. Mais aussi, n'étant pas agent de l'Histoire, le vieillard n'intéresse pas, on ne prend pas la peine de l'étudier dans sa vérité. Et même il y a dans la société une consigne qui est de le passer sous silence. Soit qu'elle l'exalte ou qu'elle le ravale, la littérature l'enfouit sous des poncifs. Elle le cache au lieu de le révéler. Il est considéré par rapport à la jeunesse et à la maturité comme une sorte de repoussoir : il n'est pas l'homme même, mais sa limite ; il est en marge de la condition humaine ; on ne la reconnaît pas, on ne se reconnaît pas en lui[42].

Il y a au début du XVIIe une éclatante exception : en écrivant *Le Roi Lear*, Shakespeare a choisi d'incarner dans un vieillard l'homme et son destin. Pourquoi et comment ?

Dans ses *Sonnets*, Shakespeare a passionnément dénoncé les ravages du temps. Il compare l'existence humaine au déroulement de l'année ou à celui d'une journée ; ou aux deux ensemble : la vieillesse est un triste déclin.

« Tu reconnais en moi ce moment de l'année
Où pendent aux rameaux qui tremblent dans le froid,

Chœurs nus et délabrés, quelques feuilles fanées
Où des oiseaux naguère on entendait la voix ;
En moi tu vois aussi le feu crépusculaire
Qui décline à l'ouest au coucher du soleil
Et que doit emporter bientôt la nuit austère. »

« Car le temps sans répit mène à l'affreux hiver
L'été, pour l'y détruire, et la sève se glace.
Plus de feuillages drus, la neige a recouvert
La beauté ; en tous lieux la stérilité passe. »

« Donc ne laisse l'hiver, de sa main décharnée
Ravager ton été sans l'avoir distillé… »

« Quand le jour gracieux relève à l'Orient
Son chef ardent, chaque œil en ce bas lieu salue
Sa sainte majesté…
… Mais passé au zénith, quand sous son char lassé
Il roule hors du jour, vieillard faible et morose
Les yeux zélés naguère ores se sont détournés
De son cours déclinant, et d'autre part se posent. »

« Ores le temps confond tous les dons qu'il a faits ;
De jeunesse il détruit l'éclatante parure
Creusant mainte tranchée au front de la beauté…
Il se paît des trésors les plus vrais de Nature
Et tout doit ici-bas à sa faux succomber.
Mais aux temps à venir mes vers seront rebelles
Et te célébreront malgré sa main cruelle. »

« Le fer cruel de l'âge destructeur… »

« Lorsque je vois du temps la dure main défaire
D'un riche âge passé l'orgueil enseveli… »

Malgré leur sincère âpreté, ces vers appliquent à la vieillesse les stéréotypes classiques : elle est l'hiver, le crépuscule où s'enseveliront toutes les richesses de la jeunesse ; on ne peut lutter contre elle qu'en conquérant par son génie l'immortalité.

Shakespeare jette sur les vieillards un regard sans complaisance : « Beaucoup de vieillards ont l'air d'être déjà morts ; ils sont pâles, lents, lourds et inertes comme le plomb », écrit-il dans *Roméo et Juliette*[43]. Et dans *Comme il vous plaira*, il en fait une description cruelle :

> « Maigre bouffon en pantoufles,
> lunettes sur le nez et bourse au côté,
> ses chausses de jeune homme, conservées avec soin, sont trop
> larges d'un monde
> pour ses mollets ratatinés ; et sa grosse voix virile,
> redevenant fausset d'enfant, siffle et grince dans sa gorge.
> L'ultime tableau de cette histoire bizarre et mouvementée
> est une seconde enfance et le pur oubli,
> sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien[44]. »

Dans ses tragédies, il a donné de la grandeur à certains vieillards : à Jean de Gand, dans *Richard II* ; à l'extraordinaire reine Marguerite de *Richard III*. Mais ce ne sont que des personnages secondaires, représentant, auprès d'un héros dans la force de l'âge, l'ancienne génération.

Le Roi Lear est la seule grande œuvre, à part *Œdipe à Colone*, dont le héros soit un vieillard ; la vieillesse n'y est pas conçue comme la limite de la condition humaine, mais comme sa vérité : c'est à partir d'elle qu'il faut comprendre l'homme et son aventure terrestre[45].

La légende, dont l'origine est très ancienne, appartient au folklore anglo-saxon. J'ai dit pourquoi les mœurs de l'Angleterre médiévale lui ont valu une grande popularité. Shakespeare l'a sans doute reprise à une *chronicle play* appelée *Leir* qu'on joua en 1594. Il a emprunté à l'histoire du roi de Paphlagonie, dans *L'Arcadie* de Sidney, l'intrigue parallèle de Gloucester et de ses deux fils. Mais, dépassant de loin ces prétextes, il a exprimé, à travers le drame du vieillard, toute l'absurde horreur de notre existence. Au commencement du drame, Lear n'est pas fou : mais en lui la vieillesse même ressemble à la folie. Inadapté à la réalité, il décide étourdiment de partager son royaume entre ses filles, et il a l'imbécillité, pour mesurer leur affection, d'exiger d'elles des déclarations verbales. Habitué, du fait qu'il est roi, aux louanges les plus outrées, facilement dupé par cet encens, il croit aux belles

paroles de ses deux aînées ; borné, têtu, impérieux, il se cabre devant l'attitude de Cordélia qui refuse d'entrer dans ce jeu sénile et il la déshérite. Les deux filles hypocrites le jugent avec une cruelle lucidité : « Nous devons attendre de sa vieillesse non seulement les défauts enracinés de longue date, mais aussi bien le dérèglement capricieux que des années infirmes et colériques apportent avec elles », dit Gonerille.

Parallèlement, l'aveuglement de Gloucester, qui se laisse convaincre à l'étourdie que son fils aimant, Edgar, est un scélérat et qui se fie au traître Edmond, confirme que Shakespeare voyait dans le grand âge non pas sagesse, mais aberration. Lear est condamné, par la méchanceté de ses filles, à errer, tel Œdipe en vagabond, au sein d'une nature hostile : le vieillard est un être séparé, exilé ; Gloucester, à qui on a crevé les yeux, symbolise aussi — comme Homère, Œdipe, Bélisaire — cette absence qui est le lot du grand âge. Mais c'est Lear surtout, la tête égarée, ayant tout perdu, qui incarne le tragique délaissement de l'homme. Au début du drame, il ressemble à tous les héros shakespeariens qu'une passion butée — ambition, jalousie, ressentiment — pousse à de folles et funestes résolutions. L'auteur le peint de l'extérieur avec autant de sévérité que Macbeth ou Othello ; mais lorsque son dénuement et son affreux désarroi ont révélé à Lear la vérité de sa condition, Shakespeare se projette en lui, il parle par sa bouche : « L'homme n'est-il que cela ? L'homme non paré n'est rien de plus qu'un pauvre animal nu et fourchu comme toi. Allons ! à bas les emprunts ! Allons, dépouillons-nous ici ! » s'écrie Lear en arrachant ses vêtements. Il veut détruire l'ordre ancien qui, asservissant l'homme à la richesse et aux honneurs, lui dissimule son humanité : il entrevoit un ordre nouveau, où l'individu repartirait à zéro, dans la nudité de l'enfance. Seulement il est trop tard. Il sombre dans une démence où par instants fulgurent des vérités : ces révélations qui l'éblouissent ne peuvent lui servir à rien ; elles l'élèvent au-dessus de lui-même : il n'a plus le temps d'y conformer sa vie. L'Antiquité, le Moyen Âge attribuaient aux fous un caractère sacré et une espèce de voyance. La vieillesse confinant souvent à la folie, il arrive qu'en elle se concilient les deux images contradictoires qu'on s'en forme traditionnellement : le vénérable sage et le vieux fou. Ainsi, en Lear délirant et inspiré. Le moment où il touche au sublime est aussi celui où il se décompose. Il voit clair

enfin, et Cordélia lui est rendue : mais c'est son cadavre qu'il serre dans ses bras. Et lui-même n'a plus d'autre issue que la mort. Kott[46] a raison de comparer le drame à *Fin de partie*. C'est la tragédie de la vieillesse en tant qu'elle nous découvre le non-sens de notre inutile passion. Si la fin de l'existence est cette impuissance égarée, la vie tout entière se révèle à sa lumière comme une aventure misérable.

On s'est souvent demandé quelles raisons avait eues Shakespeare pour écrire *Le Roi Lear*, c'est-à-dire pour incarner l'homme dans un vieillard. Peut-être y a-t-il été incité par le sort tragique auquel était réduite la vieillesse dans les villes et les campagnes anglaises. Lorsque sous les Tudors le système des manoirs se brisa et que le chômage ravagea les villes, la mendicité sévit, bien que — sauf sous Édouard VI — elle fût interdite. Il n'est pas exclu que la misère de ces vieux vagabonds — dépossédés, dénués de tout, égarés — ne lui ait inspiré le personnage du vieux roi. Mais aussi il faut remarquer que le héros de Shakespeare n'est pas — comme celui de Corneille ou de Racine — un homme poursuivant activement des fins qui donneraient un sens à son existence. Il est mû par d'aveugles passions qui font de sa vie un « monologue plein de bruit et de fureur raconté par un idiot ». Cette absurdité se révèle avec un particulier éclat, si on adopte sur l'humanité le point de vue du vieillard, coupé de l'avenir, réduit à la pure passivité de son être-là. Il est normal que Shakespeare, après avoir montré l'homme esclave de l'ambition, de la jalousie, du ressentiment, ait choisi de le peindre écrasé par la fatalité de l'âge. L'individu engagé dans des entreprises répugne à reconnaître le sombre aspect de notre ambivalente condition : des grands drames de Shakespeare, *Le Roi Lear* a été en général le moins bien accueilli et le moins bien compris.

*

Au XVIIe, les jeunes conservent la réalité du pouvoir. Seul fait exception parmi les souverains Louis XIV qui, âgé, et manœuvré par la vieille Mme de Maintenon, prit encore une part active au gouvernement. À partir du Concile de Trente, les papes aussi furent généralement vieux. L'Église s'était stabilisée ; contre les forces décentralisatrices, le Saint-Siège s'identifia désormais à l'Église. Il étendit son influence grâce aux ordres religieux, particulièrement aux

Jésuites, aux théologiens, au réseau des nonciatures que favorisèrent les facilités offertes par des postes régulières. La Contre-Réforme dota les papes d'un grand prestige et on exigea d'eux des mœurs austères : l'âge contribua à leur donner un caractère sacré et on escomptait qu'il les aiderait à pratiquer la vertu. On misait aussi sur le caractère conservateur des vieillards. D'un jeune pape de 40 ans, on peut redouter des initiatives gênantes ; élu à 70 ou 75 ans, on escompte — parfois à tort — qu'il demeurera conforme au personnage qu'on a choisi en connaissance de cause et qu'il ne s'écartera pas des chemins tracés. Sur les douze pontifes qui se succédèrent après le Concile, deux furent élus à 53 et 55 ans, trois à 60, deux à 64, quatre à 70, un à 77. Par la suite, les papes et les membres du Sacré Collège furent presque toujours très âgés.

Le XVIIe siècle français a été très dur pour les vieilles gens. La société était autoritaire, absolutiste. Les adultes qui la régissaient n'y accordaient pas de place aux individus n'appartenant pas à la même catégorie qu'eux : vieillards et enfants. La moyenne de vie était de 20 à 25 ans. La moitié des enfants mouraient avant un an ; la plupart des adultes entre 30 et 40 ans. On s'abîmait très vite, à cause de la dureté du travail, de la sous-alimentation, de la mauvaise hygiène. Les paysannes de 30 ans étaient de vieilles femmes ridées et tassées. Même les rois, les nobles, les bourgeois mouraient entre 48 et 56 ans. On entrait dans la vie publique à 17 ou 18 ans, les promotions étaient précoces. On tenait les quadragénaires pour des barbons. Les contemporains écartèrent l'idée que Mme de La Fayette ait pu coucher avec La Rochefoucauld parce qu'elle avait 36 ans et lui 50[47]. À 50 ans, on n'avait plus de place dans la société. Il était trop fatigant de suivre la cour dans ses voyages, de se déplacer d'une ville à l'autre, de participer aux sports. Le quinquagénaire se retirait sur ses terres ou entrait dans les ordres. On respectait l'homme opulent, le propriétaire, le chef, le dignitaire, non l'âge en tant que tel. La mémoire, l'expérience pouvaient conférer de la valeur à certains individus âgés : « Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle est un trésor inestimable », écrit La Bruyère. Mais par elle-même la vieillesse n'inspirait aucune considération.

Chez les paysans et les artisans, le système d'entretien familial persistait. L'Église venait en aide aux miséreux. Mais ses secours

étaient très insuffisants, étant donné la dureté de la vie : les famines, l'exploitation des paysans par les seigneurs, des ouvriers par les gros patrons.

La condition des enfants était, comme celle des vieillards, très dure. Pendant la Renaissance, on s'était intéressé à eux ; on essayait de les préserver de la corruption du monde adulte. Mais la vie était trop difficile pour qu'on leur consacrât beaucoup de soins. Au XVIIe, les enfants furent tenus à l'écart de la société et élevés avec sévérité. Jusqu'à 20 ans, on fouettait les pages, les écoliers sans distinction de classe : on ravalait l'enfance tout entière au rang des plus basses couches de la population. La littérature l'a ignorée. La Fontaine remarque : « Cet âge est sans pitié. » La Bruyère peint les enfants comme de petits monstres et conclut : « Ils ne veulent point souffrir le mal et aiment à en faire. » Bossuet va jusqu'à dire : « L'enfance est la vie d'une bête. » Aucun autre auteur ne fait allusion à eux. En grandissant, ils continuent à subir l'autorité du père : au Moyen Âge, ils y échappaient dès 14 ans. Au XVIe et au XVIIe siècle, la majorité est fixée à 21 ans. À partir de 1557, le fils a besoin du consentement de son père pour se marier, alors qu'auparavant il décidait librement. Au XVIIe, le père a le droit de le déshériter au profit d'un tiers, ce qui jusqu'alors était impossible.

Au début du XVIIe siècle, la tradition misogyne inspire encore des imprécations contre les vieilles femmes. Elles sont particulièrement violentes chez le poète et romancier espagnol Quevedo. L'humanité tout entière est décrite sous des formes grotesques par ce satiriste aristocrate et catholique[48]. Tous ses personnages sont des pantins animés, monstrueux parfois — très rarement — par leur inhumaine beauté, et généralement par leur laideur. Quevedo se complaît à peindre leur dégradation organique qui les ravale au-dessous des animaux. Son dégoût vise entre autres la femme. Jeune elle est à ses yeux « un savoureux démon » ; et même si elle est belle il ne l'épargne pas : la féminité en soi est à ses yeux répugnante. Les laides, il les compare à la mort. Mais ce sont les vieilles qui l'obsèdent. Il les accable d'années : « Elle a six mille ans de plus que les quinquets ; et pour compter son âge d'un bout à l'autre, le nombre peut aller chercher des unités de mille. » Elle est hideuse, ridée, ignoble, avec sa

bouche « dépavée », des trous en guise de molaires, le nez qui rejoint le menton ; son haleine est fétide, c'est un sac d'os, c'est la mort en personne. Les rides du front sont « ornières de la course du temps et traces de ses pas ». Cependant — c'est un thème qui revient très souvent chez Quevedo — elle s'obstine contre toute évidence à se prétendre jeune. « Tu gazouilles avec tes mâchoires bisaïeules et nommes langes tes jupes. » En particulier il s'attaque aux sorcières, aux gouvernantes et surtout aux duègnes en qui s'incarne l'essence même de la vieillesse : « Le nez est en conversation avec le menton et si près de se joindre à lui qu'ils forment ensemble des serres. » Destinées à protéger les jeunes filles, elles les pervertissent. Pendant plus de deux siècles après lui, la littérature espagnole exploitera le thème de la duègne-entremetteuse.

En France, en marge du classicisme se développe au début du siècle une littérature qui cultive le grotesque, le burlesque et se complaît dans les évocations de la laideur. C'est très frappant chez Saint-Amant qui voit dans la vieille femme une « vivante image de la mort ». Il s'amuse à accumuler sur son dos le poids des ans : « Vous berçâtes jadis l'aïeul de Mélusine[49]. » Il décrit lui aussi une vieille putain :

> « Perrette à la mine de plâtre
> De qui la gueule sent plus fort
> Que ne fait quelque vieil emplâtre. »

Mathurin Régnier peint aussi dans sa *Marette*, qui connut un grand succès, une vieille entremetteuse devenue bigote. Il a en outre tracé trois portraits de vieilles, affreusement squelettiques. Chez Théophile de Viau, la vieille femme est grasse et trapue, mais elle n'y gagne rien :

> « Le menton, qui pend sous un autre,
> Dessus le sein flac vous descend ;
> Ce sein sur le ventre vous pend
> Et dessus les genoux le ventre. »

On voit qu'à la rhétorique pétrarquisante a succédé une antirhétorique non moins conventionnelle et qui dépérit dans la

première moitié du siècle. Un seul poète défend la vieillesse des femmes : Maynard. Lui aussi évoque au passage une vieille hideuse qui projette par « sa bouche édentée une odeur infecte qui fait éternuer les chats[50] ». Mais il est l'auteur d'un beau poème, *Ode à une belle vieille*, où il chante les grâces de la vieillesse. Il assure à l'aimée qu'elle lui est aussi chère sous ses cheveux gris que jadis sous ses cheveux dorés :

« La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser. »

C'est en littérature une note tout à fait neuve et qui n'aura guère d'écho.

La vieillesse des hommes prête moins aux sarcasmes. Cependant la description que fait Rotrou, dans *La Sœur*, d'un homme de 50 ans est peu indulgente :

« Il n'est dans la nature homme qui ne le juge
Du siècle de Saturne ou du temps du Déluge.
Des trois pieds dont il marche il en a deux goutteux
Qui jusqu'à chaque pas trébuchent de vieillesse
Et qu'il faut retenir ou relever sans cesse. »

Il n'empêche que la littérature de l'époque accorde au vieillard une valeur beaucoup plus considérable qu'aux siècles précédents. Corneille a créé avec Don Diègue et Horace d'imposantes figures de vieillards.

C'est l'actualité qui lui a inspiré de reprendre le sujet qu'après le *Romancero* avait traité Guilhem de Castro. L'État était encore inachevé. Une éthique individualiste et féodale subsistait. Les liens vassaliques n'avaient pas été brisés : les Grands avaient encore de vastes clientèles ; des familles les servaient et leurs devoirs envers leur seigneur l'emportaient sur l'obéissance due au roi. Ce que souhaitait Corneille, c'était un équilibre entre la royauté et l'aristocratie ; il voulait concilier le respect de la loi, qu'incarne le monarque, avec les anciennes valeurs de générosité et de « prouesse ». Comme dans le *Romancero* et chez Guilhem de Castro, c'est un conflit de générations qui déclenche le drame, et il a ici un double aspect. Le Comte,

homme dans la force de l'âge, oppose son efficacité actuelle au passé de Don Diègue, désormais aboli. « Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui. » Il est à remarquer qu'il ne tient absolument pas compte des anciens exploits de Don Diègue : il n'a aucun respect pour la vieillesse. Que le passé soit révolu et le présent souverain, c'est ce que Don Diègue ne peut pas supporter :

« N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et me suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir *en un jour* flétrir tant de lauriers ? »

La vieillesse, qui devrait être l'apothéose d'une vie de loyaux services, risque, par l'affaiblissement physique qu'elle entraîne, d'en ruiner toute la gloire. Le seul recours, c'est le fils, identique au père dans la mesure où en lui aussi s'incarne la lignée. Malgré la pause des Stances, Rodrigue entérine aussitôt cette identification : il vengera l'honneur de son père, celui des ancêtres, le sien. Mais si la morale féodale dont son père se fait l'interprète s'impose aussitôt à lui, il parle rudement à Don Diègue en tant qu'individu : « Son nom ? c'est perdre temps en propos superflus. » Ni chez l'homme mûr, ni chez le jeune homme on ne trouve de déférence pour la vieillesse en tant que telle. Vengeant son père, Rodrigue le supplante. Le vainqueur des Maures, le soutien du royaume, le héros c'est lui. Le roi le proclame :

« Rodrigue maintenant est notre unique appui,
Le soutien de Castille et la terreur du More. »

Mais s'il a perdu son statut d'homme « actif », Don Diègue joue néanmoins un grand rôle. Il est pour son fils un sage conseiller. C'est lui qui dissuade Rodrigue de s'abandonner au désespoir et l'envoie combattre les Maures pour reconquérir la faveur royale. C'est lui qui obtient du roi qu'avant de punir Rodrigue il prenne le temps de la réflexion, ce qui permet au Cid de se couvrir de gloire. Finalement, Rodrigue et Chimène, après avoir rempli leur devoir envers leur lignée, s'inclinent devant le roi. Corneille réalise imaginairement son rêve : noblesse et royauté sont réconciliées grâce à l'intercession d'un vieil aristocrate.

Ce rôle d'intercesseur est aussi dévolu au vieil Horace. Il est le

gardien de l'ordre romain, comme Don Diègue de l'ordre féodal. La grande différence, c'est que cet ordre ne fait pas de place à l'individualisme ; quand la tragédie commence, la passation des pouvoirs s'est accomplie sans heurts, en conformité avec les institutions et il n'y a rien d'humiliant pour le père à demeurer à l'écart du combat tandis que ses fils vont risquer leur vie. Il accepte sereinement que le sens, l'honneur de sa vie ne soit plus dans ses mains, mais dans celles de ses descendants. Cependant si ses fils trahissent Rome, il en souffre et pour Rome et pour son propre compte : il se sent personnellement concerné. Et en vérité, il n'y a pas de distance entre la Ville et lui : il incarne les valeurs romaines, ce qui lui donne un caractère quasi sacré. C'est ce prestige presque surnaturel qui lui permet d'obtenir que son fils ne soit pas puni du meurtre de Camille : la justice qu'il réclame est la justice absolue devant laquelle s'incline le législateur profane.

Corneille n'a pas seulement reconnu — du moins idéalement — une place importante au vieillard dans la société : il a revendiqué pour l'individu vieillissant le droit à l'amour ; sur ce point, on l'a vu, le siècle était hésitant. Corneille avait plus de 50 ans, âge avancé pour son temps, quand il tomba amoureux de la Du Parc. Il lui adressa plusieurs poèmes célèbres :

« Je sais mes cheveux gris, je sais que les années
Laissent peu de mérite aux âmes les mieux nées
… Que si dans mes beaux jours je parus supportable
J'ai trop longtemps aimé pour être encore aimable
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Mêlent un triste charme aux plus dignes encens. »

« Marquise si mon visage
A quelques traits un peu vieux
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

« Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

. . . . . .
« Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit. »

On connaît aussi ces vers, publiés après la mort de la Du Parc :

« Je suis vieux, belle Isis, c'est un mal incurable ;
De jour en jour il croît, d'heure en heure il accable ;
La mort seule en guérit ; mais si de jour en jour
Il me rend plus mal propre à grossir votre cour
Je tire enfin ce fruit de ma décrépitude
Que je vous vois sans trouble et sans inquiétude. »

Il a peint dans Sertorius les tourments d'un vieillard amoureux. Il décrit l'usure physique de son héros, ses cheveux gris qui couronnent « d'un front ridé les replis jaunissants[51] ». C'est un amoureux timide et tremblant :

« À mon âge, il sied si mal d'aimer
Que je le cache même à qui m'a su charmer. »

Dans *Pulchérie*, à 66 ans, Corneille analyse les sentiments d'un vieillard amoureux. Comme Sertorius, Martian se reproche de les éprouver :

« L'amour en mes pareils n'est jamais excusable
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable ;
On s'en hait ; et ce mal qu'on n'ose découvrir
Fait encore plus de peine à cacher qu'à souffrir.
. . . . . .
Pour ne prétendre rien on n'est pas moins jaloux
… Que le moindre retour à nos jeunes années
Jette alors d'amertume en nos âmes gênées !
… Le souvenir en tue et on ne l'envisage
qu'avec, il faut le dire, une espèce de rage.
… Mon âme, de feu nonchalamment saisie

Ne l'a point reconnu que par ma jalousie.
… Quel supplice d'aimer un objet adorable
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable. »

Loyal, discret, Martian cache à l'impératrice son amour et la presse d'en épouser un autre. C'est elle qui à la fin lui propose un mariage blanc. Beaucoup de vieux gentilshommes se reconnurent dans ce personnage où, selon Fontenelle, Corneille s'était peint lui-même. Le maréchal de Gramont félicita le poète : jamais encore on n'avait mis en scène un amant qui fût un vieillard, il était heureux que Corneille l'eût fait, et s'il était vrai qu'il lui eût servi de modèle, il s'en félicitait. L'indulgence de Corneille à l'égard des vieillards s'explique par sa conception optimiste de la société : antibourgeois, malgré ses origines, il admire l'alliance, qu'il espère durable, de l'État et de la noblesse[52].

On trouve un point de vue analogue chez Saint-Évremond, qui admirait Corneille et partageait beaucoup de ses idées. Exilé à Londres, à la fin de sa vie, à la suite d'une dure attaque contre Mazarin, il y mena une vieillesse tranquille, lisant, écrivant, et surtout se livrant aux plaisirs de la conversation qu'il plaçait au-dessus de tous les autres. Disciple de Montaigne, il ne pensait pas lui non plus que l'âge apportât la sagesse : « J'ai perdu tous les sentiments du vice sans savoir si je dois ce changement à la faiblesse d'un corps abattu ou à la modération d'un esprit devenu plus sage qu'il n'était auparavant. En l'âge où je suis, il est malaisé de connaître si les passions qu'on ne ressent plus sont éteintes ou assujetties. » Il avait toujours estimé, avec Épicure, que le bonheur consiste essentiellement à ne pas être malheureux : comme il se portait bien, il goûtait cette ataraxie et il s'en contentait. Il pensait cependant que l'âge avait ses tristesses. À Ninon de Lenclos, avec qui il entretint une longue correspondance affectueuse, il écrivait qu'il n'espérait plus guère la revoir jamais et qu'il s'en désolait : « Ce que je trouve le plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue, l'espérance qui est la plus douce des passions, et celle qui contribue le plus à nous faire vivre agréablement. » L'amitié avait toujours beaucoup compté pour lui et il ne la distinguait guère de l'amour : selon lui, l'amour devait être réglé par l'esprit, c'est-à-dire fondé sur l'estime ; alors il ne devient pas une passion et ne fait pas souffrir. C'est un sentiment

dont on peut être fier, même dans un âge avancé. Il affirme qu'un vieillard a le droit d'aimer, à condition, tel Martian, de ne pas prétendre être payé de retour. À 80 ans il aimait tendrement la duchesse de Mazarin qui était pour lui une excellente amie. Quand elle fut morte, il tomba amoureux avec la même discrétion de la marquise de La Perrine. « Vous vous étonnez mal à propos que les vieilles gens aiment encore, écrit-il, car le ridicule n'est pas de se laisser toucher, c'est de prétendre imbécilement pouvoir plaire… Le plus grand plaisir qui reste aux vieillards, c'est de vivre ; et rien ne les assure si bien de leur vie que leur amour… J'aime donc je suis est une conséquence toute vive, tout animée par où l'on rappelle les désirs de la jeunesse jusqu'à s'imaginer quelquefois être jeune encore. » Dans son traité sur l'amitié, il approuve les mariages tardifs de M. de Senneterre et du maréchal d'Estrées. Salomon même, dit-il, leur a servi d'exemple. Il pense même qu'on est plus enclin à l'amour dans un âge avancé qu'auparavant. Il écrit en 1663[53] : « À peine commençons-nous à vieillir que nous commençons à nous déplaire par un dégoût qui se forme secrètement en nous de nous-mêmes. Alors notre âme vuide d'amour-propre se remplit aisément de celui qu'on nous inspire. » Selon lui, le vieillard serait donc atteint dans son narcissisme — ce qui est une idée neuve et intéressante — et par là sans défense devant un être séduisant[54].

On le voit : l'image du vieillard devient plus subtile qu'auparavant. Il demeure un homme et aucun sentiment humain ne lui est interdit. Chez Corneille et Saint-Évremond, l'amour dont il est question est platonique. Il est donc autorisé par ce code d'amour qui s'était plus ou moins explicitement élaboré dans les ruelles, pour distinguer les aristocrates des bourgeois. Il émeut chez la princesse de Clèves, une femme mariée astreinte à la fidélité ; pourquoi scandaliserait-il chez un homme âgé ? Et la sensibilité du siècle est plus accommodante encore puisque, si certains les blâment, d'autres félicitent des octogénaires de convoler.

Nous retombons dans la convention avec Molière : la vieillesse est un thème qu'il a traité sans aucune originalité, en suivant les auteurs anciens et italiens. Il leur a repris le personnage du vieillard méfiant mais sot, avare mais crédule, grondeur mais pusillanime. C'est un objet de dérision et, loin de s'en rendre compte, il a de grandes prétentions. Molière est plus sévère pour le grand âge que Térence et

même que Plaute. On ne trouve chez lui qu'un seul vieillard sympathique. Dans *L'École des maris*, où il s'inspire des *Adelphes*, Sganarelle, sans doute quadragénaire, est un barbon jaloux et tyrannique ; mais Ariste, son frère, de vingt ans son aîné, est libéral, sage, soigné de sa personne sans excessive coquetterie. Il se fait aimer de la femme qu'il souhaite épouser tandis que Sganarelle est grugé par celle qu'il courtise. Il faut rectifier au passage une erreur courante : il n'est pas vrai que tous les barbons de Molière soient des quadragénaires. Arnolphe, en effet, a 43 ans. Mais dans *Le Mariage forcé* Sganarelle — qui prétend ridiculement à l'amour d'une jeune fille et en est puni — a 53 ans. Géronte, des *Fourberies*, est très âgé. Harpagon a plus de 60 ans. Plus odieux que le héros de *L'Aululaire*, il n'est pas seulement épris de sa cassette mais c'est un père tyrannique et abusif et un amoureux ridicule. La querelle des pères et des fils que Molière porte sur la scène correspondait-elle à une réalité ? Comme il s'agit d'imitation plutôt que d'invention, on ne peut guère voir à ce sujet dans ses pièces un témoignage sur les mœurs du temps.

*

Pour essayer de combattre l'affreuse misère qui dévastait l'Angleterre, Élisabeth, à la fin de son règne, en 1601, créa la « loi des pauvres » : le gouvernement devint responsable des indigents, par l'intermédiaire des paroisses. On taxa les habitants pour obtenir les fonds nécessaires. Ceux qu'on considérait comme capables de travailler, on les exploitait dans les *work-houses*[55] ; les enfants, on les louait à des paysans ou à des artisans ; les impotents, les vieillards étaient recueillis dans les asiles. Le travail dans les *work-houses* était extrêmement dur. Et les paroisses ne secouraient que les indigents qui appartenaient à la communauté ; elle ne s'occupait pas des nouveaux venus, encore moins des vagabonds alors extrêmement nombreux.

Pendant les quarante premières années du XVIIe, diverses institutions charitables tentèrent de pallier cette dureté ; des asiles, des hôpitaux furent fondés. La religion prêchait alors le respect de la pauvreté et exigeait que les riches fissent l'aumône. Mais la prise du pouvoir par les puritains entraîna sur ce point une révolution idéologique. C'était de petits propriétaires, des artisans, et surtout des

marchands. Ceux-ci avaient lutté contre les monopoles concédés par le roi et qui les étranglaient : ils réclamaient la liberté du commerce et estimaient que seule la République pourrait la faire régner. Alors que la France, dotée d'une bureaucratie efficace, sut associer la bourgeoisie au gouvernement sans que celui-ci en fût ébranlé, en Angleterre, où l'administration était déficiente, un conflit éclata entre la bourgeoisie brimée et la royauté : celle-ci fut vaincue. Les classes moyennes se proposèrent de relever l'économie, l'Angleterre étant sur ce plan très inférieure à la Hollande. Le puritanisme fit un effort pour adapter le christianisme à une société industrielle et commerciale dominée par l'esprit de compétition. Il souligna essentiellement le précepte : « Qui ne travaille pas ne mange pas. » Tous les prédicateurs insistèrent sur le devoir du travail, car les bourgeois estimaient que c'était la paresse et l'ivrognerie qui freinaient le progrès : « Il n'y a pas pire condition que celle du paresseux, écrivait en 1632 Elizabeth Jocelyne. Dieu le tient pour un inutile frelon, incapable de le servir ; et son extrême pauvreté le fait condamner par le monde. » Les vertus religieuses et morales les plus élevées consistaient à faire de bonnes affaires. La meilleure manière de prier, c'était de travailler : le travail était une sorte de sacrement et le profit le signe d'une élection divine. On taxa les pauvres d'imprévoyance et de paresse ; on refusa d'encourager ces vices. La mendicité fut condamnée comme immorale. Au lieu d'aumône, on pratiqua le prêt à intérêt.

Les vieux miséreux pâtirent. Dans la bourgeoisie au contraire, la vieillesse fut valorisée. On a vu qu'au Moyen Âge la famille comme telle n'était pas idéalisée : elle le fut dans les classes moyennes parmi lesquelles se recrutèrent les puritains. L'aïeul en était le symbole et l'incarnation : on le respecta. Déjà au XVIe siècle les parents exigeaient de leurs enfants une stricte obéissance ; leurs mariages leur étaient imposés : il arriva qu'on mariât un petit garçon de 5 ans avec une petite fille de 3 ans. Dans le théâtre élisabéthain, on voyait les jeunes gens lutter pour la liberté du choix matrimonial. Parmi les puritains de cette époque, le principe d'autorité fut affirmé plus explicitement et plus rigoureusement que jamais. En 1606, la convention anglicane adopta l'idée d'un Français, Bodin, dont on venait de traduire l'ouvrage : les pères doivent avoir droit de vie et de mort sur leurs enfants. Le souverain doit être un père pour ses sujets, affirmaient les

puritains : et le chef de famille doit avoir sur celle-ci des pouvoirs souverains. Il y eut de nombreux sermons sur le gouvernement de la maison et l'autorité qu'il fallait reconnaître aux gens âgés. Étant délivrés des passions — du moins le prétendait-on — ceux-ci pratiquaient pour ainsi dire naturellement l'ascétisme auquel les puritains voulaient qu'on conformât sa vie : ils étaient un exemple à imiter. Et puisque toute réussite est le signe d'une bénédiction divine, la longévité apparaissait comme un gage de vertu. Pour toutes ces raisons, chez les puritains les vieillards étaient vénérés. Quand ils furent au pouvoir, ils tentèrent d'imposer leur morale à tout le pays. Ils firent fermer les théâtres, qui étaient à leurs yeux des lieux de perdition.

La Restauration réagit violemment contre eux. Ce fut un événement quand elle rouvrit les théâtres, où pour la première fois les rôles de femmes furent tenus par des actrices. Les auteurs qui pendant trente ans écrivirent pour la scène, les spectateurs qui les applaudissaient appartenaient à un groupe de gentilshommes très restreint. Ces aristocrates foulèrent aux pieds les valeurs bourgeoises qu'avaient exaltées les puritains. Leur théâtre dur, cynique se gaussa de la vertu sous toutes ses formes. En particulier il se déchaîna contre la vieillesse.

Dans les pièces élisabéthaines, les jeunes luttaient pour leur liberté, mais les gens âgés étaient décrits avec un mélange de sympathie et d'ironie. À la fin du XVIIe, on vit pulluler les comédies illustrant le conflit des générations. Une des plus signifiantes, c'est *Love for love*[56] de Congreve. Les amoureux, Valentin et Angelica, ont l'un pour père, l'autre pour oncle, des vieillards odieux et ridicules. Foresight[57] est « illettré, maussade, superstitieux, il prétend comprendre l'astrologie, la chiromancie », et sans cesse il prophétise avec pédantisme. Sa jeune femme le trompe. Sa nièce lui dit grossièrement ses vérités et le tourne en dérision. Quant à Sampson, c'est un père dénaturé. Pour punir Valentin de ses prodigalités, il veut l'obliger à céder son héritage à son frère cadet Ben, un marin qui vient de rentrer à son foyer : il ne paiera les dettes de l'aîné qu'à cette condition. Valentin est obligé de céder car ses dettes sont urgentes, il doit les éteindre s'il veut épouser Angelica. Cependant il affronte son père dans une scène violente ; il lui reproche son avarice, sa dureté de cœur. Le père lui parle avec une incroyable arrogance : « Ne puis-je

faire ce que je veux ? N'êtes-vous pas mon esclave ? Ne vous ai-je pas engendré ? Êtes-vous venu volontairement au monde ? N'est-ce pas moi qui avec la légale autorité d'un parent vous y ai fait entrer ? » Pour comble, il prétend épouser Angelica. Elle feint d'accepter et elle se débrouille adroitement pour faire payer au père les dettes de son fils sans que celui-ci renonce à l'héritage. Alors elle lui éclate de rire au nez : « Je n'ai jamais cessé d'aimer votre fils et de détester votre nature rancunière… vous avez encore plus de défauts qu'il n'a de vertus ; et si grande que soit ma joie à l'idée de vivre heureuse auprès de lui et de le rendre heureux, j'en éprouve presque autant à vous voir puni. » Valentin lui fait écho : il se réjouit avec éclat de la déconfiture de son père. Ce schéma se retrouve dans un grand nombre de pièces. Le jeune homme, dont la supériorité s'affirme pendant les quatre premiers actes, triomphe au cinquième. L'hostilité traditionnelle contre l'« âge chagrin » atteint une violence jusqu'alors inconnue. Fils et filles crient leur révolte. Ils nient toutes les valeurs morales et sociales imposées par les puritains.

*

Au XVIIIe siècle, dans toute l'Europe la population s'accrut et rajeunit grâce à une meilleure hygiène. Une enquête faite à Villeneuve-de-Rivière, dans les Comminges, montre qu'après 1745 la mortalité des jeunes, qui était de 15 à 20 individus par an, tomba à 3 ou 4. En même temps, l'amélioration des conditions matérielles favorisa la longévité. Très rares avant 1749, les hommes de 80 ans et même les centenaires se multiplièrent. Cependant ce progrès ne se fait guère sentir que dans les classes privilégiées. En 1754, un auteur anglais parlant des paysans français note : « C'est une espèce d'hommes qui commence à dépérir avant 40 ans, faute d'une réparation proportionnée à ses fatigues. » En 1793, un Anglais voyageant en Europe écrit : « Malgré les maladies que leur occasionnent la trop bonne chère, le défaut d'activité et le vice, ils[58] vivent dix ans de plus que les hommes d'une classe inférieure parce que ceux-ci sont usés avant l'âge par le travail, la misère, la fatigue et que leur pauvreté les empêche de se procurer ce qui est nécessaire à leur subsistance. » Dans la mesure où les exploités réussissaient à survivre jusqu'à un âge avancé, leur vieillesse les condamnait à

l'indigence. Des sociétés mutuelles de prévoyance étaient apparues en Europe centrale dès le XIVe siècle. Elles eurent en France une existence clandestine et difficile. La loi Le Chapelier les prohiba, comme tous les groupements professionnels. Leurs moyens étaient de toute façon insuffisants : le vieillard que n'entretenait pas sa famille ne pouvait compter que sur les secours que lui dispensait l'Église.

En Angleterre, sous le nom d'*amicales*, les mutuelles s'étaient développées. Dans la seconde partie du XVIIIe, le courant sentimental qui influença toute la pensée européenne amena l'opinion à s'émouvoir devant la misère. On comprit que la responsabilité en retombait sur la société, et non sur l'indigent lui-même. La loi de 1782 donna aux paroisses la faculté de se grouper en unions pour la perception et l'emploi de la taxe des pauvres. L'État semblait reconnaître que tout homme a droit à l'existence[59]. C'est ce qu'affirmèrent en 1785 les magistrats réunis à Speenhamland : si un homme ne peut gagner sa vie en travaillant, la société doit assurer sa subsistance. L'Assistance publique fut réformée en ce sens : la misère des infirmes, des vieillards, en fut un peu atténuée. D'autre part, les coalitions ouvrières se multiplièrent pour lutter contre le patronat, mais aussi pour s'assurer mutuellement contre le chômage et la maladie.

Dans les classes privilégiées, les hommes d'âge bénéficièrent de l'adoucissement général des mœurs. Grâce aux progrès techniques, la vie matérielle devint, en France et dans toute l'Europe, plus confortable et moins fatigante : voyager, par exemple, n'était plus une aussi pénible épreuve. La vie sociale, plus complexe, réclamait des qualités d'intelligence, de l'expérience, et moins d'effort physique : le maréchal de Saxe gagna Fontenoy en dépit de sa goutte. Le temps de la vie active s'allongea. Les sexagénaires se mêlaient à la vie sociale : ils allaient au théâtre, fréquentaient les salons. Comme au siècle précédent, une belle mémoire faisait apprécier leur commerce. Quand Fontenelle avait plus de 90 ans, les jeunes écoutaient ses récits avec stupéfaction. Quand il disait : « Je me trouvais chez Mme de La Fayette ; je vis entrer Mme de Sévigné », on croyait parler à un fantôme et on s'émerveillait. On ne s'étonnait pas outre mesure de voir des hommes âgés épouser des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux, comme il arriva à Marmontel, à Marivaux. La bourgeoisie

montante se créa une idéologie par laquelle la vieillesse se trouva valorisée.

En Angleterre surtout, le progrès des techniques entraîna le développement de l'industrie, des finances, du commerce. Riche, puissante, la nouvelle classe prit orgueilleusement conscience d'elle-même et se forgea la morale qui lui convenait. À Londres, dès la fin du XVIIe, on vit se multiplier les sociétés, les assemblées, les cafés — plus de 3 000 — où se forgeait à travers les conversations la figure de l'homme nouveau. On peut considérer que Steele et Addison furent ses parrains. Le *Tatler* et surtout le *Spectator* s'attachaient à réformer l'homme d'autrefois, à promouvoir un type inédit : il s'incarne tout particulièrement dans le marchand ; celui-ci est l'ami du genre humain, l'aventurier et le héros du siècle ; mais c'est un héros pacifique ; chez lui la canne remplace l'épée. Il fuit l'ostentation : il est simple et recherche l'utilité plutôt que l'apparat. Il n'aime pas les mondanités, il mène une vie retirée, de préférence à la campagne. Il met la morale au-dessus de l'art. Le théâtre manifeste ce changement d'une manière frappante. Contre la coterie qui l'avait pris en main s'ouvrit à la fin du XVIIe une croisade de moralité. L'austérité puritaine était alors un lointain passé, on n'éprouvait plus le besoin d'en prendre le contre-pied : l'audace des auteurs en vogue finit par scandaliser l'opinion publique. Un pasteur, journaliste, pamphlétaire, Cellier, écrivit contre eux un libelle qui eut un succès considérable. Cela n'empêcha pas Congreve de remporter deux ans plus tard un triomphe avec *Le Train du monde.* Mais ensuite il se tut. Le théâtre devint moral et sentimental : on y montra de vieux domestiques dévoués, des pères et des fils qui se chérissaient. Tous les personnages étaient sympathiques[60].

Ces tendances se sont répandues en France. L'homme nouveau, c'est le philosophe : il professe une morale laïque et humanitaire dont Diderot se fait le propagandiste le plus écouté. En réalité, le XVIIIe siècle français a été sombre, tourmenté, en proie aux désordres et aux conflits qui ont abouti à la Révolution. Il s'y est développé une littérature qui peint l'homme avec sévérité et même avec méchanceté : l'abbé Prévost, Marivaux, Laclos, Sade. Cependant la bourgeoisie professe l'optimisme. De l'Homme, dont elle se pense la plus parfaite incarnation, elle fait une apologie émue : la nature humaine est bonne, tous les hommes sont frères, chacun doit

respecter la liberté et les opinions de son prochain. Aimez votre prochain comme vous-même, pour l'amour de vous-même, devient le précepte fondamental de la morale. Et la notion de prochain s'élargit. Le XVIIIe siècle explore le temps et l'espace : ce n'est plus le règne du seul adulte civilisé. On s'intéresse aux « sauvages ». Rousseau rappelle aux adultes l'enfant qu'ils ont été et ils se reconnaissent en lui. Les mères allaitent les nourrissons. Dès le début du siècle le fouet eut des adversaires et il fut supprimé en 1767. L'enfant joua un beaucoup plus grand rôle dans la famille. Les adultes se reconnaissent dans le vieillard qu'ils seront. L'homme âgé prend même une particulière importance parce qu'il symbolise l'unité et la permanence de la famille : celle-ci, par la transmission des richesses, en permet l'accumulation, elle est la base du capitalisme en même temps que le royaume où s'épanouit l'individualisme bourgeois. Vieilli, le chef de famille demeure détenteur de ses propriétés, et il jouit d'un prestige économique ; le respect qu'il inspire revêt une forme sentimentale. En effet le siècle est « sensible » ; on cherche la vérité avec son cœur. On exalte la vertu ; les contes moraux abondent ; ce sont des « traités d'humanité ». On se penche avec complaisance sur les faibles : le petit enfant, l'aïeul. Marmontel émeut ses contemporains en racontant son enfance rustique. Il évoque les bonnes grand-mères : « À l'âge de 80 ans, elles vivaient encore, buvant au coin du feu le petit coup de vin et se rappelant le vieux temps. » Greuze peignant des vieillards suscitait des émotions attendries. La vieillesse de Voltaire augmentait son rayonnement : on l'appelait « le patriarche de Ferney ». De juillet 1789 à juillet 1790, dans toutes les fêtes de la Fédération les vieillards étaient à l'honneur, c'était eux qui présidaient[61]. À la fête du 10 août 1793, ce furent 86 vieillards qui portèrent les bannières des 86 départements.

Cette sentimentalité a eu quelques conséquences pratiques. La « bienfaisance » a été encouragée : le mot a été inventé par l'abbé de Saint-Pierre pour substituer une idée laïque à l'idée religieuse de charité. Toute une littérature a été consacrée au problème de la mendicité. Les journaux ouvrirent des rubriques où l'on citait des exemples de bienfaisance, des « traits d'humanité ». En 1788, la liste des sociétés de bienfaisance occupe deux gros volumes de *La Bienveillance française*. Les femmes surtout quêtent et distribuent des secours. L.-S. Mercier les décrit, soulageant les misères des

« octogénaires, aveugles-nés, femmes en couches, etc. ». En 1786, la Société philanthropique se félicita d'avoir assisté plus de 814 malheureux : vieillards, aveugles-nés, femmes en couches.

En fait, pratiquer la philanthropie était surtout le moyen d'assurer son bonheur personnel. Faire des heureux pour être heureux est un thème indéfiniment rabâché. Assurer son bonheur est une des préoccupations majeures du bourgeois : il pense l'obtenir par la vertu, par une médiocrité heureuse, en cultivant les liens de famille et d'amitié. Le bonheur est essentiellement conçu comme un repos. Il faut craindre les extrêmes, n'avoir que des passions douces. C'est dire que la vieillesse est conçue comme un âge heureux et même exemplaire : le vieillard est délivré des passions violentes, il est serein, il est sage. L'absence de désirs vaut mieux que la jouissance des biens. Une vie équilibrée s'achève dans l'ataraxie, dans l'euphorie.

C'est ce qu'affirme, entre autres, Buffon : « Chaque jour que je me lève en bonne santé, n'ai-je pas la jouissance de ce jour aussi présente, aussi plénière que la vôtre ? Si je conforme mes mouvements, mes appétits, mes désirs aux seules impulsions de la sage nature, ne suis-je pas aussi sage et plus heureux que vous ? Et la vue du passé qui cause les regrets des vieux fous ne m'offre-t-elle pas au contraire des jouissances de mémoire, des tableaux agréables, des images précieuses qui valent bien vos objets de plaisir ? »

Ce genre de considérations laisse sceptique d'Alembert : « On a fait des éloges de l'amitié et de la vieillesse : on n'a pas eu besoin d'en faire de la jeunesse et de l'amour », a-t-il écrit. Diderot remarque : « On honore la vieillesse, mais on ne l'aime pas. » Cependant dans son œuvre il y a des vieillards aimables, à commencer par son père. Le public a fait un énorme succès à *La Vie de mon père* de Rétif de La Bretonne. Décrivant avec complaisance le « vénérable vieillard », il vante les vertus et les douceurs de la famille domestique, à un moment où celle-ci commençait à se désagréger, cependant que la plupart des Français en conservaient la nostalgie. Il peint aussi les charmes de la vie rurale dont la bourgeoisie retrouvait à ce moment-là les attraits. C'est dans le style « sensible » alors à la mode qu'il raconte l'agonie de son père, à laquelle assistent tous les anciens du village : « Tous les vieillards en larmes remplissaient la chambre du malade. »

Dans le théâtre français, à la fin du XVIIe et au XVIIIe, on voit

s'amorcer une évolution de la figure du vieillard. Destouches, dans *Le Triple Mariage*, campe un Oronte autoritaire et avare qui préfère son bien à ses enfants et veut leur imposer des mariages d'intérêt. Dans *L'Ingrat*, dans *L'Obstacle imprévu*, le père est tyrannique et insupportable. Mais, dans *L'Irrésolu*, Pyrante adore son fils et cède à tous ses caprices. Dans *Cénie* de Mme de Graffigny, Dorimard est un charmant vieillard, tout dévoué à ses neveux qu'il a élevés ; il est un peu autoritaire, un peu trop sûr de lui, ce qui l'entraîne à commettre des erreurs ; mais sa bonté l'emporte de loin sur ses défauts. Et un des personnages conclut, après l'heureux dénouement : « Si l'excessive bonté est parfois trompée, elle n'en est pas moins la première des vertus. »

La conception que dans son théâtre Beaumarchais présente de la vieillesse est nuancée et parfois surprenante. Il n'avait que 35 ans quand il fait jouer *Eugénie*, qui n'eut aucun succès. C'est le père de la jeune fille, le baron Hartley, qui a le beau rôle. De ce vieux gentilhomme du pays de Galles, Beaumarchais dit[62] : « Le baron, homme juste et simple dans ses mœurs, en aura constamment la figure et le style ; mais aussitôt qu'une forte passion l'animera, il jettera feu et flamme et de ce brasier sortiront des choses vraies, brûlantes, inattendues. » C'est bien la première fois qu'on accorde à un homme âgé une passion intérieure dont les explosions surprennent son entourage. Dans un premier projet, le père était un gentilhomme breton, grand amateur de chasse, d'humeur brusque et intraitable : « Il prendra les résolutions les plus violentes sur tous les incidents, nuira à tout en voulant tout faire, enfin sera un personnage très bruyant et très déraisonnable. » Ce portrait était beaucoup plus proche des types de vieillards conventionnels qu'on rencontre dans les comédies. Rien n'indique pourquoi Beaumarchais l'a transformé. Mais sa bienveillance à l'égard des hommes d'âge se manifeste encore dans *Les Deux Amis*, joué trois ans plus tard. C'est le père, « philosophe sensible », qui se montre le personnage le plus sympathique ; sage, altruiste, généreux, il sauve la situation. Dans *Le Barbier de Séville*, d'un ton si neuf, Beaumarchais reprend pourtant le poncif du vieillard amoureux : Bartholo ressemble aux barbons de Molière[63]. Il n'a presque aucun rôle dans *Le Mariage de Figaro* où ne figure aucun autre vieillard. À la fin de sa vie, dans *La Mère coupable* — jouée en 1792 et qui n'eut aucun succès —, Beaumarchais adopte

sur la vieillesse le point de vue moralisant et lénifiant qui plaisait au siècle. Dans la préface, il dit en parlant du comte Almaviva : « Dans le tableau de sa vieillesse, et voyant *La Mère coupable*, serez-vous convaincus avec nous que tout homme qui n'est pas né un épouvantable méchant finit toujours par être bon quand l'âge des passions s'éloigne et surtout quand il a goûté le bonheur si doux d'être père. » Dans la pièce, le comte dit : « Ô mes enfants ! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses et font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient désunis. »

En 1799, un certain Billy consacre une pièce à l'abbé de l'Épée tel qu'il était à 66 ans et qu'il décrit ainsi dans sa préface : « Une pénétration à laquelle rien ne peut échapper… le génie et la bonté… une piété douce et sans affectation… une grande connaissance de la nature. » Ce sont les caractéristiques de l'homme d'âge tel que le rêvent les moralistes.

Les mélodrames qui pullulent au début du XIXe siècle s'inscrivent dans cette ligne. Les vieillards n'y jouent que des rôles épisodiques, mais ils sont majestueux et émouvants. Ils commettent parfois des erreurs mais ils les rachètent par la noblesse de leur cœur. Ainsi dans *Robert, chef de brigands* de Lamartelière, le père de Robert a eu le tort de lui préférer son autre fils qui l'a fait enfermer dans une tour : Robert le sauve. Le vieillard apparaît comme un martyr plein de grandeur. Dans *La Femme à deux maris*, écrit par Pixerécourt en 1801, le vieux Werner, aveugle, incarne les plus hautes vertus ; son sens inflexible de l'honneur le rend autoritaire et dur : il a maudit sa fille, qu'il croyait coupable, sans entendre sa défense et il s'entête dans sa rancune. Mais quand enfin il connaît la vérité, il pardonne et tout le monde autour de lui pleure d'émotion. Un des héros conclut : « Un père qui pardonne est la plus parfaite image de la Divinité. » Le même sujet est de nouveau traité par Pixerécourt en 1821, dans *Valentine*. Alberto, lui aussi aveugle, se montre dur avec sa fille : finalement il se réconcilie avec elle. Désintéressé, intrépide, il touche au sublime et force l'admiration.

Un thème nouveau apparaît : celui du vieux serviteur dévoué. Le rapport féodal du seigneur au vassal impliquait, en principe, un don total de celui-ci à celui-là : la bourgeoisie montante a rêvé de ressusciter à son profit un pareil lien. Dans *Misanthropie et repentir*

inspiré de Kotzebue, le vieux Tobie arrache des larmes aux autres personnages par sa noble sérénité, sa résignation paisible. Très âgé, pauvre, il sait trouver dans le seul fait de vivre un humble bonheur. Dans *L'Illustre Aveugle*, écrit en 1806 par Caigniez, un des principaux personnages c'est le vieil Oberto, passionnément dévoué au jeune prince aveugle, courageux, plein de dignité, incarnation de toutes les vertus.

Il y a une quantité de vieux serviteurs dévoués dans l'œuvre de Pixerécourt.

Ces œuvres de basse qualité n'en sont que plus significatives : elles obéissent aux exigences du public et reflètent donc ses fantasmes. Il vénère les vieillards, à l'intérieur de sa classe ; en dehors de celle-ci il les admire dans la mesure où ils incarnent la longue fidélité d'un dévouement inconditionné à la caste supérieure. Les vieux pauvres font timidement leur entrée dans la littérature. Ce n'est pas en soi qu'ils intéressent mais dans leur relation féodale avec un maître qui détient la vérité de leur être[64].

*

On observe dans le théâtre italien une évolution parallèle. On a vu qu'au XVIe siècle Pantalon était un odieux vieillard, encore vert. Il avait changé à la fin du XVIIe. Perruci dit de lui en 1699 : « C'est un vieillard décrépit qui veut imiter la jeunesse. » Mais en 1728, Riccoboni le décrit comme « un bon père de famille, un homme plein d'honneur, extrêmement délicat sur sa parole et sévère avec ses enfants ». Il est « rude à l'extérieur ». Il n'est plus avare mais très économe et malgré ses qualités il se fait encore duper.

Ce changement est particulièrement frappant dans le théâtre de Goldoni. C'est qu'à Venise, dont il décrit les mœurs, on assiste aussi à la promotion de la bourgeoisie et à l'exaltation des valeurs bourgeoises. À partir du XVIe siècle, la suprématie maritime de Venise a diminué, l'Empire turc, l'Espagne, Raguse lui faisant concurrence. Venise s'est transformée en un grand port industriel : on y fabriquait des draps de haute laine. Mais les nobles trouvaient dégradant ce genre de travail ; ils achetèrent des terres dans l'arrière-pays et se détournèrent des affaires. Au XVIIIe l'aristocratie garde le pouvoir politique : mais elle ne subsiste que grâce aux richesses que la classe

des marchands amasse dans la ville. L'homme idéal, c'est le marchand honnête, économe, industrieux : ces vertus sont plus utiles à la cité, à sa famille et à lui-même que les titres nobiliaires. Les nobles mènent des vies dissipées et absurdes : le marchand incarne le bon sens et la droiture. Son code moral repose essentiellement sur le rapport à la famille. Telle était la conviction de la classe bourgeoise à laquelle Goldoni appartenait.

Traditionnellement, Pantalon est un marchand. Au début de son œuvre, Goldoni, imitant la *commedia dell'arte*, en présente une figure conventionnelle. Dans *Les Rabat-joie*, œuvre beaucoup plus personnelle, l'homme âgé est cependant très antipathique. Goldoni met en scène quatre incarnations de Pantalon : quatre vieillards misanthropes, tyranniques, avares, égoïstes, butés ; ils ont des idées périmées et détestent la jeunesse ; ils oppriment leur famille ; ils empêchent femmes et enfants de sortir, de se distraire, de s'habiller. L'un veut marier sa fille au fils d'un autre, mais tous deux refusent que les jeunes gens se voient avant le jour de leurs noces. Grâce à la complicité de leur mère, ils parviennent cependant à se rencontrer.

Au cours de sa carrière, Goldoni s'attache de plus en plus à peindre la société vénitienne telle qu'il la voit et Pantalon se rapproche du marchand idéal. Ce n'est pas d'ailleurs un vieillard mais un homme entre deux âges qui a su administrer sa fortune, bien mener sa vie et qui donne de sages conseils : Goldoni en fait souvent son porte-parole. Dans une de ses pièces les plus réussies, *Le Bourru bienfaisant*, il traite le personnage du père avec un peu d'ironie mais aussi avec la plus grande estime. Géronte est brusque, autoritaire, de caractère difficile ; il n'écoute personne ; sans la consulter il a décidé de marier sa nièce Angelica à un vieil ami. Mais c'est un homme généreux ; il entretient largement la famille de son domestique. Il consent à payer les dettes de son neveu. Et finalement il comprend qu'il doit laisser Angelica disposer de son cœur et il l'autorise à épouser le jeune homme qu'elle aime.

On voit comme la figure du vieux marchand riche a évolué depuis Chaucer. Alors — et à travers les siècles suivants — sa richesse était objet d'envie ; on l'estimait injustement privilégié, on se vengeait en se moquant de lui. C'est seulement au XVIIIe qu'une intelligence plus poussée des faits économiques permet de comprendre quels services il rend à l'ensemble de la société. L'utilitarisme, que les puritains ont

professé les premiers, conduit, ayant reconnu son rôle, à le doter de tous les mérites. On le respectera plus particulièrement dans son grand âge : sa prospérité garantit sa sagesse et ses vertus.

Les auteurs du XVIIIe siècle n'échappent pas plus que les autres à l'influence de leur époque. Cependant, celle-ci favorisant l'individualisme, la nouveauté et le foisonnement des idées, on y rencontre un grand nombre d'écrivains dont l'originalité saisit. Parmi ceux-ci il faut compter Swift à qui l'on doit le plus cruel portrait qu'on ait jamais tracé de la vieillesse. Il avait 55 ans, et il était dans une période difficile de sa vie — la fin de ses rapports avec Vanessa — quand il a écrit le troisième livre des *Voyages*. Dans le quatrième — rédigé antérieurement — il avait fait une satire féroce de l'espèce humaine en général, sous la figure des Yahous. « Je hais et déteste l'animal qu'on appelle homme », écrivit-il un peu plus tard à Pope. Il avait en horreur les femmes : quelques années plus tard, il écrivit son fameux poème, *Le Boudoir*, sur le thème « Célia chie ». La vieillesse, en tant qu'on la considère, du moins en paroles, comme le stade le plus noble et le plus accompli de la condition humaine, ne pouvait que déchaîner sa fureur. Il était lui-même d'un âge avancé, il se portait mal et sa vieillesse fut effectivement une dramatique déchéance physique et morale : il semble qu'il en ait eu le pressentiment. Il n'aurait pas décrit avec tant de relief ces immortels, qui sont en fait simplement de grands vieillards, s'il n'avait pas été hanté par des fantasmes où il déchiffrait avec terreur son propre avenir. Ce n'est certainement pas un hasard si dans ses dernières années il a été lui-même transformé en un affreux Struldbrugg.

Quand Gulliver apprend que certains Luggnaggiens naissent avec au front un signe qui les voue à l'immortalité, il s'émerveille : il les imagine heureusement libérés de la crainte de la mort, pleins de science, riches, s'entretenant entre eux de problèmes élevés ; à leur place, explique-t-il, il lutterait contre la corruption, il chercherait à réaliser de grandes découvertes. Son interlocuteur répond que partout ailleurs les gens âgés gardent l'appétit de vivre : sauf ici parce qu'ils voient de leurs yeux quel sort les attend. « Ce plan de vie immortelle est déraisonnable et absurde, me dit-il, parce qu'il

implique la durée éternelle de la jeunesse, de la santé et de la vigueur… Le problème n'est pas d'organiser une vie toujours en son printemps, toujours comblée de bonheur et de santé, mais de supporter une existence perpétuellement en butte aux misères de la vieillesse. » En fait, vers 30 ans, les Struldbruggs commencent à être mélancoliques, et ils le deviennent de plus en plus jusqu'à 80 ans. Alors « ils ont pour lot toutes les infirmités physiques et mentales des vieillards, plus une infinité d'autres qui naissent de l'atroce perspective de ne jamais en finir. Ils ne sont pas seulement entêtés, hargneux, cupides, susceptibles, vaniteux, bavards mais incapables de toute amitié et même de toute affection pour leurs descendants, qu'ils perdent de vue après la seconde génération. Ils ont deux passions dominantes : l'envie et des désirs rentrés. Ils envient les vices de la jeunesse ; ils désirent la mort des vieillards… Leurs seuls souvenirs remontent à leur jeunesse ou au début de leur âge mûr ; ils sont d'ailleurs fort incertains… Le mieux qu'on puisse leur souhaiter c'est de perdre toutes leurs facultés et de radoter complètement. Car alors ils peuvent compter sur un peu de pitié et d'assistance, n'ayant pas le caractère si méchant… ». À 80 ans on les tient pour morts civilement ; les époux se séparent (s'ils sont tous deux immortels). Ils vivent d'une petite rente. À 90 ans ils perdent leurs dents et leurs cheveux. À cet âge, ils ne distinguent plus la saveur des aliments. « Quand ils parlent, ils ne trouvent plus leurs mots. » « Faute de mémoire, ils ne peuvent même plus lire. » Comme la langue évolue, ils ne la comprennent plus. « Ils connaissent donc la disgrâce de vivre en étrangers dans leur propre pays. »

Cette dernière idée est tout à fait neuve. Auparavant, et particulièrement au Moyen Âge, le temps tournait en rond et le vieillard se dégradait au sein d'un univers immuable. Au XVIIIe siècle, la bourgeoisie montante croit au progrès : c'est ce qui amène Swift à penser que le vieillard se répète et stagne dans un monde changeant, sans cesse rajeuni. Incapable d'en accompagner l'évolution, il demeure en arrière, seul, muré, privé de tout ce qui s'éloigne de lui[65]. La communication avec les générations plus jeunes lui est interdite. La vieillesse n'est pas seulement décrépitude mais aussi — ce qu'elle allait être pour Swift — la solitude de l'exil.

Un vieillard immortel : c'est le triste sort de Tithon que plaignait le poète ionien Mimnerme. Les hommes ne l'ont jamais souhaité. En revanche, ils ont rêvé, je l'ai dit, à la Fontaine de Jouvence. Un des thèmes du *Faust* de Goethe est celui du rajeunissement. Ni dans les légendes anciennes dont Faust était le héros ni dans la pièce de Marlowe cette idée n'intervenait. Faust était un savant, devenu magicien, qui perdait son âme par soif de savoir. La pièce de Goethe est aussi avant tout le drame de la connaissance et des limites de la condition humaine. Mais la notion d'âge y joue un grand rôle. Le vieux Faust ne puise plus dans la science un bonheur ; il n'en tire plus d'orgueil, il ne s'en grise plus ; elle demeure ouverte, il pourrait encore apprendre ; mais lui, il est victime de sa finitude : le désir de connaître est mort en lui ; il n'a plus de raison de vivre. Pour en retrouver, il faudrait que renaissent dans leur fraîcheur les plaisirs, l'amour, les ivresses qui sont l'apanage de la jeunesse : il parie que si Méphistophélès lui rend la jeunesse, il ne se laissera pas abuser par les jouissances au point de souhaiter arrêter le temps ; mais ce défi n'a de sens que s'il est à nouveau capable de les éprouver. Goethe conçoit donc la vieillesse comme un âge abstrait, glacé et décevant. Il n'avait que 25 ans quand il a commencé *Faust*, et 48 quand il l'a terminé en 1807. Mais à défaut de l'expérience du grand âge, il avait déjà pris conscience de la finitude humaine. S'il a toujours désiré changer de peau comme les serpents, c'est que par moments il se sentait à l'étroit dans la sienne et elle lui paraissait usée. La question n'est pas tant d'être jeune que de pouvoir rajeunir : échapper à ses limites, revivre la vie comme une aventure sans permettre qu'elle s'achève dans une impasse.

*

Au XIXe siècle l'Europe se transforme : les changements qui s'y produisent ont une considérable influence sur la condition des vieillards et sur l'idée que la société se fait de la vieillesse. Le premier fait qu'il faut noter, c'est qu'il se produit dans tous les pays une extraordinaire poussée démographique : la population européenne comptait en 1800 187 millions d'individus ; elle passe à 266 millions en 1850, à 300 millions en 1870. Il en résulte que, du moins dans certaines classes de la société, le nombre des vieillards augmente. Cet

accroissement, lié au progrès de la science, conduit à remplacer les mythes de la vieillesse par une véritable connaissance ; et ce savoir permet à la médecine de soigner et de guérir les gens âgés. Désormais, ils sont trop nombreux pour que la littérature les passe sous silence ; en France, en Angleterre, en Russie, des romanciers s'efforcent de dresser un tableau complet de la société : ils sont amenés à décrire non seulement de vieux privilégiés mais aussi des vieillards des classes inférieures qui — à part d'insignifiantes exceptions — n'avaient jamais été mentionnés par les écrivains.

Cela ne signifie pas, loin de là, que pour l'ensemble des vieilles gens les circonstances soient devenues plus favorables. Nous verrons au contraire que beaucoup d'entre eux sont victimes de l'évolution économique qui s'est déroulée au cours du siècle.

Trois phénomènes étroitement liés ont accompagné partout la progression démographique : la révolution industrielle, un exode rural entraînant un essor urbain, l'apparition et le développement d'une classe nouvelle, le prolétariat.

En Angleterre, le dépeuplement des campagnes avait commencé avec le système des *enclosures* qui avait réduit un grand nombre de paysans à la misère. Les lois sur l'assistance sociale eurent pour contrecoup, au début du XIXe siècle, une baisse des revenus des paysans qui les chassa des campagnes. Quand en 1846 fut votée la loi sur le libre-échange, l'Angleterre industrielle et marchande triompha définitivement de l'Angleterre agricole.

En France, il y eut un important exode rural à la fin du XVIIIe siècle. La population urbaine, qui représentait 1/10 de la population totale, en représenta 1/5 : environ 5 millions 1/2 d'individus. Les fils de paysans émigraient surtout dans les petites villes où ils s'élevaient socialement en devenant commerçants, employés, fonctionnaires. Le début du XIXe représente plutôt un arrêt de ce mouvement ; de 1800 à 1851, la population urbaine augmente de 3 millions 1/2 mais, étant donné l'accroissement global de la population, les villes ne contiennent que 25 % des Français. Grâce à l'allégement des impôts, les ressources des paysans grandissent, mais ce surplus est absorbé par l'accroissement parallèle de la population. Entre 1840 et 1850, les campagnes ne suffisent plus à nourrir leurs habitants : aussi, de 1850 à 1865, l'exode se précipite. Dans les années qui suivent, l'industrie rurale — qui fournissait aux paysans un

appoint important — dépérit, par suite de la concentration industrielle. Les progrès techniques rendent l'exploitation des terres plus difficile pour les pauvres : ils ne peuvent soutenir la concurrence avec les propriétaires bourgeois qui introduisent dans l'agriculture des méthodes capitalistes. En outre, à partir de 1880, les progrès des moyens de communication permettent à l'Amérique d'exporter son blé vers la France : il en résulte une grave crise économique et l'exode rural se poursuit. En 1881, le tiers de la population est concentré dans les villes. Dans cette fin de siècle, c'est l'industrie qui offre des débouchés aux fils de paysans. Ils grossissent les rangs du prolétariat.

Les transformations ont été néfastes pour les vieillards. Jamais en France ni en Angleterre leur condition ne fut aussi cruelle que dans la deuxième partie du XIXe siècle. Le travail n'était pas protégé ; hommes, femmes, enfants étaient impitoyablement exploités. En prenant de l'âge, les ouvriers devenaient incapables de supporter les cadences du travail. La révolution industrielle s'est accomplie au prix d'un incroyable gaspillage du matériel humain. En Amérique, entre 1880 et 1900, le taylorisme fit des hécatombes : tous les ouvriers mouraient prématurément. Partout, ceux qui réussissaient à survivre, quand l'âge les privait de leur emploi, étaient réduits à la misère. En France les mutuelles furent tolérées à partir de la Restauration, reconnues en 1835 ; en 1850 et 1852 elles retombèrent sous un régime d'étroite surveillance. La Troisième République leur donna toute liberté par la loi du 1er avril 1898. Mais, même dans les meilleures conditions, leurs moyens ont toujours été insuffisants quand il s'est agi de garantir un risque aussi lourd que la vieillesse. Il en était de même des amicales en Angleterre. « Faites des épargnes plutôt que des enfants », préconisait J. B. Say. Adressé à des ouvriers, ce conseil était une dérision. En France et en Angleterre, on vit pulluler les vieux vagabonds, les vieux indigents.

En France, dans les campagnes, l'entretien familial demeure la règle. Si l'ancêtre qui régnait sur la maisonnée était assez vigoureux ou assez riche pour garder la mainmise sur ses terres — continuant à travailler ou louant des ouvriers agricoles — il conservait aussi son autorité sur ses enfants. La famille patriarcale continuait d'exister dans les zones rurales et l'autorité du vieillard qui la gouvernait pouvait être tyrannique. Mais elle ne se rencontrait que parmi les paysans aisés, et ceux-ci étaient rares. Encore archaïque en 1815,

l'agriculture n'a progressé que lentement ; les rendements étaient si faibles que les paysans réussissaient à peine à subsister. Vieillis, ils n'avaient plus la force de continuer à cultiver leur terre et ils n'avaient pas épargné les sommes nécessaires pour payer une main-d'œuvre étrangère. Ils étaient à la merci de leurs enfants. Ceux-ci vivaient au bord de la misère et n'avaient pas de quoi entretenir des bouches inutiles. Parfois ils s'en débarrassaient en les abandonnant à l'hospice. En 1804, le directeur de l'hospice de Montrichard s'indignait[66] : « Les vieillards doivent apporter et laisser à l'hospice tout ce qui peut leur appartenir ; cependant, des descendants dénaturés amènent leurs vieux parents et, avant de les laisser dans les salles, les dépouillent même de leur dernier vêtement. » D'ordinaire, ils les gardaient chez eux ; mais la situation illustrée au Moyen Âge par le roi Lear s'était perpétuée au cours des siècles : n'étant plus capable de travailler lui-même ses terres, le père les abandonnait à ses enfants qui bien souvent l'affamaient et le maltraitaient. Dans un *Mémoire sur les paysans de l'Aveyron et du Tarn*, Rouvellat de Cussac écrit : « Rien de plus commun que l'oubli de tous leurs devoirs de la part des enfants des deux sexes envers les auteurs de leurs jours parvenus à la vieillesse. S'ils ont l'imprudence de donner leurs biens sans réserve écrite, ou autrement que par un testament révocable, ils s'exposent à se voir méprisés et à manquer souvent du nécessaire. »

Ce thème se retrouve dans de nombreux romans, certainement inspirés de la réalité. Dans *Eusèbe Lombard* de Theuriet, écrit en 1885, après la mort de leur père, sa sœur accuse le frère aîné d'avoir séquestré le défunt. « S'il est venu chez nous, c'est que tu le nourrissais de pommes de terre pourries. — Et toi tu l'as laissé crever sur la paille en plein cœur de l'hiver. » Dans *Autour d'un clocher*, roman inspiré à Fèvre et Desprez par les paysans de Rouvres, dans l'Aube, le vieux père Bonhoure est rudoyé par ses enfants : « Il végétait ainsi, cogné, insulté, nourri de pommes de terre gâtées, comme les cochons. » Il finit par se pendre. Dans *L'Aveugle* de Maizeroy, des neveux contraignent leur vieil oncle à mendier : « Lorsqu'il revenait, la besace vide, on le houspillait de bourrades violentes et chacun, même les plus petits, s'acharnait à le tourner en dérision, à lui retirer son écuelle, à l'accabler de méchants tours. » Un jour, il meurt sur la route. Dans *Le Père Amable*, Maupassant décrit la triste, silencieuse existence d'un père veuf, sourd, à demi impotent,

avec son fils. Celui-ci se remarie, contre le gré d'Amable, avec une femme qui a eu un enfant d'un autre. La vie devient pour le vieillard de plus en plus réduite et lugubre. Le fils meurt. La femme ne se conduit pas mal avec son beau-père, mais elle se remarie. Alors il se pend.

La loi s'est efforcée de défendre les vieillards contre l'âpreté et la négligence de leur progéniture. À une situation de fait, elle a substitué une situation de droit. Le père qui se dépouillait par un partage entre vifs recevait en échange une rente viagère dont le montant était fixé devant notaire : si ses enfants refusaient de la lui verser, il pouvait les poursuivre devant les tribunaux. En principe, il ne dépendait donc plus de l'arbitraire de sa famille. Malheureusement, cette protection que lui assurait la justice, il l'a souvent payée cher. Ses enfants avaient autrefois un intérêt diffus à dépenser pour lui le moins possible : leur intérêt devint désormais précis, mesurable ; il s'était réifié dans la pension qu'ils étaient obligés de lui servir. Ils avaient donc un motif puissant de le faire disparaître : c'était le moyen le plus simple d'échapper aux rigueurs d'une contrainte légale. Impossible de savoir en quel siècle les meurtres — par violence ou par privation — des vieux parents furent proportionnellement les plus nombreux. La plupart sont demeurés ensevelis dans le silence des campagnes : mais il faut qu'au XIXe ils aient été fréquents pour que l'opinion en ait eu vent et s'en soit inquiétée. Cette publicité signifie-t-elle qu'on s'intéressait davantage au sort des vieux paysans ? Ou que les crimes augmentèrent en nombre et furent plus imprudents ? Aucun document ne permet d'en décider.

Ce qui est sûr c'est que les périls courus par le vieux père dépossédé ont été souvent dénoncés. Dans son *Histoire des paysans*, en 1874, Bonnemère écrit à ce propos : « Abreuvé de dégoûts, à charge à tous et à lui-même et partout étranger chez ses enfants, il promène de chaumière en chaumière l'ennui de ses derniers jours. Il meurt enfin… Seulement qu'il se hâte car la cupidité est là qui arme dans l'ombre le bras du parricide. » Il arrive souvent, dit Bonnemère, qu'on enterre le vieillard avant qu'il ne soit vraiment mort : « C'est sous le toit de chaume que la léthargie est appelée du nom de mort parce que, selon la remarque de M. Dupuis[67], on n'a pas toujours deux chambres et on est pressé de succéder. » Bonnemère cite quatre

cas de parricides, rien que pour l'année 1855[68]. Ces crimes étaient si répandus et, malgré l'obscurité dont ils s'enveloppaient, si connus, qu'une enquête officielle, menée de 1866 à 1870 sur l'agriculture française, et résumée en 1877 par Paul Turot, n'hésite pas à en faire état. Parlant au nom de l'administration, Turot déconseille aux ascendants de partager leurs biens de leur vivant. Il rappelle avec énergie le sort misérable qui attend les vieux parents après qu'ils se sont dépouillés ; il évoque « les crimes qui se commettent pour hâter la mort et pour lesquels les obligations contractées par suite du partage sont une incitation, une sorte d'encouragement. Le père de famille, une fois qu'il a remis ses biens, est privé de toute autorité. Il passe à l'état d'être méprisé, repoussé par ses enfants, rejeté du foyer domestique de chacun, envoyé de l'un chez l'autre avec une rente viagère que souvent on ne lui paye pas ou une habitation qu'on ne lui donne pas ».

Dans un article du *Temps*, le 5 août 1885, Cherville souligne le sort misérable des vieux parents qu'on vexe à tout instant, qu'on affame, qu'on envoie mendier. Le grand-père s'attache souvent à son petit-fils mais « en grandissant le bambin s'écarte » pour faire comme les autres. La tentation est grande, dit le journaliste, de hâter la fin des vieux parents qui coûtent toujours trop cher.

Zola raconte dans *La Terre* un de ces sombres drames : il s'est appuyé pour l'écrire sur une documentation très sérieuse. On[69] a comparé ce roman au *Roi Lear*, auquel Zola fait d'ailleurs allusion dans ses notes. À des siècles de distance, Shakespeare et Zola décrivent en effet une situation analogue. Au début du roman, le vieux Fouan rassemble ses enfants chez le notaire pour leur partager ses biens qu'il n'a plus la force de cultiver ; ceux-ci se disputent âprement sur la rente que réclame leur père. « La vie des deux vieux fut fouillée, étalée, discutée besoin par besoin. On pesa le pain, les légumes, la viande… Lorsqu'on ne travaillait plus, il fallait savoir se réduire. » Un chiffre est fixé. Le vieux continue d'abord à habiter chez lui avec sa femme. Les enfants ne lui versent qu'une petite part de la pension convenue. Cela provoque une scène terrible entre le père et son fils cadet Buteau : la mère en meurt d'émotion. On convainc le vieux de vendre la maison, d'aller habiter chez sa fille : elle le persécute mesquinement. Tel Lear, il va successivement chez chacun de ses enfants, il y est très malheureux. Quelques années passent,

misérablement. Buteau l'a attiré sous son toit dans l'espoir de lui voler son magot et le traite avec brutalité. Au cours d'une scène, le vieux lève la main, d'un geste menaçant qui jadis effrayait son fils : mais cette fois celui-ci la saisit au vol, secoue son père, l'envoie tomber sur une chaise. Comme les vieux gorilles battus par les jeunes, il se sent définitivement vaincu : en perdant sa force physique, il a perdu toute son autorité. Même la protection de la loi est insuffisante à le défendre contre la violence brute. Buteau réussit à lui voler ses économies. Le conflit entre le père et le fils s'exaspère au point qu'une nuit, tel Lear encore, le vieux s'enfuit et erre jusqu'au matin à travers la tempête. Parce qu'il a été témoin d'un crime commis par son fils et sa bru et surtout parce que ceux-ci ne supportent plus de l'avoir en charge, ils l'étouffent et mettent le feu à sa paillasse, simulant un accident. Le médecin n'y regarde pas de trop près et donne le permis d'inhumer.

Le fait qu'on trouve indiqué dans *Le Temps*, sur la relation de l'aïeul au petit-fils, Zola l'a utilisé. Pendant un temps, le vieux Fouan est en partie consolé de son malheur par l'affection qu'il porte à l'enfant et que celui-ci semble lui rendre. Mais un jour vient où, à la sortie de l'école, le petit qu'il est venu chercher refuse de le suivre et fait chorus avec ses camarades pour se moquer de lui.

Du fait qu'au XIXe siècle la lumière se fait, du moins dans une certaine mesure, sur le sort des vieux exploités, son contraste avec la condition des vieillards privilégiés est plus éclatant qu'à aucune autre époque. Anciens ouvriers réduits à l'indigence et au vagabondage, vieux paysans traités comme des bêtes, les vieux pauvres se situent au plus bas de l'échelle sociale. Ce sont les vieillards des classes supérieures qui en occupent le sommet. L'opposition est si flagrante qu'on croirait presque avoir affaire à deux espèces différentes. Les changements économiques et sociaux, si néfastes pour les uns, ont au contraire favorisé les autres.

La Restauration, le retour des émigrés amenèrent au début du XIXe l'établissement d'une véritable gérontocratie. Les émigrés avaient racheté des terres, souvent leurs anciennes terres : en 1830 la moitié de la grande propriété nobiliaire était reconstituée. Cette aristocratie foncière était peu nombreuse, mais elle avait beaucoup de clients

dans la bourgeoisie. Groupée autour du roi, elle avait fait adopter un suffrage censitaire — basé sur les propriétés immobilières — qui lui donnait la suprématie politique. Il y avait 90 000 électeurs, c'est-à-dire que sur 100 Français majeurs, un seul votait ; on comptait environ 8 000 citoyens éligibles. Comme ces émigrés étaient très âgés, on se trouvait dans une situation qu'on pourrait appeler pathologique. Le pamphlétaire Fazy la dénonça en 1829 : « On a rapetissé la France dans 7 000 à 8 000 individus éligibles, asthmatiques, goutteux, paralytiques, de facultés affaiblies et n'aspirant qu'au repos. » Il critique avec force « la loi singulière qui n'appelle que des vieillards à la représentation nationale ». Cette prérogative des vieillards se maintient après 1830 à la Chambre des pairs : Talleyrand raconta à Guizot en 1835 : « Je suis allé hier à la Chambre des pairs. Nous n'étions que six… et nous avions tous plus de 80 ans. »

Cependant la grande bourgeoisie s'enrichissait, en exploitant les ouvriers et bon nombre de paysans, en prêtant de l'argent à intérêt. Grâce à sa suprématie économique, elle arracha à l'aristocratie foncière le pouvoir politique. Sous Louis-Philippe ce furent les industriels, les banquiers, les grands négociants qui gouvernèrent, et aussi de hauts fonctionnaires, des avocats, des professeurs. Comme il leur avait fallu du temps pour amasser leur fortune, la plupart d'entre eux étaient âgés. Là encore, on peut parler de gérontocratie. Charles Dupin affirme que la moitié des électeurs avaient plus de 55 ans. Selon lui, les 54 000 électeurs libéraux étaient appuyés par 28 millions de citoyens, les 46 000 électeurs de droite par 3 millions de vieillards. Les chiffres sont approximatifs, mais l'idée générale est juste. Il s'agissait d'une ploutocratie et la majorité des riches étaient des vieillards. Les entreprises étaient familiales et le chef en était normalement le membre le plus âgé de la famille. La rente n'était plus le moteur de l'économie : c'était le profit, qui s'accumulait grâce aux investissements. Les membres de la cellule familiale étaient étroitement liés par leurs intérêts et elle s'incarnait dans l'aïeul.

À partir de 1848, ce furent la banque et l'industrie qui détinrent le pouvoir politique. C'est alors qu'acheva de s'accomplir la révolution industrielle : chemins de fer, textiles, métallurgie, mines, sucreries, etc., prirent leur essor. Les banques jouèrent un rôle de plus en plus important. Dans ce monde en mouvement où la figure la plus

considérée était celle de l'« entrepreneur », l'initiative était la qualité la plus nécessaire : c'était le fils, plus hardi que le père, qui le convainquait d'introduire dans l'usine les machines les plus récentes, des techniques inédites. D'autre part, au capitalisme familial se substituèrent les sociétés anonymes par actions. L'homme d'âge perdit son prestige économique. Le suffrage universel lui ôta sa suprématie politique. Cependant, en 1871, l'Assemblée nationale se trouva composée en grande partie de ruraux qui étaient des hommes âgés : il y avait 400 royalistes contre 200 républicains et 50 députés de tendances mal définies. C'est le premier groupe qui comptait de loin le plus de vieillards.

Dans l'ensemble, en France et dans tout l'Occident, la querelle des générations s'abolit dans la bourgeoisie ; il s'établit entre elles une sorte d'équilibre. Contre les classes « dangereuses » elles affirmaient leur solidarité. Dans la petite bourgeoisie, il arrivait souvent que le fils occupât dans l'échelle sociale une situation supérieure à celle de son père qui accueillait avec orgueil sa réussite : cette ascension des générations désarmait les haines. D'autre part, la société nouvelle exigeait la collaboration des jeunes et des vieux. À cause de sa complexité, l'expérience, l'accumulation des connaissances étaient nécessaires pour la faire vivre et progresser ; en beaucoup de domaines, l'ancienneté était une qualification. Les hommes jeunes s'imposaient par leur audace et leur faculté d'invention. Mais ils jugeaient souvent utile de s'abriter derrière la rassurante figure d'un homme âgé : celui-ci détenait les apparences du pouvoir ; il représentait l'entreprise dont il laissait la véritable direction à des associés plus dynamiques.

Si le vieillard apparaît comme un garant c'est que l'idéologie bourgeoise de l'époque le valorise hautement. En France, comme en Angleterre sous la reine Victoria, les vertus qu'on prône sont celles qu'avaient mises en honneur les puritains : la rigueur morale allait de pair avec la réussite économique ; l'austérité était de règle puisqu'il fallait réinvestir les bénéfices. Or, toute une tradition représente le vieillard comme naturellement dénué d'appétits et par conséquent voué à l'ascétisme. Et puis la pensée économique qui voit dans l'accumulation des capitaux la panacée s'étend — abusivement — au domaine de la psychologie : on pense qu'il est toujours bon d'amasser ; amasser des années, c'est réaliser un profit, c'est acquérir

une valeur devant laquelle la bourgeoisie du XIXe s'incline avec respect : l'expérience. L'empirisme associationniste que l'époque tient pour la suprême vérité confirme ces vues : plus on prend de l'âge, plus les associations se multiplient, plus grandissent savoir et sagesse. C'est donc à la fin de sa vie qu'un individu atteint normalement son apogée.

Dans les villes, la famille n'est plus patriarcale. À partir de la fin du XVIIIe, la multiplicité des postes, l'élargissement de la vie sociale ont permis aux jeunes couples de fonder des foyers à eux. Mais la tradition de la famille domestique demeure chère à la bourgeoisie, elle la perpétue idéalement par la vénération dont elle entoure l'aïeul. Même lorsque, avec l'épanouissement du capitalisme moderne, son influence décline, l'opinion exige qu'on lui prodigue les marques extérieures du respect et qu'on lui assure une fin de vie honorable.

La transformation de la famille a modifié la relation des petits-enfants aux grands-parents : au lieu d'un antagonisme, il se fait entre eux une alliance ; n'étant plus chef de famille, le grand-père devient complice des enfants par-dessus la tête des parents, et inversement : les enfants trouvent en lui un compagnon amusé et indulgent[70].

L'importance sociale accordée aux vieillards a irrité un certain nombre d'écrivains adultes. Lamennais attaque avec violence le grand âge. Il écrit à 36 ans : « Je n'ai pas vu de vieillard dont l'âge n'eût affaibli l'esprit et j'en ai vu très peu qui en fussent sincèrement convaincus. » Et encore : « Qu'est-ce qu'un vieillard dans le monde ? Un sépulcre qui se meut. La foule s'écarte : quelques-uns s'approchent pour lire l'épitaphe[71]. » Dickens proteste avec force contre le rapprochement habituel de l'enfance et de la vieillesse. Parlant de celle-ci, il écrit : « Nous appelons cela un état d'enfance, mais c'en est un pauvre et vain simulacre, comme la mort est celui du sommeil. Où sont dans les yeux de l'homme sénile la lumière et la vie qui rient dans les yeux des enfants ?… Réunissez l'enfant et l'homme retombé en enfance et rougissez de cette vanité qui diffame l'heureux début de notre vie en donnant son nom à cette imitation horrible et convulsive. »

De tels accents sont très rares. Les écrivains qui, dans des perspectives tout à fait différentes, ont réfléchi sur la vieillesse en ont proposé des apologies plus ou moins nuancées ; comme les essayistes des siècles précédents, ils ne s'intéressent à la vieillesse que dans la

mesure où elle concerne leur classe. Je vais citer les plus significatifs.

Au chapitre VI des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* intitulé « De la différence des âges », Schopenhauer examine à la lumière de sa philosophie les divers moments de l'existence. On sait qu'il professe un pessimisme absolu : la seule chance de l'espèce humaine serait d'extirper de soi le vouloir vivre et de se laisser glisser tout entière dans le néant en ne se reproduisant plus. L'individu est d'autant plus loin de la sagesse qu'en lui la volonté est plus acharnée : dans sa jeunesse. L'enfant est privilégié parce qu'il est contemplatif ; il a une attitude esthétique qui maintient le monde à distance ; il voit les objets *sub specie aeternitatis*, il a une intuition de leur essence. C'est pourquoi, plus tard, on regrette douloureusement l'enfance : elle est heureuse parce qu'elle est représentation et non volonté. Le jeune homme au contraire a soif de vivre ; il fait la chasse au bonheur ; il ne le trouve pas parce que le rechercher, c'est déjà l'avoir perdu. Peu à peu, s'il a du bon sens, il comprend que le bonheur est chimérique, alors que la souffrance est réelle, et il ne désire plus que s'affranchir de celle-ci. La jeunesse est intellectuellement féconde : à elle la connaissance et l'invention. Les forces intellectuelles sont à leur apogée à 35 ans. Cependant on vit dans l'illusion et l'erreur. L'instinct sexuel entretient dans l'homme une bénigne démence.

À partir de 40 ans, on est mélancolique parce que, sans avoir renoncé aux passions et aux ambitions, on commence à être désabusé, et on voit la mort au bout de sa route alors qu'auparavant on l'ignorait. Le moment le plus heureux de la vie, ce sont les années qui précèdent la décrépitude, si du moins on est en bonne santé et si on a assez d'argent pour suppléer aux forces qui vous manquent : « La pauvreté dans la vieillesse est un grand malheur. » Ces deux conditions remplies, la vieillesse « peut être une partie très supportable de la vie ». Le temps se met à passer très vite, si bien qu'on ne connaît plus l'ennui. Les passions se taisent, le sang se refroidit ; délivré de l'instinct sexuel, l'individu retrouve sa raison. Alors : « Nous acquérons plus ou moins la conviction du néant de tout sur la terre. » La découverte de cette vérité nous donne un calme intellectuel qui est « la condition et l'essence du bonheur ». « Le jeune homme croit qu'il pourrait conquérir en ce monde Dieu sait quelles merveilles s'il savait seulement où les trouver ; le vieillard est pénétré de la maxime de l'Ecclésiaste : tout est vanité, et il sait bien

maintenant que toutes les noix sont creuses, quelque dorées qu'elles puissent être. Ce n'est que dans un âge avancé que l'homme arrive entièrement au *nil admirari* d'Horace, c'est-à-dire à la conviction sincère et ferme de la vanité de toutes choses et de l'inanité de toute pompe en ce monde. Plus de chimères ! Il est complètement désabusé. » Grâce à cette lucidité, ce qu'un homme a de valable en lui ne lui profite jamais mieux que dans son grand âge. Cependant la plupart des individus deviennent des automates, ils se répètent et se sclérosent et c'est alors le *caput mortuum* de la vie. La décrépitude est bienfaisante parce qu'elle aide à supporter la mort. Après 90 ans, au lieu de mourir de maladie, on s'éteint souvent de soi-même.

On le voit : c'est en conséquence de son pessimisme que Schopenhauer privilégie la vieillesse. Il admet que le désabusement qui en est l'essence lui confère « une certaine teinte morose ». Mais son mérite, c'est qu'en elle la volonté de vivre a presque disparu ; on retourne à l'attitude contemplative de l'enfance. Si la vie est un malheur, si la mort lui est préférable, cette demi-mort qu'est la vieillesse l'emporte sur l'âge des illusions. L'appréciation de Schopenhauer est toute négative : « Le fardeau de la vie est en réalité plus léger que dans la jeunesse. »

Mme Swetchine[72] a fait des réflexions très justes sur la vieillesse. Elle souligne le contraste entre la dignité du grand âge et le discrédit dans lequel on le tient : « Le vieillard est le pontife du passé, ce qui ne l'empêche pas d'être le voyant de l'avenir. » Cependant : « Chose étonnante ! ce n'est pas de l'horreur que cause la vieillesse, c'est du mépris. » Elle remarque très justement : « Rien ne suscite plus de contradictions que la vieillesse dans l'esprit des hommes : c'est un fantôme auquel la jeunesse ne croit pas ; c'est un épouvantail pour la plénitude virile ; néanmoins… tous l'espèrent et transigent tant qu'ils peuvent avec ses inconvénients. »

Et encore : « La jeunesse ne lui fait pas l'honneur de la considérer comme un mal nécessaire, de l'accepter comme elle accepte la mort : elle se promet presque d'y échapper et se fait gloire de ne pas vouloir prolonger sa vie au prix de tant d'ignominie. »

Elle reconnaît que sur le plan humain c'est une terrible épreuve et elle en fait une description horrifiée ; mais par sa cruauté elle permet de se rapprocher de Dieu : « Si on prend l'homme naturel, la jeunesse est le vrai, peut-être le seul bon temps… La religion fait

diamétralement l'opposé de la nature. » « La vieillesse, quant au monde extérieur, est bien une espèce de cécité… Dieu hérite de tous les vœux qu'elle ne forme plus, de tous les élans qu'elle supprime et lui ouvre toujours davantage le monde intérieur. » Elle regrette que le Christ n'ait pas sanctifié cet âge de la vie en le traversant.

Il y a chez Schopenhauer, chez Mme Swetchine un effort pour penser la vieillesse dans des perspectives originales. Mais les vieux poncifs ont la vie dure : on les retrouve dans le bref essai qu'Emerson a consacré à la vieillesse. Idéologue très conformiste de la bourgeoisie américaine, il porte à l'extrême à la fin de sa vie l'optimisme qu'il avait toujours professé : ébranlé par la guerre civile, il choisit de se démobiliser et d'ignorer cette terrible époque que fut la Reconstruction. Il s'était convaincu qu'il vivait dans le meilleur des mondes, dans le meilleur des temps. Affaibli, diminué, il vanta les mérites et les douceurs du dernier âge. Il reconnaît comme Cicéron que « le credo populaire est que la vieillesse n'est pas déshonorante, mais extrêmement désavantageuse » ; et il ne recule devant aucun argument pour prouver le contraire. Il évoque les vieillards prestigieux de l'Histoire, sans d'ailleurs se préoccuper de savoir si leur dernier âge a été heureux puisqu'il cite pêle-mêle le Cid, Dandolo, Michel-Ange, Galilée, etc. Le vieillard est heureux, dit-il, d'abord parce qu'il a échappé à de multiples dangers et s'en réjouit. On n'a plus rien à redouter : on a sa vie derrière soi, rien ne peut vous l'ôter. Cela signifie qu'Emerson était satisfait de sa position, de sa renommée : on ne voit pas ce qui l'autorise à généraliser. Grâce à cela, poursuit-il, le succès ne signifie plus rien. On n'a plus à tendre vers un accomplissement. On peut descendre impunément en dessous de soi-même. Le troisième argument reproduit le second : on s'est manifesté, on a donné sa mesure, on est en droit de se reposer sur son passé. Plus de doute ni d'inquiétude. Ici, l'optimisme d'Emerson ressemble curieusement au pessimisme de Schopenhauer : vieux, on cesse d'agir et même de penser, on cesse de vivre et c'est une délivrance qui apporte la paix. Enfin Emerson allègue que le vieillard a acquis de l'expérience, endossant l'idée chère à la bourgeoisie selon laquelle la simple accumulation des années engendrerait la connaissance.

En 1880, en Allemagne, Jacob Grimm prononça sur la vieillesse un discours qui fut célèbre et qu'il conclut ainsi : « Je crois avoir

apporté des preuves à l'appui de l'opinion selon laquelle la vieillesse ne représente pas une simple chute de virilité, mais porte en elle sa propre puissance qui s'épanouit selon ses propres lois et conditions. C'est l'époque d'une paix et d'un calme qui n'ont pas existé auparavant, et à cet état doivent correspondre des effets particuliers. »

Il s'inspire ici de l'organicisme en faveur à son époque. Chaque âge a sa propre organisation, sa spécificité ; le vieillard n'est pas un adulte plus âgé et dévirilisé ; son état ne doit pas être décrit comme un manque mais d'une manière positive, comme un équilibre différent de l'individu et de ses rapports au monde.

Jamais, chez aucun écrivain, la vieillesse n'a occupé tant de place et n'a été si hautement exaltée que dans l'œuvre de Victor Hugo. Pourquoi ? il faudrait connaître son histoire dans son détail intime pour en comprendre les raisons. Ce qui est sûr c'est qu'elle constitue un de ses fantasmes favoris. Jeune encore il s'est représenté le poète comme le mage, le prophète régnant dans un ciel de gloire : or c'est traditionnellement le grand âge qui confère le prestige et l'autorité suprême. Il a dû pressentir que sa vieillesse serait le moment où il accomplirait le plus parfaitement son destin. Parmi les antithèses dont il s'enchantait, celle qui oppose un corps disgracié à une âme sublime est une de celles qu'il a le plus complaisamment exploitées : la vieillesse en est une des incarnations. Il y a un contraste romantique entre un corps affaibli et un cœur indomptable. C'est ainsi qu'à moins de 40 ans, reprenant la légende du retour de Barberousse, il met en scène dans *Les Burgraves* de grands vieillards formidables et terribles ; en les brisant physiquement, l'âge exalte leur sombre grandeur. Hugo a repris pour les évoquer les clichés populaires. Il souligne l'isolement de la vieillesse, sa distance au monde. L'ancêtre Job « se tient à l'écart… Pendant des mois il garde le silence ». Barberousse, réfugié dans une grotte, est plongé dans le silence du sommeil… « Il dormait d'un sommeil farouche et surprenant. » La barbe symbolise la longévité : « Sa barbe d'or jadis, de neige maintenant, faisait trois fois le tour de la table de pierre. » Plus tard, dans *La Légende des siècles*, il a tracé des portraits épiques de la vieillesse. Le plus grand de ces héros, c'est *Eviradnus*. Il a

derrière lui une vie sans tache, remplie d'exploits merveilleux et l'âge ne l'atteint pas.

« Il rit des ans…
Tout vieux qu'il est, il est de la grande tribu ;
Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu.
Qu'importe l'âge ? Il lutte. Il vient de Palestine,
Il n'est point las. Les ans s'acharnent ; il s'obstine. »

On dirait que ces vers sont prémonitoires : lutteur, Hugo défie d'avance le temps et se donne comme le vainqueur de ce combat. À lui seul, Eviradnus tue l'empereur d'Allemagne et le roi de Pologne, qui sont des hommes jeunes et qui luttaient ensemble contre lui. Sous le couvert de la légende, il dote le vieillard des qualités de la jeunesse : il lui donne la force d'un géant. Il a autant de grâce que de force ; quand, au réveil de Mahaud — que des scélérats avaient droguée pour la dépouiller —, il lui baise la main : « Madame, lui dit-il, avez-vous bien dormi ? »

Dans *Les Misérables*, dont Hugo écrivit la fin entre 50 et 60 ans, le grand-père de Marius est un homme qui toute sa vie a été très dur avec les siens. Mais quand il croit son petit-fils mort, il découvre l'étendue de son amour pour lui. Il accueille la guérison avec une joie qui le transfigure : « Quand la grâce se mêle aux rides, elle est adorable. Il y a on ne sait quelle aurore dans la vieillesse épanouie. » Il consent au mariage de Marius avec Cosette. À ce moment-là, Jean Valjean est vieux lui aussi : à 80 ans, il demeure sublime et tragique comme il l'a été toute sa vie. Aussi indomptable qu'Eviradnus, il garde assez de force pour transporter sur son dos à travers les égouts de Paris le corps inanimé de Marius. Sa force morale est plus extraordinaire encore puisqu'il croit devoir avouer à Marius qu'il est un ancien forçat, et se retire peu à peu de la vie de Cosette, son unique amour. Il meurt en apothéose, entouré d'amour par le jeune couple, Marius ayant reconnu en lui son sauveteur.

Dans *Booz endormi*, Hugo, à 57 ans, au bord de la vieillesse, l'a magnifiquement sublimée :

« Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril…

… Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
… Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. »

Ici, c'est la spiritualité — grandeur, lumière — qui caractérise le patriarche, rajeuni par la comparaison de sa barbe avec un ruisseau d'avril. Il a gardé de la séduction sexuelle puisque Ruth se couche à ses pieds « le sein nu », dans l'espoir d'éveiller son désir.

L'Art d'être grand-père est un hymne à la vieillesse plus encore qu'à l'enfance. Hugo — nous y reviendrons — l'exalte à travers sa propre figure. Mais aussi il décrit cette intime liaison de l'aïeul aux petits-enfants dont la société favorisait alors l'existence. Dans *Les Misérables* déjà il avait évoqué avec émotion le couple constitué par Jean Valjean âgé et par Cosette enfant : « Quand on est vieux, on se sent le grand-père de tous les petits enfants. » Dans le célèbre *Jeanne était au pain sec*, il marque la réciprocité de l'entente entre la petite-fille et le grand-père contre la rigueur des adultes. Socialement tous deux sont dans une situation marginale. Mais le lien qui les unit, pense-t-il, est plus profond. Chez les tragiques grecs, l'enfant et le vieillard se ressemblent par leur impotence. Chez beaucoup de primitifs l'assimilation est beaucoup plus poussée : on rassemble dans une même classe d'âge l'enfant, qui émerge à peine de l'au-delà, le vieillard qui va bientôt s'y replonger. Tous deux sont dans une situation de transition qui les dispense de certains tabous. Hugo exprime dans un autre langage une idée analogue. Il se vante quand il prétend « avoir inventé l'enfant » ; découvert au XVIIIe, l'enfant a tenu une grande place dans la littérature et les arts du XIXe. Mais les affinités de l'enfance et de la vieillesse, personne avant lui ne les avait si bien mises en lumière. Il y a communion spirituelle, selon lui, entre l'enfant qui est encore en deçà de la condition humaine et le vieillard qui s'élève au-dessus. La morale et la raison mesquine des adultes ne leur conviennent pas ; par leur naïveté, par leur sagesse, ils sont tous deux proches des mystères du monde, proches de Dieu :

« Jeanne parle, elle dit des choses qu'elle ignore.
… Dieu, le bon vieux grand-père, écoute émerveillé. »

Auprès de l'enfant, l'homme âgé retrouve son enfance. À propos

du grand-père de Marius, Hugo a parlé de l'« aurore » d'une vieillesse épanouie. Il dit aussi : « Oui, devenir aïeul, c'est rentrer dans l'aurore. »

On a vu que la seule consolation des vieux paysans était souvent leurs petits-enfants, jusqu'au jour où ceux-ci se mettaient à jouer à l'adulte. La réussite de Hugo, dans *L'Art d'être grand-père*, ç'a été de donner à un fait social la valeur et la profondeur d'un mythe.

Le couple vieillard-enfant touchait le public. *Le Magasin d'antiquités* de Dickens eut un énorme succès. Il y faisait vagabonder à travers l'Angleterre la petite Nell et son grand-père qu'unissait une tendresse profonde. Le vieillard a l'esprit affaibli par le malheur, il se ruine au jeu, il vole Nell pour jouer de nouveau et prémédite un cambriolage ; mais à travers ses égarements, il émeut le lecteur par l'amour qu'il porte à Nell et par celui qu'il lui inspire. Quand elle meurt, il passe ses jours sur son tombeau, et c'est là qu'il expire. On retrouve un couple analogue dans le *Sans famille* d'Hector Malot qui connut aussi une grande popularité. Un enfant trouvé, volé à la société au seuil de la vie, partage l'existence errante de Vitalis, qui fut un chanteur célèbre, déchu et exilé de la société au seuil de la mort.

Dans son ensemble, la littérature du XIXe siècle a envisagé la vieillesse d'une manière beaucoup plus réaliste. Elle décrit des vieillards appartenant aux classes supérieures : nobles, grands bourgeois, propriétaires terriens, industriels ; et aussi elle s'intéresse à ceux des classes exploitées. Le lien féodal du serviteur au maître demeure cher à la bourgeoisie : dans *Madame Bovary,* dans *Un cœur simple,* Flaubert met en scène des servantes dont la vie n'a été qu'un long dévouement. Mais la plupart du temps les vieillards sont considérés comme les sujets de leur propre histoire. Chez Balzac, Zola, Dickens, chez les romanciers russes on ne rencontre presque jamais de vieux ouvriers puisqu'en vérité, dans le prolétariat, on ne faisait pas de vieux os. Mais on a déjà vu que les figures de vieux paysans sont nombreuses. Et les romanciers ont aussi étudié les effets de l'âge dans les diverses catégories sociales : militaires, employés, boutiquiers, etc. L'abondante documentation qu'ils ont fournie, je l'utiliserai quand j'étudierai l'expérience individuelle des vieillards. C'est une question qu'au XIXe plusieurs vieux écrivains ont abordée ; ils ont parlé de leur propre vieillesse : celle de Chateaubriand lui a inspiré des pages qui comptent parmi ses plus

belles. Ces confidences nous aideront à comprendre la manière dont les vieilles gens éprouvent leur condition.

*

Au XXe siècle se poursuit l'urbanisation de la société qui entraîne la disparition de la famille patriarcale. Celle-ci cependant a subsisté assez longtemps dans certaines campagnes françaises. Chamson en a décrit une dans *Le Crime des justes*. Le vieil Arnal, qu'on appelle le Conseiller, vénéré de tous, le Juste par excellence, gouverne dans les Cévennes un domaine vaste et prospère. Il est chez lui le maître absolu. Une de ses petites-filles, une arriérée, s'étant fait engrosser par un de ses frères, le juste ordonne à la famille de tuer et d'enterrer le nouveau-né ; ce qui est fait. Aujourd'hui, en France, ce type de famille n'existe plus. Il subsiste dans certains pays ; dans les zones rurales de la Yougoslavie se sont encore produits récemment des faits analogues à celui que raconte Chamson. Dans le sud de l'Italie, en Sicile, dans le sud de la Grèce, il arrive qu'un père mette sa fille à mort pour des questions d'honneur. La loi l'interdit, mais les mœurs le tolèrent. En Corse, en Sardaigne, ses fils obéissent au vieux père.

La situation des paysans s'étant un peu améliorée, la civilisation technique ayant plus ou moins brisé l'isolement des cultivateurs, l'abandon des vieillards impotents, leur mise à mort sont certainement devenus plus rares qu'au XIXe siècle. Cependant, précisément dans les régions méditerranéennes où le patriarche est le plus puissant, il arrive, quand il s'affaiblit, qu'on l'aide à mourir. Peut-être, comme chez certains primitifs, sa postérité tyrannisée éprouve-t-elle un soulagement rancuneux à se débarrasser de lui. Mais aussi il s'agit de zones particulièrement pauvres où une bouche à nourrir est une lourde charge. Ce sont là des cas exceptionnels. En revanche, il est fréquent, en France, que le fils lassé de subir l'autorité paternelle quitte la maison pour aller travailler en ville[73].

Dans l'ensemble, les progrès de l'industrialisation ont amené une dissolution de plus en plus poussée de la cellule familiale. Le considérable vieillissement de la population qu'on constate depuis un demi-siècle dans les pays industriels a obligé la société à se substituer à la famille. Elle a instauré une politique de la vieillesse que nous examinerons plus loin.

Dans les classes dirigeantes s'est maintenu l'équilibre qui s'était établi au XIXe, expérience et inventivité étant toutes deux requises. Les grands mouvements politiques, neufs et violents, ont presque toujours été menés par des hommes jeunes : la révolution russe, le fascisme italien, le nazisme, la révolution chinoise, la révolution cubaine, la guerre d'indépendance algérienne. Les hommes âgés ont occupé des places importantes dans les sociétés conservatrices. Souvent, leur seule fonction était de représentation : ainsi, en France, les présidents de la République[74]. Mais un certain nombre d'hommes âgés ont joué des rôles actifs : entre autres Thiers qui avait 76 ans à son départ, en 1873. Clemenceau qui avait 77 ans quand il prit le pouvoir en 1917. Churchill abandonna le pouvoir à 81 ans, Adenauer à 87. D'autres hommes ont vieilli au pouvoir dans des pays où la révolution avait triomphé : Staline, Mao Tsé-toung, Ho Chi Minh. Aujourd'hui les dirigeants sont d'ordinaire jeunes dans les pays en voie de développement : l'empereur Haïlé Sélassié fait exception, il n'a qu'un an de moins que de Gaulle. Dans les autres, ils sont souvent âgés : de Gaulle, Franco, Tito, Salazar[75]. Mais ils sont assistés par des hommes plus jeunes : en France la moyenne d'âge des ministres n'est pas très élevée. En 1968, celle des députés était 55 ans, celle des sénateurs 63. À l'intérieur des partis comme des nations il y a partage du pouvoir entre les anciens et les hommes mûrs, les jeunes ayant en général peu d'influence.

Un fait frappant, sur lequel je reviendrai longuement mais qu'il faut signaler ici, c'est que le prestige de la vieillesse a beaucoup diminué du fait que la notion d'expérience est discréditée. La société technocratique d'aujourd'hui n'estime pas qu'avec les années le savoir s'accumule, mais qu'il se périme. L'âge entraîne une disqualification. Ce sont les valeurs liées à la jeunesse qui sont appréciées.

Étant donné le nombre de documents que nous possédons sur la condition actuelle des vieillards, ceux que fournit la littérature n'ont qu'un intérêt secondaire. D'ailleurs ils sont assez pauvres. Proust, dont le sujet essentiel est l'aventure du temps perdu et retrouvé, a beaucoup et très bien parlé de la vieillesse. Mais c'est une exception. Dans *Les Faux-Monnayeurs* Gide fait dire au vieux La Pérouse : « Pourquoi est-il si rarement question des vieillards dans les livres ? Cela vient, je crois, de ce que les vieux ne sont plus capables d'en écrire et que lorsqu'on est jeune on ne s'occupe pas d'eux. Un

vieillard, ça n'intéresse plus personne. » Il est vrai que si on l'aborde dans sa subjectivité, le vieillard n'est pas un bon héros de roman ; il est achevé, figé, sans attente, sans espoir ; pour lui les jeux sont faits, la mort déjà l'habite : rien de ce qui peut lui arriver n'est donc important. D'autre part le romancier peut s'identifier à un homme plus jeune que lui parce qu'il a traversé son âge ; mais il ne connaît les vieillards que de l'extérieur. Aussi ne lui accorde-t-il généralement qu'un rôle secondaire et les portraits qu'il en trace sont souvent sommaires ou conventionnels. Le XXe siècle a hérité des clichés des siècles précédents. Au cours du temps, sur le plan social, psychologique, biologique, la notion de vieillissement s'est enrichie. Cependant des poncifs se sont perpétués. Peu importe qu'ils se contredisent : ils sont tellement usés qu'on les répète dans l'indifférence générale. La vieillesse est un automne, riche de fruits mûrs ; c'est aussi un hiver stérile dont on évoque la froideur, les neiges, les frimas. Elle a la douceur des beaux soirs. Mais on lui attribue aussi la sombre tristesse des crépuscules. L'image du « bon vieillard » et celle du « vieillard quinteux » font bon ménage. Il y a un mythe qui s'est particulièrement développé de nos jours : celui du détachement propre au grand âge. Montherlant, qui a toujours affecté par rapport aux choses et aux gens une attitude dédaigneusement distante, l'a prêtée au Roi de *La Reine morte*, un homme âgé qui « se sépare lentement de l'humain », dit l'auteur dans son commentaire. Il trouve de la grandeur à la lucide indifférence de Ferrante :

« Pour moi, tout est reprise, refrain, ritournelle. Je passe mes jours à recommencer ce que j'ai déjà fait et à le recommencer moins bien. Cela où j'ai réussi, cela où j'ai échoué, aujourd'hui tout a pour moi le même goût. Et les hommes eux aussi me paraissent se ressembler par trop entre eux… L'une après l'autre les choses m'abandonnent. »

« L'arc de mon intelligence s'est détendu. Ce que j'ai écrit, je demande : "De qui est-ce ?" Ce que j'avais compris, j'ai cessé de le comprendre. Et ce que j'avais appris, je l'ai oublié. Je meurs, et il me semble que tout est à faire et que j'en suis au même point où j'étais à vingt ans. »

« Je dois aussi chercher à faire croire que je sens encore quelque chose, alors que je ne sens plus rien. Le monde ne fait que

m'effleurer. »

« À mon âge on a perdu le goût de s'occuper des autres. Plus rien aujourd'hui qu'un immense : "Que m'importe !" qui recouvre pour moi le monde. »

Le principal protagoniste du roman de Vailland, *La Loi*, est un homme âgé de 72 ans, Don Cesare, riche propriétaire respecté. Il lit beaucoup, possède des antiques, écrit l'histoire d'une ancienne cité grecque, située jadis dans la région de l'Italie où il habite. En excellente santé, il est encore le meilleur chasseur de la région et grand coureur de filles : il a eu la virginité de presque toutes celles du village et vit entouré de femmes dont l'une partage son lit. Mais depuis longtemps déjà il a appris à se *désintéresser*. Tourmenter ses héritiers ne l'amuse plus car il sait que la servilité humaine est sans limites. En apparence sa vie est pareille à ce qu'elle a toujours été. Il couche aux côtés d'Elvire : mais il ne lui parle pas et la touche rarement. Il chasse, mais « son regard ne s'allume même pas ». Il parle, mais « ses paroles résonnent dans un monde sans écho ». Il contemple encore ses antiques, mais ne prend plus de notes. Il est sans amour, sans haine, sans désir et se sent semblable à ces « désoccupés » qui se croisent les bras tout le jour sur la place du village. Vraisemblablement, bien que jeune encore, Vailland commençait à éprouver pour son propre compte ce « désintérêt » qui lui apparaît comme le signe de la « qualité » d'un individu.

Il faut signaler la place très particulière que tient la vieillesse dans ce qu'on a appelé le « théâtre de l'absurde ». Dans *Les Chaises* de Ionesco, nous voyons un vieux couple enfermé dans le souvenir — magnifié et délirant — de son passé et qui s'efforce de le ressusciter. Ils donnent une réception à laquelle personne ne vient, accueillant d'invisibles invités, les plaçant, circulant entre eux, se cognant à eux, tandis que la scène se couvre de chaises vides ; à travers leur aberration, c'est la réalité même qu'ils évoquent — brillantes soirées, réunions mondaines — qui apparaît comme dérisoire. Et quand finalement ils sautent par la fenêtre, c'est parce que leur vie, en perdant tout sens, leur découvre qu'elle n'en a jamais eu.

On trouve chez Beckett une contestation analogue de l'existence par sa lamentable dégradation finale. Le vieux couple qui, dans *Fin de partie*, évoque de poubelle à poubelle le bonheur et l'amour passés

constitue une condamnation de tout amour, de tout bonheur. Dans *La Dernière Bande*, dans *Oh les beaux jours* le thème, traité avec cruauté, c'est l'effritement de la mémoire, et donc de toute notre vie derrière nous. Les souvenirs apparaissent en désordre, mutilés, ruinés et comme étrangers. C'est comme si rien n'avait eu lieu, et de ce vide émerge le moment présent qui n'est qu'une végétation gâteuse. Le plus bouffon, c'est qu'à travers cette déconfiture, on s'accroche au mythe selon lequel vieillir c'est s'instruire, progresser. En vérité, vieillir, c'est : « Dégringoler doucement dans la vie éternelle en se rappelant… tout ce piètre malheur… comme si… il n'avait jamais été[76]. »

Dans le roman *Molloy*, le héros, déjà âgé au début du récit, se dégrade de plus en plus ; sa seconde jambe se raidit ; il perd la moitié de ses doigts de pied ; d'abord, malgré ces infirmités, il se débrouille pour rouler à bicyclette ; puis il n'y arrive plus ; il traîne à pied, sur des béquilles ; il finit par ne plus pouvoir que ramper. Au cours de cette décomposition, sa principale occupation c'est d'évoquer des souvenirs : mais ils s'effritent, ils sont nébuleux, inconsistants, sans doute faux. La vie, c'est seulement la mémoire que nous en avons, et la mémoire n'est rien. Ce rien occupe du temps, le temps coule, tout en n'allant nulle part ; nous bougeons sans cesse et, dans ce voyage sans destination, nous restons immobiles. À la lumière de la vieillesse, nous découvrons cette vérité de la vie qui n'est au fond qu'une vieillesse cachée sous des oripeaux. La vieillesse n'apparaît pas, chez Ionesco, chez Beckett comme la limite extrême de la condition humaine mais, comme dans *Le Roi Lear*, elle est cette condition même enfin démasquée. Ils ne s'intéressent pas aux vieillards pour eux-mêmes : ils s'en servent comme de moyens pour exprimer leur conception de l'homme.

*

Comme nous l'avions annoncé, nous n'avons pas esquissé dans ce chapitre une histoire de la vieillesse ; nous avons seulement décrit les attitudes des sociétés historiques à l'égard des vieillards et les images qu'elles s'en sont forgées. Toutes les civilisations connues se caractérisent par l'opposition d'une classe exploitante et de classes exploitées. Le mot vieillesse recouvre deux espèces de réalités

profondément différentes selon que l'on considère celles-ci ou celle-là. Ce qui fausse les perspectives, c'est que les réflexions, les œuvres, les témoignages qui concernent le dernier âge ont toujours reflété la condition des eupatrides : eux seuls parlent et, jusqu'au XIXe siècle, ils ne parlent que d'eux. C'est sur la situation de ces privilégiés que nous allons d'abord brièvement revenir.

Minoritaires, improductifs, leur sort a dépendu des intérêts de la majorité active. Quand celle-ci souhaitait éviter entre ses membres des rivalités anarchiques, maintenir l'ordre établi, il lui convenait de choisir comme intermédiaires, arbitres ou représentants des hommes d'une espèce différente et sur l'autorité desquels tous pourraient s'entendre : les vieillards étaient tout indiqués[77]. Parfois ils détenaient un pouvoir réel ; parfois ils jouaient le rôle que jouent dans certains calculs les nombres imaginaires : indispensables au déroulement des opérations, une fois le résultat acquis ils sont éliminés. La vieillesse a été puissante dans la Chine hiérarchique et répétitive ; à Sparte et dans les oligarchies grecques ; à Rome jusqu'au IIe siècle avant Jésus-Christ. Elle n'a joué aucun rôle politique dans les périodes de changement, d'expansion, de révolution. Aux époques où la propriété a été institutionnalisée, la classe dominante a respecté les propriétaires en tant qu'aliénés à leur propriété ; l'âge n'était pas une disqualification ; accumulant au cours de leur vie des biens immobiliers, des marchandises ou de la monnaie, les vieillards, en tant qu'ils étaient riches, pesaient d'un grand poids dans la vie publique et dans la vie privée.

L'idéologie de la classe dominante vise à justifier ses conduites. Quand elle est gouvernée ou influencée par des gens âgés, elle accorde de la valeur au grand âge. Des philosophes, des essayistes ont lié la notion de vieillesse à celle de vertu et vanté l'expérience qu'elle confère. La vieillesse serait l'achèvement de la vie au double sens du mot ; elle la termine et elle en est le suprême accomplissement. Quiconque a amassé des années et des années de vie est le vivant par excellence ; il représenterait en quelque sorte un concentré d'être. On honorera donc la vieillesse en tant que telle. Pour accéder à certaines dignités, à certains titres, l'âge est une qualification. Rendre hommage à la vieillesse, c'est le sens de ces *jubilés* si fréquents, surtout en Allemagne : le 70e, le 80e anniversaire d'un musicien, d'un philosophe donnent lieu à des festivités solennelles.

Cependant, même lorsque le bon ordre social oblige les générations plus jeunes à reconnaître à la plus ancienne une autorité politique ou économique, elles la subissent souvent avec impatience. Sensibles à une déchéance physique qu'ils redoutent pour eux-mêmes, les jeunes s'attaquent aux vieilles gens, les ridiculisent[78]. Au mythe du grand vieillard enrichi par le nombre de ses années s'oppose celui du vieillard rapetissé, desséché, ratatiné comme Tithon et la sibylle de Tibur. Vidé de sa substance, c'est un homme diminué et mutilé.

D'autre part, bien qu'elle soit passée sous silence, la condition des vieux exploités a profondément influencé la conception des privilégiés. Nous n'avons sur elle que de vagues aperçus. Il semble qu'ils aient été très peu nombreux au Moyen Âge et jusqu'au XVIIIe siècle : dans les campagnes et dans les villes, les travailleurs mouraient jeunes. Ceux qui survivaient étaient à la charge d'une famille en général trop pauvre pour les entretenir ; ils recouraient à la charité publique, à celle des châteaux et des couvents. À certaines époques, même ces ressources leur furent refusées ; leur sort fut particulièrement dur au moment où le capitalisme naquit dans l'Angleterre puritaine et au XIXe siècle, pendant la révolution industrielle. La société ne les a jamais directement exploités, dans la mesure où ils n'avaient pas de force de travail à vendre, mais ils n'en ont pas moins été victimes de l'exploitation. Dans leur jeunesse et leur maturité les classes dominantes ne leur avaient accordé que ce qui leur était nécessaire pour reproduire leur vie : une fois usés à la tâche, elles les abandonnaient, les mains vides.

Inutiles, encombrants, leur sort ressemblait à celui qui est le leur dans les sociétés primitives. Il dépendait essentiellement de leur famille. Par affection ou par souci de l'opinion, certaines leur manifestaient de la sollicitude ou du moins les traitaient correctement. Mais le plus souvent on les négligeait, on les abandonnait dans un hospice, on les chassait et même on les abattait clandestinement.

La classe dominante assistait avec indifférence à ces drames : ses efforts pour secourir les vieux pauvres ont toujours été dérisoires. Depuis le XIXe ceux-ci sont devenus nombreux, elle n'a pas pu les ignorer. Pour justifier sa sauvage indifférence, elle a été obligée de les dévaloriser. Plus que le conflit des générations, c'est la lutte des

classes qui a donné à la notion de vieillesse son ambivalence.

1. Bien entendu, à titre individuel, des femmes, des vieillards ont joué des rôles actifs.

2. Cet épisode est supprimé dans la Bible protestante. Certainement à cause de l'immense respect dont les Puritains entourèrent les vieillards.

3. Livre de Daniel, chap. XIII.

4. Ce meurtre symbolise sans doute le passage d'une société matriarcale à une société patriarcale.

5. Il avait célébré la beauté de Néoboulé, fille d'un notable, qu'il souhaitait épouser ; mais le père s'opposa à ce mariage.

6. Ce nom veut dire : qui aime Cléon.

7. Ce nom veut dire : qui déteste Cléon.

8. Fragments.

9. Ce qui est insolite, car pour les Anciens celle-ci était la saison de l'abondance : *Pomifer automnus*.

10. Lucien appartient au monde antique. Sceptique, satirique, irréligieux, il n'a connu le christianisme que pour s'en moquer.

11. Grâce à sa double appartenance au clan paternel et à celui de son mari, elle pouvait en appeler de l'un à l'autre. Du jour où elle reçut une dot de son père, elle eut une parfaite indépendance économique. Présente au foyer, dirigeant le travail des esclaves, elle jouait un grand rôle dans l'éducation des enfants.

12. C'est lui qui dit : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » ; mais c'est qu'il veut mettre le nez dans les affaires de son voisin qu'étonne sa curiosité.

13. Qui aurait consisté à distribuer des terres à l'intérieur du corps civique romain.

14. Qui aurait consisté à distribuer des terres aux Italiens en leur accordant le droit de cité.

15. Caecilius, auteur de comédies, mort en 166 avant Jésus-Christ, écrivait aussi : « Pardieu, vieillesse, quand tu n'apporterais avec toi nul autre mal, ta venue en est un suffisant. »

16. Jusqu'à ce que, impliqué dans la conspiration de Pison, il fût condamné à mort.

17. Il reprend à Hippocrate un thème qui sera indéfiniment ressassé jusqu'à nos jours.

18. Victor Hugo s'est inspiré de ces vers. Le thème en a été spontanément retrouvé par de nombreux écrivains.

19. Thème que nous avons déjà rencontré chez les poètes grecs.

20. Dans *Ion*, il y a un vieil esclave : mais il a élevé l'héroïne, Créuse, qui le considère comme son père. En lui s'incarne la continuité de la maison. Il est le confident de Créuse, son conseiller, l'exécuteur de ses desseins. C'est un être relatif, qui tire son importance de la princesse à qui il est dévoué. Il n'a pas d'existence personnelle.

21. Né à Carthagène en 560 ; mort en 636.

22. Usages catalans.

23. La tête coupée du comte.

24. À 96 ans il refusa le trône de l'empire d'Orient, et mourut doge à 97 ans.

25. Il avait 76 ans. Il fut décapité.

26. À ma connaissance, Masaccio l'a fait, à Florence ; Michel-Ange, au plafond de la Sixtine, l'a doté — comme son Moïse — à la fois d'une barbe blanche et de muscles d'athlète, puisqu'il est le tout-puissant Créateur. Il a aussi été peint par Titien, par le Tintoret, par un peintre de Ferrare, par Filippino Lippi à Rome, par Cranach, dans *Le Jardin d'Éden* : c'est un vieillard barbu encore droit et vigoureux. Raphaël l'a peint apparaissant à Moïse dans le buisson ardent. Chez Cosimo Rosselli et deux ou trois autres on l'aperçoit dans les nuées, remettant à Moïse les Tables de la Loi.

27. Il est intéressant de noter qu'en Orient le sauveur des hommes, Bouddha, a traversé tous les âges de la vie et c'est dans son dernier âge qu'il atteint le sommet de la perfection : il meurt à 80 ans. En Occident, le Sauveur s'accomplit entre 30 et 33 ans, âge auquel il meurt. On a vu que dans la mythologie antique les anciens dieux ont été aussi supplantés par leurs fils, hommes dans la force de l'âge.

28. Dans l'Apocalypse, 24 vieillards en robe blanche et couronnés d'or entouraient le Christ. On pense qu'ils correspondent aux 24 signes du Zodiaque représentés à Babylone par des vieillards parce que, présidant aux 24 heures du jour, ils incarnaient le temps. Des manuscrits illustrés de l'Apocalypse ont inspiré les sculpteurs qui figurent souvent ces vieillards. On voyait en eux de sages conseillers.

29. Parfois on distingue sept âges ; parfois quatre.

30. Compilation désordonnée due à Lambert, chanoine de Saint-Omer.

31. Dans l'Évangéliaire d'Uta. Elle porte une faux dans la Bible de Gumpert, antérieure à 1195.

32. Qui a été repris par La Fontaine dans ses *Contes*. C'est le seul qui mette en scène un vieillard.

33. On l'évoque souvent au XVIe siècle. Elle a inspiré une tragédie à Rotrou ; à Marmontel, un livre qui fut célèbre, et d'innombrables allusions et comparaisons. Et aussi de nombreux tableaux.

34. On jouait en Allemagne un « jeu de l'Antéchrist » ; on écrivait des Vies de l'Antéchrist. Des prédicateurs annonçaient son avènement. Il a inspiré les fresques de Signorelli à Orvieto.

35. C'est le thème de *Oh les beaux jours* de Beckett, mais dans une tout

autre perspective.

36. Sigonio, antiquaire latin né à Modène.

37. Ruzzante était l'ami du patricien Cornaro : ce n'est sans doute pas un hasard s'il se moque d'un nouveau riche.

38. Dans *Les Tragiques*, il avait écrit le vers célèbre :

« Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise »,

ce qui prouve que la jeunesse n'était pas pour lui la valeur suprême.

39. Les textes accompagnant ces images le confirment. Dans l'une d'elles (du début du XVIIe siècle), le titre, *Le Grand Escalier du monde*, inscrit tout en haut, est encadré entre deux cartouches où on lit :

Ô que est ascendant un
chemin haut; Ah! mort
Et Destin est un Roi
une montée aux cieux.

Deux angelots assistent la vieille femme mourante.

40. C'est ainsi un siècle plus tard dans un tableau de Van Dyck.

41. Cruauté d'autant plus notable que le portrait a été peint non d'après un visage vivant mais après la mort du modèle.

42. Sauf chez Villon, Montaigne et quelques autres, très rares.

43. Écrit en faveur des jeunes contre les adultes de tout âge.

44. Écrit vers 1599.

45. Les prédicateurs du XVe siècle intégraient la vieillesse à la condition humaine, mais seulement pour ravaler celle-ci et sans jamais prendre le vieillard pour sujet.

46. Dans *Shakespeare, notre contemporain*.

47. Cependant Ninon de Lenclos eut des amants jusqu'à 55 ans. (Non jusqu'à 80 comme le prétend la légende.) Le duc de Bouillon avait 66 ans quand en 1611 naquit son fils Turenne. M. de Senneterre avait 80 ans quand il se maria en 1654, le maréchal d'Estrées 96 quand il se maria vers 1663 ; tous deux avec de jeunes femmes. Mme de Maintenon, à 70 ans, se plaignait à son confesseur de devoir coucher encore très souvent avec le vieux roi.

48. On sait sous quelles couleurs repoussantes le catholicisme espagnol s'est complu à peindre la condition humaine ; on retrouve chez Quevedo la même inspiration que dans certains tableaux représentant des cadavres mangés aux vers.

49. Cf. Martial. Et aussi Sigogne : « Vous parlez plus vieux qu'Amadis. »

50. On remarque de l'Antiquité aux XVIe et XVIIe siècles la persistance de ce cliché : les vieillards puent, surtout les femmes. Il répond d'autant moins à une réalité que les individus visés appartiennent à la classe aisée. Il s'agit là d'un pur rabâchage rhétorique.

51. Le vers est identique à un de ceux du poème à la Du Parc.

52. Vers la même époque, Racine écrit *Mithridate*. Le vieux roi veut imposer de force le mariage à la femme qu'il aime et qui ne l'aime pas. Mais

c'est beaucoup moins en tant que vieillard qu'en tant que despote que Racine le peint et il ne nous renseigne pas du tout sur la sensibilité du siècle, par rapport à la question que nous considérons ici.

53. Il avait 49 ans.

54. Nous discuterons cette idée plus loin.

55. Le mot ne fit son apparition qu'en 1652, mais la chose naquit avec la « loi des pauvres ».

56. *Amour pour amour*.

57. « Celui qui voit l'avenir. »

58. Les gens riches.

59. Ce qui n'empêche pas à l'époque l'atroce exploitation des enfants dans les fabriques et les ateliers.

60. Voir entre autres *The conscious lovers* de Steele, joué en 1722.

61. Michelet rapporte : « À la grande fédération de Rouen, où parurent les gardes nationales de 60 villes, on alla chercher jusqu'aux Andelys, pour présider l'Assemblée, un vieux chevalier de Malte âgé de 85 ans. À Saint-Andéol, l'honneur de prêter serment à la tête de tout le peuple fut déféré à deux vieillards de 93 et 94 ans… Partout un vieillard, à la tête du peuple, siégeant à la première place, planant sur la foule. »

62. Dans son *Essai sur le théâtre sérieux*.

63. Encore qu'il soit beaucoup plus malin et difficile à duper, ce qui rend l'intrigue plus intéressante.

64. Il en était ainsi du vieil esclave dans l'*Ion* d'Euripide.

65. Ninon de Lenclos avait remarqué dans une lettre cet isolement du vieillard dans un siècle qui n'est plus le sien. Le thème sera souvent repris, en particulier par Chateaubriand. J'en parlerai longuement. Mais c'est la première fois qu'il est traité publiquement et avec force.

66. Étude historique de Montrichard par M. l'abbé C. Labreuille.

67. *Dictionnaire de la conversation*. Article « Inhumations ».

68. En Maine-et-Loire un paysan nommé Guyomard assassine sa belle-mère qui avait fait démission de ses biens et à laquelle il payait chaque année 20 francs et 12 boisseaux de seigle (*Le Constitutionnel*, 12 février 1855).

À Gensac, près de Libourne, un homme de 60 ans a assassiné sa mère de 80 ans, en lui portant deux coups de couteau à la gorge pour se libérer d'une pension viagère (*La Presse*, 22 mars 1855).

À La Ferté-sous-Jouarre, une nuit, sur un chemin de traverse, un cultivateur a assommé à coups de bâton son beau-père à qui il payait une pension viagère de 800 francs. Une jeune fille qui a entendu les cris l'a dénoncé et il a passé aux aveux (*La Presse*, 29 juillet 1855).

Près de Nemours un paysan, Pierre Besson, a assommé son père parce que quelques dispositions testamentaires favorisaient son cadet.

J'en citerai encore un qui fit grand bruit en 1886. À Luneau, dans le Loir-et-Cher, les époux Thomas brûlèrent vive la mère de la femme Thomas.

69. En particulier Legouis, *Revue de littérature comparée*, 1957. La grande différence, c'est que le vieux Fouan n'incarne pas la condition humaine.

70. On a vu que, sous des formes différentes, la relation des aïeux aux petits-enfants est très importante chez beaucoup de primitifs.

71. Lamennais jugeait avec morosité l'ensemble de la condition humaine. À 36 ans, il traversa une période de dépression. Peut-être aussi avait-il de durables rancunes à l'égard de certains vieillards : c'était un homme de ressentiment.

72. Cette Russe convertie au catholicisme vivait à Paris. Montalembert, Lacordaire, Dupanloup fréquentaient son salon. Elle eut une fin de vie très pénible : des deuils, d'affreuses souffrances physiques. Falloux réunit en une sorte d'essai ses notes sur la vieillesse.

73. Mauriac, dans un *Bloc-Notes* de l'automne 1969, évoque la dure condition des vieux paysans : « Je me rappelle ce vieux métayer d'une de nos métairies que ses enfants faisaient travailler jusqu'à l'extrême limite de ses forces et lorsqu'il n'en pouvait plus décidément et qu'il dut s'arrêter, ils lui reprochaient le pain qu'il mangeait… et qu'il n'avait pas gagné, et lui en convenait en gémissant et il appelait la mort. »

74. Jules Grévy se retira à 80 ans, en 1887 ; René Coty démissionna à 77 ans, en 1958 ; Paul Doumer fut assassiné à 75 ans, en 1932 ; Fallières acheva son mandat à 72 ans, en 1913. Mac-Mahon quitta la présidence à 71 ans, en 1879.

75. Écrit en 1968.

76. *Tous ceux qui tombent*. Les points de suspension sont de l'auteur.

77. Chez les primitifs, ils ont souvent cette fonction d'intermédiaire et d'arbitre.

78. On a rencontré aussi cette ambivalence chez certains primitifs.

Chapitre IV

La vieillesse dans la société d'aujourd'hui

Tout le monde le sait : la condition des vieilles gens est aujourd'hui scandaleuse. Avant de l'examiner en détail, il faut essayer de comprendre d'où vient que la société en prend aussi aisément son parti. D'une manière générale elle ferme les yeux sur les abus, les scandales, les drames qui n'ébranlent pas son équilibre ; elle ne se soucie pas plus du sort des enfants assistés, des jeunes délinquants, des handicapés que de celui des vieillards. En ce dernier cas cependant, son indifférence paraît a priori plus étonnante ; chaque membre de la collectivité devrait savoir que son avenir est en question ; et presque tous ont des relations individuelles et étroites avec certains vieillards. Comment expliquer leur attitude ? C'est la classe dominante qui impose aux personnes âgées leur statut ; mais l'ensemble de la population active se fait sa complice. Dans la vie privée, enfants et petits-enfants ne s'efforcent guère d'adoucir le sort de leurs ascendants. Voyons donc quelle est, en général, l'attitude des adultes et des jeunes gens à l'égard de l'ancienne génération.

Une société, c'est une totalité détotalisée. Les membres sont séparés mais unis par des rapports de réciprocité : les individus se comprennent les uns les autres, non en tant qu'ils sont tous des hommes abstraits, mais à travers la diversité de leur praxis. « Le fondement de la compréhension, c'est la complicité de principe avec toute entreprise : chaque fin, dès qu'elle est signifiée, se détache sur l'unité organique de toutes les fins humaines[1]. » La réciprocité, dit Sartre, implique 1° que l'Autre soit moyen d'une fin transcendante ; 2° que je le reconnaisse comme praxis en même temps que je l'intègre comme objet à mon projet totalisateur ; 3° que je reconnaisse son

mouvement vers ses fins dans le mouvement par lequel je me projette vers les miennes ; 4° que je me découvre comme objet et instrument de ses fins par l'acte même qui le constitue pour mes fins comme instrument objectif. Dans cette relation chacun vole à l'autre un aspect du réel et lui indique ses limites : l'intellectuel se connaît comme tel en face d'un travailleur manuel.

La réciprocité exige essentiellement qu'à partir de ma dimension téléologique je saisisse celle de l'autre. Quand, dans des cas pathologiques de dépersonnalisation, le malade n'a plus de lien avec ses propres fins, alors les hommes lui apparaissent comme les représentants d'une espèce étrangère. Ce qui se passe dans le cas du rapport de l'adulte au vieillard, c'est l'inverse. Le vieillard — sauf exceptions — ne *fait* plus rien. Il est défini par une *exis*, non par une *praxis*. Le temps l'emporte vers une fin — la mort — qui n'est pas *sa* fin, qui n'est pas posée par un projet. Et c'est pourquoi il apparaît aux individus actifs comme une « espèce étrangère » dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. J'ai dit que la vieillesse inspire une répugnance biologique ; par une sorte d'autodéfense on la rejette loin de soi ; mais cette exclusion n'est possible que parce que la complicité de principe avec toute entreprise ne joue plus dans son cas.

Jusqu'à un certain point cette condition du vieillard est symétrique de celle de l'enfant avec lequel l'adulte n'établit pas non plus de réciprocité. Ce n'est pas un hasard si on parle volontiers dans les familles d'enfant « extraordinaire pour son âge » et aussi de vieillard « extraordinaire pour son âge » ; l'extraordinaire c'est que, n'étant pas encore ou n'étant plus des hommes, ils aient des conduites humaines. On a vu que dans plusieurs communautés primitives ils appartiennent à la même classe d'âge et qu'au cours de l'Histoire l'attitude des adultes est en général analogue à l'égard des uns et des autres. Seulement l'enfant étant un futur actif, la société en investissant sur lui assure son propre avenir, tandis qu'à ses yeux le vieillard n'est qu'un mort en sursis.

L'idée de non-réciprocité est insuffisante pour définir positivement le rapport de l'adulte aux gens âgés. Il dépend du rapport des enfants aux parents et surtout — puisque nous vivons dans un monde masculin et que la vieillesse est avant tout un problème masculin — du rapport que les fils soutiennent à travers leur mère avec leur père.

Il se caractérise, selon Freud, par son ambivalence[2]. Le fils respecte son père, l'admire, souhaite s'identifier à lui, et même se substituer à lui ; ce dernier désir engendre de la haine et de la crainte. Les héros mythiques se révoltent toujours contre leur père et finissent par le tuer. Dans la réalité le meurtre est symbolique. L'image du père est dépouillée de son prestige ; alors le fils peut se réconcilier avec lui. Mais la réconciliation n'est achevée que lorsqu'en fait il a pris sa place. Ainsi, dit Freud, dans le christianisme, il y a eu une réconciliation qui a abouti à la destitution du Père, le Christ étant passé au premier plan. Tant que l'antagonisme existe, il n'est pas réciproque ; il est vivant chez le fils, sous forme d'agressivité, de rancune et en général il n'apparaît pas chez le père. Sans doute la rancune agressive-sexuelle fournit-elle le cadre dans lequel se développe le rapport univoque des jeunes aux vieux. (La rancune de ceux-ci à l'égard de ceux-là, quand elle se rencontre, n'est qu'une réaction secondaire.) On tue le père, en le dévalorisant ; mais pour cela il convient de déconsidérer la vieillesse comme telle.

Ce qui caractérise l'attitude pratique de l'adulte à l'égard des vieillards c'est sa duplicité. Il se plie jusqu'à un certain point à la morale officielle que nous avons vue s'imposer dans les derniers siècles et qui lui enjoint de les respecter. Mais il a intérêt à les traiter en êtres inférieurs et à les convaincre de leur déchéance. Il s'attachera à faire sentir à son père ses déficiences, ses maladresses afin que le vieil homme lui cède la direction des affaires, lui épargne ses conseils et se résigne à un rôle passif. Si la pression de l'opinion l'oblige à assister ses vieux parents, il entend les gouverner à sa guise : il y aura d'autant moins de scrupules qu'il les pensera plus incapables de se diriger seuls.

C'est d'une manière sournoise que l'adulte tyrannise le vieillard qui dépend de lui. Il n'ose pas franchement lui donner des ordres, car il n'a pas droit à son obéissance : il évite de l'attaquer de front, il le manœuvre. Il allègue son intérêt bien entendu. Toute la famille se fait complice. On use la résistance de l'aïeul, on l'accable de prévenances qui le paralysent, on le traite avec une bienveillance ironique, on lui parle en bêtifiant et même on échange par-dessus sa tête des coups d'œil entendus, on laisse échapper des mots blessants. Si la persuasion, les ruses échouent à le faire céder, on n'hésite pas à lui mentir ou à recourir à un coup de force. Par exemple, on le convainc

d'entrer provisoirement dans une maison de retraite et on l'y abandonne. La femme, l'adolescent qui vivent dans la dépendance économique d'un homme adulte ont plus de défense que le vieillard : l'épouse rend des services, service du lit et travail ménager ; l'adolescent deviendra un homme qui pourra demander des comptes ; le vieil homme ne fera que descendre vers la décrépitude et la mort ; il ne sert à rien. Pur objet encombrant, inutile, tout ce qu'on souhaite c'est de pouvoir le traiter en quantité négligeable.

Les intérêts en jeu dans cette lutte ne sont pas seulement d'ordre pratique, mais aussi d'ordre moral : on veut que les vieilles gens se conforment à l'image que la société se fait d'eux. On leur impose des contraintes vestimentaires, une décence de manières, un respect des apparences. C'est surtout dans le domaine sexuel que s'exerce la répression. Quand dans *L'Adolescent* le vieux prince Sokolski pense à se remarier, sa famille monte la garde autour de lui, pour des questions d'intérêt, mais aussi parce que l'idée la scandalise. On menace de le mettre dans un asile d'aliénés ; on finit par le séquestrer : il en meurt. J'ai connu des drames analogues dans des familles bourgeoises de ce siècle.

À l'égard de leur mère, les filles éprouvent souvent du ressentiment et leur attitude est analogue à celle des fils avec leur père. Les affections les moins ambivalentes sont celles que la fille éprouve pour son père, le fils pour sa mère. Quand l'ascendant qu'ils chérissent est devenu vieux, ils sont capables de se dévouer pour lui. Mais s'ils sont mariés, l'influence de leur conjoint limite souvent leur générosité.

Quand l'adulte n'a pas de lien personnel avec eux, les vieillards suscitent chez lui un mépris teinté de dégoût : on a vu comment au cours des siècles les auteurs comiques ont exploité ce sentiment. L'homme âgé apparaissant au plus jeune comme sa caricature, il s'amuse à le caricaturer, afin de s'en désolidariser par le rire. Il entre parfois du sadisme dans cette dérision. J'ai été déconcertée quand j'ai vu à New York, sur la Bowery, le célèbre cabaret où chantent et dansent en relevant leurs jupes d'affreuses octogénaires. Le public s'esclaffait : que signifiait au juste cette hilarité ?

Aujourd'hui, les adultes s'intéressent au vieillard d'une autre manière : c'est un objet d'exploitation. Aux U.S.A. surtout, mais aussi en France, se multiplient des cliniques, maisons de repos, résidences,

des villes même et des villages où on fait payer le plus cher possible aux personnes âgées qui en ont les moyens un confort et des soins qui laissent souvent beaucoup à désirer[3].

Dans les circonstances extrêmes, les vieillards sont à tout coup perdants : ils pâtissent de la contradiction de leur statut. C'était, dans les camps de mort, les premières victimes de la sélection ; leur force de travail étant nulle, aucune chance ne leur était accordée. Cependant, les Américains au Vietnam les « questionnent » aussi sauvagement que les adultes : ils sont aussi capables que d'autres de donner des renseignements.

Le rapport des jeunes gens, des adolescents avec les vieillards reflète moins celui qu'ils ont avec leur père qu'avec leur grand-père : depuis le siècle dernier, il y a souvent entre celui-ci et son petit-fils une réciproque affection. Révoltés contre les adultes, les gens âgés leur paraissent, comme eux-mêmes, des opprimés : ils se solidarisent avec eux. En Tchécoslovaquie ce sont les jeunes qui, à partir de janvier 1968, ont lancé une campagne indignée en faveur de la vieillesse. C'est par une fixation sur l'image du grand-père que s'explique la gérontophilie que manifestent certaines jeunes femmes. (Elle n'existe pas chez les jeunes gens ; sauf dans les cas pathologiques, ils recherchent souvent dans leur partenaire sexuelle la mère mais non la grand-mère.) Cependant si les grands-parents sont une charge pour la famille, les jeunes trouvent injuste d'avoir à s'imposer des sacrifices pour prolonger leur existence. Dans le cruel et charmant film espagnol, *El Cochecito*, la jeune fille attendait avec impatience la mort de son grand-père : elle convoitait la chambre qu'il occupait. Cette rancune s'étend souvent à tous les vieillards. Les jeunes jalousent leurs privilèges économiques ou sociaux, ils les jugent bons à mettre au rancart. Moins hypocrites que les adultes, ils expriment plus ouvertement leur hostilité.

Beaucoup d'enfants chérissent leurs grands-parents[4] et on leur apprend à respecter les vieillards. Cependant, s'ils appartiennent à des classes inférieures, l'enfant a tendance à rire d'eux : sur cet adulte déchu, affaibli et bizarre il se venge de tout l'univers adulte qui l'opprime. Je me rappelle comment, à La Grillère, mes cousins, suivis par ma sœur et par moi, se moquaient de leurs vieux précepteurs : à cause de leur infériorité sociale, les grandes personnes nous laissaient faire avec indulgence. Vian n'était pas si loin de la vérité quand il a

imaginé dans *L'Arrache-Cœur* une foire aux vieux : les vieux pauvres sont vendus à l'encan et les parents en font cadeau aux enfants pour qu'ils s'en amusent.

*

« De tous les phénomènes contemporains, le moins contestable, le plus sûr dans sa marche, le plus facile à prévoir longtemps d'avance et peut-être le plus lourd de conséquences est le vieillissement de la population », a écrit Sauvy.

Depuis l'Antiquité, l'espérance de vie à la naissance n'a cessé de grandir ; elle était de 18 ans sous les Romains ; de 25 ans au XVIIe siècle. Alors le « fils moyen » avait 14 ans à la mort de son père. (Demain il en aura 55 ou 60.) Sur cent enfants, vingt-cinq mouraient avant 1 an, vingt-cinq autres avant 20 ans, vingt-cinq entre 20 et 45 ans. Une dizaine seulement atteignaient 60 ans. Un octogénaire — que la légende transformait en centenaire — était une extraordinaire exception ; on le considérait comme un oracle et la communauté à laquelle il appartenait l'exhibait avec fierté. Au XVIIIe l'espérance de vie en France était de 30 ans. Pendant de longs siècles, la proportion des individus de plus de 60 ans a très peu varié : environ 8,8 %. Le vieillissement de la population a commencé en France à la fin du XVIIIe et un peu plus tard le même phénomène s'est produit dans d'autres pays. En 1851, il y avait en France 10 % de personnes âgées de plus de 60 ans ; il y en a maintenant près de 18 %, soit 9 400 000, dont environ la moitié sont des ruraux. C'est dire que depuis le XVIIIe la proportion des vieillards dans la population a doublé. Au-dessus de 65 ans, on comptait en France en octobre 1969 6 300 000 personnes, c'est-à-dire plus de 12 % de la population ; environ les 3/5 sont des femmes[5]. D'après un rapport établi en septembre 1967, la proportion des gens de plus de 65 ans est passée, entre 1930 et 1962, de 7,6 % à 10,6 % dans les six pays du Marché commun ; et de 7,8 % à 11,5 % dans l'ensemble constitué par les pays scandinaves, la Grande-Bretagne et l'Irlande. Aux U.S.A. on compte 16 millions de gens de plus de 65 ans, ce qui représente 9 % de la population, alors que le taux était de 2,5 % en 1850 et de 4,1 % en 1900. La proportion des octogénaires a doublé en France depuis le

début du siècle : on en compte 1 million dont les 2/3 sont des femmes. On prévoit que ce vieillissement va s'accentuer jusqu'en 1980 où on comptera en France 19 % de personnes de plus de 60 ans, 14 % au-dessus de 65. On pense que, en 1980, le taux de la natalité s'étant relevé depuis 1946, la situation se stabilisera. Si on met à part le cas de l'Allemagne de l'Est, où pendant ces vingt dernières années une importante émigration a vidé en partie le pays de ses éléments jeunes, c'est en France et en Suède que le vieillissement de la population est le plus accentué. Partout il a les mêmes causes : un abaissement de la mortalité infantile et un abaissement de la natalité. La mortalité infantile a passé en un siècle de 40 % à 2,2 %. C'est ce fait qui a relevé l'espérance de vie, en France, à 68 ans pour les hommes, 75 ans pour les femmes ; aux U.S.A., à 71 ans pour l'homme, 77 ans pour la femme. En fait, l'homme arrivé à l'âge adulte n'a pas devant lui un avenir beaucoup plus étendu que ses aïeux : un Français de 50 ans pouvait espérer 18 ans de vie en 1805 et maintenant il peut en escompter 22. Le vieillissement de la population ne signifie donc pas que la limite de la vie a été sérieusement reculée, mais que la proportion des gens âgés est beaucoup plus considérable. Ce changement s'est produit au détriment de la proportion des jeunes, celle des adultes demeurant à peu près fixe ; tout s'est passé, dit Sauvy, comme si la population avait basculé autour d'un axe central, les jeunes étant remplacés par les vieux. On observe ce phénomène dans presque tous les pays occidentaux, et il se combine avec une croissance absolue des populations (sauf en Irlande, qui s'est dépeuplée).

Les pays sous-développés sont au contraire des pays jeunes. Dans beaucoup d'entre eux, le taux de la mortalité infantile demeure très élevé ; même dans ceux où elle est réduite, la sous-alimentation, l'insuffisance des soins médicaux, les conditions matérielles en général font obstacle à la longévité. Dans certains pays, la moitié de la population est âgée de moins de 18 ans. Aux Indes il y a 3,6 % de vieillards ; environ 2,45 % au Brésil ; 1,46 % au Togo.

Dans les démocraties capitalistes, le vieillissement de la population pose une nouvelle question. C'est « le mont Everest des problèmes sociaux actuels », a dit un ministre anglais de la Santé, Ian Mac Leod. Non seulement les personnes âgées sont beaucoup plus nombreuses qu'autrefois, mais elles ne s'intègrent plus spontanément

à la société ; celle-ci se trouve obligée de décider de leur statut et la décision ne peut se prendre qu'au niveau gouvernemental. La vieillesse est devenue l'objet d'une politique.

En effet, dans la société ancienne, composée essentiellement de paysans et d'artisans, il y avait une exacte coïncidence entre la profession et l'existence ; le travailleur vivait sur le lieu de son travail ; les tâches productrices et les tâches domestiques se confondaient. Chez les artisans hautement qualifiés, les capacités grandissaient avec l'expérience, donc avec les années. Dans les métiers où elles déclinaient avec l'âge, il existait au sein de l'exploitation une division du travail permettant d'adapter les tâches aux possibilités de chacun. Devenu tout à fait impotent, le vieillard vivait dans sa famille qui assurait sa subsistance. On a vu que son sort n'était pas toujours enviable. Mais la collectivité n'avait pas à se soucier de lui.

Aujourd'hui, l'ouvrier habite dans un lieu, travaille dans un autre, à titre purement individuel. La famille est étrangère à ses activités productrices. Elle se réduit à un ou deux couples d'adultes, chargés d'enfants encore incapables de gagner leur vie ; ils ne peuvent pas, avec leurs maigres ressources, assurer l'entretien de leurs vieux parents. Cependant, le travailleur est condamné à l'inactivité beaucoup plus tôt que jadis : la tâche dans laquelle il s'est spécialisé demeure la même pendant sa vie entière et n'est pas adaptée aux possibilités de tous les âges.

Je l'ai dit déjà : à la fin du XIXe siècle, le vieux travailleur chassé de son emploi avait été dramatiquement abandonné à lui-même. Les collectivités se virent obligées de prendre en main le problème. Elles ne le firent pas sans résistance.

La pension fut d'abord conçue comme une récompense. Dès 1796, Tom Paine suggérait de récompenser par une pension les travailleurs de 50 ans. En Belgique, en Hollande, des pensions furent accordées dans le secteur public à partir de 1844. En France, au XIXe siècle, les militaires et les fonctionnaires furent aussi les premiers à recevoir des pensions ; le second Empire en attribua ensuite aux mineurs, aux marins, aux ouvriers des arsenaux, aux cheminots. On considérait qu'elles récompensaient, dans des professions dangereuses, une longue période de loyaux services. L'attribution en devint organisée et habituelle, sous deux conditions : de longues années de travail et un

âge déterminé.

L'Allemagne connut à la fin du XIXe siècle une rapide montée du capitalisme et une considérable expansion industrielle ; parallèlement, l'agitation socialiste grandit et se fortifia. Bismarck comprit que pour l'endiguer il fallait garantir au prolétariat un minimum de sécurité. De 1883 à 1889, il créa le système d'assurances sociales qui fut complété et étendu de 1890 à 1910. Essentiellement destiné à couvrir les risques des accidents du travail, il protégeait aussi les salariés contre l'invalidité du grand âge. Des cotisations étaient exigées à la fois des employeurs et des ouvriers, l'État versant éventuellement une subvention. Ce type de régime s'établit ensuite au Luxembourg, en Roumanie, en Suède, en Autriche, en Hongrie, en Norvège. Il y a une autre conception de la retraite : la protection des salariés est financée par l'impôt. C'est ce régime qui prévalut au Danemark en 1891, en Nouvelle-Zélande en 1898, qui s'est ébauché au Royaume-Uni en 1908, et qui y fut adopté en 1925. En France, la loi du 5 avril 1910 sur les retraites ouvrières et paysannes demeura partiellement inappliquée : la jurisprudence n'osa pas contraindre les salariés ni les employeurs à verser des cotisations. La loi du 5 avril 1928, modifiée par celle du 30 avril 1930, marqua le premier effort sérieux pour assurer une retraite aux vieux travailleurs. C'était un régime hybride de capitalisation et de répartition. En 1933, quand la C.I.T. adopta les conventions nos 35 à 40 sur les retraites des vieillards, il y avait déjà vingt-huit pays, dont six hors d'Europe, qui avaient créé des régimes de pension. Le 14 mai 1941, en France, une loi accorda une allocation spéciale aux travailleurs les plus déshérités. Ce fut l'ordonnance du 19 octobre 1945 qui organisa l'assurance-vieillesse.

La pension fut d'abord accordée aux salariés des entreprises commerciales et industrielles ; elle aurait dû être étendue à l'ensemble de la population mais ce projet échoua à cause de l'opposition des classes moyennes non salariées. En 1956 fut créé un Fonds national de solidarité et aujourd'hui 80 % des Français touchent des pensions de retraite. En 1964, parmi les 112 États-membres de la C.I.T., 68 avaient des régimes de retraite. Un régime national de sécurité sociale est généralement trop onéreux pour les pays en voie de développement. L'Irlande ne connaît pas l'assurance sociale mais seulement l'assistance.

L'État fixe l'âge où le travailleur a droit à une retraite ; c'est aussi celui que choisissent les employeurs publics et privés pour licencier leur personnel, celui donc où l'individu passe de la catégorie des actifs à celle des inactifs. À quel moment ce changement surviendra-t-il ? à combien s'élèveront les revenus versés ? Pour en décider, la société doit tenir compte de deux facteurs : son propre intérêt ; celui des pensionnés.

Parmi les nations capitalistes, il y en a trois qui considèrent comme un impératif d'assurer à tous les citoyens un sort décent : la Suède, la Norvège, le Danemark. Peu peuplés, la vie politique s'y déroule sans grands conflits et, en plein régime capitaliste libéral, il s'y est édifié une sorte de socialisme. Afin de garantir à chacun la protection la plus complète possible, les revenus élevés sont lourdement imposés, les produits de luxe sévèrement taxés. Les gens âgés bénéficient de ces dispositions, particulièrement en Suède, qui compte 12 % de vieillards et dont la moyenne d'âge est la plus élevée d'Europe : 76 ans. La première législation sur la vieillesse ne date que de 1930, mais le système d'assurances couvre à présent la totalité de la population et il est en constante amélioration. Quelles que soient ses ressources, tout citoyen touche une pension à partir de 67 ans, âge fixé pour la retraite. Le minimum de base est de 4 595 K.S.[6] pour une personne seule, 7 150 K.S. pour un couple. En 1960 est entré en vigueur un régime de pensions supplémentaires ; au total, le retraité touche les deux tiers de son salaire moyen annuel, calculé d'après les quinze années de sa vie où il a été le mieux payé. Les fonctionnaires et les militaires de carrière cessent leurs activités à 65 ans. Certains autres travailleurs les interrompent au même moment, et se couvrent pendant deux ans par des assurances privées. Mais en général, les tâches étant adaptées aux différents âges et ne réclamant jamais d'effort excessif, ils préfèrent exercer leur métier jusqu'au bout. La situation est analogue en Norvège, où la limite d'âge est 70 ans, et au Danemark, où elle est de 65 à 67 ans pour les hommes, de 60 à 62 ans pour les femmes.

Il en va tout à fait différemment dans les autres pays capitalistes. Ils tiennent compte presque exclusivement de l'intérêt de l'économie, c'est-à-dire du capital, et non de celui des personnes. Éliminés de bonne heure du marché du travail, les retraités constituent une charge que les sociétés basées sur le profit assument chichement.

Permettre aux travailleurs de rester actifs aussi longtemps qu'ils le peuvent et ensuite leur garantir une vie décente, c'est une solution correcte. Les mettre à la retraite de bonne heure en leur assurant un niveau de vie satisfaisant, c'est aussi une option valable. Mais les démocraties bourgeoises, quand elles retirent aux individus la possibilité de travailler, condamnent la plupart d'entre eux à la misère. En France en particulier, la politique adoptée à l'égard de la vieillesse est scandaleuse. Au lendemain de la guerre, on a fait un effort pour relever la natalité et une grande partie du budget a été consacrée aux prestations familiales : la vieillesse a été sacrifiée. Le gouvernement en a pris assez clairement conscience pour créer le 8 avril 1960 une Commission d'étude des problèmes de la vieillesse présidée par M. Laroque qui a fait paraître un rapport sur la question : il n'en est rien résulté.

L'âge de la retraite est de 65 ans pour les deux sexes en Belgique, en Allemagne de l'Ouest, au Luxembourg, aux Pays-Bas ; en Autriche, dans le Royaume-Uni, en Grèce, il est de 65 ans pour les hommes, 60 pour les femmes. La limite est généralement plus basse pour les mineurs ; souvent aussi, dans l'armée, la gendarmerie, l'aviation civile, les transports, l'enseignement primaire. En France, la retraite est fixée à 55 ans dans la police et pour les instituteurs primaires, qui peuvent la repousser jusqu'à 60 ans s'ils le désirent ; à 60 ans pour un grand nombre de fonctionnaires, et en particulier les enseignants ; à 65 ans pour certains autres, par exemple pour ceux qui travaillent à la Préfecture de la Seine. Dans beaucoup d'entreprises privées, l'âge de la retraite est fixé à 65 ans par le règlement intérieur ; dans un très petit nombre — 3 % contre 97 % — à 60 ans. Parfois il n'y a pas de règlement : les départs se situent autour de 65 ans.

Certains régimes d'assistance présupposent que la vieillesse équivaut à une invalidité, et la retraite à un secours accordé à des nécessiteux : on interdit au pensionné tout travail rétribué. En Belgique, jusqu'en 1968, il n'avait droit à un travail payé que 60 heures par mois ; à présent, on lui en accorde 90. D'autres pays estiment que c'est un devoir pour la collectivité de prendre en charge les vieux travailleurs. Le cumul pension-travail est autorisé sans réserve en France, en Allemagne, au Luxembourg, aux Pays-Bas, en Suisse. S'ils le peuvent, les retraités profitent de cette tolérance. Une enquête faite en France en juillet 1946 par l'Institut national d'études

démographiques, portant sur 2 500 personnes, a établi que 29 % d'entre elles travaillaient en moyenne 25 heures par semaine, parfois dans une branche en rapport avec celle où ils avaient exercé : des professeurs donnent des leçons ; un contrôleur des contributions devient conseiller financier à titre privé. On a calculé qu'aujourd'hui, pour arriver à joindre les deux bouts, plus d'un tiers des gens de plus de 60 ans, un quart des gens de plus de 65 ans exécutent de petits travaux, surtout les femmes : elles font des ménages. Elles sont payées en dessous du tarif syndical.

Dans l'ensemble, on constate depuis un demi-siècle une réduction de la main-d'œuvre âgée. Entre 1931 et 1951, alors que la proportion des vieillards grandissait partout, le nombre des vieux travailleurs a diminué. En France — un des pays où leur taux est le plus élevé — il a passé, sur l'ensemble de la population âgée, de 59,4 % à 36,1 % ; en Italie, de 72 % à 33 % ; en Suisse, de 62,5 % à 50,7 %. Il est vrai qu'aujourd'hui le nombre des septuagénaires et des octogénaires est plus considérable qu'autrefois. Mais même si on examine le groupe d'âge qui va de 65 à 69 ans, il y a abaissement de la proportion des travailleurs. On rencontre des vieillards actifs parmi les agriculteurs, les chefs d'établissement, les petits patrons, les artisans, les travailleurs indépendants ; chez les femmes, dans l'agriculture, le personnel domestique, les services de santé, le commerce. Mais, dans le secteur industriel, l'âge entraîne une dévaluation, aussi bien des cadres et des employés que des ouvriers.

A priori, les employeurs se méfient des gens âgés : cela saute aux yeux quand on examine les offres d'emploi. Dans presque tous les pays, la limite d'âge stipulée va de 40 à 45 ans. Aux U.S.A., 23 États ont des lois qui interdisent toute discrimination d'âge : mais des instructions officieuses sont données par les employeurs au service d'emploi qui en tient compte. D'après une enquête faite à New York en 1953, 94 agences considéraient le postulant âgé comme leur pire ennemi : « Il parle trop, rien ne lui convient, il est sclérosé, il manque de discipline et de contrôle de soi. » D'après une autre enquête faite en 1963 dans huit grandes villes des U.S.A., un cinquième des services de placement fixaient la limite d'âge à 35 ans, un tiers à 45 ans. En Belgique, en Autriche, il y a des services publics où le recrutement ne s'opère qu'au-dessous de 40 ans. Dans le Royaume-Uni, 50 % des offres d'emploi reçues par les bureaux de placement

stipulent : en dessous de 40 ans. En France, sur 41 000 offres d'emploi étudiées au cours d'une enquête, 30 % visaient des gens de moins de 40 ans, 40 % des gens de 20 à 29 ans, 30 % des gens de 50 à 65 ans. Dans les journaux américains, 97 % des annonces fixent comme limite 40 ans. En France, d'après une autre enquête, 88 % des annonces exigeaient qu'on eût moins de 40 ans ; en Belgique, dans 80 % des cas on a rencontré la même clause. Cette discrimination est observée presque partout, même en période de plein emploi. Bien entendu, quand deux firmes fusionnent, quand pour une raison quelconque une entreprise réduit son personnel, ce sont les ingénieurs, les cadres, les employés de plus de 40 ans qui sont congédiés. Plus les entreprises sont vastes, plus les cadences de travail y sont rapides, plus elles sont rationalisées, normalisées, et plus elles sont impatientes d'éliminer les gens âgés. Les usines situées à la campagne conservent leur main-d'œuvre plus longtemps que celles qui se trouvent dans un centre industriel urbain. Les femmes âgées souffrent encore plus que les hommes de cette discrimination, bien que leur espérance de vie soit supérieure. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas neuf. En 1900, une femme de 45 ans, un homme de 50 avaient le plus grand mal à trouver du travail. En 1930, à New York et dans l'ensemble des U.S.A., 25 % à 40 % des entreprises n'engageaient leur personnel qu'en dessous d'un certain âge ; en 1948, 39 % des entreprises agissaient de même. Le fait est très général.

En conséquence, bien avant la retraite, beaucoup de gens âgés sont en chômage. En période de crise, quand le nombre total des chômeurs augmente, le taux des chômeurs âgés décroît ; il grandit dans les époques de plein emploi ; les ouvriers âgés font les frais du chômage résiduel. Et une fois licenciés, ils ne réussissent plus à se recaser. En Belgique, au Royaume-Uni, d'après un rapport de l'O.I.T. établi en 1955, les chômeurs demeurant sans travail depuis vingt-quatre mois avaient en moyenne plus de 50 ans. Il n'existe pas forcément de lien entre l'importance du chômage et les aptitudes. Les manœuvres et les O.S. sont les plus atteints, mais aussi, à cause de la modernisation de l'outillage, des postes de haute qualification sont supprimés ; les jeunes accaparent les travaux de bureau, abandonnant aux hommes d'âge les tâches pénibles et malsaines. Ceux-ci sont obligés d'abaisser leurs exigences touchant le salaire, la nature et les conditions du travail. Souvent ils ne s'y résignent pas

tout de suite ; quand ils finissent par y consentir, ils se trouvent économiquement, socialement et moralement diminués.

Quelles raisons allèguent les employeurs ? sont-elles valables ? De nombreuses enquêtes ont essayé de répondre à ces questions.

En France, Fernand Boverat a étudié 250 entreprises totalisant 68 700 ouvriers. Selon la majorité des employeurs, l'âge provoque une baisse de la vigueur musculaire et de l'acuité auditive et visuelle ; une minorité signalait en outre une moindre dextérité, une moindre résistance à la fatigue, au froid, à la chaleur, à l'humidité, au bruit, à la trépidation. D'après une autre enquête menée par l'I.F.O.P. en 1961, les employeurs considèrent qu'un ouvrier commence à « prendre de l'âge » à 50 ans ; il perd beaucoup de son efficacité parce qu'il ne sait plus s'adapter aux situations nouvelles ; il a aussi moins de force et de rapidité. Ces défauts ne sont pas compensés par son expérience, ses qualifications, sa conscience professionnelles qui sont cependant supérieures à celles des jeunes. Chez les femmes, les capacités déclinent plus rapidement que chez les hommes. L'âge du vieillissement varie avec les professions ; les mineurs sont vieux plus tôt que tous les autres : entre 46 et 47 ans ; les comptables, plus tard que tous les autres : vers 60 ans. Les cadres âgés ont moins de dynamisme que les jeunes. Dans toutes les professions, les travailleurs âgés manquent d'intérêt pour la nouveauté ; la routine nuit à leur rendement.

D'après des enquêtes anglaises, les ouvriers gardent le même rendement et ont moins d'accidents après 50 ans. Mais passé 65 ans, 25 % des hommes (et passé 60 ans, 40 % des femmes) souffrent de conditions pathologiques affectant leur mobilité (la moitié par suite de maladies cardio-vasculaires). Une récente enquête, en Grande-Bretagne, conclut que 85 % des retraités examinés qui avaient atteint 65 ans étaient en fait incapables de poursuivre leur travail, même s'ils prétendaient le contraire.

Un séminaire, tenu en décembre 1966 à Heidelberg, a abouti à des conclusions analogues. Un rapporteur a déclaré que la proportion de travailleurs âgés incapables de réaliser le même rendement ou d'exécuter le même travail qu'autrefois a récemment augmenté.

Mais ce point a été souvent controuvé. Il n'y a pas une très grande différence entre les possibilités d'un homme de 60 ans et celles d'un homme de 50. La force musculaire atteint son maximum à 27 ans ; à

60, elle a diminué de 16,5 %, c'est-à-dire seulement de 7 % par rapport aux gens de 48 à 52 ans. Pour l'habileté manuelle, la rapidité varie peu de 15 à 50 ans. Entre 60 et 69 ans, le temps d'exécution exigé augmente de 15 %.

Il est vrai que ces chiffres sont abstraits ; ils ne concernent que des sujets en bonne santé et l'âge amène souvent des troubles pathologiques. Il est plus intéressant de regarder le résultat d'enquêtes portant sur des groupes d'individus bien déterminés. En Norvège, en 1951, ayant examiné 5 000 salariés âgés de l'industrie, des médecins ont estimé que parmi ceux de 60 à 64 ans, 82,6 % étaient capables de travail complet ; 7,3 % de travaux légers ; 2,3 % de travail partiel et que 7,7 % auraient dû prendre leur retraite. Entre 65 et 69 ans, les taux étaient respectivement : 81,5 %, 7,7 %, 2,1 %, 8,7 %. Après 70 ans : 80,7 %, 4,1 %, 2,8 %, 12,4 %. En Suède, la plupart des ouvriers et des employés fournissent jusqu'à 67 ans un travail satisfaisant. D'après une enquête faite à Birmingham par les médecins, la proportion d'incapables absolus n'était à 70 ans que de 20 %, à 65 ans de 10 %, pour des raisons de maladies chroniques ou d'infirmités.

D'après les très importants travaux dus à la *Nuffield Foundation*, en Angleterre, les déficiences de la vieillesse sont en grande partie compensées et surmontées jusqu'à un âge très avancé. Un bon exemple en est fourni par les usines textiles du Yorkshire : le pliage et le passage des fils sont des travaux de précision ; or, beaucoup de femmes âgées les exécutent parfaitement malgré leur mauvaise vue ; elles ont le métier dans les doigts.

Un gérontologue m'a raconté le fait suivant : soumis à certains tests visuels, des conducteurs de car manifestèrent des déficiences d'accommodation qui les rendaient en principe incapables d'affronter la nuit la lumière des phares. Or, quand on les observa sur route, on s'aperçut que beaucoup conduisaient de nuit aussi bien et même mieux que ceux qui d'après l'examen de laboratoire étaient aptes à le faire. Ils avaient leur manière d'éviter l'éblouissement, de se repérer marginalement. Le métier, l'expérience, une manière de ruser avec leurs déficiences annulaient celles-ci. C'est pourquoi on ne doit pas toujours se fier aux résultats obtenus dans les laboratoires. Les circonstances ne sont pas les mêmes que sur le terrain.

Un rapport anglais, qui, en 1947, a porté sur 11 154 travailleurs de

plus de 65 ans, a établi que — sauf pour les métiers très pénibles comme celui de mineur — il y a peu de différence de rendement entre les travailleurs de 50 ans et ceux de 59, entre ceux de 60 et ceux de 69. L'efficacité demeure très élevée. Au congrès de gérontologie qui s'est tenu à Londres en 1954, un rapporteur, Patterson, concluait, comparant aux travailleurs plus jeunes ceux de 60 ans : « Leur rendement quantitatif est à peu près le même et leur travail de meilleure qualité. 70 ans serait, pour la retraite, préférable à 60. » D'autre part, une enquête portant sur 18 000 employés a montré que loin d'augmenter, l'absentéisme diminue avec l'âge.

La *Nuffield Foundation*, examinant le cas de 15 000 ouvriers âgés, a établi que pendant la dernière guerre 59 % d'entre eux avaient prolongé leurs activités antérieures et travaillaient aussi bien qu'avant 65 ans. D'après elle, les ouvriers âgés sont handicapés quand leur tâche les oblige à changer continuellement de mouvements, quand elle réclame de la force, quand le temps est rigidement mesuré comme dans le travail à la chaîne. Celles qui demandent du savoir, du soin, qui laissent une certaine latitude temporelle leur conviennent. La qualité du travail fourni par eux est généralement reconnue dans l'industrie. Ils ont beaucoup plus de conscience professionnelle. On estime qu'avec l'âge

Augmentent	*Diminuent*
Goût — Régularité du rythme — Méthode — Ponctualité — Attention concentrée et vigilante — Bonne volonté — Discipline — Prudence — Patience — Travail fini.	Vue et ouïe — Force et précision manuelles — Robustesse et souplesse — Rapidité de rythme — Mémoire, imagination, créativité, adaptation — Attention distribuée — Diligence — Énergie — Initiative — Dynamisme — Sociabilité.

Ce qui est difficile aux gens âgés, admet-on généralement, c'est de s'initier à des tâches nouvelles. Une enquête anglaise menée en 1950 a montré qu'ils exécutaient très bien des travaux même pénibles dont ils avaient l'habitude mais qu'ils s'adaptaient mal au changement.

Mais sur ce point aussi la discussion est ouverte. Pendant la guerre le Canada, les États-Unis, l'Angleterre ont employé dans les usines un grand nombre de vieux ouvriers ; beaucoup se sont trouvés en face de tâches tout à fait neuves pour eux et les ont parfaitement

exécutées. De nombreux experts pensent qu'ils sont capables d'acquérir des qualifications nouvelles. Quand dans le sud de Londres, en 1953, les tramways ont été remplacés par des autobus, les conducteurs ont dû se reconvertir : entre 56 et 60 ans, 93 % y ont réussi ; ils ont seulement mis de une à quatre semaines de plus que les plus jeunes ; 44 % cependant ont réussi comme les autres en trois semaines. Entre 61 et 67 ans il y a eu 63 % de réussites. Les vieilles ouvrières du Yorkshire dont j'ai parlé ont facilement acquis les réflexes rapides nécessaires pour piquer à la machine.

Cependant, dans les périodes d'apprentissage, les gens âgés ont à surmonter certains handicaps. Leur nervosité, leur anxiété entraînent des pertes de mémoire ; elles s'aggravent quand ils entrent en compétition avec des jeunes. Un homme de 72 ans a réussi des tests aussi bien qu'un homme de 35 tant qu'il a cru être seul à les passer : quand il a su avoir un rival plus jeune, il a échoué, par complexe d'infériorité. Par crainte de commettre des erreurs, les gens âgés se figent dans une attitude négative. Ils tendent à persévérer dans leurs fautes et ils sont paralysés par les montages acquis. Des ouvriers qui ont des connaissances en électricité ont plus de mal que d'anciens mineurs à suivre des cours d'électronique : la comparaison du courant électrique avec un cours d'eau les gêne. Souvent aussi ils manquent d'intérêt, de curiosité. On l'a vu, adopter de nouvelles attitudes — de nouveaux *sets* — leur est difficile. Au début, ils prennent des décisions moins vite que les jeunes et leur temps de réaction est donc plus long. Mais souvent ils surmontent ces difficultés. Ce qui joue en leur faveur, c'est la répétition : en usine ils recommencent à longueur de journée les gestes appris et ils finissent par les exécuter automatiquement. Ici aussi il faut se méfier des résultats obtenus dans les laboratoires : ils ne sont pas toujours applicables au travail quotidien.

Certaines des déficiences qu'entraîne l'âge peuvent être facilement palliées : octroyer des lunettes à l'ouvrier, installer des sièges qui lui permettent d'opérer assis et non debout, de telles mesures ont parfois suffi à le réadapter à sa tâche. Mais rares sont les entreprises qui s'y appliquent. Le plus souvent, à la moindre défaillance, l'ouvrier est muté. On le reclasse comme portier, surveillant, teneur de livres, vérificateur, distributeur d'outils, magasinier, etc. Il s'agit en fait d'un déclassement. Il gagne moins. Il en souffre matériellement et

moralement. D'ailleurs ces postes diminuent avec la mécanisation et le vieux travailleur est condamné au chômage.

L'ensemble des enquêtes, l'exemple des pays scandinaves, prouvent que l'inactivité imposée aux vieillards n'est pas une fatalité naturelle, mais la conséquence d'une option sociale. Le progrès technique disqualifie le vieil ouvrier ; sa formation professionnelle, faite quarante ans plus tôt, est généralement insuffisante : un recyclage convenable aurait pu l'améliorer. D'autre part, la maladie, la fatigue lui font souhaiter le repos : ce ne sont pas des conséquences directes de la sénescence. Un homme de 65 ans qui aurait ménagé ses forces pourrait sans difficulté remplir les tâches devenues trop lourdes pour le vieil ouvrier surmené. On peut envisager une société qui leur demanderait un moindre effort, moins d'heures de travail pendant leur vie adulte, de manière qu'ils ne soient pas, à 60 ans, 65 ans, bons à mettre au rebut : c'est ce qui se réalise partiellement en Suède, en Norvège. Mais dans notre société, où l'on ne tient compte que du profit, les entrepreneurs préfèrent évidemment une exploitation intensive des salariés : quand ils sont finis, on les jette, on en reprend d'autres, se reposant sur l'État pour leur verser une aumône.

Car toute cette discussion serait oiseuse si le retraité touchait une pension confortable. Il faudrait alors se féliciter qu'on lui accordât le plus tôt possible le droit au repos. Étant donné la misère à laquelle on le condamne, son licenciement apparaît plutôt comme un déni du droit au travail. Loin de se reposer, il est souvent obligé, on l'a vu, d'accepter des travaux pénibles et mal payés. Sur l'âge de la retraite, bien des points de vue sont soutenables et nous les confronterons plus loin. Mais une considérable augmentation des pensions est une revendication qui s'impose.

Aujourd'hui, la première chose frappante dans le système de leur distribution, ce sont les injustices qu'il entraîne. Car il existe des régimes spéciaux qui ont été maintenus en 1945 ; il y a des régimes complémentaires à côté du régime général. M. Laroque, dans une conférence faite le 7 décembre 1966, déclarait : « Les inégalités, à l'heure actuelle, entre régimes sont choquantes ; certains régimes donnent des pensions très confortables, d'autres au contraire des pensions très faibles sans qu'il y ait à ces différences de justification rationnelle. Les raisons en sont essentiellement historiques. Mais il

est très difficile d'y remédier, car il n'est pas économiquement possible d'aligner tous les régimes sur les plus généreux et il est psychologiquement impossible de demander aux régimes généreux de réduire les avantages qu'ils accordent. »

Le tableau suivant donnera une idée de la complexité du système.

TABLEAU DES RESSOURCES DES PERSONNES ÂGÉES

Une personne âgée de 60 ans peut être prise en charge soit :

— par la *Sécurité sociale*, si elle a ouvert des droits ;

— par les *organismes publics* (départements, mairies) s'il n'y a pas de droits Sécurité sociale.

La Sécurité sociale peut attribuer :

1. Une pension vieillesse ;
2. Une allocation Vieux Travailleur salarié ;
3. Une rente ;
4. Une allocation supplémentaire ;
5. Une pension veuf ou veuve ;
6. Une allocation Mères de famille.

PENSION VIEILLESSE

La condition d'attribution est d'avoir cotisé trente ans à la Sécurité sociale : alors on touche la pension complète. La pension peut s'ouvrir à partir de quinze ans de cotisation, mais elle est au prorata des versements effectués. Elle ne peut être servie qu'au 60e anniversaire. Elle est généralement demandée à 65 ans, le taux de la pension étant augmenté de 4 % par an, au-delà du 60e anniversaire.

Exemple :	20 %	pension	à 60 ans.
	24 %	—	à 61 ans.
	28 %	—	à 62 ans.
	32 %	—	à 63 ans.
	36 %	—	à 64 ans.
	40 %	—	à 65 ans, etc.

Calcul de la pension.

Il dépend :

1o de la durée d'assurance ;

2o du salaire moyen annuel ;

3o de l'âge auquel est faite la demande.

Salaire moyen annuel.

Le salaire moyen annuel est calculé d'après le salaire résultant des cotisations versées au cours des *dix années précédant*

soit *l'âge de 60 ans* ;

soit *la date à laquelle* est demandée la pension.

L'importance de la pension dépend donc de l'âge du demandeur.

Le taux de la pension est variable, selon le salaire soumis à cotisation.

Les pensions et retraites sont revalorisées tous les ans, le 1er avril, compte tenu de l'augmentation des salaires.

Taux maximum annuel : 5472 F { 65 ans. / 40 %.

Il n'est pas tenu compte du plafond de ressources personnelles.

ALLOCATION VIEUX TRAVAILLEURS

Conditions d'attribution :

1o être âgé de *65 ans*, ou *60 ans* en cas d'inaptitude au travail ;

2o être français ou appartenir à un pays ayant passé une convention diplomatique avec la France ;

3o résider sur le territoire français ou dans un État anciennement placé sous sa souveraineté, ou territoire d'outre-mer ;

4o justifier de *25 ans de travail* dans toute son existence ;

5o si ces années de travail se situent après le *31 décembre 1944*, avoir donné lieu à cotisations aux Assurances sociales.

ALLOCATION MÈRES DE FAMILLE

Conditions d'attribution :

1o être âgée de *65 ans* ou *60 ans*, si inaptitude au travail ;

2o être française ou appartenir à un pays ayant passé convention avec la France ;

3o résider sur le territoire français ;

4o avoir élevé au moins pendant *neuf ans 5 enfants de nationalité française.*

Remarque : En ce qui concerne les allocations aux vieux travailleurs et aux mères de famille, du fait que les cotisations versées sont insuffisantes, *un plafond de ressources sera exigé* :

Maximum des ressources pour un couple : *5 400 F par an.*

Minimum des ressources pour une personne seule : *3 600 F par an* (allocation comprise).

ALLOCATION SUPPLÉMENTAIRE — FONDS NATIONAL DE SOLIDARITÉ, versée dans le cas des deux allocations exposées ci-dessus.

Le taux annuel est de *800 F.*

Les maximums et les minimums restent les mêmes. Le plafond ne peut être dépassé.

Les personnes âgées, soit pensionnées, soit retraitées, soit allocataires, sont prises en charge par la Sécurité sociale, en ce qui concerne les soins médicaux, hospitalisations. Selon le degré, la durée de la maladie, la prise en charge sera de *70 %*, *80 %* ou *100 %.* Le ticket modérateur[7] reste à la charge de l'assuré. Les Fonds d'Action sociale de la Sécurité sociale sont sollicités pour la *remise du ticket modérateur* et au besoin pour l'attribution de *secours en espèces*, sur l'intervention du Service social.

RENTES SÉCURITÉ SOCIALE

Conditions d'attribution :

1o être âgé de *65 ans* ;

2o avoir cotisé *5 ans* ou *moins de 15 ans* ;

3o s'il y a moins de 5 ans de cotisations, le demandeur ne pourra prétendre qu'au remboursement de ses cotisations.

Taux de la rente : environ 10 % de la moitié des cotisations versées.

Remarque : Il existe présentement des personnes âgées, qui ne peuvent justifier d'une pension, d'une allocation, d'une rente, soit qu'elles aient travaillé sans cotiser à la Sécurité sociale, soit qu'elles aient travaillé périodiquement, soit qu'elles soient *veuves* sans avoir droit à une pension de réversion, soit qu'elles aient élevé plusieurs enfants et de ce fait n'aient pu travailler. Le *fait essentiel* est qu'il n'y a pas d'*ouvertures de droits* aux *Assurances sociales.*

Les services publics seront donc sollicités :

1o Les départements.

2o Les mairies.
3o L'Assistance publique.
4o Les œuvres spécialisées.
5o Les œuvres privées.

ALLOCATION SPÉCIALE DE VIEILLESSE servie par la Caisse des Dépôts et Consignations.

Conditions d'attribution :
1o ne pas être pris en charge par la Sécurité sociale ;
2o ne pas dépasser un certain plafond de ressources ;
3o ne pas être propriétaire ;
4o ne pas toucher de pension alimentaire des enfants.

Taux de l'allocation spéciale :
1 300 F par an.

Plafond des ressources (allocation spéciale comprise) :
3 600 F par an pour une personne seule.
5 400 F par an pour un couple.

Du fait de la modicité du budget, une aide complémentaire est attribuée par les *Bureaux d'Aide sociale* :
1o secours de loyer[8] (moitié du loyer principal) ;
2o secours de chauffage (de 150 à 180 F par an) ;
3o secours mensuel en espèces (de 50 à 150 F) ;
4o bons de gaz, électricité — colis alimentaires — repas aux vieillards — réductions de transport. Parrainages des œuvres privées ;
5o aide médicale gratuite.

MAJORATION DES PENSIONS, RETRAITES, ALLOCATIONS À LA TIERCE PERSONNE[9], attribuée soit par la Sécurité sociale, soit par les départements.

Conditions d'attribution :
1o être âgé de *65 ans*, ou à partir de *60 ans* être reconnu inapte au travail ;
2o ne pouvoir assurer seul les actes ordinaires de la vie (infirmités diverses).

Cette majoration est versée quel que soit le taux de la pension, retraite ou allocation.

Taux annuel : 6 700 F.

Cette majoration n'est accordée que du vivant du bénéficiaire.

L'aide médicale est accordée à 100 %.

RETRAITES COMPLÉMENTAIRES

Est versée à *65 ans.*

Condition : avoir travaillé dix ans dans la même corporation (commerce, industrie, professions libérales).

L'employeur est affilié à une Caisse Retraite de sa corporation. (Cotisations versées par employeur et salarié.)

La retraite complémentaire peut être servie à *60 ans, en cas d'inaptitude au travail.*

Une veuve peut toucher la retraite complémentaire à 50 ans.

Une rente est servie aux enfants mineurs.

Le taux de la retraite complémentaire varie selon le montant des cotisations payées.

RETRAITE DES CADRES

1o Servie à *65 ans* ou *60 ans* en cas d'inaptitude au travail.

2o Mêmes conditions que pour les retraites complémentaires.

Cette catégorie de personnes âgées ne s'adresse pas au Service social. Le budget est relativement confortable puisqu'il comprend la *pension vieillesse Sécurité sociale*, plus la *retraite des cadres.*

Deux points sont à souligner : le retraité de 65 ans ne touche que 40 % de son salaire ; et le calcul est opéré d'après la rémunération des dix dernières années, qui n'est pas toujours la plus élevée. Il serait normal de se référer à la plus haute ou tout au moins à la moyenne. Si l'employeur déclasse le travailleur sous prétexte de l'adapter, la retraite se trouve diminuée, ce qui constitue une flagrante injustice. D'autre part, l'augmentation des pensions est loin de suivre celle du coût de la vie : elle n'est que de 10 % par an. Alors que le S.M.I.G. est de 567,61 francs par mois pour un travail de quarante heures par semaine, la somme allouée aux vieillards est inférieure à la moitié : le dernier décret paru au *Journal officiel*[10] porte à 225 francs par mois, soit 7,30 francs par jour, les ressources minimales des vieillards ; un million d'entre eux ne disposent que de cette somme : deux fois et

demie moins que l'entretien d'un détenu de droit commun. Un million et demi subsistent avec moins de 320 francs par mois. C'est dire qu'environ la moitié de la population âgée est réduite à l'indigence. Les vieillards solitaires sont les plus misérables. Dans les services d'aide sociale, les veuves, beaucoup plus nombreuses que les veufs, représentent de 70 % à 80 % des économiquement faibles. Une enquête de la Caisse interprofessionnelle paritaire des Alpes portant sur 6 234 retraités de 50[11] à 94 ans indique un revenu moyen de 280 francs par mois pour une personne seule et 380 pour un couple, certains retraités faisant de petits travaux. Il descend à 200 pour 1/5 d'entre eux. 15 % ne s'achètent même pas le journal, parce que c'est trop cher.

Les enfants n'aident que très rarement leurs parents : 2/3 des vieillards ne reçoivent d'eux aucun secours. Parfois ils les poursuivent devant les tribunaux pour obtenir une pension alimentaire ; mais même s'ils ont gain de cause, souvent elle ne leur est pas versée. Les vieux parents pâtissent d'autant plus de cette abstention que, si on estime que leurs descendants sont en mesure de les entretenir, l'aide sociale leur est refusée. Cela aussi est un scandale : on ne tient pas compte de ce que les enfants leur donnent effectivement mais de ce qu'ils pourraient leur donner.

Un cas typique est celui que signalait *Le Journal du dimanche* du 17 novembre 1968 sous le titre : « Seule dans Paris à 75 ans, avec 317 francs par mois[12]. » Mme R. a été serveuse et plongeuse dans divers restaurants. Elle s'est arrêtée à 68 ans parce que le travail était trop dur pour elle. Ses anciens patrons ne l'avaient pas inscrite aux Assurances et elle s'est retrouvée avec 180 francs de retraite trimestrielle. Elle a tenu quatre ans, grâce à des économies. Ensuite, désespérée de devoir vivre avec 60 francs par mois, elle a parlé, sur un banc de la place des Vosges, à une voisine qui lui a conseillé de voir une assistante sociale. Celle-ci lui a obtenu, grâce à des rappels de retraite, 870 francs par trimestre et 80 francs d'aide au logement. Elle habite sous les combles d'un hôtel du Marais : trois étages d'un bel escalier, puis deux demi-étages de marches étroites et hautes. Ni gaz, ni électricité dans sa toute petite chambre : elle s'éclaire et se chauffe au pétrole. Le poste d'eau est au fond d'une niche surélevée d'une marche ; c'est une acrobatie, quand on n'est pas très valide, de descendre de là avec un seau. Les w.-c. sont à l'autre bout de la

maison : il faut descendre un demi-étage, en remonter un autre, et grimper encore quinze marches abruptes : « C'est mon cauchemar, dit Mme R. Quelquefois l'hiver, quand je ne suis pas bien d'aplomb, je reste appuyée contre le mur, me demandant si j'arriverai à redescendre. » Chaque trimestre elle paye 150 francs de loyer : « C'est le principal parce que mes voisins voudraient récupérer ma chambre et ils essaient de me faire partir pour l'hospice. Mais j'aimerais mieux mourir. » Il lui reste 240 francs par mois, soit 8 francs par jour. Elle se chauffe à peine : l'hiver elle reste au lit tard et passe ses journées dans les magasins ou dans les églises. Parfois elle va au cinéma : un de ceux qui ont une séance moins chère, avant 13 heures ; elle reste pendant deux ou trois séances ; elle va en métro et revient à pied. Elle ne dépense presque rien pour s'habiller : elle fait nettoyer à chaque printemps un manteau vieux de dix ans. Elle a obtenu deux « secours » de chaussures et un pour une jupe. Elle s'achète par an trois paires de bas de fil, à 9,90 francs la paire. Elle mange très peu : par semaine, trois biftecks à 2 francs, 3 ou 4 francs de gruyère, deux kilos de pommes de terre. Elle dîne souvent d'une pomme avec un peu de sucre et de beurre. Elle boit deux litres de vin par mois et consomme une livre de café par semaine. Elle a deux neveux qu'elle a aidés dans leur enfance. Mais ils sont installés en province, elle ne les voit jamais. Presque tous les dimanches elle déjeune chez une amie. Elle apporte un petit gâteau et l'amie — qui a une vraie cuisinière et peut confectionner des plats impossibles à préparer sur un réchaud à pétrole — lui donne des restes à réchauffer pour le lendemain. Elle ne s'ennuie pas, dit-elle. Elle se promène beaucoup ; elle lit les titres des journaux à la devanture du marchand, et des voisins lui passent le journal de la veille. Quand elle peut, elle assiste aux cérémonies parisiennes : elle a été aux obsèques de Charles Munch, mais sans oser entrer à cause de son vieux manteau. Le point le plus noir de sa vie, c'est le logement. Des amis lui avaient promis de lui réserver un deux-pièces cuisine dans la maison qu'ils habitaient à Mantes. Elle en rêvait. Mais ils sont morts et les enfants ont loué à d'autres locataires le petit appartement.

Après avoir pris connaissance de ce cas particulier, on comprendra le sens des budgets établis par une assistante sociale, en 1967.

Disposer de 7 à 10 francs par jour pour se nourrir, se vêtir, se chauffer, c'est être condamné à la sous-alimentation, au froid, à toutes les maladies qui s'ensuivent ; c'est être acculé à des conduites misérables : sur les places des marchés, pendant que des balayeurs nettoient la place désertée par des commerçants, de vieilles femmes proprettes fouillent parmi les détritus et en remplissent leurs cabas. C'est particulièrement frappant à Nice où les vieillards sont nombreux : une nuée de petites vieilles se précipite sur les fruits et les légumes à demi pourris. Une enquête faite à Marseille et à Saint-Étienne sur des vieillards vivant seuls indique que 10 % des hommes, 19 % des femmes se trouvent « proches de la famine ». Plusieurs milliers de vieillards meurent de faim chaque année dans la région parisienne, dit le professeur Bourlière. Et chaque hiver les journaux rapportent des cas de vieillards morts de froid.

Ceux qui survivent ne souffrent pas seulement d'une sinistre pénurie, mais aussi de la précarité de leur situation. Leur budget est constamment déséquilibré, ce qui les oblige à faire sans cesse appel aux services sociaux. Les administrations auxquelles ils demandent du secours manquent de compréhension et souvent les soumettent à des enquêtes humiliantes. On exige qu'ils remplissent des paperasseries compliquées dans lesquelles ils s'embrouillent.

QUELQUES BUDGETS

Prise en charge médicale assumée par la Sécurité sociale ou l'Assistance publique.

Âge	*Situation*	*Taux pension*	*Logement*	*Loyer*	*Aide sociale*
63 ans. Grande malade.	Célibataire.	260 F par mois.	1 pièce + cuisine sans confort. w.-c. cour.	70 F par mois.	100 F par mois. Moyenne journalière : 9,06 F.
76 ans. Grande cardiaque.	Veuve.	210 F par mois.	1 pièce + cuisine, confort.	90 F par mois.	120 F par mois. Moyenne : 8 F.
82 ans. A travaillé jusqu'à 77 ans.	Célibataire.	230 F par mois.	1 chambre d'hôtel depuis 1930.	80 F par mois.	150 F par mois. Moyenne : 10 F.
78 ans. Diminuée mentale.	Célibataire.	180 F par mois.	1 chambre hôtel algérien.	100 F par mois.	150 F par mois. Moyenne : 7,66 F.
Mari : 73 ans. Femme : 74 ans.	Mari : malade incurable.	2 pensions 460 F par mois.	2 pièces + cuisine.	90 F par mois.	100 F par mois. Moyenne journalière par personne : 7,83 F.
Mari : 70 ans. Femme : 69 ans. 3 enfants.	Épouse hémi-plégique.	690 F par mois.	2 pièces confort.	200 F par mois.	Aide des enfants : 150 F par mois. Moyenne journalière par personne : 10,66 F.
72 ans. Employée de maison 50 ans.	Célibataire.	280 F par mois.	1 pièce + cuisine, w.-c., expropriée puis relogée.	130 F par mois.	60 F aide loyer, 100 F aide sociale. Moyenne journalière : 11,33 F.
82 ans.	Veuve de guerre 14-18.	320 F par mois.	2 pièces sans confort.	100 F par mois.	90 F par mois. Moyenne : 10 F.
64 ans. Maladie osseuse incurable.	Célibataire.	160 F par mois.	1 pièce, réduit, cuisine.	60 F par mois.	150 F par mois. Moyenne : 8,33 F.
70 ans. Un fils de 40 ans incurable mental.	Célibataire.	Pension mère : 210 F par mois ; pension fils : 180 F par mois. Total : 390 F.	2 pièces confort moyen.	80 F par mois.	150 F par mois. Moyenne journalière par personne : 7,66 F.

Dans une émission d'Éliane Victor consacrée à la vieillesse[13], une caméra cachée a enregistré des dialogues de vieilles femmes avec des assistantes sociales. Celles-ci les accueillaient de leur mieux. Mais il était extrêmement pénible de voir les vieilles se perdre dans leurs papiers, fouiller en vain leur mémoire, faire des efforts désespérés pour comprendre la situation. Plus pénible encore était leur humilité, leur attitude suppliante et accablée. Les vieux ont l'impression de

mendier et beaucoup ne s'y résignent pas. Sans qu'il y ait de différence de prix pour les uns ou les autres, 20 % seulement des vieillards relevant d'un système d'assistance se font soigner, contre 40 % d'assurés sociaux : cela signifie qu'ils refusent le principe de l'assistance. De toute façon, les secours périodiques ne sont que des palliatifs et ils vivent dans l'angoisse du lendemain.

La situation est à peu près la même en Belgique, en Angleterre, en Allemagne de l'Ouest, en Italie. Une décence hypocrite interdit à la société capitaliste de se débarrasser de ses « bouches inutiles ». Mais elle leur accorde juste ce qu'il faut pour se maintenir à la lisière de la mort. « C'est trop pour mourir et pas assez pour vivre », disait tristement un retraité. Et un autre : « Quand on n'est plus capable de faire un travailleur, on est tout juste bon à faire un macchabée. »

La situation des cadres est moins pénible sans être cependant satisfaisante. Il y a parmi eux une catégorie de grands privilégiés : ingénieurs, cadres administratifs supérieurs, hauts fonctionnaires, membres de professions libérales dont certains gagnent jusqu'à 25 fois le salaire d'un ouvrier. Mais il y a aussi des cadres moyens, des petits fonctionnaires, des techniciens, dont les ressources sont beaucoup plus modestes ; les femmes surtout sont mal payées. Ils sont guettés par le congédiement et le chômage. La retraite entraîne pour la plupart d'entre eux une perte de standing et une chute de niveau de vie. D'après un ouvrage paru en 1964, *Les Cadres retraités vus par eux-mêmes*, 80 % déclarent leurs ressources suffisantes, encore que 77 % les estiment « juste suffisantes ». 2 % seulement peuvent prétendre à du superflu. 19 % sont dans une situation matérielle précaire, les femmes surtout : une veuve sur six ne dispose que de 250 francs par mois et 58 % de moins de 500 francs. Dans l'ensemble, 8 % des cadres retraités ont moins de 250 francs, 32 % de 250 à 500 francs, 32 % entre 500 et 1 000 francs, 25 % plus de 1 000 francs. (Certains n'ont pas répondu.) Pour la moitié d'entre eux, la retraite constitue la totalité de leurs revenus, et pour 26 %, plus de la moitié. Tous souhaiteraient toucher le double ou deux tiers de plus. Quel que soit l'âge — de 65 à 75 ans — un sur deux aurait préféré poursuivre son activité. Cependant les deux tiers se disent adaptés ; un tiers seulement — surtout ceux qui se portent mal et les pauvres — ont mal supporté leur nouvelle condition. 20 % ont repris une activité ; dans 52 % des cas, pour augmenter leurs revenus ; 16 %

ont cherché un dérivatif ; pour 26 % les deux raisons se conjuguaient. Parmi ceux qui ne travaillent plus, 83 % préfèrent se reposer. Aucun n'a envie d'aller dans des maisons pour personnes âgées ; ils souhaitent rester chez eux.

Il y a une catégorie qui supporte mal la mise à la retraite, c'est celle des agents de maîtrise ; il y a pour eux une baisse sérieuse de ressources. Ils ne s'adaptent pas aux loisirs. Ils cherchent de manière presque obsessionnelle des activités complémentaires. Mais il leur est très difficile de se reconvertir.

Le capitalisme pour accroître le profit cherche à tout prix à augmenter la productivité. Au fur et à mesure que les produits deviennent plus abondants, le système exige une hausse du rendement. Les vieux travailleurs ne sont pas capables de se plier aux cadences imposées aux ouvriers. Ils sont réduits au chômage et la société les traite en parias. C'est flagrant si l'on considère la plus prospère d'entre elles et qui prétend être une civilisation du bien-être : les États-Unis.

En 1890, 70 % des gens âgés avaient des emplois rétribués ; maintenant, seulement 3 millions, c'est-à-dire 20 % de la population, touchent des salaires. Parmi eux, 2 millions sont des hommes, 1 million des femmes. En général, leur rétribution est réduite. Déjà, entre 45 et 65 ans, il est difficile de trouver un emploi. Ils ne subsistent que grâce aux retraites qui leur sont très chichement accordées.

Pendant longtemps, l'assistance s'est pratiquée aux U.S.A. de la même manière qu'en Angleterre. Les vieillards encore valides, on les allouait aux familles qui demandaient le moins d'argent pour les entretenir ; les impotents, on les recueillait dans l'hospice du comté qui servait à la fois d'hôpital, d'asile psychiatrique, d'orphelinat, de maison pour les vieux et les infirmes. On ne considérait pas que les vieillards incapables de travailler eussent des droits ; on les tenait pour des paresseux, des ratés, des déchets. C'était essentiellement à la famille que revenait leur entretien.

En Californie, en 1850, un grand nombre de travailleurs étaient des pionniers qui arrivaient de l'Est et qui n'avaient pas de famille :

des fraternités se sont formées qui ont réussi à obtenir des subsides de l'État en faveur des personnes âgées. À partir de 1883, l'État de Californie accorda des subsides aux comtés qui entretenaient des asiles de vieillards, puis à ceux qui aidaient à domicile les indigents. Des abus firent abolir le système en 1895 et la Californie ne finança plus que les institutions d'État.

À la fin du XIXe siècle, des statistiques ont montré quelle quantité de pauvres se rencontrait chez les gens âgés et l'opinion a commencé à s'émouvoir. En Alaska, en 1915, passa une loi autorisant l'État à accorder un secours de 12 dollars 1/2 chaque mois à certaines personnes de 65 ans et au-delà. Des lois analogues furent votées dans d'autres États.

En 1927, la Californie autorisa le département d'État du Bien-être social à faire une enquête chez elle : on trouva que seulement 2 % de la population de 65 ans et au-delà recevaient une aide. La « Fraternité des Aigles », qui s'était toujours occupée de secourir les gens âgés, fit cette même année un gros effort pour imposer l'idée d'une responsabilité de l'État fédéral à l'égard des vieillards ; d'autres groupes moins connus l'appuyèrent. Mais, par individualisme, par libéralisme et horreur de tout « socialisme », une grande partie de l'opinion y répugnait. Le projet proposé par les Aigles fut néanmoins étudié dans 24 États. La Californie adopta en 1929 une loi qui étendait l'assistance à tous les gens âgés dans le besoin. En 1930, 13 autres États l'avaient imitée. En 1934, 30 États avaient une certaine forme de programme d'assistance ; mais 10 seulement l'assumaient entièrement ; les secours étaient difficiles à obtenir et très insuffisants. Des philanthropes, des syndicats, des Églises avaient aussi commencé à faire bâtir des maisons pour les vieillards. La situation de ceux-ci devint dramatique à la suite de la grande dépression des années 30 : ils furent réduits au chômage ; les États se montrèrent impuissants à les entretenir ; beaucoup avaient vu fondre leurs épargnes, ils avaient été chassés de leur logis. Cette détresse amena l'établissement de l'acte de Sécurité sociale autorisant des dons fédéraux aux États qui prenaient en charge les vieilles gens. Les programmes des divers États continuèrent à être appliqués et un second principe entra en vigueur : l'assurance. Mais très peu de gens en bénéficiaient et ce qu'ils touchaient était misérable.

En 1943, il y avait 23,4 % de gens âgés qui touchaient des secours,

et seulement 3,4 % touchaient des retraites. La faiblesse de leur niveau de vie demeurait dramatiquement visible. Alors se développèrent des services pour leur venir en aide. À partir de 1950, le Congrès a élevé le chiffre des bénéfices accordés et étendu le nombre des bénéficiaires. Cependant, en 1951, l'immense majorité de la population âgée avait des ressources très inférieures au minimum vital et ne recevait aucune aide privée. Des conférences se multiplièrent pour étudier les problèmes de la vieillesse. De 1950 à 1958, on a augmenté le nombre des bénéficiaires de la Sécurité sociale : elle ne touchait que les 3/4 de la population âgée ; elle en a touché les 9/10 ; et on a relevé aussi les pensions. Cependant, d'après une enquête menée en 1957 par Steiner et Dorfman, 25 % des couples, 33 % des hommes seuls, 50 % des femmes seules ayant plus de 65 ans n'avaient pas le minimum vital.

« La pauvreté de nos vieillards est un de nos problèmes les plus persistants et les plus difficiles », écrit Margaret S. Gordon. Aujourd'hui, sur 16 millions de vieillards, il y a plus de 8 millions de gens très pauvres. Un homme se retirant à 65 ans après avoir payé la contribution la plus élevée touche mensuellement pour sa femme et lui 162 dollars ; s'il est seul, 108,50 dollars. En 1958, les statistiques du *Bureau of the Census* indiquaient que 60 % des gens de plus de 65 ans touchent moins de 1 000 dollars par an, ce qui est inférieur de 20 % au minimum vital dans les villes où la vie est le meilleur marché, de 40 % dans les villes où elle est le plus chère. Les secours accordés par les enfants ou des amis élèvent à peine de 10 % le revenu, et seuls en bénéficient ceux des vieillards qui ont une situation relativement assise. Ceux qui vivent seuls — ce sont surtout les femmes, le nombre des veuves l'emportant, comme en France, sur celui des veufs — sont les plus misérables. Un quart vit avec moins de 580 dollars par an : à peine plus que le budget alimentaire le plus bas établi par le ministre de l'Agriculture. (Et il leur faut se vêtir, se loger, se chauffer.)

Dans son livre *L'Autre Amérique*, M. Harrington montre que les millions de vieillards qui vivent dans l'indigence sont victimes d'un « tourbillon vers le bas ». Les gens pauvres sont plus souvent malades que les autres, parce qu'ils habitent des taudis insalubres, qu'ils se nourrissent mal, qu'ils peuvent à peine se chauffer ; mais ils n'ont pas les moyens de se soigner et leurs maladies s'aggravent, les empêchant

de travailler et exaspérant leur pauvreté ; honteux de leur misère, ils s'enferment chez eux et évitent tout contact social : ils ne veulent pas que leurs voisins sachent qu'ils vivent d'assistance ; ils se privent des menus services et du minimum de soins que ceux-ci pourraient leur dispenser et finissent par devenir des grabataires. Un témoin a déclaré, devant un Comité sénatorial qui enquêtait sur la vieillesse, que ces parias de la société étaient victimes « d'un triple enchaînement de causes : la mauvaise santé, l'indigence, la solitude ». Certains d'entre eux deviennent « des recrues de la misère » après une existence normale, où leur travail était correctement payé. Avec l'âge, leurs capacités se sont amoindries ; ils ne peuvent plus trouver d'emploi parce qu'ils sont techniquement dépassés ; même dans les campagnes, la mécanisation entraîne l'éviction des gens âgés. La mise à la retraite implique une chute brutale de leurs ressources. Mais, parmi les indigents, la plupart ont toujours été pauvres. Ils étaient venus dans leur jeunesse de la campagne à la ville et n'y avaient pas prospéré. D'autre part, les ouvriers agricoles ne sont pas pris en charge par la Sécurité sociale. L'ensemble de ces miséreux — retraités aux ressources insuffisantes, ou travailleurs sans retraite — doit recourir aux services d'assistance. Il y a des États — entre autres le Mississippi — qui sont très pauvres et où les secours accordés sont dérisoires. Partout les enquêteurs sont hostiles aux quémandeurs : la moitié des demandes sont rejetées. On les oblige à produire des documents que beaucoup d'entre eux ne possèdent pas ; ils sont souvent à demi analphabètes ou même parlent à peine l'anglais ; ils sont terrifiés par les formes et l'appareil du bureau d'assistance. Cette bureaucratie impersonnelle et impuissante les humilie sans subvenir à leurs besoins. Le service d'assistance — le *Welfare State* — fonctionne à l'envers. Protections, garanties, aides vont aux forts et aux organisés, non aux faibles. Ce sont les gens qui auraient le plus besoin de soins médicaux qui en obtiennent le moins. Leur solitude aggrave leur condition. Les jeunes habitants des *slums* sortent dans la rue, forment des bandes. Les gens âgés vivent en reclus ; et dans ce pays où les distances, le rythme de la vie ne leur permettent guère de se rencontrer, où ils communiquent entre eux essentiellement par téléphone, cinq millions en sont privés. Le docteur Linden, de la Santé publique de Philadelphie, écrit : « Parmi les facteurs contribuant le plus au développement de

problèmes affectifs chez nos concitoyens âgés, il faut ranger l'ostracisme social dont ils sont l'objet, la réduction du cercle de leurs amis, l'intense solitude, la diminution et la perte du respect humain et le sentiment de dégoût à l'égard d'eux-mêmes. »

Seule une société opulente peut avoir autant de vieillards, conclut Harrington : mais elle leur refuse les fruits de l'abondance. Elle leur donne la « survie brute » et rien de plus.

Le problème du logement des personnes âgées se pose d'une manière aiguë, du fait de l'éclatement de la cellule familiale, de l'urbanisation de la société, des ressources misérables des vieillards. L'Angleterre est urbanisée à 80 % ; l'Allemagne à 70 % ; les U.S.A. à 65 % ; le Japon, le Canada à 60 %, la France à 58 %. La famille patriarcale a survécu au Japon à cause de la solidité des traditions ; en Allemagne de l'Ouest, beaucoup de parents vivent avec leurs enfants, à cause du manque de logements. Aux U.S.A., 25,9 % des hommes âgés vivent avec leurs enfants, 22,6 % comme chefs de famille, 3,3 % dans le foyer des jeunes. En France 24 % des gens âgés habitent avec leurs enfants, surtout dans les campagnes : là seulement on voit encore parfois quatre générations rassemblées sous un même toit. Cette solution a ses avantages. Elle est peu coûteuse ; elle assure le contact des générations ; elle apporte aux jeunes ménages l'aide de leurs parents. Mais elle présente de graves inconvénients. Au cas où c'est le père qui possède la maison et les terres — cas très fréquent en France actuellement — il se refuse à adopter les méthodes modernes, et les enfants supportent mal son autorité. Dans son étude sur la commune de *Plodemet*[14], Morin souligne le conflit des générations. « Un conflit cruel oppose les jeunes adultes et le père avec qui ils vivent et travaillent. » Un couvreur de 28 ans dit : « On voudrait moderniser, mais on trouve toujours les vieux qui sont là. » Le fils attend l'abdication du père jusqu'à 30 ou 35 ans et pendant dix années il se ronge d'impatience. Les vieux s'agacent : « Ils parlent de choses dont on n'a jamais entendu parler, ils veulent nous passer dessus », disent-ils des jeunes.

Nombreux sont les jeunes ruraux qui partent pour les villes et en conséquence il y a dans les campagnes des hameaux et même des villages où n'habitent plus que des vieillards qui cultivent la terre

selon des méthodes périmées et souffrent de leur isolement. Si au contraire le père ou la mère habite dans le foyer de ses enfants, ils risquent d'y être maltraités ou négligés. En tout cas, ils souffrent de leur dépendance. Ils se sentent exploités ou brimés par le reste de la famille. Et, réciproquement, leur présence gêne les rapports des époux : beaucoup de divorces ont leur origine dans cette cohabitation. Certaines sociétés paysannes ont choisi la formule de l'« intimité à distance ». Dans des régions rurales de Suisse, d'Allemagne, d'Autriche, le couple âgé quitte la demeure familiale pour s'installer dans une « petite maison » proche de la grande, mais indépendante. Il y a des campagnes françaises où s'observent des coutumes analogues. Vers la soixantaine le père abandonne l'exploitation à ses fils et va vivre dans une maison du village. Il continue à s'intéresser à ses terres, participe au travail, donne des conseils. Une enquête faite à Vienne en 1962, portant sur plus de 1 000 vieillards, a montré qu'ils préféraient à la cohabitation et à l'isolement l'« intimité à distance ».

Le problème se pose autrement dans les villes. En France il est angoissant car il y a une crise du logement généralisée, le patrimoine immobilier est ancien, le rythme de la construction lent ; on bâtit surtout de grands ensembles dont les loyers sont inaccessibles aux économiquement faibles. Ceux-ci reçoivent une allocation loyer s'ils habitent un logement non meublé dont le loyer n'est pas supérieur à 190 francs par mois. Les propriétaires qui ne souhaitent pas de locataire âgé n'ont qu'à fixer à 200 francs le prix du loyer mensuel et le vieillard, ne recevant pas de secours, sera incapable de le payer[15]. Cette pratique est très répandue entre autres à Nice, envahie par les retraités. Partout les vieillards, a dit un sociologue, « sont voués aux taudis ». D'après les enquêtes de l'I.F.O.P., en dépit du rêve de la petite maison dans le Midi, la plupart des retraités gardent leur ancien domicile. 68 % des couples disposent d'au moins deux pièces et d'une cuisine ; mais ce sont de vieux logements délabrés, sans eau, sans chauffage ou même insalubres. Une enquête menée en 1968 par la C.N.R.O.[16], qui groupe 1 800 000 adhérents et 340 000 allocataires, a révélé que 15,5 % seulement des retraités du bâtiment possédaient à la fois l'eau, le gaz, l'électricité, une douche et des w.-c. intérieurs. 34 % des vieillards habitent sous les combles de vieux immeubles sans ascenseur et doivent monter à pied de 4 à 6 étages. Parfois

l'appartement est devenu trop grand depuis que les enfants l'ont quitté et son entretien est difficile. Dans la plupart des cas, leur habitat n'est pas adapté aux possibilités des gens âgés : l'absence d'eau, de chauffage, d'ascenseur est une source de fatigue épuisante pour des organismes affaiblis. Une personne sur deux est propriétaire : la statistique citée inclut les ruraux, ce qui explique ce taux élevé. Un tiers sont locataires, les autres sont logés gratuitement ou partagent un logement.

Le problème du logement est lié à celui de la solitude. Aux U.S.A., les 2/3 des hommes âgés vivent avec leurs épouses ; 16,2 % seuls ; 3,5 % en maison de retraite ; seulement 1/3 des femmes ont encore leur mari, 1/3 vivent seules, un assez grand nombre avec leurs enfants, 4,3 % en maisons de retraite. En France 35 % de vieilles gens vivent avec leurs conjoints, 30 % seuls : parmi ceux-ci on compte surtout des femmes ; 9 % vivent avec des amis, un frère ou une sœur. D'après un rapport établi en 1968 sur les retraités du bâtiment et des travaux publics, 43 % ont de la famille à proximité ; 23 % de la famille qui habite assez près ; 25 % de la famille qui habite loin ; 9 % sont totalement isolés. La fréquence des relations est directement liée à la proximité.

Mais ces chiffres éclairent peu sur l'importance réelle des liens de famille ou d'amitié : les enquêtes faites sur la question ont donné des résultats assez contradictoires et souvent discutables. À Milan, 10 % des hommes interrogés et 13 % des femmes se sont dits « très seuls » ; 20 % des hommes et 22 % des femmes, « parfois seuls » ; le sentiment de solitude augmentait avec l'âge. En Californie, 57 % des sujets ont répondu « très seuls » parmi ceux qui ne vivaient pas avec un conjoint et 16 % parmi ceux qui vivaient en couple.

Ces enquêtes ont été particulièrement nombreuses en Angleterre. Celles de Townsend, Young et Willmot, J. M. Mogey, E. Bott ont montré que la famille, au sens très large du mot, jouait un grand rôle comme unité de relations sociales et d'aide mutuelle : surtout la famille maternelle dont le noyau est constitué par la grand-mère, ses filles et ses petites-filles. Les hommes vont plutôt au café, sortent avec des amis. « Les hommes ont des amis, les femmes des parents. » L'enquête menée en 1957 par Townsend à Bethnal Green, dans l'est de Londres, a été particulièrement importante. Parmi les gens âgés qu'il a interrogés, 5 % ont dit être « très seuls », 25 % « parfois

seuls », 70 % « pas seuls ». Selon lui, peu de vieillards étaient vraiment isolés ; certains avaient jusqu'à 13 parents qui vivaient dans les environs ; en particulier il y avait toujours un ou deux des enfants qui habitaient à moins d'un mile de leurs parents ; les grands-parents à Bethnal Green — surtout les grand-mères — s'occupaient assidûment de leurs petits-enfants : elles les amenaient à l'école, les promenaient, les gardaient, les faisaient manger. Les 3/4 des gens interrogés voyaient au moins un parent chaque jour et celui-ci lui rendait des services. Une enquête de Sheldon (directeur de médecine à l'hôpital Royal) conclut qu'un cinquième des gens âgés souffrent de solitude à un degré de désolation qui fend le cœur : les veufs, surtout — beaucoup plus que les veuves. Parmi ceux qui vivaient seuls, presque 1/3 avaient des parents à moins d'un demi-mile ; 40 % se disaient heureux grâce à leurs bonnes relations avec leurs enfants. Mais ces résultats sont sujets à caution. Un autre enquêteur, américain, remarquait que 92 % des gens âgés se disaient respectés et aimés par leurs enfants ; mais 63 % seulement disaient que les enfants en général aimaient et respectaient leurs parents. Il semble que dans beaucoup de ces réponses il entre ou du mensonge à soi ou de la fierté : on ne veut pas se dire seul ou négligé. D'autre part, on a constaté que chez les vieillards économiquement faibles les relations familiales n'amélioraient pas le moral. Chez ceux qui sont aisés, les amis comptent plus que la famille. La présence de frères, sœurs, cousins, etc., dans un assez proche voisinage n'aide pas le vieillard à vivre. Il n'y a guère que son conjoint et ses enfants qui comptent pour lui ; encore peut-il, avec son conjoint, souffrir de la solitude à deux. C'est ce qui ressort de l'enquête qu'ont récemment menée dans le XIIIe arrondissement le docteur Balier et L.-H. Sébillotte. Les couples se renferment dans leur foyer plus strictement que les individus isolés, veufs ou célibataires. L'attachement souvent jaloux, maniaque, tyrannique qu'ils ont l'un pour l'autre les amène à faire le vide autour d'eux. Une enquête[17] menée en 1968 dans un arrondissement populeux de Paris a révélé qu'une personne âgée sur trois n'avait plus aucune relation sociale, ne recevait jamais une lettre[18], ne recevait ni ne rendait aucune visite, ne connaissait plus personne.

Pour défendre les vieillards matériellement et moralement contre l'inconfort et la solitude, on a envisagé de construire pour eux des résidences groupées. Sur ce point, il y a en Europe un saisissant

contraste entre les pays du Nord et ceux du Sud. En Italie, en France, presque rien n'a été réalisé. Ces dernières années, en France, la C.N.R.O. a fait construire quelques résidences ; elles sont situées à proximité des grandes villes pour que les pensionnaires ne se sentent pas en exil ; de type horizontal, semi-horizontal — quatre étages au maximum — ou vertical — huit étages et au-dessus —, elles sont très intelligemment aménagées ; la première a été inaugurée aux environs de Bordeaux en décembre 1964 ; elle abrite une centaine de personnes, valides et semi-valides. Depuis, on en a construit cinq ou six autres, recevant en moyenne 120 personnes chacune. Les retraités s'y plaisent ; ils se plaignent seulement qu'on ne leur laisse que 10 % de leur argent, le reste servant à payer le loyer et l'entretien. Mais, quantitativement, les résultats obtenus sont encore dérisoires. La Suisse, l'Allemagne de l'Ouest ont construit un peu davantage pour leurs vieillards ; la Hollande, l'Angleterre ont beaucoup fait. Vers 1920, on a bâti un village pour vieillards dans un parc de la banlieue de Londres : le Whiteley Village. Le *Comité pour le bien-être des gens âgés* en a fait édifier d'autres à Londres, à Hackney, en d'autres localités. En 1940, en Angleterre, presque tous les taudis étaient habités par des gens âgés : un grand nombre ont été transplantés dans de nouveaux logis bâtis exprès pour eux.

Ce sont les pays scandinaves qui ont fait le plus gros effort. À Copenhague, il y a une célèbre *Cité des vieillards* aménagée en 1919, modernisée en 1955, qui comprend 1 600 lits et qu'on a longtemps considérée comme une réussite exemplaire. En Suède, les rares taudis étaient en 1940 habités par des vieillards : tous ont été relogés. Il y a des cités pour vieillards très bien aménagées. La Suède a construit, depuis 1947, 1 350 maisons de retraite, hébergeant 45 000 personnes. Les vieillards bénéficient aussi de logements spéciaux d'un autre type : des appartements dans des immeubles réservés aux pensionnés. Certains reçoivent des « suppléments communaux » qui les aident à payer des loyers assez élevés dans des appartements normaux.

Aux U.S.A., en 1950, le président Truman avait attiré l'attention du public sur les problèmes de la vieillesse et réuni une commission de 800 personnes pour les étudier. Il en est résulté peu de chose. Souvent, comme par exemple à Saint Louis, les gens âgés sont parqués dans des espèces de ghettos : on a divisé de vieilles maisons

en chambres meublées et en minuscules appartements où on les a entassés. Quelques sociétés de gens âgés se sont fondées — les *Fossiles*, les *Octogénaires*, les *Veuves heureuses*, les *Jeunes de 50 ans*, etc. — et ont créé des maisons de retraite mais dont le prix moyen de pension est de 150 dollars par mois. Certains logements collectifs sont construits grâce à des prêts gouvernementaux et ne rapportent pas de bénéfice, ou un bénéfice minime ; d'autres sont édifiés par des organisations privées. Les prix sont inaccessibles à la plupart des retraités : à *Isabella House*, une des résidences les plus célèbres, le loyer minimum est de 75 dollars par mois.

Il faut signaler la réussite, malheureusement exceptionnelle, du *Victoria Plaza*, à San Antonio[19]. On a édifié un grand building moderne et on y a installé des vieillards mal logés. Sur 352 postulants, on en a choisi 204. Près de 60 % vivaient seuls ; les autres avec un époux, des parents ou des amis ; beaucoup habitaient des taudis. On leur a fait visiter l'immeuble avant de les y transférer : ils en ont été émerveillés. Au bout d'un an, la plupart l'étaient encore. Il y avait un club — avec bibliothèque, jeux divers, etc. — que 90 % d'entre eux fréquentaient. Ils payaient 28 dollars par mois, ce qui était en général un peu plus cher que leur loyer antérieur ; mais étant donné l'espace et le confort dont ils jouissaient, ils trouvaient le prix modique. Toute leur existence s'est trouvée transformée. Ils ressentaient davantage le manque d'argent parce qu'ils s'achetaient des meubles et des vêtements, au lieu de négliger leur intérieur et leur personne. Mais ils se réjouissaient d'avoir des loisirs et quantité de manières de les remplir. Ils s'inscrivaient dans des groupements, ils nouaient des amitiés nouvelles, ce qui ne les empêchait pas de cultiver les anciennes et de parler souvent au téléphone avec leur famille. Ils se pensaient en meilleure santé qu'auparavant et se disaient d'« âge moyen » alors que leurs contemporains demeurés dans leurs anciens logis se disaient âgés ou vieux. Leur vie active, leur vie affective s'étaient épanouies et presque tous s'estimaient heureux. L'influence de l'habitat sur la condition générale du vieillard apparaît, à travers cette expérience et quelques autres, comme extrêmement importante. Il est donc désolant qu'il soit en général si misérable.

Une question très discutée aujourd'hui c'est de savoir s'il est bon pour les gens âgés de vivre uniquement entre eux. La réussite du *Victoria Plaza* vient en grande partie de ce qu'il est situé au cœur

d'une ville et que les résidents ne sont pas coupés de leurs familles. Il existe aux U.S.A. plusieurs *Cités du soleil* habitées exclusivement par des gens âgés, d'un niveau de vie élevé. Les promoteurs, les administrateurs disent qu'ils sont très heureux de vivre entre eux. Mais il s'agit d'entreprises qui rapportent de gros profits et les bénéficiaires ont tout avantage à vanter leur marchandise. Calvin Trillin, qui en 1964 a fait pour le *New Yorker* un reportage sur une de ces Cités, semble très sceptique, touchant le « bonheur » qui est censé y régner. Les gens qui y habitent ont acheté leur maison, investi beaucoup d'argent et coupé les ponts : ils sont obligés de rester là ; la plupart s'en arrangent, mais il n'est pas dit qu'ils le feraient si c'était à refaire.

Ce qu'on préconise aujourd'hui, c'est la création de « béguinages » analogues à ceux de Bruges, formés de petites maisons indépendantes et situées au cœur de la ville, si bien que les gens âgés seraient proches de leurs enfants. Mieux encore, il serait souhaitable de créer, à l'intérieur d'ensembles immobiliers habités par des gens de tout âge, des groupes de logements-foyers destinés aux vieillards, qui seraient indépendants mais comporteraient certains services communs.

Quand ils ne peuvent plus se suffire, physiquement et économiquement, le seul recours des vieillards, c'est l'hospice. Dans la plupart des pays, il est parfaitement inhumain : juste une place pour attendre la mort, un « mouroir », comme on a dit dans une récente émission sur la Salpêtrière.

En France, 1,45 % des vieillards vivent en hospice. En moyenne ils ont de 73 à 78 ans. 2 % vivent en maisons de retraite. Une enquête a montré que 74 % des vieillards répugnent à entrer dans un asile ; 15 % en acceptent l'idée parce que ce sont des invalides. Il y a 275 000 lits et actuellement de 150 000 à 200 000 personnes qui voudraient être hospitalisées et ne trouvent pas de place. Quatre raisons principales poussent les gens âgés à en postuler une. D'abord l'insuffisance de leurs ressources. Il y a trois quarts d'assistés dans les grands hospices, les pensionnés préférant de petits établissements privés. Ensuite l'impossibilité de trouver un logement ou la fatigue de l'entretenir. En troisième lieu viennent des raisons familiales : les

enfants refusent de se charger du vieillard ou décident de s'en décharger. Au cours de l'émission (janvier 1968) sur le « mouroir » de la Salpêtrière, le directeur rapporta avec indignation que souvent les familles déposent leur vieillard à l'hôpital pour partir en vacances et oublient ensuite de le reprendre. Certains vieillards enfin ont besoin de soins médicaux. En général, ils entrent dans l'hospice de leur département, les uns comme indigents, les autres versant une partie du montant de leur pension. On trouve aussi des « roulants » qui changent tout le temps d'hospice : entre-temps ils vagabondent et boivent. Certains établissements refusent les vieillards malades ; d'autres acceptent les malades, même jeunes.

D'après une enquête faite dans un hospice par M. Delore en 1952, le nombre des femmes y était le double de celui des hommes. Sur 100 femmes il y avait 74 veuves, 22 célibataires, 4 femmes mariées. 65 étaient valides et lucides, 35 impotentes ou séniles. Avant, 80 vivaient seules dans des logements d'une ou deux pièces, en loge de concierge ou en étage. 21 de ces endroits étaient des taudis, surtout les loges. Elles touchaient de 8 000 à 15 000 francs par mois[20]. Les 24 concierges faisaient de petits travaux. Chez l'une d'elles on découvrit 30 kilos de sucre, de pâtes, de riz, dans un placard. Chez une autre 200 000 francs cachés en différents endroits. Elles avaient de bonnes relations avec leurs enfants, avec des parents éloignés, des amis, des voisins. 45 des veuves avaient des enfants, 32 gardaient de bons rapports avec eux. Dans 30 % des cas, le billet d'hospitalisation portait « misère physiologique » ou « carence sociale ».

On n'a plus le droit aujourd'hui de construire des maisons de retraite de plus de 80 lits, et on exige qu'ils soient répartis dans des chambres individuelles, destinées à des personnes seules ou à des couples. Au cours de ces dernières années, on a bâti un certain nombre d'établissements conformes à ces normes : 35 000 lits. C'est peu de chose et la situation demeure lamentable.

Sur « la grande misère des hospices de France » que dénonçait récemment dans un rapport officiel le ministre de la Santé publique, tous les témoignages concordent. Ce sont, aujourd'hui comme autrefois, de véritables « dépôts de mendicité ». M. Laroque reconnaît : « Dans le passé, l'on connaissait la formule de l'hospice où on accumulait des invalides, des grabataires, des vieillards valides avec le seul souci de leur donner un minimum d'hébergement,

souvent dans une promiscuité scandaleuse et avec un minimum de nourriture. Cette formule malheureusement est encore largement appliquée. » En 1960, le ministre de la Santé écrivait : « Rares sont les hospices et maisons de retraite dans lesquels les services sanitaires sont suffisants. Dans beaucoup on peut parler sans exagération d'un véritable abandon médical. » La même année, l'Inspection générale de la Santé rapportait : « La surveillance et les soins médicaux sont très insuffisants dans la plupart des hospices et maisons de retraite publics. Les vieillards grabataires y terminent leur vie dans l'indifférence apparemment générale. Cette situation est d'autant plus inadmissible que l'on sait actuellement que la rééducation motrice des hémiplégiques donne des résultats satisfaisants et que l'état de grabataire pourrait être évité dans la plupart des cas. »

Il y a en France une déplorable confusion entre l'hospice et l'hôpital. Dans la plupart des hospices on accueille des invalides et des malades de tous les âges. Sur les 275 000 lits destinés aux personnes âgées — dont 25 % appartiennent au secteur privé — il y en a 17 % qui sont occupés par des jeunes : infirmes moteurs et débiles. 25,12 % le sont par des grabataires.

Inversement. Outre les grands-pères déposés à l'hôpital et jamais repris, il arrive de nombreux vieillards aux services des urgences avec une lettre de leur médecin : « M. (ou Mme) X. doit être hospitalisé(e) parce qu'il (ou elle) vit seul(e) et qu'il (ou elle) est âgé(e). » L'hôpital ne les refoule jamais. À la Salpêtrière, à Bicêtre il y en a qui attendent la mort depuis vingt-quatre ans dans des « salles-pourrissoirs » de 50 lits[21]. Il y a à Saint-Antoine trois salles de désencombrement où des vieillards attendent que d'autres meurent pour prendre leur place dans de nouveaux hôpitaux ouverts autour de Paris, bien aménagés, mais où le prix de la journée est 51 francs. Il faudrait construire au moins 16 000 lits pour dégager les services des « aigus » qui les occupent.

Hospices ou hôpitaux, environ 178 000 lits se trouvent dans des bâtiments centenaires. Ce sont souvent d'anciens hôpitaux, des châteaux, des casernes, des prisons qui ne conviennent pas du tout à leur nouvelle fonction. Ils comportent un grand nombre d'escaliers et souvent pas d'ascenseur, si bien que certains vieillards ne peuvent quitter leur étage. Dans les dortoirs — condamnés depuis 1958 mais

où sont en fait disposés l'immense majorité des lits — les malades et les grabataires restent couchés toute la journée. Il n'y a souvent pas de paravent entre les lits, pas de table de chevet individuelle, pas d'armoire individuelle : le vieillard n'a pas un pouce d'espace à soi. On isole les sexes : les vieux ménages sont impitoyablement brisés ; il n'est pas rare qu'on place le mari et la femme dans des hospices différents. (Au printemps 1967, deux époux octogénaires se sont noyés ensemble dans la Seine parce qu'on les avait séparés.) S'il existe des chambres dans l'hospice, elles sont en général réservées aux pensionnaires qui payent leurs frais d'entretien. Il arrive qu'à un certain moment ils ne puissent plus les assumer et on les fait passer de leur chambre au dortoir, ce qui est une nouvelle déchéance. À cause de la vétusté des lieux, les pièces sont en général très sombres. Le réfectoire est ordinairement meublé de grandes tables et de bancs ; trop souvent il tient lieu de salle de séjour ; celle-ci, quand elle existe, est trop petite et mal aménagée. Souvent aussi il fait froid, il n'y a pas de chauffage central ou il ne fonctionne que partiellement. Les buanderies, les cuisines sont en général équipées de manière plus moderne : mais le menu est le même pour tout le monde, on ne tient aucun compte des régimes qui seraient souhaitables pour chacun. Les installations sanitaires sont défectueuses ; dans la plupart des établissements, il n'y a pas de baignoires, seulement des douches dont les pensionnaires se servent une fois par semaine ou même une fois par mois. L'« abandon médical » est scandaleux. Il y a ordinairement un médecin pour 350 hospitalisés ; il arrive même qu'un seul médecin ait la charge de 965 pensionnaires. Les dépenses médicales des hospices représentent 2,7 % de leur budget alors qu'il y a énormément de situations pathologiques sérieuses.

On comprend que, dans ces conditions, l'entrée dans un hospice soit un drame pour le vieillard. Le choc psychologique est particulièrement violent chez les femmes, encore plus enracinées que les hommes dans leur foyer. Elles manifestent de l'anxiété, elles sont prises de tremblements. Peu à peu beaucoup se résignent. Parfois, paraît-il, l'hospitalisation rend au vieillard le goût de vivre : il se sent moins isolé, il se fait des amis ; par une espèce d'émulation, il se laisse moins aller qu'auparavant. C'est très rare.

Une statistique dressée par le docteur Pequignot — et que m'ont confirmée de nombreux témoignages — établit que parmi les

vieillards sains admis dans un hospice :

8 % meurent dans les huit premiers jours ;
28,7 % meurent dans le premier mois ;
45 % meurent dans les six premiers mois ;
54,4 % meurent la première année ;
65,4 % meurent dans les deux premières années.

C'est-à-dire que plus de la moitié des vieillards meurent la première année de leur admission. Les conditions de la vie en asile n'en sont pas seules responsables : chez les vieillards, la transplantation quelle qu'elle soit entraîne souvent la mort. C'est plutôt le sort de ceux qui survivent qu'il faut déplorer. On peut dans un grand nombre de cas le résumer en quelques mots : abandon, ségrégation, déchéance, démence, mort.

Le pensionnaire souffre d'abord des contraintes auxquelles il est soumis. Le règlement est très strict, les routines rigides ; on se lève, on se couche tôt. Coupé de son passé, de son environnement, souvent vêtu d'un uniforme, il a perdu toute personnalité, il n'est plus qu'un numéro. En général, les visites sont autorisées tous les jours et sa famille vient le voir de temps en temps : rarement, et en certains cas pas du tout. L'hospice est souvent difficile d'accès, les parents et amis ne peuvent y aller que le dimanche et le temps qu'exige ce déplacement les décourage. C'est frappant en ce qui concerne la Maison départementale de Nanterre : du centre de Paris, par métro et autobus, il faut deux heures pour s'y rendre. Il faut une véritable affection pour sacrifier le peu de loisirs qu'on a. Le vieillard se trouve donc délaissé. Le directeur d'une importante maison de retraite de Nice a dit dans une interview télévisée que 2 % des pensionnaires seulement reçoivent des visites. En général, les sorties ne sont pas libres : à Nanterre, le pensionnaire a droit à un après-midi par semaine. Il ne sait que faire de ses journées. Il se charge parfois d'un petit travail à l'intérieur de l'hospice pour gagner un peu d'argent ; quelques femmes sont employées à la lingerie ou aux cuisines. Mais ils n'ont pas le cœur à l'ouvrage. Ils sont pour la plupart d'un faible niveau intellectuel, ils lisent peu et n'écoutent guère la radio. La télévision — quand il y en a — leur fatigue les yeux. Même les jeux de cartes ne les amusent pas : leur niveau d'intérêt tombe à zéro, ils

restent toute la journée sans rien faire. Ou même, après le petit déjeuner, ils se recouchent et passent presque tout leur temps au lit. Ils ruminent des pensées anciennes sur la maladie, la mort. D'après le professeur Bourlière, la seule occupation qui puisse intéresser une collectivité de vieillards, c'est le travail manuel. À Londres existe, en annexe d'un hospice, un atelier où ils fabriquent des instruments — béquilles, etc. — destinés aux membres impotents de la collectivité ; ils ont l'impression de se rendre utiles. Quelques rares hospices de province, situés dans la campagne, sont flanqués d'un potager : certains pensionnaires se plaisent à jardiner. Mais ces cas sont rares. Inactif, réduit à l'état d'objet, le vieillard d'asile tombe rapidement dans la sénilité. Le jour où il lui est permis de sortir, il n'a guère qu'une distraction : boire. Nombreux sont les pensionnaires qui entrent à l'asile sobres et qui deviennent alcooliques en un mois de séjour. L'argent de poche qui leur est concédé[22], celui qu'ils gagnent par de petits travaux, est souvent entièrement consacré à la boisson. Un règlement exige que deux cents mètres au moins séparent la porte de l'hospice du débit d'alcool le plus proche ; à Nanterre, il est interdit de servir aux vieillards des boissons alcoolisées autres que le vin : mais le vin suffit. En été, les rues de Nanterre proches de la Maison sont remplies de vieillards des deux sexes, couchés sur le sol, assis, debout contre un mur, qui serrent contre leur cœur des bouteilles de vin et qui sont déjà ivres morts. Comme leur organisme débilité supporte très mal ces beuveries, ils rentrent à l'asile titubant, hurlant, vomissant, et cette promiscuité est extrêmement pénible pour ceux des pensionnaires qui aiment la propreté et la tranquillité. Le vin favorise des délires de grandeur qui compensent un moment leur misère. Il libère aussi leur sexualité : fréquemment, dans l'ivresse, il se forme des couples, hétérosexuels ou homosexuels, qui se débrouillent tant bien que mal pour assouvir leurs désirs.

La vie communautaire est très mal supportée par la majorité des hospitalisés ; malheureux, anxieux, repliés sur eux-mêmes, ils sont parqués ensemble sans qu'aucune vie sociale soit organisée pour eux. Leur susceptibilité, leurs tendances revendicatrices et parfois paranoïdes amènent de fréquentes réactions conflictuelles. Tous les processus pathologiques auxquels la vieillesse est sujette se trouvent précipités à l'intérieur des asiles.

La vie d'asile a été très bien décrite dans *La Grande Salle* de

Jacoba Van Velde : ce roman est sûrement le fruit de sérieuses observations personnelles[23]. L'auteur y peint un hospice de femmes hollandais, à travers une nouvelle pensionnaire. Amenée par une fille aimante, mais qui n'a plus les moyens pratiques de s'occuper d'elle, la « nouvelle » est prise d'angoisse à l'idée qu'elle n'aura plus une minute de solitude. « J'ai toujours eu horreur qu'on fasse attention à moi, se dit-elle. Attirer les regards a toujours été un supplice pour moi ! » Désormais, tous les actes de sa vie y compris sa mort s'accompliront devant des témoins, malveillants souvent ou du moins critiques. « On n'est jamais seul, c'est affreux, toujours des gens autour de soi ! lui dit le pensionnaire d'une autre maison de retraite… Et ils vous traitent comme si tous les gens d'âge sans exception retombaient en enfance. Ils vous parlent comme à un bébé d'un ou deux ans. » Plus que des tracasseries matérielles, la vieille femme souffre de ce déni de toute vie privée, de cette métamorphose qu'on lui inflige d'être humain en pur objet.

Je n'ai pas pu voir Nanterre dont on m'a refusé l'entrée ; mais j'ai visité un hospice de l'Assistance publique, très bien situé, en plein Paris. Il abrite environ 200 personnes, des deux sexes. Il est entouré d'un grand jardin plein d'arbres et de fleurs : c'était un beau jour d'automne et le soleil entrait largement dans toutes les pièces. Le sol, les murs, les draps, tout était d'une soigneuse propreté. J'ai rencontré là des médecins attentifs, des infirmières jeunes, aimables et dévouées. Pourtant, bien que très renseignée déjà sur la question, je ne suis pas près d'oublier l'horreur de cette expérience : j'ai vu des êtres humains réduits à une totale abjection.

Quelques privilégiés, capables de verser un prix de pension élevé, habitent dans des chambres particulières ; quelques autres dans des salles contenant de quatre à cinq lits. Mais l'immense majorité est parquée dans des dortoirs. Chacun dispose d'un lit, d'une table de nuit, d'un fauteuil et d'une petite armoire placée au pied du lit. L'espace entre deux lits représente à peu près la largeur de deux tables de nuit, c'est là que les pensionnaires passent leur journée : ils n'ont même pas de réfectoire (sauf un dortoir d'hommes qui se prolonge par une salle à manger). On leur sert leurs repas sur une petite table, à côté du lit. Ils n'ont pas de salle de séjour, sauf une petite pièce si inconfortable qu'ils ne s'y rendent jamais, même pas pour recevoir leurs visiteurs. Par une étrange anomalie que personne

n'a su m'expliquer, les sujets valides logent au rez-de-chaussée, les semi-valides au premier étage, les grabataires au second. Ceux-ci sont incapables de se mouvoir ; on les nourrit et on les torche comme des bébés ; mais ce gâtisme n'a rien de paisible : les visages des vieilles femmes que j'ai vues étaient convulsés d'épouvante, de désespoir, figés dans une espèce d'horreur imbécile. Peut-être ne peut-on plus rien faire pour elles. Le scandale qui saute aux yeux, c'est le premier étage. Parmi les semi-valides, beaucoup sont capables de se déplacer d'un bout du dortoir à l'autre ; ils pourraient sortir ; mais ils ne peuvent descendre les escaliers et, comme il n'y a pas d'ascenseur, ils sont littéralement emprisonnés. Ainsi, même le jardin leur est interdit. Ce qui aggrave la situation, c'est qu'on met avec eux des vieillards qui ne maîtrisent plus leur corps et passent leurs journées assis sur des chaises percées ; ils sont dans la même salle que les autres, qui se trouvent condamnés à vivre dans une atmosphère empestée. Le rez-de-chaussée est moins malodorant et moins étouffant, mais on a le cœur serré en constatant l'inertie qu'engendre la vie d'asile. Elle va si loin que, surtout parmi les hommes, beaucoup, qui cependant sont valides, font leurs besoins au lit, m'a dit le docteur : la société les a pris en charge, m'a-t-il expliqué, ils s'abandonnent totalement à elle et poussent à l'extrême la passivité. (Je suppose aussi qu'ils vivent leur situation dans le ressentiment et qu'ils se vengent.) Toute la journée, ils restent assis sur leur fauteuil et ne font rien. J'ai vu un homme, étendu sur son lit, qui tricotait ; deux autres assis sur un lit jouaient aux cartes. C'est tout. Un pensionnaire sur vingt, me dit-on, lit le journal. Quelques-uns écoutent un peu la radio. Même si on leur propose des distractions, ils sont tombés dans un tel état de léthargie qu'ils les refusent : on a offert à une quarantaine de femmes une excursion gratuite en car aux environs de Paris. Deux seulement ont accepté. Leur unique divertissement, ce sont les querelles : les femmes surtout papotent, se disputent, forment des clans, nouent des alliances et les renversent. Parmi les hommes il y en a d'agressifs et même de violents. Comme à Nanterre, comme partout, dès qu'ils le peuvent ils boivent. L'argent de leur retraite qui n'est pas retenu pour payer leur pension, ils le dépensent pour s'acheter du vin rouge. Ce n'est pas difficile car, dans le quartier, les cafés et les marchands de vin abondent. L'été, on peut les voir assis sur les bancs d'une avenue voisine, des bouteilles de

rouge dans les bras. Les femmes boivent aussi. Quand ils rentrent le soir, plus ou moins ivres, ils se bagarrent avec les autres.

Chaque mercredi, des postulants viennent passer une visite : on ne les admet que s'ils sont à peu près valides. (Quand ils deviennent ensuite invalides, on les garde[24].) Quand ils sont acceptés, c'est poignant de voir leur angoisse, m'a dit le médecin. Ils savent qu'ils quittent le monde des vivants, qu'ils entrent ici sans autre perspective que d'attendre la mort. Les femmes, quand elles ont surmonté l'angoisse du changement, finissent par s'adapter un peu mieux que les hommes. Elles sont plus sociables : leurs commérages et leurs intrigues les occupent. Les hommes restent solitaires. Et ils ont un sentiment aigu de leur déchéance. « Au début, m'a dit un interne, je leur demandais ce qu'ils faisaient avant ; ils me répondaient qu'ils étaient poinçonneur de métro ou manœuvre, et ils fondaient en larmes : alors ils travaillaient, ils étaient des hommes… J'ai compris. Je ne pose plus de question. » Beaucoup de pensionnaires n'ont plus de famille. Quand ils en ont, ils reçoivent d'une à quatre visites par mois.

Il y a un contraste saisissant entre les femmes logées dans les dortoirs et celles qui ont une chambre à elle : j'en ai vu quatre ; elles étaient soignées de leur personne, elles lisaient ou tricotaient ; elles ont plaisanté avec le docteur. Dans une salle de cinq lits, assez spacieuse, les pensionnaires m'ont paru presque gaies : l'une d'elles, une ancienne esthéticienne, était violemment maquillée, bien qu'elle n'eût plus qu'une dent. Dans une grande pièce à trois lits, une femme, soignée et souriante, s'était aménagé un coin à elle avec deux guéridons et, sur un rebord de fenêtre, tout un jardin. Le simple fait de disposer d'un peu d'espace et d'intimité pourrait semble-t-il transformer leur vie.

Ce qui m'a semblé monstrueux, c'est l'abandon moral dans lequel l'administration laisse ces gens. S'il y avait des salles où ils puissent se réunir, où des distractions leur soient proposées, où des moniteurs s'occupent d'eux, ils ne dégringoleraient pas avec cette terrifiante rapidité la pente qui les transforme en purs organismes. Le fait est, m'a dit une infirmière, que l'an prochain des mesures seront prises pour hausser le standing de l'hospice, aménager des salles de séjour, etc. Seulement la pension sera alors beaucoup plus chère. Ce qui est dramatique pour les occupants actuels, c'est qu'ils seront évacués aux

environs de Paris, à Nanterre, à Ivry.

Aux États-Unis, la situation n'est pas meilleure. Des sociologues ont constaté que les hospices et les maisons de retraite ont à peine progressé depuis les siècles derniers. En 1952, la *Commission sur les besoins sanitaires de la nation* déclarait : « Les services de santé sont complètement inadéquats en qualité et en quantité pour les gens âgés, où qu'ils soient. » Le 10 juillet 1965 a paru une nouvelle législation appelée *Medicare*, dont plusieurs chapitres sont consacrés aux gens âgés. Le corps médical s'est inquiété de cette intervention de l'État. Il a considéré comme un traître le docteur Spock, célèbre pédiatre, qui a accepté sur ce point de collaborer avec le gouvernement. La raison de leur répugnance semble être cet individualisme et ce libéralisme qui déjà avaient rendu si difficile aux U.S.A. l'adoption des mesures de sécurité sociale[25].

Être brutalement précipité de la catégorie des individus actifs dans celle des inactifs et classé comme vieux, subir une diminution consternante de ses ressources et de son niveau de vie, c'est dans l'immense majorité des cas un drame qui entraîne de graves conséquences psychologiques et morales. Il frappe essentiellement les hommes. Les femmes vivent plus longtemps : ce sont les grandes vieillardes solitaires qui constituent la couche la plus défavorisée de la population. Mais dans l'ensemble, la femme âgée s'adapte mieux que son mari à sa condition. Ménagère, femme d'intérieur, sa situation est la même que celle des paysans et des artisans d'autrefois : pour elle, travail et existence se confondent. Aucun décret extérieur n'interrompt brutalement ses activités. Celles-ci diminuent du moment où les enfants devenus adultes ont quitté la maison. Cette crise, qui se produit en général assez tôt, souvent la bouleverse. Mais elle ne se trouve tout de même pas entièrement désœuvrée ; et son rôle de grand-mère lui apporte de nouvelles possibilités. Le nombre des femmes de 60 à 65 ans qui travaillent hors du foyer n'est pas considérable. En général, sauf quelques exceptions, elles ont engagé dans leur métier beaucoup moins d'elles-mêmes que les hommes. Étant donné le nombre de femmes jeunes qui ne travaillent pas, la retraite ne les rejette pas automatiquement

dans une certaine classe d'âge. Et elles ont dans la maison, dans la famille, des rôles qui leur permettent de s'occuper et de maintenir leur identité. Ce sont elles qui ont les responsabilités domestiques et qui entretiennent des rapports actifs avec la famille, surtout les enfants et petits-enfants. La femme prend alors le dessus sur son mari et souvent elle tire de cette supériorité l'impression d'une revanche. Certaines s'efforcent alors agressivement d'humilier l'homme dans sa virilité. Les gens âgés sont conscients de ce changement de rôles. Une planche utilisée dans le *Thematic Apperception Test* représente deux hommes, un jeune et un vieux, deux femmes, une jeune et une vieille ; quand ils sont jeunes, les sujets qui interprètent l'image n'attribuent pas un grand rôle à la femme âgée ; quand ils sont âgés, le vieil homme leur paraît effacé, soumis, écrasé par son épouse ; celle-ci, ils la voient comme dominatrice ; c'est elle qui incarne la loi. Cette interprétation reflète l'évolution normale du couple moyen.

Dans la vie de l'homme la retraite introduit une radicale discontinuité ; il y a rupture avec le passé ; il doit s'adapter à un statut nouveau qui lui apporte certains avantages — repos, loisir —, mais de graves désavantages : appauvrissement, disqualification.

« La pire mort pour quelqu'un, a écrit Hemingway, est de perdre ce qui forme le centre de sa vie et qui fait de lui ce qu'il est vraiment. Retraite est le mot le plus répugnant de la langue. Qu'on choisisse de le faire ou que le sort nous y oblige, prendre sa retraite et abandonner ses occupations — ces occupations qui nous font ce que nous sommes — équivaut à descendre au tombeau. »

On sait qu'il s'est tué, pour d'autres raisons aussi sans doute, mais en tout cas au moment où il s'est senti incapable de continuer à écrire. Quand le travail a été choisi librement et constitue un accomplissement de soi-même, y renoncer équivaut en effet à une espèce de mort. Quand il a été une contrainte, en être dispensé est une délivrance. Mais, en fait, presque toujours il y a ambivalence du travail qui est à la fois un asservissement, une fatigue, mais aussi une source d'intérêt, un élément d'équilibre, un facteur d'intégration à la société. Cette ambiguïté se reflète dans la retraite qu'on peut regarder comme de grandes vacances ou comme une mise au rebut.

Le choix entre ces deux points de vue, la manière dont ils se combineront dépend de nombreux facteurs. Et d'abord de la santé de

l'individu. Les organisations industrielles et les agents gouvernementaux ont fixé l'âge de la retraite par une loi générale. Or on a vu que l'âge biologique est loin de coïncider avec l'âge chronologique : un travailleur fatigué et usé n'aura pas les mêmes réactions que celui qui se retire en pleine forme physique et morale. Les enseignants qui ont la liberté de prendre leur retraite plus ou moins tôt font en général dépendre leur décision de l'état de leur santé. Ils consultent un médecin et leur choix est influencé par son diagnostic.

Saint-Évremond écrivait en 1680 : « On ne voit rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer après la retraite : et rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. » La première partie de la phrase est vraie pour beaucoup de gens, mais pas pour tous. L'image de la « retraite-miracle » qui permettra enfin la réalisation de vieux désirs est très répandue ; mais il existe en contrepartie une image de la « retraite-catastrophe ». Parce qu'ils envisagent la retraite avec appréhension, beaucoup de travailleurs évitent d'y penser. Une enquête faite parmi les ouvriers du bâtiment a montré qu'un an avant de prendre leur retraite, 85 % ne savaient absolument pas quelles seraient leurs ressources. La C.N.R.O. leur a proposé de leur envoyer un dossier contenant les informations nécessaires : parmi ceux de 64 ans, 95 % l'ont réclamé ; parmi ceux de 60 ans, 40 %, et au-dessous presque personne. Aussi la retraite tombe-t-elle sur le travailleur comme un couperet. « Je ne songeais jamais à l'arrêt du travail : je pensais être morte avant, j'étais tellement fatiguée », dit une manutentionnaire. « Je ne pensais pas m'arrêter du tout : c'est la vue qui m'a fait défaut », dit une domestique. « Un matin, je me suis réveillé et je me suis trouvé à la retraite », dit un ouvrier anglais. Un autre : « Le mardi à 7 h 1/2 du soir je travaillais encore : le lendemain matin je me suis réveillé, je n'avais plus rien à faire. » D'après une enquête faite aux U.S.A. en 1951 par Moore parmi des enseignants, 41 % attendaient impatiemment la retraite, 59 % étaient indifférents ou négatifs. Une autre enquête américaine sur les travailleurs du vêtement conclut que 50 % souhaitaient la retraite, mais plutôt parce qu'ils se sentaient incapables de continuer que pour une autre raison. D'autres enquêtes américaines sur des travailleurs manuels montrent que seulement un quart, au plus la moitié, acceptaient gaiement l'idée de s'arrêter.

On a récemment interrogé, deux mois *avant* leur mise à la retraite, 95 instituteurs de la Seine. On leur a demandé s'ils craignaient d'avoir désormais l'impression de vieillir plus vite ; 55 % ont répondu *oui* ; ils envisageaient l'avenir avec morosité. D'autres ont répondu *non* avec tant de brusquerie qu'on peut penser qu'eux aussi redoutaient la retraite. « Je vais alors me rendre compte de mon âge », ont dit beaucoup d'entre eux. Ils aimaient leur profession et le contact avec les enfants les rajeunissait. Ils craignaient de s'ennuyer, de s'encroûter ; ils se sentaient « mis au rancart ». Devenus socialement inutiles, il leur paraissait inutile de vivre. Ils redoutaient l'isolement. Plus l'âge était avancé, plus le sentiment de vieillissement était intense. Dans ce groupe, les plus atteintes étaient les femmes célibataires. Mais, en certains cas, l'existence d'un conjoint augmentait l'anxiété : on redoutait qu'il ne supportât mal la situation. Avoir des enfants n'aidait pas à affronter l'avenir, sauf s'ils vivaient avec le futur retraité : alors celui-ci n'avait pas peur de vieillir. Les hommes de 60 ans qui avaient des petits-enfants se sentaient plus âgés que ceux qui n'en avaient pas. Un certain nombre des instituteurs ont répondu d'une manière apparemment sincère qu'au contraire cela les rajeunirait de pouvoir se reposer. Ils comptaient aller vivre à la campagne et s'intéresser à beaucoup de choses. Certains ont dit seulement qu'il leur était indifférent de vieillir. Parmi les institutrices interrogées, plusieurs, bien que mariées, travaillaient par vocation et par refus de la condition féminine traditionnelle : elles détestaient l'idée de s'y trouver rejetées.

Une fois la retraite prise, les attitudes varient aussi. Il est à remarquer que la disposition dans laquelle on l'aborde est en corrélation avec la manière dont on la vit. Des retraités ont été interrogés sur ce qu'ils avaient attendu de la retraite et ce qu'ils en pensaient actuellement. 29 % la trouvaient plus agréable qu'ils ne l'avaient escompté ; 31 % plus pénible. Parmi les premiers, 51 % l'avaient attendue avec des préjugés favorables ; 66 % de ceux à qui elle pesait l'avaient redoutée. Si on est pessimiste, cette disposition d'esprit en général se confirme et s'accentue ; pour l'optimiste, la même chose se produit.

Le plus souvent, c'est par contrainte, parce que son employeur le congédie, que le travailleur s'arrête ; ou c'est pour raisons de santé, pour cause d'incapacité. Il n'a pas vraiment souhaité son nouvel

état[26]. Quelquefois il s'y est préparé en faisant des projets. Et il commence par les exécuter. Il s'installe à la campagne, s'il habitait en ville. Il part en voyage. Mais cela ne l'aide pas toujours à s'adapter ; les plans eux-mêmes se sont parfois sclérosés ; au moment de passer à l'action, on n'en a plus tellement envie.

Souvent aussi on s'aperçoit qu'en changeant de vie on a commis une grave erreur. Par exemple beaucoup d'ouvriers du bâtiment de la région parisienne, une fois à la retraite, retournent dans leur campagne natale : au bout de peu de temps ils s'y ennuient, ils reviennent à Paris. Beaucoup de retraités quittent leur résidence pour se rapprocher de leurs enfants : ceux-ci ne s'occupent pas d'eux, ils ont sacrifié en vain leurs habitudes. Ou ils vont sur la Côte d'Azur et ils découvrent que le climat est mauvais pour leurs rhumatismes. Ils découvrent aussi que le prix des loyers est trop élevé pour eux, ce qui les condamne à l'hospice. Ils ne connaissent personne et souffrent de la solitude. Même si les plans étaient valables, une fois qu'on les a réalisés, on se retrouve les mains vides : on a seulement reculé le moment de l'adaptation. Rares sont ceux qui ont eu la possibilité de prévoir un véritable programme de vie. Pour les autres, « la retraite guillotine » est une épreuve et certains s'en relèvent très mal[27]. Une enquête faite à Prairy City aux U.S.A. a montré que les gens qui continuent à travailler ont un tonus très supérieur à celui des retraités ; bien qu'ils aient moins de loisirs, leurs activités récréatives et sociales sont beaucoup plus riches.

Pour cette raison et surtout par besoin, on a vu que beaucoup de retraités cherchent à retrouver un travail rétribué ; une minorité seulement y parvient ; et ils n'y puisent pas les satisfactions que leur donnait leur profession initiale. Il est très rare que le loisir permette l'épanouissement d'une vocation qu'on avait dû jusqu'alors étouffer. En général, on se contente au contraire de besognes qualitativement inférieures au métier qu'on exerçait et moins bien rémunérées. Elles apportent peu de consolation.

Arrachés à leur milieu professionnel, les retraités doivent changer leur emploi du temps et toutes leurs habitudes. Le sentiment de dévaluation, commun à la plupart des gens âgés, s'exaspère chez eux. En effet, non seulement ils touchent beaucoup moins d'argent qu'avant ; mais ce qu'ils touchent, ils ne le gagnent plus. S'ils sont fortement politisés, ils considèrent la pension comme un droit qu'ils

ont acquis par leur travail. Mais beaucoup l'accueillent presque comme une aumône. Ne plus gagner sa vie apparaît comme une déchéance. C'est par son occupation et son salaire que l'homme définit son identité ; il la perd en se retirant ; un ancien mécanicien n'est plus un mécanicien : il n'est rien. « Le rôle du retraité, dit Burgess, c'est de n'en plus avoir. » C'est donc perdre sa place dans la société, perdre sa dignité et presque sa réalité. En outre, ils ne savent que faire de leurs loisirs, ils s'ennuient. « Le passage de l'activité à la retraite est en effet le temps critique de l'employé », écrit Balzac dans *Les Petits Bourgeois*. « Ceux d'entre les retraités qui ne savent pas ou ne peuvent substituer des fonctions à celles qu'ils quittent changent étrangement : quelques-uns meurent ; beaucoup s'adonnent à la pêche, distraction dont le vide se rapproche de leur travail dans les bureaux. »

D'après une enquête faite à Bruxelles par l'*Office d'identification*, 87 % des retraités souhaitaient travailler, au moins de temps en temps. D'après une autre faite à Paris, les deux tiers des retraités se plaignaient de s'ennuyer : « Je n'en peux plus, je m'ennuie. » Une employée de grand magasin a dit : « Je retourne voir mes camarades. Je cherche à retrouver cette atmosphère qui a été ma vie pendant quarante ans et dont je ne peux pas me passer. » Dans l'ensemble, les regrets étaient plus nombreux chez les manuels que chez les « cols blancs ».

D'après l'enquête de Tréanton, un an après leur mise à la retraite, sur les 264 personnes interrogées il y avait 42,5 % d'insatisfaits, 28,5 % de satisfaits, 16 % étaient contents de se reposer mais trouvaient leurs ressources insuffisantes. La satisfaction se rencontrait surtout parmi les « cols blancs », parce que leur niveau de vie était meilleur. Le désœuvrement pèse ; mais le sujet essentiel de mécontentement, c'est la pauvreté ; c'est pourquoi ce sont surtout les manuels qui regrettent d'avoir quitté le travail, bien qu'ils aient eu moins d'attachement à leur métier que les « cols blancs ».

Une autre enquête a fourni des résultats un peu différents. On a demandé à un groupe d'hommes âgés récemment mis à la retraite s'ils comptaient travailler. La moitié a dit oui, mais 16 % seulement souhaitaient qu'on relève l'âge de la retraite. Dans un autre groupe de retraités interrogés sur leur situation matérielle, un sur deux a déclaré n'en être pas satisfait ; cependant 39 % refusaient qu'on

reculât l'âge de la retraite ; les « cols blancs » surtout y répugnaient ; les manuels, moins ; un quart d'entre eux auraient accepté de repousser de cinq ans la retraite, à condition de toucher 50 % de plus. Dans un groupe d'ouvriers du bâtiment, en 1968, un tiers des hommes interrogés ont demandé la liquidation de leur dossier avant 65 ans. (Cependant 8 % continuent à travailler après 65 ans sans avoir fait valoir leurs droits à la retraite.) 82,5 % des hommes souhaitaient que l'âge de la retraite fût fixé à 60 ans. Tous refusaient l'idée d'un travail rétribué après la retraite. Ils souhaitaient se retirer à cause de leur état de santé.

Les contradictions, du moins les incertitudes, des réponses obtenues dans les différents groupes viennent de la double exigence du travailleur : se reposer et vivre décemment. On l'oblige à sacrifier l'un ou l'autre. Les manuels sont contents de ne plus travailler, mais ils sont préoccupés par des problèmes d'argent, de santé, de logement. Plus que les « cols blancs » ils souffrent de l'isolement auquel les condamne leur baisse de niveau économique : « Du moment que je n'ai pas d'argent, qui voulez-vous que j'intéresse ?… Quand on est dans la misère, on ne trouve plus personne… Je ne veux plus me laisser inviter, car je ne pourrais pas rendre… Quand on m'invite, je trouve toujours une raison pour refuser, car je sais que je ne pourrai pas rendre. » Un grand nombre de réflexions de ce genre ont été recueillies par Tréanton.

Ennui, sentiment de dévaluation, ces traits ressortent aussi de l'enquête menée dans l'est de Londres par la *Nuffield Foundation*. Un retraité de 70 ans qui faisait encore quelques petits travaux a dit avec mélancolie : « Je n'en suis pas encore à me tenir dans le coin et à regarder les autres travailler, mais je suppose que ça va m'arriver. » Un autre, dans les mêmes conditions : « Je voudrais travailler jusqu'à ce que j'aie 100 ans. Le travail remplit un vide, quand vous êtes vieux. Il y avait un temps où j'attendais le moment de me reposer, mais maintenant je suis content de travailler, ça remplit un vide. » Dans une enquête menée par Townsend sur des hommes mis à la retraite depuis quatre ans, l'un d'eux se plaint : « Je n'aime pas rester assis ici. Je voudrais que ma jambe me permette de retourner travailler. » Un autre : « J'en ai marre. Je n'ai rien pour m'occuper. Ma femme dirige la maison. Si je fais quelque chose, elle trouve que c'est mal fait. » Une femme parle du jour où son mari a été mis à la retraite : « Ça,

c'est une date ! Il pleurait et les enfants pleuraient aussi. » Et le mari enchaîne : « Je ne savais plus que faire. C'était comme dans l'armée quand on est mis en taule. Je ne voyais plus que ces quatre murs. Autrefois, je sortais le samedi soir avec des camarades, avec mes gendres. Je ne peux plus. Je suis comme un indigent. Je n'ai plus une livre en poche, je ne pourrais pas payer ma part. La vie ne vaut plus la peine d'être vécue quand on est à la retraite. » Un leitmotiv qui revient tout le temps c'est : « Ce que je donne à ma femme, c'est dérisoire… Je lui donne trois fois rien : j'ai honte… » Le retraité n'a plus assez d'argent pour entretenir la maison, il dépend de sa femme, de ses enfants ; il se sent inutile, amoindri ; il traîne, il essaie de rendre de petits services mais le plus souvent sa femme le trouve importun et l'envoie promener. Une femme dit aux enquêteurs : « C'est assommant de l'avoir à la maison. Il s'inquiète de ce que vous faites ; il pose des questions. » Une autre : « Il n'y a rien à faire pour eux dans des endroits pareils quand ils cessent de travailler. Ce n'est pas comme s'il y avait un jardin. Aussitôt qu'ils abandonnent, ils crèvent. Je ne veux pas de lui ici. »

En général, les femmes redoutent de voir leur mari prendre sa retraite : le train de vie baissera, on aura des soucis d'argent ; il sera tout le temps sur leur dos ; il y aura plus de travail à faire à la maison. C'est seulement dans les milieux très aisés que quelques femmes se réjouissent à l'idée de voir davantage leur mari. En général, celui-ci se sent importun. Il est humilié devant sa femme ; souvent aussi devant ses fils mieux adaptés que lui à la vie moderne et dont le statut est supérieur au sien. On voit des tyrans domestiques devenir du jour au lendemain si timides qu'ils n'osent plus se couper une tranche de pain sans demander la permission. D'autres sombrent dans l'hypocondrie.

Quelle incidence cette situation a-t-elle sur la santé ? les avis sont partagés. La plupart des gérontologues français la considèrent comme néfaste : le taux de la mortalité est beaucoup plus élevé, disent-ils, pendant la première année de retraite qu'à aucun autre moment. Les gérontologues américains, butés dans un optimisme de commande, répondent que cela n'est vrai que dans le cas où la retraite est volontaire : c'est la mauvaise santé qui l'a provoquée et non l'inverse. Chez les gens en bonne santé, la retraite-contrainte n'altère pas celle-ci et même souvent elle l'améliore parce qu'elle

procure à l'individu repos, sommeil. Cependant la relation du moral au physique est reconnue par tout le monde. Or on admet, en Amérique aussi, que le moral des hommes âgés dégringole d'année en année, mais particulièrement entre 65 et 69 ans, juste après la retraite, surtout si le statut économique est déficient. L'état physique en est nécessairement affecté.

Les angoisses engendrées par la retraite aboutissent parfois à des dépressions durables. Selon le docteur Blajan-Marcus, ces dépressions superposent plusieurs éléments : la retraite vécue comme deuil et exil s'inscrit sur un fond de deuils mal liquidés, de dépendance parentale, de tempérament dépressif et sans doute de troubles circulatoires et glandulaires, bien qu'ils soient difficiles à déceler. C'est-à-dire que le coup porté par la retraite abat totalement ceux que leur passé a marqués d'une certaine manière. Elle ressuscite les chagrins de la séparation, le sentiment d'abandon, de solitude, d'inutilité qu'engendre la perte d'une personne chère.

Pour se défendre contre une inertie sur tous les plans néfaste, il est nécessaire que le vieillard conserve des activités ; quelle qu'en soit la nature, l'ensemble de ses fonctions s'en trouve amélioré. Le professeur Bourlière a étudié un groupe de 102 vieux cyclistes : leur niveau intellectuel était très supérieur au niveau moyen des gens de leur âge. Une enquête menée par F. Clément et H. Cendron, portant sur 43 octogénaires bourguignons, remarquablement bien conservés, a montré que leur santé était liée à leur activité. Leur moyenne d'âge était de 86 ans. 34 % continuaient à temps complet leur ancienne profession. 40 % travaillaient avec leurs enfants ou dans des emplois secondaires. 26 % n'avaient plus d'activité professionnelle : mais ils lisaient, ils jardinaient, etc. 61 % n'avaient jamais trouvé leur travail fatigant. Ils menaient tous une vie sociale normale. Le groupe le plus actif avait une moyenne d'âge de 87 ans ; le groupe de moyenne d'âge de 83 ans l'était un peu moins. Les premiers avaient encore beaucoup d'activités physiques : bicyclette, marche, chasse. Parmi les seconds, 25 % ne lisaient jamais, même le journal. Les autres se tenaient au courant. Dans l'ensemble, 18 % préféraient à tout la lecture, 14 % la chasse. 7 % seulement n'avaient pas de distractions.

Il est donc très important pour les gens âgés de se trouver des occupations. 40 % à 60 % d'entre eux — selon des enquêtes américaines — cultivent ce qu'on appelle aux U.S.A. des *hobbies* ;

entre 50 et 70 ans on leur consacre plus de temps qu'auparavant, mais ensuite on s'en détache. On ne sait trop comment les gens de plus de 70 ans passent leur temps. Dans l'ensemble, ils ont perdu le goût des activités qui demandent de l'adresse et de l'audace ; celui de lire et d'écrire ; et surtout celui de varier leurs occupations. D'après une étude de Morgan (faite en 1937 aux U.S.A.) qui a porté sur 381 personnes de plus de 70 ans, les principales activités étaient : pour 32,9 %, des tâches ménagères ; pour 31,5 %, des jeux et des divertissements intellectuels ; pour 13,6 % des promenades, des visites ; 9,6 % se contentaient de s'asseoir au soleil, de regarder par la fenêtre ; 8,1 % se plaisaient à jardiner, à soigner des animaux domestiques ; 4,3 % exécutaient de petits travaux rémunérés.

Plus le niveau intellectuel d'un individu est élevé, plus ses activités demeurent riches et variées. Mais les travailleurs manuels à la retraite passent beaucoup de temps à ne rien faire. Il y a un haut pourcentage de totale inactivité parmi les vieillards. Et on peut parler à ce propos aussi d'un « tourbillon vers le bas ». L'inactivité entraîne une apathie qui tue tout désir d'activité. Carrel constatait que l'excès de loisirs est encore plus dangereux pour les vieux que pour les jeunes : plus ils en ont, moins ils sont capables de les occuper. L'ennui leur ôte le goût de se distraire. À un interlocuteur qui, à propos des pensionnaires des asiles, disait : « Ils pourraient tout de même jouer aux cartes », le professeur Bourlière a répondu : « C'est à partir de ce moment qu'on peut dire qu'ils s'ennuient : quand ils pourraient s'occuper et ne s'occupent pas. » L'observation est valable aussi bien hors des asiles qu'à l'intérieur.

Dans un roman, *L'Appel du soir*, l'écrivain anglais Angus Wilson a étudié la difficile adaptation d'une femme de 65 ans, qui avait été gérante d'hôtel, et très active, à sa condition de retraitée. Elle s'installe chez ses enfants, qui n'ont, elle le sait, aucun besoin d'elle : « À l'idée que sa nouvelle vie ne se composerait que de pages blanches, elle avait comme un moment de panique. » Elle voudrait se rendre utile, mais elle n'arrive pas à manipuler les appareils électriques dont la cuisine est équipée. Sa maladresse la rend anxieuse, l'anxiété nuit à son apprentissage. Son fils a à son égard les conduites habituelles aux adultes : il est prévenant, poli ; mais souvent son impatience perce, il lui parle avec brusquerie. On ne lui confie que peu de tâches et la stérilité des années à venir l'effraie. Elle

ne parvient pas à participer à la vie de ses enfants, et elle n'essaie guère car elle se sent étrangère, en marge. La morosité la gagne ; elle ne s'intéresse qu'à peine à la télévision, à des lectures. Elle dort dans la journée, se couche le soir sans dîner, elle se promène, machinalement, en proie à une espèce de torpeur. À la suite d'un incident qui lui donne l'impression de s'être rendue utile, elle remonte le courant ; du moment où elle retrouve un peu de goût à vivre, beaucoup de choses recommencent à l'intéresser, en particulier les travaux de son fils qu'elle avait méconnus. Elle décide de ne plus vivre en parasite et émigre dans un village pour personnes âgées. Malgré cette conclusion timidement optimiste, ce qui frappe dans ce roman c'est qu'il décrit une situation sans issue.

Pour défendre les inactifs contre la solitude et l'ennui, l'Angleterre, la Suède et surtout les U.S.A. les encouragent à entrer dans des associations. Certaines rassemblent des hommes de tout âge. D'autres, aux États-Unis, ont été créées spécialement pour les vieux, soit par eux-mêmes, soit par des jeunes. On leur organise des distractions : jeux, excursions, représentations théâtrales, etc. On y a aussi créé des *Centres de jour*, formule qui n'a pas d'équivalent en France ; les premiers se sont ouverts pendant la dernière guerre ; il y en a quarante à New York. Les retraités d'un quartier s'y rencontrent ; cela leur permet d'avoir une vie sociale et aussi d'exercer certaines activités : ils exécutent des travaux utiles, ils font de la musique ou en écoutent, on les emmène en excursion, on organise des discussions. Les Églises, les syndicats ont créé des centres similaires. Les gens qui font partie des clubs, qui fréquentent des Centres se sentent plus heureux que les autres. Mais aussi c'est parce qu'ils sont plus heureux qu'ils se plaisent à les fréquenter. On retombe toujours dans le même cercle vicieux : l'excès de misère matérielle ou morale ôte les moyens de la pallier. Plus le niveau de vie est élevé, plus la participation des individus à une vie sociale est intense. Elle décline toujours avec l'âge. La moitié des gens âgés, au cours des diverses enquêtes, ont dit qu'à partir de 50 ans leurs activités sociales avaient commencé à se ralentir ; 1 % seulement disait qu'elles avaient augmenté. À Orlando, la moitié des gens âgés n'appartenaient à aucune association ; à Palm Beach, les deux tiers. C'est seulement par un radical changement de la situation qu'on pourrait combattre la morne passivité de la vieillesse. L'expérience du

Victoria Plaza le démontre ; avant d'y être transportés, la plupart de ses futurs habitants passaient de longs moments à somnoler, à rester assis sans rien faire. Une fois relogés selon leurs goûts, intégrés à une communauté, ils se sont mis à lire, à regarder la télévision, à participer à des activités sociales. Mais de telles réussites ne concernent qu'un nombre infime d'individus.

Il faut signaler en France l'expérience menée depuis trois ans à Grenoble par l'*Office grenoblois des personnes âgées* (O.G.P.A.). Il a créé 23 clubs de loisirs, animés par deux professionnelles salariées à plein temps et une cinquantaine de bénévoles. Leurs membres — environ 2 000 dont 1 500 sont assidus — ont des activités culturelles, manuelles, physiques : des hommes et des femmes de plus de 80 ans suivent des cours de gymnastique. L'*Office* a aussi ouvert un centre de préparation à la retraite. L'entreprise est intéressante ; mais là aussi il n'y a qu'une très petite minorité qui en bénéficie. La situation de la majorité est résumée par le slogan qu'a proposé un club de loisirs récemment créé à Paris dans le XIIIe arrondissement : « La retraite, c'est le temps des loisirs, mais c'est aussi le temps de l'ennui. »

« La retraite et l'éclatement de la cellule familiale s'additionnent pour rendre solitaire, inutile, sinistre la condition de vieillard », a écrit un sociologue français. Dans les pays capitalistes — pays scandinaves exceptés — et en France en particulier, c'est bien ainsi que nous apparaît la situation faite aux vieillards : mais les deux causes incriminées n'ont de si désastreux effets que par le contexte dans lequel elles s'inscrivent. Le sort des vieillards serait moins sinistre si le budget qui leur est consacré n'était pas si dérisoirement insuffisant. Le retraité qui ne peut même plus prendre un verre avec des amis, qui n'a pas un endroit à soi où se tenir, ni un bout de jardin à cultiver ni les moyens de s'acheter un journal, ne souffre pas tant de l'excès de ses loisirs que de l'impossibilité de les utiliser et de sa déchéance. Une pension, un logement décents lui épargneraient une humiliation débilitante et lui permettraient un minimum de vie sociale.

Cependant, même les vieillards aisés souffrent de leur inutilité. Le paradoxe de notre époque c'est que les gens âgés jouissent d'une meilleure santé qu'autrefois, ils restent « jeunes » plus longtemps ; leur désœuvrement ne leur en pèse que davantage. Selon tous les

gérontologues, vivre les vingt dernières années de sa vie en bon état physique mais sans aucune activité utile, c'est, psychologiquement et sociologiquement, impossible. Il faut donner à ces survivants des raisons de vivre : la « survie brute », c'est pire que la mort. « Vous ne pouvez pas être à la retraite et vivre », déclara un ancien mécanicien à qui on demandait d'expliquer son acte : il avait grièvement blessé un policier en tirant sur lui des coups de fusil, sans raison apparente[28].

La retraite graduelle serait certainement moins pénible que la « retraite guillotine ». La preuve c'est que les travailleurs indépendants — à moins d'une maladie brutale — se ménagent peu à peu des loisirs importants, mais continuent longtemps à travailler, du moins à petite dose. On a suggéré que, pour les salariés aussi, on procède par paliers. Par exemple, on diviserait les postes de travail en plusieurs catégories, selon l'effort exigé, et l'ouvrier descendrait doucement de la plus difficile à la plus facile. Ou on réduirait ses horaires. Sauf les grands invalides et les grands malades, ces solutions satisferaient la plupart des gens puisque l'inactivité totale leur est insupportable. Seulement elles impliqueraient un radical changement de la société. D'abord il faudrait que la retraite soit calculée d'après le salaire le plus élevé : à cette seule condition l'ouvrier pourrait accepter vers la fin de sa vie un travail moins fatigant et moins payé. Ensuite, il ne faudrait pas que le chômage menace les jeunes et les adultes.

Peu de questions sont plus controversées aujourd'hui en France que celle de l'âge de la retraite. Les gérontologues déplorent que les gens âgés soient condamnés à une inactivité qui hâte leur déchéance. Cependant les syndicalistes s'opposent à ce qu'on élève l'âge de la retraite et même demandent qu'on l'abaisse. Leur premier argument c'est que les ouvriers âgés ont besoin de repos. Peut-être en effet, pensent-ils, l'excès de loisirs constitue-t-il un danger. Mais les conditions de travail étant ce qu'elles sont, prolonger l'activité du travailleur est plus dangereux encore. Une enquête sur les ouvriers parisiens, que signalait en 1967 dans *Le Monde* le docteur Escoffier-Lambiotte, montre qu'ils sont physiquement et moralement en beaucoup moins bon état que le Parisien moyen. On a examiné 102 ouvriers qualifiés pris au hasard sur le fichier d'une grande usine d'automobiles ; à moins de 55 ans leur tension artérielle est plus

élevée, leur rythme cardiaque plus rapide, leur faiblesse musculaire plus accentuée, leurs troubles cardio-vasculaires plus nombreux, leurs troubles du sommeil plus fréquents que la moyenne. On note aussi un déclin prématuré de leurs facultés intellectuelles. Dans les sociétés modernes, les travaux sont moins pénibles que par le passé dans la mesure où ils réclament moins de force musculaire ; mais l'accélération des cadences jointe à l'extrême division des opérations accroît l'usure. J'ai dit que cette dégradation n'est pas naturellement liée à la sénescence, mais au régime du travail : il n'en reste pas moins que tant que celui-ci ne sera pas transformé, il faut défendre le droit au repos des vieux ouvriers.

D'autre part, les syndicalistes objectent que, dans une économie basée sur le profit, on ne peut songer à créer une réserve de main-d'œuvre à bon marché, sorte de sous-prolétariat que surexploiterait le patronat, et qui rendrait beaucoup moins efficaces les luttes ouvrières. Ces arguments sont décisifs. Telle qu'est la société, elle impose un choix monstrueux : ou sacrifier des millions de jeunes ou laisser végéter misérablement des millions de vieux. Tout le monde s'accorde à ne pas vouloir de la première solution : il ne reste donc que la seconde. Ce ne sont pas seulement les hôpitaux et les hospices : c'est toute la société qui est pour les vieillards un grand « mouroir ».

Quand on demande aux gens âgés s'ils souhaitent continuer à travailler ou se retirer, ce qu'il y a de navrant dans leurs réponses, c'est que les raisons invoquées sont toujours négatives. S'ils préfèrent poursuivre, c'est par crainte de la pauvreté ; s'ils choisissent d'arrêter, c'est pour ménager leur santé : mais aucun des deux modes de vie n'est envisagé comme une source positive de satisfaction. Ni dans le travail ni dans le loisir ils ne trouvent un accomplissement d'eux-mêmes ; ni l'un ni l'autre ne sont libres.

Gorz a bien montré, dans *Le Socialisme difficile*, qu'au travail contraint correspond la consommation comme passivité. L'« individu moléculaire » n'est chez lui ni dans son travail ni dans sa consommation. Or la vieillesse c'est le non-travail, la pure consommation ; les « loisirs passifs » de toute une existence ne peuvent aboutir qu'au grand « loisir passif » de la retraite : on végète en attendant la mort.

La tragédie de la vieillesse est la radicale condamnation de tout

un système de vie mutilant : un système qui ne fournit à l'énorme majorité des gens qui en font partie aucune raison de vivre. Le travail et la fatigue masquent cette absence : elle se découvre au moment de la retraite. C'est beaucoup plus grave que l'ennui. Devenu vieux, le travailleur n'a plus sa place sur terre parce que, en vérité, on ne lui en a jamais accordé une : simplement il n'avait pas le temps de s'en apercevoir. Quand il s'en rend compte, il tombe dans une sorte de désespoir hébété.

Confrontés à cette réalité, tous les « éloges de la vieillesse » apparaissent comme des mandarinades réservées à ceux qu'on appelait jadis les *eupatrides*. Pendant des siècles les écrivains ne se sont souciés que d'eux. C'est à peine si dans une brève phrase Cicéron et Schopenhauer reconnaissaient qu'être vieux et pauvre n'est pas une situation supportable, même pour le sage. Ils passent outre et se félicitent que l'âge délivre des passions. Aujourd'hui, nous savons que « vieux et pauvre » est presque un pléonasme. Si elle délivre des passions, la vieillesse exaspère les besoins par son impuissance à les assouvir : les vieillards ont faim, ils ont froid, ils en meurent. Alors seulement le néant les « affranchit » de leur corps : avant il existe cruellement comme frustration et souffrance. Sur aucun sujet ne se manifeste si ouvertement l'indécence de la culture dont nous avons hérité.

Un certain nombre de vieillards ressentent leur situation comme tellement intolérable qu'ils préfèrent la mort au « supplice de vivre ». La vieillesse est de loin l'âge où les suicides sont les plus nombreux. Durkheim le premier a dressé des tableaux statistiques montrant que le pourcentage des suicides grandit de 40 à 80 ans. En France, on comptait par million d'habitants de chaque groupe d'âge et d'état civil entre 1889 et 1891 le nombre suivant de suicides :

	Hommes			*Femmes*		
	Célibataires	*Mariés*	*Veufs*	*Célibataires*	*Mariées*	*Veuves*
40 à 50 ans.	975	340	721	171	106	168
50 à 60 ans.	1 434	520	979	204	151	199
60 à 70 ans.	1 768	635	1 166	189	158	257
70 à 80 ans.	1 983	704	1 288	206	209	248
Au-delà.	1 571	770	1 154	176	110	240

On voit que le nombre des suicides est beaucoup plus élevé chez les hommes que chez les femmes. Les statistiques relevées dans les autres pays concordent avec le tableau établi par Durkheim. Et aussi celles établies plus tard par Halbwachs, et celle qu'a dressée en 1957 la *Revue lyonnaise de médecine*.

De nouvelles statistiques ont établi que le suicide des vieux représente en France les 3/4 des décès volontaires. Jusqu'à 55 ans, on compte 51 suicides pour 100 000 sujets ; après 55 ans, 158. Un rapport de l'O.M.S. en 1960 montre que le taux maximum des suicides masculins se situe à 70 ans et au-delà en Grande-Bretagne, France, Italie, Belgique, Pays-Bas, Portugal, Espagne, Suisse, Australie. Le chiffre maximum des suicides féminins se rencontre dix ans plus tôt, et il est très inférieur. Au Canada, parmi les Afro-Américains des U.S.A., en Norvège, en Suède, le chiffre maximum se situe entre 60 et 69 ans. Les suicides chez les vieillards sont une cause de mortalité plus importante que la tuberculose pulmonaire, bien que celle-ci fasse de nombreuses victimes. Les suicides ont diminué dans l'ensemble depuis la Première Guerre mondiale (aux U.S.A., ils sont de 1/3 moins nombreux, proportionnellement), mais chez les gens de plus de 60 ans cette réduction est à peine marquée. Aux États-Unis, d'après S. de Grazia, 22/100 000 des quadragénaires se suicident ; le taux s'accroît avec l'âge et atteint le chiffre de 697/100 000 à 80 ans. Certains suicides de vieillards succèdent à des états de dépression névrotique qu'on n'a pas réussi à guérir ; mais la plupart sont des réactions normales à une situation irréversible, désespérée, vécue comme intolérable. Dans son ouvrage *Suicide in old age* (1941), Gruhle affirme que la psychose est rarement la cause du suicide des vieillards. Ce sont les facteurs sociaux et psychologiques qui l'expliquent : déclin physique et mental, solitude, oisiveté, inadaptation, maladie incurable. Selon lui, il ne résulte jamais d'un

épisode dépressif singulier mais de l'histoire de toute une vie.

Un des aspects désespérés de la situation des vieillards, c'est leur impuissance à la modifier. Les 2 millions 1/2 de vieux Français nécessiteux sont dispersés, sans aucune solidarité entre eux, sans moyen de pression puisqu'ils ne jouent plus aucun rôle actif dans la vie économique du pays. Il y a une concentration de vieilles gens à Nice : ils représentent 25 % de la population et leurs voix comptent dans les élections. Mais ils s'ignorent les uns les autres, ils demeurent sérialisés. L'idée d'un changement social les effraie : ils redoutent toujours le pire. Ils votent pour les candidats conservateurs. Aux U.S.A., les gens âgés ont parfois un certain pouvoir politique ; retraités, ils s'installent volontiers en Floride, en Californie, ils sont très nombreux en certains endroits — particulièrement à Saint Petersburg, en Floride — et représentent une partie importante du corps électoral. D'autre part, dans le contexte de la vie politique américaine, on a pu créer de nouvelles institutions politico-économiques où les gens âgés sont influents. Mais ce sont les privilégiés que ces remarques concernent. Les nécessiteux n'émigrent pas en Floride et n'ont pas d'influence politique. Ce sont des faibles, des écrasés, des impuissants[29].

1. Sartre, *Critique de la raison dialectique*.

2. *Totem et Tabou. Moïse et le monothéisme.*

3. Voir Appendice II.

4. Voir dans *La Bâtarde* l'amour de Violette Leduc pour sa grand-mère Fidéline. Je reviendrai plus longuement sur le rapport des petits-enfants aux grands-parents.

5. Un recensement antérieur donnait 2 millions d'hommes et 3 300 000 femmes au-dessus de 65 ans.

6. 1 K.S. = 0,96 F.

7. C'est-à-dire la somme qui n'est pas versée par la Sécurité sociale.

8. Il n'est accordé que si le logement n'est pas meublé et le loyer inférieur à 200 francs.

9. Si un grand malade a besoin de soins constants, le service qui le prend en charge verse une pension à la personne — membre de la famille ou

autre — qui se consacre à lui. Elle représente une « tierce personne » par rapport au couple formé par le malade et l'organisme qui le pensionne.

10. Écrit fin 1969.

11. La retraite peut être prise prématurément s'il y a incapacité de travail.

12. Enquête menée par Annie Coudray.

13. « Vieillir au soleil. »

14. *Commune en France. La Métamorphose de Plodemet.*

15. On voit l'injustice et l'absurdité de ce règlement. Pour un loyer de 190 francs, le vieux locataire peut recevoir un secours de 95 francs. Il n'a que 95 francs à payer. Pour un loyer de 200 francs, il doit verser 200 francs.

16. Caisse nationale des Retraites ouvrières.

17. Voir *France-Soir*, 8 novembre 1968.

18. En dehors des correspondances administratives.

19. Décrite dans *Future for the aged*, de Carp.

20. Il s'agit des francs de 1952.

21. Dans un reportage paru dans *France-Soir* en avril 1968, Madeleine Franck écrit : « Ces salles répugnantes sont en voie de disparition. Il n'en reste plus que quelques-unes à la Salpêtrière. Et à l'hôpital-hospice de Bicêtre le directeur, M. Musière, est parvenu depuis dix-huit mois à supprimer 500 sur 1 300 de ce qu'il appelle ses "lits-ordures". »

22. 25 francs par mois.

23. *Un plat de porc aux bananes vertes* de Simone et André Schwartz-Bart, qui traitent du même sujet, a beaucoup moins de valeur documentaire.

24. Il y a beaucoup d'aveugles et de sourds. Une femme est aveugle et sourde, totalement murée en elle-même. Il y a une infirmerie. Mais quand le cas est sérieux, le malade est transporté à l'hôpital.

25. Voir Appendice II.

26. D'après une enquête faite en 1955 par Tréanton, sur 264 personnes 47 % s'étaient arrêtées pour raison de santé, 22 % avaient été licenciées, 4 % seulement avaient pris volontairement leur retraite. (Certaines n'ont pas répondu.)

27. Denuzière raconte dans son livre *Les Délices du port* qu'un chef de gare à la retraite se rendait chaque jour sur les quais pour regarder mélancoliquement passer les trains. Au bout de six mois il mourut.

28. À Phoenix, U.S.A., au début de 1964.

29. Sur la condition des vieillards dans les pays socialistes, voir Appendice III.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÊTRE-DANS-LE-MONDE

Nous avons considéré l'homme âgé en tant qu'il est objet de la science, de l'Histoire, de la société : nous l'avons décrit en extériorité. Il est aussi un sujet qui intériorise sa situation et qui y réagit. Essayons de comprendre comment il vit sa vieillesse. La difficulté, c'est qu'on ne peut prendre sur celle-ci ni un point de vue nominaliste, ni un point de vue conceptualiste. La vieillesse, c'est ce qui arrive aux gens qui deviennent vieux ; impossible d'enfermer cette pluralité d'expériences dans un concept ou même dans une notion. Du moins pouvons-nous les confronter les unes aux autres, tenter d'en dégager les constantes et donner les raisons de leurs différences. Un des défauts de cet examen c'est que mes exemples me seront surtout fournis par des privilégiés puisqu'on a vu que, seuls ou presque, ils ont eu les moyens et le loisir de porter témoignage sur eux-mêmes. Cependant, les renseignements qu'ils fournissent ont d'ordinaire une portée qui dépasse leur cas.

J'utiliserai ces données, sans me soucier de la chronologie. Le grand nombre de clichés que nous avons rencontrés, touchant la vieillesse, démontre que c'est une réalité transhistorique. Certes, la condition des vieillards n'est pas la même partout ni en tout temps ; mais à travers cette diversité s'affirment des constantes qui m'autorisent à rapprocher certains témoignages sans considération de dates.

La plus grave difficulté, c'est l'interférence, déjà constatée, des facteurs qui définissent la condition de vieillard : chacun ne trouve son véritable sens que dans sa relation avec les autres. Tout découpage est arbitraire. C'est dans la perspective d'une synthèse

finale qu'il faut lire ces chapitres où j'examinerai successivement ce que deviennent dans le dernier âge le rapport de l'individu à son corps et à son image ; son rapport au temps, à l'Histoire, à la praxis ; son rapport à autrui et au monde.

Chapitre V

Découverte et assomption de la vieillesse expérience vécue du corps

Mourir prématurément ou vieillir : il n'y a pas d'autre alternative. Et cependant, comme l'a écrit Goethe : « L'âge s'empare de nous par surprise. » Chacun est pour soi l'unique sujet et nous nous étonnons souvent quand le sort commun devient nôtre : maladie, rupture, deuil. Je me rappelle mon ébahissement quand, sérieusement malade pour la première fois de ma vie, je me disais : « Cette femme qu'on transporte sur une civière, c'est moi. » Cependant les accidents contingents s'intègrent facilement à notre histoire parce qu'ils nous atteignent dans notre singularité : la vieillesse est un destin, et quand elle se saisit de notre propre vie, elle nous laisse stupéfaits. « Que s'est-il donc passé ? La vie, et je suis vieux », écrit Aragon. Que le déroulement du temps universel ait abouti à une métamorphose personnelle, voilà ce qui nous déconcerte. Déjà à 40 ans, je suis restée incrédule quand, plantée devant un miroir, je me suis dit : « J'ai 40 ans. » L'enfant, l'adolescent ont un âge. L'ensemble d'interdits et de devoirs auxquels ils sont astreints, les conduites d'autrui à leur égard ne leur permettent pas de l'oublier. Adultes, nous n'y pensons guère : il nous semble que cette notion ne s'applique pas à nous. Elle suppose qu'on se tourne vers le passé et qu'on arrête les comptes alors que, tendus vers l'avenir, nous glissons insensiblement d'un jour à l'autre, d'une année à l'autre. La vieillesse est particulièrement difficile à assumer parce que nous l'avions toujours considérée comme une espèce étrangère : suis-je donc devenue une autre alors que je demeure moi-même ?

« Faux problème, m'a-t-on dit. Tant que vous vous sentez jeune,

vous l'êtes. » C'est méconnaître la complexe vérité de la vieillesse : elle est un rapport dialectique entre mon être pour autrui, tel qu'il se définit objectivement, et la conscience que je prends de moi-même à travers lui. En moi, c'est l'autre qui est âgé, c'est-à-dire celui que je suis pour les autres : et cet autre, c'est moi. D'ordinaire, notre être pour autrui est multiple comme autrui même. Toute parole dite sur nous peut être récusée au nom d'un jugement différent. En ce cas-ci, nulle contestation n'est permise ; les mots « un sexagénaire » traduisent pour tous un même fait. Ils correspondent à des phénomènes biologiques qu'un examen détecterait. Cependant, notre expérience personnelle ne nous indique pas le nombre de nos années. Aucune impression cénesthésique ne nous révèle les involutions de la sénescence. C'est là un des traits qui distinguent la vieillesse de la maladie. Celle-ci avertit de sa présence, et l'organisme se défend contre elle d'une manière parfois plus nuisible que le stimulus même ; elle existe avec plus d'évidence pour le sujet qui la subit que pour l'entourage qui souvent en méconnaît l'importance ; la vieillesse apparaît plus clairement aux autres qu'au sujet lui-même ; elle est un nouvel état d'équilibre biologique : si l'adaptation s'opère sans heurts, l'individu vieillissant ne la remarque pas. Les montages, les habitudes permettent de pallier longtemps les déficiences psychomotrices.

Même si des signes nous viennent du corps, ils sont ambigus. On peut être tenté de confondre une maladie guérissable avec un irréversible vieillissement. Trotsky, qui ne vivait que pour travailler et lutter, redoutait de vieillir. Il se rappelait avec anxiété le mot de Tourgueniev que Lénine citait souvent : « Savez-vous quel est le plus grand de tous les vices ? Avoir plus de 55 ans. » À 55 ans, précisément, en 1933, dans une lettre à sa femme, il se plaignait de fatigue, d'insomnies, de pertes de mémoire ; il lui semblait que ses forces déclinaient ; et il s'inquiétait : « Est-ce que ce serait l'âge qui viendrait pour tout de bon, ou bien ne s'agit-il que d'un déclin temporaire, quoique brusque, dont je me remettrai ? On verra. » Il évoquait tristement le passé : « J'ai une nostalgie pénible de ta vieille photographie, notre photographie qui nous montre alors que nous étions si jeunes. » Il se rétablit et reprit toutes ses activités.

Inversement : des malaises dus à la sénescence peuvent être à peine perçus et passés sous silence. On les prend pour des troubles superficiels et guérissables. Il faut déjà avoir conscience de son âge

pour le déchiffrer dans son corps. Et même alors, celui-ci ne nous aide pas toujours à intérioriser notre état. Ces rhumatismes, cette arthrite sont dus à la sénescence, nous le savons ; et pourtant nous échouons à découvrir en eux un nouveau statut. Nous restons ce que nous étions, avec des rhumatismes en plus.

Sur la nature des jugements que les gens âgés portent sur leur santé, les opinions varient et ces divergences sont significatives. D'après le rapport Laroque : « Après 60 ans, plus de la moitié des gens se considèrent comme étant en mauvaise ou en très mauvaise santé. Ce sentiment ne correspond pas toujours à la réalité, en ce sens que, abstraction faite des affections caractérisées, il traduit essentiellement un réflexe de crainte devant le processus et les manifestations du vieillissement. » Une enquête dirigée en Angleterre par Tunbridge et Sheffield, en 1956, avait abouti à des résultats opposés ; l'équipe a interrogé des vieillards sur leur santé ; elle a estimé que, parmi les hommes, seulement 26 % d'entre eux se portaient bien, alors que 64 % se croyaient en parfait état ; chez les femmes, 23 % étaient en bonne santé, 48 % pensaient l'être. En général, ont conclu les enquêteurs, le grand vieillard est dénourri, c'est un infirme respiratoire, un infirme moteur, un infirme mental. Mais il ne s'en rend pas compte.

Cette idée semble confirmée par un fait que j'ai signalé ; les malades âgés consultent beaucoup moins les médecins et consomment beaucoup moins de médicaments que les malades plus jeunes. Ils ont été formés dans une société où on se soignait moins qu'aujourd'hui : cette explication ne suffit pas, car sur beaucoup d'autres points ils marchent avec leur temps. Le professeur A. Ciusa, qui travaille à l'Institut de gériatrie de Bucarest, remarquant que les gens âgés ne font généralement pas valoir leurs droits à la protection de leur santé, en donne deux raisons : « 1° Ils ne se rendent pas compte du moment où leur état devient pathologique ; des troubles, même graves, leur semblent inhérents à leur âge. 2° Ils ont adopté une attitude passive de renoncement, beaucoup plus fréquente que l'attitude contraire d'exaspération des préoccupations. Elle découle d'un sentiment d'inutilité. »

Somme toute, il y a de la vérité dans l'idée de Galien qui situe la vieillesse à mi-chemin entre la maladie et la santé. De manière déconcertante, elle est un état normalement anormal. « Il est normal,

c'est-à-dire conforme à la loi biologique du vieillissement, que la réduction progressive des marges de sécurité entraîne l'abaissement des seuils de résistance aux agressions du milieu, écrit Canguilhem. Les normes d'un vieillard auraient été tenues pour déficiences chez le même homme adulte. » Quand les gens âgés se disent malades — même sans l'être —, ils soulignent cette anomalie ; ils adoptent un point de vue d'homme encore jeune, qui trouverait inquiétant d'être un peu sourd, presbyte, d'avoir des malaises, de se fatiguer vite. Quand ils se déclarent satisfaits de leur santé, quand ils s'abstiennent de se soigner, ils s'installent dans la vieillesse : elle rend compte de leurs troubles. Leur attitude dépend de leur option générale à l'égard de la vieillesse. Ils savent qu'on regarde les vieilles gens comme une espèce inférieure. Aussi beaucoup d'entre eux prennent pour une insulte toute allusion à leur âge : ils veulent à tout prix se croire jeunes ; ils aiment mieux se penser en mauvaise santé qu'âgés. D'autres trouvent commode de se dire vieux, même prématurément : la vieillesse fournit des alibis, elle autorise à baisser ses exigences, il est moins fatigant de s'y abandonner que de la refuser. D'autres, sans accepter complaisamment la vieillesse, la préfèrent encore à des maladies qui leur font peur et qui les obligeraient à prendre certaines mesures.

Un enquêteur qui a interrogé les pensionnaires d'une résidence de la C.N.R.O.[1] résume ainsi ses impressions : « C'est l'ensemble du corps, de ses organes, de ses fonctions qui ne marche pas… la vieillesse se traduit par ces difficultés physiques, ces maladies, ce ralentissement de toutes les fonctions. Cette réalité est au centre de la vie quotidienne ; pourtant on s'y est habitué, elle ne vous choque plus. On en parle d'une façon détachée, éloignée, critique… On est comme cela, mais on sait bien de quoi cela provient… on est vieux, c'est pas la peine d'aller chez le médecin. » Cette anomalie normale, la vieillesse, semble vécue sur le plan de la santé avec un mélange d'indifférence et de malaise. On conjure l'idée de maladie en invoquant l'âge ; on élude la notion d'âge en invoquant la maladie et on réussit par ce glissement à ne croire ni à l'une ni à l'autre.

L'apparence de notre corps et de notre visage nous renseigne plus sûrement : quel contraste avec nos 20 ans ! Seulement ce changement s'opère continûment, nous l'apercevons à peine. Mme de Sévigné l'a très joliment dit. Elle écrit, le 27 janvier 1687 : « La Providence nous

conduit avec tant de bonté dans tous ces temps différents de notre vie que nous ne les sentons quasi pas. Cette pente va doucement, elle est imperceptible ; c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous donnait le degré de supériorité dans notre famille[2] et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous aurons ou que nous avons à soixante ans, en le comparant à celui de vingt, nous tomberions à la renverse et nous aurions peur de cette figure ; mais c'est jour à jour que nous avançons ; nous sommes aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui ; ainsi nous avançons sans le sentir et c'est un des miracles de cette Providence que j'aime tant[3]. »

Un changement brutal peut détruire cette tranquillité. À 60 ans, Lou Andreas-Salomé[4] perdit ses cheveux à la suite d'une maladie ; jusque-là elle se sentait « sans âge » ; elle avoua alors qu'elle se retrouvait « sur le mauvais côté de l'échelle ». Mais à moins d'accident analogue, pour nous arrêter devant le reflet que propose le miroir et y découvrir notre âge, il faut avoir déjà des raisons de l'interroger.

Quant aux déficiences mentales, celui qui en est frappé est incapable de les déceler si ses exigences ont diminué en même temps que ses capacités. La Fontaine à 72 ans se croyait en parfait état physique et mental quand le 26 octobre 1693 il écrivait à Maucroix : « Je continue toujours à me bien porter et j'ai un appétit et une vigueur exagérés. Il y a cinq à six jours que j'allai à Bois-le-Vicomte à pied et sans avoir presque mangé ; il y a d'ici cinq lieues assez raisonnables. » Cependant, en juin de la même année, Ninon de Lenclos écrivait à Saint-Évremond : « J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en Angleterre. On n'en jouit guère à Paris : sa tête est bien affaiblie. » Peut-être est-ce parce qu'il le soupçonnait qu'il se vantait à Maucroix de sa verdeur : mais il avait choisi de n'en pas tenir compte. En ce domaine aussi, les signes ne prennent leur valeur que dans un certain contexte.

Il est normal, puisque en nous c'est l'autre qui est vieux, que la révélation de notre âge vienne des autres. Nous n'y consentons pas de bonne grâce. « Une personne sursaute toujours quand elle s'entend appeler vieille pour la première fois », remarque O. W. Holmes. J'ai tressailli à 50 ans quand une étudiante américaine m'a rapporté le mot d'une camarade : « Mais alors, Simone de Beauvoir, c'est une

vieille ! » Toute une tradition a chargé ce mot d'un sens péjoratif, il sonne comme une insulte. Aussi, quand on s'entend traiter de vieux, réagit-on souvent par la colère. Mme de Sévigné fut piquée au vif quand, dans une lettre de Mme de La Fayette qui voulait la convaincre de revenir à Paris, elle lut les mots : « Vous êtes vieille. » Elle s'en plaignit à sa fille le 30 novembre 1689 : « Car je ne me sens aucune décadence encore qui m'en fasse souvenir. Cependant, je fais souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse ; je la vois, m'y voilà et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager et j'entends une voix qui dit : "Il faut marcher malgré vous ou bien si vous ne voulez pas, il faut mourir" qui est une extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop. »

À 68 ans, Casanova répond vertement à un correspondant qui l'a appelé « vénérable vieillard » : « Je ne suis pas encore arrivé à l'âge misérable où l'on ne peut plus prétendre à la vie. »

J'ai connu plusieurs femmes qui ont eu la désagréable révélation de leur âge par une expérience analogue à celle que Marie Dormoy raconta à Léautaud : il lui arrivait qu'un homme, abusé par la jeunesse de sa silhouette, la suivît dans la rue ; au moment où il la dépassait, il voyait son visage et, au lieu de l'aborder, il hâtait le pas.

Nous voyons nos proches *sub specie aeternitatis* et découvrir leur vieillesse nous porte aussi un coup. On se rappelle quel choc éprouva Proust quand, entrant à l'improviste dans une pièce, il aperçut soudain à la place de sa grand-mère, qui pour lui n'avait pas d'âge, une très vieille femme. Avant la guerre, un ami de Sartre, qui voyageait avec nous, nous annonça en entrant dans la salle à manger d'un hôtel : « Je viens de rencontrer votre ami Pagniez, accompagné d'une vieille dame. » Nous sommes restés interdits ; nous n'avions jamais pensé que Mme Lemaire fût une vieille dame : c'était Mme Lemaire. Un regard étranger la métamorphosait en une autre. J'ai pressenti qu'à moi aussi le temps jouerait de drôles de tours. La surprise est encore plus pénible quand il s'agit de gens du même âge que nous. Chacun a fait cette expérience : rencontrer quelqu'un qu'on reconnaît à peine et qui pose sur nous un regard perplexe ; on se dit :

qu'il a changé ! que j'ai dû changer ! Revenant d'un enterrement, Léautaud écrit, le 27 février 1945, que le plus affreux, c'est « la vue de gens qu'on connaît, qu'on n'a pas vus depuis cinq ou six ans, qu'on n'a pas vu vieillir de jour en jour — encore que de cette façon on ne s'en aperçoive guère — et qu'on revoit ainsi, avec le vieillissement, d'un seul coup, de ces cinq ou six années. Quel spectacle, et qu'on doit d'ailleurs offrir soi-même. » Et quel étonnement on éprouve devant certaines photographies ! J'ai eu du mal à me convaincre que mon ancienne camarade du Cours Désir, dont le titre de championne de golf et la désinvolture m'émerveillaient, ce n'était pas cette jeune sportive triomphante — championne de golf à son tour — mais la vieille dame à cheveux blancs qui se tenait auprès d'elle et qui était sa mère.

Il faut relire le long passage du *Temps retrouvé* où Proust raconte comment, après de nombreuses années, il retourne dans le salon de la princesse de Guermantes :

« Au premier moment je ne compris pas pourquoi j'hésitais à reconnaître le maître de la maison, les invités, et pourquoi chacun s'était "fait une tête", généralement poudrée et qui les changeait complètement. Le prince […] s'était affublé d'une barbe blanche et, traînant à ses pieds, qu'elles alourdissaient, comme des semelles de plomb, semblait avoir assumé de figurer un des *Âges de la vie*. » Le narrateur trouve souvent difficile d'accorder sa vision actuelle avec son souvenir et par exemple, apercevant Bloch, de superposer sa « mine débile et opinante » de vieillard à l'entrain juvénile de son adolescence. « On me disait un nom, et je restais stupéfait de penser qu'il s'appliquait à la fois à la blonde valseuse que j'avais connue autrefois et à la lourde dame à cheveux blancs qui passait pesamment près de moi. » Certaines personnes gardaient un visage à peu près intact, mais « on croyait d'abord qu'ils avaient mal aux jambes et ce n'est qu'ensuite qu'on comprenait que la vieillesse leur avait attaché ses semelles de plomb ». D'autres encore « n'étaient pas des vieillards mais des jeunes gens de dix-huit ans, extrêmement fanés ». Proust avait l'impression d'« assister à une fête travestie, [de] voir des poupées baignant dans les couleurs immatérielles des années, des poupées extériorisant le temps ». C'est là ce qui le frappait le plus : le temps était pour ainsi dire visible à l'œil nu. « L'aspect tout nouveau d'un être comme M. d'Argencourt m'était une révélation frappante de

cette réalité du millésime qui d'habitude vous reste abstraite… On sent qu'on a suivi la même loi que ces créatures qui se sont tellement transformées… Je m'aperçus pour la première fois d'après les métamorphoses qui s'étaient produites dans tous ces gens du temps qui avait passé pour eux, ce qui me bouleversa par la révélation qu'il avait passé aussi pour moi. » D'ailleurs Mme de Guermantes l'appelle : « Mon vieil ami. » Quelqu'un lui dit : « Vous qui êtes un vieux Parisien. » Au cours de la soirée il se persuade de son âge : « Nous ne voyions pas notre propre aspect, nos propres âges, mais chacun, comme dans un miroir opposé, voyait celui de l'autre. »

Un jour, à Rome, j'ai assisté à une transformation inverse : une grande Américaine sexagénaire s'est assise à une terrasse de café où je me trouvais. Parlant avec une amie, elle a ri soudain, d'un rire éclatant de femme jeune, qui l'a transfigurée et m'a ramenée de vingt ans en arrière, en Californie où je l'avais connue. Là aussi, la brusque contraction du temps m'en a dévoilé avec une douloureuse évidence la force dévastatrice. Les vieilles célébrités qui me sont contemporaines, je me suis habituée à voir sur l'écran ou dans les magazines leur visage d'aujourd'hui ; je tressaille en retrouvant dans les films ou les journaux d'autrefois leur fraîcheur oubliée.

Bon gré mal gré, nous finissons par nous rendre au point de vue d'autrui. À 70 ans, Jouhandeau se morigène : « Pendant un demi-siècle, je n'ai cessé d'avoir 20 ans. Le moment est venu de résigner cette usurpation. » Mais cette « résignation » n'est pas si simple. Nous achoppons à une sorte de scandale intellectuel : nous devons assumer une réalité qui est indubitablement nous-même encore qu'elle nous atteigne du dehors et qu'elle nous demeure insaisissable. Il y a une contradiction indépassable entre l'évidence intime qui nous garantit notre permanence et la certitude objective de notre métamorphose. Nous ne pouvons qu'osciller de l'une à l'autre, sans jamais les tenir fermement ensemble.

C'est que la vieillesse appartient à cette catégorie que Sartre[5] a appelée : les irréalisables. Leur nombre est infini puisqu'ils représentent l'envers de notre situation. Ce que nous sommes pour autrui, il nous est impossible de le vivre sur le mode du *pour soi*. L'irréalisable c'est « mon être à distance qui limite tous mes choix et constitue leur envers ». Française, femme écrivain, sexagénaire : cette situation que je *vis* est au milieu du monde une forme objective qui

m'échappe. Mais l'irréalisable ne se dévoile comme tel qu'à la lumière d'un projet visant à le réaliser. Française, en France, rien ne m'incite à m'interroger sur le sens qu'a cette qualification ; en pays étranger ou hostile, ma nationalité existerait pour moi et j'aurais à adopter une certaine attitude à son égard : la revendiquer, la dissimuler, l'oublier, etc. Dans notre société, la personne âgée est désignée comme telle par les mœurs, par les conduites d'autrui, par le vocabulaire même : elle a à assumer cette réalité. Il y a une infinité de manières de le faire : aucune ne me permettra de coïncider avec la réalité que j'assume. La vieillesse est un au-delà de ma vie dont je ne peux avoir aucune pleine expérience intérieure. D'une manière plus générale, mon *ego* est un objet transcendant qui n'habite pas ma conscience et qui ne peut qu'être visé à distance.

Cette visée s'opère à travers une image : nous essayons de nous représenter qui nous sommes à travers la vision que les autres ont de nous. L'image même n'est pas donnée dans la conscience : c'est un faisceau d'intentionnalités dirigées à travers un *analogon* vers un objet absent. Elle est générique, contradictoire et vague. Cependant il y a des périodes où elle suffit à nous assurer de notre identité : c'est le cas des enfants, s'ils se sentent aimés. Ils sont satisfaits de ce reflet d'eux-mêmes qu'ils découvrent à travers les paroles et les conduites de leurs proches, ils s'y conforment, ils le reprennent à leur compte. Au seuil de l'adolescence, l'image se brise : la gaucherie de l'âge ingrat vient de ce qu'on ne sait pas tout de suite par quoi la remplacer. Il se produit un flottement analogue au seuil de la vieillesse. Les psychiatres parlent dans les deux cas d'une « crise de l'identification ». Mais il y a de grandes différences. L'adolescent se rend compte qu'il traverse une période de transition ; son corps se transforme et le gêne. L'individu âgé se sent vieux à travers les autres sans avoir éprouvé de sérieuses mutations[6] ; intérieurement, il n'adhère pas à l'étiquette qui se colle à lui : il ne sait plus qui il est. Dans *La Mise à mort*, Aragon a symbolisé cette ignorance et le désarroi qu'elle engendre : le héros n'aperçoit plus son reflet dans les glaces ; il n'est plus capable de se voir.

La raison profonde de cette asymétrie, il faut la chercher dans l'inconscient des sujets en question. Freud l'a dit : l'inconscient ne distingue pas le vrai du faux ; c'est un ensemble structuré de désirs ; il n'est pas réflexif. Mais il peut ou non faire obstacle à la réflexion. Il

ne gêne pas le passage de l'adolescent à l'âge adulte. En effet, dans la sexualité du jeune homme, et même de l'enfant, celle de l'adulte est pressentie. Son statut leur paraît en général désirable parce qu'il leur permettra d'assouvir leurs désirs. Le garçon a des fantasmes de virilité, la fillette rêve à sa future féminité. Dans des jeux, dans des histoires qu'ils se racontent, ils anticipent complaisamment cet avenir. Au contraire, l'adulte associe le grand âge à des fantasmes de castration. Et comme le souligne le psychanalyste Martin Grotjhan, notre inconscient ignore la vieillesse. Il entretient l'illusion d'une éternelle jeunesse. Quand cette illusion est ébranlée, il en résulte chez de nombreux sujets un traumatisme narcissique qui engendre une psychose dépressive.

On voit comment s'explique cette « surprise », cette incrédulité, ce scandale que suscite en général chez l'homme âgé la révélation de son âge. Parmi les irréalisables qui nous entourent, c'est celui que nous sommes incités à réaliser de la manière la plus pressante et c'est celui que consciemment et inconsciemment nous avons le plus de répugnance à assumer. C'est ce fait qui nous permettra de comprendre les attitudes souvent à première vue déconcertantes du vieillard par rapport à sa condition.

C'est parce que l'âge n'est pas vécu sur le mode du pour-soi, parce que nous n'en avons pas une expérience transparente comme celle du cogito, qu'il est possible de se déclarer vieux de bonne heure ou de se croire jeune jusqu'à la fin. Ces options manifestent notre relation globale avec le monde. Baudelaire, jeune, exprime le dégoût que celui-ci lui inspire quand il écrit : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. » À cause de sa situation familiale, vivre a toujours paru à Flaubert une entreprise épuisante ; dès l'enfance, il s'est déclaré « vieux ». Quand, à 54 ans, le mari de sa nièce étant menacé de faillite, il craignit qu'on ne vendît Croisset, il en fut désespéré : « Je n'en peux plus ! Je me sens à bout. Les larmes rentrées m'étouffent et je touche à l'abîme. Ce qui me navre, ma pauvre Caro, c'est ta ruine. Ta ruine présente et l'avenir. Déchoir n'est pas drôle. » Il s'agissait d'une déchéance économique qui l'angoissait et l'humiliait. Il y associe aussitôt l'idée d'une déchéance biologique, due à l'âge : « La vie n'est pas drôle et je commence une lugubre vieillesse. » Croisset sauvé, mais dépendant de son neveu avec qui il avait de mauvais rapports et redoutant toujours la ruine, il ne réussit plus à travailler,

il est malade, il pleure, il tremble : « Je me regarde comme un homme mort. » « Je souhaite crever le plus vite possible car je suis fini, vidé et plus vieux que si j'avais cent ans. » Et encore : « À mon âge, on ne recommence pas : on achève, ou plutôt on dégringole. » Il put de nouveau écrire. Mais il continua à se sentir accablé par l'âge et mourut prématurément.

S'ils sont fatigués de leur métier, de leur vie, des individus se disent vieux bien que leur comportement ne soit pas celui d'une personne âgée. L'équipe du professeur Bourlière a examiné un groupe de 107 instituteurs — 52 femmes et 55 hommes — âgés d'un peu moins de 55 ans ; 40 % paraissaient plus jeunes qu'ils ne l'étaient ; et seulement 3 %, moins. Leurs performances psychométriques étaient remarquables. Ils avaient des activités intellectuelles et sociales très intenses. Cependant leur résistance physique était inférieure à la moyenne ; ils se plaignaient de fatigue nerveuse ; ils se jugeaient avec pessimisme et s'estimaient vieux. C'est que le métier d'instituteur est en effet nerveusement très éprouvant. Surmenés, tendus, ces sujets se sentaient à juste titre usés et l'idée d'usure entraîne celle de vieillesse.

Le plus souvent, le sujet joue de la distance qui sépare l'en-soi du pour-soi, pour prétendre à cette jeunesse éternelle que convoite son inconscient. En 1954, en Amérique, une équipe dirigée par Tuckmann et Lorge interrogea 1 032 personnes d'âges divers, pour savoir si elles se sentaient jeunes ou vieilles. Aux environs de 60 ans, un très petit nombre seulement se déclarèrent vieilles ; après 80 ans, 53 % se dirent vieilles, 36 % d'âge moyen, 11 % jeunes. Récemment, à la même question, les pensionnaires d'une résidence pour vieillards créée par la C.N.R.O. répondirent pour la plupart : « Je ne me sens pas du tout vieux… Je ne pense jamais à la vieillesse… Je ne vais jamais chez le médecin… j'ai encore 20 ans. » Parler à ce propos de cécité psychique, de défense perceptuelle comme le font certains psychologues est insuffisant. Encore faut-il qu'un tel aveuglement soit possible. Il l'est parce que tout irréalisable incite à cette affirmation. « Moi, ce n'est pas la même chose. » Confronté à des gens du même âge que soi, on est tenté de se ranger dans une autre catégorie qu'eux puisqu'on ne les voit que du dehors et qu'on ne leur suppose pas les mêmes sentiments qu'à cet être unique que chacun est pour soi. Une des pensionnaires de la résidence créée par la

C.N.R.O. a dit : « Je ne me sens pas du tout vieille ; parfois, j'aide les petites mémés ; et puis je me dis : mais toi aussi, tu es une mémé. » Spontanément en face des autres vieilles, elle est sans âge ; il lui faut un effort réflexif pour assimiler son cas au leur. Il est significatif qu'au moment de cette prise de conscience, elle se tutoie : c'est à l'autre en elle qu'elle parle, à cette autre qu'elle est pour les autres mais dont elle n'a elle-même aucune connaissance immédiate.

Pour un homme qui se sent bien dans sa peau, qui est satisfait de sa condition et a de bons rapports avec son entourage, l'âge demeure abstrait. C'est ce que veut dire Saint-John Perse quand il écrit dans un de ses derniers poèmes : « Grand âge, vous mentiez… Le temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours. » Gide, qui avait gardé l'intégrité de ses facultés physiques et mentales, écrit le 19 juin 1930 : « J'ai grand effort à faire pour me persuader que j'ai l'âge aujourd'hui de ceux qui me paraissaient si vieux quand j'étais jeune. »

L'image qui nous a été fournie par les autres, et qui nous effrayait, rien ne nous impose intérieurement de nous reconnaître en elle. C'est pourquoi il est possible de la récuser verbalement et aussi de la refuser par nos conduites, le refus étant lui-même une forme d'assomption[7]. C'est une option fréquente chez certaines femmes qui ont tout misé sur leur féminité et pour qui l'âge est une radicale disqualification. Par leurs toilettes, leur maquillage, leurs mimiques, elles cherchent à abuser autrui, mais surtout à se convaincre hystériquement qu'elles échappent à la loi commune. Elles se cramponnent à l'idée que « ça n'arrive qu'aux autres », que pour elles qui ne sont pas des autres « ça n'est pas la même chose ».

Quiconque se pique de lucidité rejette cette illusion, mais elle renaît sans cesse, il faut sans cesse la combattre. Mme de Sévigné dans ses lettres témoigne de cette lutte. Encore jeune, elle parlait de l'« affreuse vieillesse ». Plus tard, elle était prise de détresse devant la déchéance d'autrui. Elle écrit le 15 avril 1685 : « Ah ! ma bonne, que la lie de l'esprit et du corps sont humiliantes à soutenir et qu'à souhaiter il serait bien plus agréable de laisser de nous une mémoire digne d'être conservée que de la gâter et la défigurer par toutes les misères que la vieillesse et les infirmités nous apportent ! J'aimerais les pays où par amitié on tue ses vieux parents s'ils pouvaient s'accommoder avec le christianisme. »

Cinq ans plus tard, elle sait qu'elle n'est plus jeune, mais il lui faut

se raisonner pour s'en convaincre. Après une promenade, par un beau jour de printemps dont elle s'est enchantée, elle écrit, le 20 avril 1690 : « C'est dommage qu'en me mettant si fort dans cette belle jeunesse il ne m'en soit demeuré quelque chose :

> "Mais, hélas ! quand l'âge nous glace
> Nos beaux jours ne reviennent jamais !"

« Cela est triste, mais j'aime à me donner quelquefois de ces coups de patte, pour mortifier mon imagination qui est encore toute pleine de bagatelles et des agréments où il faudrait renoncer, quoiqu'on les appelle innocents. »

Et le 26 avril 1695 : « Pour moi que rien n'avertit encore du nombre de mes années, je suis quelquefois surprise de ma santé ; je suis guérie de mille petites incommodités que j'avais autrefois ; non seulement j'avance doucement comme une tortue, mais je suis prête à croire que je vais comme une écrevisse ; cependant je fais des efforts pour n'être point dupe de ces trompeuses apparences. »

Ces oscillations, de notre conviction intime à un savoir objectif, Gide en parle souvent dans son *Journal*. Il écrit en mars 1935 : « Si je ne me redisais sans cesse mon âge, certes je ne le sentirais guère. Et même, me répétant comme une leçon à apprendre par cœur : j'ai 65 ans passés, je parviens mal à m'en convaincre et ne me persuade que de ceci : que l'espace est étroit où mes désirs et ma joie, mes vertus et ma volonté peuvent encore espérer de s'étendre. Ils n'ont jamais été plus exigeants. »

Le 17 janvier 1943 : « Je ne sens guère mon âge et c'est sans arriver à m'en convaincre vraiment que je me redis à toute heure du jour : Mon pauvre vieux, tu as 73 ans bien sonnés. »

Tant que le sentiment intime de jeunesse demeure vivace, c'est la vérité objective de l'âge qui semble une apparence ; on a l'impression d'avoir emprunté un masque étranger. Juliette Drouet écrivait à Hugo, en l'assurant que son amour résistait au temps : « Le décor a changé et j'ai revêtu le travestissement de la vieillesse. » Gide parle de rôle, de costume. Il note le 6 mars 1941 : « Mon âme est demeurée jeune à ce point qu'il me semble sans cesse que le septuagénaire que je suis indubitablement, c'est un rôle que j'assume ; et les infirmités, les défaillances qui me rappellent mon âge viennent à la manière du

souffleur me le remettre en mémoire lorsque je serais enclin à m'en écarter. Alors, comme un bon acteur que je veux être, je rentre dans mon personnage et me pique de le bien jouer.

« Mais il me serait beaucoup plus naturel de m'abandonner au printemps qui vient ; simplement, je sens que je n'ai plus le costume pour cela. »

Est-il vrai qu'il joue artificiellement le personnage que la société réclame qu'il soit ? ou est-ce par horreur de la vieillesse qu'il considère ses conduites de septuagénaire comme un jeu ? En tout cas, le caractère irréalisable de la vieillesse s'affirme de nouveau dans ce texte.

Parler de travestissement, de costume, de jeu, c'est une manière d'éluder le problème. Pour sortir de la « crise d'identification », il faut adhérer franchement à une nouvelle image de nous-même. Il y a des cas où l'adulte a d'avance élaboré une image affreuse ou triomphante de sa vieillesse : Swift, quand il a décrit les Struldbruggs, Hugo, quand il a évoqué les Burgraves, Eviradnus, Booz. Au moment venu, ils l'adoptent ou du moins ils l'utilisent. Mais généralement on est pris au dépourvu et, pour retrouver une vision de soi, on est obligé de passer par autrui : comment me voit-il ? Je le demande à mon miroir. La réponse est incertaine : les gens nous voient chacun à leur manière et notre propre perception ne coïncide certainement avec aucune des leurs. Tous s'accordent à reconnaître dans notre visage celui d'une personne âgée ; mais pour ceux qui nous retrouvent après des années, il a changé, il s'est abîmé ; pour notre entourage, c'est toujours le nôtre : l'identité l'emporte sur les altérations ; pour les étrangers, c'est le visage normal d'un sexagénaire, d'une septuagénaire. Et pour nous ? Nous interpréterons notre reflet, avec bonne ou mauvaise humeur, ou avec indifférence selon notre attitude globale à l'égard de la vieillesse. Voltaire avait avec la sienne de si bons rapports qu'il a consenti à se laisser sculpter, nu, par Pigalle. Il n'aimait aucun des portraits qu'on avait faits de lui et l'idée d'un nouveau buste a commencé par lui déplaire. Il écrivit à Mme Necker : « M. Pigalle doit venir dit-on, modeler mon visage ; mais, Madame, il faudrait que j'eusse un visage : on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti… On n'a jamais sculpté un pauvre homme

dans cet état. » Il finit par accepter pourtant. Tout en jugeant son apparence avec sévérité, il s'en arrangeait parce qu'il s'arrangeait de l'ensemble de sa condition.

Ni dans la littérature ni dans la vie, je n'ai rencontré aucune femme qui considérât sa vieillesse avec complaisance. Aussi bien ne parle-t-on jamais de « belle vieillarde » ; au mieux, on dira « une charmante vieille femme[8] ». Tandis qu'on admire certains « beaux vieillards » ; le mâle n'est pas une proie ; on ne réclame de lui ni fraîcheur, ni douceur, ni grâce, mais la force et l'intelligence du sujet conquérant ; les cheveux blancs, les rides ne contredisent pas cet idéal viril. Le Moïse de Michel-Ange, le Booz endormi de Hugo autorisent de flatteuses identifications. Le grand-père de Sartre, tel qu'il le décrit dans *Les Mots*, s'assimilait à cette figure de patriarche puissant et sage. Il avait toujours été fort content de soi ; il jouissait d'une magnifique santé. Il se complaisait dans son rôle de maître respecté, d'aïeul chéri, de séduisant vieillard. Sartre dit qu'il donnait sans cesse l'impression de poser pour un invisible photographe : c'est-à-dire qu'il jouait des rôles destinés à imposer aux autres une image qu'il reprenait à son compte.

L'exemple le plus amusant de narcissisme sénile, c'est celui que fournit le *Journal* de Léautaud : j'en parlerai plus loin, en liaison avec sa sexualité.

Tout en sentant l'approche du déclin, Jouhandeau, vers 80 ans, regarde son corps d'un œil assez favorable. Dans ses *Réflexions sur la vieillesse et la mort*, il écrit : « Certes, je ne suis pas encore un objet de répulsion. Je reste même relativement jeune malgré mon âge parce que je suis mince, disons svelte ; mais sans doute ai-je soupçonné dans mon corps cette fêlure, cette ombre de flétrissure qui sont les signes du vieillissement et je commence pieusement à l'ensevelir. Je ne saurais plus me voir sans mélancolie. Dans mon regard, les bandelettes de l'embaumeur s'emparent déjà de mon apparence et me cachent à moi-même comme par une sorte de respect. »

Yeats, âgé, dans son rapport à soi-même, oscille entre des attitudes opposées. En pleine gloire — il venait à 57 ans de recevoir le prix Nobel — il était plein d'amertume à l'égard de la vieillesse ; il ne voyait plus que d'un œil et craignait la surdité, mais c'est surtout le fait même de l'âge qui l'exaspérait : « Je suis fatigué et furieux d'être vieux ; je suis tout ce que j'étais et même davantage, mais un ennemi

m'a ligoté et tordu de telle manière que je peux faire des plans et penser mieux que jamais, mais non plus exécuter ce que je projette et pense. » Il était pourtant capable encore d'écrire de très beaux vers. Dans plusieurs, il exhale sa colère contre la vieillesse : « Que ferai-je de cette absurdité, ô mon cœur, mon cœur troublé / cette caricature, la décrépitude qu'on m'a attachée comme à la queue d'un chien ? » Ce qui l'exaspère, c'est le côté adventice de cette inéluctable vieillesse ; lui aussi il achoppe au scandale de cette irréalisable réalité, il est le même, mais on lui a fait subir un traitement odieux. Dans un de ses derniers poèmes, il évoque la femme qu'il a aimée jadis et il décrit le couple qu'ils forment à présent : deux vieux épouvantails qui font un horrible contraste avec l'image de leur jeunesse. C'est un spectacle si affreux que si une femme pouvait apercevoir son enfant tel qu'il sera à 60 ans, elle renoncerait à la maternité. Cependant, il se complaisait à jouer le rôle d'un vieillard extravagant. Il ébahit l'Académie irlandaise en annonçant dans un discours qu'il allait se métamorphoser en papillon « et voler, et voler, et voler ». Il se décrivait comme un *60 years old smiling public man* ; plus tard, il assuma le personnage de *wild old wicked man*.

Si un homme âgé déteste sa vieillesse, il éprouve de la répugnance devant sa propre image. Chateaubriand, déchu politiquement et dont la célébrité s'éteignait, haïssait sa vieillesse : « La vieillesse est un naufrage », disait-il. À un peintre qui souhaitait faire son portrait, il répondit avec hauteur : « À mon âge, il ne reste plus assez de vie sur la figure d'un homme pour qu'on ose en confier les ruines au pinceau. » Wagner avait horreur de vieillir. S'apercevant dans la glace d'un magasin, il dit avec humeur : « Je ne me reconnais pas dans cette tête grise : est-il possible que j'aie 68 ans ? » Convaincu que son génie l'arrachait à l'espace et au temps, se voir défini, arrêté, résumé dans son reflet lui a paru un scandale. Gide, qui à 70 ans se sentait jeune, eut de la peine par la suite à s'arranger de sa vieillesse. À 80 ans, il écrit dans *Ainsi soit-il* : « Ah ! par exemple, il importe que je ne me rencontre pas dans un miroir : ces yeux pochés, ces joues creuses, ce regard éteint. Je suis à faire peur et ça me fiche un cafard atroce. » À Léautaud, qui lui parlait de « l'affreuse chose qu'est vieillir », Valéry répondit : « Ne m'en parlez pas, je ne me regarde jamais dans une glace, sauf pour me raser. » En vérité, marqués par l'âge, les visages de Valéry et de Gide étaient demeurés beaux. C'était

leur vieillesse que manifestait à leurs yeux le changement qu'ils observaient dans la glace et c'est elle qu'ils détestaient. De même, quand Aragon écrit : « Et je vois avec horreur sur mes mains paraître les taches de cuivre de l'âge », ce ne sont pas ces taches elles-mêmes qui lui répugnent, mais l'âge qu'elles dénoncent.

Ronsard a exprimé le dégoût que lui inspirait son corps flétri. On a vu qu'il avait toujours détesté la vieillesse. Un an avant sa mort — il n'avait que 60 ans, mais à son époque, c'était un grand âge — il était malade et insomniaque. Il s'en plaint dans plusieurs sonnets. Dans l'un d'eux, il écrit :

« Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé,
Que le trait de la Mort sans pardon a frappé :
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble. »

La description la plus cruelle qu'un homme âgé ait faite de lui-même est celle de Michel-Ange. Il était accablé de douleurs physiques et de soucis. C'est avec amertume qu'il écrit :

« Je suis rompu, creusé, disloqué par mes longs travaux, et l'hôtellerie où je m'achemine pour vivre et manger en commun est la mort… Dans un sac de peau plein d'os et de nerfs je retiens une guêpe qui vrombit et dans un canal j'ai trois pierres de poix. Ma face ressemble à un épouvantail. Je suis comme ces chiffons tendus aux jours de sécheresse dans les champs et qui suffisent à épouvanter les corbeaux. Dans une de mes oreilles court une araignée, dans l'autre un grillon chante toute la nuit. Oppressé par mon catarrhe, je ne peux ni dormir, ni ronfler. »

Il a écrit aussi dans un sonnet :

« Autrefois nos yeux furent entiers
Reflétant la lumière dans chacun de leurs miroirs.
Maintenant ils sont vides, brouillés et noirs.
C'est ce que le temps apporte avec soi. »

Et dans une lettre, à Vasari : « Mon visage a quelque chose qui fait peur. » Dans l'autoportrait qu'il a laissé de lui sous la figure de saint Barthélemy dans la fresque du *Jugement dernier*, il l'a peint semblable

à un masque funèbre, sombre, presque traqué, en proie à un chagrin auquel il se résigne mal.

Il est intéressant de considérer les autoportraits des peintres âgés : à travers leurs visages ils expriment le rapport qu'ils ont avec leur propre vie et avec le monde au moment où ils arrêtent les comptes.

Vinci, à 60 ans, a fait de son visage une extraordinaire allégorie de la vieillesse ; le torrent de la barbe et des cheveux, la broussaille des sourcils indiquent une vitalité intacte et même impétueuse ; les traits sont sculptés par l'expérience et la connaissance ; ce sont ceux d'un homme arrivé à l'apogée de sa force intellectuelle, et qui se situe par-delà la gaieté et la tristesse ; il est désabusé, au bord de l'amertume sans cependant s'y abandonner. Rembrandt, qui tout au long de sa vie a fixé sur la toile ses divers visages, nous livre dans son dernier portrait une sorte de testament. Il a atteint le sommet de son art, il le sait ; il a derrière lui une œuvre dont il peut à bon droit être fier ; il a fait ce qu'il voulait faire, il a gagné ; mais il connaît la part d'échec qu'implique toute réussite, et se regardant dans la glace il semble demander à son double : et alors ? Le Tintoret s'est peint en 1588, à plus de 70 ans. Sartre a analysé ce tableau dans un texte inédit. Le Tintoret, dit-il, nous fait savoir qu'il est désespéré. Il a fixé sur la toile « une vieille stupeur éreintée, figée comme sa vie, durcie comme ses artères… Il se donne sur la toile la solitude d'un cadavre… Il plaide coupable : aurait-il sinon ce regard hanté de vieil assassin ? Il se demande : "Moi qui suis un grand peintre, le plus grand de mon siècle, qu'ai-je fait de la peinture ?…" Quel air de rancune pourtant ! À l'instant d'avouer il accuse. Qui ? Les hommes sûrement… On croit l'entendre répéter à l'infini : "Je ne comprends pas." » Cependant : « Il reste quelque chose en lui qui nous oblige à garder nos distances : l'orgueil austère de son désespoir. » Dans l'autoportrait que Titien a peint à 80 ou 90 ans (selon la date qu'on assigne à sa naissance), son expression grave et sereine est assez conventionnelle.

Je ne connais qu'un autoportrait de vieillard qui soit franchement joyeux : celui que Monet peignit pour en faire cadeau à Clemenceau. Bien qu'à un certain moment sa vue se fût brouillée et qu'il ne parvînt plus à voir les couleurs avec exactitude, il n'a jamais cessé de peindre : il suppléait par la mémoire aux défaillances de la perception. Ensuite, il retrouva une vue intacte et il produisit dans son grand âge ses plus étonnants chefs-d'œuvre. Il lui arrivait de

douter de la valeur de sa peinture ; mais le problème était secondaire : la joie de peindre l'emportait. Doué d'une puissance de travail surprenante, en excellente santé, entouré, aimant la vie, c'est ainsi qu'il se représente sur la toile, dans ce qu'on pourrait appeler l'exubérance de la vieillesse : droit, rieur, le teint éclatant, la barbe foisonnante, le regard plein de feu et de gaieté.

Il faut signaler l'autoportrait de Goya, à 70 ans. Il a nié son âge. Il s'est peint sous les traits d'un homme de 50 ans.

*

Que nous ayons retrouvé une image plus ou moins convaincante, plus ou moins satisfaisante de nous-même, cette vieillesse que nous sommes incapables de *réaliser*, nous avons à la *vivre*. Et d'abord nous la vivons dans notre corps. Ce n'est pas lui qui nous la révèle ; mais une fois que nous savons qu'elle l'habite, il nous inquiète. L'indifférence des gens âgés à l'égard de leur santé est plus apparente que réelle ; si on y regarde de près, c'est de l'anxiété qu'on découvre en eux. Elle se marque dans leurs réactions aux tests de Rorschach. En général, les sujets voient en grand nombre dans les taches d'encre des images corporelles : chez les gens âgés les interprétations anatomiques sont très rares et très pauvres. Elles ont un caractère morbide : ce sont par exemple des poumons, des estomacs vus aux rayons X. Les visions déformantes sont fréquentes : ils distinguent des squelettes, des monstres, des faces hideuses. Cette anxiété va parfois jusqu'à l'hypocondrie. Souvent le retraité accorde à son corps l'attention que ne lui réclame plus son travail. Il se plaint de ses douleurs pour se cacher qu'il souffre d'une perte de prestige. Pour beaucoup la maladie sert d'excuse à l'infériorité qui est désormais leur lot. Elle peut être une justification de leur égocentrisme : leur corps réclame désormais tous leurs soins. Mais c'est sur un fond d'angoisse bien réelle que se définissent ces conduites.

On trouve chez quelques écrivains âgés des aveux de cette anxiété. Dans son *Journal*, le 10 juin 1892, Edmond de Goncourt évoque : « Des années épeurées, des journées anxieuses où un petit *bobo* ou un malaise nous font tout de suite penser à la mort. » On sait qu'on résiste moins bien aux agressions extérieures, on se sent vulnérable : « Le désagrément d'être à un certain âge, c'est qu'au moindre malaise

on se demande ce qui va vous tomber dessus », écrit Léautaud dans son *Journal*. Les altérations qu'on constate sont par elles-mêmes attristantes ; et elles en présagent de plus définitives, « C'est l'usure, la ruine, la descente qui ne peut que s'accentuer », écrit encore Léautaud. C'est peut-être ce qu'il y a de plus poignant dans la sénescence : le sentiment d'irréversibilité. Une maladie, on garde une chance de s'en rétablir ou du moins de la stopper. Une infirmité due à un accident se limite à ce qu'elle est. Les involutions dues à la sénescence sont irréparables et nous savons que d'année en année elles vont s'amplifier.

Cette détérioration est fatale, nul n'y échappe. Mais il dépend de nombreux facteurs qu'elle soit lente ou rapide, partielle ou totale, et qu'elle ait une plus ou moins grande influence sur l'ensemble de l'existence. Pour les privilégiés à qui leur situation laisse une marge de liberté, cela dépend beaucoup de la manière dont le sujet reprend en main son destin[9].

Bien souvent le poids du corps compte moins que l'attitude adoptée à son égard. Voué à l'optimisme, Claudel écrit dans son *Journal* : « Quatre-vingts ans ! Plus d'yeux, plus d'oreilles, plus de dents, plus de jambes, plus de souffle ! Et c'est étonnant, somme toute, comme on arrive à s'en passer ! » Accablé de maux, un homme comme Voltaire, à qui toute sa vie son corps a pesé, qui s'est déclaré moribond dès sa jeunesse, s'en arrange mieux qu'un autre. Il parle de lui à 70 ans et au-delà en s'appelant « le vieux malade », puis « l'octogénaire malade ». C'est alors le point de vue de l'autre qu'il adopte sur soi, non sans se complaire dans son rôle ; quand c'est chez lui le *je* qui parle, il se dit habitué à son état : « Il y a quatre-vingt-un ans que je souffre, et que je vois tant souffrir et mourir autour de moi. » Il écrit : « Le cœur ne vieillit pas, mais il est triste de le loger dans des ruines. » Il constate : « J'éprouve toutes les calamités attachées à la décrépitude. » Mais riche, glorieux, vénéré, plus actif que jamais, et passionné par ce qu'il écrit, il accepte sa condition avec sérénité : « Il est vrai que je suis un peu sourd, un peu aveugle, un peu impotent ; le tout est surmonté de trois ou quatre infirmités abominables : mais rien ne m'ôte l'espérance. »

D'autres au contraire aggravent leurs infirmités par ressentiment : « C'est un supplice de conserver intact son être intellectuel emprisonné dans une enveloppe matérielle usée », écrit

Chateaubriand. Cette plainte fait écho à celle de Voltaire. Seulement celui-ci avait la chance de vivre en plein accord avec son époque et même de l'incarner, ce qui l'inclinait à un optimisme vital. Chateaubriand, tombé de son piédestal, isolé dans un siècle qui se désintéressait de lui, remâchait ses rancunes. Bien que jusqu'en 1841 il ait été capable de travailler aux *Mémoires d'outre-tombe*, et jusqu'en 1847 — un an avant sa mort — de les revoir et de les corriger, il laissait son corps se délabrer.

Les psychiatres appellent « gribouillisme » l'attitude qui consiste à se jeter dans la vieillesse à cause de l'horreur qu'elle inspire. On en « remet ». Parce qu'on traîne un peu la jambe, on mime la paralysie ; parce qu'on est un peu sourd, on cesse d'écouter. Les fonctions qu'on n'exerce plus se dégradent et, à jouer l'infirme, on le devient. C'est une réaction répandue, du fait que beaucoup de vieillards sont, à juste titre, rancuneux, revendicants, désespérés. Ils se vengent d'autrui en exagérant leur impotence ; on a vu que le cas est fréquent dans les asiles : parce qu'on les a abandonnés, ils s'abandonnent et se refusent au moindre effort ; comme on ne combat pas cette tendance — on ne s'occupe pas d'eux — beaucoup finissent grabataires.

Pour les gens qui ne veulent pas sombrer, être vieux c'est lutter contre la vieillesse. C'est là la dure nouveauté de leur condition : vivre ne va plus de soi. À 40 ans, un homme en bonne santé est biologiquement disponible. Il peut aller jusqu'à la limite de ses forces : il sait qu'il les récupérera vite. Les risques de maladie ou d'accident ne l'effraient pas outre mesure : sauf dans des cas d'une extrême gravité, il guérira, il se retrouvera comme avant. L'homme âgé est obligé de se ménager ; un effort excessif pourrait entraîner un arrêt du cœur ; une maladie le laisserait définitivement affaibli ; un accident serait irréparable ou ne se réparerait que très lentement, les blessures mettant très longtemps à se cicatriser. Les bagarres lui sont interdites : il est sûr d'avoir le dessous, il se rendrait ridicule en les provoquant. Pour participer à une manifestation, il ne court plus assez vite, il serait une charge pour des compagnons plus jeunes. Le travail intellectuel ou physique, les exercices, les distractions mêmes entraînent de la fatigue. Souvent l'homme âgé souffre de douleurs précises ou diffuses qui ôtent tout agrément à son existence. Colette était torturée par des rhumatismes. À une admiratrice qui la félicitait de sa célébrité, de son apparent bonheur, elle répondit : « Oui, mon

enfant, mais il y a l'âge. — Mais à part l'âge ? — Il y a l'âge. » Ma mère a cruellement souffert d'une arthrite, dans les dernières années de sa vie, en dépit des dix cachets d'aspirine qu'elle avalait chaque jour. Celle de Sartre avait presque perdu le goût de vivre tant ses rhumatismes la tourmentaient. Même si l'individu âgé supporte ces maux avec résignation, ils s'interposent entre le monde et lui ; ils sont le prix dont il paye la plupart de ses activités. Il ne peut donc plus céder à des caprices, suivre ses impulsions : il s'interroge sur les conséquences et il se trouve acculé à des choix. S'il va se promener pour profiter d'une belle journée, au retour il aura mal aux jambes ; s'il prend un bain, son arthrite le torturera. Pour marcher, pour faire sa toilette, souvent il a besoin d'aide : il hésite à en réclamer, il préfère se priver. Le cœfficient d'adversité des choses s'accroît : les escaliers sont plus durs à monter, les distances plus longues à parcourir, les rues plus dangereuses à traverser, les paquets plus lourds à porter. Le monde est troué d'embûches, hérissé de menaces. Il n'est plus permis d'y flâner. À chaque instant des problèmes se posent et l'erreur est sévèrement sanctionnée. Pour exercer ses fonctions naturelles, il a besoin d'artifices : prothèses, lunettes, appareils acoustiques, cannes : « Cela aussi, c'est la vieillesse, tout cet arsenal de lunettes sur ma table de travail », note Léautaud. Le malheur, c'est que la plupart des vieillards sont trop pauvres pour s'acheter de bonnes lunettes, des appareils acoustiques — très coûteux ; ils sont condamnés à une demi-cécité, à une totale surdité. Murés en eux-mêmes, ils tombent dans un marasme qui les détourne de lutter contre le déclin. Une déchéance partielle entraîne souvent une abdication qui est suivie sur tous les plans d'une rapide dégringolade.

Pour le vieillard à qui sa situation économique laisse ouvertes diverses possibilités, la manière dont il réagit aux inconvénients de l'âge dépend de ses options antérieures. Ceux qui ont de tout temps choisi la médiocrité n'auront pas beaucoup de mal à se ménager, à se réduire. J'ai connu un vieillard tout à fait adapté à son âge : mon grand-père paternel. Égoïste, superficiel, entre les activités creuses de sa maturité et l'inactivité de ses dernières années, il n'y avait pas beaucoup de distance. Il ne se surmenait pas, il n'avait pas de souci parce qu'il ne prenait pas grand-chose à cœur : sa santé demeurait excellente. Peu à peu, ses promenades devinrent moins longues, il

s'endormait plus souvent sur le *Courrier du Centre*. Il eut jusqu'à sa mort ce qu'on appelle « une belle vieillesse ».

Seule une certaine pauvreté affective et intellectuelle rend acceptable ce morne équilibre. Il y a des individus qui ont passé toute leur existence à s'y préparer et qui y voient leur apogée. Ainsi ce patricien vénitien du XVIe siècle, Cornaro. Jouissant à 85 ans d'une admirable santé, il s'est donné en exemple à la postérité dans le traité qu'il écrivit alors : *De la vie sobre et bien réglée*. Il insiste sur la mesure avec laquelle il a joui des plaisirs, sur la sage manière dont il réglait son emploi du temps et surtout sur la frugalité de son régime alimentaire : pendant plus d'un demi-siècle il n'absorba chaque jour que 12 onces d'aliments solides et 14 onces de vin. Il se décrit entouré d'amis, d'enfants, de petits-enfants, la vue et l'ouïe en parfait état, lisant, écrivant, montant à cheval, chassant, voyageant. « Je trouve l'âge où je suis, quoique bien plus avancé, le plus agréable et le plus beau de ma vie. Je ne changerais pas d'âge et de vie contre la plus florissante jeunesse. » Il estimait que c'était là sa récompense pour avoir usé avec discrétion des biens de ce monde. En fait, il avait moins de mérite qu'il ne le prétendait, car les circonstances l'avaient généreusement favorisé. Il possédait une immense fortune, il habitait une magnifique maison au milieu d'un vaste jardin. Il vécut presque centenaire et une de ses nièces affirme qu'il demeura jusqu'au bout sain et même vigoureux.

Sur tous les plans prudent, pondéré, modéré, Fontenelle, qui mourut presque centenaire en murmurant : « Je ne sens rien qu'une certaine difficulté d'être », mena lui aussi sa vie de manière à réussir sa vieillesse. Il était né chétif, et par souci de sa santé « il s'épargna avec une scrupuleuse diligence toute espèce d'émotion », dit un de ses biographes. Il avait une réputation d'insensibilité ; désignant son cœur, Mme du Tencin lui dit un jour : « C'est encore de la cervelle que vous avez là. » Intelligent, brillant, passionné par les sciences, il n'avait que 29 ans quand il écrivit le livre qui le rendit célèbre, *Les Entretiens sur la pluralité des mondes*, que suivirent beaucoup d'autres ouvrages. Il n'inventa rien, il se borna à vulgariser la science de son temps, mais il le fit avec beaucoup d'adresse. Il fut élu à l'Académie française et à l'Académie des sciences. Il était curieux de tout et dans ses livres touchait à tout. Il n'hésitait pas à prendre parti : il défendit les Modernes contre les Anciens ; il attaqua la religion. Mais il gardait

toujours la tête froide et évitait tout surmenage. Il aborda la vieillesse en excellente santé et s'y complut. Selon lui, l'âge le plus heureux c'est « de soixante à quatre-vingts ans. À cet âge on a une position faite. On n'a plus d'ambition ; on ne désire plus rien et on jouit de ce qu'on a semé. C'est l'âge de la moisson faite ». À 82 ans, au dire de Mme Geoffrin, il était encore un étonnant causeur. Cependant, à 88 ans, il devint sourd ; à 94 ans, sa vue baissa beaucoup. Les hôtes chez qui il passait ses soirées le trouvaient plutôt encombrant.

Swift fut victime à la fois d'un malheur physiologique — à sa mort on trouva de l'eau dans son crâne —, de la situation de l'Irlande, de ses sombres dispositions à l'égard de l'humanité. Il avait toujours été ambitieux, il tenait âprement à l'argent : sa carrière et sa modeste fortune le laissaient insatisfait. Très soucieux du qu'en-dira-t-on, il se sentait facilement persécuté — d'autant plus qu'il lui était arrivé de l'être vraiment. En dépit des apologies qu'il fit par écrit de lui-même, il ne s'aimait pas. Pour toutes ces raisons il détestait ses semblables ; il avait manifesté sa haine en peignant les Yahous puis les Struldbruggs ; à travers ceux-ci il avait fait d'affreuses descriptions de la vieillesse. Il se débattit contre elle avec rage quand elle se saisit de lui. Quand il perdit Stella, à 59 ans, il était déjà très abîmé : il entendait mal, il avait des vertiges : « Je suis toujours très malade, flageolant et sourd… et serais parfaitement content si Dieu voulait me rappeler à lui. » Après avoir sollicité les whigs, les tories, puis de nouveau les whigs, il avait espéré que la reine Caroline lui confierait en Angleterre un poste important ; mais il était tombé en disgrâce et était revenu définitivement de Londres à Dublin. Plus que jamais il se déplaisait dans cette ville, « le plus sale endroit qui existe en Europe ». Devant la pauvreté et la crasse irlandaises, il oscillait du chagrin à la fureur. À 61 ans, il rédigea le plus amer de ses pamphlets sur les enfants des pauvres d'Irlande. Son dégoût du monde et de la vie était si violent qu'il éprouvait plus que jamais le besoin de l'exhaler par écrit : c'est sans doute pour cela qu'il luttait contre le déclin avec un acharnement furieux. Pour vaincre la surdité et les vertiges, il s'astreignait à faire de l'exercice : de longues promenades, à pied ou à cheval. Quand il pleuvait, il grimpait et descendait frénétiquement son escalier. Son horreur du corps humain se traduisit alors par des poèmes scatologiques. Bien qu'entouré de femmes mûres et attiré par de jeunes femmes, il devenait de plus en

plus misogyne. Le ressentiment le dévorait. Il écrit dans une note qu'après la mort de la reine Anne « les postes ecclésiastiques les plus élevés échurent aux plus ignorants, les fanatiques furent cajolés, l'Irlande complètement ruinée et réduite en esclavage pendant que quelques ministres entassaient des millions ». Sa santé se délabrait. Le 3 avril 1733, à 65 ans, il écrit : « Mes vieux vertiges m'ont rendu si malade depuis un mois que je me suis mis entre les mains de Deally et prends médecine tous les jours. Je titube dans l'obscurité. Néanmoins, je lutte et monte à cheval au moins trois fois par semaine. À cette énumération de mes infirmités, j'ajouterais seulement que j'ai perdu la moitié de ma mémoire et toutes mes facultés d'invention. » Et le 9 octobre 1733 : « Mon moral est tout à fait bas. » Sa seule consolation, c'est d'écrire des pamphlets de plus en plus virulents ; c'est même là semble-t-il la raison pour laquelle il s'entête à vivre : il ne veut pas s'arrêter de haïr et de crier sa haine. Il rédige un pamphlet sur un « hospice pour incurables » ; on y enfermerait les sots incurables, les canailles incurables, les mégères incurables, des incurables de bien d'autres espèces encore : à savoir la moitié de la nation, et lui-même. Peut-être ce texte traduit-il une inquiétude personnelle ; peut-être craignait-il de devenir fou. Il se sentait en tout cas des affinités avec les fous puisqu'il a légué tous ses biens à l'asile d'aliénés de Dublin. Tous ses amis étaient morts ; il écrivit à Pope : « Il ne me reste maintenant que vous : soyez assez bon pour me survivre. » Le jeune Sheridan le décrit : « Sa mémoire était bien affaiblie et le déclin de ses autres facultés, évident ; son caractère, instable, chagrin, morose, et sujet à de soudains emportements. » Son avarice s'était aggravée. Bien éloigné de l'optimisme étourdi d'un La Fontaine, il avait parfaitement conscience de sa déchéance intellectuelle. Quand on lui fêta son 70e anniversaire, il dit avec amertume : « Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. » La goutte le torturait. Il ne supportait pas de se sentir diminué, il remâchait des rancunes et soupçonnait tout le monde de malveillance. La politique de l'Angleterre à l'égard de l'Irlande continuait de le révolter. Il ne décolérait pas. Quand Londres fit baisser le titre des pièces d'or irlandaises, il hissa le drapeau noir sur le clocher de Saint-Patrick. En 1742, il en vint aux mains avec un de ses chanoines ; une commission déclara alors : « Il n'est plus sain d'esprit ni de mémoire. » Il végéta encore trois ans.

Contemporain et ami d'Emerson, Whitman s'inspirait dans ses poèmes d'un optimisme vitaliste. Il chantait la vie sous toutes ses formes. Quand il était dans la force de l'âge, il a exalté lyriquement la vieillesse. On lit dans *Feuilles d'herbe* :

À la vieillesse

> « Je vois en toi l'estuaire qui s'agrandit et s'étend magnifiquement à mesure qu'il s'épanche dans le grand océan[10]. »

Et dans un autre poème :

> « Jeunesse, large, robuste, dévorante ; jeunesse pleine de grâce, force, fascination.
>
> Sais-tu que la vieillesse peut venir après toi avec autant de grâce, force, fascination ?
>
> Jour épanoui et splendide, jour de soleil, de l'action, de l'ambition, du rire immense
>
> La nuit te suit de près avec ses millions de soleils et son sommeil et ses réconfortantes ténèbres. »

Foudroyé à 54 ans par une attaque, lui qui débordait d'énergie et aimait passionnément la nature, il se trouva cloué sur un fauteuil d'invalide, à demi paralysé. Il eut à cœur de supporter l'épreuve avec sérénité. À force de volonté, en trois ans il réapprit à marcher. Il vivait alors chez son frère, dans la petite ville de Camden ; à 65 ans, il se trouva assez valide pour s'installer dans une petite maison à lui. Un an après, à la suite d'une insolation, une nouvelle attaque le laissa avec des jambes et des os « changés en gélatine ». Il essayait de garder sa bonne humeur mais la réclusion à laquelle il était condamné était pour lui un supplice. Ses amis — nombreux et qui l'aimaient beaucoup — lui offrirent une voiture ; il en pleura de joie et le jour même partit au grand trot dans les rues : le cheval lui parut trop vieux et il l'échangea contre un autre, plus fringant. Pendant des années il put ainsi se promener dans la campagne. Il réussissait à travailler deux ou trois heures par jour, lisait des journaux et des revues, recevait des amis et dînait chez l'un d'eux tous les dimanches soir. Il parlait peu, mais il savait écouter et on recherchait sa

compagnie. De temps en temps, pour gagner un peu d'argent, il faisait une lecture en public. Il se soignait par des bains et des frictions. Il faisait bon visage, mais dans ses poèmes il avoue sa détresse :

« Pendant qu'ici je suis assis à écrire, malade et vieilli,
Ce n'est pas mon souci le moins lourd que l'appesantissement des années, les geignements,
Les tristesses moroses, les douleurs, la léthargie, la constipation, l'ennui pleurnicheur
Puissent s'infiltrer dans mes chants quotidiens. »

Et encore :

« Un vieux navire démâté, blanchi et délabré, invalide, fini, après de libres traversées vers tous les coins de la terre, enfin tiré à la côte et amarré solidement, reste là à rouiller, à moisir. »

Il fêta avec un grand nombre d'amis son 69e anniversaire. Il écrivit alors :

« *Pour moi-même* — le cœur allègre qui bat encore dans ma poitrine
Le corps en ruine, vieux, pauvre et paralysé, l'étrange inertie qui tombe en drap mortuaire autour de moi
les feux dévorants dans mon sang ralenti, pas encore éteint.
Ma foi intacte, les groupes d'amis affectionnés. »

La poésie, l'amitié, la nature étaient encore des raisons de vivre suffisantes pour que, malgré un déclin dont il était conscient, son cœur demeurât allègre. Mais deux jours plus tard, il eut une attaque suivie le lendemain de deux autres. Il tremblait de tout son corps, divaguait et en balbutiant interpellait des amis absents. Pendant une semaine, il refusa de voir le médecin. Finalement celui-ci vint et l'aida à guérir. « Le vieux navire n'est plus de taille à faire bien des voyages, écrivit-il alors. Mais le pavillon est encore au mât et je suis encore au gouvernail. » Sa convalescence fut lente ; il se sentait très fatigué, il tombait dans des léthargies. Cependant il se félicitait d'avoir la tête

claire et l'usage de son bras droit : « Maintenant que j'en suis réduit à ces deux choses, quels grands biens elles sont ! » Il eut du diabète, des troubles de la prostate et de la vessie qui le firent horriblement souffrir. Il dut vendre sa voiture et son cheval. Dans sa petite chambre, encombrée de paperasses mais aux fenêtres toujours ouvertes, il se traînait avec peine de son lit à son fauteuil. Ses amis lui achetèrent un fauteuil roulant et le jeune Traubel l'emmenait au bord du fleuve, le Delaware, qu'il aimait contempler bien que sa vue fût très affaiblie. Avec l'aide de Traubel il corrigea les épreuves de ses derniers vers, *Rameaux de novembre*, et fit paraître son œuvre complète. Parfois son vieil optimisme se réveillait ; il écrivait :

> « Mais lorsque la vie décline et que toutes les passions turbulentes s'apaisent…
> Alors voilà les jours riches, les plus calmes, les plus heureux de tous. »

Il parle aussi des « cimes rayonnantes de la vieillesse ». Sans doute voulait-il se convaincre lui-même ; cela ne l'empêche pas au seuil de ses 70 ans de se décrire sans gaieté : « Morne, rabâcheur et sénile, ressassant d'une voix fêlée, avec mes cris d'orfraie. » On fêta en grande pompe ses 70 ans ; dans l'intimité ses 71 ans. Il traîna encore deux ans.

Swift, Whitman ont souffert de graves troubles organiques ; mais même si le vieillard conserve une excellente santé, le poids du corps se fait sentir. Goethe émerveillait ses contemporains par sa verdeur. Jamais sa silhouette n'avait été plus élégante qu'à 60 ans. À 64 ans, il pouvait passer six heures à cheval sans desseller. À 80 ans, il n'avait aucune infirmité ; ses facultés, sa mémoire entre autres, étaient intactes. Tout de même un de ses intimes, Soret, raconte dans son journal, en 1831 — Goethe avait 82 ans — : « J'ai passé aujourd'hui un quart d'heure pénible chez Goethe. Il paraissait mal disposé ; il m'a donné quelque chose à voir et a passé dans sa chambre à coucher. Après quelques instants, il est revenu dans un état d'agitation très prononcé qu'il cherchait à cacher, tout rouge et parlant à voix basse en poussant des soupirs. Je l'ai entendu s'écrier deux fois : *O das Alter ! O das Alter !* comme s'il faisait à son âge le reproche de quelque infirmité. » Un jour, faisant un discours, il eut

un trou de mémoire ; pendant plus de vingt minutes il regarda en silence ses auditeurs pétrifiés de respect, puis se remit à parler comme si rien ne s'était passé. Il ressort de là que son apparent équilibre était conquis sur quantité de menues défaillances. À la fin, il se fatiguait assez vite et ne travaillait plus que le matin ; il avait renoncé à voyager. Dans la journée, il s'assoupissait souvent.

La vigueur de Tolstoï était légendaire : il la devait au soin qu'il prenait de l'entretenir. À 67 ans, il apprit à monter à bicyclette et dans les années qui suivirent il fit de longues randonnées à vélo, à cheval, à pied ; il jouait au tennis, il prenait dans la rivière des bains glacés ; l'été il fauchait, parfois pendant trois heures d'affilée. Il travaillait à *Résurrection*, écrivait son Journal et de nombreuses lettres, recevait des visiteurs, lisait, se tenait au courant du monde. Lorsque le tsar envoya ses cosaques contre la vieille secte religieuse des *doukhobors*, en 1895, il fit paraître à Londres un article violent sur la répression ; il signa et fit répandre un manifeste dénonçant la persécution. Il mena une campagne de presse à l'étranger, fit des appels à la charité publique et accepta de toucher des droits d'auteur pour les donner au « comité de secours ». Il fêta gaiement ses 70 ans. Excommunié par le saint-synode, il y eut d'immenses manifestations en sa faveur. Cependant, vers 1901, sa santé fléchit : il souffrait de rhumatismes, de brûlures d'estomac, de maux de tête. Il maigrit beaucoup. Une crise de paludisme l'obligea à s'aliter. Il acceptait l'idée de mourir. Il se releva et partit se reposer en Crimée. Il fit des promenades en voiture et commença un essai : *Qu'est-ce que la religion ?* Tchekhov fut frappé par son vieillissement : « Sa principale maladie, c'est sa vieillesse qui l'a pris tout entier », écrivit-il à un ami. En 1902, il eut une pneumonie, on craignit pour sa vie ; cependant de son lit il dictait à sa fille Macha des pensées, des lettres. Guéri, il se préoccupa beaucoup de sa santé, ce qui agaçait Sonia : « Du matin au soir, heure après heure, il se préoccupe de son corps et le soigne », notait-elle. En mai, il eut une fièvre typhoïde : cette fois encore il survécut. Mais il était devenu, notait encore Sonia, « un petit vieillard maigre et pitoyable ». Il n'abandonnait pas le combat. Il se mit à faire des promenades, de plus en plus longues ; il recommença à faire de la gymnastique, à monter à cheval. Et il se remit à écrire. Il composa une anthologie, *Pensées des sages*, quelques nouvelles, deux pièces de théâtre, un essai où il réglait son compte à Shakespeare qu'il

détestait. Il poursuivit un roman commencé en 1890, *Hadji Mourat*, où il critiquait sévèrement l'autocratie. En 1905, il écrivit des Lettres publiques d'une part à Nicolas II, de l'autre aux révolutionnaires : il refusait de s'engager. Il prépara un *Cycle de lectures enfantines*, écrivit *L'Enseignement du Christ expliqué aux enfants* et organisa des cours du soir pour les enfants des moujiks qui ne les fréquentèrent guère. Cependant, il était rongé de remords parce que contrairement à ses idées, bien qu'il eût abandonné ses biens à sa famille, il vivait en propriétaire terrien. Les conflits avec Sonia se multipliaient et l'ébranlaient. Il eut pendant l'hiver 1907-1908 plusieurs brèves syncopes accompagnées de pertes de mémoire. Indigné par la répression qui se déchaînait contre les terroristes, il écrivit au ministre Stolypine pour protester et pour le mettre en garde. Il lança un appel public : *Je ne peux plus me taire*. Les exécutions de moujiks révoltés le désespéraient : « Je ne peux plus vivre ainsi ! » disait-il en pleurant. Il eut une phlébite et de nouveau on crut qu'il allait mourir : il guérit et nota dans un carnet sept nouveaux sujets de romans. Son 80e anniversaire fut une extraordinaire apothéose. L'émotion lui mit les larmes aux yeux. Il se retira exténué et en se couchant dit à sa fille Macha : « J'ai l'âme lourde ! » mais il s'endormit apaisé. Les mois suivants, des scènes avec Sonia l'épuisèrent. En septembre 1909, il se rendit à Moscou. Quand il repartit, une foule s'était massée sur le passage de sa voiture et l'acclamait. Quand il en descendit à la gare de Koursk, il fut pris dans la masse, à demi écrasé, la police était débordée ; effrayé, titubant, la mâchoire inférieure tremblante, il réussit à se hisser dans le wagon, se laissa tomber sur la banquette et ferma les yeux, heureux et épuisé. Quelques heures plus tard il eut une syncope, délira et bredouilla ; on crut qu'il allait mourir. Mais indomptable, le lendemain il remontait à cheval ; il se remit à ses articles et à sa correspondance. Il écrivit un récit, *La Khodynka*, et le préambule des *Voies de la vie*. Il correspondait avec Bernard Shaw, avec Gandhi. Les contradictions de sa vie, ses disputes avec Sonia devinrent si intolérables qu'il s'enfuit. Depuis bien longtemps il avait rêvé d'abandonner sa famille et ses biens pour mener la vie ascétique et dépouillée que sa morale exigeait. Se décider au départ à l'âge qu'il avait supposait une passion et une force d'âme dignes d'un homme encore très jeune. Mais son corps était celui d'un vieillard ; il ne résista pas aux fatigues du voyage et mourut dans la maison d'un

chef de gare. Lui aussi il n'avait préservé sa santé et poursuivi jusqu'au bout ses activités que grâce à un combat incessant contre les maladies et les défaillances de l'âge.

À partir de 60 ans, Renoir a vécu à demi paralysé. Il ne pouvait plus marcher. Sa main était raide. Cependant il continua à peindre jusqu'à sa mort, à 78 ans. On pressait pour lui les tubes de couleur sur la palette. On attachait à l'articulation de la main un pinceau que maintenait un doigtier et qu'il dirigeait avec son bras. « On n'a pas besoin de la main pour peindre », disait-il. Il se promenait dans la campagne dans un fauteuil roulant ou, si les pentes étaient trop rudes, il se faisait transporter à bras d'hommes dans ses endroits préférés. Il travaillait énormément ; il avait gardé tout son pouvoir créateur ; il avait l'impression de faire d'incessants progrès et en tirait de grandes joies. Son seul regret, c'était que le temps qui l'enrichissait en tant qu'artiste d'un même mouvement le rapprochât de la tombe.

Dans sa 70e année, Giovanni Papini était encore en bonne santé. Il écrivait à un ami le 9 janvier 1950 : « Je ne m'aperçois pas encore de la déchéance sénile. J'ai toujours un grand désir d'apprendre et un grand désir de travailler. » Depuis longtemps il travaillait aux deux livres qu'il considérait comme les plus importants de son œuvre : *Le Jugement universel*, dont en 1945 il avait déjà écrit 6 000 pages, et *Le Rapport aux hommes*. Il écrivit un livre sur Michel-Ange et commença *Le Diable*. Mais il fut alors atteint d'une sclérose latérale amyotrophique, maladie qui aboutit fatalement (mais sans doute ne le savait-il pas) à la paralysie bulbaire. Chrétien fervent, il attribuait une valeur spirituelle à la souffrance et s'inclinait devant la volonté divine. Cependant ses deux grands ouvrages inachevés le préoccupaient : « J'aurais besoin de lire et de relire, et aussi de deux yeux neufs, de journées sans sommeil, d'un demi-siècle devant moi. Au lieu de cela, je suis presque aveugle et presque moribond. » Il pouvait à peine marcher et se fatiguait beaucoup. Sa maladie s'aggrava. « Toujours plus aveugle, toujours plus immobilisé, toujours plus silencieux… Je meurs un peu chaque jour, à petites doses, selon la formule homéopathique. » Il avait perdu l'usage de sa jambe gauche, il perdit celui de ses doigts. « L'idée que je ne pourrai pas terminer les œuvres commencées m'attriste », disait-il. Et en effet, il ne termina pas ses deux grands livres. C'était une œuvre trop vaste pour qu'il pût en achever la composition oralement. Il dicta

seulement la fin du *Diable* et aussi des textes qu'il intitula *Éclats* et qui paraissaient dans le *Corriere della Sera*. L'un d'eux s'appelle *Le Bonheur des malheureux* ; il y décrit son état et énumère les raisons qui le lui rendent supportable. « J'ai toujours préféré le martyre à l'imbécillité », déclare-t-il. Sa conversation restait aussi vive. Mais peu à peu sa voix devint inintelligible. Il inventa un code : il frappait du poing contre la table, un certain nombre de coups correspondant à une lettre. Avec une incroyable patience, il dictait lettre par lettre. Il se fit faire la lecture à haute voix jusqu'à ce que son intelligence sombrât.

L'entêtement de Renoir, de Papini, avait sa source dans la passion qui les dévorait. D'autres, moins engagés dans leurs entreprises, se défendent cependant avec énergie contre le déclin par un sentiment de dignité. Ils vivent leur dernier âge comme un défi. C'est le thème du récit de Hemingway, *Le Vieil Homme et la mer*. Un vieux pêcheur part seul pêcher un énorme poisson dont la capture l'épuise ; il réussit à le ramener à terre mais non à le défendre contre les requins, et c'est un squelette sans chair qu'il abandonne sur le rivage. Peu importe. L'aventure avait sa fin en soi : il s'agissait pour le vieil homme de refuser la vie végétative qui est celle de la plupart de ses pareils et d'affirmer jusqu'au bout les valeurs viriles de courage, d'endurance. « Un homme, ça peut être détruit mais pas vaincu », dit le vieux pêcheur. Hemingway a essayé par cet apologue, d'ailleurs peu convaincant, de conjurer les obsessions qui le hantaient ; il lui devenait difficile d'écrire, il ne pouvait plus maintenir l'image que pendant toute sa vie il avait tenu à donner de lui-même : exubérance vitale, virilité ; il pensait au suicide et finit par se tuer d'un coup de fusil.

Sous des figures moins épiques, l'entêtement du vieux pêcheur se rencontre chez beaucoup de vieillards. De vieux sportifs continuent, certains jusqu'à 92 ans, à faire de l'athlétisme, du tennis, du football, du cyclisme. En général, ils n'ont derrière eux que de médiocres palmarès, mais, sans vouloir accomplir de grandes performances, ils gardent le souci de contrôler leurs temps. Beaucoup fréquentent plus régulièrement le stade une fois qu'ils sont à la retraite qu'auparavant. À partir de 60 ans, la pratique du sport fait courir des risques aux deux tiers d'entre eux[11]. Cependant ils n'éprouvent pas de gêne fonctionnelle. Le sport ne ralentit pas la sénescence des organes.

Mais il contribue à leur bon fonctionnement. Moralement, l'obstination des vieux sportifs a quelque chose de tonique et l'entourage qui trop souvent tente de la décourager devrait la respecter. Trop réduire ses activités amène une diminution de toute la personne. C'est ce qu'ont bien compris les vieilles femmes de Bali qui continuent à porter sur leurs têtes de lourds fardeaux. L'homme âgé sait qu'en luttant contre son déclin, il le ralentit. Il sait aussi que dans ses défaillances physiques l'œil impitoyable de son entourage trouve la preuve de cette déchéance généralisée qu'exprime le mot vieillesse. Il entend démontrer aux autres et à lui-même qu'il demeure un homme.

Le moral et le physique sont étroitement liés. Pour accomplir le travail qui réadapte au monde un organisme péjorativement modifié, il faut avoir gardé le goût de vivre. Réciproquement : une bonne santé favorise la survivance d'intérêts intellectuels et affectifs. La plupart du temps, le corps et l'esprit vont ensemble « vers leur croist ou leur discroist ». Mais pas toujours. La belle santé de La Fontaine n'empêchait pas sa déchéance mentale ; une grande intelligence subsiste parfois dans un corps détérioré. Ou les deux déclinent à des cadences différentes, l'esprit tentant de résister, mais débordé par l'involution organique, comme ce fut le cas chez Swift. Alors le vieillard éprouve tragiquement une sorte d'inadéquation avec lui-même. Alain disait qu'on ne veut que ce qui est possible : mais c'était d'un rationalisme trop simple. Le drame du vieillard, c'est bien souvent qu'il ne peut plus ce qu'il veut. Il conçoit, il projette et, au moment d'exécuter, son organisme se dérobe ; la fatigue casse ses élans ; il cherche ses souvenirs à travers des brumes ; sa pensée se détourne de l'objet qu'elle s'était fixé. La vieillesse est alors ressentie — même sans accident pathologique — comme une sorte de maladie mentale où l'on connaît l'angoisse de s'échapper à soi-même.

Les moralistes qui pour des raisons politiques ou idéologiques ont fait l'apologie de la vieillesse prétendent qu'elle libère l'individu de son corps. Par une sorte de jeu de balance, ce que perd le corps, l'esprit le gagnerait : « Les yeux de l'esprit ne commencent à être perçants que quand ceux du corps commencent à baisser », a dit

Platon. J'ai déjà cité Sénèque : « L'âme est en sa verdeur et s'éjouit de n'avoir plus avec le corps grand commerce. » Joubert écrit : « Ceux qui ont une longue vieillesse sont comme purifiés du corps[12]. » Quand Tolstoï commence à perdre sa vigueur, il se console avec des contre-vérités : « Le progrès moral de l'humanité est dû aux vieillards. Les vieillards deviennent meilleurs et plus sages. » La pauvre Juliette Drouet voulant convaincre Hugo de la force de son amour lui écrit à 71 ans : « Tout ce que la vieillesse prend de force à mon corps, mon âme le conquiert en immortelle jeunesse et en amour radieux. » Mais à partir de 1878, minée par un cancer, elle n'éprouve plus la vieillesse que comme une déchéance : « J'ai beau m'arc-bouter contre mon amour, je sens bien que tout se dérobe et croule en moi ; la vie, la mémoire, la force, le courage, le diable au corps. »

Jouhandeau vante l'enrichissement intérieur qui accompagne selon lui le déclin du corps. « À mesure que le corps descend vers son déclin, vers son apogée, l'âme s'élève. » Comment ? vers quoi ? Il ne le dit pas. Il prêche la résignation au nom d'on ne sait quelle esthétique : « La portée du regard peu à peu diminue. En nous, la mort s'installe par paliers et nous demeurons en ce monde comme déjà séparés de lui. N'ayons pas l'inélégance de nous en fâcher. »

Ces fadaises spiritualistes sont indécentes si on considère la condition réelle de l'immense majorité des vieillards : la faim, le froid, la maladie ne s'accompagnent certainement d'aucun bénéfice moral. En tout cas, elles apparaissent comme des allégations dénuées du moindre fondement. Même chez les néo-taoïstes qui faisaient de la vieillesse une condition nécessaire de la sainteté, elle n'était pas suffisante. Il fallait l'ascèse et l'extase pour parvenir à se détacher de la chair et à se rendre immortel. L'expérience contredit radicalement l'idée que l'âge amène une libération charnelle. À l'aurore de la vieillesse, le corps peut garder son ancienne vigueur ou trouver un nouvel équilibre. Mais au cours des années, il s'abîme, il pèse, il gêne les activités de l'esprit. En 1671, âgé seulement de 61 ans, Saint-Évremond écrivait : « Aujourd'hui, mon esprit se ramène à mon corps et s'y unit davantage. À la vérité, ce n'est pas pour le plaisir d'une douce liaison ; c'est pour la nécessité du secours et de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre. » Gide, le 19 mars 1943, se plaint de « toutes les menues infirmités du grand âge et qui font d'un vieillard une créature si misérable. Presque jamais mon esprit ne

parvient à me distraire de ma chair, à l'oublier, ce qui nuit au travail plus qu'on ne saurait dire ». En fait, le corps, d'instrument, devient obstacle ; les « belles vieillesses » ne vont pas de soi, jamais ; elles représentent d'incessantes victoires et des défaites surmontées.

*

La purification dont parlent les moralistes réside essentiellement pour eux dans l'extinction des désirs sexuels : ils félicitent l'homme âgé d'échapper à cet esclavage et d'acquérir par là la sérénité. Dans une élégie célèbre, *John Anderson my Jo*, le poète écossais Robert Burns a décrit le vieux couple idéal, chez qui les passions charnelles sont éteintes. Les deux époux « ont gravi côte à côte la colline de la vie et goûté autrefois des heures de délices » ; maintenant il leur faut « le pas incertain, mais les mains unies, suivre ensemble le chemin qui mène au terme du voyage ». Ce poncif est profondément gravé au cœur des jeunes gens et des gens d'âge moyen, parce qu'ils l'ont rencontré à foison dans les livres de leur enfance et que leur respect pour leurs grands-parents les persuadait de sa vérité. L'idée de relations sexuelles ou de scènes violentes entre gens âgés scandalise. Cependant il existe aussi une tradition bien différente. L'expression « vieillard lubrique » est un cliché populaire. À travers la littérature et surtout la peinture, l'histoire de Suzanne et des deux vieillards a pris la valeur d'un mythe. Le théâtre comique a indéfiniment ressassé le thème du barbon amoureux. Nous allons voir que cette tradition satirique est plus proche de la vérité que les discours édifiants des idéalistes intéressés à décrire la vieillesse telle qu'elle devrait être.

Dans les deux sexes, la pulsion sexuelle se situe à la limite du psychosomatique ; on ne connaît pas exactement la manière dont elle est conditionnée par l'organisme. Ce qu'on constate — nous l'avons dit —, c'est que l'involution des glandes sexuelles, consécutive à la sénescence, entraîne la réduction ou même la disparition des fonctions génitales. Les réactions aux stimuli érotiques sont plus rares, plus lentes ou inexistantes ; le sujet atteint plus difficilement l'orgasme ou échoue à l'atteindre ; l'homme voit diminuer ou disparaître ses possibilités d'érection.

Mais Freud a établi que la sexualité ne se réduit pas au génital : la

libido n'est pas un instinct, c'est-à-dire un comportement préfabriqué, ayant un objet et un but fixe. C'est l'énergie qui sert aux transformations de la pulsion sexuelle quant à son objet, son but, quant à la source de l'excitation. Elle peut augmenter, diminuer, se déplacer. Dans l'enfance, la sexualité est polymorphe, elle n'est pas centrée sur les organes génitaux. « Ce n'est qu'au terme d'une évolution complexe et aléatoire que la pulsion sexuelle s'organise sous le primat de la génitalité et retrouve alors la fixité et la finalité apparentes de l'instinct[13]. » On peut immédiatement en conclure qu'un individu dont les fonctions génitales ont diminué ou disparu n'est pas pour autant asexué : c'est un individu sexué — même l'eunuque et l'impuissant le demeurent — qui a à réaliser sa sexualité en dépit d'une certaine mutilation. Il y a un mode de sexualité sur le type de l'inassouvissement aussi bien que sur celui de l'assouvissement, dit Sartre[14] : elle ne disparaît qu'avec la mort. C'est qu'elle est tout autre chose aussi qu'un ensemble de réflexes engendrant une mosaïque de sensations et d'images. C'est une intentionnalité vécue par le corps, visant d'autres corps et qui épouse le mouvement général de l'existence. Elle s'investit dans le monde auquel elle confère une dimension érotique. S'interroger sur la sexualité des vieillards, c'est se demander ce que devient le rapport de l'homme à soi-même, à autrui, au monde quand a disparu dans l'organisation sexuelle le primat de la génitalité. Il serait évidemment absurde de supposer qu'il y a simple régression vers la sexualité infantile. Jamais, sur aucun plan, le vieillard ne « retombe en enfance », puisque l'enfance se définit par un mouvement d'ascension. D'autre part, la sexualité infantile est à la recherche d'elle-même. Celle de l'homme âgé garde le souvenir de ce qu'elle fut dans sa maturité. Enfin, les facteurs sociaux sont radicalement différents dans le premier âge et dans le dernier.

Les activités sexuelles ont une pluralité de fins. Elles visent à résoudre la tension créée par la pulsion sexuelle et qui a — surtout dans la jeunesse — la violence d'un besoin. Plus tard, sauf au cas où il souffre sur ce plan d'une sévère frustration, l'individu cherche plutôt qu'une délivrance un plaisir positif ; il l'atteint par l'orgasme ; celui-ci est précédé et accompagné d'un cortège de sensations, images, mythes qui procurent au sujet des « plaisirs préliminaires », résultant de la décharge de « pulsions partielles » enracinées dans l'enfance ; et

ils peuvent avoir pour le sujet autant ou plus de valeur que l'orgasme même. Cette recherche du plaisir ne se réduit que rarement au simple exercice d'une fonction : c'est d'ordinaire une aventure où chaque partenaire réalise son existence et celle de l'autre d'une manière singulière ; dans le désir, le trouble, la conscience se fait corps pour atteindre l'autre comme corps de manière à le fasciner et à le posséder ; il y a une double incarnation réciproque et transformation du monde qui devient monde du désir. La tentative de possession échoue fatalement puisque l'autre demeure sujet ; mais avant de se conclure, le drame de la réciprocité est vécu dans l'étreinte sous une de ses formes les plus extrêmes et les plus révélatrices. S'il prend la figure d'une lutte, il engendre de l'hostilité ; le plus souvent, il implique une complicité qui incline à la tendresse. Dans un couple qui s'aime d'un amour où s'abolit la distance du moi à l'autre, l'échec même est surmonté.

Puisque dans l'étreinte amoureuse le sujet se fait exister comme corps fascinant, il a une certaine relation narcissique avec soi-même. Ses qualités viriles ou féminines sont affirmées, reconnues : il se sent valorisé. Il arrive que le souci de cette valorisation commande toute la vie amoureuse ; elle devient une perpétuelle entreprise de séduction, une constante affirmation de vigueur virile, de charme féminin : l'exaltation du personnage qu'on a choisi de jouer.

On le voit : les gratifications qu'un individu tire de ses activités sexuelles sont d'une grande diversité et d'une grande richesse. Qu'il recherche avant tout le plaisir, ou la transfiguration du monde par le désir, ou une certaine représentation de soi, ou qu'il vise toutes ces fins ensemble, on comprend que l'homme ou la femme répugnent à y renoncer. On ne peut pas regretter des plaisirs dont on n'a plus envie, disent les moralistes qui vouent la vieillesse à la chasteté. C'est une vue bien courte. Il est vrai que normalement le désir ne se pose pas pour soi : il est désir d'une jouissance ou d'un certain corps. Mais quand il a cessé de surgir spontanément, on peut regretter réflexivement sa disparition. Le vieillard souvent désire désirer, parce qu'il garde la nostalgie d'expériences irremplaçables, parce qu'il reste attaché à l'univers érotique qu'a construit sa jeunesse ou sa maturité : c'est par le désir qu'il en ranimera les couleurs pâlissantes. Et aussi c'est par le désir qu'il éprouvera sa propre intégrité. Nous souhaitons la jeunesse éternelle et elle implique la survivance de la libido.

Certains essaient de combattre par des remèdes l'involution génitale[15]. D'autres, tout en s'y résignant, s'attachent à s'affirmer d'une manière ou d'une autre comme individus sexués.

Cet entêtement ne se rencontre que chez les individus qui ont attaché une valeur positive à la sexualité. Ceux qui ne s'y livraient qu'avec répugnance, par suite de complexes enracinés dans leur enfance, s'empressent d'invoquer leur âge pour s'en dispenser. J'ai connu une vieille femme qui dans sa jeunesse se faisait délivrer des certificats médicaux pour éviter la « corvée conjugale » ; vieillie, le nombre de ses années lui était un plus commode alibi. S'il est à demi impuissant, indifférent, ou si l'acte sexuel l'angoisse, l'homme sera soulagé de pouvoir se réfugier dans une chasteté qui désormais semble normale.

Les sujets qui ont eu une vie sexuelle heureuse peuvent avoir des raisons de ne pas vouloir la prolonger. L'une d'elles, c'est leur relation narcissique avec eux-mêmes. Le dégoût de son propre corps prend des figures diverses chez l'homme et chez la femme, mais l'âge peut y inciter l'un et l'autre et ils refuseront alors de le faire exister pour un autre[16]. Cependant il y a influence réciproque de l'image de soi à l'activité sexuelle : aimé, l'individu se sent aimable et se donne sans réticence à l'amour ; mais bien souvent il n'est aimé que s'il cherche à séduire, et une image de soi défavorable l'en détourne ; alors se crée un cercle vicieux qui l'empêche d'avoir des relations sexuelles.

Un autre barrage, c'est la pression de l'opinion. La personne âgée se plie à l'idéal conventionnel qui lui est proposé. Elle craint le scandale ou simplement le ridicule. Elle se fait esclave du qu'en-dira-t-on. Elle intériorise les consignes de décence, de chasteté imposées par la société. Ses désirs mêmes lui font honte, elle les nie : elle refuse d'être à ses propres yeux un vieillard lubrique, une vieille dévergondée. Elle se défend contre les pulsions sexuelles au point de les refouler dans l'inconscient[17].

Comme on peut a priori l'imaginer, étant donné la différence de leur destin biologique et de leur statut social, le cas des hommes est très différent de celui des femmes. Biologiquement, les hommes sont les plus désavantagés ; socialement, leur condition d'objet érotique défavorise les femmes.

Le comportement des uns et des autres est mal connu. Il a fait l'objet d'un certain nombre d'enquêtes qui ont servi de bases à des

statistiques. La valeur des réponses obtenues par des enquêteurs est toujours contestable. Et dans ce domaine, la notion de moyenne n'a pas beaucoup de sens. J'indique cependant en appendice celles que j'ai consultées et dont j'ai retenu quelques indications[18].

En ce qui concerne les hommes, les statistiques — comme il arrive souvent — ne font que confirmer ce que tout le monde sait : la fréquence des coïts s'abaisse avec l'âge. Ce fait est lié à l'involution des organes sexuels qui entraîne un affaiblissement de la libido. Mais le facteur physiologique n'est pas le seul qui joue. Il y a de considérables différences entre les comportements des individus, les uns étant impuissants à 60 ans et d'autres sexuellement très actifs à plus de 80. Il faut tenter de voir comment s'expliquent ces variations.

Le premier facteur dont l'importance saute aux yeux, c'est l'état civil du sujet. Les coïts sont beaucoup plus nombreux chez les hommes mariés[19] que chez les célibataires et les veufs. Chez les premiers, la promiscuité fait naître des sollicitations érotiques ; l'habitude, la complicité en favorisent l'assouvissement. Les « barrières psychiques » sont beaucoup plus faciles à surmonter. Le mur de la vie privée protège le vieil époux contre l'opinion, plus favorable d'ailleurs aux amours légitimes qu'aux illicites. Il se sent moins en danger qu'un autre dans son image. Il faut comprendre ce que veut dire ici ce mot. Tandis que la femme-objet s'identifie dès son enfance à l'image totale de son corps, le petit garçon trouve dans son pénis un *alter ego* : c'est dans son pénis que toute sa vie l'homme se reconnaît et qu'il se sent en danger. Le traumatisme narcissiste qu'il redoute, c'est la défaillance de son sexe : l'impossibilité de parvenir à l'érection, de s'y maintenir, de satisfaire sa partenaire. Cette crainte est moins angoissante dans la vie conjugale. Le sujet peut assez librement choisir le moment de faire l'amour. Une tentative avortée est facilement passée sous silence. La familiarité avec l'autre rend son jugement moins redoutable. Moins inquiet, l'homme marié est moins inhibé qu'un autre. C'est pourquoi beaucoup de couples très âgés conservent des activités sexuelles : des observations faites par des assistantes sociales et des sociologues confirment les enquêtes que j'ai citées.

Néanmoins, un assez grand nombre d'hommes mariés n'ont plus que des activités très ralenties ou nulles. Si leur involution sexuelle est prématurée, elle s'explique souvent par des causes étrangères à la sexualité : la fatigue physique ou mentale, les soucis, des infirmités ou, chez certains sujets, des excès de nourriture ou de boisson. Sexuellement, on sait que même jeune l'homme éprouve le besoin de changer de partenaire : la monotonie tue chez lui le désir. Âgé, il se fatigue d'une compagne trop connue, d'autant plus qu'elle a vieilli et ne lui paraît plus désirable. S'ils en ont la possibilité, beaucoup d'hommes âgés retrouvent une vigueur virile en échangeant leur ancienne partenaire contre une nouvelle qu'ils choisissent en général jeune.

Le veuvage provoque souvent un traumatisme qui détourne le veuf, pendant un temps plus ou moins long, ou définitivement, de toute activité sexuelle. Veufs et célibataires âgés trouvent beaucoup plus difficilement que les hommes mariés un exutoire à leur libido. La plupart ont perdu leur pouvoir de séduction : s'ils cherchent l'aventure, leurs tentatives tournent court. Et ils hésitent à s'y risquer. La morale sociale juge honteuses ou ridicules les frasques séniles. Rien ne les protège contre l'angoisse de l'échec. Restent les amours vénales : beaucoup y ont répugné toute leur vie ; elles leur apparaîtraient comme une abdication, un consentement à la déchéance sénile. Certains cependant y ont recours, soit qu'ils s'adressent à des prostituées, soit qu'ils aient une liaison avec des femmes qu'ils aident financièrement. Leur choix — abstinence ou activités — dépend de l'équilibre qui s'établit entre la violence de leurs pulsions et la force de leurs résistances.

Une solution à laquelle beaucoup se rallient, c'est l'onanisme. Un quart des sujets interrogés par *Sexology* disent s'y adonner depuis longtemps ou depuis l'âge de 60 ans : ces derniers y ont donc été ramenés par le vieillissement. Les statistiques indiquent par recoupement que, même parmi les hommes mariés, beaucoup y ont recours. Le coït est une opération beaucoup plus complexe et difficile que la masturbation puisqu'elle est un rapport à l'autre. Sans doute aussi beaucoup d'hommes âgés préfèrent-ils leurs fantasmes au corps abîmé de leur compagne. Et puis il arrive que soit par suite d'anciens complexes, soit parce que la conscience de son âge la détourne de l'amour, l'épouse se refuse. L'onanisme est alors l'exutoire le plus

commode.

Il serait intéressant de savoir à quel âge la femme paraît à l'homme âgé le plus désirable. Beaucoup la souhaitent très jeune : il est possible — toute considération d'argent mise à part — qu'ils soient exaucés, car certaines jeunes femmes sont gérontophiles. D'autres ne s'intéressent qu'aux femmes qui ont déjà vécu : les jeunes leur semblent insignifiantes. D'autres, auprès d'une partenaire trop jeune, se sentiraient gênés, indécents ou ridicules ; ils prendraient conscience avec trop de déplaisir du nombre de leurs années. Leur option dépend à la fois de ce qu'ils attendent de l'amour et de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes.

La condition sociale du sujet influe sur ses activités sexuelles. Elles se prolongent plus longtemps chez les travailleurs manuels que chez les intellectuels, chez les hommes dont le niveau de vie est bas que chez ceux des classes aisées. Les ouvriers, les paysans ont des désirs plus directs, moins asservis aux mythes érotiques que les bourgeois ; les corps de leurs femmes s'abîment vite sans qu'ils cessent de leur faire l'amour ; vieilles, elles leur sembleront moins déchues que dans le cas des privilégiés. D'autre part, ils ont moins de représentation d'eux-mêmes que les « cols blancs ». Et ils sont moins gênés par la censure sociale. Au fur et à mesure qu'on descend dans l'échelle sociale, l'indifférence à l'opinion grandit. Les vieillards qui vivent en marge des conventions — clochards et clochardes, pensionnaires d'asile — couchent ensemble sans vergogne, même devant témoins.

Enfin la vie sexuelle se prolonge d'autant plus qu'elle a été plus riche et plus heureuse. Si c'est par complaisance narcissiste que le sujet lui a accordé de la valeur, il l'interrompt dès qu'il cesse de se contempler avec satisfaction dans les yeux de ses partenaires. S'il a voulu affirmer sa virilité ou sa virtuosité, ou son pouvoir de séduction, ou triompher de rivaux, il sera parfois content de trouver dans l'âge une raison de dételer. Mais si ses activités sexuelles ont été spontanées et joyeuses, il tiendra à les poursuivre jusqu'à la limite de ses forces.

Cependant l'homme âgé ne trouve pas dans le coït un plaisir aussi violent que le jeune du fait que les deux étapes de l'éjaculation sont réduites à une seule : il n'a pas la poignante impression d'imminence qui marque le passage de la première à la seconde ; il n'a pas non

plus l'impression triomphale d'un jaillissement, d'une explosion : c'est un des mythes qui donnent son prix à l'acte sexuel masculin. Le vieillard, même encore capable d'une activité normale, cherche souvent des satisfactions indirectes ; à plus forte raison s'il est impuissant. Il prend plaisir à des lectures érotiques, à des œuvres d'art libertines, à des gauloiseries verbales, à fréquenter des jeunes femmes, à des contacts furtifs ; il se livre au fétichisme, au sado-masochisme, à des perversions diverses et, surtout après 80 ans, au voyeurisme. Ces déviations se comprennent facilement. À vrai dire, Freud a établi qu'il n'existe pas de sexualité « normale » ; elle est toujours « perverse[20] » dans la mesure où elle ne se détache pas de ses origines qui lui faisaient chercher une satisfaction non dans une activité spécifique mais dans le « gain du plaisir » attaché à des fonctions dépendant d'autres pulsions. La sexualité infantile est perverse polymorphe. On juge « normal » l'acte sexuel quand les activités partielles ne sont que des préparatifs de l'acte génital. Mais il suffit que le sujet s'attache excessivement au plaisir préliminaire pour glisser à la perversion. Normalement, la vue et les caresses jouent un grand rôle dans le coït ; elles s'accompagnent de fantasmes ; des composantes sado-masochistes interviennent ; le fétichisme s'indique souvent, vêtements et parures évoquant la présence du corps. Lorsque le plaisir génital est affaibli ou inexistant, ce sont tous ces éléments qui prennent la première place. Et souvent l'homme âgé leur accorde un très grand prix parce qu'ils manifestent la présence de cet univers érotique qui lui demeure précieux. Il continue à vivre dans un certain climat, à exister son corps dans un monde peuplé de corps. Là encore c'est souvent la timidité, la honte ou des difficultés extérieures qui le retiennent de se livrer à ce qu'on appelle ses « vices ».

Le désinvestissement génital amène souvent, disent les psychanalystes, une régression de la sexualité sénile au stade oral et au stade anal. Il est vrai que certains vieillards sont boulimiques ; sans doute est-ce pour compenser leur frustration érotique qu'ils se donnent maniaquement au plaisir de manger : mais peut-on considérer celui-ci comme ressortissant à la sexualité ? Même question pour l'« analité » du vieillard ; beaucoup sont en effet très préoccupés par leurs fonctions excrémentielles. Mais n'est-il pas abusif d'appeler sexuel tout rapport de l'individu avec ses fonctions

organiques ?

Même si nous refusons cette interprétation, la persistance d'une libido sénile est très fréquente ; elle se manifeste dans certains cas pathologiques. Dans les démences séniles où le cerveau détérioré n'est plus capable de contrôle, on voit se développer des délires érotiques. Atteints d'une tumeur au cerveau, des septuagénaires dont la conduite avait été jusque-là impeccable agressent en paroles ou en gestes les femmes de leur entourage. Certains faits divers sont révélateurs. Je n'en citerai qu'un qui date de mars 1969. Un P.-D.G. de 70 ans convoqua impérieusement à neuf heures du soir ses trois secrétaires. Elles crurent qu'il avait un travail urgent à leur confier et se rendirent chez lui. Elles le trouvèrent dans le jardin de sa villa, nu, tenant à la main un pistolet d'alarme. Il se précipita sur elles en criant : « Je suis le dieu Pan, Pan, Pan », et en tirant un coup de pistolet à chaque « Pan ». Elles s'enfuirent. Il raconta ensuite qu'il avait avalé une drogue qui l'avait mis en dispositions galantes mais dont l'effet s'était malheureusement vite dissipé. Le symbolisme des coups de pistolet est évident. Il est évident aussi que, s'il a pris une drogue, c'est qu'il était hanté par des fantasmes érotiques sans avoir la possibilité de les réaliser. Malheureusement, les journaux n'ont pas dit ce qui lui est arrivé par la suite.

Une question controversée, c'est de savoir si les perversions séniles entraînent fréquemment ou non des délits. Kinsey accepte l'idée assez répandue que les vieillards impuissants se rendent parfois coupables d'attentats contre des enfants. C'est aussi la thèse du docteur Destrem. L'érotisme des vieillards prend, dit-il, des formes voisines de l'impulsion pathologique. Ils se rendent coupables d'attentats aux mœurs : exhibitionnisme, caresses à des enfants. Ces allégations ont été énergiquement combattues. Selon le docteur Isadore Rubin[21], des enquêtes ont établi que, touchant les attentats aux mœurs, les époques critiques sont l'adolescence, les années situées entre 35 et 40 ans, les approches de la cinquantaine. Un spécialiste de puériculture, Donald Mulcock, a dressé les statistiques d'un certain nombre d'attentats dirigés contre des enfants : les hommes qui s'attaquent aux garçons le font entre 39 et 50 ans ; l'âge de ceux qui s'attaquent aux filles se situe entre 33 et 44 ans ; jamais elles n'ont été importunées par des hommes de plus de 63 ans ; à cet âge, un très petit nombre était attiré par les garçons. Cependant le

docteur Ey affirme[22] que la plupart des attentats sexuels commis contre des enfants que l'on observe dans la pratique médico-légale ont pour auteurs des vieillards. Sur l'exhibitionnisme dont souvent on les accuse, les opinions ne concordent pas non plus. Beaucoup de psychiatres admettent qu'il débute chez les adolescents, atteint son paroxysme vers 25 ans et ne se rencontre pratiquement jamais à l'état pur après 40 ans. Le docteur Dénard-Toulet estime que l'exhibitionnisme n'apparaît que dans la jeunesse ; il pourrait survivre chez le vieillard ; mais étant un grand névrosé, mal équipé pour vivre, l'exhibitionniste ne fait pas de vieux os. Il y a des exhibitionnistes sadiques qui mettent leur fierté à provoquer les femmes en montrant leur membre en érection : il est peu vraisemblable que parmi eux on compte des vieillards. Mais l'exhibitionniste type est un masochiste qui, sans aucune manoeuvre provocatrice, montre son sexe en état de flaccidité. Parmi ceux-ci, il y a des vieillards, affirme entre autres le docteur Ey.

En 1944, en Angleterre, examinant les registres des prisons, East constate que, pour la période 1929-1938, seulement 8,04 % des crimes sexuels sanctionnés par des détentions avaient été commis par des gens de plus de 60 ans. Une table dressée aux États-Unis montre le pourcentage, par âge, des délits commis en 1946 : sur une population de 100 000 habitants, le nombre des vieillards délinquants est infime ; pour les attentats sexuels le chiffre est un peu plus élevé, mais très minime si on le compare à celui des attentats perpétrés par des adultes.

J'ai personnellement connu un cas qui manifeste la persistance d'une vie sexuelle chez les vieillards et la répugnance qu'en éprouvent leurs enfants. M. Durand était un ancien professeur d'histoire, marié, plusieurs fois père et grand-père. Ç'avait été un bel homme, fier de son apparence, très aimé des femmes et en particulier de ses élèves. Par indifférence, son épouse avait plus ou moins fermé les yeux sur ces liaisons. Une de ses anciennes élèves, institutrice et célibataire, Mlle G., fut sa maîtresse quand il avait 65 ans. On chuchotait dans la famille qu'on les avait vus entrer ensemble dans des hôtels. Mlle G. fut nommée en Algérie. Quand elle en revint, M. Durand avait 85 ans. Il venait de perdre sa femme et il était désorienté parce que c'était elle

qui avait assumé la direction du ménage. Sa fille, une quinquagénaire qui l'aimait beaucoup et qui venait le voir tous les jours, lui avait trouvé une bonne dévouée, qu'elle connaissait depuis longtemps et qui s'installa dans son appartement. Il gardait toute sa tête : quand il réunissait chez lui d'anciens élèves, ce qu'il faisait assez souvent, il se montrait brillant. Physiquement, il n'était pas infirme mais il avait les jambes faibles ; dans la rue il avait peur de tomber, il fallait que quelqu'un le tienne par le bras. Jadis il avait été généreux et s'était peu soucié de l'argent. En vieillissant, il était devenu avare et angoissé. Auteur de quelques manuels qui se vendaient assez bien, il soupçonnait son éditeur de le voler. Il touchait une pension, mais incapable de comprendre ce qu'est une rentrée régulière, il se plaignait que certains mois fussent « mauvais », il se réjouissait quand le mois était « bon », alors qu'il encaissait toujours la même somme. Il souffrait de constipation et attachait une grande importance à ses fonctions intestinales. Il en parlait volontiers. Vers 85 ans, il avait l'habitude d'annoncer le soir : « Aujourd'hui ç'a été une bonne journée. » Ou au contraire avec un soupir : « Journée blanche aujourd'hui », selon qu'il avait été ou non à la selle. Autrefois, il passait ses vacances avec sa femme dans sa famille, chez des frères ou des cousins ; il se montrait extrêmement impérieux. À présent, il était accueilli pendant l'été par un de ses fils et il sentait qu'il leur était à charge. Cette dépendance l'humiliait. Contre son fils aîné Henri et la femme de celui-ci il avait développé une véritable haine.

Du jour où elle fut rentrée en France, Mlle G. passa le plus clair de son temps auprès de lui, sauf aux heures où sa fille venait le voir. On apprit par la bonne que souvent elle le masturbait : lui ne la touchait pas. Le soir, après l'avoir mis au lit, elle lui disait bonsoir en lui donnant une petite tape sur les fesses.

Les choses continuèrent ainsi pendant quelques années. À l'égard de ses fils, la rancune du vieil homme grandissait. Pendant un été, alors qu'il se trouvait dans la résidence de l'aîné, il prit un lavement et fit exprès de souiller les murs. Une autre fois, feignant de se tromper, il se soulagea dans un placard. À Paris il lui arriva vers 90 ans d'avoir des crises d'agitation. Il tenta deux ou trois fois de se jeter par la fenêtre. La famille décida que ces troubles avaient pour cause ses excès sexuels. La bonne n'avait-elle pas déclaré que Mlle G. le

masturbait « jusqu'au sang » ? On tint un conseil de famille. Les rapports de la bonne laissaient supposer que Mlle G. voulait emmener le vieillard chez elle. Le fils aîné prit sur lui de le kidnapper. On l'installa chez sa fille, dans la chambre d'un rez-de-chaussée qui donnait sur un jardin. La bonne s'occupait de lui. Il ne survécut qu'une année à cette transplantation et à la séparation qu'on lui infligeait. Il avait perdu la mémoire et il devint vraiment gâteux. Jamais il ne se révolta directement contre la violence qu'on lui avait faite. Parfois il feignait de s'émerveiller : « J'ai fait un voyage cette nuit. C'est curieux… j'ai quitté mon appartement et j'en retrouve un tout pareil… » Il disait à sa fille : « Merci de m'avoir arrangé un appartement qui ressemble tellement au mien. » (En fait, il n'y ressemblait pas du tout.) Il faisait de timides tentatives pour revoir Mlle G. Un jour il donna mille francs au fils de la bonne : « Il y avait une gentille dame l'an dernier. Tu ne sais pas comment elle s'appelait ? » Et aussi, sournoisement, il se vengeait de son entourage. De plus en plus préoccupé de ses fonctions intestinales, il demanda un jour — sûrement avec malice — à une cousine quinquagénaire : « Et alors, petite, comment fais-tu quand tu vas aux lieux ? Tu t'assieds ? — Oui, dit la cousine, le visage en feu. — Oui, et puis alors ? tu pousses… Et après ? tu t'essuies… Et puis tu prends ta canne et tu touilles ? » Il gardait des intérêts sexuels. Il racontait que sa fille recevait un amant. Un jour, feignant de ne pas la reconnaître, il lui fit des invites : « Dis donc, petite, on pourrait s'amuser tous les deux. » Il jouait de son gâtisme pour se venger de sa famille. Mais le fait est aussi qu'il avait la tête égarée. Il ne savait plus qui il était et il compensait cette ignorance par des fabulations : il racontait des voyages qu'il aurait faits la veille ou l'avant-veille. Au bout d'un an il se cassa le col du fémur et mourut dans les quarante-huit heures.

Mlle G. parvint à savoir où il était enterré. Elle se rendit au cimetière du village et passa vingt-quatre heures couchée de tout son long sur la tombe.

Nous possédons d'assez nombreux témoignages sur la vie sexuelle des hommes âgés. Elle dépend de leur vie passée et aussi de leur attitude à l'égard de leur vieillesse dans son ensemble et particulièrement à l'égard de leur image. Chateaubriand détestait, on

l'a vu, son vieux visage au point d'interdire qu'on fît son portrait. Dans la première partie d'*Amour et vieillesse — chants de tristesse*, qu'il écrivit à 61 ans, sans doute pour l'Occitanienne —, il repousse les tendres avances d'une jeune femme : « Si tu me dis que tu m'aimes comme un père, tu me feras horreur ; si tu prétends m'aimer comme un amant, je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme je verrai un rival préféré. Tes respects me feront sentir mes années, tes caresses me livreront à la jalousie la plus insensée… La vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur. Dans l'infortune, c'est pis encore… » « Vieilli sur la terre sans avoir rien perdu de ses rêves, de ses folies, de ses vagues tristesses, cherchant toujours ce qu'il ne peut trouver et joignant à ses anciens maux les désenchantements de l'expérience, la solitude des désirs, l'ennui du cœur, la disgrâce des années. Dis, n'aurai-je pas fourni aux démons dans ma personne l'idée d'un supplice qu'ils n'avaient pas encore inventé dans la région des douleurs éternelles ? » Cruellement sensible à la « disgrâce des années », une sorte de narcissisme inversé lui a dicté ce refus.

Goethe au contraire, satisfait à 65 ans de sa situation dans le monde, se regardait avec complaisance. Partant en voyage pour Wiesbaden, le pays de sa jeunesse, il aperçut en route un arc-en-ciel qui, voilé de brume, restait blanc. Il écrivit :

> « Ainsi vieillard alerte
> Ne te laisse pas attrister ;
> Malgré tes cheveux blancs
> Tu pourras encore aimer. »

Bien qu'il fût de tempérament froid — avec une importante composante homosexuelle — il avait toujours accordé une grande place à l'amour ; dans *Faust*, le héros rajeunit en partie afin de pouvoir de nouveau aimer ; inversement, Goethe attendait de l'amour une rénovation analogue à celle du serpent qui dépouille son ancienne peau ; « vieillard alerte », il avait besoin d'une jeune passion pour réchauffer son sang. Il la rencontra à Wiesbaden : son ami le banquier Willemer lui présenta la jeune femme de 30 ans qu'il venait d'épouser, Marianne. Belle, brillante, elle admirait passionnément Goethe et lui fit signer de beaux poèmes qu'elle écrivit auprès de lui. Il se prêta au jeu, puis il y fut pris et, comme il l'avait souhaité, il

pensa retrouver une nouvelle jeunesse. Il revint un an plus tard chez les Willemer ; mais la passion de Marianne l'effraya ; il la quitta pour ne plus la revoir. Ils correspondirent longtemps. Cette aventure lui inspira le « livre de Suleïka », morceau central du *Divan*.

Sa conduite fut beaucoup moins prudente quand, à Marienbad, à l'âge de 72 ans, il s'éprit de la ravissante Ulrique, qui en avait alors 17. La première année, en 1821, il se bornait à bavarder avec elle, à lui apporter des fleurs. Les années suivantes il passa presque tout son temps avec elle, s'ingéniant à prévenir tous ses désirs : « Es-tu contente, ma petite fille ? » demandait-il avec anxiété. Il tomba amoureux d'une pianiste polonaise, Mme Szymanowska, célèbre, élégante et très belle ; mais bientôt il revint à Ulrique. « Elle m'apparaît en cent attitudes diverses, et c'est chaque fois un nouveau plaisir », écrivit-il à la mère de la jeune fille. Peu à peu, sa passion grandit ; il souhaita l'épouser ; il consulta un médecin pour savoir si, étant donné son âge, il lui était déconseillé de se marier. Le grand-duc Charles-Auguste demanda pour lui la main d'Ulrique. Goethe n'obtint pas tout de suite de réponse. Il accompagna la famille à Carlsbad et fêta avec elle son anniversaire. Mais en les quittant, quelques jours plus tard, il sut que ces adieux étaient définitifs. Dans la voiture qui l'emportait, il écrivit un poème désespéré. Personne, dit-il, ni ses amis ni ses études ne pourront le consoler : « L'univers est perdu pour moi et je suis perdu à moi-même, moi qui jusqu'à présent étais le favori des dieux. Ils m'ont éprouvé, m'ont envoyé Pandore, si riche en trésors, mais plus riche encore en dangers ; ils m'ont poussé vers ses lèvres généreuses. Ils m'en séparent maintenant, me laissant anéanti. » Son fils, sa bru lui firent des scènes : ils craignaient pour leur héritage. Il eut la consolation de revoir la Szymanowska, venue donner un concert à Weimar. Le jour de son départ, au moment où la voiture s'éloigna il se mit à crier : « Courez ; ramenez-la-moi ! » Elle revint et il la serra dans ses bras en pleurant, sans dire un mot : il faisait ses adieux à l'amour, à la jeunesse. Il tomba malade, ou du moins s'alita, peut-être pour échapper à l'agitation qui régnait dans la maison, car le projet de mariage n'avait pas été définitivement abandonné. Son ami Zelter vint le voir et lui lut à haute voix, trois fois de suite, l'élégie que lui avait inspirée le refus d'Ulrique. Il consentit alors à se lever et guérit rapidement. Il inséra le poème dans un ensemble qu'il appela *Trilogie*

de la passion. Mais à partir de ce moment, les femmes n'existèrent plus pour lui ; il resta jusqu'à sa mort buté dans sa rancune.

Les amours des vieillards ne sont pas toujours vouées à l'échec, loin de là. Chez beaucoup d'entre eux la vie sexuelle s'est prolongée très tard. Le duc de Bouillon avait 66 ans quand naquit son fils, Turenne. Le père du célèbre duc de Richelieu se maria pour la troisième fois à 70 ans, en 1702. Le fils, âgé de 62 ans, gouverneur de Guyenne, menait une vie de débauche. Il séduisit dans sa vieillesse un grand nombre de jeunes femmes. À 78 ans, perruqué, maquillé, très maigre, il ressemblait, dit-on, à une tortue sortant la tête de sa carapace : cela ne l'empêchait pas d'avoir des liaisons avec des actrices de la Comédie-Française. Il avait une maîtresse en titre, et le soir courait les putains ; il les ramenait parfois chez lui et se plaisait à écouter leurs confidences. Marié à 84 ans, il recourait aux aphrodisiaques ; il engrossa sa femme ; en outre, il la trompait. Il conserva des activités sexuelles jusqu'à sa mort, à 92 ans. Marivaux se maria à 77 ans et eut une fille. Lakanal se maria à 77 ans et eut un fils.

Un exemple bien connu de verdeur sexuelle c'est celui de Tolstoï. À la fin de sa vie, il prêchait pour l'homme et pour la femme la chasteté complète. Cependant, à 69, à 70 ans, au retour de grandes randonnées à cheval il couchait avec sa femme. Toute la journée, il se promenait ensuite dans la maison d'un air guilleret.

La sexualité a tenu une grande place dans les années de jeunesse de Hugo et pendant sa maturité. Il était un peu voyeur. Dans ses vers, il se plaît à évoquer un faune guettant la nudité des nymphes, un collégien épiant à travers une cloison le coucher d'une grisette, une baigneuse déchaussée dont on aperçoit le pied nu, un fichu qui s'entrouvre, une robe qui se retrousse. À Guernesey, avec la complicité de sa femme, sous prétexte de suffocations nocturnes, il faisait coucher une bonne, en général jeune et agréable, dans une chambre voisine de la sienne ; parfois il faisait l'amour avec elle, mais il semble aussi — d'après ses carnets — qu'il la regardait se déshabiller sans qu'elle s'en doutât. Quand il publia à 63 ans *Les Chansons des rues et des bois*, Veuillot indigné le compara aux vieillards qui surprennent Suzanne au bain.

Ses carnets fournissent d'amples renseignements sur son érotisme sénile. Entre 63 et 68 ans, ses performances amoureuses ont été très

peu nombreuses : en moyenne une demi-douzaine par an. Mais ce chiffre s'est accru par la suite. Il n'avait plus de relations sexuelles avec Juliette ; il s'adressait en cachette à d'autres femmes, et souvent à des prostituées. Quand il résidait à Guernesey, il se rendait souvent au lieu-dit Fermain Bay, près de Hauteville House, pour ses plaisirs secrets. L'endroit est noté dans les carnets de 1867 quatre fois du 14 au 17 juin ; et aussi dans ses carnets de 1868. Guillemin a publié ceux de 1870 et 1871. Victor Hugo, pour déjouer la jalousie de Juliette, use de clés. *Poële* veut dire : poils. Suisses et saints : les seins ; *n* : nue ; *toda* : tout entière ; *osc* : un baiser ; *genua* : genou ; *pros* : prostituée. L'examen des carnets indique qu'il n'accomplissait que rarement l'acte sexuel complet : il se contentait le plus souvent de regarder la femme, dénudée entièrement ou en partie, de la caresser, de l'embrasser. Voici le détail de ses activités pendant l'été 1870 :

Fermain Bay. Nuit d'Young[23] Alice Cole[24] Poële et Charbon.	*29 juillet.*
Patte, poële. Suisses.	*31 juillet.*
Fermain Bay. Young. Suisse. Patte. Les saints.	*1er août.*
Fermain Bay.	*3 août.*
Départ fixé à ce matin. L. Y.[25].	*4 août.*
Secours à Mairat (pour Marie) rue Frochot 3. N. 5 francs.	*10 sept.*
Vu Enjolras[26]. *n.*	*13 sept.*
Secours à Berthet (Berthe) pros. 9 b Pigalle *n* 2 francs.	*17 sept.*
Vu Mme Godt. Poële.	*19 sept.*
Sec. à C. Montauban. Hébé *n* 10 francs.	
Secours à Mairat (Marie) chemisier, 2 francs.	*22 sept.*
Émile (Émilie) Taffari, rue du Cirque 21, au 6e no 1. Osc.	*23 sept.*
Revu après 20 ans A. Piteau. Toda.	*27 sept.*
Sec. à Zdé (Zoé) Tholozé, 0 fr. 50.	
Sec. à Louis (Louise) Lallié *n* 2 francs.	
Élabre Tholozé *n.* Sec. 5 francs.	*28 sept.*
Eugène, 9 *bis* rue Neuve-des-Martyrs. *n.* Sec. 3 francs.	*30 sept.*
A. C. Montauban. Sec. 10 francs.	*11 oct.*
Mme Olympe Audouard. Pointe des seins. Osc.	*5 oct.*

Et l'énumération continue. Presque chaque jour — et parfois deux fois par jour — un nom, une adresse, et une note : *n*, ou *osc*, ou

suisse, ou *poële*, ou *genua*. Les « secours » varient, sans doute selon l'importance des faveurs achetées.

L'été suivant il prit pour maîtresse Marie Mercier, femme d'un communard fusillé, qu'il avait fait engager par sa bru. Quand il s'installa en Luxembourg, elle s'y rendit ; elle avait 18 ans et il se plaisait à la regarder se baigner nue dans l'Our. Il la rejoignait souvent la nuit. Ses carnets sont pleins de notes triomphantes. Le 10 septembre : « Misma. Pecho (la gorge). Toda. » Le 11 : « Misma ; se ha dicho toma y tomo[27]. » Le 12 : « Ahora todos los días et a toda hora, misma Maria[28]. » Il la vit tous les soirs jusqu'à son départ pour Paris, le 23. Un an plus tard — il avait 70 ans — il dit à Burty qu'il avait du mal à présent à prononcer des discours : « Parler, ça me fatigue comme de faire l'amour trois fois. » Et après un moment de réflexion il rectifia : « Quatre, même. » De nombreuses admiratrices s'offrirent à lui, cette année-là. Sarah Bernhardt, alors jeune, belle, courtisée, se jeta à sa tête. Elle souhaitait peut-être un enfant de lui puisqu'il a noté dans ses carnets : « L'enfant ne sera pas fait. » Ce fut lui qui rechercha les faveurs de Judith Gauthier, âgée de 22 ans et renommée pour sa beauté. Elle lui céda. Il inscrivit sur son carnet : *toda*. Leur liaison fut brève car il partit pour Guernesey et tomba amoureux de Blanche, une jolie lingère de 22 ans que Juliette avait eu l'imprudence d'engager. Il lutta un peu contre ses désirs, puis se mit à écrire des vers pour elle. Elle se donna à lui. Juliette eut des soupçons, confessa Blanche, la chassa de Guernesey. Mais à Paris il la revit : *toda*. Il l'installa quai de La Tournelle et presque chaque jour il allait l'y rejoindre. Il aimait la contempler dans sa nudité. Il écrit dans *Océan* :

« Elle me dit : "Veux-tu que je reste en chemise ?"
Et je lui dis : "Jamais la femme n'est mieux mise
Que toute nue" […]
« Ce fut superbe. "Eh bien ! dit-elle, me voici."
Et devant Adonis, Vénus était ainsi. »

Ils faisaient de grandes promenades ensemble ; Hugo tenait à elle aussi bien sentimentalement que sexuellement et elle l'aimait passionnément. Parfois il avait des remords. Dans *Océan* encore, il écrit :

« Ô triste esprit humain par le corps possédé ! »

Soupçonneuse, Juliette le fit suivre par une agence de police privée et découvrit, le 19 septembre 1873, ce qu'elle appelle « ses honteuses aventures ». Elle s'enfuit loin de Paris, revint ; il jura de rompre et ne le fit pas. Cependant il avait de plus en plus de remords. Il ébaucha une comédie, *Philémon perverti* (vers 1877), où il s'accuse d'aller à ses plaisirs sans se soucier des larmes de la malheureuse Baucis :

« Prendre une jeune au lieu de la vieille qu'on a !
. . . . . .
Je sens que je vais être une horrible canaille. »

Rentrant chez lui, il trouve Baucis morte de douleur. Et la jeune Églé se moque de lui quand entre deux quintes de toux il multiplie les déclarations amoureuses. Il conclut que Philémon a été abusé par le diable alors qu'en Baucis s'incarnait un ange. Il continuait cependant à fréquenter des prostituées ; quand à 76 ans, le 28 juin 1878, il eut une légère congestion cérébrale, le médecin lui enjoignit de ralentir ses activités sexuelles. « Mais, docteur, reconnaissez que la nature devrait avertir », lui répondit-il. Jusqu'à la fin il ne désarma pas. Son carnet de 1885 enregistre encore cinq performances amoureuses, la dernière le 5 avril, quelques semaines avant sa mort. Sa santé avait cependant un peu décliné depuis son attaque.

L'image qu'il s'était toujours faite de la vieillesse l'autorisait à assumer ses désirs sexuels jusqu'à l'âge le plus avancé : sans doute pensait-il à Booz quand une jeune femme s'offrait. Pour Judith Gauthier, il écrivit le sonnet : *Ave, dea, moriturus te salutat*, où il lui dit :

« Nous sommes tous les deux voisins du ciel, Madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux. »

Loin d'être une tare, la vieillesse est à ses yeux un honneur ; elle rapproche de Dieu et s'accorde à tout ce qui est sublime : l'innocence, la beauté. Hugo vieux ne souffrait certainement d'aucun sentiment d'infériorité. Il ne s'aveugle pas pourtant ; c'est avec ironie qu'il

compare le couple qu'il forme avec Blanche à celui de Vénus et d'Adonis. Et le vieux Philémon est dérisoire quand il fait le joli cœur entre deux quintes de toux. N'empêche : il était fier de lui. « Je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue : les jeunes pousses sont de plus en plus fortes et vivaces. » Et puis il était aimé par de belles jeunes femmes : cela suffisait pour qu'il s'accordât le droit de les aimer. On comprend moins comment il conciliait son personnage de vieillard auguste avec sa quête furtive de plaisirs vénaux. Juliette les soupçonnait et en souffrait ; par moments, il se les reprochait : il continua cependant à les rechercher, même après l'avertissement du médecin. Étant donné la place qu'il avait accordée depuis son mariage à la sexualité, il se serait senti diminué s'il y avait renoncé ; ses « honteuses aventures », c'était un combat d'arrière-garde. Et surtout il estimait n'avoir de comptes à rendre qu'à soi-même : de toute sa vie, il n'avait jamais cédé à l'opinion ; s'il avait des envies, il les assouvissait.

Beaucoup d'exemples confirment qu'un homme âgé peut être sexuellement sollicité d'une manière impérieuse. Edmond de Goncourt notait dans son *Journal* : « *28 sept. 88.* En chemin de fer, tourmenté par un besoin de coït, je pensais à tout ce qu'on a dit, écrit, imprimé sur les *vieux cochons*, ces pauvres vieux cochons que mord encore à pleines dents l'animalcule spermatique. Est-ce notre faute si la nature a mis en nous d'une manière si impérieuse, si persistante, si entêtée, le désir du rapprochement avec l'autre sexe ? » Il avait 66 ans.

À 70 ans, le 8 juillet 1892, il écrit : « En ce moment la nuque de la femme, et la nuque ronde et la nuque frêle avec, sur la lumière de la chair, un indiscret tortil de cheveux frisottants, produit un effet aphrodisiaque sur moi. Je me surprends à suivre, pour le plaisir de la voir, une nuque comme d'autres suivent une jambe. »

Le 5 avril 1893 : « Est-il bête à mon âge d'être encore mordu par l'animal spermatique ! Voici 15 jours que ma pensée, je voulais la garder tout entière sur ma pièce, et voici 15 jours qu'elle me fabrique, sous le noir des paupières, des images érotiques qui enfoncent un peu celles de l'Arétin. »

Wells avait 60 ans quand, à la suite d'un échange de lettres, il tomba amoureux de Dolorès ; il l'aima à la passion et se découvrit des capacités sexuelles inconnues : « Il me fut révélé pour la première fois

de ma vie que j'étais un type étourdissant, un gaillard extraordinaire, un virtuose remarquable. Casanova certes ne m'arrivait pas à la cheville », écrivit-il avec amusement. Les choses se gâtèrent, il y eut des scènes pénibles, il en vint à ne plus supporter Dolorès et se sépara d'elle à 66 ans. Ce fut pour rencontrer celle qu'il appela Brylhil et pour qui il éprouva le plus violent amour de sa vie : amour partagé et qui dura longtemps.

Chez nos contemporains, les exemples abondent d'hommes âgés, liés ou mariés avec de jeunes femmes. Charlie Chaplin n'était plus jeune quand il épousa Oona dont il a eu plusieurs enfants. Picasso avait dépassé 60 ans quand il eut deux enfants de Françoise Gilot. Quitté par elle, il tomba amoureux de Jacqueline Roque et l'épousa. (À ce moment-là, il fit de très beaux dessins représentant une femme nue, superbe, en face d'un vieillard rabougri ou même d'un singe.) Ses photographies le représentaient alors plein de jeunesse et de vitalité ; il avait certainement une image favorable de lui-même, confirmée par l'amour de Jacqueline ; c'est une sorte de narcissisme au second degré qui l'incite à se caricaturer : dans sa singularité, il est si sûr de lui qu'il peut s'amuser à se moquer des vieillards amoureux, dans leur généralité. Il échappe au ridicule et à l'odieux de leurs prétentions au moment où il les dénonce. Pablo Casals a gardé à 90 ans une santé florissante. Henry Miller raconte : « Il se lève chaque jour de bonne heure, il va se promener sur la plage, à Porto Rico. Il revient et joue du Bach sur son piano pendant une demi-heure avant de faire trois heures de violoncelle. Il voyage et fait des conférences. » Il y a dix ans, à 80 ans, il épousa une de ses élèves qui en avait 20 : leur couple est demeuré uni. Miller lui-même, un journaliste le décrit comme « un jeune homme ridé, mais pétulant, crevant son entourage par sa vitalité, bronzé, heureux, décontracté ». À l'âge de 75 ans, il a épousé une Japonaise de 29 ans. Sexualité, santé, activité sont liées : on dirait que la vie de l'individu est programmée dès le départ ; à moins d'accidents venus de l'extérieur, son énergie vitale comme sa longévité sont inscrites dans son organisme.

Ces exemples confirment l'idée que la vie sexuelle se prolonge longtemps quand elle a été riche. Mais il arrive aussi qu'un homme, jusque-là assez indifférent aux femmes, découvre sur le tard les joies de la sexualité. Berenson — qui mourut à 94 ans — écrit : « Je n'ai commencé à prendre connaissance de la sexualité et de la vie animale

chez la femme qu'à l'époque de ce qu'on pourrait appeler ma vieillesse. »

Rodin, qui vivait depuis sa jeunesse avec Rose Beuret, qui avait eu un grand amour pour son élève Camille Claudel, mais qui au temps de sa maturité accordait peu de temps aux femmes, leur fait assidûment la cour vers 70 ans. « Je ne savais pas que méprisées à vingt ans, elles me charmeraient à soixante-dix », a-t-il dit. Il devenait de plus en plus sensible à leur séduction et accueillait sans contrôle toutes ses admiratrices. Pendant plusieurs années, il fut subjugué par une Américaine, mariée à un duc, assez âgée, pas belle, prétentieuse et ridicule, au dire des amis de Rodin. Rilke, son ancien secrétaire, se lamentait : « Chaque jour fait de sa vieillesse une chose grotesque et risible. » Il a fini au bout de six ans par rompre avec l'Américaine et revenir à Rose.

Trotsky, qui depuis l'âge de 55 ans se considérait comme vieux, a eu à 58 ans une curieuse crise d'érotisme. Deutscher raconte que dans les lettres qu'il écrit alors à sa femme, « sa vitalité fait irruption, ainsi que son désir sexuel pour Natalya. Il lui raconte qu'il vient juste de relire le passage des *Mémoires* de Tolstoï dans lequel celui-ci raconte comment, à l'âge de 70 ans, il revenait de ses chevauchées rempli de désir et de concupiscence pour sa femme. Et comment lui, Trotsky, âgé de 58 ans, rentrait de ses épuisantes escapades à cheval dans des dispositions analogues. Son désir pour elle lui fait employer l'argot du sexe, et il se sent interloqué de coucher sur le papier de tels mots pour la première fois de sa vie et de se conduire exactement comme un jeune cadet de l'armée. »

Un témoignage des plus saisissants sur la sexualité sénile, c'est celui de Tanizaki, dans ses deux romans largement autobiographiques, *La Confession impudique* et *Journal d'un vieux fou*. L'érotisme japonais mélange d'une manière singulière la pudeur et l'impudeur : on ne se déshabille pas pour faire l'amour ; mais des estampes, des livres décrivent de la manière la plus crue les différentes positions. Les œuvres de Tanizaki s'inscrivent dans cette tradition. La première a été composée en 1956. Le héros a 56 ans (l'auteur était plus âgé). C'est un professeur. Il couche avec sa femme une fois tous les dix jours : il en demeure épuisé pendant des heures

jusqu'à n'avoir la force de penser. Il a le fétichisme du pied féminin et s'irrite parce que sa femme ne lui permet que des étreintes très classiques et refuse de se dévêtir. Un soir où elle s'est évanouie pour avoir bu trop de cognac, il en profite pour éclairer avec une lampe son corps nu et l'étudier dans le détail. Il lèche ses doigts de pied. Il s'arrange pour la saouler les jours suivants : il photographie avec un polaroïd les diverses parties de son corps et colle les images dans son journal. Il y a du sadisme dans sa conduite, car il laisse traîner son journal afin que sa femme le lise ; mais il la soupçonne d'être consentante, de ruser avec lui comme il ruse avec elle : l'étrange plaisir qu'il en éprouve relève du masochisme. Par masochisme, il fait développer les photos de sa femme par un disciple, Kimura, qui sans doute la désire et que sans doute elle désire aussi. Il se fait faire des injections d'hormones mâles et s'injecte lui-même en cachette de l'hormone hypophysienne. Grâce à ce traitement, il devient de plus en plus libidineux, mais il craint pour sa santé. Il a des vertiges, des troubles de mémoire, une tension très élevée. Il pousse insidieusement Kimura et sa femme à avoir des relations érotiques très intimes, sinon complètes : la jalousie exaspère son plaisir. Sa femme sait que ses débordements sexuels risquent de le faire mourir, elle les encourage ; et de son côté il sait qu'elle les provoque en connaissance de cause. Le masochisme, le goût du danger rendent pour lui cette situation délicieuse. Une nuit, il laisse sa femme l'amener au paroxysme du plaisir, il la possède avec plus d'ardeur que jamais et meurt dans ses bras d'une attaque.

On retrouve dans le *Journal d'un vieux fou* cette relation : érotisme, mort, le danger exaspérant le plaisir. Cette fois le héros a 77 ans, à peu près l'âge de l'auteur, et sa vie sexuelle a été très riche. Il se sent légèrement attiré par les jeunes acteurs qui jouent des rôles de femmes : « Même si vous êtes impuissant, il semble qu'une vie sexuelle persiste », note-t-il. Il a eu quelques années plus tôt une légère congestion cérébrale : pour marcher, il doit s'appuyer ou sur une infirmière ou sur sa bru. Il se plaît à s'imaginer mort : la cérémonie, les larmes. « Je me demande ce que sera mon visage quand je serai mort. » Cette idée le hante. Et aussi il a l'obsession de la femme : « Je n'ai pas le désir de m'accrocher à la vie et pourtant, aussi longtemps que je suis vivant, je ne peux m'empêcher d'être attiré par l'autre sexe… Je suis devenu totalement impuissant, mais

j'éprouve du plaisir aux excitations sexuelles par tous les moyens dénaturés et indirects. » Il est tout le temps malade et se délecte à décrire ses infirmités, même les plus répugnantes, ainsi que la laideur de son visage. Sa tension est très élevée. Il mange et dort beaucoup. Il fait de l'élongation, parce que ses os déformés le font souffrir ; il éprouve dans les mains, les bras, les jambes des douleurs aiguës qui l'excitent sexuellement : « C'est bizarre, mais même quand j'ai mal j'ai des désirs sexuels, et même plus précisément quand j'ai mal… C'est là une tendance masochiste… Elle s'est développée dans mes années de vieillesse[29]. » Il aime les femmes qui lui donnent l'impression d'être cruelles. Sa bru — à qui il a fait un jour cadeau d'un beau sac, très coûteux — l'autorise à entrer dans la salle de bains pendant qu'elle prend sa douche et lui permet d'embrasser sa jambe au-dessous du genou. Un jour, il lui lèche la jambe du genou au talon et met ses orteils dans sa bouche. Ses yeux s'injectent, sa tension monte. « J'avais le visage en feu et le sang se précipitait dans ma tête comme si j'avais dû mourir d'apoplexie dans l'instant. Je m'imaginais vraiment que j'allais mourir. » Plus grandit sa peur, plus son excitation monte. Il recommence un autre jour, sa tension ne s'élève pas et son plaisir est moins grand. Il s'excite aussi sur les aventures amoureuses des autres, en particulier quand sa bru amène son amant à la maison. Les jeux érotiques sous la douche se poursuivent. Une fois il l'embrasse dans le cou pendant vingt minutes. Il lui donne un diamant de trois millions de yens alors qu'il refuse à sa fille le modeste emprunt que celle-ci sollicitait. Il se complaît à se montrer à Satsuki — sa bru — sans ses fausses dents : « Un chimpanzé aurait été moins hideux », dit-il. Il ajoute : « Plus le visage aperçu dans le miroir me paraissait laid, plus celui de Satsuki me semblait splendide. » Ici, la laideur de l'image, loin d'être un obstacle, est un excitant à cause du masochisme du héros. Un jour où ses os lui font vraiment mal, il gémit : « Satsuki, j'ai mal ! » Il éclate en sanglots, il bave, il aboie. Elle le gronde pour cette comédie. Il veut l'embrasser ; elle refuse et se borne à laisser tomber dans sa bouche une goutte de salive. Il prend de plus en plus de somnifères ; on lui fait des piqûres. Il décide de choisir l'endroit où on l'enterrera et part pour Kyoto avec l'infirmière et Satsuki. Il pense à faire sculpter sur sa tombe le corps de Satsuki, travestie en déesse Kannon : il aimerait reposer sous ses pieds. Il lui vient une autre idée : faire graver sur la pierre tombale

l'empreinte des pieds de sa bru en les faisant passer pour celles des pieds de Bouddha. Il entreprend d'exécuter lui-même l'estampage ; pour cela il badigeonne d'encre les pieds de Satsuki et atteint à un état d'excitation extrême. Sa tension monte dangereusement. Satsuki, qui s'est prêtée toute une journée à ses manigances, s'enfuit, excédée, le lendemain matin. Il a une attaque dont il se remet mais qui le laisse extrêmement diminué.

Le plus singulier dans ces deux romans c'est le rapport de la sexualité et de la mort. La littérature les a souvent rapprochées : l'idée de mort suscite un réflexe de vie. Éros et Thanatos sont classiquement associés. Mais je ne connais pas d'autre cas où un homme ait besoin, pour arriver au paroxysme du plaisir, de mettre en jeu sa propre vie.

Ces témoignages s'accordent avec les remarques générales qui les précèdent. L'impuissance n'exclut pas le désir. Celui-ci s'assouvit le plus souvent par des déviations où s'accusent les fantasmes de la maturité : le voyeurisme chez Hugo, le masochisme chez Tanizaki. Beaucoup d'hommes âgés recherchent des partenaires plus jeunes qu'eux. Les sujets chez qui la sexualité continue à jouer un grand rôle sont dotés d'une excellente santé et mènent une vie active.

Sur le rapport d'un vieillard avec son corps, son image, son sexe, nous possédons un document étonnant : le *Journal* de Léautaud. Il nous fournit une synthèse vivante des divers points de vue que nous avons considérés dans ce chapitre.

Léautaud s'était toujours regardé avec complaisance. À 41 ans, il note : « Je ne me trouve pas si laid. J'ai un visage même plutôt assez expressif, rien de banal. » Il reconnaît que c'est là le visage d'un homme de 41 ans, « un visage déjà marqué par la vie ». Par la suite, il répète souvent qu'il se sent plus jeune que son âge. C'est par autrui qu'il a eu la révélation de son vieillissement et il en a éprouvé une vive colère. Il avait 53 ans quand un employé de la gare parla de lui comme « d'un vieux petit monsieur ». Léautaud nota rageusement dans son *Journal :* « Petit vieux ! vieux monsieur ? Mais que diable, ai-je donc à ce point la berlue ? Je ne me trouve ni petit ni vieux monsieur. Je me trouve l'air d'un homme de 50 ans, certes, mais fort bien pour son âge. Je suis mince, je suis souple. Un vieux monsieur

dans cet état, qu'on m'en trouve ! » À 59 ans, il se considère d'un œil critique : « J'ai 40 ans comme dispositions physiques et morales. Quel dommage que le visage ne soit pas en rapport ! Mon manque de dents surtout. Pour mon âge, minceur, souplesse, agilité, démarche, je suis remarquable. Ce manque de dents gâte tout. Je n'oserais plus faire la cour à une femme. » Cela ne l'empêche pas de se mettre de nouveau en colère, à plus de 60 ans, parce qu'un jeune homme lui a cédé sa place dans le métro. « Ah ! le diable emporte la vieillesse, affreuse chose ! » On constate chez lui avec une particulière évidence l'impossibilité où se trouve l'homme âgé de réaliser sa vieillesse. Il note un jour anniversaire : « J'ai commencé aujourd'hui ma 64e année. Je ne me sens pas du tout un vieux monsieur. » Le vieux monsieur, c'est un autre, une certaine catégorie objectivement définie : il ne rencontre pas ce personnage dans son expérience intérieure. Par moments cependant l'âge lui pesait. Le 12 avril 1936, il écrivait : « Je ne suis pas gai sur ma santé, sur mon état d'esprit ; le chagrin de vieillir aussi. Cela surtout ! » Mais à 69 ans, il note : « Resté dans ma 70e année aussi vif, léger, souple, alerte, au possible. »

Il pouvait être content de lui : il tenait lui-même sa maison, s'occupait de ses bêtes, faisait à pied toutes ses courses, portait de lourds paniers de provisions, écrivait son *Journal* et ne connaissait pas la fatigue. « Je n'ai que ma vue qui devient mauvaise. Je n'ai pas bougé de ce que j'étais à 20 ans. J'ai gardé ma mémoire, ma vivacité d'esprit. »

Il n'en est que plus irritable lorsque les réactions d'autrui le rappellent à la réalité. Il avait 70 ans quand dans le métro une jeune femme déséquilibrée par le départ de la rame s'exclama : « Ah ! pardon, grand-père ! J'allais tomber sur vous. » Il nota, furieux : « Nom d'une pipe ! Mon âge se voit donc si bien sur ma figure ! Comme on se voit mal soi-même ! »

Le paradoxe c'est qu'il ne détestait pas être vieux. Il représente un de ces cas exceptionnels dont j'ai parlé, où la vieillesse coïncide avec un fantasme infantile : les vieillards l'avaient toujours intéressé. Il note, à 72 ans, le 7 mars 1942 : « Il vous vient une sorte de coquetterie, quand on est devenu un vieil homme, à être en bon état, resté mince, souple, alerte, le teint du visage demeuré le même, les articulations intactes, sans maladie ni déchéance physique ni

intellectuelle. »

Mais sa coquetterie exigeait que son âge ne fût pas visible à autrui : ce qui lui plaisait c'est de s'imaginer qu'il restait jeune malgré le poids des ans.

Par moments, d'ailleurs, il le supportait mal. Le 2 juillet 1942, il écrivait : « Soixante-douze ans et demi. J'ai beau me porter fort bien, la vieillesse m'affecte profondément, et la pensée de la mort. Ma vue est devenue très mauvaise. » Il a peur que les dents qui tiennent son appareil dentaire viennent à lâcher un jour : « Je serai joli alors !… Ce jour-là, je crois bien que je pourrai m'enfermer chez moi. » Un autre jour, il note : « Je voudrais tant n'avoir que cinquante ans, avec ma présente maturité et les connaissances acquises depuis. » « Se résigner, se contenter : maudite vieillesse. Elle est toute dans ces mots. »

Et puis sa satisfaction renaissait : « Je vieillis beaucoup de visage. Je commence à avoir la peau du menton striée de petites lignes. Hé ! c'est que je ne suis plus jeune. Le 18 janvier prochain, je commencerai ma 74e année. Je suis devenu — je me regardais tantôt à Paris dans les glaces — ce qui m'intéressait tant quand j'étais enfant, encore quand j'étais jeune, en réalité ce qui m'a intéressé toute ma vie : un vieil homme curieux, original d'aspect, de physionomie, au visage expressif, vêtu à une sorte d'ancienne mode, qu'on regarde, qu'on doit prendre pour un vieil acteur qui n'a pas réussi. »

Il était à juste titre fier de sa santé : « Quand on a atteint un certain âge, comme moi qui vais commencer ma 75e année dans quelques jours et qu'on est, comme moi qui ne connais pas la fatigue, resté en bon état, sauf pour l'amour, hélas ! on en prend une sorte de vanité. C'est presque avec pitié qu'on regarde la jeunesse. La jeunesse ? Ce n'est pas cela qui est important. C'est de vivre vieux. »

C'est tout à fait à la fin de sa vie, lorsque sa santé se délabre, qu'il cède au découragement. 25 février 1945 : « Je suis par terre à un point extrême. L'état de ma vue. Le vieillissement affreux que je constate sur mon visage. Le travail de mon *Journal* dans un tel retard. La médiocrité de ma vie. Je suis sans ressort, sans illusion. Le temps des plaisirs, même de cinq minutes, est vraiment passé. »

Il avait alors 75 ans et sa vie sexuelle s'était arrêtée. Mais, sauf dans ses toutes dernières années, une des raisons de sa fierté, c'est

qu'il avait conservé des désirs et la possibilité de les assouvir. On suit dans son *Journal* l'évolution de sa sexualité.

Il n'était devenu vraiment sensible aux femmes qu'aux approches de la cinquantaine. À 35 ans, il écrivait : « Je commence à déplorer d'avoir une nature qui me permet si peu d'user des femmes. » Le « feu sacré » lui manquait. « Je pense toujours trop à autre chose : à moi par exemple. » Il avait peur d'être impuissant et il avait l'acte bref : « Je ne donne pas de plaisir aux femmes, ayant fini en cinq minutes et ne pouvant jamais recommencer… Je n'aime dans l'amour que le dévergondage… On ne peut pas demander certaines choses à toutes les femmes. » Il a eu une longue liaison avec une certaine Bl… Il dit l'avoir beaucoup aimée, mais aussi que la vie commune avec elle était un enfer. Vers 40 ans, tout en demeurant assez froid, faute de savoir donner du plaisir à sa partenaire, il prend plaisir à voir des images de femmes nues. Cependant, quelques années plus tard, il parle avec mélancolie des « rares séances d'amour de ma vie qui m'ont fait vraiment plaisir ». Il se reproche d'être avec les femmes « timide, maladroit, brusque, trop sensible, toujours réfléchissant, laissant passer et perdant les meilleures occasions ». Tout changea quand il eut rencontré, à près de 50 ans, « une femme passionnée, merveilleusement organisée pour le plaisir, répondant tout à fait à mon goût dans ces choses », il se montra « presque brillant » alors que jusque-là, n'ayant connu que des femmes mal assorties à lui, il se figurait avoir peu de moyens. À partir de ce moment, la sexualité devint chez lui une obsession ; le 1er décembre 1923, il note : « Madame[30] a peut-être raison : mes envies répétées de faire l'amour sont peut-être d'ordre pathologique… Je mets cela sur le compte de la modération de toute ma vie, jusqu'à 40 ans passés, sur le grand goût que j'ai pour elle, qui fait que je ne peux voir un coin de sa personne sans avoir aussitôt envie… Je mets cela aussi sur le compte de bien des choses dont j'ai été privé, comme la nudité féminine pour laquelle il m'est venu un grand goût. Je suis même étonné quand je pense à ce que je suis devenu à l'égard de toutes ces choses… À aucune femme je n'ai fait toutes les caresses que je fais à Madame. » Quand l'été ils se séparent, l'abstinence lui pèse ; il se masturbe en pensant à elle : « Je suis enchanté, certes, d'être encore si ardent à mon âge, mais bigre de bigre, cela a joliment des inconvénients. » Madame était un peu plus âgée que lui : toute sa vie il n'avait aimé que des femmes mûres. Une

jeune vierge de 23 ans s'étant jetée à sa tête, il consentit à une aventure, mais sans aucun plaisir, et rompit tout de suite. À part cette incartade, il fut fidèle pendant des années à Madame. Il se plaisait à regarder leur couple dans un miroir pendant qu'ils faisaient l'amour. À partir de 1927, il doit se surveiller sexuellement : il se console en ayant avec la Panthère[31] des conversations grivoises. Il ne s'entend pas bien avec elle : « Ce sont les sens, c'est le vice qui nous attachent l'un à l'autre. Le reste est d'un mince ! » Mais il évoque avec satisfaction, en 1938 : « Dix-sept années de plaisir entre deux êtres aussi ardents et aussi osés l'un que l'autre dans leurs caresses et leurs propos dans le plaisir. » À 59 ans, sa liaison avec celle qu'il appelle maintenant le Fléau dure encore, bien qu'elle en ait 64. Les couples où la femme est beaucoup plus jeune que l'homme le choquent. « Moi, à 59 ans, je n'oserais pas parler de bagatelle à une femme de 30 ans. » Il trouve encore le Fléau très désirable et goûte vivement les « séances » qu'il tient avec elle. Cependant il se plaint : « Quand je fais l'amour, comme éjaculation, presque de l'eau ! » L'amour le fatigue et les médecins lui conseillent d'arrêter. Il se masturbe de temps en temps. Il écrit au Fléau des lettres érotiques et elle lui en envoie. Les mots écrits lui procurent une grande excitation. Il écrit le 25 septembre 1933 : « Je me retrouve extrêmement tourmenté par les idées amoureuses, comme j'étais lundi dernier… Je me regarde avec curiosité et inquiétude dans cet état. » En 1934, 1935, c'est la même situation : masturbation, lettres érotiques, « séances » avec le Fléau, autre liaison qui lui donne beaucoup de tourments avec une certaine C. N. Dans le *Journal* se multiplient les évocations érotiques. « Gare les jeux de l'amour. J'y suis encore diablement porté, même trop pour mon âge. » Il écrit le 13 août 1938 (déçu par C. N.) : « Je ne pense, jusqu'à en être tourmenté, qu'à faire l'amour avec une femme qui me ressemblerait, qui aurait mes goûts. »

Le 18 janvier 1939 : « Je vais certainement mieux quand je ne fais pas du tout l'amour. Non que je le fasse difficilement, au contraire ; mais c'est toujours une dépense et qui ne se compense pas aussi vite qu'il y a quelques années. »

« Ce qui me manque le plus, c'est la nudité féminine, les poses licencieuses et de faire minette. »

Le 17 février 1940, il écrit qu'il rêve de femmes : « Le visage, le corps d'une femme qui plaît. Je passe mes nuits dans des rêves

impossibles. »

À 69 ans passés, il se plaint de « jeûner ».

Il dit en parlant de sa jeunesse : « J'étais peu porté sur le plaisir sexuel, encore moins sur le plaisir de la vue d'un corps de femme dans tous ses détails, plaisir qui a pris pour moi après la 40e année un degré si grand, si vif. »

« Jusqu'à 66 ou 67 ans, je pouvais faire l'amour deux ou trois fois par semaine. »

À présent, il se plaint d'être fatigué cérébralement trois ou quatre jours après avoir fait l'amour. Mais il le fait encore et correspond avec trois de ses anciennes maîtresses. Il se désole parce que C. N. ne veut plus coucher avec lui. Il caresse des souvenirs amoureux et se complaît à les évoquer dans son *Journal*.

À 70 ans, il écrit : « La femme, l'amour me manquent énormément. » Il rappelle qu'il a fait l'amour ardemment de 47 à 63 ans avec le Fléau, puis deux ans avec C. N. « Je n'ai commencé à sentir le ralentissement qu'il y a trois ans. »

« Je peux encore faire l'amour. Je suis même triste, souvent, d'être privé de le faire, tout en me disant qu'il vaut certainement mieux que je m'abstienne. »

Le 29 septembre 1942 : « Je continue à être bien ridicule. Les choses de la femme, de l'amour me manquent affreusement. »

3 novembre : « Je suis dans des abîmes de tristesse d'être privé des choses de la femme et de l'amour. »

À 72 ans, il ébauche encore des idylles (qui n'ont pas de suite), il fait des rêves érotiques qui l'amènent à l'érection : « Je continue à passer mes nuits dans les meilleures dispositions. » Mais la même année il constate le déclin de sa sexualité.

« Il n'y a plus à se livrer aux exercices de l'amour quand le physique est mort ou à peu près. Même le plaisir de la vue, de faire des caresses est vite terminé, sans aucune ardeur pour recommencer. Il faut la chaleur physique pour goûter tout cela. »

On voit que chez lui le plaisir qui a subsisté le plus longtemps — plaisir d'ailleurs auquel depuis la quarantaine il attachait beaucoup de prix — c'est le plaisir de la vue. Quand celui-ci s'éteint, il considère que sa vie sexuelle est achevée. On voit aussi comme l'image de soi est liée à l'activité sexuelle. Il se sent « par terre à un point affreux » quand il ne peut plus goûter de plaisir. Cependant,

son narcissisme a survécu quelque temps au déclin de sa sexualité.

Chez les homosexuels aussi, on connaît des exemples de vieillesse amoureuse. Faut-il ranger parmi eux Michel-Ange ? Certains prétendent que sa passion pour Tommaso Cavalieri fut platonique ; mais les sonnets brûlants qu'il lui adressa du jour où il le rencontra — à 57 ans — jusqu'à sa mort traduisent, sublimées ou non, des émotions indubitablement sexuelles. Jouhandeau a certainement gardé longtemps des activités sexuelles puisqu'il est déjà vieux quand il écrit : « Embarrassé par une chasteté dont je n'ai encore ni le goût ni l'habitude, je ne sais quel usage on en peut faire, sans vertu ni parti pris. » À plus de 75 ans, Gide, dans son *Journal*, évoque des nuits passionnées : 3 avril 1944 : « Je ne parviens pas à mépriser les joies charnelles, et du reste ne m'y efforce guère. Une panne de l'avion… m'en permet une des plus vives, l'avant-dernier soir. »

24 janvier 1948 : « Aucune honte à la suite des voluptés faciles. »

Proust a laissé sur la vieillesse de M. de Charlus des pages évidemment écrites d'après des modèles de chair et d'os. Jeune, M. de Charlus affichait des manières viriles et les gens qui n'étaient pas au courant de ses mœurs lui attribuaient de grands succès auprès des femmes. Son orgueil aristocratique résistait à toutes ses dépravations. L'inversion n'apparaissait que comme un des éléments de sa forte personnalité. Revenant à Paris en 1914 après une longue absence, le narrateur remarque, marchant derrière deux zouaves, « un homme grand et gros, en feutre mou, en longue houppelande et sur la figure mauve duquel j'hésitais si je devais mettre le nom d'un acteur ou d'un peintre également connus par d'innombrables scandales sodomistes ». C'était M. de Charlus : « M. de Charlus était arrivé aussi loin qu'il était possible de soi-même, ou plutôt, il était lui-même si parfaitement masqué par ce qu'il était devenu et qui n'appartenait pas qu'à lui seul, mais à beaucoup d'autres invertis, qu'à la première minute je l'avais pris pour un autre d'entre eux. » Entièrement abandonné à son vice, il avait pris le goût des petits garçons et il voyait partout des homosexuels. Il se rendait souvent dans un hôtel louche que tenait Jupien : il se faisait enchaîner et rouer de coups par de jeunes garçons stipendiés qui l'insultaient tout en le fustigeant. Il ne vivait plus qu'avec des inférieurs et avait à peu

près renoncé à afficher des manières viriles. Cependant son acharnement à réclamer les entraves les plus solides, les accessoires les plus féroces, traduisait encore un rêve de virilité. Son cas était analogue à celui des hétérosexuels chez qui les fantasmes prennent une place prépondérante quand ils ont perdu, entièrement ou en partie, leur puissance sexuelle. Les rêves masochistes qu'il avait jadis contenus à présent l'envahissaient et il tentait de les réaliser. Plusieurs années plus tard, le narrateur le revit encore une fois. C'était un grand vieillard, mais il était resté coureur et s'arrangeait pour tromper la surveillance de Jupien, qui lui servait de garde-malade. Il avait des crises où il faisait sur ses mœurs des aveux sans fard, la parole étant devenue le substitut d'activités malgré tout très ralenties.

Biologiquement, la sexualité de la femme est moins atteinte par la vieillesse que celle de l'homme. C'est ce que remarque Brantôme dans le chapitre de la *Vie des dames galantes* qu'il consacre à « Aucunes dames vieilles qui aiment autant à faire l'amour comme les jeunes ». Tandis que l'homme à un certain âge n'est plus capable d'érection, la femme « en quelque âge qu'elle soit reçoit en soi comme une fournaise tout feu et toute matière ». Toute une tradition populaire a souligné ce contraste. Dans un des chants des *Joyeuses Muses de Calédonie*[32], une femme âgée se plaint de l'impuissance de son vieil époux ; elle regrette « les folles étreintes de leurs jeunes années » qui ne sont plus qu'un pâle souvenir, car au lit il ne pense plus qu'à dormir alors qu'elle se consume de désir. La science d'aujourd'hui confirme la validité de ces indications. Selon Kinsey, tout au long de sa vie il y a une plus grande stabilité sexuelle chez la femme que chez l'homme ; à 60 ans, ses possibilités de désir, de plaisir sont les mêmes qu'à 30. D'après Masters et Johnson, l'intensité de la réponse sexuelle diminue avec l'âge ; cependant la femme demeure capable d'atteindre l'orgasme, surtout si elle est l'objet d'une stimulation sexuelle efficace et régulière. Chez celles qui n'ont pas de rapports physiques fréquents, le coït provoque parfois des douleurs — pendant qu'il a lieu ou plus tard — ainsi que des phénomènes de dyspareunie et de dysurie : on ne sait pas si l'origine de ces troubles est physique ou psychologique. J'ajoute que la femme peut aimer faire l'amour même

si elle n'atteint pas l'orgasme : les « plaisirs préliminaires » comptent pour elle plus encore peut-être que pour les hommes. Elle est normalement moins sensible que l'homme à l'apparence de son partenaire et en conséquence moins gênée par son vieillissement. Encore que son rôle en amour ne soit pas aussi passif qu'on l'a prétendu parfois, elle n'a pas de défaillance précise à redouter. Rien n'empêche qu'elle ne garde des activités sexuelles jusqu'à ses derniers jours.

Cependant, toutes les enquêtes montrent que ses activités sont en fait moins nombreuses que celles des hommes. À 50 ans, selon Kinsey, 97 % des hommes ont encore une vie sexuelle et seulement 93 % des femmes ; à 60 ans, 94 % des hommes et seulement 80 % des femmes. C'est que socialement l'homme, à tout âge, est sujet et la femme un objet, un être relatif. Mariée, son destin est commandé par celui de son époux ; celui-ci a en moyenne quatre ans de plus qu'elle et chez lui le désir décroît. Ou s'il subsiste, il s'adresse à des femmes plus jeunes. Cependant, il est très difficile à la femme âgée d'avoir des partenaires extramaritaux. Elle plaît encore moins aux hommes que le vieil homme aux femmes. Dans son cas, la gérontophilie n'existe pas. Un homme jeune peut désirer une femme assez âgée pour être sa mère, mais non sa grand-mère. Aux yeux de tous, une femme de 70 ans a cessé d'être un objet érotique. Les amours vénales lui sont très difficiles : c'est très exceptionnellement qu'une vieille femme a les moyens et l'occasion de se payer un partenaire et en général la honte, la peur du qu'en-dira-t-on l'en détourne. Pour beaucoup de femmes âgées, cette frustration est pénible car elles restent tourmentées par des désirs. Elles les apaisent ordinairement par la masturbation. Une gynécologue m'a cité le cas d'une femme de 70 ans qui la suppliait de la guérir de cette pratique à laquelle elle se livrait jour et nuit.

Andrée Martinerie, interrogeant des femmes âgées, a recueilli des confidences intéressantes[33]. Mme F., grande bourgeoise de 68 ans, catholique militante, ayant cinq enfants et dix petits-enfants, lui a dit : « J'avais déjà 64 ans… Eh bien ! écoutez : quatre mois après la mort de mon mari, je suis descendue dans la rue, comme on se suicide, décidée à me donner au premier homme qui voudrait de moi. Personne n'a voulu de moi. Alors je suis rentrée. » À la question : « Vous avez pensé à vous remarier ? » Elle a répondu : « Je ne pense qu'à ça. Si j'osais je mettrais une annonce dans *Le Chasseur*

français… Plutôt un homme couvert d'infirmités que pas d'homme ! » À 60 ans, vivant à côté d'un mari infirme, Mme R. dit à propos du désir : « C'est vrai que ça ne passe pas. » Elle a quelquefois envie de se casser la tête contre les murs. Une lectrice de cette enquête a écrit au journal : « Je suis obligée de constater que malgré l'âge une femme reste une femme très longtemps. J'en parle savamment puisque j'ai 71 ans. Je suis restée veuve à 60 ans, la mort de mon mari avait été brutale, j'ai bien mis deux ans avant de réaliser. Puis j'ai répondu aux annonces matrimoniales. Je le reconnais un homme m'a manqué, que dis-je, me manque ; c'est effrayant cette vie sans but, sans affection, sans pouvoir s'épancher. J'en étais arrivée à me demander si j'étais bien normale. Votre enquête m'a soulagée… » La correspondante parle pudiquement d'« affection », de « s'épancher ». Mais le contexte indique que sa frustration a une dimension sexuelle[34].

L'idée que chez les femmes les pulsions sexuelles persistent longtemps est confirmée par les observations qu'on peut faire sur les homosexuelles. Certaines conservent des activités érotiques jusqu'à plus de 80 ans. Cela prouve qu'elles demeurent capables de désir alors que depuis longtemps elles ont cessé d'être aux yeux des hommes désirables.

C'est dire que la femme subit jusqu'au bout sa condition d'objet érotique. La chasteté ne lui est pas imposée par un destin physiologique mais par son statut d'être relatif. Néanmoins, il arrive qu'elle s'y condamne elle-même à cause de ces « barrières psychiques » dont j'ai parlé et dont le rôle est encore plus contraignant pour elle que pour l'homme. Elle est généralement en amour plus narcissiste que lui ; chez elle le narcissisme vise le corps tout entier ; à travers les caresses et le regard de son partenaire, elle prend délicieusement conscience de ce corps comme désirable. S'il continue à la désirer, elle s'accommodera avec indulgence de ses flétrissures. Mais au premier signe de froideur, elle sentira amèrement sa déchéance, elle prendra en dégoût son image et ne supportera plus de s'exposer aux yeux d'un autre. Cette timidité renforcera sa crainte de l'opinion : elle la sait sévère pour les femmes âgées qui ne jouent pas leur rôle d'aïeule sereine et désincarnée. Même si son mari la sollicite encore, un souci de décence profondément intériorisé peut l'amener à se dérober. Les femmes ont moins que les hommes recours à des diversions. Celles dont la vie

érotique a été très active et très libre compensent parfois leur abstinence par la crudité de leur vocabulaire, l'obscénité de leurs propos. Elles jouent plus ou moins les entremetteuses ou tout au moins elles épient avec une curiosité maniaque la vie sexuelle des jeunes femmes de leur entourage, elles sollicitent des confidences. Mais, en général, la répression porte aussi sur le langage. La femme âgée se veut décente dans ses conversations comme dans ses conduites. La sexualité ne se traduit plus guère que par sa manière de s'habiller, de se parer, par son goût pour des présences masculines. Elle a volontiers des rapports de discrète coquetterie avec des hommes plus jeunes qu'elle ; elle est sensible à des attentions démontrant que pour eux elle demeure une femme.

Cependant, chez les femmes aussi, la pathologie manifeste que les pulsions sexuelles sont refoulées, mais non éteintes. Les aliénistes ont remarqué que, dans les asiles, l'érotisme des sujets féminins augmente souvent avec l'âge. La démence sénile amène des délires érotiques, résultant d'un manque de contrôle cérébral. Dans d'autres psychoses se produit aussi un défoulement. Sur 110 femmes pensionnaires d'asile de plus de 60 ans, le docteur Georges Mahé a noté 20 cas d'érotisme aigu : masturbation publique, mimique du coït, propos obscènes, exhibitionnisme. Malheureusement, il n'indique pas le sens de ces manifestations, il ne les replace pas dans un contexte, nous ne savons pas *qui* sont les malades qui s'y livrent. Beaucoup d'internées ont des hallucinations génitales : viols, attouchements. Des femmes se croient enceintes à plus de 71 ans. Mme C, 70 ans, grand-mère, chante des chansons de corps de garde, elle se promène dans l'hôpital à demi nue en cherchant des hommes. L'érotisme est au centre de nombreux délires ou prétexte à des dépressions mélancoliques. E. Gehu parle d'une grand-mère de 83 ans hébergée dans une maison religieuse. Elle était exhibitionniste. Elle affichait des tendances homosexuelles aussi bien qu'hétérosexuelles. Elle attaquait les jeunes nonnes qui lui apportaient ses repas. Pendant cette crise, elle était lucide. Elle a fait ensuite de la confusion mentale. Elle a fini par retrouver ses esprits et des conduites normales. Sur ce cas aussi on souhaiterait des précisions. Toutes les observations que je viens de rapporter sont très insuffisantes. Du moins indiquent-elles que les femmes âgées ne sont pas plus que les hommes âgés « purifiées de leur corps ».

Ni l'Histoire ni la littérature ne nous ont laissé de témoignage valable sur la sexualité des femmes âgées. Le sujet est encore plus tabou que la sexualité des vieux mâles.

Il y a de nombreux cas où la libido ne se manifeste plus du tout chez l'individu âgé. A-t-il lieu de s'en féliciter, comme l'affirment les moralistes ? Rien de moins sûr. Cette mutilation en entraîne d'autres puisque sexualité, vitalité, activité sont indissolublement liées. Parfois l'affectivité même s'émousse quand tout désir est mort. À 63 ans, Rétif de La Bretonne écrit : « Mon cœur est mort avec les sens et si quelquefois il me prend un mouvement de tendresse, c'est une erreur comme celle des sauvages et des eunuques ; elle me laisse ensuite dans une tristesse profonde. » Il semblait à Bernard Shaw qu'en se désintéressant des femmes, il avait aussi perdu le goût de vivre : « Je vieillis rapidement. J'ai perdu tout intérêt à l'égard des femmes, et l'intérêt redoublé qu'elles me portent m'ennuie. Probablement je devrais mourir. »

Même Schopenhauer reconnaît : « On pourrait dire que le penchant sexuel une fois éteint, le véritable noyau de la vie est consumé et qu'il ne reste plus que l'enveloppe ; ou que la vie ressemble à une comédie dont la représentation commencée par des hommes vivants s'achèverait par des automates revêtus des mêmes costumes. » Pourtant, dans le même essai[35], il a dit que l'instinct sexuel provoque une « démence bénigne ». Il ne laisse à l'homme d'autre choix qu'entre la folie et la sclérose. En fait, ce qu'il appelle « démence », c'est l'élan même de la vie. Quand cet élan est brisé ou mort, on ne vit plus.

Le lien entre sexualité et créativité est particulièrement frappant : il est manifeste chez Hugo, Picasso et bien d'autres. Pour créer, il faut une certaine agressivité — « une certaine alacrité », dit Flaubert — qui a biologiquement sa source dans la libido[36]. Il faut aussi se sentir uni au monde par une chaleur affective qui s'éteint en même temps que les désirs charnels. Gide l'a bien compris, quand il écrit le 10 avril 1942 : « Il y eut un temps où tourmenté jusqu'à l'angoisse et hanté par le désir je priais : Ah, que vienne le temps où la chair réduite me laissera me donner tout entier à… Mais à qui se donner ? À l'art ? À la pensée "pure" ? À Dieu ? Quelle ignorance ! Quelle folie !

C'était croire que la flamme luira mieux de la lampe dont l'huile est tarie. Abstraite, ma pensée s'éteint ; c'est encore aujourd'hui ce que j'ai de charnel en moi qui l'alimente et je prie aujourd'hui : puissé-je demeurer charnel et désireux jusqu'à la mort. »

Il serait inexact d'affirmer que l'indifférence sexuelle entraîne nécessairement, dans tous les domaines, inertie et impuissance. Beaucoup d'exemples prouvent le contraire. Disons seulement qu'il y a une dimension de la vie qui disparaît quand manque le contact charnel avec le monde ; ceux qui conservent cette richesse jusque dans un âge avancé sont privilégiés.

*

Il y a une passion profondément enracinée dans la sexualité et que l'âge exaspère : la jalousie. Lagache a montré qu'elle résulte très souvent d'un déplacement affectif : le coiffeur dont les affaires périclitent se persuade que sa femme le trompe et l'accable de scènes. Or la vieillesse est une période de frustration généralisée ; elle engendre des ressentiments diffus qui peuvent se concrétiser sous forme de jalousie. D'autre part, la dégradation de la sexualité entraîne dans beaucoup de vieux couples des rancunes unilatérales ou réciproques qui sont susceptibles de se traduire par de la jalousie. On lit parfois dans les journaux qu'un septuagénaire a frappé ou tué par jalousie une vieille compagne, ou qu'il s'est battu avec un rival. Peut-être s'est-il vengé de la froideur de sa partenaire, ou de sa propre impuissance. Des femmes de plus de 70 ans sont traduites devant les tribunaux parce qu'elles se sont battues pour un vieil amant. Dans les asiles où les deux sexes se côtoient, il y a de violentes querelles provoquées par la jalousie.

Le docteur Balier et L.-H. Sébillotte ont constaté, d'après une enquête menée dans le XIIIe arrondissement, que les couples ont plus de difficultés à vieillir que les individus isolés parce que les relations affectives des époux s'exaspèrent et se détériorent. Le déclin de leur santé, l'isolement consécutif à la retraite et au départ des enfants les amènent à vivre presque exclusivement l'un par l'autre. Plus que jamais chacun demande à son conjoint protection et amour ; et chacun est moins que jamais capable de satisfaire cette demande. Cette insatisfaction permanente amène l'exigence d'une présence

physique constante, la jalousie, les persécutions. La séparation porte parfois un coup mortel à des individus qui littéralement ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. Mais la coexistence leur apporte plus de tourment que de bonheur.

Sauf dans les couples où la femme est beaucoup plus jeune que son partenaire, l'homme âgé a moins de raisons d'être jaloux que sa compagne : il garde des appétits sexuels alors qu'elle n'est plus un objet de désir. Ce sont deux cas de jalousie féminine que je vais décrire ; ceux de Juliette Drouet et de Sophie Tolstoï.

Toute sa vie Juliette a souffert des infidélités de Hugo : elles lui deviennent encore plus pénibles lorsqu'ils n'ont plus de rapports physiques. Elle se sent sans défense, vaincue, humiliée. Quand en 1873 Hugo a une histoire avec Blanche, Juliette, âgée de 69 ans, réagit avec une violence dont on ne trouve pas d'exemple dans son passé. Elle emprunte deux cents francs à des amis et le 23 septembre elle disparaît sans laisser d'adresse. Il la fait rechercher, affolé. On la retrouve à Bruxelles. Elle accepte de revenir. Il va l'attendre à la gare et ils se réconcilient. Quatre jours plus tard, elle lui envoie un de ses « gribouillis » : « Cher, cher bien-aimé ; depuis ces horribles huit jours passés dans le désespoir des damnés, c'est le premier jour aujourd'hui où, en même temps que mes yeux, ma bouche, mon cœur, mon âme s'ouvrent pour regarder Dieu, pour te sourire, pour te prier, pour te bénir. Cet horrible rêve est donc fini ! C'est bien vrai que tu m'aimes, que tu n'aimes que moi… » Mais le 16 octobre 1873 : « Je ne résisterai pas longtemps à ce conflit sans cesse renaissant de mon pauvre vieil amour aux prises avec les jeunes tentations qui te sont offertes… »

Sans doute avait-il revu Blanche après avoir promis de rompre : le contraste entre la jeunesse de la jolie lingère et sa propre vieillesse était insupportable à Juliette. C'est le même désespoir qu'elle exprime le 18 novembre 1873 : « Je ne veux pas te faire une scie de tes bonnes fortunes, mais je ne peux m'empêcher de sentir que mon vieil amour fait une triste figure au milieu de toutes ces cocottes à plumes et à bec, que veux-tu… À partir d'aujourd'hui je mets la clé de mon cœur sous la porte. »

11 mars 1874 : « Qui n'a pas le cœur de son âge, de son âge a tout le malheur.

« Cette épigraphe explique et excuse dans son cliché laconique le

trouble involontaire que j'apporte dans ta vie en souffrant moi-même comme une damnée… »

4 avril 1874 : « Pour moi l'infidélité ne commence pas à l'action seulement ; je la regarde comme déjà confirmée par le seul fait du désir. Cela posé, mon cher grand ami, je te prie de ne pas te gêner et de faire comme si je n'étais déjà plus là. »

Elle a ensuite un regain de gaieté.

11 avril 1874 : « Je me sens une verve de jeunesse qui tient probablement aux 70 printemps que j'ai absorbés et sans faire la petite bouche. » Mais la tristesse la reprend bientôt. Elle ne jalousait pas seulement les jeunes maîtresses de Hugo mais aussi sa famille. Il avait loué à Clichy un appartement de deux étages ; en bas se trouvaient les pièces de réception ; en haut, les chambres où il habitait avec sa bru et ses petits-enfants. Juliette s'était installée au même étage que lui ; la bru l'avait fait redescendre en alléguant que les enfants avaient besoin de place : « J'ai le cœur rempli de tristes pressentiments », écrit Juliette, le 7 mai 1874. « Cet étage qui nous sépare est comme un pont rompu entre nos deux cœurs… Je suis au désespoir et je me retiens pour ne pas pleurer à sanglots. »

Sans doute attache-t-elle tant d'importance à l'incident parce qu'elle sait que Hugo continue de lui être infidèle. Elle en souffre comme d'un manque d'amour ; mais aussi elle a honte pour Hugo dont on a vu en effet que la vie sexuelle n'était pas toujours reluisante.

21 juin 1874 : « On dirait que ce qui reste de mon pauvre cœur est le point de mire de toutes ces chasseresses du vice et de honteuses aventures ; quant à moi, je me déclare vaincue sans combat… » 5 heures : « Ce martyre de Sisyphe qui remonte tous les jours son amour au plus haut du ciel et qui le sent tomber tous les jours sur son cœur de tout son poids me fait horreur et je préfère mille fois la mort tout de suite à cet épouvantable supplice. Aie pitié de moi, laisse-moi partir… »

Il y a entre eux des scènes douloureuses, où elle souhaite une séparation.

28 juillet 1874 : « Tu n'es pas heureux, mon pauvre trop aimé, je ne le suis pas plus que toi. Tu souffres de la plaie vive de la femme qui va s'agrandissant toujours parce que tu n'as pas le courage de la cautériser une fois pour toutes. Moi je souffre de t'aimer trop. »

6 juillet 1875 : « Je t'assure que je souffrirais moins loin de toi, te sentant tranquille et heureux, que de sentir que ma présence est un obstacle de tous les instants à ton travail, à ta liberté, au calme et au doux repos de ta vie… tout vaut mieux pour ton cœur comme pour le mien que de sentir que je ne te suffis plus… »

1877 : « Découragée, je doute du ciel et de toi… »

Il ne s'assagit pas avec le temps et elle a du mal à concilier la haute idée qu'elle se fait de lui avec ses débauches séniles.

En juin 1878, après l'attaque de Hugo, Juliette, appuyée par Lockroy[37], le fit rompre avec Blanche : on terrorisa la malheureuse en lui disant que Hugo mourrait dans ses bras si elle ne le quittait pas. Juliette lui envoya de l'argent et Blanche se résigna à se marier[38]. Mais elle eut des remplaçantes. Au cours de l'été qu'ils passèrent à Guernesey la même année, Juliette écrit à Hugo le 20 août :

« Ton aube est pure, il faut que ton crépuscule soit vénérable et sacré. Je voudrais au prix de ce qui me reste à vivre te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge. »

Hugo avait beau lui écrire : « Je sens bien que mon âme est à ton âme », elle ne supportait pas qu'il continuât à recevoir des lettres de femme. La femme du secrétaire de Hugo rapporte que « tout lui était prétexte à querelle, même à Guernesey. Cette femme qui se serait fait tuer pour le maître se plaisait à le cribler de coups d'épingle… Un matin, une crise éclata au sujet d'une lettre écrite par une ancienne bonne. Mme Drouet avait ouvert la lettre ; d'où pleurs et grincements de dents… » Ayant trouvé une sacoche qui contenait cinq mille francs en pièces d'or, Juliette demanda quelles complaisances cet argent devait payer. Une autre fois elle retrouva de vieux calepins portant des noms de femmes : ce fut un drame. Il y en eut un autre quand elle apprit qu'il avait flâné dans la rue des bordels : elle voulut partir vivre à Iéna, avec son neveu.

Ils se réconcilièrent et elle s'installa à Paris, dans le même appartement que lui. Mais elle continua de se tourmenter ; elle écrivait le 10 novembre 1879 : « Crainte de me rappeler ce qui est arrivé, et d'entrevoir ce qui arrivera, je n'ose plus regarder ni devant, ni derrière, ni en toi, ni en moi ; j'ai peur. » Et le 11 novembre, elle lui reproche « tes sacrilèges et multiples tentatives de suicide ». Ses conduites lui semblaient non seulement « indignes » mais dangereuses.

Le 8 août 1880 : « Mon trop aimé je passe ma vie à recoller tant bien que mal les morceaux de mon idole, sans pouvoir en dissimuler les cassures. » Un jour où elle reconnut Blanche, aux aguets, avenue Victor-Hugo, elle entra dans une terrible colère. Par moments, elle était si triste et si découragée qu'elle cessait d'écrire ses « gribouillis ». Elle vécut aux côtés de Hugo jusqu'à sa mort, mais elle ne connut plus guère la paix.

Elle fut parfois — en particulier dans l'histoire de Blanche — une vieille maîtresse abusive ; mais on comprend sa désillusion. Elle avait imaginé qu'ils vieilliraient calmement côte à côte, tous deux lassés des plaisirs de la chair. Mais non. Ou bien il avait des liaisons dans lesquelles il engageait son cœur et elle souffrait qu'il ne fût pas tout à elle ; ou il se contentait de rencontres vénales qu'elle jugeait dégradantes. Ses larmes, ses criailleries avaient l'excuse d'un sincère et total amour.

La jalousie de Sophie Tolstoï était d'une tout autre nature. Elle avait toujours détesté coucher avec son mari et elle avait de bonne heure déplacé cette rancune en jalousie. Elle notait dès 1863 que la jalousie était chez elle une « maladie innée ». Tout au long de son *Journal*, elle répète : « Je suis dévorée par la jalousie. » Elle souffrait de sa situation « relative » à côté d'un homme à l'écrasante personnalité, et de sa vie retirée, austère, que ses multiples grossesses ne suffisaient pas à remplir. Elle détestait la campagne, les moujiks. Les moments les plus heureux de sa vie conjugale furent ceux où Tolstoï écrivit *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* : elle recopiait ses brouillons et se sentait unie à lui par cette collaboration. Quand il cessait d'écrire des romans, elle se sentait trahie. Mais surtout elle n'acceptait pas l'attitude de son mari à l'égard de l'argent. À partir de 1881, les préoccupations morales et sociales de Tolstoï prirent dans sa vie la première place. Il aurait voulu distribuer ses terres aux moujiks et renoncer à ses gains littéraires. Il se bornait, pour ne pas se mêler directement de l'exploitation de ses terres, à en abandonner la gestion à Sonia. En 1883, il fut entendu qu'elle éditerait elle-même les œuvres de son mari antérieures à 1881 — année de la « seconde naissance » de Tolstoï — et qu'elle toucherait les droits d'auteur. Par compensation, Tolstoï fonda avec son disciple préféré Tchertkov une maison d'édition, le Médiateur, qui diffuserait dans le peuple à bas prix des œuvres de qualité. Ces dispositions ne suffirent pas à

ramener la paix dans le ménage. Elle lui reprochait de sacrifier leurs enfants aux moujiks ; il détestait la vie trop confortable et mondaine qu'elle lui faisait mener. « Entre nous s'est engagée une lutte à mort », lui écrivit-il. Désormais il confia ses manuscrits à sa fille aînée, Macha. Sonia suffoqua de colère. « Il me tue systématiquement, il m'écarte de sa vie personnelle, ce qui me fait un mal affreux », notait-elle le 20 novembre 1890. Elle haïssait les tolstoïens, en particulier le favori, Tchertkov. *Sonate à Kreutzer*, où Tolstoï condamnait le mariage et prêchait la chasteté, accrut sa rancune. Les scènes deviennent de plus en plus violentes. Pour tranquilliser sa conscience, Tolstoï se démit de toute sa fortune, mobilière et immobilière, au profit de sa femme et de ses enfants. Cependant il décida que ses dernières œuvres tomberaient dans le domaine public : cette clause irrita Sonia au point qu'elle courut à la gare pour se jeter sous un train[39] ; elle ne se jeta pas. En janvier 1895, Tolstoï acheva *Maître et Serviteur*. Au lieu de le donner au Médiateur et à Sonia pour la collection des œuvres complètes, il le promit à une revue que dirigeait une femme : Sonia le soupçonna de vouloir la quitter pour cette « intrigante ». Elle avait 50 ans. Elle se précipita dans les rues de Moscou, cheveux défaits, pieds nus dans des pantoufles, afin de mourir de froid dans la neige. Tolstoï courut derrière elle et la fit rentrer. Elle repartit le lendemain : sa fille Macha la ramena à la maison. Une fois encore elle s'enfuit ; elle se fit conduire en fiacre à la gare de Koursk pour se jeter sous un train : son fils Serge et Macha la rattrapèrent. Tolstoï céda.

Cependant, il n'envisageait pas de la quitter. Un jour — il avait 67 ans — un disciple qui fauchait à côté de lui suggéra une séparation : dans l'excès de sa colère, Tolstoï le menaça de sa faux, puis il s'écroula en sanglotant. Quand Sonia eut 52 ans, son idylle, platonique, avec le musicien Taneïev exaspéra son mari : « Je n'ai pas dormi de la nuit, le cœur me fait mal… Je n'ai pas su maîtriser mon orgueil et mon indignation », écrit-il le 26 juillet 1896. Sans trêve il y avait entre eux à ce sujet des scènes, des récriminations, des explications, de vive voix, par lettre, par téléphone. Elle note : « La jalousie maladive qu'a manifestée Léon Nicolaïevitch à la nouvelle de l'arrivée de Taneïev m'a fait beaucoup de mal et m'a remplie d'effroi. » Il lui avait écrit en effet des lettres très dures : « Il est infiniment pénible et humiliant qu'un étranger tout à fait inutile et ne

présentant aucun intérêt gouverne actuellement notre vie. C'est horrible, horrible, ignoble et honteux. » « Ton rapprochement avec Taneïev me dégoûte… Si tu ne peux mettre fin à cet état de choses, séparons-nous. » Ils ne se séparèrent pas. Dans sa 70e année et le jour de ses 70 ans, il coucha encore avec elle.

Pendant quelques années, ils coexistèrent à peu près pacifiquement. Mais lorsqu'en 1908, après dix ans d'exil, Tchertkov revint en Russie, Sonia s'affola : tyrannique, sectaire, intrigant, le disciple avait sur le maître un ascendant qui risquait de nuire aux intérêts de la famille ; il s'appropriait les manuscrits de Tolstoï, il voulait capter son œuvre et le représenter, seul, aux yeux de la postérité. Interdit de séjour dans le gouvernement de Toula où se trouvait la propriété de Tolstoï, il réussit cependant à s'installer dans une isba assez proche pour que le maître vînt le voir à cheval. Sonia lui reprocha violemment ces visites. Elle craignait qu'il ne cédât tous ses droits d'auteur à Tchertkov. Il y eut une grande scène où elle exigea d'hériter de toutes les œuvres de son mari, antérieures ou non à 1881. Elle s'opposait aussi au voyage qu'il devait faire à Stockholm où se tenait un congrès mondial pour la paix. Il céda sur le second point, mais non sur le premier.

En juin 1910, Tolstoï alla passer quelques jours chez Tchertkov dont l'interdiction de séjour allait bientôt être levée, ce qui épouvanta Sonia. Elle envoya un télégramme, exigeant que son mari avançât d'un jour son retour : il refusa. En chemise de nuit, échevelée, sanglotante, elle se confia à son *Journal* : « Qu'est-ce que j'ai ? Crise d'hystérie, attaque de nerfs, angine de poitrine, commencement de folie ? Je ne sais… Il s'est amouraché d'une façon répugnante, sénile, de Tchertkov (s'éprendre des hommes était dans la ligne de sa jeunesse) et le voici prêt à faire ses quatre volontés… Je suis éperdument jalouse de Léon Tolstoï à l'égard de Tchertkov. Je sens qu'il m'a ôté tout ce dont j'ai vécu pendant quarante-huit années… Il me vient à l'idée d'aller à Stolbora et là de me coucher sous le train. » Tolstoï revenu, pendant des jours elle sanglota en lui reprochant son amour pour Tchertkov. Un matin, on la trouva à quatre pattes derrière une armoire, promenant autour de sa bouche une fiole d'opium qu'on lui arracha. Elle fit avouer à Tolstoï qu'il avait confié à Tchertkov ses journaux intimes des deux dernières années : elle se précipita dans le parc sous la pluie et au retour elle refusa de quitter

ses vêtements trempés : « Ainsi je prendrai froid, je mourrai. » Quelques jours plus tard, Tolstoï, sa fille Sacha et Tchertkov s'enfermèrent dans une chambre pour parler. Pieds nus pour faire moins de bruit, elle guetta derrière la porte du balcon : « Encore un complot contre moi ! » cria-t-elle. En effet. Ils discutaient d'un testament qui devait déshériter la famille au profit des moujiks et du public. Elle réclama âprement à Tchertkov la restitution des journaux. Le lendemain, il lui parut insupportable de voir Tolstoï et Tchertkov assis côte à côte sur un divan : « J'étais bouleversée de dépit et de jalousie », nota-t-elle le 5 juillet 1910. La nuit, elle imagina des rapports « contre nature » entre le vieil homme et son disciple. Dans la nuit du 10 au 11 juillet, après une nouvelle scène, elle cria : « Je tuerai Tchertkov » et se précipita dans le parc. Elle nota ensuite : « Je suis donc allée au jardin et suis restée deux heures couchée sur la terre humide, n'ayant qu'une robe légère. J'étais transie, mais je ne demandais et ne demande qu'à mourir. L'alarme fut donnée… Il est trois heures du matin, ni lui ni moi ne dormons. Nous ne nous sommes rien dit… »

15 juillet (elle a demandé à Tolstoï le reçu des journaux qu'on ira déposer à la banque) : « Il est entré dans une colère épouvantable et m'a dit : "Non, pour rien au monde, pour rien au monde !" et de s'enfuir aussitôt. Une terrible attaque de nerfs m'a de nouveau reprise, je voulais boire de l'opium, cette fois encore j'ai manqué de courage et trompé ignoblement L. N. en prétendant l'avoir bu ; lui ai sur-le-champ avoué ma tromperie, ai pleuré, sangloté… »

Quelques jours plus tard, elle écrivait : « J'ai envie de tuer Tchertkov, de crever son corps alourdi pour libérer l'âme de Léon Nicolaïevitch de son influence délétère. » Le lendemain, elle décida de quitter la maison : « Conspuée par ma fille, repoussée par mon mari, j'abandonne mon foyer puisque ma place y est occupée par un Tchertkov, et je n'y reviendrai plus, à moins qu'il ne s'en aille. » Elle rédigea un communiqué pour les journaux et partit pour Toula en voiture, avec dans son sac un revolver et un flacon d'opium. Son fils, rencontré à la gare, la ramena. Tolstoï écrivit à Tchertkov de cesser provisoirement ses visites mais des amis communs transmettaient des lettres : « Il y a entre toi et Tchertkov une correspondance d'amour secrète », cria Sonia à son mari. Plus elle prenait de l'âge, moins elle contrôlait ses obsessions. Elle avait perdu tout sens

critique et se convainquit qu'il existait des liens « coupables » entre Tchertkov et Tolstoï. Elle montra à celui-ci un passage d'un journal de jeunesse où il avait écrit : « Je n'ai jamais été amoureux d'une femme. Mais il m'est arrivé assez souvent de tomber amoureux d'un homme. » Exaspéré, il courut s'enfermer dans sa chambre. Elle répéta ses accusations d'homosexualité à son entourage. Ayant appris que les deux hommes se retrouvaient parfois dans un bois de sapins, elle les suivit en se cachant, elle les fit épier par les enfants du village. Elle fouillait dans les papiers de Tolstoï, à la recherche de preuves de son homosexualité. Un jour elle pensa à faire la paix avec Tchertkov. « Mais quand je songe que je reverrais sa figure et retrouverais sur le visage de L. N. la joie de le revoir, la souffrance à nouveau s'élève en mon âme ; j'ai envie de pleurer et une protestation hurle en moi. L'esprit du mal est en Tchertkov. »

Le 18 août, Tchertkov fut définitivement autorisé à séjourner dans le gouvernement de Toula : « C'est ma condamnation à mort ! Je tuerai Tchertkov. Je le ferai emprisonner. Ou lui, ou moi ! » Elle cherchait dans toute l'œuvre de Tolstoï des indices de son homosexualité. Elle notait cependant le 22 août : « Anniversaire de ma naissance. J'ai 66 ans et toujours la même énergie, la même ardente émotivité et à ce que disent les gens le même air de jeunesse. »

Se trouvant seule à Iasnaïa Poliana, elle entra dans le bureau de son mari, décrocha du mur les photos de Tchertkov et de Sacha et mit les siennes à la place. À son retour, Tolstoï remit dans son bureau les photos supprimées. Sonia écrit le 26 septembre : « Le fait que L. N. l'ait [le portrait de T.] remis en place m'a plongée de nouveau dans un affreux désespoir… Je l'enlevai, le déchirai en petits morceaux et le jetai dans les cabinets. Naturellement, L. N. s'est fâché… De nouveau j'eus un accès de désespoir, la jalousie de T. me reprit des plus violentes et encore une fois je pleurai jusqu'à l'épuisement et jusqu'au mal de tête. Je songeai au suicide. » Elle tira avec un pistolet-attrape deux coups que Tolstoï n'entendit pas.

Ayant découvert un des carnets où Tolstoï tenait un journal « pour moi seul », elle comprit qu'un testament avait été rédigé qui l'écartait de la succession. Elle écrivit à son mari une lettre furieuse. Elle essaya de l'attendrir en pleurant et en lui baisant les mains, afin qu'il modifie ses dernières volontés : en vain. Certaine que lorsqu'il

partait à cheval c'était pour rejoindre Tchertkov, elle alla se poster, le 16 octobre, dans un fossé, près de la maison de celui-ci sur laquelle elle braqua des jumelles. Tolstoï ne vint pas. Elle retourna à Iasnaïa Poliana et un domestique la découvrit, assise sur un banc et grelottante. De nouveau, elle supplia Tolstoï de ne plus revoir ce « dégoûtant » Tchertkov. Excédé, il décida de s'en aller et il lui laissa une lettre où il ne donnait pas son adresse. Elle écrivit dans son *Journal* :

28 octobre : « L. N. s'est enfui à l'improviste. Ô horreur ! Sa lettre pour qu'on ne le cherche pas, disant qu'il quitte à jamais sa vie paisible de vieillard. Aussitôt après en avoir lu une partie, j'ai dans mon désespoir couru me jeter dans l'étang voisin… »

Tolstoï était parti le matin en voiture avec le docteur Makovitsky, après avoir écrit un mot à sa femme. Ils prirent le train et s'arrêtèrent au monastère d'Optina. Il pensait louer une isba près d'un autre monastère, à Chamordino, quand sa fille Sacha, à qui il avait fait parvenir son adresse, vint le trouver, lui raconta les scènes d'hystérie de Sonia et lui conseilla de fuir plus loin. Ils reprirent le train accompagnés de Sacha et on connaît la fin : Tolstoï agonisant chez le chef de gare d'Astapovo, Sonia, alertée par les journalistes, rôdant autour de la maison sans qu'on lui permette d'entrer. Elle survécut neuf ans à son mari. Elle ne se réconcilia avec Sacha que peu avant sa mort, en 1919.

Nous voilà bien loin du couple idéal rêvé par Robert Burns. Même pour les couples qui ont vécu heureux et unis, la vieillesse est souvent un élément de déséquilibre. Chez ceux qui étaient déchirés par des conflits qu'ils surmontaient tant bien que mal, l'âge exaspère les antagonismes. La fuite de Juliette, sa dureté à l'égard de Blanche n'ont pas d'équivalent dans sa jeunesse ni dans son âge mûr. La violence de Sonia, son délire paranoïaque atteignent au paroxysme dans les dernières années de sa vie conjugale. Cette escalade s'explique en partie parce que la frustration ressentie par le vieillard provoque chez lui des conduites de revendication et d'agressivité. Sans doute aussi la brièveté de son avenir l'amène-t-il à multiplier au présent ses exigences : l'amour, la confiance, toutes les satisfactions qu'il réclame, il faut qu'il les obtienne tout de suite ou jamais. Cette impatience ne lui permet pas de rien tolérer qui le contrarie. Nous ne pourrons entièrement comprendre la jalousie sénile que si nous

avons examiné dans sa totalité l'expérience vécue par le vieillard.

1. Caisse nationale des retraites ouvrières.

2. Elle veut dire le doyennat.

3. Diderot encore jeune exprime une idée analogue dans *Le Rêve de d'Alembert* : « Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté en ce monde comme au premier moment de votre naissance ! vous n'auriez plus été vous, ni pour les autres, ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous… Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore de lui-même au-dedans qu'à l'extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus doux et les plus violents ? »

4. Cette femme remarquable fut aimée de Nietzsche, de Rilke, de beaucoup d'autres. Disciple et amie de Freud, celui-ci accueillit avec beaucoup d'estime ses contributions à la psychanalyse.

5. *L'Être et le Néant*.

6. La ménopause est éprouvée physiquement par la femme ; mais elle a lieu bien avant la vieillesse.

7. Dans certains cas pathologiques, le refus va jusqu'à une perversion de la perception et de la mémoire. Ainsi dans le cas de Noémie présenté par le professeur Delay. À 64 ans, elle disait avec conviction : « Je suis une petite fille, j'ai 8 ans », ou « 10 ans », ou quelquefois « 16 ans ». On objectait : « Mais vous avez des cheveux blancs. — Il y en a qui blanchissent de bonne heure. » Elle se croyait reportée à l'enfance et vivait comme présentes des scènes de son passé. C'est le phénomène d'ecmnésie.

8. Le thème poétique « À une belle vieille », souvent exploité en différents siècles et différents pays, c'est celui d'une ancienne belle qui a cessé de l'être en devenant vieille. Je ne connais qu'une exception : l'*Ode à une belle vieille* de Maynard. Cf. ici.

9. Il arrive qu'aucune option ne soit permise. Le sujet est victime d'une attaque ou d'une graduelle décomposition physique qui aboutit à la décrépitude. Ainsi finit Rodin à 77 ans, À partir de 67 ans, sa santé commença à décliner ; il traversait des moments de prostration. Une première attaque, à 72 ans, le laissa sombre, hargneux et mentalement diminué. Après la seconde, il se retrouva gâteux : il ne savait plus où il était, il ne reconnaissait pas Rose Beuret, la compagne de toute sa vie. De tels cas relèvent de la gériatrie et n'ont rien à nous apprendre du point de vue de l'expérience intérieure.

10. Cf. Ruzzante : « La vieillesse est une mare où se rassemblent toutes les eaux malsaines et qui n'a point d'autre écoulement que la mort. »

11. Le docteur Longueville, médecin du Groupe d'études du 3e âge

sportif, cite un nageur de 63 ans qui plonge 60 fois d'un tremplin de 3 mètres malgré une fibrillation auriculaire et une hypertrophie vasculaire gauche ; un parachutiste de 60 ans qui a une sclérose coronarienne ; un cycliste de 85 ans qui fait 30 kilomètres par jour bien que présentant des séquelles d'un infarctus du myocarde. Etc.

12. Spiritualiste, moraliste, traditionaliste, il croyait en Dieu et Mme de Chastenay a dit qu'« en lui tout était âme ». Ce qui ne l'empêcha pas de faire un mariage d'argent, de devenir grand maître de l'Université, de mourir nanti et décoré. Il a dit aussi : « Le soir de la vie apporte avec soi sa lampe. »

13. *Vocabulaire de la psychanalyse*, J. Laplanche et J.-B. Pontalis.

14. *L'Être et le Néant*.

15. Ce sont surtout les hommes qui, pour garder leurs capacités d'érection, recourent aux « électuaires », aux « dragées d'Hercule », aux traitements hormonaux. Aujourd'hui des femmes suivent des traitements pour retarder la ménopause. Mais quand celle-ci s'est produite, si elles gardent le souci de rester jeunes, elles n'ont pas celui de conserver une « vigueur » sexuelle.

16. On a vu que Saint-Évremond avance une opinion contraire ; on serait d'autant plus porté à aimer qu'on s'aimerait moins. Mais il parlait de l'amour platonique.

17. Le docteur Runciman a présenté en décembre 1968, devant le XXIIe Congrès de l'Association médicale des États-Unis, les résultats de l'enquête qu'il a menée auprès de 200 personnes de 40 à 89 ans. Il conclut que ce sont des « barrières psychologiques » qui arrêtent les activités sexuelles des gens âgés. Ils sont victimes — surtout les femmes — de tabous et d'inhibitions relevant d'une morale victorienne.

18. Voir Appendice IV.

19. Il faut assimiler à un mariage les liaisons solidement établies.

20. Bien entendu le mot n'implique ici aucun jugement moral.

21. *L'Amour après soixante ans*.

22. *Manuel de psychiatrie*.

23. Young était une femme de chambre à qui font allusion les carnets de 1867 et 1868.

24. Citée le 23 et le 30 mars 1870.

25. Louise Young.

26. Louise Michel.

27. Elle a dit : prends, et je prends.

28. À présent, tous les jours et à toute heure, la même Marie.

29. Dans tous les romans antérieurs de Tanizaki, on trouve des indications de masochisme.

30. Un des noms qu'il donne à sa maîtresse.

31. Un des noms qu'il donne à sa maîtresse.

32. Chants populaires écossais recueillis au XVIIIe siècle.

33. Citées dans *Elle* en mars 1969.

34. Une réaction typique c'est celle d'une jeune femme qui a écrit à *Elle* : « Dans un groupe de jeunes nous avons bien ri du cas de l'ardente veuve militante de l'Action catholique pour laquelle "le désir ne passe pas"… Ne pourriez-vous mener une enquête prochainement sur l'amour et le quatrième âge de la femme ? C'est-à-dire celles qui ont entre 80 et 120 ans ? » La jeunesse se scandalise si les gens âgés, et surtout les femmes, ont encore une vie sexuelle.

35. *De la différence des âges*.

36. Nous y reviendrons quand nous parlerons de la créativité des vieillards.

37. Le second mari d'Adèle, veuve de Charles Hugo.

38. Elle fut inconsolable. Elle allait voir des amis de Hugo pour parler de lui. Elle guettait ses sorties pour l'apercevoir de loin. Après la mort de Juliette elle essaya de renouer, mais les amis de Hugo interceptèrent ses lettres.

39. Elle voulait imiter Anna Karénine.

Chapitre VI

Temps, activité, histoire

Exister, pour la réalité humaine, c'est se temporaliser : au présent nous visons l'avenir par des projets qui dépassent notre passé où nos activités retombent, figées et chargées d'exigences inertes. L'âge modifie notre rapport au temps ; au fil des années, notre avenir se raccourcit tandis que notre passé s'alourdit. On peut définir le vieillard comme un individu qui a une longue vie derrière lui et devant lui une espérance de survie très limitée. Les conséquences de ces changements se répercutent les unes sur les autres pour engendrer une situation, variable selon l'histoire antérieure de l'individu, mais dont on peut dégager des constantes.

Et d'abord, qu'est-ce qu'*avoir* sa vie derrière soi ? Sartre l'a expliqué dans *L'Être et le Néant* : on ne possède pas son passé comme on possède une chose qu'on peut tenir dans sa main et regarder sous toutes ses faces. Mon passé, c'est l'en-soi que je suis en tant que dépassé ; pour l'avoir il faut que je le maintienne à l'existence par un projet ; si ce projet est de le connaître, il faut que je le présentifie en me le remémorant. Il y a dans le souvenir une sorte de magie à laquelle on est sensible à tout âge. Le passé a été vécu sur le mode du *pour-soi* et pourtant il est devenu *en-soi* ; il nous semble atteindre en lui cette impossible synthèse de l'en-soi et du pour-soi à laquelle aspire toujours vainement l'existence[1]. Mais ce sont surtout les gens âgés qui l'évoquent avec complaisance, « Ils vivent plus par le souvenir que par l'espoir », notait Aristote. Dans les *Mémoires intérieurs* et les *Nouveaux Mémoires intérieurs*, Mauriac se penche souvent avec nostalgie sur le petit garçon qu'il a été et dont l'univers lui paraît plus réel que le monde d'aujourd'hui. Dans un récent *Bloc-*

notes, il écrivait : « Le vieil homme, même s'il ne retombe pas en enfance, y retourne en secret, se donne le plaisir d'appeler maman à mi-voix. » Cette prédilection pour les jours anciens est un trait qu'on rencontre chez la plupart des vieillards, et c'est même par là que souvent leur âge se fait sentir avec le plus d'évidence. Comment s'explique-t-elle ? Et dans quelle mesure peuvent-ils « retrouver le temps perdu » ?

« C'est le futur qui décide si le passé est vivant ou non », remarque Sartre. Un homme qui a pour projet de progresser décolle de son passé ; il définit son ancien moi comme le moi qu'il n'est plus et s'en désintéresse. Au contraire, le projet de certains pour-soi implique le refus du temps et une étroite solidarité avec le passé. La plupart des vieillards se trouvent dans ce cas ; ils refusent le temps parce qu'ils ne veulent pas déchoir ; ils définissent leur ancien moi comme celui qu'ils continuent d'être : ils affirment leur solidarité avec leur jeunesse. Même s'ils ont surmonté la crise d'identification et accepté une nouvelle image d'eux-mêmes — la bonne grand-mère, le retraité, le vieil écrivain — chacun garde intimement la conviction d'être demeuré immuable : en évoquant des souvenirs, ils justifient cette assurance. Aux dégradations de la sénescence, ils opposent une immuable essence et inlassablement ils se racontent cet être qu'ils furent et qui survit en eux. Parfois, ils choisissent de se reconnaître dans le personnage qui les flatte le plus : ils sont à jamais cet ancien combattant, cette femme adulée, cette mère admirable. Ou ils ressuscitent la fraîcheur de leur adolescence, de leur première jeunesse. De préférence ils se tournent comme Mauriac vers la période où le monde a pris pour eux son visage, où s'est défini l'homme qu'ils sont devenus : l'enfance. Toute leur vie — à 30 ans, à 50 ans — ils ont continué d'être cet enfant tout en ne l'étant plus. Au moment où ils le retrouvent et se confondent avec lui, ils ont aussi bien 30 ans, ou 50 ans, que 80 : ils échappent à l'âge.

Mais que peuvent-ils retrouver ? Dans quelle mesure la mémoire nous permet-elle de récupérer nos vies ?

Le professeur Delay[2] en distingue, à juste titre, trois formes. La première, c'est la mémoire sensori-motrice, dans laquelle la reconnaissance est agie et non pensée ; elle comporte un ensemble de montages, d'automatismes, qui obéissent aux lois de l'habitude et elle demeure normalement intacte dans la vieillesse. La seconde, c'est la

mémoire autistique, régie par la loi du dynamisme inconscient, qui actualise le passé dans les rêves et les délires sur un mode paralogique et affectif. Le sujet n'a pas conscience de se souvenir, il revit au présent des impressions passées. (J'ajouterai qu'il est possible jusqu'à un certain point d'utiliser cette mémoire pour parvenir à une reconnaissance qui pose le passé comme tel : c'est ce que tente la psychanalyse.) La troisième forme, c'est la mémoire sociale, opération mentale qui, à partir de données physiologiques, d'images et d'un certain savoir, reconstruit et localise les faits passés, en utilisant les catégories logiques. Seule cette dernière nous permet dans une certaine mesure de nous raconter notre histoire. Pour mener ce travail à bien, beaucoup de conditions sont requises.

Il faut d'abord que cette histoire ait été fixée. On sait que la mémoire exige l'oubli ; si nous enregistrions tout, nous ne disposerions de rien. Beaucoup d'événements n'ont pas été retenus ou ont été oblitérés par d'autres. Si je prends mon propre exemple — et je peux le faire ici, car ce qui est valable pour moi l'est a fortiori pour des gens plus âgés — il m'arrive souvent en parlant avec ma sœur ou avec Sartre de découvrir dans mon passé d'énormes lacunes. Sartre m'a raconté par exemple la soirée où nous avons appris l'entrée en guerre de l'U.R.S.S. : un peu partout, on entendait des voix qui chantaient *L'Internationale*. Ces heures ont compté pour moi et il ne m'en reste rien.

D'autre part, il faut que les circuits nerveux permettant la reviviscence des images demeurent intacts. Certaines maladies — entre autres la démence sénile, l'athérosclérose cérébrale — en détruisent un grand nombre. Même un homme encore bien portant peut être affecté de lésions assez graves. Berenson s'en plaint : « À 75 ans, il m'arrive d'étranges phénomènes ; tant de ces choses qui hier encore semblaient faire partie de mon mobilier intellectuel ont disparu et se sont évanouies avant que j'aie pu m'en rendre compte !… De grands pans de mémoire s'effondrent et se dissipent dans l'oubli. Pourquoi ? Comment ? »

Les images dont nous disposons sont bien loin d'avoir la richesse de leur objet. L'image, c'est la visée d'un objet absent à travers un *analogon* organique et affectif. Il y a en elle, selon le mot de Sartre, « une espèce de pauvreté essentielle ». Alain remarque que l'on ne peut pas, sur l'image du Panthéon, essayer même d'en compter les

colonnes. L'image n'obéit pas forcément au principe d'identité ; elle livre l'objet dans sa généralité ; elle se donne dans un temps et un espace irréels. Elle ne saurait donc ressusciter pour nous le monde réel d'où elle émane et c'est pourquoi si souvent des images surgissent qu'on ne sait pas où situer. Il m'est arrivé, quand j'écrivais mes *Mémoires*, de revoir avec vivacité des scènes que, faute de coordonnées, il m'a été impossible d'intégrer à mon récit et que j'ai renoncé à raconter.

« Les souvenirs dans le grand âge sont des fourmis dont la fourmilière est détruite, écrit Mauriac. Le regard n'en peut suivre aucun bien longtemps. » Et Hermann Broch[3] : « Les souvenirs surgissent, se renfoncent et maintes fois disparaissent en totalité. Qu'ils sont craintifs !… Oh ! sur quels abîmes d'oubli repose la vie ; de quelle distance faut-il rappeler le souvenir qui n'est plus guère souvenir ! »

Par des raisonnements, des confrontations, des recoupements, on réussit à insérer un certain nombre d'images dans des constructions cohérentes et datées. Mais on n'aboutit qu'à des hypothèses dont la vérification n'est pas toujours possible. « On devine le passé », disait Henri Poincaré. Il en est d'exactes. J'ai constaté à trente ans de distance que le golfe de Porto, en Corse, avait la même couleur, le même dessin que dans ma mémoire : la surprise que j'en ai ressentie prouve que je suis habituée à recevoir de la réalité de sévères démentis. En effet, que d'erreurs j'ai touchées du doigt ! Et elles ne représentent évidemment qu'une faible partie de celles que j'ai commises.

La plupart du temps, les images logiquement reconstruites et situées nous demeurent aussi extérieures que celles d'un événement appartenant à l'histoire universelle. « Nous ne possédons qu'un sens déformé du passé, et peu d'instants de ce passé nous sont reliés par un contact vital », dit justement Berenson. Elles prennent souvent un caractère de clichés : nous les évoquons sans les modifier, sans les enrichir, puisque nous ne saurions découvrir en elles que ce que nous y avons mis. Souvent j'amalgame en un seul souvenir des données appartenant à différentes époques : à travers toute mon enfance, les visages de Louise, de mon père, de mon grand-père sont immuables. Même quand je me rappelle une scène singulière, elle est reconstruite à partir de schèmes généraux. Âgée de 12 ans, Zaza dans la salle

d'étude des cours me remercie d'un sac dont je lui fais cadeau : elle a la silhouette et les traits de ses 20 ans.

Ces stéréotypes se perpétuent dans un monde en mouvement si bien que malgré leur fixité ils prennent un aspect curieusement exotique. Cela ne se produirait pas dans une société de répétition. Si je portais le même costume traditionnel que ma mère, en la revoyant jeune je reverrais une jeune femme d'aujourd'hui. Mais la mode a changé : dans sa belle robe de jais noir, elle appartient à une époque révolue. Revenir au temps de mes 20 ans me dépayse autant que si je me trouvais transportée au bout du monde. Je regarde une photographie du vieux Trocadéro dont j'aimais la laideur : l'ai-je vraiment vu de mes yeux ? Une autre des Champs-Élysées en 1929 ; j'ai porté un de ces chapeaux cloches, un de ces cols boules, je croisais des hommes coiffés de casquettes ou de feutres : il ne me semble pas que ce décor ait jamais appartenu à ma vie. Au fur et à mesure que les années passent, le moment présent nous semble toujours naturel ; nous avons la vague impression, puisqu'il nous semblait naturel aussi, que le passé était pareil : en fait, les images que nous en retrouvons datent. De cette manière-là encore, notre vie nous échappe : elle était nouveauté, fraîcheur ; cette fraîcheur même s'est périmée.

C'est ce qu'a senti Emmanuel Berl quand il a écrit dans *Sylvia* : « Mon passé m'échappe. Je tire par un bout, je tire par l'autre et il ne me reste dans la main qu'un tissu pourri qui s'effiloche. Tout devient fantôme ou mensonge.

« Moi-même je me reconnais mal dans les clichés que ma mémoire me propose. Ce personnage qui débarque au Touquet dans une torpédo bleue pastichée de Morand avec une jeune dame pastichée de Van Dongen, qu'ai-je de commun avec lui ? Si tous ces fantoches, ces simulacres constituent mon histoire, alors mon histoire n'est pas moi.

« "Les grands vieillards m'émeuvent, me disait une amie, à cause de ce long passé qu'ils ont derrière eux." Malheureusement, ils ne l'ont pas. Le passé n'est pas derrière moi un calme paysage dans lequel je flânerais à ma guise et qui me découvrirait peu à peu ses méandres et ses replis. Au fur et à mesure que j'avançais, il s'effondrait. Les débris qui en émergent sont pour la plupart décolorés, glacés, déformés, leur sens m'échappe. Il en est de loin en

loin qui me fascinent par leur beauté mélancolique. Ils ne suffisent pas à peupler ce vide que Chateaubriand a appelé “le désert du passé”. »

Il y a beaucoup de choses que nous sommes impuissants à évoquer et que cependant nous sommes capables de reconnaître. Mais cette reconnaissance ne nous restitue pas toujours la chaleur du passé. Celui-ci nous touche parce qu’il est passé. Mais c’est aussi pour cela que si souvent il nous déçoit : nous l’avons vécu comme un présent riche de l’avenir vers lequel il s’élançait ; il n’en reste qu’un squelette. C’est ce qui rend si vains les pèlerinages. Bien souvent il nous est impossible de retrouver la trace de nos pas. L’espace reprend à son compte les trahisons du temps : les endroits changent. Mais ceux mêmes qui sont en apparence restés intacts ne le sont pas pour moi. Je peux me promener dans certaines rues d’Uzerche, de Marseille, de Rouen. J’en reconnaîtrai les pierres, mais je ne retrouverai pas mes projets, mes désirs, mes craintes : je ne me retrouverai pas. Et si j’évoque dans ces sites une scène d’autrefois, elle y est épinglée comme un papillon dans une boîte ; les personnages ne vont plus nulle part. Leurs relations sont frappées d’inertie. Et moi je n’attends plus rien.

Non seulement l’avenir de ce passé a cessé d’être un avenir mais souvent en se réalisant il a démenti nos attentes. Plus d’une fois j’ai vécu les débuts d’une amitié destinée à ne jamais finir ; certaines ont tenu ces promesses ; d’autres ont tourné à l’indifférence ou même à l’inimitié. Comment interpréter une entente qu’une brouille a contestée ? Était-elle valable dans une conjoncture donnée, mais prédestinée à n’y pas survivre ? reposait-elle sur une illusion ? aurait-elle pu durer toujours et s’est-elle brisée par malentendu ? Aucune réponse ne saurait être définitive : le sens d’un événement passé est toujours révocable. Non seulement la matérialité des faits nous échappe, mais sur la valeur que nous devons leur accorder, nous hésitons, et notre jugement demeurera toujours en suspens.

La mort de quelqu’un à qui nous tenons constitue une brutale rupture avec notre passé : or, un vieillard, c’est quelqu’un qui a beaucoup de morts derrière soi. « Ma trop longue vie ressemble à ces voies romaines bordées de monuments funèbres », a écrit Chateaubriand. La mort d’un proche, d’un ami, ne nous prive pas seulement d’une présence mais de toute cette partie de notre vie qui

était engagée en eux. Les gens plus âgés que nous, c'est notre propre passé qu'ils emportent avec eux. Il y a des sexagénaires qui souffrent, en perdant leurs parents ou des amis de la même génération, de perdre une certaine image d'eux-mêmes que détenait le défunt : avec celui-ci s'engloutit une enfance, une adolescence dont il était seul à garder un certain souvenir. Ce qui laisse les vieillards inconsolables, c'est la perte de gens plus jeunes, qu'ils associaient à leur avenir, surtout s'ils les avaient engendrés, élevés ou formés : la mort d'un enfant, d'un petit enfant, c'est la soudaine ruine de toute une entreprise ; elle rend absurdement vains les efforts, les sacrifices faits pour lui, les espoirs qu'on avait mis en lui. La disparition des amis de notre âge n'a pas ce caractère d'échec cuisant : mais elle annule les rapports que nous avons eus avec eux. Quand Zaza est morte, j'étais trop tournée vers l'avenir pour pleurer sur mon passé, je n'ai pleuré que sur elle. Mais beaucoup plus tard, je me rappelle mon désarroi à la mort de Dullin, avec qui je n'avais pourtant pas eu de vraie intimité. C'était tout un pan de ma propre vie qui s'effondrait : Férolles, l'Atelier, les répétitions des *Mouches*, les dîners si gais où il racontait ses souvenirs, évanouis avec lui. Plus tard, nos ententes, nos disputes avec Camus ont été anéanties ; anéanties mes rencontres, mes discussions avec Merleau-Ponty dans les jardins du Luxembourg, chez lui, chez moi, à Saint-Tropez ; et les longues conversations avec Giacometti, les visites à son atelier. Tant qu'ils vivaient, il n'était pas besoin de souvenir pour qu'en eux notre commun passé demeurât vivant. Ils l'ont emporté dans leur tombe ; ma mémoire n'en retrouve qu'un simulacre glacé. Dans les « monuments funèbres » qui jalonnent mon histoire, c'est moi qui suis enterrée.

N'arrive-t-il pas cependant que pris dans sa totalité le passé soit un objet de jouissance ? Avoir réussi sa vie, cela ne peut-il pas suffire à combler l'individu déclinant ? C'est ce qu'on imagine quand on est jeune. À 20 ans, une vie me semblait solide comme une chose et pénétrée cependant de conscience. Si j'entrevoyais une distance entre un homme et sa biographie, je m'en scandalisais : sachant qui il était, Baudelaire, pensais-je, n'aurait pas dû souffrir de l'incompréhension des imbéciles. Beaucoup plus tard, quand Sartre a commencé à penser ce qu'il a écrit à la fin des *Mots*, ses propos désabusés

m'irritaient. J'aurais voulu qu'il se réjouît d'être Sartre. Quelle erreur ! Pour lui-même il ne l'*est* pas. Même Victor Hugo, c'est seulement par accès que selon le mot de Cocteau « il se prenait pour Victor Hugo ». La formule est heureuse : elle indique qu'on peut jouer avec une image de soi mais non se confondre avec elle. Un grand malentendu sépare les gens qui regardent du dehors un homme « arrivé », dans l'apparente plénitude de son être-pour-autrui, et l'expérience vécue qu'il a de lui-même. Aragon ayant dans un de ses derniers poèmes dressé une sorte de constat d'échec de sa vie, des critiques l'ont accusé de coquetterie : « Vous avez réussi et vous le savez », ont-ils affirmé ; alors qu'il faisait allusion à l'échec de toute réussite. Vigny dit qu'une belle vie c'est une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Soit. Mais il y a une infinie distance entre le rêve rêvé et le rêve réalisé. C'est ce qu'a si bien dit Mallarmé quand il fait allusion à :

> « … Ce parfum de tristesse
> Que même sans regret et sans déboire laisse
> La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli. »

Sartre a expliqué ce décalage dans *L'Être et le Néant* : « Le futur ne se laisse pas rejoindre, il glisse au passé comme ancien futur… De là cette déception ontologique qui attend le pour-soi à chaque débouché dans le futur. Même si mon présent est rigoureusement identique par son contenu au futur vers quoi je me projetais par-delà l'être, ce n'est pas ce présent vers quoi je me projetais car je me projetais vers ce futur en tant que futur, c'est-à-dire en tant que point de rejoignement de mon être. » C'est pourquoi j'ai pu sans contradiction écrire dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Aucune vie, aucun instant d'aucune vie ne saurait tenir les promesses dont j'affolais mon cœur crédule » ; et dans *La Force des choses* : « Les promesses ont été tenues », tout en concluant : « J'ai été flouée. » Le présent, même conforme à mes attentes, ne pouvait pas m'apporter ce que j'attendais : la plénitude d'être à quoi tend vainement l'existence. Le pour-soi n'*est* pas. Et nul ne peut dire « J'ai eu une belle vie » parce qu'une vie on ne l'*a* pas. Je ne pense pas du tout que la gloire soit le « deuil éclatant du bonheur » ; en fait, elle n'est rien, sinon aux yeux d'autrui un mirage fuyant. Le soir de son 80e anniversaire qui lui fut

souhaité avec un extraordinaire éclat, Tolstoï se coucha en disant à sa fille : « J'ai l'âme lourde. » Andersen acclamé par sa ville natale versa des larmes : « Comme mes parents seraient heureux ! » disait-il. Pour eux, sa gloire aurait été une réalité ; il l'aurait vue dans leurs yeux.

Certes, il arrive qu'un homme se retourne avec fierté vers son passé : surtout si le présent qu'il vit et l'avenir qu'il pressent le déçoivent. Alors il s'arc-boute à ses souvenirs, il s'en fait une défense ou même une arme. Ces intermittents sursauts d'orgueil n'impliquent pas une jouissance plénière de ce qui fut.

En vérité, c'est le passé qui nous tient. C'est à travers ce qu'il a fait de nous que nous le connaissons. Un homme mécontent de son état n'y trouvera qu'un aliment à son amertume, une raison supplémentaire de se désoler du présent. Ainsi Swift dans une lettre écrite le 5 avril 1729, à 62 ans : « Je ne me réveille jamais le matin sans trouver l'existence un peu plus dénuée d'intérêt qu'elle l'était la veille. Mais ce qui me désole le plus est de me rappeler ma vie d'il y a vingt ans et de retomber tout à coup dans le présent. » À 54 ans, Flaubert écrit : « L'avenir ne m'offre rien de bon et le passé me dévore. Signe de vieillesse et de décadence. » C'est aussi avec amertume qu'il écrit trois ans plus tard : « À mesure que j'avance en âge, le passé me tient de plus en plus aux moelles. » On a vu que l'insécurité matérielle, l'humiliation sociale consécutives à la ruine de sa nièce lui avaient donné prématurément le sentiment d'être un homme fini. Le passé n'était pas pour lui un agréable objet de contemplation mais une hantise triste : le comparant au présent, il se sentait déchu, et l'idée de cette déchéance était confirmée pour lui par son obsession du passé.

Le contraste entre le passé et le présent peut devenir intolérable. Il y a peu d'histoires plus pathétiques que celle qu'a racontée sur Brummel son valet de chambre. À 60 ans, il vivait en France, malade, indigent, solitaire et l'esprit dérangé. Un soir, il fit préparer l'appartement comme pour une grande réception : fauteuils, tables de whist, bougies (ce qui était un luxe car d'ordinaire il s'éclairait à la chandelle). Il revêtit un bel habit bleu à boutons d'or, tout mangé aux vers, mit une cravate blanche, des gants couleur primevère, et confia à son valet une liste d'invités qu'il devait appeler, de cinq minutes en cinq minutes, à partir de sept heures. Le valet se posta sur le seuil de la porte, un flambeau à la main, et commença à annoncer les

fantômes aux noms prestigieux, que Brummel accueillit avec cérémonie. Soudain il s'effondra sur son fauteuil en pleurant. Puis il se redressa et commanda à son valet : « Appelle les voitures. Tu iras te coucher quand tout le monde sera parti. » Cette manière de revivre le passé au présent s'apparente aux phénomènes d'ecmnésie dont j'ai déjà parlé. Jusqu'à quel point Brummel était-il possédé par le passé qu'il réactualisait ? Gardait-il de la lucidité et se rendait-il compte qu'il jouait une sinistre comédie ? Le récit fait supposer qu'il oscillait de l'envoûtement à la mauvaise foi[4].

C'est surtout son enfance qui revient hanter le vieillard : on sait depuis Freud l'importance — que Montaigne pressentait — des toutes premières années quant à la formation de l'individu et de son univers. Les impressions reçues ont alors une force qui les rend ineffaçables. L'adulte n'a guère le loisir de les évoquer parce qu'il est occupé à trouver un équilibre pratique ; elles resurgissent quand cette tension se relâche, « Le plus doux privilège que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de ressaisir avec une extrême facilité les impressions de l'enfance », écrit Nodier. Tolstoï écrit dans son *Journal*, le 10 mars 1906, à 78 ans : « Tout le jour, une impression stupide et triste. Vers le soir, cet état d'âme s'est transformé en désir de caresses, de tendresse. J'aurais voulu comme dans mon enfance me serrer contre un être aimant et compatissant, pleurer de douceur et être consolé… Devenir tout petit et me rapprocher de ma mère, telle que je l'imagine… Toi, maman, prends-moi, cajole-moi… Tout cela est fou, mais tout cela est vrai. » Il imaginait sa mère, morte quand il avait deux ans ; mais le début de cette rêverie repose sur des souvenirs.

Loisy a consacré sa vie à critiquer la Bible, il a été excommunié pour ses théories modernistes et il a perdu la foi. À 83 ans, six semaines avant de mourir, en proie à de vives souffrances et la tête égarée, il se mit à chanter des cantiques et des passages de la messe, comme au temps où il était un jeune séminariste. Il se comparait à Job dont il racontait l'histoire[5].

L'enfant fait de la vie un apprentissage difficile ; il est en proie à des complexes qu'il lui faut surmonter ; il éprouve des sentiments de culpabilité, de la honte, de l'anxiété. Les mauvais souvenirs qu'on avait refoulés dans l'âge adulte se réveillent chez le vieillard. Les barrages qu'on avait réussi à établir tant qu'on avait des activités et

qu'on subissait une pression sociale s'écroulent, dans le désœuvrement et l'isolement du dernier âge. Sans doute aussi le traumatisme narcissique provoqué par l'arrivée de la vieillesse affaiblit-il les défenses du sujet : les conflits de l'enfance et de l'adolescence se réveillent. Toute sa vie ma mère a été marquée par son enfance, mais à la fin elle évoquait plus souvent encore avec rancune la préférence que son père avait manifestée à sa sœur cadette. Un exemple frappant, c'est celui d'Andersen qui n'était pourtant ni inactif ni délaissé. Il commença à s'assombrir vers 1854, pendant la guerre avec l'Allemagne qui s'acheva par la défaite du Danemark ; il avait 59 ans. Il lutta contre cette dépression en travaillant, en voyageant. Très célèbre, entouré d'amis, il se mit cependant à rêver toutes les nuits de son ancien professeur Meisling qui l'avait cruellement persécuté et humilié quand il était écolier ; il était en proie à cette mémoire autistique qui ne permet pas de maîtriser le passé, mais le réactualise ; il ne se racontait pas son enfance : il la revivait d'une manière névrotique. Nommé conseiller d'État, il rêva que Meisling lui donnait ce titre en se moquant de lui et qu'il lui jetait ses livres à la tête. En 1867, en arrivant à Odense — sa ville natale —, il fut saisi d'une « étrange et folle peur ». Il se rappelait le dédain que lui avait manifesté le doyen de la classe de confirmation, les railleries des élèves de latin, les garnements qui poursuivaient son grand-père dans la rue, les délires et la mort de son père. Le lendemain, pendant la fête donnée en son honneur, il pleurait. En 1869, Copenhague le fêta : ce fut une apothéose. Et le critique Georges Brandès lui consacra un livre important et enthousiaste. Mais son système nerveux s'altérait et lui rendait la vie de plus en plus difficile. Son angoisse, qui avait toujours été latente, même dans les temps heureux, se monnayait en quantités de terreurs particulières : il avait peur du feu, de l'eau, des maladies, de tout. Dans ses cauchemars, Meisling continuait à rire de lui. Il prenait aussi en rêve de terribles colères contre d'anciens amis et il se réveillait dans le remords, en sanglotant. Son *Journal* est plein de récits de ces cauchemars. Dans un de ses derniers rêves, sous l'effet de la morphine, il parla paisiblement avec Meisling de l'art et de la beauté. « Enfin, nous devînmes amis », nota-t-il avec soulagement. Son 70e anniversaire fut un jour heureux. Mais ensuite, gravement malade, somnolent, il ne souhaita plus que la mort. « Si je dois

mourir, que cela arrive vite ; je ne peux attendre, je ne peux rester étendu à m'effriter comme une feuille morte. » Il mourut peu après.

Le cas d'Andersen n'a rien d'exceptionnel : toutes les névroses des vieillards ont leur source dans leur enfance ou leur adolescence.

On comprend pourquoi ils se retournent si volontiers vers leur enfance : c'est qu'elle les possède. Ils se reconnaissent en elle parce que — même si pendant un temps ils ont voulu l'ignorer — elle n'a pas cessé de les habiter. Il y a une autre raison encore : l'existence se fonde en se transcendant. Mais — surtout quand on atteint un âge très avancé — la transcendance bute contre la mort. Le vieillard tente de fonder son existence en reprenant à son compte sa naissance ou du moins ses toutes premières années. L'alliance enfance-vieillesse que nous avons constatée sur un plan sociologique est intériorisée par l'individu. Au moment de sortir de la vie, il se reconnaît dans le bébé qui sortait des limbes.

On comprend aussi pourquoi la pauvreté des images qu'ils sont capables d'évoquer ne décourage pas les gens âgés. Ils ne cherchent pas à se faire de leurs premières années un récit détaillé et cohérent, mais à se replonger en elles. Ils ruminent quelques thèmes qui ont pour eux une grande valeur affective ; loin de se lasser de ce rabâchage, ils s'y retrempent. Ils s'évadent du présent, ils rêvent aux bonheurs anciens, ils conjurent les anciens malheurs. Une femme de 86 ans me disait que le soir, aussitôt couchée, elle se racontait indéfiniment des scènes de sa petite enfance et qu'elle en éprouvait une inépuisable jubilation.

L'homme âgé intériorise son passé sous la figure d'images, de fantasmes, d'attitudes affectives. Il en dépend d'une autre manière encore : c'est le passé qui définit ma situation actuelle et son ouverture vers l'avenir ; il est le donné à partir duquel je me projette et que j'ai à dépasser pour exister. Cela est vrai à tout âge. Je tiens du passé les mécanismes qui se sont montés dans mon corps, les instruments culturels dont je me sers, mon savoir et mes ignorances, mes relations avec autrui, mes occupations, mes obligations. Tout ce que j'ai fait m'a été repris par lui et s'y est chosifié sous la figure du pratico-inerte. Sartre appelle pratico-inerte l'ensemble des choses marquées du sceau de l'action humaine et des hommes définis par leur rapport à ces choses ; pour moi, le pratico-inerte, c'est l'ensemble des livres que j'ai écrits qui constituent maintenant hors de moi mon

œuvre et me définissent comme leur auteur : « Je suis ce que j'ai fait et qui m'échappe en me constituant aussitôt comme un autre[6]. » Tout homme par sa praxis réalise son objectivation dans le monde et s'y aliène. Il s'y crée des intérêts. L'intérêt, c'est « l'être tout entier hors de moi comme une chose en tant qu'il conditionne la praxis comme impératif catégorique[7] ». L'intérêt du propriétaire, c'est sa propriété et souvent il y attache plus de prix qu'à sa vie même.

Plus nous avançons en âge, plus lourdement pèse sur nous le poids du pratico-inerte. C'est ce que Gorz a bien montré dans son livre sur *Le Vieillissement*. Il définit la jeunesse comme « une moindre inertie à remuer ». Devenir un homme mûr, c'est devenir un autre pour les autres : un individu défini par son métier. L'avenir qu'il s'était librement choisi lui apparaît désormais comme la nécessité qui l'attend ; il voit dans son passé une aliénation. Sa vie, c'est « une vie qui traîne dehors, dans les choses, comme mon être du dehors et pour moi-même perdu ». Les projets se sont pétrifiés. Cette description convient à la vieillesse : celle-ci est encore plus alourdie que la maturité. Toute une longue vie s'est alors figée derrière nous et nous retient captifs. Les impératifs se sont multipliés, et leur envers, ce sont des impossibilités : le propriétaire *doit* conserver sa propriété ; il ne *peut* pas s'en dessaisir. Pour comprendre dans quelle mesure le vieillard, face à son avenir, se trouve ligoté, il faut maintenant considérer comment cet avenir se présente à lui. Nous allons voir qu'il lui apparaît doublement *fini* : il est bref et il est fermé. Il est d'autant plus fermé qu'il est plus bref ; et il semble d'autant plus bref qu'il est plus fermé.

À partir d'un certain seuil, variable selon les individus, l'homme âgé prend conscience de son destin biologique : le nombre des années qui lui restent à vivre est limité. Si à 65 ans une année lui semblait aussi longue que dans son enfance, le laps de temps sur lequel il peut raisonnablement compter dépasserait encore son imagination ; mais il n'en est pas ainsi. Ce délai lui paraît tragiquement court parce que le temps ne coule pas de la même manière aux divers moments de notre existence : il se précipite à mesure qu'on vieillit.

Pour l'enfant, les heures semblent longues. Le temps dans lequel il se meut lui est imposé, c'est celui des adultes ; il ne sait ni le mesurer ni le prévoir, il est perdu au sein d'un devenir sans commencement ni

fin. J'ai maîtrisé le temps quand je l'ai animé de mes projets, découpé selon mes programmes : mes semaines se sont organisées autour des après-midi où j'allais au cours ; alors chaque journée avait un passé, un avenir. Mes souvenirs datés et cohérents remontent à cette époque. D'autre part, les moments se traînent quand nous les vivons dans la tension ou la lassitude. Or, l'enfant à cause de sa faiblesse, de son émotivité, de la fragilité de son système nerveux se fatigue vite. Soixante minutes de lecture, c'est un effort plus soutenu à 5 ans qu'à 10 ans, à 10 qu'à 20. Les distances sont longues à parcourir, l'attention difficile à fixer : les journées ne se laissent pas franchir sans peine. Enfin, surtout, le monde est alors si neuf, les impressions qu'il produit en nous si fraîches et si vives que, évaluant la durée par la richesse de son contenu, elle nous paraît beaucoup plus étendue qu'aux époques où l'accoutumance nous appauvrit. Schopenhauer l'a noté : « Durant l'enfance, la nouveauté des choses et des événements fait que tout s'imprime dans notre conscience : aussi les jours sont-ils d'une longueur à perte de vue. Il nous en arrive de même et pour la même cause en voyage où un mois nous paraît plus long que quatre à la maison[8]. »

« Je me souviens du quart d'heure de récréation à l'école communale, écrit Ionesco. Un quart d'heure ! C'était long, c'était plein ; on avait le temps d'avoir l'idée d'un jeu, de le jouer, de le finir ; d'en recommencer un autre… Mais l'année prochaine n'était qu'un mot ; et même si je pensais qu'elle viendrait, cette année prochaine, cela me semblait si loin que cela n'était pas la peine d'y penser ; c'était aussi long que l'éternité, jusqu'à ce qu'elle revienne, donc c'était comme si elle n'allait pas revenir[9]. »

Au sortir de l'enfance, l'espace se resserre, les objets rapetissent, le corps se fortifie, l'attention s'affermit, on se familiarise avec les montres et les calendriers, la mémoire prend de l'ampleur et de la précision. Néanmoins, les saisons continuent à tourner avec une merveilleuse ou terrible lenteur. À 15 ans, feuilletant mes livres de classe neufs, la traversée de l'année scolaire me semblait une grande et passionnante expédition. Plus tard, les rentrées me jetaient dans la détresse : je me disais que jamais je n'arriverais au bout des dix mois que j'avais à passer dans notre triste appartement.

Mais dès que je m'arrachais à ce découragement, l'immensité de l'avenir déployé à mes pieds m'exaltait : quarante ans, soixante ans à

vivre, c'était l'éternité puisque une année me paraissait si vaste.

Il y a plus d'une raison à ce changement que subit de la jeunesse à la vieillesse l'évaluation du temps. D'abord, il faut remarquer qu'on a toujours sa vie entière derrière soi, réduite, à tout âge, au même format ; en perspective, vingt années s'égalent à soixante, ce qui donne aux unités une dimension variable. Si l'année est égale au cinquième de notre âge, elle nous paraît dix fois plus longue que si elle ne représente que sa cinquantième partie. Évidemment, il ne s'agit pas là d'un calcul explicite, mais d'une impression spontanée. Et puis la mémoire des jeunes gens leur livre l'année écoulée avec un luxe de détails qui s'étalent sur un vaste espace : ils prêtent à l'année prochaine la même dimension. Au contraire, quand nous sommes âgés, peu de choses nous frappent ; les moments apportent peu de nouveauté ; nous ne nous y attardons pas. Pour moi, 1968 se résume en quelques dates, quelques schèmes, quelques faits. J'attribue à 1969 la même pauvreté. À peine suis-je revenue à Paris en octobre, me voilà déjà en juillet.

Un autre facteur encore joue : je sais que je serai dans douze mois au mieux la même qu'aujourd'hui ; tandis qu'à 20 ans, « être soi, c'est venir à soi », selon le mot de Sartre. On est attente du monde et de soi-même. Chaque année nous emporte dans un tourbillon de nouveautés, enivrantes ou affreuses, dont on sort transformé. On pressent dans le proche avenir un semblable bouleversement. Ni par des projets ni par le souvenir on ne saurait alors contenir le temps puisqu'il nous arrache à nous-même. Il n'existe personne qui soit capable d'en réaliser l'unité si au départ le *Je* est autre que celui qu'il va devenir. Une incalculable distance sépare ces deux étrangers : du moins se l'imaginent-ils.

Si les souvenirs affectifs qui réveillent l'enfance sont si précieux, c'est parce que, pendant un bref instant, ils nous remettent en possession d'un avenir sans limites. Un coq chante dans un village dont j'aperçois les toits d'ardoise, je marche dans une prairie humide de gelée blanche, c'est soudain Meyrignac et j'ai un coup au cœur : cette journée qui naît s'étale, immense, jusqu'à un lointain crépuscule ; demain n'est qu'un mot vide ; j'ai pour lot l'éternité.

Et puis non ; je me retrouve dans mon temps où les années passent si vite. Je peux reprendre à mon compte les mots de Ionesco : « Je suis à l'âge […] où une heure ne vaut que quelques minutes, où

l'on ne peut même plus enregistrer les quarts d'heure. »

Pour essayer de retrouver l'épaisseur de la durée enfantine, le meilleur moyen, pense-t-il lui aussi, c'est de voyager : « J'essaye depuis, tous les jours, de m'attacher à quelque chose de stable, j'essaye désespérément de retrouver un présent, de l'installer, de l'élargir. Je voyage pour retrouver un monde intact sur lequel le temps n'aurait pas de prise. En effet, deux jours de voyage, la connaissance d'une ville nouvelle ralentissent la précipitation des événements. Deux jours dans un pays nouveau en valent trente de ceux que l'on vit dans un endroit habituel, raccourcis par l'usure, détériorés par l'habitude. L'habitude polit le temps, on y glisse comme sur un parquet trop ciré. Un monde nouveau, un monde toujours nouveau, un monde de toujours, jeune pour toujours, c'est cela le paradis. La vitesse n'est pas seulement infernale, elle est l'enfer même, elle est l'accélération de la chute. Il y a eu le présent, il y a eu le temps, il n'y a plus ni présent ni temps, la progression géométrique de la chute nous a lancés dans du rien[10]. »

Le paradoxe, c'est que cette infernale vitesse ne défend pas toujours le vieillard de l'ennui, au contraire. À tout âge nous en avons fait l'expérience : les journées de voyages si longues à évoquer ont passé comme l'éclair parce que nous étions sans cesse tenus en haleine ; des semaines qui rétrospectivement semblent brèves parce que nous en avons tout oublié se sont traînées, heure par heure, interminablement.

Au jour le jour, la manière dont on éprouve la fuite du temps dépend de son contenu. Mais s'il la prévoit au futur, dans sa forme pure, elle semble à l'homme âgé vertigineusement rapide.

La radicale différence entre l'optique du vieillard et celle de l'enfant ou de l'adolescent, c'est que le premier a découvert sa finitude, tandis qu'au début de sa vie il l'ignorait : alors, il apercevait devant lui des possibilités si multiples et si vagues qu'elles lui paraissaient illimitées ; l'avenir dans lequel il les projetait se dilatait à l'infini pour les accueillir. Les jeunes d'aujourd'hui se rendent compte de bonne heure que la société a préfabriqué leur futur : mais beaucoup rêvent d'échapper au système, ou même de le détruire, ce qui laisse ouvert à leur imagination un large champ. Du jour — qui se situe plus ou moins tôt selon la classe à laquelle il appartient — où il se trouve astreint à reproduire sa vie, l'individu, enfermé dans un

métier, voit son univers se rétrécir, ses projets se raréfier. Cependant l'adulte dispose d'années assez nombreuses pour décider d'agir, d'entreprendre, pour escompter des changements dans le monde ou dans son histoire personnelle : ses espoirs peuplent un avenir dont il ne se représente encore pas le terme. Le vieillard, lui, sait que sa vie est faite et qu'il ne la refera pas. L'avenir n'est plus gonflé de promesses, il se contracte à la mesure de l'être fini qui a à le vivre. En effet, la réalité humaine est affectée d'une double finitude ; l'une est contingente et ressortit à la facticité : l'existence a un terme qui lui vient du dehors. L'autre est une structure ontologique du pour-soi. Dans le dernier âge, l'une et l'autre se révèlent ensemble, et l'une par l'autre. Si, avec une espérance de vie restreinte, j'avais la disponibilité physique et morale de mes 20 ans, ma fin, entrevue à travers un foisonnement de projets, me paraîtrait lointaine. Si on me donnait cent ans de survie et de santé, je pourrais me lancer dans des entreprises neuves, partir à la conquête de domaines inconnus. Je ne me sentirais pas enfermée sans recours dans ma singularité. J'aurais tort d'ailleurs : la prolongation de mes jours ne m'arracherait pas à ma finitude. Même l'immortalité ne la briserait pas. « La réalité humaine demeurerait finie même si elle était immortelle, a écrit Sartre, parce qu'elle se fait finie en se choisissant humaine… L'acte même de liberté est créateur et assomption de ma finitude. Si je me fais, je me fais fini et de ce fait ma vie est unique[11]. » Le commencement de mon histoire demeurant à jamais inchangé, c'est un certain passé que j'ai à jamais à dépasser : rien ne saurait me faire sortir de ma peau. Cette double certitude s'impose à l'homme âgé : ses années sont comptées et il ne s'évadera pas de lui-même.

Ainsi, de la maturité au dernier âge l'avenir se transforme qualitativement. À 65 ans, on n'a pas seulement 20 ans de plus qu'à 45. On a échangé un avenir indéfini — qu'on tendait à regarder comme infini — contre un avenir fini. Jadis nous ne découvrions à l'horizon aucune borne : nous en voyons une. « Quand je rêvais jadis, écrit Chateaubriand revenant sur son lointain passé[12], ma jeunesse était devant moi ; je pouvais marcher vers cette chose inconnue que je cherchais. Maintenant je ne peux plus faire une enjambée sans toucher à la borne. »

Un avenir borné, un passé figé, telle est la situation qu'ont à affronter les gens âgés. Dans de nombreux cas, elle paralyse leur activité. Tous leurs projets ont été ou réalisés ou abandonnés, leur vie s'est refermée sur soi ; rien ne les réclame : ils n'ont plus rien à faire. C'est ce qui arriva à Michel Leiris après le succès de *Biffures* : « Il me semblait que ma vie avait atteint une sorte d'horrible point culminant. La fin de cette vie, telle qu'elle m'apparaissait, ressemblait un peu à ce que furent les derniers jours de mon séjour à Florence. De même que dans la capitale toscane visitée par nous de fond en comble il nous restait quelques broutilles à aller voir, il me restait quelques broutilles à faire durant le temps que j'avais encore à vivre », écrit-il dans *Fibrilles*. Dans ce même livre, il explique pourquoi son avenir s'était ainsi dépeuplé : « Quand l'effacement par la mort ou par la sénilité n'est plus envisagé comme un destin mais attendu comme un mal qui s'apprête à vous frapper, il arrive — et c'est mon cas — que l'on perde jusqu'à l'envie d'entreprendre : on évalue le peu de temps dont on dispose encore, temps étranglé, sans rapport avec celui des époques où il était exclu de penser qu'une entreprise pouvait manquer du délai voulu pour se développer librement, et cela coupe tout élan. De même, en aurait-on comme moi une longue accoutumance, il est dur de savoir chaque jour que la nuit — désormais obstruée par la fatigue et le sommeil — ne sera pas cette période infiniment ouverte pendant laquelle un homme que rien n'est venu affaiblir peut aimer et se dépenser sans compter. Suis-je plus lucide, plus vulnérable qu'un autre ou plus avarement occupé de ma propre personne, mais il me semble que celui dont l'existence est ainsi passée de l'illimité au limité vit dans une sorte d'asphyxie… Ressources dernières, l'art et la poésie s'offrent comme un moyen de desserrer l'étreinte. Mais n'est-ce pas pitié d'en rabattre au point de les traiter en moyen de remplacement, permettant de pallier la désolante pénurie de la vieillesse ? »

En fait, le projet d'écrire avait dans ce cas des racines si profondes qu'il a résisté à cette crise ; son angoisse même a fourni à Leiris de nouveaux thèmes et il a écrit *Fibrilles*. Mais il arrive, pour des raisons de santé, ou à cause de difficultés extérieures, que le découragement du vieillard soit définitif : ou il ne voit plus rien à faire, ou il renonce à des entreprises qu'il pense n'avoir pas le temps de mener à bien.

Cependant, il y a aussi des cas où les impératifs catégoriques qui

émanent du passé conservent toute leur force : ce travail doit être exécuté, cette œuvre achevée, ces intérêts sauvegardés. Alors, avec un acharnement anxieux, l'homme âgé mène une lutte contre la montre qui ne lui laisse aucun répit : « Ce fut mon expérience la plus douloureuse, à l'approche de la vieillesse, d'avoir perdu tout sens du loisir », a écrit Berenson à 70 ans. Il est plus douloureux encore d'être incapable d'atteindre les fins qui continuent de vous solliciter : on a vu comme Papini se désolait de ne pas pouvoir terminer le livre de sa vie, *Le Jugement dernier*.

Nos projets peuvent viser des buts qui se situent par-delà notre mort : on sait quelle importance la plupart des gens attachent à leurs dispositions testamentaires, à l'exécution de leurs dernières volontés. Dans les sociétés répétitives, dans celles où l'histoire progresse lentement, un homme ne dispose pas seulement de son avenir individuel mais de celui du monde où il escompte que le produit de son travail demeurera. Un octogénaire peut alors se plaire à bâtir et même à planter. Lorsque la plupart des entreprises — agricoles, artisanales, commerciales, financières — avaient un caractère familial et se situaient dans une société économiquement stable, le père pouvait espérer que ses fils poursuivraient sa tâche et la confieraient à leur tour à leurs enfants. Ainsi évitait-il de « toucher à la borne » : le domaine, la firme dans lesquels il s'était objectivé subsisteraient indéfiniment. Il se survivrait, il n'avait pas perdu sa peine.

Aujourd'hui, l'homme âgé ne peut plus escompter cette espèce d'éternité : le mouvement de l'Histoire s'est accéléré. Elle détruira demain ce qu'on a bâti hier. Les arbres que plante le vieil homme seront abattus. Presque partout la cellule familiale a éclaté. Les petites entreprises sont absorbées par les monopoles, ou elles se disloquent. Le fils ne recommencera pas le père, et celui-ci le sait. Lui disparu, le domaine sera abandonné, le fonds de commerce vendu, l'affaire liquidée. Les choses qu'il a accomplies et qui faisaient le sens de sa vie sont aussi menacées que lui. S'il aime ses enfants avec générosité, s'il approuve la voie où ils se sont engagés, il peut penser avec satisfaction qu'il se prolonge en eux. Mais étant donné le fossé qui d'ordinaire sépare les générations, le cas est assez rare. Le plus souvent le père ne se reconnaît pas dans son fils. Le néant le prend tout entier.

Bien loin d'offrir au vieillard un recours contre son destin biologique en lui assurant un avenir posthume, la société d'aujourd'hui le rejette, de son vivant, dans un passé dépassé. L'accélération de l'Histoire a profondément bouleversé le rapport de l'homme âgé à ses activités. On imaginait autrefois qu'un trésor s'amassait en lui au cours des années : l'expérience. Comme les cristaux se déposent sur les branches confiées aux fontaines pétrifiantes, un certain savoir-faire, un certain savoir-vivre, qui ne s'enseignent pas dans les livres, se déposeraient petit à petit dans le corps et l'esprit de l'homme. La philosophie hégélienne propose de cette idée une justification rationnelle : chaque moment passé serait enveloppé dans le moment présent qui préparerait avec nécessité un avenir encore plus accompli, les échecs mêmes étant finalement récupérés. Dernière étape d'un constant progrès, la vieillesse serait le plus haut point de perfection de l'existence. Mais en vérité ce n'est pas ainsi que celle-ci se déroule. Sa ligne est constamment brisée par la retombée de nos projets en réalité pratico-inerte. À chaque instant elle se totalise, mais la totalisation n'est jamais achevée : « L'action humaine constitue à la fois le tout et la déchirure du tout[13]. » C'est pourquoi notre marche n'est pas un sûr progrès, mais plutôt ce mouvement titubant dont parle Montaigne. Sainte-Beuve constatait : « On durcit par places, on pourrit à d'autres, on ne mûrit jamais. » La vieillesse n'est pas la « somme » de notre vie. Le temps d'un même mouvement nous donne et nous vole le monde. Nous apprenons et nous oublions, nous nous enrichissons et nous nous dégradons.

Mauriac octogénaire écrit : « Ni diminué, ni déchu, ni enrichi : pareil, voilà comment le vieil homme se voit. Qu'on ne lui parle pas des acquisitions de la vie : le peu que nous avons retenu de ce qui a afflué en nous pendant tant d'années, ce n'est pas croyable. Les faits sont brouillés ou oubliés. Mais que dire des idées ? Cinquante ans de lectures : qu'en reste-t-il ? »

La notion d'expérience est valable dans la mesure où elle renvoie à un apprentissage actif. Certains arts, certains métiers sont si difficiles qu'il est besoin d'une vie entière pour les maîtriser. On a vu que le travailleur manuel réussit à pallier des déficiences physiques grâce à une expérience qui lui permet d'organiser le champ de ses activités. Intellectuellement, Herriot disait que « la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié », et en effet quelque chose

demeure : une aptitude à réapprendre ce qu'on a su, des méthodes de travail, des résistances à l'erreur, des garde-fous. Dans plusieurs domaines — philosophie, idéologie, politique — l'homme âgé est capable de visions synthétiques interdites aux jeunes. Il faut avoir observé, dans leurs ressemblances et leurs différences, une vaste multiplicité de faits pour savoir apprécier l'importance ou l'insignifiance d'un cas particulier, réduire l'exception à la règle ou lui assigner sa place, subordonner le détail à l'ensemble, négliger l'anecdote pour dégager l'idée. Il y a une expérience qui n'appartient qu'à ceux qui sont vieux : c'est celle de la vieillesse même. Les jeunes n'en ont que des notions vagues et fausses. Il faut avoir vécu longtemps pour se faire une idée juste de la condition humaine, pour avoir une vue générale de la manière dont les choses se passent : alors seulement on est capable de « prévoir le présent », ce qui est la tâche de l'homme politique. C'est pourquoi au cours de l'Histoire on a souvent confié à des hommes âgés de hautes responsabilités.

Cependant, ce n'est guère que dans les sociétés répétitives ou du moins stables que l'âge peut conférer une qualification. Au sein d'un monde immobile, l'homme âgé, s'il s'est appliqué à progresser, se trouve plus avancé que ceux qui ont pris le départ derrière lui. Il n'en va pas de même dans le monde mouvant d'aujourd'hui. Le devenir individuel s'inscrit dans un devenir social avec lequel il ne coïncide pas : ce décalage se produit au détriment du vieil homme qui se trouve nécessairement en retard sur son temps. Pour aller de l'avant, il lui faut s'arracher sans cesse à un passé qui l'emprisonne de plus en plus étroitement : sa marche est lente. L'humanité cependant n'est pas monolithique ; face au passé qui pèse sur les générations anciennes, les nouvelles sont libres, elles reprennent le flambeau jusqu'au moment où, écrasées par le poids du pratico-inerte, elles seront à leur tour dépassées par les jeunes. L'individu n'est pas en mesure d'accompagner cette course où indéfiniment le projet ressuscite dans sa fraîcheur. Il reste en arrière. Au sein du changement il demeure le même : il est condamné à se périmer.

Dans le domaine de la connaissance, il prend nécessairement du retard. Je le vois bien sur mon propre exemple : j'ai beaucoup appris depuis mes vingt ans, mais d'année en année je deviens relativement plus ignorante parce que les découvertes se multiplient, les sciences s'enrichissent et malgré mes efforts pour me tenir au courant, au

moins dans certains domaines, le nombre de choses qui me demeurent inconnues se multiplie.

Pour comprendre plus précisément ce processus de disqualification, il faut abandonner les généralités et considérer dans leur singularité différentes activités. Mais remarquons d'abord que c'est en tant qu'il veut intervenir dans l'évolution de la société que le vieillard est à la traîne : en tant que consommateur, il profite du progrès technique sans en être gêné ; il l'accueille même avec empressement. Tolstoï, en principe, détestait la nouveauté ; cependant, le gramophone et le cinéma l'émerveillaient ; il pensa à écrire des scénarios. Il assista à des courses d'automobiles et souhaitait voir des avions. Andersen, à 65 ans, s'enchantait de la rapidité des communications : on traversait la Suède en vingt-quatre heures alors qu'autrefois il fallait une semaine : « Nous, vieilles gens, subissons les désagréments naturels à une période de transition, à cheval sur deux générations ; mais c'est très intéressant. » Wells, à 70 ans, se passionnait pour toutes les inventions modernes, et en particulier pour le cinéma. Dans la commune de Plodemet, étudiée par Morin[14], il y a des vieillards infirmes, malades, diminués, abandonnés qui se disent tout juste bons à garder la maison comme un chien. Quelques autres, quoique bien portants, s'enferment dans le passé : ils ne savent ni lire ni écrire, ils refusent l'eau courante, le gaz, l'électricité. « Pour quoi faire ? ce n'est pas de notre âge », dit l'un d'eux. Mais la plupart sont éblouis par le monde moderne : « On aura tout vu, du vélo à la lune », dit un menuisier de 80 ans. Ils se rappellent leur étonnement devant les premières voitures, les premiers avions ; le chauffage au mazout, la télévision les ravissent. Le passé, à leurs yeux, c'est une période de barbarie : « Il y a cent ans ici, ah ! oui, c'était un vrai pays de sauvages. Maintenant on est civilisés, les gens savent au moins tous lire et écrire. Avant, c'était la misère, maintenant on est bien. » Ils admirent que les jeunes se servent de machines et de radars pour pêcher. Ils sont subjectivement fiers que le monde ait objectivement progressé. Dans la mesure où leurs intérêts, leur passé, leurs activités ne sont pas mis en question, aucun antagonisme ne les sépare de l'ensemble de l'humanité : ils se reconnaissent joyeusement en elle. Son évolution est un beau spectacle qu'ils contemplent à distance sans se sentir contestés.

Il y a à Plodemet un contraste frappant entre l'attitude des grands

vieillards inactifs et celle des hommes de 50 à 60 ans qui travaillent. Ceux-ci entrent en conflit avec l'époque parce qu'elle compromet leurs intérêts économiques et idéologiques. Ils s'opposent à la modernisation de l'agriculture. Elle exigerait d'eux un apprentissage devant lequel ils renâclent ; ils sont attachés aux routines qui ont fait leur vie ; ils ne veulent pas renoncer aux bénéfices de leur expérience et se trouver en infériorité devant des jeunes, plus aptes qu'eux à manipuler les nouvelles machines. Beaucoup s'entêtent dans leur refus ; alors les fils vont travailler en ville et les pères se sentent trahis : « Combien de vieux parents sont désertés par leurs enfants ! dit un agriculteur de 55 ans. Avoir basé toute son existence pour arranger quelque chose, et puis personne pour reprendre la flamme[15] ! »

J'ai relevé dans un numéro de *France-Soir* d'octobre 1968 le fait divers suivant : « Il y eut une déflagration dans la cour : mon beau-père venait de tuer Wolf, notre chien berger. Jean, mon mari, a ouvert la porte. Son père a surgi. Il tenait une grenade à la main. Jean s'est lancé sur lui, ils se sont battus. La grenade est tombée à terre, a fusé », a raconté Dominique. Albert Rouzet, 65 ans, cultivateur à Chinay (Côte-d'Or), souffrant de neurasthénie, avait décidé hier de supprimer toute sa famille en commençant par son fils Jean, 25 ans, auquel il reprochait de gérer la ferme selon des méthodes modernes. « De mon temps, on se levait à l'aube pour préparer le travail de la journée et l'on n'avait pas besoin de dépenser tout l'argent à acheter des machines pour travailler la terre », disait-il. Le père et le fils ont été tués par l'explosion.

Dans le cas des agriculteurs, cependant, la société permet un choix entre la fidélité au passé et l'ouverture au progrès ; mais il en est d'autres où le vieil artisan, le vieux boutiquier est condamné sans recours par le développement de l'industrie ou du commerce. À la fin du XIXe siècle, l'apparition des grands magasins a ruiné une quantité de petits marchands. C'est leur histoire que Zola raconte dans *Au Bonheur des Dames*. Il a décrit la résistance et le désespoir de l'ancienne génération devant l'avenir qui la dépossède. Baudu — à la face jaune, aux cheveux blancs, patriarche autoritaire — est propriétaire de la boutique *Au Vieil Elbeuf*, vieille de cent ans, au plafond bas, aux vitrines profondes, noires et poussiéreuses, qui fait face aux splendeurs du grand magasin : dans une vitrine étincelante,

le rayon de draperie semble le narguer. Quand sa nièce, fraîchement débarquée à Paris, l'aperçoit, il est sur le seuil de sa porte, le sang aux yeux, la bouche contractée, contemplant avec fureur les étalages du *Bonheur des Dames*. Dans la boutique à l'ancienne mode — des comptoirs de chêne polis par l'usage, des casiers aux fortes ferrures, des ballots de marchandises sombres montant jusqu'aux solives —, il ne vient presque plus de clients. La colère, la haine dévorent Baudu. « Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! » gémit-il, en regardant le magasin où sa nièce a accepté de travailler. Il s'indigne et prophétise la ruine de l'entreprise ; un magasin de nouveautés ne doit pas vendre n'importe quoi : c'est un « bazar ». « Des calicots qui vendent des fourrures, c'est trop drôle ! » Il ne peut pas accepter le renversement de toutes les traditions dont il a vécu. Il se ronge. Autrefois, sa vieille maison était la plus achalandée du quartier, il en était fier. Et voilà que, comme toutes les boutiques voisines, elle se meurt : « C'était la mort lente, sans secousse, un ralentissement continu des affaires, des clientes perdues une à une. » *Le Bonheur des Dames* prospère, Baudu est forcé de le reconnaître : « Ils réussissent, tant pis pour eux ! Moi je proteste, voilà tout. » Pour faire face aux échéances, il vend sa maison de campagne. Ruiné, il se perd en doléances sur les temps nouveaux : tout craque, la famille n'existe plus. En même temps, il est humilié, il se sent vaincu : « La conscience de sa défaite lui ôtait son ancienne assurance de patriarche respecté. » À la fin, on lui offre une place au *Bonheur des Dames* mais il refuse et s'enferme dans son désespoir. On voit ici quelle relation s'établit entre le temps biologique et le temps social. Plus jeune, il aurait souhaité se reconvertir et il en aurait été capable. Mais la brièveté de son avenir et le poids du passé lui bouchent toutes les issues. La réalité dans laquelle il s'était objectivé, c'était son commerce ; celui-ci ruiné, il n'est plus rien : un mort en sursis. Jusqu'à la fin, aveugle au reste du monde, il s'entêtera rageusement à maintenir par ses refus et par ses souvenirs celui qu'il a été. Des drames analogues se produisent aujourd'hui quand de grands magasins s'implantent dans de petites villes dont elles ruinent les boutiquiers. En pays capitaliste, la concentration multiplie ce phénomène.

Il y a beaucoup d'activités que la marche du temps ne disqualifie pas en tant que telles : mais elle affecte l'individu qui s'y livre. On a vu qu'à un certain moment ouvriers, employés, cadres, fonctionnaires

sont mis à la retraite. La société accueille de manière ambiguë le vieillissement des médecins, des avocats, de tous ceux qui exercent des professions libérales. C'est particulièrement frappant en ce qui concerne les médecins. Pendant un temps, l'âge les valorise ; on considère qu'il apporte l'expérience ; on préfère l'homme qui a une longue carrière derrière lui à un blanc-bec. Ensuite, l'image bascule. On pense que le vieux docteur est usé, biologiquement déchu, et qu'il a donc perdu beaucoup de ses capacités. Et surtout, il fait figure d'attardé ; il n'est pas au courant, suppose-t-on, des récentes découvertes. On se détourne de lui, son cabinet se vide. Dans presque tous les domaines, même s'il ne tombe pas sous le coup de la retraite et qu'il soit encore adapté à ses tâches, le vieillard est condamné à l'inactivité par suite d'un préjugé défavorable.

Dans les carrières qui exigent de grandes capacités physiques, l'involution biologique est déterminante. Jeune encore, le sportif se voit interdire la compétition. Il se reconvertit souvent dans la branche qui est la sienne : le champion de ski devient entraîneur d'une équipe, le boxeur professionnel, manager ; souvent aussi, dans une branche tout à fait différente : Carpentier a ouvert un bar, Killy vend des voitures de sport, Marielle Goitschel tourne un film. Il y a dans leur vie une cassure qu'ils avaient prévue, ce qui n'empêche que beaucoup d'entre eux se recasent difficilement et s'aigrissent. Il se produit une rupture analogue dans l'existence des danseurs, des chanteurs : ceux-là perdent leur souplesse, la voix de ceux-ci s'altère. Beaucoup se mettent à enseigner l'art qu'ils ne pratiquent plus ; ainsi demeurent-ils dans le monde qui a été le leur et, tout en subissant une frustration, ils gardent une transcendance, grâce aux progrès de leurs élèves. D'autres, par nécessité ou choix, se retirent tout à fait. Les acteurs ont à compter avec les changements de leur visage et de leur voix. Certains choisissent de les nier : j'ai vu De Max à 80 ans dans le rôle du jeune Néron. S'il s'agit de « monstres sacrés », le public admire cet entêtement : on applaudissait Sarah Bernhardt octogénaire jouant *Athalie* avec une jambe de bois. Le plus souvent, l'acteur change d'emploi ; mais les rôles de personnes âgées ne sont pas nombreux au théâtre, plus rares encore au cinéma. Au théâtre, si le texte est important, la mémoire risque de faire défaut. Là aussi on cherche à se reconvertir sans trop s'éloigner de son passé ; mais les débouchés sont limités : la plupart des vieux acteurs sont condamnés

à la retraite et à la pauvreté. Plus favorisés sont les chansonniers, les fantaisistes à qui on ne réclame pas de prouesses techniques et qui peuvent adapter leur numéro à leurs possibilités. Le fait même d'être âgé peut alors constituer une attraction : à 80 ans, Maurice Chevalier a donné un récital qui a été un triomphe, en grande partie parce qu'il avait 80 ans. Encore faut-il avoir une belle santé et être capable de conserver pendant des années la faveur d'un public avide de nouveauté. Les carrières où, malgré le rôle important que joue le corps, l'involution sénile est le plus normalement surmontée, ce sont celles des musiciens exécutants : pianistes, violonistes, violoncellistes. Il arrive qu'ils gardent jusqu'à 80 ans passés leur talent et leur célébrité : cela suppose qu'ils ne soient pas victimes de maladies qui ruineraient leur virtuosité, et qu'ils ne cessent pas de s'exercer. Si biologiquement ils résistent au temps, le vieillissement social ne joue pas contre eux car on ne leur demande que de s'égaler à eux-mêmes. Il peut leur arriver d'ailleurs de se dépasser dans leur dernier âge, grâce à une compréhension de plus en plus profonde des morceaux qu'ils interprètent.

Les travailleurs intellectuels sont moins gênés que les autres par leur déclin physiologique. Un certain nombre d'entre eux jouissent, dans leur rapport à la société, d'une singulière autonomie : les créateurs. Ils ne sont pas nombreux, mais leur situation privilégiée fait d'eux des révélateurs : quelles sont les possibilités pratiques d'un homme âgé quand un maximum de chances lui est accordé ? Quel est, dans les divers domaines intellectuels et artistiques, le rapport de l'âge et de la fécondité, et comment le comprendre ?

Il est très rare qu'un savant invente dans sa vieillesse. Euler a fait d'importants travaux mathématiques à 71 et 72 ans. Galilée a complété à 72 ans ses *Dialogues des sciences nouvelles*, son meilleur ouvrage ; il a écrit à 74 ans ses *Discours et démonstrations mathématiques*. Buffon a composé entre 67 et 81 ans les sept derniers volumes de son *Histoire naturelle* qui contiennent le meilleur de son œuvre. Franklin entre 78 et 80 ans a inventé les lunettes bifocales et étudié l'empoisonnement par le plomb. Laplace a achevé à 79 ans sa *Mécanique céleste*. Herschel a continué jusqu'à 80 ans et au-delà à adresser d'importantes communications à la Société royale.

Michelson avait 77 ans quand il a publié le compte rendu de l'expérience sur la vitesse de la lumière qu'il avait réalisée avec Morlay. Gauss, Pavlov ont poursuivi et enrichi dans leurs vieux jours les travaux commencés dans leur jeunesse. Mais ce sont là des exceptions. Dans son livre *Age and achievement* où il a tenté d'établir une corrélation entre l'âge et les réalisations humaines, Lehman[16], se basant sur la *Brève histoire de la chimie* du professeur Hildich, montre qu'en chimie les découvertes les plus importantes ont été faites par des hommes de 25 à 30 ans ; les plus nombreuses, entre 30 et 35 ans ; sur 993 contributions, 3 seulement sont dues à des hommes de plus de 70 ans. Pour la physique, l'âge optimum serait de 30 à 34 ans ; pour l'astronomie, de 40 à 44. Lehman remarque qu'Edison a été productif toute sa vie, mais surtout à 35 ans. Chevreul, qui vécut cent trois ans et travailla tard dans sa vieillesse, est surtout connu pour ses découvertes sur la graisse animale, faites à 37 ans.

C'est surtout en mathématiques que les inventions tardives sont très rares. Il y a eu une éclatante exception. Elie Cardan a publié à 67 ans un mémoire absolument neuf par rapport à son œuvre passée et qui a fait date dans l'histoire des mathématiques. Il y résolvait des problèmes qu'il avait posés lui-même à 28 ans et auxquels les plus grands mathématiciens n'avaient pas su donner de réponse. On cite quelques autres cas de ce genre, mais très peu. La stérilité du mathématicien âgé est si connue que le groupe Bourbaki n'acceptait aucun membre de plus de 50 ans.

Le vieillissement des savants n'est pas d'ordre biologique. Il ne s'agit pas ici de surmenage, d'usure nerveuse, de fatigue cérébrale ; certains demeurent jusqu'à la fin en excellente santé. D'où vient que passé un certain âge ils ne découvrent plus rien ?

Pour répondre, il faut d'abord comprendre quelle option fait un homme quand il décide de se consacrer à la science. L'objet de son étude, c'est l'universel en tant que saisi à travers des symboles et des concepts abstraits. Cela implique qu'il installe l'universel en lui. Il supprime sa subjectivité pour penser selon un système rationnel valable pour tous. Même s'il travaille isolément, il n'est pas seul : il participe à une œuvre collective qui tout en progressant par des chemins divers s'efforce de s'unifier. Aujourd'hui d'ailleurs, il fait généralement partie d'une équipe où chacun se sent le même que les

autres. Le savant n'est pas un aventurier ; il reprend l'héritage de ses prédécesseurs, les chemins où il s'engage sont déjà en partie frayés et d'autres chercheurs l'y accompagnent ; ils y rencontrent les mêmes obstacles et il arrive qu'on invente simultanément, en plusieurs endroits, le moyen de les surmonter : la découverte individuelle est préparée et appelée par l'ensemble de la science. Certes, si soumis qu'il soit à l'objet de son étude, le chercheur, presque en dépit de lui-même, demeure un sujet singulier : il a sa vision des choses, il imagine, il prend ses décisions. Ainsi s'explique que parfois il émerge de la collectivité et trouve une idée originale. Mais le choix de l'universel fait que ces illuminations sont rares et brèves. On comprend qu'elles se produisent le plus souvent dans la jeunesse ou au début de la maturité : alors le savant maîtrise l'ensemble des connaissances qui constituent sa spécialité ; il les saisit d'un regard neuf qui lui en découvre les failles et les contradictions ; il ose prétendre y remédier parce qu'il a toute une vie devant lui pour rectifier ses erreurs, pour faire fructifier les vérités qu'il pressent. Ensuite, il faut un considérable travail pour tirer les conséquences de sa découverte, pour les vérifier, les organiser. L'œuvre redevient collective et ce n'est pas forcément l'inventeur qui sera le plus qualifié pour la mener à bien. Le plus souvent il reste l'homme de ce moment, de cette idée : alors que le développement de la science exigerait une nouvelle rupture[17].

Un grand mathématicien de 55 ans m'a dit qu'il lisait les ouvrages mathématiques avec plus de facilité et de profit que dans sa jeunesse ; ses possibilités de compréhension, son expérience, sa faculté de synthèse se sont enrichies. Mais sa curiosité s'est un peu émoussée. À 25 ans, victime de l'illusion juvénile qui dilate infiniment l'avenir, il projetait de tout connaître dans toutes les branches des mathématiques. Maintenant, il se résigne à ne pas lire les ouvrages qui ne concernent pas directement sa spécialité et à beaucoup ignorer. Dans les mathématiques d'aujourd'hui, m'a-t-il expliqué, la spécialisation est si poussée, il y a un tel cloisonnement entre les différentes branches, qu'il suit plus facilement la soutenance d'une thèse de biologie que le cours d'un collègue portant sur un domaine mathématique qui lui est étranger. Il pense qu'un chercheur qui ne s'est pas coupé de la recherche conserve assez longtemps la possibilité de faire des découvertes : mais il est gêné par des obstacles

épistémologiques que les jeunes ignorent. Aujourd'hui, un Évariste Galois serait impossible : pour maîtriser les richesses de l'édifice mathématique moderne, il faut avoir de 25 à 30 ans. C'est alors l'âge le plus favorable à l'invention. Plus tard, on souffre souvent d'inhibition. Quand on sait que personne n'a réussi à démontrer la vérité ou la fausseté d'un certain théorème, qu'on s'y est en vain efforcé soi-même, on décide qu'on perdrait son temps à s'obstiner dans cette voie, on laisse tomber. Il s'est trouvé dans ce cas, il y a onze ans. Et puis un mathématicien russe lui a dit avoir résolu le problème. Il s'y est attaqué à nouveau : sachant qu'on pouvait trouver, il n'était plus question de lâcher prise. Et il a trouvé ; très vite, par le simple rapprochement de deux autres théorèmes qu'il connaissait parfaitement. Le cas est très fréquent, m'a-t-il dit. Sur ce point les jeunes ont un grand avantage. Ils ignorent souvent que beaucoup d'autres se sont cassé les dents sur la question qui les préoccupe ; ils l'abordent avec confiance ; et ils ont tout le temps devant eux, ils ne sont pas tentés d'économiser leurs efforts.

Surtout, m'a dit mon interlocuteur, le passé pèse sur le savant âgé, sous forme d'habitudes d'esprit et d'intérêts idéologiques. De nos jours les mathématiques se renouvellent à une vitesse vertigineuse et le changement met en question tout l'appareil. Il s'agit d'apprendre chaque fois un langage radicalement autre. Évidemment, si on le préfère à l'ancien c'est qu'il est plus adéquat, plus rapide, qu'il facilite la découverte. Celui qui ne se décide pas à l'adopter est obligé de traduire dans les termes auxquels il est habitué les vérités nouvelles : cela ralentit terriblement sa marche. Il arrive qu'un professeur de 40 ans ne comprenne pas un exposé de ses propres théories, présenté par un jeune mathématicien de 25 ans, à des camarades de son âge, dans le nouveau langage qui leur est commun et que leur aîné ignore. Celui-ci ne peut pas espérer devancer jamais ceux qui possèdent l'instrument le mieux adapté. Cependant apprendre l'hébreu ou le chinois à un certain âge, c'est difficile, c'est décourageant : beaucoup de savants vieillissants renâclent. Par rapport à sa propre pensée, le mathématicien a un mouvement de recul. « Si j'ai l'intuition d'un nouveau théorème, me dit mon interlocuteur, je me rends compte qu'il m'obligera à réviser tout ce que je prenais jusque-là pour acquis : j'hésite. » « En vieillissant on devient plus libre et moins libre, me disait-il encore. On est plus libre par rapport aux autres : on ne craint

pas d'étonner, de passer outre certains préjugés, de contester des idées acquises. Mais on l'est moins par rapport à soi-même. » Il a sous presse un livre de mathématiques rédigé l'an dernier. Depuis, il a écrit un article qui rend ce livre périmé : il a passé outre, mais il a été gêné de s'infliger à soi-même un démenti. Cet article même se trouve maintenant contesté par un travail plus récent qu'il vient d'achever. Le progrès mathématique n'est pas une tranquille marche en avant. C'est une suite de contestations entraînant d'incessants remaniements. Il faut beaucoup de passion, beaucoup de disponibilité pour bouleverser de fond en comble les connaissances acquises : les jeunes y sont plus aptes que les autres.

On voit se confirmer dans ce cas particulier ce que j'ai dit en général sur les activités de l'homme âgé : le poids du passé ralentit sa marche ou même la paralyse, alors que les nouvelles générations s'arrachent au pratico-inerte et vont de l'avant.

On peut décrire plus précisément ce qui freine le vieux savant. D'abord, il a des intérêts idéologiques ; il est aliéné à son œuvre, « ensemble de significations inertes et supportées par la matière verbale[18] », en quoi il constitue son être hors de lui. Elle est en danger dans le monde car elle existe pour d'autres qui la dépassent à la lumière de leurs propres projets. Son auteur s'efforce de la défendre ; il combat les théories et les systèmes qui risqueraient de la déclasser. Il veut bien la corriger, l'enrichir, non la renier, ce qui, à un certain stade, pourrait être nécessaire au progrès. Elle enferme pour lui des exigences inertes auxquelles il doit se plier, ce qui risque de l'entraîner dans des chemins sans issue. Certains chercheurs sont si aliénés à leurs intérêts idéologiques qu'ils vont jusqu'à fausser les résultats des expériences qui contredisent leurs thèses. Darwin était conscient de ce danger puisqu'il s'était donné pour règle de noter immédiatement les faits et les idées contraires à ses doctrines : « Car je savais par expérience que les idées et les faits de ce genre disparaissent plus facilement de la mémoire que ceux qui nous sont favorables. » On dit pourtant que dans sa vieillesse il refusait qu'on lui lût aucun écrit opposé à ses vues ; de même Auguste Comte. Un tel entêtement rend impossible de réviser l'œuvre à la lumière des connaissances nouvelles, de manière à en apercevoir et tenter d'en rectifier les erreurs. Le cas de Lévy-Bruhl est exceptionnel : dans ses carnets, écrits en 1938-1939, il renonce à toutes ses anciennes idées

sur la mentalité prélogique, la participation, la non-conceptualisation qu'il avait cru observer chez les primitifs. Cependant, il n'inventa rien de neuf.

Même s'il est désintéressé, le savant se heurte à des résistances intimes. Il a des habitudes d'esprit qui le font s'entêter dans des méthodes périmées. La spécialisation, qui lui a permis ses réussites, lui interdit de se tenir au courant de travaux parallèles aux siens et dont la connaissance lui serait peut-être nécessaire pour innover. Les plus lucides ont conscience de ces lacunes. Peu après avoir reçu le prix Nobel, le professeur Kastler parlait de revenir s'asseoir parmi les étudiants pour suivre des cours sur la théorie des quanta. Enfin, surtout, certaines idées sont si familières au vieux savant qu'il les prend pour des évidences et ne songe donc pas à les remettre en question : or il faudrait s'en débarrasser pour avancer. Parmi les « obstacles épistémologiques » dont parle Bachelard, l'âge lui paraît un des plus importants.

Pour défendre ses conceptions arriérées, le vieux savant souvent n'hésite pas à contrarier le progrès de la science : le prestige dont il jouit lui en donne la possibilité. « Les grands savants sont utiles à la science dans la première moitié de leur vie, nuisibles dans la seconde », a dit Bachelard. Arthur Clarke a passé en revue un grand nombre d'inventions que des savants avaient déclarées impossibles, non faute des connaissances nécessaires, mais par un manque d'imagination et d'audace qu'il impute à leur âge, un savant étant vieux selon lui dès qu'il atteint 40 ans. Il y a quatre-vingts ans, l'idée que la lumière électrique pouvait être utilisée pour l'éclairage domestique fut huée par tous les experts ; Edison, à 31 ans, travailla néanmoins à la réalisation d'une lampe à incandescence ; mais plus tard, il se montra lui aussi retardataire quand il s'opposa à l'introduction du courant alternatif. L'astronome américain Newcomb a démontré dans un essai célèbre que le vol d'objets plus lourds que l'air était impossible. Quand les frères Wright réussirent à voler, Newcomb déclara que jamais leur machine ne serait capable de transporter plus d'un individu, elle n'aurait donc aucune application pratique. Un autre astronome, W. H. Bickering, soutint la même opinion. Les principes de l'aéronautique étaient alors connus : mais ils refusèrent d'en tirer les conséquences. En 1926, le professeur Bickerlow affirma avec preuves à l'appui que jamais on ne réussirait

à envoyer un projectile dans la lune : il n'envisageait pas d'autre source d'énergie que la nitro-glycérine et il supposait dans ses calculs que le carburant devrait faire corps avec le projectile. J. W. Campbell, astronome canadien, établit en 1938 qu'il faudrait un million de tonnes de carburant pour arracher à l'attraction terrestre un poids d'une ou deux livres : il en tirait la même conclusion que Bickerlow. Il supposait, dans ses calculs, que la fusée devait être animée d'une vitesse fabuleuse et que l'accélération serait si lente que le carburant serait épuisé à basse altitude. Rutherford avait 66 ans quand il mourut en 1937 ; il prétendait qu'on ne saurait jamais dégager l'énergie contenue dans la matière. Cinq ans plus tard, la première réaction en chaîne fut mise en marche à Chicago. Quand Pontecorvo annonça qu'on pouvait observer l'intérieur des étoiles grâce à des particules très pénétrantes, les neutrinos, les astrophysiciens compétents lui rirent au nez : peu de temps après, il réussit ses expériences. « Celui qui sait le plus de choses sur un sujet donné n'est pas forcément celui qui en ce domaine prévoira le plus exactement l'avenir », conclut Clarke. Et plus durement encore que Bachelard, il condamne les vieux savants : « Les scientifiques de plus de cinquante ans ne sont plus bons à rien qu'à tenir des congrès et devraient à tout prix être éloignés des laboratoires. »

L'exposé de Clarke n'est pas très satisfaisant. Il s'en prend à des hommes de valeur très diverse. Il n'étudie pas les raisons de leurs résistances. Il se borne à dire qu'il est fatal qu'ils aient des préjugés. « Un esprit complètement ouvert serait un esprit vide. » Cependant il a souligné un fait important : la connaissance, au lieu de servir la prévision, peut lui faire obstacle. C'est ainsi qu'Auguste Comte à 35 ans affirma qu'on ne pourrait jamais connaître la composition du soleil. Je citerai aussi la déclaration que fit en 1835 l'Académie de médecine de Lyon, à propos des voyages en train : elle prophétisa que l'organisme humain ne serait pas capable d'en supporter la vertigineuse rapidité : « Le mouvement de trépidation suscitera des maladies nerveuses… tandis que la fugace succession des images entraînera des inflammations de la rétine. La poussière et la fumée occasionneront des bronchites et des adhérences de la plèvre. Enfin, l'anxiété des périls constamment courus tiendra les voyageurs dans une perpétuelle alerte et sera le prodrome d'affections cérébrales. Pour une femme enceinte, tout voyage en chemin de fer entraînera

infailliblement une fausse couche, avec toutes ses conséquences. »

Même de grands esprits, passé un certain âge, ont de la difficulté à marcher avec leur temps. Commentant en 1934, à 55 ans, le suicide de son ami le physicien Ehrenfest, Einstein l'a attribué aux conflits intérieurs auxquels est en proie tout savant profondément honnête qui a dépassé 50 ans. Ehrenfest comprenait clairement des problèmes qu'il n'était pas capable de résoudre d'une manière constructive : « Dans ces dernières années, dit Einstein, cette situation s'aggrava par le développement étrangement tumultueux que la physique théorique a subi. Apprendre et enseigner des choses qu'on ne peut pas pleinement accepter dans son cœur est toujours une affaire difficile. À cela s'ajoute la difficulté croissante de s'adapter à de nouvelles pensées, difficulté qu'affronte toujours l'homme qui a dépassé la cinquantaine. »

Einstein lui-même a eu à affronter cette difficulté et son cas est intéressant à examiner. Il n'était pas aliéné à des intérêts idéologiques. Il n'avait jamais cherché à avoir le dernier mot et s'inquiétait peu de sa réputation. Son amour de la vérité était absolument pur. Seulement, il avait une vision de la science si solidement ancrée en lui qu'il n'imaginait pas d'y renoncer, à aucun prix : elle devait donner du monde une image harmonieuse et rationnelle. Le paradoxe de sa carrière, c'est que sa théorie de la relativité a largement influencé la théorie des quanta : pourtant, à partir de 45 ans, il a vu celle-ci d'un mauvais œil. Son ancien collaborateur, le physicien polonais Infeld, a écrit : « Il y a de l'ironie dans le rôle de champion qu'Einstein a assumé dans la grande révolution, parce qu'il a tourné le dos plus tard à cette révolution qu'il avait aidé à créer. À mesure que le temps passe, il s'éloigne de plus en plus de la jeune génération de savants dont la plupart poursuivent des recherches sur la théorie des quanta. »

Antonina Vallentin, à qui Einstein s'est souvent ouvert de ses « tourments mathématiques », précise qu'il ne s'agissait pas « du divorce qui s'opère entre une génération nouvelle, consciente de la hardiesse de sa pensée, et un vieillard, resté en survivance du passé, comme un bloc au milieu d'une route qui continue. Son drame est plutôt celui d'un homme qui, en dépit de son âge, s'obstine à poursuivre un chemin de plus en plus désert, tandis que presque tous ses amis, tous les jeunes autour de lui, affirment que ce chemin ne

mène nulle part et qu'il est engagé dans une impasse ».

Il n'était pas certain d'avoir raison. En mars 1949, à 70 ans, il écrivait à Solovine : « Vous vous figurez que je regarde avec une calme satisfaction l'œuvre de ma vie. Mais vue de près la chose se présente tout autrement. Il n'y a pas une seule notion dont je sois convaincu qu'elle tiendra ferme et je ne suis pas sûr d'être généralement sur la bonne voie. Les contemporains voient en moi tout à la fois un hérétique et un réactionnaire qui s'est, pour ainsi dire, survécu à lui-même. Cela, certes, est une affaire de mode et de vue bornée, mais le sentiment de l'insuffisance vient de l'intérieur. »

Cependant, il lui était impossible de modifier sa position. À ses yeux, une théorie n'était valable que si elle possédait une « perfection interne » ; l'abondance des « confirmations externes » ne lui suffisait pas. La théorie des champs unitaires qu'il essaya pendant trente ans de mettre au point devait répondre à ces exigences. Celle des particules élémentaires ne les satisfaisait pas. Il comprit tout de suite la théorie quantique de Niels Bohr. Au point qu'il déclara : « J'aurais probablement pu arriver moi-même à quelque chose de semblable. » Mais il ajouta aussitôt : « Mais si tout cela est vrai, alors cela signifie la fin de la physique. » Il ne voulait pas admettre que la physique pût prendre un visage inharmonieux. Plus tard, les postulats de Bohr cessèrent de paraître paradoxaux ; ils furent enveloppés dans une nouvelle théorie générale qui conciliait un point de vue corpusculaire et un point de vue ondulatoire grâce à l'idée d'onde de probabilités. Cette idée, Einstein la refusait, bien que toute cette construction ait été élaborée à partir de son propre système. Il n'était pas homme à se contenter de vieilles vérités ; mais il n'estimait pas — étant donné des critères qu'il n'imaginait pas d'abandonner — que les idées nouvelles fussent concluantes.

Il ne fut jamais en état de vérifier sa théorie unitaire des champs tant elle était difficile à exprimer mathématiquement. D'autre part, ses résistances l'empêchèrent de participer aux progrès de la physique quantique. Totalement dépouillé d'égocentrisme, il ne vécut pas son échec, son isolement, comme une tragédie subjective. Mais, objectivement, on s'accorde presque unanimement à juger qu'il perdit les trente dernières années de sa vie en recherches vaines. Son biographe Kouznetsov constate que certaines des idées émises par Einstein dans les années 40 ont atteint aujourd'hui leur maturité,

dans le domaine de la physique quantique relativiste. Il en conclut que sa critique « indiquait les limites de la mécanique quantique au-delà desquelles se profilaient des théories plus révolutionnaires ». Comme la science progresse en se reniant pour se dépasser, les retardataires peuvent toujours être considérés plus tard comme des précurseurs. Mais le fait est qu'à la fin de sa vie Einstein a gêné le progrès de la science plutôt qu'il ne l'a servi.

L'option du philosophe est radicalement différente de celle du savant. Alors que celui-ci décrit l'univers en extériorité, celui-là considère que c'est l'homme qui fait la science : il veut rendre compte du rapport de l'univers à l'homme posé comme sujet. Il est à la fois pour et contre la science : il l'accepte dans la mesure où elle est un produit humain, mais refuse d'y voir le reflet d'une réalité existant en soi. Le savant ne met pas en question celui par qui et pour qui la science existe, l'homme. Le philosophe, c'est celui pour qui l'homme est en question dans son être, c'est celui qui s'interroge sur la condition humaine prise dans sa totalité. Mais il est lui-même un homme, tout l'homme : ce qu'il a à dire, c'est soi-même, dans son universalité. Quand Descartes dit : « Je pense… », c'est l'Homme universel qui pense en lui. Il n'a donc besoin de personne pour parler et il ne doit de comptes à personne. Il y a *la* science ; il y a *des* philosophies. Et certes aucune ne se crée à partir de zéro ; le philosophe subit des influences, il rencontre des problèmes que d'autres ont posés. Mais chaque système ne peut être critiqué que de l'intérieur et non par référence à des données extérieures. On peut en dénoncer les contradictions, les lacunes, les insuffisances, non lui opposer des faits que d'autres auraient établis. En effet, il y a au départ ce que Bergson appelait une « intuition philosophique », qu'on peut définir aussi comme une expérience ontologique, à partir de laquelle se constitue une vision du monde.

Elle a une évidence intime irréfutable. Confronté à des philosophies nouvelles, le philosophe peut en accepter certains aspects, être amené à se poser de nouveaux problèmes : mais il n'abandonnera pas son point de départ. S'il ajoute, s'il retranche, s'il corrige, c'est toujours dans une certaine perspective qui est sienne, à laquelle toute autre perspective est étrangère, si bien qu'autrui ne

peut jamais le distancer, le disqualifier, le contredire.

Le plus souvent, sa pensée s'enrichit avec l'âge. L'intuition originale, il l'a dans sa jeunesse ou sa maturité — exceptionnellement dans le cas de Kant à plus de 50 ans. Pour en saisir les implications, il a besoin de temps puisqu'il ne vise rien moins qu'à saisir les relations de l'homme en tant que sujet avec la totalité du monde. C'est un programme inépuisable. Une fois une construction arrêtée, le philosophe prend à son égard un recul qui lui permet de la critiquer, qui l'amène à se poser de nouveaux problèmes, à découvrir d'autres solutions. Il y a eu un cas où le progrès a été arrêté par la nature même de l'œuvre : c'est celui de Hegel dont le système s'est refermé sur soi aux environs de ses 60 ans. Il s'est placé à la fin de l'Histoire, convaincu d'avoir donné un compte rendu exhaustif du cours du monde. L'œuvre achevée ne permettait pas de nouveau développement et la contestation ne pouvait se produire que du dehors. Chez tous les autres, le système est demeuré ouvert et, même si le dernier âge n'a pas été le plus fécond, ils l'ont enrichi encore à ce moment-là. Je ne citerai que deux cas : celui de Platon et celui de Kant.

Tout le monde s'accorde à penser que *Les Lois*, que Platon écrivit à 80 ans, en dépit de beaux passages originaux sur le temps et la mémoire, marque un recul par rapport à l'ensemble de son œuvre : un « reflux », un « appauvrissement », un « abandon ». Il semble que son expérience l'ait rendu pessimiste. « Notre espèce n'est pas tout à fait sans valeur », concède-t-il. Mais il écrit aussi que : « La part des maux l'emporte sur celle des biens », que les plus grands biens sont « souillés comme par un mauvais sort ». Il pousse la morosité jusqu'à déclarer que l'homme n'est guère qu'un pantin aux mains des dieux et des démons. Dans ces conditions, il n'est plus question de rechercher pour la cité un système politique parfait, mais seulement le système le moins mauvais possible. Pour gouverner les hommes, Platon ne fait plus confiance à la raison, à l'éducation, à la connaissance de la vérité. Il faut leur imposer des lois et les persuader, par n'importe quel moyen, de s'y plier. Déjà dans *La République*, Platon acceptait l'idée du mensonge utile, mais il lui accordait peu de place ; tandis que cet utilitarisme triomphe sans contrepartie dans *Les Lois*. C'est un ouvrage didactique, où les trois interlocuteurs sont des vieillards — alors que dans les dialogues antérieurs il y avait toujours au moins

un jeune homme. Le style en est lourd. Prudente, embarrassée, la pensée de Platon s'est sclérosée. Il ne manifeste plus cette soif de la vérité qui inspirait ses précédents ouvrages. Cette ultime phase de sa vieillesse est intellectuellement un déclin.

Cependant, c'est à partir de 62 ans environ qu'il a écrit ses œuvres les plus profondes et les plus personnelles. Il lui a fallu du temps pour se dégager de l'influence de Socrate et de ses prédécesseurs, pour comprendre tout ce qu'impliquaient ses propres conceptions. À 62 ans, il s'est produit une crise dans son évolution. Il a pris du recul par rapport à son œuvre ; il a découvert quelles objections soulevait sa théorie des idées et, pour y répondre, il a dans le *Théétète* et le *Parménide* repris le problème à la base ; il a précisé sa position par rapport aux mégariques. À travers *Le Sophiste*, *Le Politique*, *Timée*, *Criton*, *Philèbe*, sa doctrine ne cesse de se renouveler et de s'enrichir. C'est dans *Philèbe*, écrit vers 74 ans, qu'il répond à la question posée dans le *Théétète* sur l'erreur et le savoir : « Savoir, c'est imiter dans son âme les relations qui existent dans l'être. » C'est dans cette œuvre qu'on trouve l'exposé le plus vaste de sa dialectique. *Les Lois* mises à part, les œuvres de vieillesse de Platon représentent un incessant progrès[19].

Kant a publié à 57 ans la *Critique de la raison pure*. Il avait 66 ans quand il a écrit la *Critique du jugement* et il était plus âgé encore quand il a composé *La Religion dans les limites de la simple raison*. Ces deux livres traitent certains points essentiels de son système avec une profondeur toute neuve. Ils enrichissent et renouvellent son œuvre antérieure. Il a travaillé à ses œuvres posthumes jusqu'à ce que ses forces intellectuelles déclinent. Selon Lachièze-Rey, elles sont le couronnement de toute sa philosophie. Ses premières œuvres posaient certains problèmes qu'il n'est parvenu à résoudre qu'à la fin de sa vie, dans l'*Übergang*. Le principal était celui-ci : Quel est le mode de présence de l'esprit à lui-même, en tant que présence constituante ? Auparavant, il était gêné par la place qu'il accordait au réalisme psychologique ; il hésitait à appliquer avec rigueur la méthode transcendantale. En vieillissant, loin de se scléroser, il a pris assez de confiance en lui pour vaincre ses résistances et se libérer des anciens préjugés. Il a ramené les pseudo-réalités psychologiques au rôle de simples moments dans la constitution du monde et du moi. L'*Übergang* met le système en accord avec lui-même. La conscience y

a enfin trouvé son autonomie et fait reconnaître sa réalité. La chose disparaît au profit de l'activité. Le *cogito* s'affirme comme puissance déterminante.

Bien entendu, si le philosophe peut enrichir son propre système jusque dans sa vieillesse, il ne saurait s'en arracher pour en inventer un radicalement nouveau. Kant a pressenti Fichte, mais on ne saurait imaginer qu'il ait découvert la dialectique hégélienne. Comme le savant il est en partie aliéné à des intérêts idéologiques. S'il dépasse ses conceptions antérieures, c'est en essayant de les conserver : il ne saurait accepter de les voir disqualifiées. Et il a lui aussi des « habitudes d'esprit » : sa manière de penser qui lui est si naturelle qu'elle lui paraît nécessaire, des présuppositions si ancrées en lui qu'il ne les distingue pas de la vérité.

Comment vieillissent les écrivains ? Ils sont si divers, ils poursuivent des buts si différents, qu'il est difficile de répondre à cette question. Certains demeurent des créateurs dans un âge très avancé : Sophocle a fait jouer *Œdipe à Colone* à 89 ans. Voltaire a produit le meilleur de son œuvre dans les vingt dernières années de sa vie. Les derniers tomes des *Mémoires d'outre-tombe* et *La Vie de Rancé* ont été composés par Chateaubriand dans sa vieillesse. Goethe a donné ses plus beaux poèmes pendant ses vingt-cinq dernières années ; de cette époque datent *Poésie et vérité* et *Le Second Faust*. Hugo vieilli avait raison de ne pas se sentir inférieur à son passé : « Il y a un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers, mais je sens que je n'ai dit que la millième partie de ce qui est en moi. » Il écrivit encore une œuvre considérable à partir de ses 64 ans. Yeats s'est surpassé à la fin de sa vie.

Ce sont des exceptions. En général, le grand âge ne favorise pas la création littéraire. Chez Corneille, chez Tolstoï, chez tant d'autres, le contraste est écrasant entre la production de leur maturité et celle de leurs dernières années. Par habitude, pour gagner leur vie, pour ne pas s'avouer leur déclin, beaucoup de vieillards continuent d'écrire. Mais la plupart justifient le mot de Berenson : « Ce qu'on écrit après soixante ans ne vaut guère mieux que du thé que l'on refait toujours avec les mêmes feuilles. » Essayons de comprendre pourquoi. Que cherche l'écrivain ? à quelles conditions peut-il l'obtenir ?

La philosophie considère l'homme en tant que notion ; elle veut connaître son rapport total à l'univers. L'écrivain lui aussi vise l'universel mais à partir de sa singularité. Il ne prétend pas livrer un savoir, mais communiquer ce qui ne peut pas être *su* : le sens vécu de son être dans le monde. Il le transmet à travers un universel singulier : son œuvre. L'universel n'est singularisé, l'œuvre n'a une dimension littéraire que si la présence de l'auteur s'y manifeste par le style, le ton, l'art qui portent sa marque. Sinon on a affaire à un document, qui livre la réalité dans son objectivité impersonnelle, sur le plan de la connaissance extérieure, et non en tant qu'intériorisée par un sujet. Mais comment mon expérience vécue peut-elle devenir celle d'un autre ? D'une seule manière : par le truchement de l'imagination. Le lecteur d'un document s'informe sur une des parties de son univers sans quitter celui-ci : il reste à sa place dans le monde, à tel endroit, à tel moment de sa vie. Celui d'un ouvrage littéraire entre dans un monde autre, se coule dans un sujet autre que soi-même. Cela implique qu'il nie la réalité pour se jeter dans l'imaginaire. Cela ne lui est possible que si l'œuvre qu'il lit lui propose un monde imaginaire. Communiquer son expérience vécue, cela ne consiste pas à transcrire sur le papier un langage qui préalablement l'exprimerait : le vécu n'est pas formulé ; il s'agit pour l'écrivain d'arracher des énoncés définis et intelligibles à la confuse opacité du non-dit. Par là il crée un objet qui ne traduit aucune réalité, qui existe sur le mode de l'imaginaire ; lui-même, il se donne une constitution fictive : Sartre fait allusion à cette opération quand dans son essai *Des rats et des hommes* il déclare que tout écrivain est possédé par un « vampire ».

Bien entendu, il ne faut pas supposer que l'écrivain choisit d'abord de communiquer et recourt alors à l'imagination. C'est son choix originel de l'imaginaire qui décide de sa vocation ; ce choix a selon les individus des motivations diverses, mais il se rencontre toujours à la racine d'une œuvre littéraire. Celle-ci est la matérialisation — par des signes tracés sur du papier — du monde irréel que le sujet s'était créé par des jeux, des rêveries : monde irréel qui ne peut prendre de la consistance et permettre la transmission d'une expérience que parce qu'il est la projection de la réalité dans une autre dimension.

Écrire c'est donc une activité complexe : c'est d'un même

mouvement préférer l'imaginaire et vouloir communiquer ; dans ces deux choix se manifestent des tendances très différentes et à première vue contraires. Pour prétendre substituer un univers inventé au monde donné, il faut agressivement refuser celui-ci : quiconque y baigne comme un poisson dans l'eau et considère que tout va de soi n'écrira pas. Mais le projet de communication suppose qu'on s'intéresse à autrui ; même s'il entre de l'inimitié, du mépris, dans la relation de l'écrivain avec l'humanité — s'il écrit, comme Flaubert, pour la démoraliser, ou pour la fustiger, la flétrir, dévoiler son ignominie —, il prétend être reconnu par elle : sinon son projet même de la dénoncer serait voué à l'échec et n'aurait pas de sens ; par l'acte d'écrire il lui accorde plus de prix que dans ses déclarations verbales. Le désespoir absolu, la haine radicale de tout et de tous ne saurait s'accommoder que du silence.

Le projet d'écrire implique donc une tension entre un refus du monde où vivent les hommes et un certain appel aux hommes ; l'écrivain est à la fois contre eux et avec eux. C'est une attitude difficile : elle implique de vives passions et pour être soutenue longtemps elle réclame de la force.

La vieillesse réduit les forces, elle éteint les passions. La disparition de la libido entraîne, on l'a vu, celle d'une certaine agressivité biologique ; l'abattement physique, la fatigue, l'indifférence où sombre souvent la vieillesse la détournent de se préoccuper d'autrui. La tension qu'engendrait la conciliation de deux projets sinon contradictoires, du moins divergents, se relâche. Le vieil auteur se voit privé de cette qualité que Flaubert appelait l'« alacrité ». Accablé par la ruine de sa nièce, il disait dans une de ses lettres : « Pour écrire de bonnes choses, il faut une certaine alacrité. » Et dans une autre : « Pour bien écrire, il faut une certaine alacrité que je n'ai plus. » À 64 ans, Rousseau a ressenti avec mélancolie le déclin de ses facultés créatrices. Racontant dans les *Rêveries* une de ses promenades, il écrit : « La campagne encore verte et riante mais défeuillée en partie et déjà presque déserte offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je n'en fasse pas l'application. Je me voyais, au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs mais déjà

flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. » Il écrit encore, à la même époque : « Mon imagination déjà moins vive ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation d'un objet qui l'anime ; je m'enivre moins du délire de la rêverie ; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais ; un tiède alanguissement énerve toutes mes facultés ; l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés ; mon âme ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe… »

Cet alanguissement dessert d'autant plus l'écrivain âgé qu'il lui est nécessaire de se sentir inspiré : jeune, il suffit d'avoir à vide l'envie d'écrire pour se convaincre qu'on a « tout » à dire. Vieux, on craint d'être au bout de son rouleau, de n'être plus capable que de se répéter. Gide constate avec regret à la fin de sa vie : « Je retombe dans des thèmes déjà ressassés et dont il ne me paraît pas que je puisse encore tirer parti. » Et dans *Ainsi soit-il* à 81 ans : « J'ai plus ou moins bien dit tout ce que je pensais que j'avais à dire, et je crains de me répéter. »

Le risque de répétition provient en partie de ce que l'écrivain est aliéné à des intérêts idéologiques. Il a défendu certaines valeurs, critiqué certaines idées, pris telle ou telle position : pas question de les renier. Il n'est pas exclu qu'en demeurant fidèle à son passé un écrivain se renouvelle. Il se peut aussi qu'il préfère sa liberté à ses intérêts. Cela m'est arrivé. Mon public réclamait de moi de l'optimisme avant toute chose, particulièrement en ce qui concerne le destin de la femme : la fin de *La Force des choses* et mes derniers récits ont démenti cette attente et on me l'a vivement reproché. Mais je refuse de m'aliéner à une image figée de moi-même.

De toute manière, nous le savons tous, fût-on Flaubert, Dostoïevski, Proust ou Kafka, on n'écrit jamais que ses livres. Il est fatal qu'ils portent notre marque puisque la littérature exprime l'écrivain dans sa singularité. C'est toujours lui qui est là, dans ses différents ouvrages, et tout entier, tel que la vie l'a fait. Les choses changent, nous changeons : mais sans perdre notre identité. Nos racines, notre passé, notre ancrage dans le monde demeurent immuables : c'est par là que se définissent les buts qui nous attendent dans l'avenir, les choses à faire, les choses à dire. On ne peut pas

s'inventer arbitrairement des projets : il faut qu'ils soient inscrits dans notre passé à titre d'exigences. C'est ce qu'indique Camus dans la préface de *L'Envers et l'endroit* : « Chaque artiste garde ainsi au fond de lui une source unique qui alimente pendant sa vie ce qu'il est et ce qu'il dit. Quand la source est tarie, on voit peu à peu l'œuvre se racornir, se fendiller. Ce sont les terres ingrates de l'Art que le courant invisible n'irrigue plus. Le cheveu devenu rare et sec, l'artiste couvert de chaume est mûr pour le silence ou les salons, qui reviennent au même. »

Certes, l'œuvre ne se développe pas mécaniquement ni organiquement à partir d'un germe qui la contiendrait en puissance ; à travers des enrichissements, des déviations, des régressions, elle épouse le mouvement de l'existence. Mais elle est en quelque sorte programmée par notre enfance : c'est alors que l'individu se fait être ce qu'essentiellement il demeurera à jamais, c'est alors qu'il se projette dans les choses à faire. Disraeli avait choisi tout enfant d'être un jour ministre ; Sartre enfant a décidé d'être écrivain. Leur vie a été orientée par ce dessein et l'a accompli. Les gens qui se mettent tardivement à écrire n'en dépendent pas moins étroitement de leurs premières années ; on le voit bien dans les œuvres de Rousseau : on les retrouve vivantes dans l'homme qu'elles ont façonné. Selon l'amplitude qu'avait originellement l'entreprise d'écrire, elle tournera court très vite ou au contraire la mort, fût-elle tardive, la laissera inachevée : Rimbaud estimait à 20 ans n'avoir plus rien à dire et Voltaire à 80 ne se lassait pas de parler. De toute façon, l'œuvre est affectée de finitude. L'homme âgé en prend conscience et souvent — comme dans le cas de Gide — cela le décourage de la poursuivre pendant le temps dont il dispose encore.

Le silence de certains écrivains âgés a une autre raison encore. Leur vocation — Sartre l'a montré dans le cas de Genet, de Flaubert — est suscitée par les contradictions de leur situation ; vivre leur semble impossible, ils se débattent dans une impasse. Écrire est la seule issue : ils choisissent l'imaginaire pour y inscrire une réconciliation des oppositions qui les déchirent. Dans la vieillesse, ils l'ont réalisée. Et d'ailleurs tant bien que mal la vie a été vécue, faisant ainsi la preuve de sa possibilité.

Le genre littéraire qui convient le moins à l'homme âgé, c'est le roman. Dans ce domaine aussi il y a des exceptions. Defoe a écrit

tous ses romans, Henri James certains qui comptent parmi ses meilleurs, après 60 ans. Cervantès avait 68 ans quand il a écrit la seconde partie de *Don Quichotte*. L'œuvre de vieillesse de Hugo comporte deux romans. De nos jours, l'étonnant John Cowper Powys a écrit tous ses grands romans à plus de 60 ans. Albert Cohen vient de publier à 73 ans son plus beau livre, *Belle du Seigneur*. Mais dans l'ensemble les écrivains âgés se tournent plutôt vers la poésie, l'essai, que vers le roman. Thomas Hardy, fécond romancier jusqu'à 60 ans, à partir de ce moment ne composa plus que des poèmes. Colette vieillie n'écrivit plus que des souvenirs. Jamais Martin du Gard ne réussit à mettre sur pied le roman conçu après les *Thibault* et pour lequel il prit des notes pendant des années. Pourquoi ?

Mauriac a proposé une réponse. Il écrit dans les *Mémoires intérieurs* : « Mais à mesure que le temps s'écoule, que notre avenir temporel se réduit, lorsque les jeux sont faits, que l'œuvre est achevée et la copie remise, que l'aventure humaine touche à sa fin, alors les personnages de roman ne trouvent plus en nous d'espace où se mouvoir : ils sont pris entre le bloc durci et inentamable de notre passé où plus rien désormais ne pénètre et la mort qui, plus ou moins proche, est désormais présente. » Et aussi : « La jeunesse finie, à l'approche du dernier tournant, notre propre rumeur ne couvre plus le clapotis quotidien de la politique, car tout en nous devient silence, désormais, et solitude. Alors nous professons que la lecture des romans nous ennuie et qu'aux plus belles histoires imaginées, il faut préférer l'inimaginable Histoire. » Et encore, en 1962 : « Le vrai est que parvenu au dernier chapitre de notre propre histoire, tout ce qui est inventé nous paraît insignifiant. » « Seules les créatures de chair et de sang subsistent encore en nous sur cette limite indéterminée entre le fini et le rien qu'on appelle la vieillesse. »

Je pense qu'en effet, si notre élan vers l'avenir est brisé, il nous est difficile de le recréer chez un héros imaginaire : ni en lui ni en nous l'aventure humaine ne nous passionne assez. Quant au rapport du romancier au passé, je le comprends autrement. L'œuvre que j'écris dépend à la fois de sa source lointaine et du moment présent. La fiction, plus qu'aucun autre genre, exige que le donné soit pulvérisé au profit d'un monde irréel : celui-ci n'a de vie et de couleur que s'il est enraciné dans de très anciens fantasmes. Les événements, l'actualité peuvent fournir au romancier un point d'appui, un point

de départ : il doit les dépasser et ne le fait avec bonheur qu'en puisant au plus profond de soi. Mais alors ce sont les mêmes thèmes, les mêmes obsessions qu'il retrouvera et il risque de rabâcher. Au contraire, les souvenirs, l'autobiographie, l'essai reconstruisent ou réassument des expériences dont la diversité est enrichissante pour l'écrivain. C'est toujours lui qui parle : mais il risque moins de se répéter quand il parle de choses neuves que lorsqu'il exprime, sous un nouveau prétexte, sa fondamentale et toujours identique attitude à l'égard du monde[20].

La chance d'un vieil écrivain c'est d'avoir eu au départ des projets si solidement enracinés qu'il garde à jamais son originalité, et si vastes qu'ils demeurent ouverts jusqu'à sa mort. S'il n'a cessé d'entretenir avec le monde des rapports vivants, il ne cessera pas non plus d'y rencontrer des sollicitations, des appels. Voltaire, Hugo comptent parmi ces heureux. Tandis que d'autres repassent de l'eau chaude sur de vieilles feuilles ou se taisent.

*

Les musiciens n'ont guère fait de confidences sur leur manière de travailler. Ce qu'on peut constater c'est que généralement leur œuvre progresse avec les années. Certains se révèlent de bonne heure, comme Mozart et Pergolèse : s'ils avaient continué à vivre, auraient-ils encore grandi ou se seraient-ils répétés ? Ce qui est sûr c'est que les œuvres de Bach vieillissant comptent parmi ses plus belles et Beethoven s'est dépassé avec ses derniers quatuors. C'est parfois à un âge très avancé que le musicien compose ses plus grands chefs-d'œuvre. Monteverdi avait 75 ans quand il a écrit *Le Couronnement de Poppée* ; Verdi, 72 ans quand il a écrit *Otello* et 76 quand il composa *Falstaff*, le plus audacieux de ses opéras. Stravinsky âgé a su tout en restant lui-même s'adapter aux nouvelles formes musicales : ses œuvres de vieillesse sont originales par rapport à celles de sa maturité et n'ont pas moins de valeur. Je m'explique ces ascensions par la rigueur des contraintes auxquelles le musicien est assujetti ; il lui faut un long apprentissage pour acquérir la maîtrise qui lui permettra de dégager son originalité ; c'est d'autant plus difficile que la musique est le domaine où les influences s'exercent le plus impérieusement : le compositeur se méfie à juste titre des réminiscences. Tandis que le

travail de l'écrivain est de donner une portée universelle à son expérience vécue, la singularité du musicien est d'abord écrasée par l'universalité de la technique qu'il utilise et du champ sonore à partir duquel il invente ; il ne s'exprime d'abord que timidement. Il lui faut avoir une grande confiance en soi, donc déjà derrière lui une œuvre, pour oser, non seulement innover à l'intérieur des règles imposées, mais dans une certaine mesure s'en affranchir : ainsi Monteverdi se permet des accords que l'époque qualifiait de « diaboliques », et Beethoven ne recule pas devant les « dissonances » qui scandalisaient le public moyen. Pour le musicien, le vieillissement est la marche vers une liberté que l'écrivain possède dès sa jeunesse ou du moins sa maturité, parce que le système des règles à respecter est moins étouffant.

Les peintres ne sont pas assujettis à des règles aussi strictes que les musiciens ; mais eux aussi ils ont besoin de temps pour surmonter les difficultés de leur métier et c'est souvent dans leur dernier âge qu'ils produisent leurs chefs-d'œuvre. C'est à cette époque — après le passage à Venise d'Antonio de Messine qui a ouvert à la peinture italienne des voies nouvelles — que Giovanni Bellini s'est trouvé. Il a peint entre 75 et 86 ans ses plus grandes œuvres : entre autres les tableaux de saint Zacharie et le fameux portrait du doge Loredano. Quand Dürer le rencontra à Venise, il était à 80 ans le peintre le plus célèbre de la ville. Titien dans son grand âge a peint de très beaux tableaux. Rembrandt n'avait guère plus de 60 ans quand il a peint ses dernières toiles, ses chefs-d'œuvre ; mais Frans Hals en avait 85 quand avec les *Régentes* il est parvenu au sommet de son art. Guardi a peint à 76 ans *La Lagune grise* et *L'Incendie de S. Marcuola*, ses tableaux les plus inspirés, les plus étonnants, où se pressent magnifiquement l'impressionnisme. Corot avait environ 80 ans quand il a peint ses toiles les plus accomplies, en particulier *L'Intérieur de la cathédrale de Sens*. Ingres a peint *La Source* à 76 ans. Monet, Renoir, Cézanne, Bonnard se sont surpassés dans leurs dernières années.

Ils sont moins gênés que les savants par le poids du passé, par la brièveté de l'avenir ; leur œuvre est constituée par une pluralité de tableaux ; ils se retrouvent à chaque fois devant une toile vierge ; leur travail est une succession de commencements. Et le tableau réclame moins de temps que l'élaboration d'une théorie scientifique : quand ils l'entreprennent, ils sont à peu près certains de l'achever. Comparés

aux écrivains, ils ont une grande chance : ils ne se nourrissent pas de leur propre substance. Ils vivent au présent, et non dans le prolongement du passé. Le monde leur fournit intarissablement couleurs, lumières, chatoiements, formes. Certes, eux aussi ils ne font jamais que leur œuvre : mais elle reste indéfiniment ouverte. Tout créateur, arrivé vers la fin de sa vie, a moins de timidité devant l'opinion publique, plus de confiance en soi. L'idée qu'on l'admirera quoi qu'il fasse risque de le conduire à la facilité et d'émousser son sens critique ; mais s'il demeure exigeant, c'est un grand avantage pour lui que de se régler sur ses seuls critères, sans se soucier de plaire ou de déplaire. Seulement l'écrivain profite peu de cette liberté puisque souvent il n'a plus rien à dire : il y a toujours pour le peintre quelque chose à peindre et il peut jouir de cette souveraineté sans laquelle il n'est pas de génie. Comme le musicien, le peintre débutant est profondément influencé par son époque : il voit le monde à travers les tableaux de la génération précédente ; c'est un long travail que d'apprendre à voir par ses propres yeux. Ainsi Bonnard au début imitait Gauguin et il accordait une grande importance au sujet traité. À partir du *Café du Petit Poucet* qu'il peint à 61 ans, le sujet tend à disparaître au profit de la couleur. Il écrit à 66 ans : « Je crois que lorsqu'on est jeune, c'est l'objet, le monde extérieur qui vous enthousiasme : on est emballé. Plus tard, c'est intérieur, le besoin d'exprimer son émotion pousse le peintre à choisir tel ou tel point de départ, telle ou telle forme. » Ses dessins sont des raccourcis de plus en plus audacieux, il néglige la perspective, il s'éloigne résolument de la vision conventionnelle des choses : il cherche à en exprimer la vie et la chaleur. De là vient l'étonnante jeunesse de ses dernières toiles.

La vieillesse de Goya a été non seulement une ascension vers une perfection de plus en plus grande, mais un constant renouvellement. Il avait 66 ans quand, en 1810, bouleversé par l'occupation française et ses conséquences sanglantes, il a commencé à graver les 85 planches des *Désastres de la guerre*. Il avait assisté à l'insurrection de 1808 et souscrit avec enthousiasme pour l'équipement des guérilleros. Cependant il ne refusa pas d'exécuter les portraits des principaux dignitaires français ; il présida avec deux autres peintres au choix des meilleurs tableaux qu'on enverrait à Paris ; il reçut des Français « la cravate rouge de l'ordre d'Espagne » qu'on appelait l'« aubergine ». À la libération, en 1814, il fut acquitté de justesse par

la Commission d'épuration. Cependant, il exécuta pour Ferdinand VII un grand portrait officiel. C'est cette même année — il avait 70 ans — qu'il peignit ses tragiques et magnifiques tableaux, *La Charge des mameluks* et *Les Fusillades*. Il peignit aussi *Le Colosse* et un très bel autoportrait où il se représente sous les traits d'un homme de 50 ans. En 1815, il exécuta la série de gravures réunies sous le nom de tauromachie. Il peignit sur commande un certain nombre de portraits de personnages officiels ou d'amis, tous fort beaux. En 1818, il décida, après avoir peint *La Junte des Philippines*, que sa carrière officielle était terminée, et aussi sa carrière de peintre mondain. Désormais, il n'accepterait plus de commandes et ne travaillerait que pour lui-même : il avait besoin d'une entière liberté pour poursuivre son œuvre. Il acheta une maison isolée, qu'on appela dans le pays « la maison du sourd » car depuis des années il n'entendait plus. Il avait perdu sa femme en 1812. Pour tenir son ménage, il fit venir une parente lointaine, doña Leocadia, qui amena avec elle sa petite fille, Rosarito, alors âgée de 3 ans. Il se mit à couvrir les murs des célèbres « peintures noires » où sans aucun souci du public il laissa se déchaîner son imagination[21]. *Saturne dévorant un enfant*, *Les Sorcières du Pré au Bouc*, *Le Chien ensablé*, toutes ces œuvres sont stupéfiantes par la nouveauté de leur facture et la sombre richesse de leur inspiration. En même temps, il exécuta une série de gravures, *Les Disparates*, qui comprennent les *Songes* et les *Proverbes* : il y représente en traits virulents les triomphes de la bêtise.

Toujours désireux de se renouveler, en 1819 il introduisit en Espagne la lithographie, découverte à Leipzig en 1796. La première qu'il exécuta représente une vieille fileuse. Il en fit beaucoup par la suite.

Il avait 77 ans quand la terreur blanche déferla sur l'Espagne. D'abord il se cacha, puis il s'exila à Bordeaux. « Goya est arrivé vieilli, sourd, affaibli, sans savoir un mot de français, sans un domestique… et cependant très satisfait et très désireux de voir le monde », écrit son ami Morantin. Il fit un voyage à Paris puis revint à Bordeaux où il se fixa. Il n'y voyait presque plus clair. Pour travailler, il lui fallait superposer plusieurs paires de lunettes et utiliser une loupe. Il n'en exécuta pas moins une admirable série de lithographies, *Les Taureaux de Bordeaux*, et d'autres intitulées *L'Amour*, *La Jalousie*, *La Chanson andalouse*. Il dessina des animaux, des mendiants, des

boutiques, la foule. La petite Rosarito, qui avait alors 10 ans et à qui il était très attaché, voulut peindre des miniatures et malgré la faiblesse de sa vue il en peignit avec elle. Un an avant sa mort, à 81 ans, il a peint un portrait de nonne et un portrait de moine dont la facture fait penser à Cézanne.

Il a souvent traité dans ses dernières années le thème de la vieillesse. Déjà dans le *Jusqu'à la mort* des *Caprices*, il reprenait le sujet si souvent exploité par la littérature du XVIe et du XVIIe siècle : la vieille femme qui se croit encore belle. Il a dessiné une affreuse vieillarde, qui met son chapeau en se regardant avec complaisance dans la glace. Derrière elle, des jeunes gens rient sous cape. En 1817, il a repris le même thème dans *Les Vieilles* : deux vieilles femmes hideuses se contemplent dans un miroir ; derrière elles se dresse le Temps qui a deux grandes ailes et qui tient à la main un balai. C'est dans *La Célestine* que son affiliation à la tradition littéraire espagnole s'affirme le plus clairement : une jeune fille très décolletée et au visage sensuel s'exhibe sur un balcon ; derrière elle se profile le personnage bien connu de la duègne-entremetteuse : c'est une horrible vieille au nez crochu, l'air complice et sournois, qui égrène un chapelet entre ses doigts griffus. Goya a peint aussi dans ses *Sabbats* de nombreuses sorcières. À 80 ans, il a dessiné un vieillard au visage noyé dans une crinière et une barbe blanches, appuyé sur deux cannes : la légende est « J'apprends toujours ». Goya se moquait de lui-même et de sa soif de nouveauté.

Baudelaire a été frappé par l'étonnant rajeunissement qu'a représenté pour lui sa vieillesse : « À la fin de sa carrière, écrit-il, les yeux de Goya étaient affaiblis au point qu'il fallait, dit-on, lui tailler ses crayons. Pourtant il a, même à cette époque, fait de grandes lithographies très importantes, planches admirables, vastes tableaux en miniature — preuve nouvelle à l'appui de cette loi singulière qui préside à la destinée des grands artistes et qui veut que, la vie se gouvernant à l'inverse de l'intelligence, ils gagnent d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre et qu'ils aillent ainsi, suivant une jeunesse progressive se renforçant, se ragaillardissant et croissant en audace jusqu'au bord de la tombe. »

Ce que nous avions dit à propos de la vieillesse en général

— qu'elle nous découvre notre double finitude —, nous venons d'en voir des exemples précis à propos des intellectuels et des artistes : ils ont conscience de la brièveté de leur avenir et de la singularité indépassable de l'Histoire dans laquelle ils sont enfermés. Deux facteurs interfèrent pour définir leur situation : l'amplitude de leur projet originel et le poids plus ou moins paralysant du passé. On a vu que pour les savants, la vieillesse entraîne presque fatalement sclérose et stérilité. Les artistes, au contraire, ont souvent l'impression que leur œuvre est inachevée, qu'ils pourraient encore l'enrichir : mais alors il arrive que le temps leur manque pour la terminer ; ils se surmènent en vain : Michel-Ange malgré son acharnement ne vit pas la coupole de Saint-Pierre. Souvent un équilibre s'établit : des choses sont encore à faire sans que le temps vous prenne à la gorge. Des progrès sont même encore possibles. Mais ils ont à cette époque de la vie un caractère décevant : on progresse, oui, mais en piétinant. Au meilleur des cas, le vieillard ne dépassera pas de beaucoup le point qu'il a atteint. Il y en a qui se livrent à d'inutiles contorsions pour sortir de leur peau : ils ne parviennent qu'à se caricaturer, non à se renouveler. En vérité, l'œuvre ne peut s'enrichir qu'en accord avec ce qu'elle est et ne cessera pas d'être.

Cette idée peut décourager surtout si le déclin physiologique, la maladie, la fatigabilité rendent le travail pénible. Mais certains vieillards mettent une passion héroïque à continuer la lutte. L'héroïsme n'est pas seulement — comme chez Renoir, Papini, Michel-Ange — dans leur rapport à un corps rétif. C'est aussi de trouver encore de la joie à des progrès que la mort va bientôt interrompre, à continuer, à vouloir se dépasser tout en connaissant et assumant sa finitude. Il y a là une affirmation vécue de la valeur de l'art, de la pensée, qui suscite l'admiration. D'autant plus que la contestation par les générations nouvelles n'atteint pas seulement le savant mais aussi l'artiste, l'écrivain. Bonnard souffrait de la « dureté » de la jeunesse qui, tandis qu'il enrichissait son œuvre, s'en détournait.

Le plus pénible, à la fin d'une vie créatrice, c'est d'intérioriser ce doute. Des hommes jeunes sont capables de pousser la contestation jusqu'au désespoir, jusqu'au suicide : Van Gogh, Nicolas de Staël. La finitude — et les impossibilités qu'elle implique — peut se découvrir à

tout âge. En général, un homme jeune, même mécontent de soi, met des espoirs dans l'avenir qui s'ouvre à lui. Pour un homme âgé, les jeux sont faits. S'il découvre dans son œuvre des faiblesses, il lui est pénible de savoir qu'il ne peut pas fondamentalement la modifier. Monet par moments doutait radicalement de la valeur de sa peinture et se désolait. S'il est content de son travail, le vieillard le sent en danger dans le jugement d'autrui, et en particulier dans le verdict que rendra la postérité.

Celle-ci peut apparaître comme un recours contre la mort : une promesse de survie. L'œuvre existera pour les générations futures, elle aura peut-être la chance de se prolonger indéfiniment en elles. Au temps de Ronsard, de Corneille, cette idée était consolante ; ils pensaient que le régime monarchique durerait éternellement, que la civilisation ne changerait pas, ni les hommes : leur gloire se répercuterait de siècle en siècle, telle qu'ils se l'étaient acquise. Nous n'avons plus de telles illusions. Nous savons que notre société est en pleine évolution : à quelle forme de socialisme ou de technocratie ou de barbarie aboutira-t-elle ? Nous l'ignorons. Mais certainement les hommes de l'avenir seront différents de nous. (C'est pourquoi Franz les imagine sous forme de crabes dans *Les Séquestrés d'Altona.*) À supposer que notre message leur parvienne, nous ne pouvons pas prévoir à travers quelles grilles ils le déchiffreront. De toute façon un tableau, un roman ne saurait avoir le même sens pour ses contemporains et pour les siècles futurs : c'est tout autre chose de lire, de regarder au présent ou à travers l'épaisseur du passé.

Même à s'en tenir au proche avenir, l'œuvre court des risques d'autant plus angoissants qu'on croit davantage en sa valeur. Et d'abord celui d'être anéantie par suite de circonstances extérieures : c'est le sort que Freud redoutait pour la psychanalyse. Il est non moins pénible de penser qu'elle sera défigurée. Newton savait que sa théorie de l'attraction serait déformée et se scléroserait : en vain essaya-t-il par de multiples avertissements de prévenir ces déviations. Nietzsche avait grand-peur de donner lieu à de fausses interprétations : et en effet, il aurait refusé celles que les nazis donnèrent de l'idée de surhomme. Pour un individu vaniteux, c'est moins l'avenir de ses travaux qui compte que celui de sa renommée. S'il se pense méconnu, il en appelle volontiers aux hommes de demain : Edmond de Goncourt se racontait qu'ils le préféreraient à

Zola. Inversement, Bernard Shaw, célèbre de son vivant, était convaincu que — par une sorte de loi de bascule dont avaient été victimes Hardy, Meredith et beaucoup d'autres — les générations montantes ne lui rendraient pas justice. En tout cas oublié, incompris, ravalé, admiré — personne n'est là quand se décide son sort posthume : seule cette ignorance est sûre et à mes yeux elle rend oiseuses toutes les hypothèses.

Pour achever cette étude sur le rapport de l'homme âgé avec sa praxis, je vais considérer la vieillesse de quelques hommes politiques. L'homme politique n'a choisi ni le domaine abstrait du savant et du philosophe, ni le monde de l'imaginaire. Il est ancré dans la réalité ; il veut agir sur les hommes pour infléchir vers certaines fins l'histoire de son époque. Cette entreprise peut prendre chez lui la figure d'une carrière : ainsi chez Disraeli qui dès l'enfance souhaitait être ministre ; la politique se présente d'abord comme une forme à la recherche d'un contenu ; le but visé est avant tout l'exercice d'un pouvoir, quel qu'il soit, et le prestige qui en découle. En d'autres cas, il s'agit d'un engagement suscité — chez un individu formé d'une certaine manière — par le cours des événements : il se sent appelé, exigé. En général, les deux attitudes interfèrent. Le carriériste optera pour certaines fins et sera désormais exigé par elles — il en fut ainsi pour Disraeli. L'homme qu'une mission concrète réclame cherchera le pouvoir pour l'accomplir. De toute façon, le politique dépend d'autrui plus étroitement que les intellectuels et les artistes. Ceux-ci ont besoin d'être reconnus à travers des œuvres dont le matériau n'est pas l'homme lui-même. Le politique prend les hommes eux-mêmes pour matériau : s'il les sert, c'est en se servant d'eux ; sa réussite, son échec est en leurs mains et leurs réactions lui demeurent en grande partie imprévisibles. Avant d'examiner quelles conséquences peuvent en résulter dans sa vieillesse, il convient d'abord de voir quel est en général le rapport de l'individu vieillissant avec l'Histoire.

Celle-ci a divers visages. Elle n'intervient pas dans les sociétés répétitives. Au Moyen Âge elle semblait catastrophique : le salut venait d'un autre monde. Elle a été chargée d'espoirs au siècle des Lumières. Aujourd'hui elle enferme des promesses mais aussi des menaces : la destruction totale ou partielle de notre planète par la

bombe. J'ai vu des gens envisager sans grand trouble cette éventualité : du moment qu'on est mort, qu'importe ce qui se passe après ? et même, disaient certains, tous regrets sont épargnés si on sait que la terre disparaît avec nous.

À d'autres, dont je suis, cette idée fait horreur. Incapable, comme tout le monde, de concevoir l'infini, je n'accepte pas la finitude. J'ai besoin qu'indéfiniment se prolonge cette aventure dans laquelle ma vie s'inscrit. J'aime la jeunesse ; je souhaite qu'en elle se continue notre espèce et que celle-ci connaisse des temps meilleurs. Sans cet espoir, la vieillesse vers laquelle je m'achemine me semblerait tout à fait insupportable.

Il arrive parfois que de grands changements politiques et sociaux transfigurent une vieillesse. À partir de la prise de la Bastille, Kant renonça à son immuable promenade quotidienne pour aller au-devant de la malle qui lui apportait des nouvelles de France : il avait toujours cru à un progrès qui amènerait l'épanouissement de la société et de l'individu et il pensait que la Révolution confirmait ses prévisions. Une telle chance est rare, car au jour le jour les défaites sont des absolus et les réussites précaires. Souvent déçus dans nos espoirs, nous ne connaissons jamais le bonheur sans mélange d'avoir eu raison. « La vérité ne triomphe jamais : ses adversaires finissent par mourir », disait le physicien Planck. Personnellement, j'ai subi avec horreur la guerre d'Algérie : l'indépendance avait coûté trop cher pour que j'aie pu l'accueillir dans la joie. « Le chemin qui va vers le bien est pire que le mal », a dit Mirabeau. Jeune, avec devant soi une illusoire éternité, on saute d'un bond au terme de la route ; plus tard, on n'a plus assez d'élan pour dépasser ce qu'on a appelé « les faux frais de l'Histoire » et on les juge terriblement élevés. Quant aux régressions, elles ont alors quelque chose de définitif. Les jeunes caressent l'espoir de voir naître un lendemain différent : le recul amènera peut-être un bond en avant. Les gens âgés, même si à long terme ils font confiance à l'avenir, n'escomptent pas assister à ce retournement. Leur foi ne les défend pas contre les déceptions présentes. Parfois elle les abandonne et les événements indépassables leur apparaissent comme un démenti de toute leur existence. Une des tristesses de Casanova, ce fut de voir abattu par la Révolution française l'ancien monde dans lequel il avait vécu. Du fond du château de Bohême où il était confiné, il traitait Mirabeau

d'« écrivain infâme ».

Un exemple saisissant de ce genre de désillusion, c'est celui d'Anatole France. Socialiste à la manière de Jaurès, c'est-à-dire humaniste et optimiste, il imaginait qu'un monde meilleur et plus juste allait naître bientôt et sans violence. En 1913 — il avait 69 ans —, il pensait que « tous les peuples de l'univers s'acheminent vers la paix ». Il disait que « les prolétariats des peuples vont bientôt s'unir ». Il était convaincu qu'en tous pays le prolétariat était pacifiste et prêt à se lever contre la guerre. Il croyait aussi que le capitalisme ne conduisait pas nécessairement à la guerre. Au retour d'un voyage en Allemagne, il affirmait : « Il est certain que l'Allemagne ne désire pas la guerre. » Dans un discours prononcé en avril 1914, il annonça l'« union prochaine de l'Europe réconciliée ». Il faisait confiance à la raison humaine ; tuer, détruire était néfaste pour tous : l'humanité avait assez de bon sens pour savoir ce qui lui était utile. Il tomba des nues en août 1914 et il fut si ébranlé qu'en octobre il songea au suicide. Il écrivit à un ami : « Ne pouvant plus supporter la vie, et dans un état de prostration qui me retient ici, je te supplie de me procurer du poison. » Il publia quelques textes — qu'il regretta plus tard — dans lesquels, entraîné par le courant, il condamnait le militarisme allemand ; mais ensuite il se tut jusqu'à l'armistice. On voit par sa correspondance qu'il renonça à ses illusions idéalistes et réformistes. Impossible désormais de croire que les masses étaient capables d'empêcher la guerre. Il était souvent tout à fait désespéré. Il écrit en décembre 1915 : « L'existence m'est insupportable et je n'ai soif et faim que du néant. » En juin 1916 : « Ma raison m'abandonne. Ce qui me tue, c'est moins la méchanceté des hommes que leur bêtise. » En décembre 1916 : « La bêtise humaine est infinie. » Il s'indignait qu'on n'arrêtât pas la guerre. Il conclut une longue lettre rageuse et ironique par ces mots : « Nous ne sommes pas pressés. La guerre ne fait perdre à la France que 10 000 hommes par jour ! » En novembre 1917, il écrit : « Il n'y a plus de bornes à ma tristesse et à mon inquiétude. » Il prit parti pour les hommes que fit condamner Clemenceau, discrètement pour Caillaux, avec éclat pour Rappoport. « J'ai trop vécu d'un an et même de 70, écrivit-il encore. Je ne souhaite même plus la fin des horreurs qui désolent l'Europe. Je ne crois ni ne désire plus rien, je n'aspire qu'au néant éternel. »

Il fut très secoué par la révolution russe : « Le premier pas décisif

vers un avenir meilleur serait l'application des doctrines de Karl Marx. Le pacifisme est dépassé », écrivit-il. La guerre lui avait démontré la nécessité de la violence, mais il ne se résignait pas facilement à cette idée : « Je crains bien que la fin de cette guerre ne ferme pas l'ère de la violence. Pour assurer le désarmement universel, il faudrait la révolte des peuples… cette horrible guerre est grosse de trois ou quatre guerres aussi horribles. Voilà l'affreuse vérité. » Elle le torturait. Le 3 octobre 1918, il écrit : « Mon cœur, contrairement à ce qu'on croit des vieillards, est devenu plus tendre qu'il n'était et la vie me devient un perpétuel supplice. »

L'armistice signé, il caresse l'espoir que « la guerre produira la révolution universelle » et il affirme son admiration pour les Soviets. En 1919, les grèves et les mouvements ouvriers l'encouragent à croire au proche avènement du socialisme. Il s'engage de nouveau publiquement dans la lutte. Il lance un appel aux électeurs : « On ne terminera la lutte des classes que par la disparition des classes… Tout nous précipite au socialisme. » Il ne s'inscrit ni au parti socialiste ni au parti communiste, mais il a des amis dans l'un et l'autre. Dans *L'Humanité*, en 1922, il publie un *Salut aux Soviets*, « premier essai d'un pouvoir qui gouverne par le peuple, pour le peuple ». Avec Barbusse, il fait partie du groupe *Clarté*. Cependant dans sa correspondance et dans ses conversations il se montre très pessimiste. Il doute de son sort posthume. Dans *La Vie en fleur*, en 1921, sa vision de l'avenir est désolée. « Nous n'aurons pas plus de postérité que n'en eurent les derniers écrivains de l'Antiquité latine. » Il pensait que l'Europe et sa civilisation allaient mourir : « Les puissances du mal sont maîtresses du monde. » « L'Europe sombre dans la barbarie. » Le socialisme auquel il voulait encore croire n'était plus du tout celui auquel il avait rêvé. À l'appel de Gorki, il condamna le procès des socialistes révolutionnaires qui s'ouvrait à Moscou. Il ne pouvait pas renier les valeurs humanistes dont il avait vécu : la tolérance, la liberté bourgeoise. Sa manière de penser comme son style étaient périmés. Il essaya de suivre le mouvement de l'Histoire, mais il restait l'homme d'un autre temps. Ses écrits n'avaient aucune efficacité. En 1923, il fut violemment attaqué par *L'Humanité* : on lui reprochait son dilettantisme, son anarchisme, son scepticisme. Il fut aussi exclu de *Clarté*. En fait, malgré son effort pour s'adapter aux temps nouveaux, la guerre de 14 avait

complètement ruiné ses espoirs en un monde raisonnable et heureux.

Plus radicale encore fut la défaite de Wells en 1940. À 70 ans, il était demeuré extrêmement jeune et il s'adapta d'abord très bien à son époque. Il alla aux U.S.A. où il rencontra Roosevelt : il rêvait d'un rapprochement entre l'Est et l'Ouest. Il se rendit compte qu'il avait échoué : « J'ai subi un échec dans une entreprise qui était beaucoup trop vaste pour moi. » Quand la Seconde Guerre mondiale éclata, il fut si bouleversé qu'il tomba malade. Parlant du monde de 1942, il déclara : « Ce spectacle a fini par me briser complètement. » Il se disait « au bout de son rouleau » et annonça : « L'auteur n'a plus rien à dire et n'aura plus jamais rien à dire. » Il vécut jusqu'en 1946 dans l'horreur et sans espoir. Sa foi dans les hommes était morte. Tout son travail, toutes ses luttes antérieures, le sens même de sa vie reposaient sur sa confiance en ses semblables : celle-ci perdue, il n'y avait plus nulle part aucun recours ; il ne lui restait qu'à lâcher prise, à souhaiter le néant, à mourir.

Un tel désespoir peut conduire au suicide. Virginia Woolf qui vivait en marge de la politique, dans un cercle de privilégiés, fut atterrée par la déclaration de guerre et par les bombardements de Londres : à 58 ans, elle ne put survivre à l'éclatement de son univers[22]. À plus forte raison, si une vieille personne se sent menacée par la conjoncture, elle pensera que pour elle la partie est perdue, la lutte vaine, et que le mieux est d'en finir. En France, ce sont surtout des Juifs âgés qui se tuèrent quand le pays fut occupé.

Si un homme âgé a contribué à provoquer des événements qu'il déplore, il en sera plus affecté qu'un jeune ; au lieu de se perdre en vains regrets, celui-ci tentera de les enrayer ; le premier n'a plus assez de temps devant lui pour escompter qu'il en détournera le cours : ce fut là le malheur qui assombrit les dernières années d'Einstein. Il était très conscient de la responsabilité du savant touchant les applications de la science. Il s'inquiétait des conséquences possibles de la libération de l'énergie atomique, réalisée à partir de ses découvertes. « Faire reculer cette menace est devenu le problème le plus urgent de notre temps », disait-il avant la guerre. En 1939, les physiciens Wigner et Szilard, craignant que l'Allemagne ne fabriquât la bombe à uranium, convainquirent Einstein d'écrire à Roosevelt pour l'avertir du danger. Il le fit, et demanda que fût maintenu un contact permanent entre l'Administration et les physiciens qui

étudiaient les réactions en chaîne ; il fallait approvisionner les U.S.A. en uranium et accélérer le travail expérimental. Ce conseil fut suivi. Très tôt, Einstein en redouta les suites. Dès 1940, il parlait de cette lettre comme de l'événement le plus malheureux de sa vie. Lorsqu'il eut vent des projets de destruction des villes japonaises par la bombe atomique, il envoya un mémorandum à Roosevelt : celui-ci mourut sans avoir ouvert la lettre. Einstein ne pensait pas qu'aucun individu pût par ses seules forces influencer sérieusement l'Histoire. Et son initiative de 1939 se justifiait : une bombe à uranium allemande semblait alors possible. Il ne se consuma donc pas en remords. Mais il ressentit douloureusement la contradiction entre la richesse des créations scientifiques et l'usage destructeur qui en était fait.

Plus jeune, il se serait certainement engagé à fond dans une lutte pour la paix ; il aurait cherché à neutraliser d'une manière ou d'une autre l'invention de la bombe atomique : le bref avenir dont il disposait ne lui permettait pas d'espérer trouver un remède.

Même lorsque l'Histoire se déroule sans catastrophe, il y a une autre raison pour laquelle le vieillard n'y puise guère de satisfactions : comme on l'a vu pour Anatole France, il n'en épouse qu'avec difficulté le mouvement. On sait qu'il a du mal à adopter un nouveau *set*. En outre, la plupart du temps il ne le veut pas : il est retenu par ses intérêts idéologiques. Les phrases dites ou écrites, le personnage qu'il s'est créé constituent un « être hors de lui » auquel il est aliéné. Un vieux professeur se confond avec le cours magistral qu'il rabâche chaque année, avec les titres et les honneurs qu'il en a tirés : les réformes l'irritent non seulement parce qu'il est devenu incapable de substituer à son cours un dialogue, mais parce qu'il perdrait alors, pense-t-il, tout ce qui fait sa raison d'être. Comme son travail professionnel, l'activité politique d'un vieil homme est obérée par le poids du passé. Il échoue souvent à comprendre une époque trop éloignée de sa jeunesse. Il manque des instruments intellectuels nécessaires. Il est fait par sa vie. Devant des circonstances qui le prennent au dépourvu, il ne trouve pas la réponse juste. Regrettant de s'être entêté en 1940 dans un pacifisme aveugle, Guéhenno, pourtant jeune encore, écrivait : « Il y a au fond des hommes de mon âge une foule de souvenirs paralysants. » Il ne s'était pas rendu compte que les mots de guerre et de paix n'avaient pas le même sens en 1914 et en 1940 : il y a des expériences dont les leçons sont périmées, des

principes abstraits qu'il faut remettre en question quand les circonstances ont changé. Alain a été, comme Guéhenno, victime de ses souvenirs quand il a penché vers la collaboration ; mais aussi il n'a pas cherché à regarder en face la situation ; il a été retenu par son intérêt idéologique : le pacifisme dont il s'était fait toute sa vie le défenseur. Bertrand Russell pour la même raison commit la même erreur ; il plaça la cause qu'il avait toujours servie au-dessus de la réalité présente : au nom du pacifisme, il prêcha à l'Angleterre la non-résistance au nazisme.

Le cas de Jeannette Vermeersch est significatif. À travers tous les événements qui se sont déroulés depuis sa jeunesse jusqu'à l'automne 1968, sa ligne ne s'est jamais modifiée. Inconditionnellement fidèle à l'U.R.S.S., stalinienne entêtée, ayant cherché après la mort de Staline à freiner en France la déstalinisation, elle s'est de plus en plus coupée d'un monde en mouvement. Tandis que le parti communiste changeait de politique, elle s'est cramponnée à ses anciennes positions. Au moment de la crise tchécoslovaque, elle s'est hâtée d'approuver les dirigeants soviétiques, hommes de son âge à peu près, qu'elle connaissait personnellement, et en qui s'incarnait pour elle la vérité du communisme. Elle s'est trouvée isolée au sein de son parti ; aucun membre du Comité central ne l'a soutenue publiquement et elle a dû démissionner. Cette rigidité qui l'a rendue périmée s'explique aussi par ses intérêts idéologiques : elle a refusé de mettre en question la stalinienne qu'elle avait été et la politique de Thorez à laquelle elle avait étroitement collaboré. Ce refus de se contester soi-même se retrouve chez presque tous les vieillards, et on en comprend les raisons. Puisque, comme le dit Hegel, toute vérité est devenue, on pourrait assumer les erreurs d'autrefois comme ayant constitué une étape nécessaire : mais on ne s'y résout que si on a l'espoir d'exploiter cette vérité neuve, d'en suivre le développement, de s'en enrichir. Quand l'avenir est barré, il n'est pas fatal mais il est normal qu'on s'entête à miser sur le passé et à ne pas modifier l'idée qu'on s'en est faite.

Nous l'avons constaté en étudiant les sociétés historiques : quel que soit le régime, le parti auxquels ils appartiennent, les vieillards sont amenés à se ranger du côté des conservateurs. Il leur est difficile d'échapper au passé qui les a façonnés : c'est à travers lui qu'ils voient l'actualité et ils la comprennent mal. Les moyens et le temps leur

manquent pour s'adapter à la nouveauté ; et leurs intérêts les retiennent même d'essayer. Ils s'efforcent de maintenir le *statu quo*. Les révolutions sont faites par des hommes jeunes : vieillis, ceux-ci ne continuent à les diriger que si elles se sont institutionnalisées ; encore leur rôle est-il souvent alors plus représentatif qu'actif. Les hommes politiques voient le plus souvent leur vieillesse découronnée. Ils ont représenté un moment de l'Histoire : celle-ci change et réclame de nouveaux hommes. Dans son livre, *Louis XIV et 20 millions de Français*, Pierre Goubert remarque : « Il a laissé de la monarchie une image admirable, mais déjà ridée, sinon périmée, au moment où il mourut. Comme beaucoup d'autres rois, et comme presque tous les hommes, il avait vieilli en se raidissant, en se sclérosant. » Il sentait d'ailleurs que ce temps n'était plus le sien et que sa chance l'avait abandonné. On sait le mot qu'il adressa au vieux maréchal de Villeroy après la défaite de Romilly : « On n'est pas heureux, à nos âges, monsieur le maréchal. » Monarque absolu, il gardait son trône. Mais un ministre « périmé » n'a pas sa chance. L'Histoire abonde en chutes fracassantes. Et comme en général l'homme politique est un ambitieux, il supporte mal sa déchéance. La morosité de Chateaubriand dans ses vieux jours vient essentiellement de ce que, sur le plan public, il s'est retrouvé hors du coup, fini. Il me semble intéressant d'étudier de près la vieillesse de quelques hommes politiques ; c'est toujours une aventure complexe où jouent le passé de l'individu, son état biologique, l'impact des événements, les contre-finalités historiques. Je prendrai trois exemples où prédomine l'importance de l'un ou l'autre de ces facteurs.

Nous verrons avec Clemenceau qu'un homme qui maintient toute sa vie la ligne politique de sa jeunesse se trouve, par sa fidélité à son passé, dépassé par le moment présent. On l'a dit souvent : il faut changer pour rester le même. Demeurant attaché à une certaine forme de démocratie, Clemenceau s'est trouvé avoir passé de l'extrême gauche à la réaction qui cependant ne l'aimait pas, à cause de ses antécédents. Sa valeur, son caractère, le besoin qu'on avait de lui l'ont amené au faîte de la gloire. Mais tout de suite il a été réduit à l'impuissance parce qu'il n'y avait plus de place pour lui dans la nouvelle vie politique française.

Churchill, choisi pour faire la guerre parce qu'il l'avait prophétisée et réclamé qu'on s'y préparât, ne fit pas l'effort nécessaire

pour inspirer confiance à l'Angleterre quand il fallut vivre de nouveau dans la paix. Il ne le pouvait d'ailleurs pas : il n'avait pas évolué avec son temps et connaissait mal les nouveaux problèmes qui se posaient. Mais ce qui attrista sa vieillesse, ce fut surtout une inéluctable déchéance physiologique, qu'il combattit avec rage, mais qui peu à peu le ruina tout entier.

Doué jusqu'à sa mort d'une admirable santé, Gandhi mena à bon terme l'entreprise de toute sa vie : l'indépendance de l'Inde. Mais les moyens qu'il avait employés pour y parvenir — entre autres l'exaltation de la religiosité — amenèrent des conséquences qui démentirent les principes de toute sa vie, si bien qu'il l'acheva dans le désespoir.

Élevé dans le culte de la Révolution française par un père farouchement républicain, qui frondait l'Empire, Clemenceau dans sa jeunesse se rallia avec ardeur à ses opinions. Étudiant la médecine à Paris, il se lia avec un groupe de jeunes gens positivistes et athées ; il écrivit dans un journal subversif et à l'âge de 21 ans, en 1862, fut emprisonné à Mazas pour avoir dans un article exhorté les ouvriers à se rassembler le 14 Juillet place de la Bastille et à célébrer ce glorieux anniversaire. Il subit au sortir de prison l'influence de Blanqui. Un séjour de quatre années aux U.S.A. fortifia son amour de la démocratie. En 1869, il se maria civilement avec une Américaine et, de retour en France, il se lança en 1870 dans l'action politique. Il fut nommé maire provisoire du XVIIIe et, le 8 février 1871, député de Paris. À l'Assemblée de Bordeaux, le 1er mars 1871, il vota — avec Victor Hugo et quelques autres — contre le traité qui livrait l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne : la capitulation du gouvernement l'indigna. De retour à Paris, il essaya en vain de jouer entre le gouvernement et la Commune le rôle d'un conciliateur. Il démissionna parce que l'Assemblée, influencée par Thiers, refusa de voter une loi préparant des élections municipales. « Que Paris se soumette d'abord », disait Thiers. Clemenceau pensait que pour réaliser une véritable démocratie la France devait s'appuyer sur le peuple. Quand en 1874 les élections municipales eurent lieu, il fut élu et il devint en 1875 président du conseil municipal, puis il fut élu député du XVIIIe.

Alors commença pour lui une grande carrière parlementaire où il

fit figure d'homme de gauche et même d'extrême gauche. Il réclama l'amnistie des communards qui ne fut octroyée, et encore partiellement, qu'en 1879. À partir de 1881, le parti auquel il appartenait prit le nom de « radical-socialiste ». Il en était un des membres les plus brillants et les plus écoutés. Au Parlement, dans des articles, il lutta pour la sécularisation de la République, pour la laïcité de l'enseignement, pour la liberté de la presse, le droit de réunion, un plan d'éducation nationale, des réformes économiques. Son parti avait un programme social qui était considéré comme très avancé : il exigeait des mesures de protection du travail, la reconnaissance pour les syndicats d'une personnalité civile, l'amélioration de la condition ouvrière.

Redouté par ses adversaires pour son éloquence, il combattit le colonialisme de Jules Ferry. Il fit tomber Freycinet, Gambetta, Jules Ferry. Chef incontesté de l'extrême gauche, on l'appelait « le tombeur de ministères ». Il contribua à abattre le boulangisme. Pour se venger, Déroulède tenta de le compromettre dans l'affaire de Panama. Il se défendit avec éclat et fut lavé de tout soupçon. Il n'en perdit pas moins son siège de député.

Il avait 52 ans. Il se jeta dans le journalisme. Ses préoccupations n'étaient pas seulement politiques : il fréquentait des écrivains, des peintres ; il soutint avec passion l'impressionnisme et Rodin. Jaurès estimait d'autre part que dans ses articles « la pensée socialiste s'affirme avec une croissante netteté ». Il joua un rôle capital dans la révision du procès de Dreyfus.

Élu sénateur en 1893, il soutint Combes contre les congrégations et défendit la loi de séparation ; cependant il réclamait la liberté de l'enseignement. Partisan d'un « socialisme progressif », son action commença à s'opposer à celle des socialistes qui réclamaient l'expropriation de la classe capitaliste, la socialisation intégrale des moyens de production et d'échange. Lui, il refusait la lutte des classes et souhaitait des réformes réalisées par voie légale.

Cependant, fidèle à l'esprit quarante-huitard, en 1882, lors des grèves des mineurs, il défendit le droit de grève contre les compagnies minières. Il dénonça les meurtres de Fourmies.

Ce fut douze ans plus tard, quand il fut nommé ministre de l'Intérieur, que sa position politique bascula. Non qu'il eût changé. Mais la situation s'était transformée. La société libérale était restée la

même alors que le prolétariat était devenu beaucoup plus nombreux et que sa misère s'était accrue. Il en résultait une tension sociale qui appelait des solutions extrêmes. Clemenceau voulait avant tout maintenir l'ordre républicain, c'est-à-dire bourgeois. Des grèves se déclenchèrent à Lens, elles tournèrent à l'émeute : il envoya des troupes qui tirèrent sur les ouvriers. Partout où il estimait la répression nécessaire, il fit appel à l'armée. Il s'appelait lui-même « le premier flic de France ». Les socialistes l'attaquaient avec violence : entre eux et les radicaux, la rupture était désormais totale et définitive.

Clemenceau avait 65 ans quand en 1906 il devint président du Conseil : il était en effet le chef du parti radical qui représentait la majorité de la Chambre et qui luttait maintenant contre les forces progressistes. Le syndicalisme ouvrier était devenu révolutionnaire. Partout éclataient de graves conflits : Clemenceau les jugula par la force. Les répressions furent sanglantes. À Villeneuve-Saint-Georges, en 1908, il y eut — de source officielle — quatre ouvriers tués et quarante blessés. Il s'opposa énergiquement à la création de syndicats de fonctionnaires. Les socialistes et en particulier Jaurès se déchaînaient contre lui. Il donnait d'autres gages encore à la réaction : il accorda les pleins pouvoirs à Lyautey pour occuper l'arrière-pays de Casablanca. Mais bien qu'il se souciât de la défense nationale — il nomma Foch directeur de l'École de guerre — la droite lui reprochait de la négliger. À la suite de l'explosion du *Iéna*, Delcassé dénonça les énormes insuffisances du département de la Marine. Le ministère fut renversé. Briand forma un nouveau cabinet.

Dans ce moment de son histoire, Clemenceau illustre ce que j'ai indiqué plus haut : un homme âgé qui s'entête dans ses positions passées se trouve décalé par rapport à l'actualité. Le « socialisme » de Clemenceau s'était périmé au point de s'être transformé en une politique réactionnaire.

Il se déclara très content de retrouver sa liberté et partit faire des conférences sur la démocratie en Amérique du Sud : « Je suis soldat de la démocratie », déclarait-il. De retour en France, il fonda en 1913 un journal, *L'Homme libre*, où il écrivit presque quotidiennement. Il sentait que la guerre approchait et, tout en souhaitant qu'elle fût évitée, il combattait le pacifisme. Il fit campagne pour la loi qui portait à trois ans la durée du service militaire.

Une fois la guerre déclarée, il critiqua si âprement la manière dont elle était conduite que son journal fut suspendu. Il réapparut sous le nom de *L'Homme enchaîné*. Viviani lui proposa en 1914 d'entrer au ministère ; il refusa. Convaincu que seul il pouvait sauver la France, il voulait la présidence du Conseil ou rien. À partir de janvier 1915, il joua un rôle important en présidant au Sénat la commission de l'Armée et des Affaires étrangères. Malgré ses 75 ans, il montait souvent au front et parcourait les tranchées ; il passa une nuit au fort de Douaumont. Il critiqua violemment la déplorable organisation du Service de santé. Dans son journal, il luttait aussi énergiquement contre le « défaitisme ». Et il conjurait les U.S.A. de venir en aide à la France. Après les mutineries du 15 mai 1917, il fit un discours virulent contre le ministre de l'Intérieur, Malvy.

Son patriotisme, son énergie, lui valaient dans le pays une immense popularité. Dans les milieux politiques cependant, il avait de tous les côtés suscité des haines. Poincaré le détestait. Il reprochait à cet homme de 77 ans « son orgueil immense, sa mobilité, sa légèreté ». Il se décida cependant à l'appeler. Clemenceau était un peu sourd, mais il avait gardé toute son intelligence et toute sa vitalité. Il resta vingt-six mois au pouvoir, travaillant de 6 heures du matin à 10 heures du soir. Il s'était entouré d'une équipe neuve. La situation était dramatique. Pour la sauver il recruta de nouvelles classes, il fit voter des crédits, il combattit impitoyablement le défaitisme. Il se fit vivement attaquer par les socialistes. Il réussit à imposer aux Alliés l'unité de commandement et soutint Foch qui se trouva alors à la tête de toutes les armées. Quand les Allemands commencèrent à reculer, il fut accueilli triomphalement dans les régions libérées. « Ce n'était pas de l'enthousiasme, mais une véritable folie, a noté Mordacq. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'être étouffé. » Clemenceau, qui avait été sévèrement critiqué pendant son ministère, trouva là une heureuse revanche. « Il faut vraiment avoir le cœur solide pour résister à de semblables émotions, disait-il. Elles consolent de bien des amertumes. » Poincaré, Pétain, un certain nombre d'autres hommes politiques et de militaires souhaitaient qu'on poursuivît l'armée allemande jusqu'à Berlin. Clemenceau soutint Foch quand celui-ci décida de signer l'armistice : « Nul n'a le droit de prolonger plus longtemps l'effusion de sang », déclara Foch. Ce n'était pas la seule raison de son attitude.

Les buts de guerre essentiels étant atteints, l'opinion publique réclamait l'armistice ; il aurait été dangereux de « jouer avec le moral des troupes et du pays[23] ». D'autre part, si la guerre avait continué, le rôle des armées américaines serait devenu de plus en plus important et la paix aurait dépendu davantage encore de l'Amérique. Enfin Foch, comme les dirigeants alliés, craignait que la prolongation des hostilités ne favorisât en Allemagne la diffusion du bolchevisme.

Quand il annonça la signature de l'armistice, Clemenceau fut acclamé par les Chambres. Une foule rassemblée devant le ministère de la Guerre exigea qu'il se montrât au balcon de son bureau et lui fit une ovation : il en pleura d'émotion. Cependant le soir sa joie était déjà tombée. Ses enfants le menèrent au Grand Hôtel pour qu'il vît la foule en liesse sur la place de l'Opéra. Il la regarda en silence : « Dis-moi que tu es heureux, demanda sa fille. — Je ne peux pas te le dire parce que je ne le suis pas. Tout cela n'aura servi à rien. » On l'appelait le Père la Victoire, on lui dressait des statues : mais il avait peur de l'avenir : « Maintenant, il va falloir gagner la paix et ce sera peut-être plus difficile, dit-il. Si j'avais souci de ma gloire, je devrais mourir maintenant », dit-il aussi. Il était très fatigué ; il avait l'estomac démoli, les mains rongées d'urticaire ; il dormait mal.

Il fit un voyage à Londres qui l'acclama. Il fut acclamé à Strasbourg avec un enthousiasme qui lui tira des larmes. Après un bref repos en Vendée — son pays natal —, il ouvrit la Conférence de la paix et recommença à travailler d'arrache-pied. Le 9 février 1919, un jeune anarchiste de 23 ans, Cottin, tira sur lui dix balles de revolver[24]. L'une d'elles l'atteignit, mais il ne fut pas sérieusement blessé.

Les négociations avec Wilson furent épineuses. Il défendait les intérêts français ; il obtint en principe que l'Allemagne payât à la France des réparations ; il obtint aussi que l'armée française occupât pendant quinze ans la rive gauche du Rhin et un certain nombre d'autres avantages. Cependant, Foch lui reprochait de faire trop de concessions et la droite commençait à l'appeler le « Perd la Victoire ». À l'intérieur, des grèves éclatèrent ; partout surgissaient des revendications. Il ordonna une répression impitoyable : la police dispersa violemment une manifestation de veuves de guerre. Le 1er Mai, les ouvriers formèrent un cortège que les forces de l'ordre chargèrent, sabre au clair : il y eut des morts et des blessés. La police

chargea même un cortège de grands mutilés avec une incroyable sauvagerie. Il accorda aux ouvriers la loi de huit heures, mais il avait perdu auprès d'eux toute popularité. Le 28 juin fut signé le traité de Versailles : quand il sortit avec Wilson, ils faillirent être étouffés par une foule enthousiaste. Mais il n'était pas content de cette paix : la France, selon lui, n'avait pas obtenu les garanties qui lui étaient nécessaires. Le traité fut sévèrement critiqué par beaucoup d'hommes politiques français. Un « dépôt d'explosifs », disait Cambon.

Il avait contre lui toute la gauche qui lui reprochait son « patriotisme étroit et revanchard ». Les intellectuels s'irritaient de son nationalisme. Les Français moyens l'accusaient d'avoir mal défendu les intérêts de la France. Il avait perdu une grande partie de son prestige. Il aspirait à la retraite. Il fit cependant quelques discours. Certains parlementaires désiraient une réforme de la Constitution : il la défendit contre eux. Il prêcha l'union nationale et attaqua fanatiquement le bolchevisme, ce qui suscita la colère des milieux d'extrême gauche et, à cinq jours des élections, une grève générale des ouvriers imprimeurs de la presse parisienne.

Le Bloc national, c'est-à-dire la droite, triompha aux élections : ce fut la « Chambre bleu horizon » dont la majorité était composée d'adversaires déclarés des partis de gauche. Clemenceau accueillit ce résultat avec déplaisir. « Clemenceau a manqué sa sortie, nota Pierre Miquel[25]. La Chambre bleu horizon débute sur la déconfiture des clemencistes de gauche. »

Le 8 novembre, pendant la première séance de la nouvelle Chambre, il reçut avec émotion les élus d'Alsace et de Lorraine. Il fut acclamé. Cependant, il ne demanda pas le renouvellement de son mandat de sénateur. Il avait 80 ans, il était fatigué. Ses amis auraient voulu qu'il se présentât aux élections présidentielles. « Mais ils veulent ma mort ! » protesta-t-il. Au retour d'un voyage à Londres, peut-être sous l'influence de Lloyd George, il accepta de se porter candidat, mais mollement, si bien que ses adversaires l'accusèrent de mépriser le Parlement. Anticlérical notoire, il s'opposait à la reprise des relations de la France avec le Vatican : il avait tous les catholiques contre lui ; ceux-ci se liguèrent avec les socialistes. Foch, Briand, Poincaré menèrent campagne contre lui. La réunion préparatoire, qui se tint la veille des élections, donna la majorité à

Deschanel. Il refusa de se présenter le lendemain et déclara que si on passait outre et qu'il obtînt la majorité, il n'accepterait pas le mandat : « Je pouvais encore être utile, dit-il le soir à Barrès. Mais pour moi, cela vaut mieux. J'ai 80 ans. On ne le sait pas. Moi je le sais, et parfois cruellement. » Deschanel fut élu le lendemain.

Il n'acceptait pas sans amertume d'être « mis à la retraite ». Son orgueil en fut profondément blessé. Il se retira en Vendée, dans une petite maison isolée au bord de la mer, et refusa désormais de rien lire de ce qu'on écrivait sur lui, éloge ou critique. Sa santé était étonnante. Il visita l'Égypte et fit aux Indes un voyage extrêmement fatigant d'où il revint en disant : « Je me sens plus jeune que jamais. » « On dirait qu'en vieillissant il accumulait de la vie au lieu d'en dépenser », a écrit Alfred Capus. Mais la situation politique le navrait. En Corse, à Sartène, il déplora dans un discours que le traité de Versailles ne fût pas intégralement appliqué. Il souffrait du retrait de l'Amérique, du problème des réparations, des concessions faites à l'Allemagne, du retour au pouvoir de Briand qu'il haïssait, de ce qu'il appelait la décadence morale de la France. Il luttait par personnes interposées. Il fonda un journal, *L'Écho national*, dont il confia la direction à Tardieu : ce fut un échec.

Le *New York World* lui demanda son opinion sur le rôle de l'Amérique dans la guerre et dans la paix : il décida d'aller, à titre privé, s'expliquer aux États-Unis. Il partit le 11 novembre. On l'accueillit triomphalement. Malgré ses 81 ans, il prit trente fois la parole en trois semaines, s'efforçant de « réveiller les Américains ». Le public était immense et l'acclamait ; mais son voyage n'eut aucune conséquence politique. Peu de temps après, l'occupation de la Ruhr exaspéra l'antagonisme entre l'Amérique et la France.

De retour en France, malgré les avances qui lui furent faites, il refusa de rentrer au Parlement ; mais il suivait avec désolation le cours des événements. Il écrivait le 26 avril 1922 : « La situation s'aggrave de jour en jour à Gênes où l'on se laisse cruellement régenter par Lloyd George. Rupture ou soumission, c'est la chute au fond du trou… J'en souffre au-delà de ce que je puis dire. » Et encore : « Trahi par ses gouvernements et trahi par sa presse, voilà le sort de notre peuple. » Il reprocha à Briand ses concessions. Quand Poincaré lui eut succédé en janvier 1922, et fit occuper la Ruhr, il estima que cette mesure venait trop tard et n'avait plus aucune vertu.

Elle lui parut inutilement dangereuse : « Votre Poincaré me semble un enfant qui joue avec des tisons enflammés parmi des barils de poudre », écrivit-il à un ami.

Il se consolait en se promenant au bord de la mer, à pied ou en voiture, en cultivant des roses, en recevant des visiteurs. Il travaillait à son *Démosthène*. Il écrivait à un ami : « J'ai 82 ans, c'est tout dire. Le corps ne va pas mal. La tête est assez bien. Le cœur aussi. » Et aussi : « Je ne demande rien et, sans pouvoir être taxé d'égoïsme, je vais mourir plus ou moins heureux parmi l'âpre conflit des destins contraires. » Il écrivit aussi *Au soir de la pensée* : « Grâce à cela[26], dit-il à Wormser en octobre 1925, j'ai passé admirablement quatre années que j'aurais passées à pleurer… C'est curieux, n'est-ce pas, que la fin de ma vie soit en telle contradiction avec ce que j'ai été, avec mon caractère. C'est à mon travail que je le dois. Il m'a distrait, élevé. Je ne suis plus ému par toute cette fourmilière. »

En fait, il avait des crises de fatigue et de dépression. Sa mélancolie perçait dans ses lettres et ses discours. À Poincaré succéda le Cartel des Gauches qui chercha un rapprochement avec l'Allemagne. Clemenceau fulmina. Il vit Caillaux et Malvy, réhabilités, redevenir ministres. Briand signa le traité de Locarno et fut salué comme le nouvel apôtre de la paix. Pour Clemenceau, c'était une suite d'insupportables camouflets. Quand en 1926 se créa un cabinet d'Union nationale dont faisaient partie ses deux plus grands ennemis, Briand et Poincaré, sa colère atteignit son paroxysme : il rompit avec Tardieu quand celui-ci accepta d'entrer dans le cabinet. Il écrivit une lettre indignée au président Coolidge qui réclamait de la France le paiement de ses dettes. Il prophétisait des catastrophes : « Dans cinq ans, dans dix ans, quand ils voudront, les Boches entreront chez nous. » Ce qui d'ailleurs était juste. Il disait aussi : « Le temps que nous vivons est d'une abjection ! » À René Benjamin, venu lui rendre visite dans sa maison de campagne, il dit : « Cette pauvre chose éphémère, la France du XXe siècle, c'est fini, je suis détaché… Un homme méritant ce nom crèverait de dégoût parmi les nains qui nous gouvernent. Je suis bien où je suis. » Il faisait sur l'avenir de sombres pronostics : « Vous aurez une déliquescence et ça ne sera pas très long. Briand avec l'Allemagne va vous arranger ça. Vous vivrez la paix faisandée des décadences. » Il avait perdu toute passion, toute conviction : « Espérer ? C'est impossible ! Je ne le puis plus, moi qui

ne crois plus à ce qui m'a passionné : la démocratie. »

Il avait une grande amitié pour Claude Monet. Il lui demanda de donner à l'État *Les Nymphéas* qu'il admirait : l'administration des Beaux-Arts mit l'Orangerie à la disposition du peintre. Mais celui-ci — que Clemenceau appelait « le roi des grincheux » — multiplia les difficultés et résilia la donation. Ensuite, il la confirma, mais il mourut en décembre 1926, avant que l'installation ne fût achevée. Six mois plus tôt, Clemenceau avait perdu Geoffroy, à qui il avait été très attaché. Il perdit aussi son frère Albert, sa fidèle servante Clotilde. La solitude lui pesait : « Ah ! combien il est triste d'arriver à la fin de sa vie ! On n'a plus personne autour de soi », disait-il. Sa santé s'altérait un peu : « J'ai le regret d'être presque bien portant, mon seul mal étant de n'avoir plus de jambes. » Il disait cependant que le travail lui procurait des « joies de jeune homme ». Il écrivit un livre sur Monet. Blessé par le *Mémorial* paru trois semaines après la mort de Foch, en avril 1929, et où celui-ci le mettait en cause, il riposta en écrivant *Grandeur et misère d'une victoire*. Ces attaques l'avaient attristé : « Je lui[27] en veux surtout de ne m'avoir pas permis d'achever mes jours dans la modeste fierté d'un silence où j'avais mis le plus beau de mes joies profondes. » Mais il se retournait vers son passé avec satisfaction : « J'ai eu tout… tout ce qu'un homme peut avoir… J'ai vécu les plus grandes heures qu'un homme puisse vivre en ce monde ! Lorsqu'on a connu l'armistice, mes enfants ! » Jusqu'à la fin, il conserva une étonnante vitalité. C'est seulement à la veille de sa mort qu'il murmura : « Je vieillis. Je m'accroche à la vie avec des ongles mous. »

Cette robuste vieillesse fait un étonnant contraste avec celle de Churchill bien qu'il y ait entre les deux de frappantes analogies. Appelé au pouvoir en 1940, à l'âge de 66 ans, Churchill à l'heure de la victoire fut lui aussi considéré comme le sauveur de son pays et jouit d'une immense popularité. Lui aussi, cependant, fut chassé du pouvoir aussitôt après la guerre. Seulement son destin biologique fut tout autre que celui de Clemenceau.

En 1940, Churchill fut salué comme l'homme providentiel : le pays tout entier réclamait qu'on lui confiât le pouvoir. Il avait derrière lui une longue carrière de parlementaire et de ministre.

C'était en grande partie grâce à son passage à la tête de l'Amirauté, en 1911, que la flotte anglaise avait acquis sa puissance. Quand en 1930 la défaite du parti conservateur avait entraîné la chute du ministère Baldwin, Churchill, qui était alors chancelier de l'Échiquier, avait perdu son portefeuille. Pendant dix ans il fut écarté du pouvoir. Mais il avait fait des discours très remarqués. Il avait compris de bonne heure la gravité du danger nazi, et en 1936, parlant devant le comité des affaires extérieures du parti conservateur, il en avait appelé à la S.D.N. contre l'Allemagne. La presse avait largement diffusé ses opinions. Il avait lancé une campagne pour le réarmement et avait blâmé par la suite toutes les concessions faites à Hitler. On l'avait accusé de bellicisme : mais quand la guerre fut déclarée, il apparut comme un prophète qu'on avait été criminel de ne pas écouter. Les murs de Londres se couvrirent d'affiches réclamant : « Winston au pouvoir ! » Chamberlain le mit à la tête de l'Amirauté. Après l'entrée des Allemands en Belgique, le 10 mai 1940, Chamberlain démissionna et Churchill prit la tête d'un gouvernement de coalition. Il prononça alors son fameux discours : « Je n'ai rien à offrir que du sang, de la peine, des larmes et des sueurs. » Il avait 66 ans.

Pendant les années de guerre, il assuma les tâches de trois hommes. Il se levait à 8 heures, travaillait jusqu'au déjeuner, dormait une heure et travaillait de nouveau jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. À partir de décembre 1943, son corps le lâcha : il tomba malade à Carthage et depuis ne fut plus tout à fait le même homme. Son médecin, le docteur Jacques Moran, a noté au jour le jour son pathétique combat contre la déchéance physique et l'imbécillité. Il disait le 22 septembre 1944 — à 70 ans : « Pour ce qui est de l'esprit tout va bien. Mais je me sens très fatigué. J'ai l'impression très nette d'avoir achevé mon œuvre. J'avais un message à apporter, je ne l'ai plus. Désormais je me borne à dire : sus à ces maudits socialistes. » Il était marqué par le passé. Il écrivit au général Scobie : « Nous devons tenir Athènes. Ce sera pour vous un haut fait d'y parvenir sans effusion de sang, si possible, mais avec effusion de sang si c'est nécessaire. » Commentant ces instructions en 1953, il dit avoir pensé au mot que Balfour adressa aux autorités britanniques en Irlande : « N'hésitez pas à tirer. » Il ajouta : « Ce souvenir d'une lointaine époque hantait ma pensée. » Peut-être a-t-il allégué cette réminiscence à titre d'excuse ; mais le fait est qu'il ne s'adaptait plus

aussi bien qu'autrefois aux circonstances. À Yalta, ce ne fut pas sa faute s'il dut faire à Staline d'importantes concessions : il défendit ses points de vue avec adresse et fermeté. Mais sa santé continua de se détériorer. Sa puissance de travail diminua. Il devint bavard et verbeux au point d'exaspérer les membres du cabinet. Il avait toujours été tellement absorbé par ses propres idées qu'il ne s'intéressait pas à celles des autres. Mais sa solitude s'exagéra encore. Il ne parvenait plus à suivre une pensée étrangère. Et il avait un peu perdu le sens des réalités. Abusé par les ovations triomphales dont il était l'objet dans les rues de Londres et aux Communes, il crut qu'aux élections législatives le succès des conservateurs était assuré. Il se lança avec feu, en 1945, dans la campagne électorale. Mais il ne prit pas la peine d'établir un programme solide. Il se bornait à dénoncer les catastrophes que déclencherait un ministère travailliste : ce serait, disait-il, un régime étatiste et policier. Ces attaques contre des hommes avec qui il avait collaboré pendant toute la guerre inquiétèrent. On se demanda si sa pugnacité, utile en temps de guerre, ne serait pas néfaste pour la paix. L'organisme central du parti, tombé en sommeil depuis 1940, avait perdu le contact avec les masses. Au contraire, les travaillistes avaient un programme séduisant : services sociaux, plein emploi, vie à bon marché, nationalisation de certaines industries. Ils faisaient une excellente propagande. On disait : « Les travaillistes ont un programme ; les conservateurs, une photographie : celle de Churchill. »

La victoire des travaillistes fut écrasante et Churchill dut démissionner : il en éprouva une grande amertume : « Je fus congédié par le corps électoral britannique et privé de toute participation ultérieure à la conduite des affaires », écrivit-il plus tard. Il ne supportait pas de se sentir « en chômage » et sombra dans la mélancolie. Quelqu'un lui ayant suggéré d'entreprendre une tournée de conférences, il répondit : « Je refuse d'être exhibé comme un ancien taureau de concours dont le prestige ne tient plus qu'à ses prouesses passées. » Il gardait son siège au Parlement, mais pendant un temps il n'eut plus d'activité politique. Retiré à la campagne, il peignait et il entreprit d'écrire ses Mémoires (très inférieurs à son récit de la guerre 14-18 : la part de ses collaborateurs y est beaucoup plus considérable). Puis il prit la tête de l'opposition, et de nouveau siégea assidûment à la Chambre des communes ; il attaquait les

mesures économiques prises par le gouvernement et surtout sa politique de décolonisation : sa véhémence gênait ses partisans ; ils souhaitaient qu'il se retirât. En 1949, il eut une petite attaque et devint sourd. Sa mémoire s'affaiblit. Il marchait difficilement. « Je suis au bout de mon rouleau », disait-il. Il s'attristait de la disparition des anciennes coutumes, par exemple des huit chevaux blancs du roi. Après la dévaluation de la livre, le Parlement fut dissous et les élections firent perdre 95 sièges aux travaillistes. Attlee restait Premier ministre, mais Churchill entrevoyait une revanche et fit des interventions brillantes à la Chambre. En 1951, les affaires d'Iran, les grèves amenèrent une nouvelle dissolution du Parlement : les tories l'emportèrent et Churchill redevint Premier ministre. Mais il avait perdu sa puissance de travail : cinq ou six heures, c'était un maximum et il laissait à ses ministres le gros de la besogne. Sans cesse fatigué, sachant sa tension artérielle trop forte, s'endormant souvent, il avait peur de devenir gâteux. Il eut cette plainte pathétique : « Mentalement, je ne suis plus ce que j'étais. Désormais, un discours à faire c'est un fardeau et une anxiété. Jacques, dites-moi la vérité : vais-je perdre graduellement toutes mes facultés ? » Cependant, malgré les conseils de son médecin, malgré les malaises et les attaques, il ne voulait pas renoncer au pouvoir. La reine lui conféra l'ordre de la Jarretière. Mais le 25 juin 1953, à la fin d'un dîner officiel, il s'écroula : comme en 1949, l'attaque était due au spasme d'une artère. La bouche affaissée, l'élocution brouillée, il se sentait devenu « un paquet de vieux chiffons ». Il se rétablit et en octobre il fit devant le congrès annuel du parti conservateur un discours de cinquante-deux minutes très applaudi. Mais à la Chambre, le 5 avril 1954, son intervention fut désastreuse : traitant le problème de la bombe à hydrogène, il le réduisit à une querelle de partis. On cria : « Démission ! À la retraite ! » Le lendemain il dit avec regret : « Quand on est vieux, on vit beaucoup trop dans le passé ! » Mais il ne lâchait pas prise. À travers des hauts et des bas, il se rendait cependant compte de son état : « Hélas ! je suis devenu si stupide ! Vous ne pouvez rien faire pour moi ? » Il s'étonnait : « C'est une affaire extraordinaire, Jacques, de devenir vieux. » Moran lui demanda quels signes le frappaient : « Tout », répondit-il. Il s'acharnait à rester au pouvoir, mais il en était de moins en moins capable. Pour dormir, il prenait des calmants. Il avait souvent les

larmes aux yeux. Son 80e anniversaire fut une apothéose. Le soir, contemplant un portrait de lui dont on lui avait fait cadeau, il dit à Eden : « C'est l'image d'un homme qui aurait pris sa retraite. Vous conviendrez que cela ne me ressemble pas. » Pourtant les jeunes conservateurs auraient voulu le voir partir. Il faisait des gaffes consternantes[28]. Son esprit achevait de s'effriter. Pendant les réunions du cabinet, souvent il dormait. En 1955, il se décida enfin à démissionner. Il mangeait et buvait beaucoup, mais fumait moins qu'autrefois. Il avait souvent le regard trouble, de longs mutismes, des torpeurs : « Suis-je en train de perdre la tête ? » demandait-il. Il eut une attaque d'apoplexie en 1956. Il devint tout à fait sourd, apathique, taciturne. Il allait souvent sur la Côte d'Azur, lisait et peignait encore un peu. Il fut réélu député en 1959 et se rendit à Paris où de Gaulle le décora de la croix de la Libération. Il semblait très vieux et très fatigué. Ensuite il sombra tout à fait. Pendant cinq ans il se traîna, décrépit, la tête perdue.

Gandhi ne fut jamais trahi par son corps. Sa vigueur fut plus étonnante encore que celle de Clemenceau. L'entreprise dans laquelle il avait engagé toute sa vie — libérer l'Inde des Anglais —, il la mena à bien. Mais sa victoire se retourna cruellement contre lui.

Décidé à chasser les Anglais des Indes, il avait inauguré, en 1919, la *Satyagraha*, c'est-à-dire la désobéissance aux dures lois Rowlatt que voulaient imposer les Anglais. Il appela à la non-coopération. Nommé en 1920 président de la Ligue pour l'autonomie panindienne, il multiplia les voyages de propagande pour répandre la pratique de la résistance non violente. Il prêcha la renaissance de l'artisanat qui permit de boycotter les produits anglais. Il réussit à paralyser la vie économique. En même temps, il agissait à l'intérieur de la société indienne. Il travailla à supprimer les préjugés contre les intouchables. Il voulait maintenir l'amitié entre Hindous et Musulmans. Ceux-ci avaient longtemps vécu en bonne intelligence. Mais au XXe siècle apparurent dans les villes de sérieuses tensions entre les classes moyennes des deux communautés qui se disputaient les places et les influences. En 1924, Gandhi s'infligea un long jeûne afin de les réconcilier : pendant les trois semaines que dura cette épreuve, il logea chez un Musulman. Cependant, étant lui-même très pieux, il

donna au mouvement qu'il dirigeait un caractère profondément religieux. « Il m'arrivait de m'inquiéter, a écrit Nehru, de cette emprise croissante de la religion sur notre politique, qu'il s'agît des Hindous ou des Musulmans. Je n'aimais pas cela du tout. » Il ajoute qu'il était très difficile, du moins sur certains points, d'amener Gandhi à modifier ses attitudes : « Il était si ferme, si ancré dans certaines idées que tout le reste semblait sans importance… Du moment que les moyens étaient bons, la fin ne pouvait que l'être. »

À 70 ans, Gandhi en était plus convaincu que jamais. Doté d'une admirable santé, s'étant imposé sans qu'elle fût altérée de nombreux jeûnes très durs, supportant de longues marches, la chaleur, l'inconfort, et vénéré de tous, il souhaitait vivre jusqu'à 125 ans. Cependant alors qu'il croyait à un nationalisme unificateur, le leader musulman Yinnah voulait la partition de l'Inde : la création d'un État musulman. Quand, après la Seconde Guerre mondiale, les Anglais, consentant à se retirer, encouragèrent la formation d'un gouvernement provisoire, les Musulmans refusèrent d'y entrer : ils réclamaient les provinces dont la majorité des habitants étaient musulmans. Alors se déchaînèrent de terribles massacres : à Calcutta où il y eut des deux côtés des milliers de morts ; à Bihar où 10 000 Musulmans furent tués. Âgé de 77 ans, Gandhi se rendit dans la région de Noaklabi où s'étaient réfugiés des Hindous. Il visita 49 villages, prêchant la non-violence, logeant souvent chez des Musulmans. De nouveaux massacres se succédaient dans le Penjab, à Delhi. Le jour anniversaire de ses 78 ans, Gandhi déclara : « Il n'y a que de l'angoisse dans mon cœur. J'ai perdu tout désir de vivre longtemps. » Il dit aussi : « Je ne suis pas d'accord avec ce que mes plus chers amis sont en train de faire. » Et encore : « Dans l'Inde telle qu'elle se présente aujourd'hui, il n'y a pas de place pour moi… Je n'ai aucun désir de vivre si l'Inde doit être submergée par un déluge de violence. » Il ne recevait plus que des lettres haineuses : des Hindous parce qu'il leur reprochait leurs violences, des Musulmans parce qu'il s'opposait à la scission. Convaincus que seule celle-ci pouvait éviter la guerre civile, les membres du Congrès finirent par la voter le 14 juin 1947. Gandhi en fut « désespéré ». Le partage était pour lui une « tragédie spirituelle ». Le jour qu'il avait attendu toute sa vie, où l'indépendance fut proclamée — le 15 août 1947 —, il refusa de prendre part aux solennités. Les Indiens avaient trahi les principes de

non-violence qui à ses yeux comptaient plus que l'indépendance même. « Si Dieu m'aime, il ne me laissera plus sur terre qu'un moment », disait-il. Il visitait les camps de réfugiés, il faisait des discours publics, il mettait tout en œuvre pour réconcilier les deux communautés : en vain. Au Pakistan, les Hindous étaient massacrés ; aux Indes, les Musulmans, et les Sikhs dans les deux pays. Gandhi s'interrogeait : « Y a-t-il quelque chose en moi qui ne va pas ? » Lui qui avait toujours cherché à vivre harmonieusement, il constatait : « Je suis loin de posséder mon équilibre. » L'indépendance tant souhaitée ne lui apporta que le désespoir. Et il mourut de mort violente, assassiné par un Hindou qui le considérait comme un traître.

Il fut victime de cette contre-finalité que Sartre a décrite et qui est un moment inéluctable du déroulement de l'Histoire : la praxis se fige en pratico-inerte ; sous cette figure elle est ressaisie par l'ensemble du monde qui en dénature le sens. Un homme qui meurt jeune peut ne pas assister à ce retour des choses : mais, avec le temps, il se produit fatalement. Einstein en a été la victime innocente. La responsabilité de Gandhi est au contraire évidente : Nehru avait pressenti dans l'angoisse la catastrophe qui allait déchaîner les fanatismes religieux que Gandhi attisait. Buté sur l'idée de non-violence, celui-ci n'a pas su voir quelle violence couvait au sein des deux communautés. Il a préféré le principe à la réalité, le moyen à la fin : et le résultat a contredit l'entreprise de toute sa vie. Il y a peu de sorts plus tragiques pour un homme que de voir son action radicalement pervertie au moment où elle s'accomplit.

Ce n'est pas un hasard si ces trois vieillesses se sont soldées par des échecs. L'homme politique est fait pour faire l'Histoire, et pour être tué par elle. Il en incarne un certain moment auquel, quoi qu'il fasse, il ne pourra pas s'arracher. Même s'il s'adaptait au nouveau cours des choses, il demeurerait aux yeux du public l'homme de telle tactique, de telle méthode, de tel décret. Clemenceau était l'homme de la guerre : l'après-guerre l'a aussitôt écarté. De même Churchill, qui avait mené l'Angleterre à la victoire, lui est apparu comme périmé dès que celle-ci a été acquise. Gandhi a conduit l'Inde à l'indépendance : mais l'indépendance créa une situation qui exigeait

le reniement de tous ses principes. Il y a des vieillards qui s'aveuglent et réussissent à ignorer le démenti que leur infligent les événements : ils n'en apparaissent que plus attardés.

Puisqu'on les a chassés du pouvoir pour adopter une autre ligne que la leur, les vieux hommes politiques déchus blâment le présent et n'augurent rien de bon du proche avenir ; de toute façon, une action n'est pas une œuvre : elle ne peut survivre que par le souvenir et non se perpétuer matériellement ; par-delà les déroulements hasardeux de l'Histoire, ce que l'homme d'action peut espérer léguer à la postérité, c'est seulement la mémoire de ce qu'il a accompli, et de sa figure. La plupart y attachent une extrême importance. Écartés de leurs fonctions — et parfois même dans le temps où ils les exercent — ils écrivent des Mémoires qui sont toujours des apologies d'eux-mêmes, des attaques contre leurs adversaires et dont la valeur historique est généralement contestable. Ils plaident leur cause devant les générations futures contre l'époque actuelle qui à leurs yeux ne leur a pas pleinement rendu justice.

*

On voit qu'à peu près dans tous les domaines, à de très rares exceptions près, le rapport du vieillard avec le temps dans lequel il vit s'est profondément transformé. C'est ce qu'exprime la curieuse expression : de mon temps. Aragon, dans *Blanche ou l'oubli*, en a noté la bizarrerie. Le temps que l'homme considère comme le sien, c'est celui où il conçoit et exécute ses entreprises ; vient un moment où, pour les diverses raisons que l'on a vues, elles se sont refermées derrière lui. L'époque appartient aux hommes plus jeunes qui s'y réalisent par leurs activités, qui l'animent de leurs projets. Improductif, inefficace, l'homme âgé s'apparaît à soi-même comme un survivant. C'est pour cette raison aussi qu'il se tourne si volontiers vers le passé : c'est le temps qui lui a appartenu, où il se considérait comme un individu à part entière, un vivant.

Son temps, c'était aussi celui que peuplaient les gens de son âge. Les deuils sont moins nombreux aujourd'hui qu'autrefois. Jadis un homme de 50 ans avait vu en moyenne mourir ses parents, ses oncles, ses tantes, beaucoup de frères et sœurs, sans doute sa femme, quelques-uns de ses enfants. La vie était une suite d'enterrements et

vivre vieux condamnait à la solitude. De nos jours, à 50 ans, beaucoup de gens n'ont perdu dans leur famille que leurs grands-parents. Mais si on atteint 70, 80 ans, on a vu mourir la plupart de ses contemporains et on flotte, solitaire, dans un siècle peuplé de gens plus jeunes. Même à mon âge, mon rapport avec les diverses générations s'est transformé ; il n'en reste qu'une qui soit plus ancienne que moi, elle est extrêmement clairsemée et la mort la guette. La mienne, fourmillante jadis, s'est beaucoup appauvrie. Celle qui représentait à mes yeux la jeunesse est composée d'hommes faits, pères et même grands-pères, installés dans leur vie. Si je veux avoir sur un sujet un point de vue vraiment jeune, je dois m'adresser à la génération d'en dessous. Dans quelques années j'atteindrai ce que Mme de Sévigné appelle le « degré de supériorité dans notre famille ». À partir de là, on est menacé par la solitude et ses tristesses. À 82 ans, en 1702, Ninon de Lenclos constatait avec mélancolie que ceux qui vivent longtemps ont « le triste privilège de demeurer seuls dans un monde nouveau[29] ». Du triste château où il était reclus, Casanova écrivait : « Le plus grand malheur d'un homme est de survivre à tous ses amis. » Le grand vieillard dont Rétif, dans *La Vie de mon père*, parle avec vénération dit à un jeune interlocuteur : « Mon enfant, n'envie pas mon sort ni ma vieillesse. Il y a quarante ans que j'ai perdu le dernier des amis de mon enfance et que je suis comme un étranger au milieu de ma patrie et de ma famille. Je n'ai plus personne qui se regarde comme mon pareil, mon ami, mon camarade. C'est un fléau qu'une trop longue vie. » Il dit n'avoir aucun sentiment pour ses arrière-petits-enfants qui de leur côté l'ignorent : « Voilà la vérité, mon cher ami, et non les beaux discours de nos bien-disants des villes. »

Le vieil homme n'a pas seulement vu mourir les gens de sa génération : bien souvent un autre univers s'est substitué au sien. On a vu que certains vieillards accueillent ce changement avec plaisir et même avec fierté : mais seulement dans la mesure où il ne conteste pas leur passé. S'il remet en question tout ce qu'ils ont fait, cru, aimé, ils se sentent en exil.

C'est un des aspects de la vieillesse qui a frappé Balzac et qu'il a rendu avec bonheur : le vieillard survit à son époque et à soi-même. Ainsi le colonel Chabert, qu'on a cru mort à Eylau et qui après des années de vagabondage revient à Paris pour se faire reconnaître, pour

retrouver sa femme et sa fortune. Son aspect physique même indique son état : « Le vieux soldat était sec et maigre. Son front volontairement caché sous les cheveux de sa perruque lui donnait quelque chose de mystérieux. Ses yeux paraissaient couverts d'une taie transparente… Le visage, pâle, livide, en lame de couteau… semblait mort… Les bords du chapeau qui couvrait le front du vieillard projetaient un sillon noir sur le haut du visage. Cet effet bizarre, quoique naturel, faisait ressortir par la brusquerie du contraste les rides blanches, les sinuosités froides, le sentiment décoloré de cette physionomie cadavéreuse. Enfin l'absence de tout mouvement dans le corps, de toute chaleur dans le regard s'accordait avec une certaine expression de décence triste. » Sa femme, remariée et riche, refuse de rendre à Chabert l'argent qui lui appartient et qu'elle détient. Il n'a pas la force de s'engager dans des procédures : « Il touchait à une de ces maladies pour lesquelles la médecine n'a pas de nom… affection qu'il faudrait nommer le *spleen* du malheur. » Par générosité, il décide de rester civilement mort. Mais la conduite de sa femme lui inspire un tel dégoût qu'il pense à se tuer. Il disparaît ; il devient un vagabond qui se fait appeler Hyacinthe. Il échoue à Bicêtre.

Un autre survivant, c'est *Facino Cane* qui apparaît au narrateur alors qu'il joue de la clarinette dans une noce : « Figurez-vous le masque de plâtre de Dante, éclairé par la lueur rouge du quinquet et surmonté d'une forêt de cheveux d'un blanc argenté. L'impression amère et douloureuse de cette magnifique tête était agrandie par la cécité car ses yeux morts revivaient par la pensée ; il s'en échappait comme une lueur brûlante, produite par un désir unique, incessant, inscrit sur un front bombé que traversaient des rides pareilles aux assises d'un vieux mur… Quelque chose de grand et de despotique se rencontrait dans ce vieil Homère qui gardait en lui-même une Odyssée condamnée à l'oubli. C'était une grandeur si réelle qu'elle triomphait encore de son abjection, c'était un despotisme si vivace qu'il dominait la pauvreté. Aucune des violentes passions qui conduisent l'homme au bien comme au mal, en font un forçat ou un héros, ne manquait à ce visage noblement coupé, lividement italien, ombragé par des sourcils grisonnants qui projetaient leur ombre sur des cavernes profondes. Il existait un lion dans cette cage de fer, un lion dont la rage s'était inutilement épuisée contre le fer de ses

barreaux. L'incendie du désespoir s'était éteint dans les cendres ; la lave s'était refroidie ; mais les sillons, les bouleversements, un peu de fumée attestaient la violence de l'éruption, les ravages du feu. » L'homme est en vérité le descendant d'un noble patricien de Venise ; après d'extravagantes aventures, il s'est retrouvé dépouillé de toute sa fortune et aveugle. Chez lui comme chez Chabert, la survivance s'accompagne d'une déchéance à travers laquelle perce la grandeur.

Il faut citer aussi le bizarre et inquiétant vieillard que Balzac décrit au début de *Sarrasine* : « Créature sans nom dans le langage humain, forme sans substance, être sans vie ou vie sans action… Il portait une culotte de soie noire, qui flottait autour de ses cuisses décharnées en décrivant des plis comme une voile abattue. Un anatomiste eût reconnu soudain les symptômes d'une affreuse étisie en voyant les petites jambes qui servaient à soutenir ce corps étrange. Vous eussiez dit deux os mis en croix sur une tombe. Un sentiment de profonde horreur pour l'homme saisissait le cœur quand une fatale attention vous dévoilait les marques imprimées par la décrépitude à cette casuelle machine. L'inconnu portait un gilet blanc, brodé d'or, à l'ancienne mode, et son linge était d'une blancheur éclatante. Un jabot de dentelle d'Angleterre assez roux, dont la richesse eût été enviée par une reine, formait des ruches jaunes sur sa poitrine ; mais sur lui cette dentelle était plutôt un haillon qu'un ornement. Au milieu de ce jabot, un diamant d'une valeur incalculable scintillait comme le soleil. Ce luxe suranné, ce trésor intrinsèque et sans goût faisaient encore mieux ressortir la figure de cet être bizarre. Le cadre était digne du portrait. Le visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. Le menton était creux ; les tempes étaient creuses ; les yeux étaient perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillants par une maigreur indescriptible, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue… Les années avaient si fortement collé sur les os la peau jaune et fine de ce visage qu'elle y décrivait partout une multitude de rides… aussi profondes et aussi pressées que les feuillets dans la tranche d'un livre… Mais ce qui contribuait le plus à donner l'apparence d'une création artificielle au spectre survenu devant nous était le rouge et le blanc dont il reluisait… Son crâne cadavéreux était caché sous une perruque blonde dont les boucles innombrables trahissaient une prétention extraordinaire. » Balzac décrit les bijoux

dont il est couvert. « Enfin, cette espèce d'idole japonaise conservait sur ses lèvres bleuâtres un rire fixe et arrêté. Si le vieillard tournait ses yeux vers l'assemblée, il semblait que les mouvements de ces globes incapables de réfléchir une lueur se fussent accouplés par un artifice imperceptible. » Cet homme avait été autrefois le célèbre castrat Zambinella qui, habillé en femme, chantait dans les théâtres de Rome. D'une beauté bouleversante, il avait ravagé les cœurs, des hommes s'étaient tués pour lui. L'un d'eux, le sculpteur Sarrasine, lui avait prédit cet atroce destin : « Te laisser la vie, n'est-ce pas te vouer à quelque chose de pire que la mort ? »

Tolstoï a admirablement peint un homme du XVIIIe siècle isolé dans le XIXe : le vieux prince Bolkonski, père du prince André. Il s'est inspiré pour le décrire de ce qu'on lui avait raconté sur son grand-père maternel, Nicolas Volkonski ; il tyrannisait sa fille, la mère de l'auteur, et celle-ci avait une gouvernante française, Mlle Henissienne. Ce portrait a donc la valeur d'un document. Le vieux prince porte un habit brodé et poudre ses cheveux : quand il apparaît on se sent transporté dans un autre âge. Il a une belle santé, des dents solides. Il n'a plus dans la société aucune influence réelle, mais on le respecte. Ordonné jusqu'à la manie, s'entourant d'un cérémonial immuable, sa raideur exigeante terrifie son entourage. Il a conservé des activités, et même il y consacre beaucoup de son temps ; mais elles ont quelque chose de périmé ; il construit, il plante et surtout il s'enferme dans son laboratoire pour s'adonner à des recherches, à la manière des amateurs de science du XVIIIe. Fidèle aux vieux usages et enfermé dans les préjugés de son temps, il daube sur les militaires de la nouvelle école et ne prend pas Bonaparte au sérieux. Un matin, tout en s'habillant, il demande à son fils de lui exposer les plans de la prochaine campagne, mais il ne l'écoute pas. Il est tout à fait au courant de la situation politique et militaire ; mais il envisage le monde actuel avec ironie et dédain. Il a « un rire froid, sec et désagréable ». C'est un tyran domestique. Il terrorise sa fille Marie, il l'opprime et refuse de se séparer d'elle. À cause de lui, elle ne se marie pas. Il est furieux que son fils veuille se remarier avec Natacha et reçoit si mal celle-ci — en robe de chambre et bonnet de coton, avec des remarques déplaisantes — qu'elle quitte la maison, ulcérée. En vieillissant, il demeure robuste, il ne perd qu'une dent mais il devient de plus en plus irritable et sceptique à l'égard des événements

de ce monde. Puis il tombe un peu malade et accuse sa fille de faire exprès de l'énerver. André prend le parti de sa sœur ; le vieux prince en est d'abord gêné, il semble confus, puis il bondit : « Hors d'ici ! n'y remets jamais les pieds. » Sa raison décline. Il se laisse enjôler par la gouvernante française, Mlle Bourienne. Il a des caprices. Il s'enferme huit jours dans son cabinet, puis revient à ses constructions et à ses plantations. Il boude Mlle Bourienne, et aussi sa fille. Il feint d'ignorer la guerre. Toujours affairé, il dort peu et change de chambre toutes les nuits. Alors que l'ennemi est déjà sur le Dniepr, il affirme qu'il ne franchira pas le Niémen. Il tient de moins en moins compte de la réalité. Son fils lui envoie une lettre alarmante, il prétend qu'elle annonce une défaite française. Et puis il la relit, et soudain comprend le danger ; il ordonne à sa fille de partir, il lui fait une scène violente parce qu'elle refuse de le quitter, bien qu'au fond il en soit très heureux. À l'arrivée des Français, il met son grand uniforme et toutes ses décorations pour aller voir le général en chef. Mais en chemin il a une attaque et reste trois semaines paralysé du côté droit. Il souffre, il essaie en vain de parler. Alors il s'attendrit devant le dévouement de sa fille, il lui caresse les cheveux. Il réussit à murmurer : « Merci pour tout. » Il demande à voir son fils et se rappelle qu'il est à l'armée. « La Russie est perdue, ils l'ont perdue », dit-il à voix basse, marquant par cet *ils* son hostilité à une époque qu'il ne reconnaît pas pour sienne. Et il éclate en sanglots. Puis il se calme et peu après il meurt, abandonnant sur le lit un petit cadavre ratatiné.

Un survivant : aux yeux d'autrui, c'est un mort en sursis. Mais est-ce ainsi qu'il se voit lui-même ? Comment ressent-il la proximité de sa fin ?

Le contexte social influence le rapport du vieillard à la mort. Dans certaines sociétés, la population tout entière se laisse périr avec indifférence par misère physiologique ou parce que les circonstances la dégoûtent de vivre : alors la mort ne pose de problème à personne. Dans d'autres, elle s'entoure dans la vieillesse d'un rituel qui la valorise au point de la rendre désirable — encore que quelques individus souhaitent s'y soustraire. Elle n'a pas le même visage dans les sociétés traditionnelles, où le père escompte que ses descendants

prolongeront son œuvre, et dans les sociétés industrielles d'aujourd'hui. Cependant, il y a dans la mort un élément transhistorique : en détruisant notre organisme, elle anéantit notre être dans le monde[30]. De l'Antiquité à nos jours, il y a des constantes dans les témoignages qui décrivent l'attitude des vieillards devant la mort.

Cette attitude varie avec les âges. La révélation de la mort bouleverse l'enfant. Le jeune homme en déteste l'idée, bien qu'il soit plus capable qu'un autre de l'affronter librement. Il se révolte si on prend sa vie. Mais souvent il n'hésite pas à la risquer, à la donner. C'est qu'il n'y accorde tant de prix que parce qu'il la destine à autre chose qu'elle-même ; son amour pour elle est fait d'une générosité qui peut l'amener à la sacrifier. L'adulte a plus de prudence. Il s'est aliéné à des intérêts, et c'est à travers eux qu'il refuse de disparaître : que deviendront sa famille, ses biens, ses entreprises ? Il ne pense pas souvent à sa fin parce qu'il est absorbé par ses activités, mais il évite de prendre des risques et il est attentif à sa santé.

Pour le vieillard, la mort n'est plus un destin général et abstrait : c'est un événement proche et personnel. « Oui, l'idée de concession à perpétuité de la vie, cette illusion dans laquelle la plupart des hommes vivent, dans laquelle j'avais vécu jusqu'ici, cette illusion, je ne l'ai plus », écrit Edmond de Goncourt dans son *Journal*, le 17 août 1889. Tout vieillard sait qu'il mourra bientôt. Mais qu'est-ce, en ce cas, que *savoir* ? Remarquons la tournure négative de la phrase de Goncourt : il ne se croit plus immortel. Mais comment se pense-t-on mortel ?

La mort appartient à cette catégorie dans laquelle nous avons rangé la vieillesse et que Sartre appelle des « irréalisables » ; le pour-soi ne peut ni l'atteindre ni se projeter vers elle ; elle est la limite externe de mes possibilités et non ma propre possibilité. Je serai morte pour les autres, non pour moi : c'est l'autre qui est mortel dans mon être. Je me connais mortelle — comme je me connais vieille — en prenant le point de vue des autres sur moi. Cette connaissance est donc abstraite, générale, posée en extériorité. Ma « mortalité » ne fait l'objet d'aucune expérience intime. Je ne l'ignore pas ; j'en tiens compte pratiquement dans mes prévisions, mes décisions, dans la mesure où je me traite comme un autre : mais je ne l'éprouve pas. Je peux tenter de l'approcher par des fantasmes, imaginer mon cadavre,

la cérémonie funèbre. Je peux rêver sur mon absence : mais c'est encore moi qui y rêve. Ma mort me hante au cœur de mes projets comme leur inéluctable envers : mais je ne la réaliserai jamais ; je ne réalise pas ma condition de mortelle.

De même que cet irréalisable, la vieillesse, peut être assumé de diverses façons, son rapport avec cet autre irréalisable, la mort, n'est pas donné d'avance. Chaque individu le choisit en fonction de l'ensemble de sa situation et de ses options antérieures. Un homme âgé qui se sent encore très jeune sera aussi révolté devant la proximité de la mort que le serait un quadragénaire atteint d'une maladie incurable. Il n'a pas changé ; sa vitalité, l'intérêt qu'il porte au monde sont intacts : et un verdict extérieur lui apprend que ses chances de vie sont réduites à une dizaine d'années ! Casanova, qui ne supportait pas qu'on le traitât de vieillard, malgré sa tristesse, sa solitude, sa déchéance, demeurait passionnément curieux de l'avenir. « Ô mort ! cruelle mort ! écrit-il à 70 ans. La mort est un monstre qui chasse du grand théâtre un spectateur attentif avant qu'une pièce qui l'intéresse infiniment soit finie. Cette seule raison doit suffire à la faire détester. » À 70 ans, Wells — avant la guerre de 1940 — se comparait à un enfant à qui on vient tout juste de donner de beaux jouets et qu'on envoie se coucher : « Je n'ai pas la moindre envie de ranger mes jouets. Je déteste l'idée de m'en aller. » Même si on a conscience de son âge, tant qu'on est engagé dans une entreprise, on déteste la mort qui la brisera : ainsi Renoir, qui n'aurait jamais voulu cesser de peindre et de progresser.

Il arrive qu'avec le passage des années, cette répugnance s'atténue. Moralement et physiquement délabré, Swift écrivait à Bolingbroke : « Quand j'avais votre âge, je pensais souvent à la mort ; mais à présent, au bout d'une dizaine d'années, cette pensée ne me quitte jamais et me terrifie moins. J'en conclus que la Providence réduit nos craintes en même temps que nos forces. » Ce pessimiste fait preuve d'un curieux optimisme quand il suppose un providentiel équilibre entre notre état physiologique et nos anxiétés. Il faut chercher une autre explication à ce fait, à première vue, paradoxal : bien souvent, plus proche est la mort et moins elle effraie. Freud a supposé[31] que plus les années s'accumulaient plus la « pulsion de mort » l'emportait sur le désir de vivre. Mais la plupart des psychanalystes ont abandonné cette idée ; Freud n'explique pas la relation de l'âge et de

la pulsion de mort. D'où vient donc que l'indifférence à la mort grandisse avec le temps ?

En vérité, l'idée que la mort se rapproche est erronée. Elle n'est ni proche ni lointaine : elle *n'est* pas. Une fatalité extérieure pèse sur le vivant à tout âge ; nulle part n'est fixé le moment où elle s'accomplira. Le vieillard sait qu'il s'éteindra « bientôt » : la fatalité est aussi présente à 70 ans qu'à 80, et le mot « bientôt » demeure aussi vague à 80 ans qu'à 70. Il n'est pas juste de parler d'un rapport à la mort : le fait est que le vieillard — comme tout homme — n'a de rapport qu'avec la vie. Ce qui est en question, c'est sa volonté de survivre. Il y a une expression qui dit bien ce qu'elle veut dire : en finir avec la vie. Désirer ou accepter la mort signifie positivement : désirer ou accepter d'en finir avec la vie. Il est normal que celle-ci apparaisse de moins en moins supportable à mesure que s'aggrave la déchéance sénile.

Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler les maux et les mutilations que celle-ci entraîne. D'abord, la douleur physique. Freud l'a reconnu : c'est elle et non une pulsion de mort qui lui a fait souhaiter de disparaître[32]. C'est le désir de tous ceux que leur corps torture. D'autre part, vivre trop longtemps, c'est survivre à ceux qu'on aime. Fondamentalement égoïstes ou en proie à leurs projets, des vieillards, tel Tolstoï, cultivent l'insensibilité et prennent aisément leur parti de ces deuils. À d'autres, plus engagés dans leurs affections, ils ôtent le désir de rester sur terre. Victor Hugo après la mort de Juliette a commencé à désirer la mort. Verdi n'attendait plus qu'elle, après avoir perdu sa femme.

Quand le monde se transforme ou se révèle d'une manière qui rend intolérable d'y demeurer, l'homme jeune garde l'espoir d'un changement ; le vieillard non et il ne lui reste qu'à souhaiter la mort, comme firent Anatole France, Wells, Gandhi. Ou c'est sa propre situation que l'homme âgé ne peut plus espérer dépasser et qui lui paraît pénible. Goncourt écrit dans son *Journal*, le 3 avril 1894 : « Dans mon état de souffrance continue, en cette succession de crises arrivant toutes les semaines, et avec la non-réussite de mes dernières tentatives littéraires, et avec les écrasants regains de succès de gens à qui je ne trouve aucun talent, et encore, mon Dieu, avec une certaine incertitude sur la profondeur de mes amitiés les plus intimes, la mort me paraît moins noire qu'il y a quelques années. »

Surtout, même si aucun malheur particulier ne frappe le vieillard,

il a généralement perdu ses raisons de vivre ou découvert leur absence. Si la mort nous inquiète, c'est qu'elle est l'envers inéluctable de nos projets : quand on a cessé d'agir, d'entreprendre, il ne reste rien qu'elle puisse briser. Pour expliquer la résignation à la mort de certains vieillards, on invoque l'usure, la fatigue ; mais s'il suffisait à l'homme de végéter, il pourrait se contenter de cette vie ralentie. Seulement, pour lui, exister, c'est se transcender. La déchéance biologique entraîne l'impossibilité de se dépasser, de se passionner, elle tue les projets et c'est par ce biais qu'elle rend la mort acceptable.

Même si l'homme âgé garde des forces, de la santé et si la société ne l'a pas brutalement arraché à ses activités, ses désirs, ses projets dépérissent, on l'a vu, à cause de sa finitude. Le programme établi dans notre enfance ne nous permet de faire, de connaître, d'aimer qu'un nombre limité de choses ; quand il est rempli, que nous sommes au bout du rouleau, la mort est indifférente ou même miséricordieuse : elle nous délivre de cet ennui que les anciens appelaient la *satietas vitae.* Gide supportait mal que la fin de sa vie fût vouée aux répétitions, aux ressassements. Il savait n'avoir plus rien à dire ni à découvrir. Il écrit le 7 septembre 1946 : « Je crois être sincère en disant que la mort ne m'effraie pas beaucoup. » Et à 80 ans, dans *Ainsi soit-il* : « Mon inappétence physique et intellectuelle est devenue telle que je ne sais plus bien ce qui me maintient en vie sinon l'habitude de vivre. Tout à fait résigné à la mort. » Churchill disait à 80 ans : « Cela m'est égal de mourir. J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir. » Prise à la lettre, la phrase est stupide : le monde de demain, il ne l'a pas vu. On comprend mieux Casanova se plaignant d'être chassé avant la fin du spectacle. Mais en fait, c'est Churchill qui a raison : ce monde neuf, c'est son vieux regard qu'il y aurait promené ; il l'aurait saisi dans les perspectives qui avaient toujours été les siennes ; il n'en aurait compris que ce qu'il aurait pu assimiler à du déjà-vu, le reste lui aurait échappé.

C'est pour une raison un peu différente que l'idée de la mort me désole moins qu'autrefois : elle est absence au monde, et c'est de cette absence que je ne pouvais pas prendre mon parti. Mais tant d'absences déjà se sont creusées en moi ! Mon passé est absent, absents les amis morts, les amis perdus, et tant d'endroits sur terre où je ne retournerai jamais. Quand l'absence aura tout englouti, cela ne fera pas beaucoup de différence.

Il y a des vieillards que la peur de mourir dévore. On m'a cité un homme de 91 ans, riche, actif, célèbre, marié à une très jeune femme, qui chaque soir en se couchant est en proie à une angoisse atroce. Il l'exprime en se demandant ce que deviendra sa femme après sa mort. Il sait bien que jeune, belle, fortunée, elle le pleurera sans doute mais que son avenir est assuré. C'est pour lui qu'il tremble. Cependant les psychiatres affirment que la mort n'obsède le vieillard que si déjà dans le passé il en avait une peur morbide. Les faits cliniques démontrent que, comme les autres névroses, la hantise de la mort a ses racines dans l'enfance et l'adolescence[33]. Elle est souvent liée à des idées de culpabilité : si le sujet est croyant, il imagine avec terreur qu'il va être précipité en enfer.

D'après les témoignages que j'ai recueillis, la peur de la mort n'est généralement pas l'envers d'un ardent amour pour la vie : au contraire. « La mort était mon vertige parce que je n'aimais pas la vie », écrit Sartre en parlant de son enfance. De même que les parents, les époux anxieux ne sont pas ceux qui aiment le plus, mais ceux qui éprouvent un manque au cœur de leurs sentiments, les gens mal à l'aise dans leur peau sont ceux qui ruminent le plus assidûment leur mort. Et il ne faut pas croire que ceux qui — comme Lamartine — l'appellent à cor et à cri la désirent vraiment : en en parlant sans cesse, ils manifestent seulement qu'elle les obsède.

Que l'anxiété des vieillards devant la mort soit exceptionnelle, j'en vois une confirmation dans la manière dont ils négligent leur santé. Ils jouent, on l'a vu, sur l'équivoque entre vieillesse et maladie : mais cette équivoque ne serait pas entretenue si l'homme âgé était constamment poigné par la crainte de mourir.

Des enquêteurs ont interrogé les pensionnaires d'une résidence de la C.N.R.O. : pensaient-ils à la mort ? et comment ? Voici leurs réponses : « il faudra bien y arriver un jour » ; « on y pense, on y pense souvent » ; « quand je ne peux pas respirer, ça serait une libération » ; « quand j'ai des idées noires, j'y pense » ; « mieux vaut mourir mais pas souffrir » ; « on vit pour mourir » ; « certains y pensent. Mais moi ça ne me choque pas » ; « moi j'y pense pas. On est ici pour laisser la place aux autres » ; « je me suis déjà acheté une tombe » ; « on sait qu'on doit mourir » ; « j'y pense souvent. Ce serait une délivrance pour moi » ; « j'y pense pas. On en voit mourir toujours » ; « c'est la vie. La mort est la continuation de la vie. On y

pense quand on a le cafard » ; « il faut pas savoir quand on va mourir » ; « il faudra bien y arriver un jour » ; « j'y pense depuis que je suis ici. En ville j'y pensais moins. Je voudrais pas traîner, souffrir » ; « j'y pense même souvent » ; « riches ou pauvres, on y arrive tous. C'est la vie qui est comme ça » ; « ça fait de la peine. Il y a des personnes qui sont mortes à la Maison qui étaient plus jeunes que moi » ; « il faut bien y arriver ». Dans quelle mesure ces réponses sont-elles sincères ? Le sujet peut tricher par pudeur, pour se cacher à lui-même son anxiété, pour faire bonne figure. Mais leur convergence est significative. La mort semble préférable à la souffrance. On l'évoque quand on a le cafard : il ne semble pas que ce soit elle qui le provoque mais plutôt qu'elle se dévoile dans sa menaçante absurdité lorsque le présent paraît sinistre. Elle n'est pas un objet de souci. On se fait du souci à propos de réalités bien définies et qui vous échappent : la santé, l'argent, le proche avenir. La mort est d'une autre espèce. Du fait qu'elle est un irréalisable, elle apparaît comme une perspective vague et indéfinie. Sa fatalité est saisie du dehors. « Riches ou pauvres, on y arrive tous. » On y pense sans réussir à la penser.

« Il ne faut pas savoir quand on va mourir » : cette réponse est significative. Si l'échéance était fixée et imminente, au lieu de se perdre dans un vague lointain, l'attitude du vieillard ne serait sans doute pas la même. Euripide remarque dans *Alceste* que les vieillards se plaignent de leur condition et prétendent souhaiter la mort : mis au pied du mur, ils se dérobent. Le père d'Admète refuse farouchement de descendre aux Enfers à sa place. Tolstoï vieux disait qu'il lui était indifférent de mourir, mais Sonia s'agaçait des soins qu'il prenait de sa santé. « Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants et en sortent de plus mauvaise grâce », écrit Rousseau dans les *Rêveries*. « C'est que tous les travaux ayant été faits pour cette même vie, ils voient à la fin qu'ils ont perdu leur peine. » Il entre de la malice dans cette remarque. Rousseau pensait qu'il faut jouir du présent et non le sacrifier à un avenir que le néant engloutira. En fait, ce n'est pas le dépit d'avoir travaillé en vain qui fait détester la mort. Et ce refus n'est pas universel. Mais le fait est que bon nombre de vieillards s'accrochent à la vie, même après avoir perdu toutes raisons de vivre ; j'ai décrit dans *Une mort très douce* la manière dont ma mère à 78 ans s'y est agrippée jusqu'à son dernier souffle. C'est alors

la condition biologique du sujet — ce qu'on appelle d'un mot vague sa vitalité — qui décide de sa révolte ou de son consentement. Aussi croyante que ma grand-mère, alors que celle-ci a trouvé reposant de quitter ce monde, ma mère a eu de la mort une peur animale. Beaucoup de gens âgés connaissent la peur et avoir peur c'est réaliser dans son corps le refus de mourir. Ce qui adoucit souvent la mort des vieillards, c'est que la maladie a achevé de les épuiser et aussi qu'ils ne se rendent pas compte de ce qui leur arrive.

Toutefois il y a aussi des morts lucides et paisibles : quand physiquement et moralement tout désir de vivre s'est éteint, le vieillard préfère un éternel sommeil à la lutte ou à l'ennui quotidien. La preuve que dans la vieillesse la mort n'apparaît pas comme le pire des maux c'est le nombre de vieillards qui décident « d'en finir avec la vie ». Dans les conditions que fait aujourd'hui la société à la majorité d'entre eux, survivre est une vaine épreuve et on comprend que beaucoup choisissent de l'abréger.

1. « De là vient que le souvenir nous présente l'être que nous étions avec une plénitude d'être qui lui confère une sorte de poésie. Cette douleur que nous avions, en se figeant au passé elle ne cesse pas de présenter le sens d'un pour-soi, et cependant elle existe en elle-même avec la fixité silencieuse d'une douleur d'autrui, d'une douleur de statue. » (Sartre, *L'Être et le Néant.*)

2. *Les Dissolutions de la mémoire.*

3. *Le Tentateur.*

4. Il y a une analogie entre cette anecdote et *Les Chaises* de Ionesco.

5. Dans ses dernières années, il croyait en un Dieu obscurément conçu et Job était un thème auquel il se référait parfois. Mais il était aussi loin que possible du catholicisme.

6. Sartre, *Critique de la raison dialectique.*

7. *Ibid.*

8. Sur cette dilatation de la durée au cours des voyages, l'ethnologue Georges Condaminas écrit dans *L'exotique est quotidien* : « Il faut se dire qu'une journée de voyage transposée dans le souvenir occupe un « espace » beaucoup plus vaste qu'une journée passée chez soi. Surtout si on pénètre dans un pays qui nous est totalement inconnu… Les heures passées à s'imbiber, à s'imprégner sans relâche de ce monde nouveau dépassent le découpage naturel et mesurable du temps. Les faits ont si fortement impressionné la mémoire que celle-ci les restitue un peu de la même manière qu'un film passé au ralenti. Le temps de restitution est un grossissement du

temps réel. »

9. *Journal en miettes*.

10. *Journal en miettes*.

11. *L'Être et le Néant*.

12. Lettre à Mme Récamier.

13. Sartre, *Critique de la raison dialectique*.

14. *Commune en France*.

15. J'ai parlé de ce conflit dans le chapitre sur « La question sociale ».

16. Quand il s'agit d'art et de littérature, la méthode statistique utilisée par Lehman est aberrante. Dans les sciences, le nombre et la valeur des découvertes sont plus faciles à apprécier.

17. Les exceptions que j'ai signalées datent presque toutes d'un temps où le savant travaillait solitairement ; certaines de ces découvertes tardives ont un caractère quasi artisanal.

18. Sartre, *Critique de la raison dialectique*.

19. Certains historiens de la philosophie trouvent la période de la maturité plus dynamique et créatrice, par exemple Yvon Brès, dans *La Psychologie de Platon*. Mais même ceux-là reconnaissent l'importance des œuvres de vieillesse.

20. Mauriac lui-même confirme par son exemple ce que je dis là. Il s'est renouvelé — du moins jusqu'à un certain moment — quand il a écrit ses *Bloc-notes*. Son dernier roman au contraire semble un pastiche de ceux de sa maturité.

21. Un admirateur, le baron Erlanger, racheta la maison, fit détacher les peintures qu'on posa sur des toiles dont il fit don au musée du Prado.

22. Elle avait déjà eu des crises de dépression où elle avait envisagé le suicide.

23. Tardieu, *La Paix*.

24. On ne connut jamais les dessous de l'affaire. Condamné à mort, Cottin fut gracié et plus tard libéré. Il semble que c'était un illuminé.

25. Biographe de Poincaré.

26. Au fait d'écrire.

27. Foch.

28. Il eut l'étourderie de dire : « En 1945, alors que les Allemands se rendaient par milliers, j'ai envoyé au maréchal Montgomery un télégramme l'invitant à stocker leurs armes : il pourrait devenir nécessaire de les rendre aux soldats de la Wehrmacht, au cas où les Russes auraient poussé leur avance. » Sommé de s'expliquer, il se défendit très mal.

29. On se rappelle qu'en décrivant les Struldbruggs, Swift avait pressenti cet exil.

30. Même si on espère revivre dans un autre monde, la mort nous arrache à ce monde-ci.

31. En 1920, quand il écrivit *Au-delà du principe du plaisir*. Il pensait alors que tout être vivant a une tendance fondamentale à retourner à l'état inorganique. Il a répété cette affirmation jusqu'à la fin de sa vie. Pourtant certaines de ses lettres montrent que, par moments, il doutait de cette thèse.

32. Cf. ici.

33. D'après le psychanalyste américain Martin Grotjhan, les angoisses de castration des vieillards doivent être analysées avant l'angoisse de la mort : souvent celle-ci dissimule une angoisse de castration qui ressuscite celle de l'enfance, et de manière si aiguë qu'elle entraîne le désir de mourir.

Chapitre VII

Vieillesse et vie quotidienne

Diminué, appauvri, en exil dans son temps, le vieillard demeure cependant cet homme qu'il était. Comment réussit-il au jour le jour à s'arranger d'une telle situation ? Quelles chances lui laisse-t-elle ? Quelles défenses y oppose-t-il ? Peut-il s'y adapter, et à quel prix ?

Puisque toute qualification est une limitation, ne peut-on pas supposer qu'en se disqualifiant l'individu gagne en ouverture sur le monde ? Il est dispensé de travailler, il n'est plus tendu vers l'avenir : ne jouit-il pas alors d'une disponibilité qui lui permet de se reposer dans le présent ? Claudel octogénaire écrit dans son *Journal* : « Hier, soupire l'un ! Demain, soupire l'autre ! Mais il faut avoir atteint la vieillesse pour comprendre le sens éclatant, absolu, irrécusable, irremplaçable de ce mot : aujourd'hui ! » Certains disent éprouver alors comme un bonheur le seul fait de vivre : « Jamais, écrit Jouhandeau, je ne m'étais senti lié au monde par un fil plus mince, comme si à chaque instant il allait se rompre, ce qui met le comble à ma volupté d'être encore. » Et aussi : « C'est une chose extraordinaire que de se survivre. On ne tient plus à rien et on est davantage sensible à tout. » Mauriac[1] dit à peu près la même chose : « Je ne me sens détaché de rien ni de personne. Mais vivre suffirait désormais à m'occuper. Ce sang qui afflue encore à ma main posée sur mon genou, cette mer que je sens battre en dedans de moi, ce flux et ce reflux qui ne sont pas éternels, ce monde si près de finir exige une attention de tous les instants, de tous ces derniers instants avant le dernier : la vieillesse, c'est cela. » « Je voudrais ne penser à rien, mais que j'existe et que je suis là. »

Bien plus que la jeunesse, le grand âge serait donc l'époque du

carpe diem : le moment où « on récolte ce qu'on a semé », dit Fontenelle. « La saison de l'usage et non plus des labeurs », dit d'Aubigné. C'est faux. La société d'aujourd'hui, on l'a vu, n'octroie des loisirs aux vieillards qu'en leur ôtant les moyens matériels d'en profiter. Ceux qui échappent à la misère et à la gêne ont à ménager un corps qui est devenu fragile, fatigable, souvent infirme ou perclus de douleurs. Les plaisirs immédiats leur sont interdits ou avarement mesurés : l'amour, la table, l'alcool, le tabac, le sport, la marche. Les privilégiés seuls peuvent pallier en partie ces frustrations : se promener en auto au lieu de marcher, par exemple.

Même ceux-ci, on peut douter que la jouissance du moment présent les comble. Beaucoup d'écrivains âgés se plaignent de l'aridité de leurs jours. « Le temps a pris mes mains dans les siennes. Il n'y a plus rien à cueillir dans des jours défleuris », dit Chateaubriand. Selon lui, c'est le poids du passé qui assombrit le présent. « Quand on a vu la cataracte du Niagara, il n'y a plus de chute d'eau. Ma mémoire oppose sans cesse mes voyages à mes voyages, montagnes à montagnes, et ma vie détruit ma vie. Même chose m'arrive à l'égard de la société et des hommes. » Stendhal, qui n'était pourtant pas vraiment vieux, se plaint dans les *Promenades dans Rome* : « Hélas ! toute science ressemble en un point à la vieillesse, dont le pire symptôme est la *science de la vie* qui empêche de se passionner, de faire des folies pour rien. Je voudrais, après avoir vu l'Italie, trouver à Naples l'eau du Léthé, tout oublier, et puis recommencer à voyager et passer mes jours ainsi. » Schopenhauer exprime un point de vue analogue : « La vieillesse n'a qu'une demi-conscience de la vie… Insensiblement, l'intellect s'émousse tellement par la longue habitude des mêmes perceptions que de plus en plus tout finit par glisser sur lui sans l'impressionner. » Aragon, dans *La Mise à mort*, parle avec nostalgie de « cette fraîcheur évanouie du monde ». Il écrit dans *Le Roman inachevé* :

« Je me sens étranger toujours parmi les gens
J'entends mal, je perds intérêt à tant de choses,
Le jour n'a plus pour moi ses doux reflets changeants ;
Le printemps qui revient est sans métamorphose,
Il ne m'apporte plus la lourdeur des lilas ;
Je crois me souvenir lorsque je sens les roses. »

L'engloutissement du présent dans un passé trop connu, Jouhandeau aussi l'a senti : « Tout prend, à mesure qu'on vieillit, l'allure du souvenir, même le présent. On se considère soi-même comme déjà passé. » Cette usure du monde et la tristesse qu'on en éprouve, personne ne l'a mieux exprimée qu'Andersen dans une lettre qu'il écrivait à 69 ans : « Si je vais dans le jardin, parmi les roses, qu'ont-elles (et même les escargots sur leurs tiges) à me dire qu'elles ne m'aient déjà dit ? Si je regarde les larges feuilles des nénuphars, je me rappelle que Thornbeline a déjà terminé son voyage. Si j'écoute le vent, il m'a déjà parlé de Valdemar Daae et ne connaît pas de meilleure histoire. Dans les bois, sous le vieux chêne, je me souviens qu'il m'a depuis longtemps raconté son dernier rêve. Ainsi je n'ai plus d'impression nouvelle, et c'est triste. »

Comment expliquer ce silence des choses ? Chateaubriand se contredit quand, ayant à juste titre évoqué le « désert du passé », il prétend que nos souvenirs pourraient oblitérer nos perceptions actuelles. Celles-ci ont une évidence et une intensité bien supérieures. En un sens, le vœu de Stendhal se réalise : nous buvons l'eau du Léthé. Je revois Rome chaque année avec la même joie, sa présence l'emporte sur toutes les images que j'en avais gardées ; et même les impressions anciennes confusément ressuscitées à travers l'instant l'enrichissent, l'embellissent. C'est grâce à cette intensité du présent qu'Aragon peut écrire à la fin du poème dont j'ai cité le début :

« Quand je croyais le seuil de l'ombre outrepassé
Le frisson d'autrefois revient dans mon absence
Et comme d'une main mon front est caressé.
Le jour, au plus profond de moi, reprend naissance. »

Nos souvenirs ne sauraient disqualifier notre expérience actuelle ; c'est plutôt la conscience d'avoir tant oublié qui la dévalorise : nous l'oublierons aussi. Jeune, on n'imagine pas qu'on se souviendra de tout, toujours : mais on échappe au temps parce qu'on dispose d'un avenir infini. L'instant me coupait le souffle quand je croyais saisir en lui l'éternité ; il était à jamais ineffaçable. Depuis que mon avenir est barré, les instants ne sont plus éternels, ils ne me donnent plus l'absolu : ils périront tout entiers, ou ils tomberont en cendres que ma tombe engloutira avec moi. Dans ses longues marches capricieuses,

Rousseau s'enchantait du vagabondage de ses rêveries ; retournant chez Mme de Warens, à un moment où il ne l'aimait plus, la précision du but brimait son imagination, le charme était dissipé : « J'étais où j'étais, j'allais où j'allais, jamais plus loin. » Cette aridité est le lot de beaucoup d'entre nous, passé 60 ans : nous savons trop où nous allons. Le 10 mai 1925, Freud écrivait à Lou : « Le changement n'est peut-être pas très voyant, tout est resté aussi intéressant qu'autrefois, les qualités non plus n'ont pas subi de grandes modifications, mais il manque comme une sorte de résonance ; moi qui ne suis pas musicien, j'y vois la même différence que quand on appuie ou non sur la pédale. » Vailland montre don Cesare menant à 70 ans la même vie qu'autrefois, mais « ses paroles résonnent dans un monde sans écho ». L'analogie des deux comparaisons est frappante. Jeune, le monde est infiniment riche de sens et de promesses ; le moindre incident éveille d'innombrables harmoniques. Plus tard, dans un univers rétréci à la mesure de notre bref avenir, les vibrations s'éteignent.

Les valeurs, les fins que nous rencontrons hors de nous sont le fruit de nos investissements. C'est notre absence de passion, c'est notre inertie qui créent le vide autour de nous. Les roses, les nénuphars d'Andersen se taisent parce que l'envie d'écrire l'a quitté. Toutes les morales de l'instant sont erronées parce qu'elles méconnaissent la vérité du temps ; les trois « ek-stases » temporelles ne sauraient se poser qu'ensemble ; le présent n'est pas ; le pour-soi n'existe qu'en se transcendant vers l'avenir à partir du passé et c'est à la lumière de nos projets que le monde se découvre ; il s'appauvrit s'ils s'amenuisent. Renoncer à nos activités, ce n'est pas accéder à des délices paresseuses dont elles nous auraient frustrés : c'est, en stérilisant l'avenir, dépeupler l'univers. Si les perceptions sont « émoussées » par l'habitude, si les choses semblent défraîchies et englouties déjà par le passé, ce n'est pas que nous traînions avec nous de trop riches souvenirs : c'est que notre vision n'est pas animée par des projets neufs.

Le vieillard pas plus que l'homme jeune ne peut se satisfaire de cette immobilité à laquelle rêve Mauriac quand il prétend que « vivre » suffirait à l'occuper ; il démontre lui-même le contraire : il n'a jamais tant écrit que pendant ces dernières années. Ne rien vouloir, ne rien faire, c'est se condamner à la sinistre apathie dans

laquelle sombrent tant de retraités. Le malheur, c'est qu'il est difficile de retrouver des raisons d'agir, quand les anciennes activités sont interdites. Rares sont les individus à qui le loisir permet l'épanouissement d'une vocation contrariée ou à qui il découvre des possibilités inattendues. Deux exemples de ce genre sont célèbres en Amérique. Lilian P. Martin quitta l'Université de Stanford pour devenir « conseillère principale » de la vieillesse. À 65 ans, elle apprit à se servir d'une machine à écrire ; à 77 ans, à conduire une voiture ; à 88 ans, elle remonta l'Amazone en bateau. À 99 ans, avec quatre assistantes de 60 ans, elle entreprit l'exploitation d'une ferme de vingt-cinq hectares. La vieille femme qu'on a appelée Ma Moses, devenue à 75 ans inapte aux travaux manuels, a commencé à peindre des miniatures. À 100 ans, elle a réussi la plus célèbre de ses œuvres, une *Veille de Noël.* Elle est morte à New York à 101 ans.

Ces cas sont exceptionnels. On a vu qu'à l'intérieur même de notre *praxis* il est souvent impossible de se frayer des chemins inédits. À plus forte raison, prétendre s'inventer arbitrairement des intérêts, des plaisirs, est illusoire. « Seuls les plaisirs dont on a joui avant 30 ans sont en position d'agréer toujours », remarquait Stendhal. Churchill, qui consacrait beaucoup de temps à la peinture, se plaignait pourtant : « Il est difficile de s'inventer de nouveaux intérêts à la fin de sa vie. »

C'est pour cette raison que l'âge nous ôte le goût de nous instruire. Il est très rare qu'on veuille comme Socrate savoir pour savoir, dans l'instant : on s'informe dans une certaine perspective. Sinon à quoi bon ? L'absence de projet tue le désir de connaître : « À la vérité, écrit Saint-Évremont âgé, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit. À mesure que j'ai moins de temps pour pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. » Rousseau a fait dans les *Rêveries* une remarque analogue : « Ainsi retenu dans l'étroite sphère de mes anciennes connaissances, je n'ai pas comme Solon le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant ; et je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. » Un des traits les plus frappants chez les gens âgés, c'est leur inappétence intellectuelle, au point qu'à 82 ans André Siegfried disait : « La vieillesse n'est que le déclin de la curiosité. » Stuart Mill nous dit de son père : « Il tenait la vie humaine pour une triste chose

quand la fraîcheur de la jeunesse et celle de la curiosité se sont flétries » : il associait tout naturellement l'une à l'autre.

Mauriac, dans les *Mémoires intérieurs*, surtout dans le deuxième volume, constate fréquemment son incuriosité devant les livres, les disques nouveaux. Il s'est étonné du « souci maniaque d'information et de culture » que Gide a gardé jusqu'à un âge avancé. Et pourtant, même chez Gide on voit peu à peu s'installer l'indifférence. Dans son *Journal*, il note, 30 juillet 1941 : « La fin de la vie. Dernier acte un peu languissant ; des rappels du passé, des redites. On voudrait quelque rebondissement inattendu et on ne sait quoi inventer. » À 80 ans, dans *Ainsi soit-il*, il écrit : « Je ne sens encore aucun affaiblissement de mes facultés intellectuelles, mais les mettre au profit de quoi ? »

L'absence de curiosité du vieillard, son désintérêt sont renforcés par son état biologique. Être attentif au monde le fatigue. Même les valeurs qui avaient donné un sens à sa vie, il n'a souvent plus la force de les affirmer. Ainsi, quand Proust voit pour la dernière fois M. de Charlus, cet homme jadis superbe a perdu son orgueil aristocratique. Croisant Mme de Sainte-Euverte qu'il dédaignait jadis, il la salue comme si elle était une reine. « Tout son snobisme passé, il l'anéantit d'un seul coup par la timidité appliquée, le zèle peureux avec lequel il ôta son chapeau. » La raison de son geste était sans doute, dit Proust, « une sorte de douceur physique, de détachement des réalités de la vie si frappante chez ceux que la mort a déjà fait entrer dans son ombre ».

L'indifférence intellectuelle et affective de l'homme âgé peut le réduire à une totale inertie. Swift, vieux, ne se sentait plus concerné par rien : « Je m'éveille dans un tel état d'indifférence à tout ce qui peut se passer dans le monde et dans mon cercle étroit que… je resterais certainement au lit toute la journée si la décence et la crainte de la maladie ne m'en chassaient pas. »

Les individus dont la vieillesse est la plus favorisée, ce sont ceux qui ont des intérêts polyvalents. Une reconversion leur est plus facile qu'à d'autres. Écarté du pouvoir, Clemenceau a écrit. S'il est engagé politiquement, un savant qui a vu diminuer ses activités trouve à se dépenser. Même en ce cas, il est dur pour un homme de renoncer à ce qui a été le centre de ses préoccupations. Chez la plupart d'entre nous, on voit s'établir un cercle vicieux : l'inaction décourage curiosité et passion et notre indifférence dépeuple le monde où nous

n'apercevons plus aucune raison d'agir. La mort s'installe en nous et dans les choses.

Il y a une passion à laquelle le vieillard est prédestiné : l'ambition. N'ayant plus de prise sur le monde et ne sachant donc plus qui il est, il veut paraître. Il a perdu son image : il s'efforce de la retrouver hors de lui. Il convoite des décorations, des honneurs, des titres, une épée d'académicien. Sa vitalité éteinte, il ignore la plénitude des vrais désirs, des passions qui visent un objet réel : il recherche des simulacres. L'exemple le plus frappant, c'est celui de Pétain en qui de Gaulle dénonçait dès 1925 « deux phénomènes également forts et pourtant contradictoires : le désintérêt sénile de tout et l'ambition sénile de tout ». En fait, ces deux traits, loin de se contredire, s'expliquent l'un par l'autre : c'est parce qu'il ne tient concrètement à rien que le vieillard veut abstraitement tout, c'est-à-dire n'importe quoi ; vouloir tout, de cette manière creuse, c'est ne rien vouloir du tout. On trouve chez les très jeunes gens la même ambiguïté. « Je veux tout, tout de suite », dit l'Antigone d'Anouilh. C'est parce qu'elle a les mains vides. Je me rappelle avec quelle insistance j'écrivais dans mon *Journal*, à 18 ans : « Je dirai tout. Je veux tout dire. » Alors que je n'avais précisément rien à dire. Quand il n'a plus au cœur ni intérêt, ni curiosité, ni affection, alors l'individu est mûr pour l'ambition vide et la vanité qui en est le corrélatif.

Pétain fut dans sa jeunesse d'une grande indépendance intellectuelle ; contre la doctrine en vogue de l'offensive à tout prix, il défendait dans ses cours la théorie de la contre-offensive ; il réclamait pour la France de l'artillerie lourde, ce qui le fit détester par le ministère de la Guerre. Son avancement s'en ressentit : « J'ai été vieux lieutenant, vieux capitaine, vieux colonel, j'ai été vieux dans tous mes grades », disait-il avec amertume. Sa froideur, sa dureté, sa suffisance frappaient son entourage. Fayolle, qui était son ami, notait en novembre 1914 que Pétain « n'hésite pas à casser les médiocres et à faire fusiller les lâcheurs. J'ai fait, dit-il, aux premières rencontres, un rôle de boucher. » Et en janvier 1915, comme Pétain faisait ligoter et jeter vers les tranchées ennemies vingt-cinq soldats qui s'étaient mutilé une main d'un coup de fusil, Fayolle notait encore : « Caractère, énergie ! Où finit le caractère et où commence la

férocité, la sauvagerie ? » Quand il visite des blessés, remarqua le colonel Bouvard, « il reste toujours imperturbable, fermé, comme indifférent ». Gallieni disait de lui : « Cet homme est un glaçon. » Les sanglantes répressions qu'il ordonna au cours de la guerre en font foi. Cependant, il refusait de gaspiller le matériel humain. On le considéra comme le vainqueur de Verdun. Il obtint la plus haute distinction militaire : le titre de maréchal de France.

« Il se gobe », avait noté Fayolle ; et un des officiers de Pétain : « Il aime faire le glorieux. » Avec l'âge, sa vanité grandit. Président du Conseil supérieur de la guerre, inspecteur général de l'armée, il ne pardonnait pas à Foch la gloire que celui-ci s'était acquise : dans son discours à l'Académie française, en 1930, il lui reprocha d'avoir signé l'armistice. Il ne pardonna jamais à de Gaulle d'avoir signé seul en 1938 le livre *La France et son armée* dont il avait eu l'idée quinze ans plus tôt, mais dont il n'avait pas écrit une ligne.

Dès 1914, il fut hanté par la crainte de perdre la mémoire. Et en effet, bientôt elle faiblit. Le général Laure constatait : « La mémoire faiblit. Pour les faits anciens, le maréchal est parfait. Pour les faits nouveaux, il n'assimile plus ou il assimile mal. » Sans doute était-ce par « désintérêt sénile » qu'il ne fixait plus le présent. Sa santé était magnifique ; le colonel Bouvard l'attribuait à « l'indifférence qui permet les belles vieillesses ». Car son égoïsme frappait tous ceux qui l'approchaient : « Le maréchal est maintenant un homme au cœur sec. Il n'a plus de générosité ni de fermeté », écrivait de Gaulle. Il avait des absences — des « passages à vide » — de plus en plus longues. Loustanau-Lacau disait que certains jours il aurait fallu écrire sur son front : « Fermé pour cause de vieillesse. » Il constatait aussi : « L'arrivée de la voiture qu'il attend l'intéresse autant ou aussi peu que la chute d'un ministère ou la mort d'un homme connu. » Pétain attachait une énorme importance à tout ce qui le concernait, et les grands événements qui ne le touchaient pas directement le laissaient froid.

Il ne pensait pas, en 1938, à prendre le pouvoir. Il s'agaçait de la campagne de Gustave Hervé : « C'est Pétain qu'il nous faut. » À Jacquinot qui lui dit : « Vous deviendrez président du Conseil », il répondit : « Je ne peux travailler que trois ou quatre heures par jour. » Cependant, d'après de Gaulle, son ambition ne diminuait pas. « Rien ni personne n'arrêtera plus le Maréchal sur le chemin de

l'ambition sénile. Et son orgueil se défoule. Il ne maîtrise plus ses démons intérieurs. » Il accepta d'être envoyé comme ambassadeur en Espagne auprès de Franco. De Gaulle dit encore : « Il accepte l'ambassade. Il acceptera n'importe quoi tant le gagne l'ambition sénile. C'est terrible et lamentable. Il n'est plus en état d'assumer des responsabilités. » En Espagne, les pertes de mémoire se multiplièrent : « Il y a deux ou trois heures de Pétain par jour », disait un de ses subordonnés.

Son indifférence au moment présent, la fixation sur le passé expliquent certains faits dont le mot de gâtisme ne suffit pas à rendre compte. Revenu à Paris, et nommé ministre d'État en juin 1940, il n'ouvrait presque jamais la bouche. Un jour cependant, raconte Laurent-Eynac, comme on lui demandait comment il expliquait la débâcle française, il répondit : « Peut-être avons-nous renoncé trop vite aux colombophiles et aux pigeons voyageurs. » Il se rappelait évidemment le rôle important joué par les pigeons voyageurs pendant la défense du fort de Vaux. L'ambition sénile explique qu'il ait accepté de signer l'armistice. Mais aussi il était convaincu que l'armistice signé par Foch le 11 novembre 1918 avait été une grave faute qui avait amené la France à perdre en définitive la guerre : il avait pleuré lorsque Foch l'avait accordé aux Allemands. Il s'imaginait que l'armistice de 1940 entraînerait pour l'Allemagne un désastre analogue : « Le précédent le hante », notait un de ses familiers.

Il parlait sans cesse de la patrie, du salut de la France, du bien des Français ; mais Weygand remarqua que lorsqu'il signa l'armistice — dont on se rappelle les clauses accablantes — on lisait sur son visage une sournoise satisfaction : c'était lui qu'on était venu chercher pour sauver la patrie. Il croyait prendre une éclatante revanche sur ceux qui jadis avaient brimé sa carrière, sur ceux qui plus tard avaient prétendu partager sa gloire. Les années qui suivirent, il se laissa griser par les adulations, les ovations, les apparences du pouvoir, au point de déclarer joyeusement : « Je possède plus de pouvoir que Louis XIV », alors qu'il était entre les mains des Allemands qui gouvernaient directement la moitié du pays. Un peu plus tard il dit au comte de Paris : « Je renouvelle la tradition royale. Je visite les provinces. On m'offre des cadeaux. C'est comme sous la royauté. » Deux ans après l'armistice, la Maréchale dit au ménage

Massis ce mot terrible : « Si vous saviez comme il est heureux, depuis deux ans ! »

Bonhomme, qui lui servait d'aide de camp et vivait dans son intimité, remarquait : « Son insensibilité de grand vieillard augmente. Au fur et à mesure que les années passent, les catastrophes glissent sur lui. » Et Darlan disait : « Cet homme fabrique de la neige carbonique. » Insensible à tout, buté dans sa vanité, toute communication avec lui était coupée. Rien, personne ne pouvait l'atteindre. Quand il laissa prendre les premières mesures contre les Juifs, le général Mordacq lui dit : « Monsieur le Maréchal, vous déshonorez votre uniforme. — Je m'en fous », répondit-il, alors qu'il n'avait que le mot d'honneur à la bouche.

Comme beaucoup de grands vieillards, il lui arrivait de donner des signes apparents d'émotivité, mais ses conduites ne s'en ressentaient pas. Son directeur de cabinet, Du Moulin de La Barthète, raconte : « J'ai vu ce vieillard morose, cynique et cruel pleurer comme un enfant à l'annonce du martyre des fusillés de Châteaubriant. » Pendant un moment, il comprit qu'il se déshonorait, il parla d'aller se constituer prisonnier. Mais le lendemain il s'en laissa aisément dissuader. Il versa quelques larmes sur le sort des Alsaciens-Lorrains ; mais quand Robert Schuman vint lui parler d'eux, il coupa court : « Ces histoires compliqueraient le ravitaillement et la situation de la France. » Un rapport sur la rafle du Vél' d'Hiv' parut le toucher, mais il se reprit vite : « Il est vrai que ces Juifs n'ont pas toujours eu sur la France une bonne influence. »

Ses absences, sa surdité étaient souvent simulées : il évitait les dialogues. Il était capable — au moins pendant plusieurs heures chaque jour — de comprendre ce qu'on lui disait. Mais, entre l'intelligence et la volonté, la liaison ne se faisait plus. « La courroie de transmission est cassée », disait Bonhomme ; et aussi : « Il est devenu un monstre d'égoïsme : c'est l'âge. » Quand les Allemands exigèrent qu'il mît Weygand à la retraite, Bonhomme demanda à François Valentin — le directeur général de la Légion créée par Vichy — de le convaincre de ne pas leur céder. Devant une dizaine de témoins consternés, il y eut une terrible scène et Valentin alla jusqu'à dire : « Prenez garde, un jour les Français cracheront sur vos étoiles. » Pétain regarda autour de lui comme pour demander du secours, mais il ne répondit rien. Valentin nota : « La lucidité est

totale. Mais l'âge a ruiné la volonté. » De temps en temps il disait : « Je suis déshonoré. Il faut que je parte… » Mais il restait.

Il attachait une très grande importance à la nourriture. Quand Michel Clemenceau vint lui demander de ne pas laisser tomber aux mains des Allemands Reynaud et Mandel incarcérés au fort du Portalet, il s'excusa : « Je ne peux rien faire. » Et il ajouta : « Restez avec nous. Aujourd'hui j'ai de bonnes langoustes de Corse. » Quand le colonel Solborg vint de la part de la Maison-Blanche lui demander s'il accepterait de partir pour Alger à l'insu des Allemands, Pétain ne parla que du passé : la Grande Guerre, Pershing, le corps expéditionnaire américain. Puis il sortit un menu de sa poche : « Ah ! nous avons un bon plat aujourd'hui. »

Il avait toujours été un grand coureur de jupons et sa sexualité ne s'était pas tout à fait éteinte. « Certains soirs, raconte Leroy Ladurie[2], alors ministre de l'Agriculture, lorsque la Maréchale est couchée, nous accompagnons avec deux ou trois amis de longue date le Maréchal. Dans une chambre de l'hôtel du Parc, la femme d'un explorateur célèbre danse, lascive, dénudée jusqu'à la taille. Le vieux soldat apprécie fort le spectacle. »

Quand Hitler échappa à un attentat, il voulut lui envoyer un télégramme pour l'en féliciter ; son médecin, le docteur Ménétrel, qui avait sur lui une influence considérable, tenta de l'en dissuader. En vain. Il signa le télégramme. Gabriel Jeantet, entrant dans le bureau, le vit. « Monsieur le Maréchal, vous vous déshonorez. — Que faut-il faire ? dit Pétain. — Ceci. » Jeantet déchira le télégramme. Pétain ne réagit pas. Un peu plus tard, alors que le général von Neubron était présent, il avisa un moucheron posé sur une carte du front et il l'écrasa en s'écriant : « Tiens ! un Boche ! Je le tue. » Il ajouta d'un air amène : « On a trop tendance à généraliser. »

Emmené à Sigmaringen, il déclara qu'il se considérait comme prisonnier. Mais Ménétrel le suppliait en vain de s'en tenir à ce rôle. Il ne rompit pas avec Brinon, choisi par les Allemands pour être le chef d'un « simili-gouvernement ». Il entretenait des relations cordiales avec Bentler-Fink qui l'avait berné et lui avait fait violence pour l'emmener en Allemagne. Ménétrel disait, navré, que Pétain « fuyait toujours les situations nettes », qu'il n'avait même pas « le courage de défendre son nom ». Cependant, quand il sut que son procès allait s'ouvrir, il retrouva assez de dignité pour rentrer

volontairement en France. Au procès, après avoir lu une déclaration écrite par ses avocats, il joua la surdité et ne répondit à aucune question. À la fin, il dit à ses avocats : « C'est intéressant, cette affaire. J'ai appris des tas de choses. »

En captivité, il lisait un peu ; il tenta d'apprendre l'anglais. À partir de 1949, il perdit tout à fait l'esprit. Il confondait les deux guerres. Un 11 novembre, il frappa avec violence sur la table : « Mais bon sang, les Boches ! Je les ai battus. »

Ses toutes dernières années ne sont pas significatives : à un certain degré de décrépitude mentale, on ne peut même plus parler d'indifférence, et quant à l'ambition, les circonstances ne s'y prêtaient plus. Mais, pendant les années de Vichy, on découvre comme à travers un verre grossissant l'horreur et la misère de cette ambition « à vide », dont beaucoup de vieillards sont la proie. Ils ne cherchent à rien faire : seul leur importe le personnage avec lequel ils se confondent et auquel ils sont prêts à sacrifier n'importe quoi, y compris les valeurs mêmes qu'ils feignent d'exalter. La contradiction est flagrante chez Pétain, servile instrument des Allemands et qui se croit souverain ; n'ayant que les mots d'honneur et de patrie en bouche, il se déshonore et trahit son pays. Buté en soi-même, sourd à la voix d'autrui, sa prétention et son égoïsme rendent dangereux l'ambitieux si les circonstances lui accordent quelque pouvoir.

L'ambition n'est permise qu'à une poignée de privilégiés, et beaucoup en connaissent la vanité. En général les vieillards n'ont pas de recours contre le vide de leur existence. Sauf quand leur organisme épuisé n'aspire plus qu'au repos, leur inappétence au sein d'un monde décoloré les condamne à l'ennui. Schopenhauer prétend qu'ils ne le connaissent pas parce que pour eux le temps passe trop vite. Cependant il rappelle le mot d'Aristote : « La vie est dans le mouvement. » Il affirme lui-même que « l'activité est nécessaire au bonheur ». « Une inaction complète devient bien vite insupportable, écrit-il encore, car elle engendre le plus horrible ennui. »

En effet. Si l'existence ne se transcende pas vers des fins, si elle retombe inerte sur elle-même, elle provoque cette « nausée » que Sartre a décrite. Les jeunes gens l'éprouvent souvent : ils n'ont pas encore de prise sur le monde, ils sont réduits à leur présence nue ;

pour eux, comme pour le vieillard, le monde se tait ; par un cercle dont il semble impossible de sortir, ce silence glace leurs espoirs. Je me suis ennuyée âprement pendant deux à trois années de ma jeunesse parce que, sortie de l'univers de l'enfance, je n'étais pas encore entrée dans celui des adultes, je n'avais d'accès à rien et je n'escomptais pas que rien, jamais, pût me solliciter. Cependant, de ce point de vue, il y a une grande différence entre le jeune homme et l'homme âgé ; le premier n'est pas indifférent au monde ; des projets confus, des désirs précis l'agitent : il s'ennuie parce que la société, ses parents, sa situation briment ses élans. Dès que l'oppression se relâche, qu'une ouverture se propose, qu'une rencontre, un événement propice surviennent, le cercle est brisé, on retrouve de la curiosité, on reprend goût à la vie. Tandis que le vieillard s'ennuie parce que les circonstances ou son indifférence l'ont détaché de ses projets et que sa curiosité[3] s'est éteinte. Nous avons vu comment dans les asiles, et même au-dehors, un gouffre vertigineux se creuse : l'ennui devient si profond qu'il supprime toute possibilité et même tout désir de s'en distraire.

Si un vieil homme boude son temps, il n'y rencontre rien qui puisse l'arracher à sa morosité. Mais même s'il demeure attentif à ce qui l'entoure, l'absence de but assombrit sa vie. Gide écrivait le 19 septembre 1941 : « L'âme sans plus de but, toute en proie au loisir s'ennuie. » Plus tard, dans *Ainsi soit-il*, il décrit sous le nom d'*anorexie* l'extinction en lui de tout désir : « Je n'ai plus grande curiosité de ce que peut m'apporter encore la vie… Je suis rassasié de jours et ne sais plus trop à quoi employer le temps qui me reste sur terre. Anorexie, face hideusement inexpressive de l'ennui. » Il avait parfois l'impression de ne plus compter au nombre des vivants. Il écrit le 10 novembre 1942 : « Dans un nouveau décor, c'est le même acte de la même pièce qui continue. Il y a déjà longtemps que j'ai cessé d'être. Simplement j'occupe la place de quelqu'un que l'on prend pour moi. »

Les mots décor, pièce expriment un sentiment de déréalisation qui est plus accusé encore dans ce passage d'*Ainsi soit-il* : « Je me suis surpris hier en train de me demander le plus sérieusement du monde si vraiment j'étais encore vivant. Le monde entier était là et je le percevais à merveille ! mais était-ce bien moi qui le percevais ?… Tout existait et continuait d'être sans mon aide. Le monde n'avait aucun besoin de moi. Et durant un assez long temps je m'absentai. »

Il décrit ici une expérience de dépersonnalisation analogue à celle qu'on observe chez certains psychasthéniques : plus rien ne les intéresse ni ne les sollicite, ils n'ont plus de projets ; le monde leur semble un décor de carton et eux-mêmes des morts-vivants.

Quant aux gens âgés qui continuent à travailler, ils le font souvent sur un fond de désenchantement du fait qu'ils ont pris conscience de leurs limites. On a vu que certains artistes se surpassent à la fin de leur vie : la dernière *Pietà* de Michel-Ange est la plus belle. Mais, même alors, ils savent n'accomplir jamais que *leur* œuvre. Cette lassante monotonie fait naître en eux un « à quoi bon ? » désolé. C'est cette interrogation qu'on lit sur le dernier autoportrait de Rembrandt. Tout en continuant à sculpter, Michel-Ange vieux regardait son œuvre d'un œil désabusé. Il appelait ses statues des « pantins ».

Dans un de ses poèmes[4], Yeats suppose qu'un esprit moqueur dialogue avec un vieil écrivain. Celui-ci commence par se féliciter :

> « L'œuvre est accomplie, musa-t-il, devenu vieux,
> Telle qu'enfant je l'avais conçue ;
> Que les sots enragent, mais je n'ai failli en rien.
> J'ai porté quelque chose à la perfection.
> Mais plus haut chantait cet esprit : Et alors ? »

Verdi a écrit sans joie ses derniers opéras — les plus beaux. « Le parfum de tristesse » que laisse au cœur toute réalisation, les vieux créateurs y sont particulièrement sensibles. Ils n'ont pas « rejoint leur être » et désormais ils savent qu'ils ne le rejoindront pas, quels que soient leurs accomplissements.

N'être plus voué à des fins, ne plus rencontrer d'exigences condamne le vieillard à l'ennui ; il y a une compensation, à laquelle certains attachent un grand prix : ils n'ont plus d'effort à faire, la paresse leur est permise. On se souvient que Fontenelle et Emerson admirent dans la vieillesse qu'elle permette de descendre en dessous de soi-même. « L'indolence n'est pas sans douceur », disait Saint-Évremond vieillissant. Selon Jouhandeau le dernier âge représente « les vraies grandes vacances après le surmenage des sens, du cœur, de l'esprit que fut la vie ». « L'approche de la vieillesse apporte une

sorte de loisir absolu. On n'a plus à se tendre pour une réussite quelconque… Quel repos ! » « Le privilège de la vieillesse : elle n'a rien à gagner ni à perdre. » Les vieillards n'ont que rarement des complexes de culpabilité : l'âge leur sert d'excuse et d'alibi ; il supprime la compétition professionnelle. Et aussi la compétition sexuelle : l'impuissance, la frigidité sont justifiées. Toutes les insuffisances deviennent normales : l'étourderie, l'incompétence. Certaines tares sont supprimées : la laideur est pour ainsi dire résorbée par la dégradation qu'infligent les années ; il y a des femmes qui semblent même rétrospectivement belles alors que leur jeunesse avait été ingrate. Les gens pour qui le statut d'adulte était pénible, qui s'y adaptaient mal, trouvent des avantages à devenir des vieillards.

Seulement l'indulgence dont ils bénéficient se paye cher : on excuse dans le détail leurs infériorités parce qu'on les tient pour définitivement inférieurs ; ils n'ont plus rien à perdre parce qu'ils ont déjà tout perdu. Ils sont délivrés de leurs complexes de culpabilité : la rançon, c'est que la plupart d'entre eux ont un amer sentiment de déchéance. Les adultes les traitent comme des enfants, comme des objets. Le fait est que biologiquement, économiquement, socialement leur situation s'est dégradée. Dans tous les tests auxquels ils se soumettent se manifeste un dégoût d'eux-mêmes d'autant plus profond que leur niveau économique est plus bas et qui peut entraîner des dépressions durables.

« Ce n'est pas la mort qui déplaît, c'est la décadence », écrit Ballanche. « Je le sens bien chez Mme Récamier, chez M. de Chateaubriand ; c'est-à-dire que je sens combien cette triste impression existe pour eux. » Un homme qui a exercé un certain pouvoir ne se résigne pas à l'avoir perdu. Churchill s'y est accroché avec acharnement ; Pétain en a préféré le simulacre à l'honneur. Écartés de leurs fonctions, les P.D.G., les chefs d'industrie, les directeurs de firme, même s'ils conservent leur standing, ne sont plus que des âmes en peine. Même dans des cas qui semblent particulièrement favorables, la personne âgée souffre d'avoir à se réduire. Souriante, aimable, entourée, Ninon de Lenclos âgée écrivait à Saint-Évremond : « Tout le monde dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'une autre ; en quelque sorte que ce soit, qui m'aurait proposé une telle vie, je me serais pendue. » À 58 ans, Virginia Woolf notait dans son *Journal*, le 29 décembre 1940 : « Je déteste la dureté

de la vieillesse. Je la sens venir. Je grince. Je suis aigrie.

Le pied moins prompt à tâter la rosée.
Moins sensible le cœur à de nouveaux émois
Et moins prompte à bondir l'espérance écrasée.

Je viens d'ouvrir Matthew Arnold et j'ai recopié ces lignes. »

Le mécontentement peut s'exaspérer en révolte ; ainsi chez Ionesco : « Comment puis-je accepter cette situation ? Comment peut-on admettre de vivre et que le temps pèse sur nous si pesamment, comme une ânée ? Inadmissible. On devrait se révolter. » (*Journal en miettes.*)

Et chez Leiris : « Il y a au fond de moi quelque chose de détruit et que je ne puis espérer voir se reconstituer : cette vieillesse qui toujours m'a fait si peur a fini par s'installer et la crise, aussi vite passée qu'elle m'avait âprement saisi, aura été le combat d'arrière-garde ou le baroud d'honneur que je lui ai livré, chaque jour m'en convainc davantage. » (*Fibrilles.*)

La révolte est vaine ; on finit par se résigner, mais non sans regret. La plupart des vieillards sombrent dans la morosité. Déjà Aristote remarquait : « Ils ne savent plus rire. » Le docteur Baumgartner a noté : « L'une des caractéristiques les plus constantes et les plus nettes sur le plan mental de l'homme qui vieillit, c'est certainement la perte de la gaieté. » À 60 ans passés, Casanova écrit dans une lettre : « Pour ce qui regarde mes *Mémoires*, je crois que je les laisserai là, car depuis l'âge de 50 ans, je ne puis débiter que du triste, et cela m'attriste. » Ballanche écrit : « Mme Récamier continue à prendre la situation en tristesse, M. de Chateaubriand se prend lui-même en tristesse, Ampère prend le temps en tristesse… La tristesse me gagne. »

Dans le *Journal* d'Edmond de Goncourt, bien qu'il parle peu de lui-même, perce une tristesse profonde. Il écrit le 17 juin 1890 : « Le poids de la vieillesse, le sentiment des infirmités qui se trahissent, au milieu de l'éloignement des amis et des relations quittant Paris, me mettent du noir dans l'âme. »

Gide, dans ses dernières années, essayait dans son *Journal*, et davantage encore dans sa correspondance, de faire bonne figure. Cependant, de Saint-Paul-de-Vence il confie à Martin du Gard le

1er juillet 1949 : « Viens de traverser quelques jours *atroces* de cafard opaque ; dû à un je ne sais quoi au cœur qui flanchait, à l'atmosphère irrespirable (pour moi) de ces lieux, à ma solitude (Pierre et Claude partis en auto pour trois jours), au désœuvrement… *Atroces.* »

De Sorrente, le 15 juin 1950, il écrit : « Malgré la présence de Catherine et de Jean Lambert, en dépit d'un temps splendide, d'un voyage ravissant, d'un état de santé presque satisfaisant, je viens de traverser une suite de jours des plus pénibles de ma longue existence. Je ne suis pas encore sorti du tunnel, mais du moins j'entrevois la libération. »

Le 11 juillet 1950 : « Hélas ! l'appétit fait défaut avec… le reste et la curiosité. Je ne sais pas trop d'où, de quel bord je serais en droit d'attendre quelque vraie, profonde et durable joie. »

Une jeune femme m'a écrit en parlant de son père : « À 70 ans, il ne souffre que de maux anodins, la plupart du temps imaginaires. Il est triste, il est de plus en plus souvent triste. Il lit tristement, comme en surface, il nous écoute tristement, il rit tristement. L'autre jour il sifflotait dans sa chambre et il s'est arrêté brusquement. Il a dû se demander : À quoi bon. »

La tristesse des gens âgés n'est pas provoquée par un événement ou des circonstances singulières : elle se confond avec l'ennui qui les dévore, avec l'amer et humiliant sentiment de leur inutilité, de leur solitude au sein d'un monde qui n'a pour eux qu'indifférence.

La déchéance sénile n'est pas seulement en soi pénible à supporter, mais elle met l'homme âgé en danger dans le monde. On l'a vu : il végète au bord de la maladie, au bord de la misère. Il éprouve un sentiment angoissant d'insécurité qu'exaspère son impuissance.

Les gens voués à la passivité sont la proie du souci. Dans la mesure où elle n'agit pas, la femme en est rongée. De même les vieillards ; ils ruminent à vide des dangers qu'ils n'ont pas les moyens de conjurer. Même si aucune menace ne pèse sur eux, il leur suffit de se savoir désarmés pour s'inquiéter : la tranquillité dont ils jouissent leur paraît précaire ; l'avenir est lourd de possibilités effrayantes, puisqu'ils n'en sont plus les maîtres. La catastrophe qui s'est abattue sur eux, c'est qu'ils ont passé brutalement de l'état d'adulte

responsable à celui d'un objet dépendant. Cette dépendance les met à la merci d'autrui, et ils la ressentent, même dans les moments où elle ne se fait pas sentir. Cela ressort, par exemple, d'une enquête menée dans une résidence de la C.N.O.R. Les pensionnaires interrogés devaient en fait y demeurer jusqu'à leur mort. Mais ils ne parvenaient pas à le croire. Beaucoup avaient peur d'être renvoyés et de se retrouver à la rue, sans aucune ressource. Le confort même dont ils jouissaient les inquiétait. Ils disaient : « C'est difficile de croire qu'on pourra continuer cette affaire… J'ai peur que ça ne puisse pas continuer… Je vois qu'ici nous ne sommes pas encore très nombreux. Alors on se demande pourquoi ? Est-ce que les frais sont trop élevés ? Oui, alors je me demande si avec si peu de monde ça va continuer… C'est tellement beau : on se demande si ça va durer… Ils doivent savoir ce qu'ils font. Mais enfin, ça nous intrigue un peu… »

Quand ma grand-mère maternelle a consenti, parce qu'elle était usée et un peu impotente, à s'installer chez mes parents, elle est devenue soupçonneuse, un peu sournoise. Elle se doutait que sa présence pesait à mon père. Elle ne manquait de rien ; cependant, elle dissimulait dans son armoire et dans diverses cachettes des morceaux de pain d'épice, des biscuits, qu'elle grignotait à la sauvette.

Le vieillard reste sur le qui-vive même quand toutes les garanties de sécurité lui sont données parce qu'il ne fait pas confiance aux adultes : c'est sa dépendance qu'il vit sous la figure de la méfiance. Il sait que les enfants, les amis, les neveux qui l'aident à vivre — financièrement, ou en s'occupant de lui, ou en l'hébergeant — peuvent lui refuser ces secours, ou les restreindre ; ils peuvent l'abandonner ou disposer de lui contre son gré : l'obliger à changer de résidence, par exemple, ce qui est une de ses terreurs. Il connaît la duplicité des adultes. Il craint qu'on ne lui rende service au nom d'une morale conventionnelle qui n'implique à son égard ni respect ni affection ; on le traite, pense-t-il, selon les impératifs de l'opinion : celle-ci peut être circonvenue ou compter moins que certaines commodités. Les malheurs qu'appréhende le vieillard — maladie, impotence, augmentation du prix de la vie — sont d'autant plus redoutables qu'ils risquent d'entraîner des changements néfastes dans la conduite d'autrui. Loin d'espérer que son irréversible déclin naturel sera freiné ou compensé par la conduite de ses proches, il soupçonne

que ceux-ci en précipiteront le cours : par exemple, s'il devient infirme, ils le mettront à l'hospice.

Les gens mariés ne sont pas moins anxieux que les autres, au contraire. Les angoisses de l'un rejoignent et entretiennent celles de l'autre : chacun se fait doublement du mauvais sang, pour le conjoint et pour soi-même.

Contre la précarité objective de sa situation, contre son anxiété intime, le vieillard cherche à se défendre : il faut interpréter — du moins en grande partie — comme des défenses la plupart de ses attitudes. Il en est une qui est commune à presque tous : ils se réfugient dans des habitudes. « Il y a une marque de l'âge qui me frappe plus que tous les signes physiques : la formation d'habitudes », notait O. W. Holmes. Le fait est indubitable. Mais le mot d'habitude a plus d'un sens et il faut les distinguer les uns des autres.

L'habitude, c'est le passé en tant qu'il est non pas représenté mais vécu par nous sous forme d'attitudes et de conduites ; c'est l'ensemble des montages et des automatismes qui nous permettent de marcher, de parler, d'écrire, etc. Dans une vieillesse normale ils ne s'altèrent pas et même leur rôle grandit car ils sont mis au service d'une routine. Il y a routine lorsque l'activité que j'exerce aujourd'hui prend pour modèle celle que j'ai exercée la veille qui copiait celle de l'avant-veille, et ainsi indéfiniment. Pour marcher, j'utilise d'anciens montages : mais je peux inventer un itinéraire neuf. La routine, c'est de recommencer chaque jour la même promenade. C'est en ce sens que la part de l'habitude grandit d'ordinaire avec les années. Dans la routine joue un principe d'économie et à tout âge les gens occupés lui font sa part. C'est une perte de temps que d'avoir à délibérer sur des choses de peu d'importance. On adopte une fois pour toutes un certain horaire, une certaine disposition de l'espace, tel fournisseur, tel restaurant. Mais quand on est jeune les règles sont lâches, elles laissent une place à l'improvisation, au caprice, à de nouveaux choix. Le vieillard accueille avec inquiétude la nouveauté ; choisir l'effraie ; son complexe d'infériorité se traduit par des hésitations, des doutes. Il lui est commode de se reposer sur des consignes éprouvées. Les montages, les automatismes sont mis au service de conduites répétitives : le mécanisme de la marche est utilisé pour refaire sans

s'en écarter la même promenade. Les habitudes épargnent des adaptations ardues, elles fournissent des réponses avant qu'on n'ait eu à se poser des questions. En vieillissant, on les observe plus strictement que par le passé. Kant s'était toujours astreint à une sévère discipline, mais dans sa vieillesse il en avait fait une religion. Tolstoï vieux avait rigoureusement organisé ses journées. Paradoxalement, l'habitude est encore plus nécessaire aux gens oisifs qu'à ceux qui sont actifs : s'ils ne veulent pas s'enliser dans la molle stagnation des journées, il leur faut y opposer la raideur d'un emploi du temps bien défini. Leur vie revêt alors une quasi-nécessité. Le vieillard échappe à l'écœurement d'un excessif loisir en le peuplant de tâches, d'exigences qui se traduisent pour lui par des obligations ; il évite ainsi de se poser l'angoissante question : que faire ? À chaque instant il a à faire. Je me rappelle comme mon grand-père avait réglé ses occupations : lecture des journaux, inspection de ses rosiers, repas, sieste, promenade se succédaient dans un ordre immuable.

Le rôle de l'habitude, sous sa double forme d'automatisme et de routine, est d'autant plus essentiel au vieillard que sa vie psychique est plus dégradée. Elle peut entre autres pallier les déficiences de la mémoire. On[5] a décrit en détail le cas d'une femme qui l'avait presque totalement perdue et qui se conduisait cependant de manière adaptée. Elle ne reconnaissait pas les gens mais elle était consciente de la catégorie sociale à laquelle ils appartenaient et traitait de manière différente les infirmières, les médecins, les femmes de ménage, les autres pensionnaires. Elle savait avoir perdu la mémoire et s'irritait si on voulait lui faire évoquer des souvenirs, mais son jugement était sain, elle était capable de discernement, elle plaisantait volontiers. Elle vivait sans passé ni avenir dans un perpétuel présent.

Les montages, la routine ne peuvent opérer que si le monde extérieur est exactement réglé et ne suscite aucun problème : chaque chose doit être à sa place, chaque événement se produire à son heure. C'est en partie pour cela que le moindre désordre irrite le vieillard d'une manière qui peut paraître maladive. C'est aussi parce que le rideau de rites et de coutumes derrière lequel il s'abrite lui garantit un minimum de sécurité : si autrui enfreint une de ces règles, on ne peut pas savoir jusqu'où sa tyrannie risque de se déchaîner. Défensives, les manies ont aussi un caractère plus ou moins agressif :

les faire respecter c'est, dans l'état d'impuissance où est réduit le vieillard, la seule manière d'imposer sa volonté. C'est ainsi que dans *Guerre et Paix* le vieux prince Bolkonski s'entoure d'habitudes rigides pour manifester son autorité. Ainsi Goethe, à 81 ans, après la mort de son fils : il reprit en main la direction de la maison, jusqu'alors fort mal tenue ; il fit régner autour de lui un ordre minutieux. Il dormait avec les clés de ses armoires sous son oreiller et pesait lui-même chaque matin le pain qu'on devait consommer dans la journée.

On voit que le vieillard a plus d'une raison de tenir à ses habitudes : mais aussi il prend l'habitude d'avoir des habitudes, ce qui l'amène à s'entêter dans des manies dénuées de signification. Jouer aux cartes tous les après-midi dans un certain café, avec certains amis, c'est une habitude qui à l'origine a été inventée et choisie, et dont la répétition quotidienne a un sens. Mais si le joueur est furieux ou déconcerté parce que *sa* table est occupée, c'est qu'il a installé en soi une exigence inerte, qui l'empêche de s'adapter à la situation. De telles manies créent des impossibilités : on refusera de voyager à l'étranger parce qu'on n'y trouverait pas le genre de nourriture auquel on est accoutumé. S'il se laisse envahir par elles, le vieillard se sclérose et se mutile.

Au contraire, quand une habitude est bien intégrée à la vie, elle l'enrichit : il y a en elle une sorte de poésie. Si tel rite — par exemple, chez les Anglais, la cérémonie du thé — répète exactement celui que j'ai observé la veille et que j'observerai demain, le moment présent est un passé ressuscité, un avenir anticipé, je les vis ensemble sur le mode du pour-soi : j'atteins — illusoirement car la synthèse n'est pas réellement effectuée — cette dimension d'être que recherche l'existant. Par l'habitude s'opère une cristallisation analogue à celle que Stendhal décrit à propos de l'amour : tel objet, tel bien, telle activité acquièrent la propriété de nous manifester le monde entier. Sartre raconte dans *L'Être et le Néant* comment il lui fut pénible, à un certain moment de sa vie, de décider de ne plus fumer : « Être-susceptible-d'être-rencontré-par-moi-fumant : telle était la qualité concrète qui s'était répandue universellement sur les choses. Il me semblait que j'allais la leur arracher et que, au milieu de cet appauvrissement universel, il valait un peu moins la peine de vivre. » Le vieillard plus qu'aucun autre attache du prix à la poésie de l'habitude : confondant passé, présent, futur, elle l'arrache au temps,

qui est son ennemi, elle lui confère cette éternité qu'il ne rencontre plus dans l'instant.

Puisqu'elle confère au monde une certaine qualité, au déroulement du temps une sorte de séduction, à tout âge on perd quelque chose quand on renonce à une habitude. Mais jeune, on ne se perd pas soi-même car c'est dans l'avenir, dans l'accomplissement des projets qu'on situe son être. Le vieillard redoute le changement car, craignant de ne pas savoir s'y adapter, il n'y voit pas une ouverture mais seulement une rupture avec le passé. Comme il ne *fait* rien, il s'identifie avec le cadre et le rythme de sa vie antérieure : s'en arracher, c'est se séparer de son être même. « Quand on devient vieux, écrit Flaubert à Caroline, les habitudes sont d'une tyrannie dont tu n'as pas idée, pauvre enfant. Tout ce qui s'en va, tout ce qui nous quitte a le caractère de l'irrévocable et on sent la mort marcher sur vous. »

Ainsi l'habitude assure-t-elle au vieillard une sorte de sécurité ontologique. À travers elle, il sait qui il est. Elle le protège contre ses anxiétés diffuses en l'assurant que demain répétera aujourd'hui. Seulement cette construction qu'il oppose à l'arbitraire d'autrui et aux dangers dont cet arbitraire peuple le monde est elle-même en danger dans le monde, dépendante des volontés d'autrui. Parce qu'elle est sa défense contre l'angoisse, l'habitude devient l'objet sur lequel se concentrent toutes les angoisses : à l'idée de devoir l'abandonner, le vieillard sent « la mort marcher sur lui ».

Et en effet, si ce malheur se produit, il est souvent intolérable. Ma grand-mère a supporté de s'installer chez mes parents parce que cette décision avait longuement mûri en elle. Mais un vieillard brutalement transplanté, fût-ce chez ses enfants, est désorienté, souvent désespéré : un sur deux de ces déracinés meurt dans l'année. Il n'est pas exceptionnel non plus de voir mourir à quelques heures ou quelques jours d'intervalles deux membres d'un vieux couple : entre l'attachement sentimental et l'habitude, le départ est difficile à faire.

Tenir à ses habitudes implique qu'on est attaché à ses possessions ; les choses qui nous appartiennent sont pour ainsi dire des habitudes figées : l'indication de certaines conduites répétitives d'appropriation. Avoir un jardin, c'est pouvoir y recommencer chaque

après-midi sa promenade ; ce fauteuil attend que je m'y assoie chaque soir. La propriété, elle aussi, garantit une sécurité ontologique : le possédant est la raison d'être de ses possessions. Mes objets sont moi-même. « La totalité de mes possessions réfléchit la totalité de mon être[6]. » Le propriétaire soutient avec sa propriété un rapport magique. Le vieillard, puisqu'il ne lui appartient plus en faisant de se faire être, pour être veut *avoir*. C'est la raison de cette avarice[7] qu'on observe si couramment chez lui. Celle-ci porte sur des objets concrets : le vieillard déteste qu'on se serve de ses affaires ou même qu'on y touche. Elle se fixe aussi sur leur équivalent abstrait, l'argent. L'argent représente une assurance sur l'avenir, il protège le vieillard contre la précarité de sa situation ; cette explication rationaliste est insuffisante : cela saute aux yeux quand on voit une nonagénaire mourir dans la misère avec un magot sous son matelas. L'argent est synonyme de puissance, c'est une force créatrice : le vieillard s'y identifie magiquement. Il éprouve une satisfaction narcissique à contempler, à toucher cette richesse dans laquelle il se reconnaît. Et aussi il y trouve cette protection qui lui est si nécessaire. « La possession est une défense contre l'autre[8] » : à travers ce que j'ai, je récupère un objet assimilable à mon être pour autrui et ce n'est donc pas à autrui de décider qui je suis. Contre ceux qui prétendent ne voir en lui qu'un objet, le vieillard, grâce à ses biens, s'assure de son identité.

Mais, là encore, son système défensif est en danger dans le monde : autrui peut lui dérober son argent, lui en extorquer. L'avarice devient une manie, elle prend des formes névrotiques parce que la propriété où le vieillard cherche un refuge contre l'anxiété devient l'objet de son anxiété. En même temps qu'une défense l'avarice est souvent une forme d'agression à l'égard d'autrui. Le vieillard se venge de ses enfants en refusant de les aider financièrement ou, s'ils sont dans sa dépendance, en leur imposant un train de vie misérable : c'est la seule forme de pouvoir qu'il conserve et il prend un malin plaisir à le leur faire sentir.

Son anxiété amène l'homme âgé à prendre des mesures générales et radicales contre les attaques du monde extérieur. Il ne peut pas le supprimer : il peut réduire ses relations avec lui. Chez beaucoup de

vieillards, la méfiance entraîne une rupture de communication. Il leur est intellectuellement difficile de s'ouvrir aux idées nouvelles. Mais aussi ils se ferment volontairement : toute intervention d'autrui contient une menace. Les paroles sont des pièges. Ils pensent qu'on veut les manœuvrer. Ils refusent d'entendre. Ainsi s'explique la surdité dont s'affectent beaucoup d'entre eux ; les paroles glissent sur eux tant qu'il n'est pas de leur intérêt de les accueillir : sinon ils deviennent miraculeusement capables de les saisir[9]. Sourds, ils sont aussi plus ou moins muets, du moins sur certains sujets. Particulièrement, touchant leurs ressources économiques, ils sont sournois, cachottiers. Moins on en saura sur leur compte, moins on pourra s'ingérer dans leurs affaires.

Souvent ils se retirent encore plus radicalement en eux-mêmes ; ils se défendent non seulement par des conduites mais en opérant un travail intérieur sur leurs sentiments. Ils se « désengagent », dit le gérontologue américain Cummings, c'est-à-dire qu'ils coupent leurs relations affectives avec autrui. Ils en éprouvent d'autant plus le besoin qu'ils sont psychiquement vulnérables. On ne sait pas précisément pourquoi, car la manière dont la sénescence affecte le système nerveux est mal connue, mais le fait est que leur système neurovégétatif est instable : en cela ils ressemblent aux enfants. Ils ont des sautes d'humeur, leurs émotions s'expriment avec excès, ils pleurent facilement. À partir de 73 ans Goethe avait les larmes aux yeux pour un oui pour un non. Tolstoï âgé pleurait énormément : quand il écoutait de la musique, quand des gens l'acclamaient, quand Sonia était malade, quand elle le soignait avec dévouement. Churchill vieux pleurait très souvent. Dostoïevski a doté le prince Sokolski de cette émotivité infantile ; son visage mobile « passe d'une gravité extrême à une gaieté excessive » ; pour un rien il sanglote. Il fond en larmes quand après une séparation il retrouve l'adolescent. Dans *Les Démons*, Trophimovitch à 53 ans a déjà tout d'un vieillard : ombrageux, anxieux, c'est la face baignée de larmes que par fidélité à ses opinions il quitte la riche veuve qui le faisait vivre. Au milieu d'une conférence où il défend ses idées, il éclate en sanglots convulsifs.

Ces réactions sont épuisantes et elles risquent d'entraîner des conséquences fatigantes ou nocives : si on s'apitoie sur quelqu'un, il faut l'aider, lui donner du temps, de l'argent. Pour ménager ses forces

et se prémunir contre les dangers, le vieillard se mure en soi-même. Il est frappant que Tolstoï ait manifesté à la mort de ses enfants une si grande sécheresse de cœur. Il avait commencé à se durcir vers 58 ans. Il avait perdu un fils de 4 ans et il avait déclaré qu'autrefois il s'en serait attristé mais qu'à présent la mort d'un enfant lui semblait « raisonnable et bonne » puisqu'elle était voulue par Dieu et rapprochait de Lui. Il avait 67 ans quand mourut, à l'âge de 7 ans, Vanitchka qu'il semblait beaucoup aimer. Il fut atterré. Mais le lendemain de l'enterrement il déclarait que c'était là un événement « miséricordieux » puisqu'il le rapprochait de Dieu. Il se remit tout de suite au travail et affirma dans des lettres : « Il n'y a pas de mort ; il n'est pas mort puisque nous l'aimons. » Sa fille préférée, Macha, mourut en 1906, à l'âge de 35 ans. Il lui tint la main pendant son agonie. Mais il écrivit dans son *Journal* : « C'est un événement de caractère charnel et par conséquent indifférent. » Il n'entra pas dans le cimetière. Il regagna son bureau et écrivit : « On vient de l'emmener, de l'emporter, pour l'ensevelir. Grâce à Dieu, je conserve bon moral. » L'exagération dans l'expression des émotions s'accompagnait d'une carence de la sensibilité. C'est un trait qu'on rencontre aussi chez Goethe vieilli et chez un très grand nombre de personnes âgées.

Tolstoï, Goethe avaient toujours été égocentristes. La vieillesse est moins aride chez les individus qui dans leur âge adulte ont été capables de sentiments chaleureux. Ils demeurent présents aux autres : mais dans quelle mesure, à quelles conditions ? Il est difficile de donner une réponse générale à cette question. On peut faire seulement quelques remarques.

Le rapport des vieillards entre eux est ambigu. Ils se plaisent ensemble dans la mesure où ils ont des souvenirs et une mentalité commune. Certains — par exemple Clemenceau — cultivent avec prédilection leurs plus anciennes amitiés. Mais aussi ils sont les uns pour les autres des miroirs où il ne leur est pas agréable de se voir : les signes de sénilité qu'ils y découvrent les irritent. Dans les derniers temps de leur longue amitié, Gide reprochait à la « petite dame » d'avoir l'oreille dure et de le contredire souvent. Parfois s'établit entre des hommes très âgés une niaise compétition : chacun est piqué que

l'autre ait survécu aussi longtemps que lui. J'en ai connu un qui attendait avec impatience la mort de ses derniers rivaux : il souhaitait être seul à détenir certains souvenirs et à pouvoir les raconter. Mais l'attitude la plus répandue entre vieilles gens c'est l'indifférence, surtout chez les hommes. Les vieilles femmes ont plus d'intérêts communs et en conséquence plus de complicités et plus de sujets de dispute.

Dans beaucoup de vieux couples, les époux vivent sous le même toit, mais tout à fait séparés. Dans d'autres, on l'a vu, leurs rapports sont anxieux, exigeants et jaloux : indispensables l'un à l'autre, ils ne s'aident pas à vivre. Un petit nombre connaissent une vraie entente.

L'équilibre affectif des gens âgés dépend surtout de leurs rapports avec leurs enfants. Ils sont souvent difficiles. Le fils n'a pas totalement surmonté sa rancune juvénile contre le père ; dans la mesure où il y est parvenu, c'est en le tuant symboliquement : il s'est détaché de lui ou même il l'a supplanté. Le père, quand soudain il a vu dans son fils un adulte, a traversé une phase de « sentiment œdipien inversé » : il lui a fallu reconstruire ses rapports à son fils ; selon qu'il a réussi à le faire d'une manière plus ou moins harmonieuse — ce qui a dépendu de son fils et de lui — les sentiments qu'il a pour lui dans sa vieillesse sont affectueux, ambivalents, ou hostiles. C'est surtout contre ses fils que s'élabore l'attitude revendicante et méfiante du vieillard ; il se rend compte qu'ils supportent impatiemment l'autorité qu'il garde ou la charge qu'il est devenu. Normalement la fille aime et admire son père, elle n'a pas à le tuer pour s'accomplir, son affection pour lui demeure pure et il la lui rend : Antigone, Cordélia illustrent cette relation. Mais parfois, quand elle se marie, il est jaloux, il se sent abandonné, il lui marque de la rancune. De son côté, elle adopte souvent l'attitude habituelle aux adultes : de la supériorité et de l'impatience. L'amour de la mère pour son fils est un des moins ambivalents qui soient ; s'il reste célibataire, il est pour elle dans sa vieillesse une source de bonheur. S'il se marie, elle aussi se sent abandonnée, elle s'aigrit, elle est jalouse de sa bru. Avec sa fille, la mère cherche une identification. Mais la fille n'a pas toujours surmonté la classique hostilité de l'adolescence ; elle maintient sa volonté de s'affranchir de sa mère en la tenant à distance[10] ; la vieille femme en souffre et lui en veut. De son côté, elle a traversé une phase de « sentiment œdipien inversé »

quand sa fille, devenue adulte, a menacé sa propre jeunesse : leurs rapports ultérieurs dépendent beaucoup de la manière dont cette crise a été liquidée. Quant aux rapports des parents avec les conjoints de leurs enfants, ils sont très variables. La rivalité de la belle-mère et de la bru est classique. Cependant une jeune femme qui a été privée d'amour maternel peut transférer sur la mère de son mari ses sentiments filiaux et la femme âgée trouver en elle l'affection qu'elle n'a pas su inspirer à ses propres filles : leur relation est alors très positive et chaleureuse. Le cas est assez fréquent, à cause de la fréquence de l'échec des rapports entre mère et fille. Il peut se produire des transferts analogues dans le rapport de la jeune femme à son beau-père, du gendre à sa belle-mère, mais c'est beaucoup plus rare. Il est encore plus rare qu'une vraie affection unisse le gendre à son beau-père. Toutes ces indications ne sont qu'approximatives. En grande partie les relations entre les deux générations dépendent des affinités qu'ont ou n'ont pas entre eux les individus.

Les sentiments les plus chaleureux et les plus heureux des personnes âgées sont ceux qu'elles nourrissent pour leurs petits-enfants. Au départ, ils ne sont pas toujours simples. Il arrive que pour les hommes comme pour les femmes l'existence de petits-enfants rende plus difficile la phase de l'« Œdipe inversé » : dans une enquête que j'ai citée sur la conscience de l'âge chez un groupe d'instituteurs de 55 ans, ceux qui étaient grands-pères disaient se sentir d'autant plus vieux. L'attitude de la grand-mère commence souvent par être très ambivalente. Si elle est hostile à sa fille, elle l'est aussi aux enfants par qui sa fille s'affirme et lui échappe ; si elle l'aime et s'identifie à elle, elle aime ses petits-enfants, mais elle se dépite de ne jouer auprès d'eux qu'un rôle secondaire. Elle aime son fils dans les rejetons de celui-ci, mais ils sont aussi les enfants de sa bru qu'elle jalouse. Du fait que la femme se valorise ordinairement en tant que mère, la rivalité avec la fille ou avec la bru peut sur ce terrain être très aiguë. La femme dépasse moins facilement que l'homme la désagréable impression de reculer d'une génération quand naissent de petits-enfants. L'homme ne rivalise pas avec ses fils ni avec ses gendres sur le plan de la paternité. D'autre part on lui demande beaucoup moins son assistance. À cause de cela il sera en général plus indifférent que la grand-mère. Mais s'il se trouve mêlé à la vie de ses petits-enfants, ses sentiments seront aussi chauds et moins

ambigus. Hugo, le grand-père de Sartre jouaient au grand-père : mais ils aimaient sincèrement et très vivement leurs petits-enfants. Freud a pleuré et perdu tout goût de vivre quand son petit-fils est mort.

La plupart du temps, quand les petits-enfants ont atteint une dizaine d'années, que l'aïeul, l'aïeule ont assumé leur vieillesse, la condition grand-parentale leur apporte beaucoup de satisfactions. Tout ce qui fait l'ambivalence de la condition parentale — désir d'identification, de compensation, sentiment de culpabilité ou de frustration — est épargné aux grands-parents. Ils peuvent aimer les enfants en toute gratuité, en toute générosité, du fait qu'ils n'ont à leur égard ni droit ni responsabilité ; ce n'est pas à eux que revient la tâche ingrate de les élever, de dire non, de sacrifier à l'avenir le moment présent. Aussi l'enfant leur manifeste-t-il souvent beaucoup de tendresse ; il trouve chez eux un recours contre la sévérité des parents ; il n'éprouve pas à leur égard la jalousie, le désir d'identification, les rancunes, les révoltes qui dramatisent ses rapports avec son père et sa mère. Devenus des jeunes gens, des adultes, rien dans leur histoire antérieure ne pèse sur les relations des petits-enfants avec leurs grands-parents. Ceux-ci trouvent dans l'affection qu'ils leur témoignent une revanche contre la génération intermédiaire ; ils se sentent rajeunir au contact de leur jeunesse. En dehors de tout lien familial, l'amitié des jeunes est précieuse aux gens âgés : elle leur donne l'impression que ce temps où ils vivent demeure leur temps, elle ressuscite leur propre jeunesse, elle les emporte dans l'infini de l'avenir : c'est la meilleure défense contre la morosité qui menace le grand âge. Malheureusement de telles relations sont rares, jeunes et vieux appartenant à deux mondes entre lesquels il y a peu de communication.

Les rapports aux enfants et aux petits-enfants tiennent en général une plus grande place dans la vie des femmes que dans celle des hommes. L'âge les a fait tomber de moins haut, elles gardent plus de possibilités d'action : moins aigries, moins revendicantes, elles se « désengagent » moins. Elles sont aussi plus habituées à vivre pour les autres et à travers eux. Âgées, elles leur demeurent présentes, pour le meilleur et pour le pire.

En général, même si elle conserve de l'affection pour sa famille et

ses amis, la personne âgée prend ses distances par rapport à eux. Son égocentrisme lui est facilité par l'indifférence qui peu à peu la gagne mais aussi elle le cultive délibérément. C'est une défense et c'est une revanche : puisqu'on ne le traite pas comme on devrait le faire, et qu'il ne peut compter que sur soi, le vieillard se consacre tout entier à sa personne. À un ami qui lui reprochait son silence, Roger Martin du Gard a répondu, à 70 ans, par cette lettre très significative : « Il y a que je vieillis, que mes activités se réduisent, que je me retire du monde un peu plus chaque jour. Depuis mon deuil, j'ai du mal à m'intéresser à autre chose qu'à mon propre sort (et encore…) et mon attention se réduit à quelques soucis personnels parmi lesquels mon travail[11] occupe la plus grande place. Cela ne veut pas dire que je trahisse mes amitiés : mais la vitalité de ces amitiés s'étiole, comme la vitalité elle-même… Je me fatigue vite, j'atteins chaque soir la limite de mes forces, j'ai besoin de beaucoup de sommeil et de paix, mes journées sont courtes et le printemps même ne me semble plus allonger le jour. Force m'est d'éviter l'éparpillement, de me replier sur moi-même, de me concentrer sur ces deux univers étrangement incommunicables que je porte maintenant en moi : le vaste et désertique univers de mon passé où j'erre une partie du temps ; et celui, limité, rétréci, du présent à ma mesure… Je m'installe un petit chalet dans la bruyante forêt du monde. »

Cette retraite conduit parfois à la paix. Il en fut ainsi pour Rousseau. Il a d'abord mal supporté le poids des années. Expliquant dans les *Rêveries* pourquoi il veut continuer à croire en Dieu, il fait un sombre tableau de son état : « Aujourd'hui que mon cœur est serré de détresse, mon âme affaissée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreuses misères dont je suis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affaiblies par la vieillesse et les angoisses ont perdu leur ressort, irai-je m'ôter à plaisir toutes les ressources que je m'étais ménagées ? » Un peu plus tard il commence à se résigner : « Réduit à moi seul, je me nourris il est vrai de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas et je me suffis à moi-même, quoique je rumine pour ainsi dire à vide, que mon imagination tarie et mes idées éteintes ne fournissent plus d'aliment à mon cœur. Mon âme offusquée, obstruée par mes organes s'affaisse de jour en jour et sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élancer comme autrefois hors

de sa vieille enveloppe. » Mais dans ses deux dernières années, son ciel s'est éclairci : « J'ai retrouvé la sérénité, la paix, le bonheur même puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille et que je n'en désire point d'autre pour le lendemain. » Et plus loin : « Pressé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que ne m'attachant plus à rien, je ne m'appuie que sur moi. »

Rousseau, qui souffrait d'un délire de persécution, s'en est fatigué : il a cessé de se soucier des machinations dirigées contre lui. Il y est parvenu par une exaltation de son moi qui était une autre forme de paranoïa mais qui lui a apporté la tranquillité.

Ordinairement, le repliement sur soi ne suffit pas à protéger le vieillard contre autrui : son affectivité est concentrée dans les bornes de son étroit univers mais non supprimée. Il demeure vulnérable dans son corps, dans ses habitudes, dans ses possessions. Des menaces subsistent et l'anxiété demeure.

Sa déchéance et sa méfiance engendrent chez le vieillard non seulement de l'insensibilité à l'égard d'autrui, mais de l'hostilité. De même que la situation de la femme l'incite au ressentiment, celle du vieillard entraîne une attitude de revendication. L'âge fond sur nous par surprise et nous en éprouvons un obscur sentiment d'injustice : ce sentiment se monnaie en une quantité de révoltes et de refus. La personne âgée se considère comme victime du destin, de la société, de ses proches : on lui a fait du tort, on ne cesse de lui en faire. Il arrive qu'elle entretienne en elle une colère qui la met au bord de la folie. Une correspondante m'écrit, à propos d'une tante de 80 ans : « Elle est devenue progressivement folle de malheur et d'angoisse à l'idée qu'elle est vieille. Sa souffrance est tellement insupportable que je ne retournerai pas la voir. De toute façon, elle s'en fout qu'on vienne la voir. Nous ne sommes pas là depuis dix minutes qu'elle nous chasse, prétextant qu'elle veut aller se coucher. Elle ne veut plus sortir pour faire ses courses parce qu'on la complimente sur sa démarche alerte et sa merveilleuse santé (c'est vrai). "Ils m'horripilent, je ne peux plus les supporter." Tout est dérisoire, grotesque, grimaçant, devant l'intensité de son malheur. Elle ne fait plus rien. Ne s'habille plus, ne se déshabille plus. Elle erre toute la journée comme une bête traquée, gémissante, traînant une douleur

qui ne lui fait mal nulle part. “Ah ! si seulement j’avais une vraie maladie, on pourrait me soigner au moins !” Et elle commence à ne plus nous reconnaître, à ne plus se souvenir de son passé ; ce n’est pas parce que son cerveau est ramolli, c’est parce qu’elle ne veut pas. Tout ce qui n’est pas son malheur est une insupportable ironie. C’était une femme très intelligente, assez peu cultivée, très active, d’une gaieté et d’une drôlerie intarissables. »

D’ordinaire la rancune du vieillard ne s’étale pas aussi ouvertement ni avec tant de virulence : mais elle couve en lui. Il se sent exclu de son temps, il survit plutôt qu’il ne vit. Il voit mis en question ou même refusé tout ce qu’il a voulu, cru, aimé : il se révolte contre cette radicale dépossession.

La chute est d’autant plus pénible que le sujet avait occupé une place plus élevée, qu’il détenait plus de pouvoir ou de prestige. S’il lui reste un peu d’autorité, par exemple au sein de sa famille, le vieillard en abuse : c’est une compensation et c’est une vengeance. Ainsi le vieux prince Bolkonski est devenu un tyran domestique. Ainsi le héros de Tanizaki éprouve un malin plaisir à refuser de l’argent à sa fille : réduit à un état de dépendance physique, il prend sa revanche en démontrant que ses proches dépendent économiquement de ses caprices. Un homme qui a toujours eu un caractère morose choisira dans ses dernières années de se montrer odieux. Chateaubriand l’était délibérément avec Mme Récamier.

Wagner ne se résignait pas à la vieillesse, il la ressentait comme une humiliation. Il le faisait payer à Cosima ; il lui reprochait l’affection dont elle entourait Liszt, son vieux père ; il avait des éclats de colère qui la faisaient pleurer.

Cependant ce sont surtout les générations montantes qui suscitent chez le vieillard colère ou haine parce qu’il se sent dépossédé par elles. Il se plaît à leur prédire un avenir catastrophique ; ainsi Goethe en 1828, parlant à Eckermann de l’humanité, disait : « Je vois venir le temps où Dieu ne trouvera plus de joie en elle et où il devra de nouveau tout anéantir pour faire une création rajeunie. » Il considérait la littérature française contemporaine comme une « littérature de désespoir ». « Renchérir jusqu’à la folie sur l’horrible, l’exécrable, l’atroce, l’indigne, avec un fatras repoussant, voilà leur besogne satanique. » Après 1830 il prophétisa une ère de barbarie et même il déclara en 1831 : « Nous sommes en plein dedans. » Peu

avant sa mort, il écrivit : « Une doctrine confuse, au départ d'une agitation confuse, gouverne le monde. »

Saint-Évremond avait déjà noté cette propension des vieillards à se fermer à leur époque et à tirer de leur ignorance un sentiment de supériorité : « Il semble que le long usage de la vie leur ait désappris de vivre parmi les hommes… Tout ce qu'ils font leur paraît vertu ; ils mettent au rang de vice tout ce qu'ils ne sauraient faire… De là vient cette autorité impérative qu'ils se donnent de censurer tout. » Alain remarque : « C'est un fait bien connu que le vieillard loue sa jeunesse et blâme ce qui l'entoure. »

C'est ainsi que, cloîtré dans le passé, Edmond de Goncourt boude son temps : « Il n'y a plus rien dans les journaux », disait-il. Il écrivait dans son *Journal*, le 7 avril 1895 : « Oh ! ce temps ! — une insanité dans l'enthousiasme, Mallarmé, Villiers de L'Isle-Adam, les grands hommes de la jeunesse ! » Et le 31 mars 1896 : « Le côté vieillot, professoral, dogmatique des jeunes revues et chez elles l'enthousiasme irraisonné, fanatique des littératures étrangères ! »

Au début de la Première Guerre mondiale, Rodin, dont une légère attaque venait d'altérer la santé, disait à Judith Cladel : « Nous sommes dans une époque tout à fait décadente ; la guerre marque l'état d'esprit actuel ; c'est l'époque barbare ; l'ignorance domine et les restaurateurs tuent la sculpture… L'Europe est finie… Elle deviendra comme l'Asie. » On a vu que Clemenceau du fond de sa retraite méprisait son époque et jouait les Cassandre.

Ces partis pris peuvent irriter. Mais il faut les comprendre. Oublié, déconsidéré par les générations nouvelles, l'homme âgé récuse ses juges, au présent, et jusque dans leur avenir.

Tyranniser, persécuter autrui, prophétiser des désastres : cela n'appartient qu'au petit nombre de ceux qui gardent quelque prestige. La plupart n'en possèdent aucun. Ce sont eux qu'on tyrannise, qu'on persécute, qu'on bafoue. Même si on se conduit correctement avec eux, on les traite en objets, non en sujets. On ne les consulte pas, on ne tient pas compte de ce qu'ils disent. Ils se sentent en danger dans les regards qui se posent sur eux. Ils en soupçonnent la malveillance. Le docteur Johnson disait à Boswell : « Les gens ont une mauvaise inclination à supposer qu'un vieil homme n'a plus toute la jouissance

de ses facultés. Si un jeune homme en quittant une réunion ne se souvient plus de l'endroit où il a laissé son chapeau, cela n'est rien et cela fait rire. Mais si la même distraction est le fait d'un vieil homme, les gens haussent les épaules et disent : "Voilà qu'il perd la mémoire !"

Mauriac écrit dans les *Nouveaux Mémoires intérieurs* : « Ce n'est pas ce qui chagrine le moins, à ce dernier tournant de l'âge, que les gens s'attendent au pire en ce qui nous concerne… Si votre main tremble en reposant sur la table une tasse de café, ce tremblement est enregistré. Il n'est pas jusqu'aux louanges données à notre bonne mine qui ne nous accablent. On se récrie sur la tournure si jeune d'un vieil homme alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne de vouloir persuader un bossu que son dos est plus plat qu'il n'y paraît. »

Les vieillards se savent incapables de mesurer leurs propres failles : ils pourraient être gâteux ou du moins très diminués sans s'en rendre compte. Ils interprètent à tort ou à raison les regards, les sourires, les paroles de leur entourage. C'est sur ce fond que se déclenchent des ripostes — humeurs, caprices, maladresses dirigées, plaintes et scènes — qui paraissent souvent injustifiées. Le vieillard crie avant qu'on ne l'écorche, il se vexe pour un rien. Et en effet, dans telle circonstance donnée il n'avait peut-être aucune raison de prendre la mouche ; mais il est vexé en permanence, c'est un écorché vif. Tout le blesse, y compris les efforts qu'on fait pour le ménager.

Lésé, brimé, il riposte en refusant de jouer le jeu. Le monde des adultes n'est plus le sien : il en récuse les consignes et même la morale. Il ne s'impose plus aucun effort. Il cherche avec cynisme son intérêt ou son plaisir. Il estime que « tout est permis ». Il dit tout ce qui lui passe par la tête, sans s'interdire des remarques désagréables, des méchancetés. Il ne contrôle plus ses impulsions, non qu'il en soit incapable, mais parce qu'il ne voit plus de raison de le faire. Paul Courbon a fait en 1930 un exposé détaillé d'un cas de ce genre. Le sujet est une femme de 72 ans, qui a mené une vie fortunée et mondaine. Elle est restée veuve à 60 ans avec une fille qu'il a fallu interner pour cause de démence précoce. Seule et désemparée, son caractère s'est altéré. Elle agissait, elle parlait sans réfléchir, quitte à le regretter par la suite. Avec ses domestiques elle s'est montrée si tatillonne et si avare qu'ils l'ont quittée ; elle en a engagé d'autres qui ne sont restés que quelques mois, puis d'autres qui n'ont tenu que

quelques semaines. Ensuite, quand une bonne se présentait, elle déclarait aussitôt qu'elle ne lui convenait pas : elle la pensait de mèche avec les concierges qu'elle détestait. Elle les accusait d'être insolents, de mal faire leur travail, d'égarer exprès son courrier. Elle en était venue à se faire adresser lettres et paquets chez les concierges de l'immeuble voisin. Avec tous ses fournisseurs elle avait des démêlés : les prix étaient trop élevés, la qualité insuffisante. Avec ses parents et ses amis elle se montrait implorante et agressive. Elle arrivait chez eux à n'importe quelle heure, parlait d'abondance ou s'endormait, partait brusquement ou s'éternisait. Elle se brouilla avec la plupart d'entre eux à cause des remarques désagréables dont elle les criblait. Elle était brouillée aussi avec le gérant de son immeuble qu'elle poursuivait dans la rue pour l'accabler de réclamations. Elle déposait sans cesse des plaintes au commissariat. Elle était odieuse avec ses médecins et avec ceux de sa fille. Dans la maison de santé où celle-ci était internée, on la redoutait : elle se disputait avec les infirmières ; pour éviter d'aller aux w.-c., elle urinait dans le calorifère et accusait le chat. Elle avait des démêlés constants avec ses voisins. Cependant une de ses amies avait de l'influence sur elle et en sa présence elle se conduisait correctement. Pendant trois ans elle prit ses repas avec elle dans le même restaurant où elle se montrait tout à fait normale. À la longue sa mémoire diminua, et un élément paranoïaque apparut dans sa conduite. Mais pendant sept ans elle s'était rendue insupportable par « incontinence mentale sénile ». Elle était capable de réflexion cependant, et elle le prouvait non seulement avec son amie, mais aussi en gérant très bien sa fortune.

Il y a des cas où les conduites désadaptées du vieillard n'enferment pas d'intentionnalité. Elles s'expliquent par son déclin psychique : ainsi le radotage et le rabâchage, si caractéristiques de la sénilité. Le vieillard est tourné vers le passé, sans prise sur l'avenir et en proie au souci : il ressuscite indéfiniment les mêmes souvenirs, il rumine à haute voix les mêmes inquiétudes ; il est condamné à la stagnation par l'affaiblissement de sa mémoire et par son incapacité à rien acquérir de neuf. Mais le plus souvent ses apparentes aberrations sont plus ou moins dirigées. Un gérontologue de San Francisco, le docteur Louis Kuplan, a inventé la notion de « délinquance sénile » ; elle serait due, comme la délinquance juvénile, au fait de se sentir exclu ; elle ne se manifesterait pas par des violences mais par des

« conduites antisociales ». Le docteur Kuplan cède à la tendance de prendre les vieillards pour une espèce qu'on décrit de l'extérieur comme font les entomologistes. Il oublie que ce sont des hommes qui inventent leur conduite à partir de leur situation. Beaucoup de leurs attitudes sont protestataires : c'est que leur condition appelle la protestation. Un trait qui frappe chez les pensionnaires d'asile — les hommes surtout — c'est leur saleté. Mais quoi ? on les a mis au rebut : pourquoi observeraient-ils les règles de la décence et de l'hygiène ? À l'égard de leurs proches, la rancune leur dicte des comportements qui peuvent paraître névrotiques et qui sont en fait des conduites d'agression ou d'autodéfense. Tel vieillard se couche pour ne plus se relever en prétextant des rhumatismes : c'est par suite d'une querelle avec ses enfants. Tel autre que son fils a écarté des affaires se promène nu dans son jardin : il symbolise par ce dépouillement — tel Lear arrachant ses vêtements — celui qui lui a été infligé. Les incontinences urinaires et fécales sont souvent des vengeances. Refuser de manger, de sortir, de se laver, commettre des incongruités, ce sont en général des manières de revendiquer. De même cette anomalie qu'on rencontre souvent chez le vieillard : le vagabondage. Faute d'avoir chez lui un rôle satisfaisant, l'aïeul passe des journées à errer, sans prévenir sa famille : il ne sait pas ce qu'il cherche, mais il se donne l'impression de chercher. Il démontre ainsi aux siens qu'il peut se passer d'eux et il se plaît à penser qu'il suscite chez eux des inquiétudes.

Il y a une saisissante description de vieillesse féminine dans *Les Golovlev* de Saltykov-Chtchédrine ; le drame d'Arina Pétrovna, c'est celui qu'ont vécu Lear, et le vieux Fouan de *La Terre*, drame généralement masculin : celui de la dépossession. Le romancier russe, s'inspirant d'un ou de plusieurs modèles réels — rencontrés dans sa famille —, a donné des réactions de son héroïne une description étonnamment nuancée et vivante.

Propriétaire terrienne, dure à autrui et à elle-même, impitoyablement avare, Arina Pétrovna n'a vécu depuis sa jeunesse que pour agrandir ses domaines. Elle y a réussi, à la sueur de son front, en s'infligeant les plus extrêmes fatigues et de grandes privations. Déconcertée par l'émancipation des serfs, ne sachant plus comment organiser sa vie, elle a la faiblesse, quoique l'âge n'ait pas encore abattu sa vigueur physique, de partager ses biens entre ses

descendants : deux fils, et les deux filles de sa fille morte. Obséquieux, rusé, l'aîné, Judas, réussit à la dépouiller presque entièrement. Elle quitte Golovlevo dont il est à présent le maître pour s'installer chez le cadet, Paul, un ivrogne avec qui s'établit une sorte de sinistre coexistence. Mais il tombe gravement malade, il agonise. Alors Arina Pétrovna, jusqu'alors indomptable, ne sachant plus que faire d'elle-même puisqu'elle déteste son fils aîné, sombre dans une détresse hébétée : « Elle s'assit enfin, et se mit à pleurer… C'était un désespoir amer et total, joint à une obstination impuissante. Et la vieillesse, et les infirmités, et son abandon, tout semblait appeler la mort comme la seule issue apaisante ; mais en même temps… les souvenirs du passé l'aiguillonnaient et la rattachaient à la terre… Une angoisse, une angoisse mortelle s'était emparée de son être… Toute sa vie, au nom de la famille elle s'était imposé des privations, s'était mise à la torture, avait mutilé toute son existence, et brusquement elle s'apercevait qu'elle n'avait pas de famille ! » On a vu que cette lucidité désolée est souvent le lot des vieillards et que souvent aussi, tout en leur faisant souhaiter la mort, elle les accroche à la vie parce que, comme dit Rousseau, ils ne supportent pas l'idée que celle-ci a été vaine, « qu'ils ont perdu leur peine ».

Paul mort, et ne voulant rien avoir à faire avec Judas, Arina Pétrovna emploie le petit capital qui lui reste à remettre en état la propriété de ses petites-filles, Pogorielka, et elle s'y installe avec les orphelines. Alors, n'ayant plus aucun but dans la vie, le poids des ans brusquement l'accable : « Jamais il n'était venu à l'idée d'Arina Pétrovna qu'un jour viendrait où elle serait une bouche inutile ; or ce jour se présenta sournoisement à l'instant précis où pour la première fois elle se convainquit que ses forces morales et physiques étaient sapées. Ces instants-là arrivent toujours à l'improviste ; quoique l'homme soit peut-être depuis longtemps atteint, il se domine encore, tient bon, puis soudain, de flanc lui vient le dernier coup… c'est ce coup-là qui transforme instantanément et sans appel un homme encore vaillant en ruine. » Elle ne rencontrait pas de grosses difficultés dans la gestion de sa propriété : mais elle n'avait plus le goût de s'en occuper et ses forces avaient diminué. « Elle connut les infirmités séniles qui l'empêchaient de sortir de chez elle… La vieille s'agitait, se débattait, mais elle était réduite à l'impuissance. »

Ses petites-filles rêvaient de s'en aller. À leur grande surprise, leur

grand-mère accueillit sans colère leur requête. D'abord parce qu'en perdant ses forces physiques, son caractère autoritaire s'était émoussé ; mais aussi parce que — comme il arrive parfois — sa vieillesse désenchantée lui avait ouvert l'esprit : « La faiblesse sénile n'entrait pas seule en jeu dans cette transformation, mais aussi la compréhension de quelque chose de meilleur et de plus juste. Les derniers coups du sort ne l'avaient pas seulement matée ; ils avaient aussi éclairé, dans son horizon intellectuel, quelques coins où jusqu'alors apparemment sa pensée n'avait jamais pénétré. » Ayant compris, à la lumière d'un sinistre présent, la légitimité de certaines aspirations, elle n'eut pas la force de s'y opposer et laissa partir les jeunes filles.

Mais alors il se fit autour d'elle un vide insupportable. Elle sentit « qu'elle avait reçu tout d'un coup une liberté illimitée, si illimitée qu'elle ne voyait plus devant elle qu'un espace vide ». Elle fit murer un grand nombre de pièces, ne garda que deux chambres, renvoya ses domestiques, sauf deux vieilles femmes. « La sensation du vide ne tarda pas à pénétrer jusque dans les deux chambres où elle avait cru s'en défendre. Une solitude irrémédiable et un triste désœuvrement, voilà les deux ennemis avec lesquels elle se trouvait face à face… Le travail de destruction physique et morale vint bientôt à leur suite, travail d'autant plus cruel que sa vie désœuvrée lui opposait moins de résistance… Elle avait ennuyé, lassé tout le monde : et maintenant c'était elle qui était lasse de tout et de tous. » Elle, si active jadis, elle était tombée dans une oisiveté somnolente qui « peu à peu avait corrompu sa volonté et amené des inclinations que quelques mois auparavant Arina Pétrovna n'eût pas imaginées, même en rêve. Cette femme forte et réservée, que personne n'eût songé même à appeler une vieille, était désormais une ruine pour qui n'existaient plus ni le passé, ni l'avenir, mais seulement la minute présente qu'elle avait à vivre. » Elle somnolait pendant la plus grande partie de la journée. « Puis elle tressaillait, se réveillait et pendant un long moment, sans aucune pensée précise, tenait son regard attaché sur les lointains… La meilleure partie de son être vivait dans ces champs dénudés. » Elle les contemplait sans penser à rien, et retombait dans sa somnolence sénile. Parfois des souvenirs lui revenaient mais « sans continuité, par fragments ». Certains lui étreignaient le cœur et elle fondait en larmes ; et puis elle se demandait avec surprise pourquoi elle pleurait.

« Elle vivait comme si elle ne prenait pas de part personnelle à l'existence. »

Les nuits étaient une torture. Dans cette vieille maison isolée, elle avait peur de tout : du silence, de l'obscurité, des bruits, des lueurs et des ombres. À six heures elle se retrouvait sur pied, épuisée. Elle mangeait peu et mal. Elle souffrait du froid. « Plus elle s'affaiblissait, plus fort parlait en elle le désir de vivre. Ou plutôt… le désir de s'offrir des douceurs, joint à une absence totale de l'idée de mort. Autrefois, elle craignait la mort ; maintenant elle semblait l'avoir complètement oubliée. Elle désirait tout ce qu'elle s'était refusé… Le bavardage, la complaisance intéressée, la gloutonnerie se développaient en elle avec une rapidité étonnante. » Elle rêvait aux bonnes nourritures qu'elle mangeait jadis à Golovlevo et au confort de la maison : c'était la « bonne vie » là-bas. Peu à peu, elle perdit la force d'entretenir de la rancune contre son fils. « Le passage du despotisme hargneux à la soumission et à la flagornerie n'était plus qu'une question de temps… Judas… cessa tout à coup d'être haïssable. » Les vieilles offenses tombaient d'elles-mêmes dans l'oubli et Arina Pétrovna fit les premiers pas vers un rapprochement. Elle demanda à son fils des produits de Golovlevo — champignons, poisson, volaille — et il l'invita à venir les manger chez lui. Arina Pétrovna accepta, elle s'y rendit souvent pour se régaler et dormir la nuit en sécurité. Elle se montra très aimable avec la concubine de Judas : ils jouaient aux cartes tous les trois. Elle finit par vivre chez ce fils tant haï et mourut sous son toit.

On voit qu'un préjugé doit être radicalement écarté : c'est l'idée que la vieillesse apporte la sérénité. Depuis l'Antiquité l'adulte a tenté de voir sous un jour optimiste la condition humaine ; il a attribué aux âges qui n'étaient pas le sien les vertus qu'il ne possédait pas : l'innocence à l'enfant, la sérénité aux vieillards. Il a voulu considérer la fin de la vie comme la résolution de tous les conflits qui la déchirent. C'est par ailleurs une illusion commode : elle permet, en dépit de tous les maux dont on les sait accablés, de penser les vieillards heureux et de les abandonner à leur sort. En fait l'anxiété les ronge : le test de Rorschach permet de la déceler chez tous les gens âgés, même chez ceux qui prétendent l'ignorer et se disent satisfaits de leur condition. D'après les protocoles de Rorschach, on a établi en 1956 en Amérique un portrait typique du vieillard : « Les

gens âgés sont méfiants, anxieux et évasifs dans leur approche du test de Rorschach… ils montrent une vie intérieure introvertie, sans maturité, aux couleurs fantastiques et irréelles… ils manifestent des difficultés dans leurs relations à autrui : peu de besoins affectifs… de la rigidité, des stéréotypies, de l'impuissance intellectuelle. » Nous avons rencontré tous ces traits chez les vieillards et ils nous sont apparus comme des réponses à leurs difficultés.

Le docteur Reverzy, qui a soigné de nombreux vieillards, écrit dans sa préface à *La Grande Salle* de Jacoba Van Velde : « Il n'y a que les romanciers, bons ou mauvais, pour croire aux vieillesses heureuses. Il n'est qu'une vieillesse : le sort de la grabataire d'hôpital et celui de la douairière en sa bergère se rejoignent… Ces humains à demi pétrifiés ressemblent cependant étrangement aux adultes et aux enfants qu'ils furent. Et souvent ils ne valent guère mieux. En eux, le vouloir vivre ne s'est pas éteint. Le désir, la passion, le caprice survivent. À aucun de ceux que j'ai rencontrés l'expérience des années n'avait communiqué cette sagesse ou cette sérénité des bons grands-parents des livres. »

En vérité, le sort de la douairière est plus favorisé que celui des pensionnaires d'asile : ce que Reverzy veut dire c'est qu'elle est elle aussi en proie au souci et à l'angoisse. Il a raison ; mais ce que je récuse, c'est la sévérité de sa description. Pourquoi le vieillard devrait-il valoir mieux que l'adulte ou l'enfant qu'il fut ? C'est déjà assez difficile de rester un homme quand tout vous a été ôté : santé, mémoire, ressources matérielles, prestige, autorité. La lutte que mène pour cela le vieillard a des aspects minables ou dérisoires : ses manies, son avarice, sa sournoiserie peuvent irriter ou faire sourire ; mais en vérité elle est pathétique. C'est le refus de sombrer au-dessous de l'humain, de devenir cet insecte, cet objet inerte à quoi les adultes prétendent le réduire. Il y a quelque chose d'héroïque à vouloir conserver dans un tel dénuement un minimum de dignité.

*

Un individu diminué qui lutte pour rester un homme : certains vieillards refusent une telle définition. Jouhandeau affirme : « Le vieillard, pour n'être plus sensible aux mêmes spectacles et aux mêmes concerts que le jeune homme, n'en scrute pas des horizons

moins extraordinaires, n'en perçoit pas des accents moins merveilleux. » Pas plus que l'enfant n'est un homme inachevé, le vieillard ne serait un adulte mutilé mais un individu complet, vivant une expérience originale[12]. Peut-être. Mais tandis que l'univers enfantin a été souvent décrit dans sa singularité, le monde des vieillards, tel qu'ils l'évoquent dans leurs livres, ne se distingue de celui des adultes que par des manques. La sagesse des vieillards me laisse non moins sceptique. Gide fait écho à Montaigne — et je suis d'accord avec lui — quand il écrit dans son *Journal*, le 25 janvier 1931 : « Je méprise de tout mon cœur cette sorte de sagesse à laquelle on ne parvient que par refroidissement ou lassitude. »

Cependant l'hypothèse que j'indiquais au début de ce chapitre n'est pas entièrement à rejeter : il arrive que la disqualification du vieil homme s'accompagne d'un enrichissement et d'une libération. Bernard Shaw, qui avait eu grand-peur de la mort et du gâtisme entre 50 et 60 ans, déclara qu'après 60 ans il avait commencé « sa seconde enfance » : il éprouvait un délicieux sentiment de liberté, d'aventure, d'irresponsabilité. Giono a parlé dans le même sens dans une interview donnée l'année de ses 70 ans. Peu avant sa mort, Paulhan disait : « C'est très intéressant, la vieillesse : on éprouve un tas de sentiments qu'on croyait n'exister que dans les livres[13]. »

Dans son petit livre, *On old age*, John Cowper Powys fait l'éloge de la vieillesse. Selon lui, il est alors loisible à l'individu de pratiquer « cette activité passive par laquelle notre organisme humain se fond avec l'Inanimé ». Le bonheur de la vieillesse, c'est de pouvoir se rapprocher de l'Inanimé. On devient de plus en plus seul ; l'Inanimé est seul : « Entre un vieil homme qui se chauffe au soleil et un fragment de silex que chauffe le soleil, il y a une indicible réciprocité. » L'homme enfin déchargé de ses tâches peut se livrer aux joies de la contemplation. Powys raconte qu'enfant il surprit son grand-père assis sur un sofa, immobile, regardant les lumières et les ombres du soir : « Rappelle-toi, Johnny, dit l'aïeul, qu'à mon âge je ne peux rien faire d'autre. » Il avait tort de s'excuser, pense Powys. Le vieillard a droit à l'inaction : enfin plus de devoirs ! enfin on a la paix ! on tombe en dehors de la loi. Comme l'enfant, on est amoral et cette amoralité apporte « un équilibre magique, une illumination intérieure ».

Le fait est que Powys a vécu sa vieillesse comme un

épanouissement. Il ne s'était jamais senti à l'aise dans sa peau d'adulte ; il était astreint à des besognes — cours, conférences — qui lui pesaient et qui le détournaient des seuls plaisirs valables à ses yeux : la contemplation, le rêve. Ses conduites semblaient souvent bizarres, même à ses amis. Avec l'âge, ses excentricités ont paru normales. Il a pu s'abandonner aux joies de l'« inaction ». En fait, de ses loisirs naquirent un grand nombre de beaux livres qui exigèrent un considérable travail. Il est un de ces rares individus à qui la retraite permet l'accomplissement d'une vocation jusqu'alors refoulée.

Son cas est exceptionnel. Mais il est vrai que de manière générale la vieillesse a certains avantages. Être rejeté en marge de l'humanité, c'est échapper aux astreintes, aux aliénations qui sont son lot ; la plupart des vieillards ne profitent pas de cette chance, mais elle est offerte à quelques-uns et certains s'en saisissent.

L'individu qui perd avec son métier son statut social se sent douloureusement réduit à rien. Il sombre dans l'abattement ou, si c'est un privilégié, pour se consoler de ne plus être, il cherche à paraître : il est avide de fonctions, de rôles, de titres, d'honneurs. Cependant il peut puiser dans son dénuement une vérité, une force : Lear, quand il a tout perdu, dépouille ses oripeaux et dénonce les faux-semblants par lesquels jusque-là il était leurré. Repoussés par la société, beaucoup de gens âgés y gagnent qu'ils ne se soucient plus de lui plaire. On rencontre chez eux cette indifférence à l'opinion qu'Aristote appelait « impudence » et qui est l'ébauche d'une libération. Elle les dispense de l'hypocrisie. Des enquêteurs ont demandé à un groupe de vieillards, d'âges divers, ce qui comptait le plus pour eux dans l'existence ; ceux de 60 à 70 ans ont évoqué l'affection de leurs proches, des occupations ; ceux de 80 ans ont répondu brutalement : « Manger », ce qui en fait était vrai aussi pour la plupart des autres. Les pensionnaires du *Victoria Plaza*, satisfaits de leurs nouvelles conditions de vie, disaient : « Enfin ! je peux être moi-même ! Je ne suis pas la femme d'Un tel, l'employé d'Un tel : je suis moi. » Ils ne se définissaient plus par leur fonction sociale : ils se sentaient des individus, autorisés à décider de leurs conduites non selon des consignes, mais selon leurs goûts. « Je peux enfin faire tout ce que je veux ! » disaient-ils aussi. Les habitants de la *Cité du Soleil* dont j'ai parlé n'ont aucune activité culturelle ni aucune de ces

activités qu'on appelle « constructives » : c'est, a dit un observateur qui s'occupait d'eux depuis la fondation de la communauté, qu'ils ne se sentent plus obligés d'en avoir. Avant, la pression sociale les y contraignait ; ils feignaient de s'y intéresser : maintenant ils sont vraiment eux-mêmes.

Pour les femmes, en particulier, le dernier âge représente une délivrance : toute leur vie soumises à leur mari, dévouées à leurs enfants, elles peuvent enfin se soucier d'elles-mêmes. Les bourgeoises japonaises qui sont très sévèrement tenues ont souvent une verte vieillesse : on m'en a cité qui ont divorcé à 70 ans pour profiter de leurs dernières années et qui n'ont pas cessé de s'en féliciter. La révolte d'une vieille femme contre les obligations et les interdits qui jusqu'alors l'avaient brimée, c'est le thème traité par Brecht dans *La Vieille Dame indigne* dont on a tiré un film. Veuve à 72 ans, l'héroïne, au grand scandale de la famille, hypothèque sa maison et s'offre tous les plaisirs dont elle a envie : se promener en break, boire du vin rouge, aller au cinéma, se coucher tard, traîner au lit le matin. Elle ne respecte plus les tabous sociaux : elle fréquente un savetier qui est d'un milieu inférieur au sien. L'idéal de dignité que jusqu'alors on lui avait imposé, elle le foule aux pieds. Elle préfère suivre ses élans. Certes, beaucoup s'entêtent à maintenir les valeurs dont elles ont vécu et prétendent les imposer aux jeunes générations. Mais leur situation leur offre une possibilité de désaliénation.

La liberté est intimidante, c'est pourquoi parfois l'homme âgé la refuse. Quand Gide eut reçu le prix Nobel, Sartre lui dit : « Eh bien ! maintenant vous n'avez plus rien à gagner, rien à perdre : vous voilà libre d'agir et de parler à votre guise. — Oh ! libre, libre… » a dit Gide d'un ton dubitatif. Et ce n'est pas dans ses dernières années qu'il a écrit ses livres les plus provocants. D'autres cependant en prenant de l'âge se sentent affranchis du souci de l'opinion. Ainsi Mauriac écrit dans le *Bloc-notes* du 28 juillet 1953 : « Voilà l'avantage du déclin : on est trop connu, trop manifeste depuis trop longtemps pour que les propos, en bien ou en mal, y puissent rien changer dans l'esprit des gens. » Dans sa jeunesse, il ne s'était guère compromis politiquement. L'agression fasciste en Éthiopie, la guerre civile espagnole lui avaient arraché, selon sa propre expression, un « faible cri ». Sous l'Occupation, il avait écrit le *Cahier noir*. Et puis il s'était « rendormi ». Après le prix Nobel — qu'il reçut le jour des massacres

de Casablanca —, « Je fus, écrit-il, réveillé de mon assoupissement, résolu à me compromettre de nouveau et après la tuerie de Casablanca, le drame marocain me fit reprendre contact avec de jeunes catholiques : je redevins le Mauriac du *Sillon* de 1904, le Mauriac des Basques et de la guerre d'Espagne : *France-Maghreb* naquit ». Dans un autre passage, revenant sur cette période, il écrit : « Désormais je fus engagé. » Il a protesté dans des articles contre la torture en Algérie et participé à des manifestations. En 1958, par admiration pour de Gaulle et peut-être par fatigue, il s'est retiré de la lutte.

Libre et audacieux dans ses écrits, Voltaire avait conduit sa vie avec une prudence qui toucha souvent à la duplicité. C'est seulement dans sa vieillesse qu'il prit activement parti contre l'intolérance et l'injustice. Il avait 66 ans quand il eut vent de l'affaire Calas. Il mit tout en œuvre pour s'informer. Il voyagea pour rencontrer des gens susceptibles de le renseigner, il interrogea les membres de la famille. Sa conviction faite, il agit auprès de ses relations. Il publia en 1762 — à 68 ans — un libelle qui souleva l'opinion et il finit par obtenir la cassation du jugement. Il s'était chargé de tous les frais de procédure. Trois ans plus tard il prit fait et cause pour les époux Sirven, accusés d'avoir jeté dans un puits leur fille parce qu'elle aurait voulu se convertir : elle était folle et il s'agissait en fait d'un suicide. Ils purent s'enfuir en abandonnant tous leurs biens et furent exécutés en effigie. Voltaire se battit jusqu'en 1771 pour obtenir leur réhabilitation. Après l'exécution du chevalier de La Barre, en 1766, il connut des jours de terreur et se réfugia à Clèves. Mais il prit le dessus. Il intervint dans plusieurs autres affaires. Dans l'affaire Montbailli, où les deux époux furent accusés de parricide, le mari fut exécuté ; la femme enceinte fut provisoirement épargnée et, pendant sa détention, Voltaire réussit à démontrer l'innocence du couple.

Il y a chez certains vieillards quelque chose d'indomptable et même d'héroïque : ils risquent avec indifférence une vie à laquelle ils ne tiennent plus. Malesherbes avait 72 ans quand en 1792 il défendit Louis XVI : « Rien ne put l'empêcher dans le procès de dire "le Roi" et (en lui parlant) "Sire". — Qui donc vous rend si hardi ? lui dit un conventionnel. — Le mépris de la vie[14]. » Arrêté en octobre 1793, il refusa de se défendre et s'en alla tranquillement à la guillotine après avoir pris soin de remonter sa montre. Sans aller jusqu'à risquer leur

tête, d'autres sont prêts à jouer leur réputation, leur carrière. Ainsi le docteur Spock, le célèbre pédiatre américain, inculpé pour sa lutte contre la guerre au Viêt-nam, a-t-il déclaré en 1968 — il avait 80 ans : « À l'âge que j'ai, pourquoi n'oserais-je pas manifester aux côtés de Stokely Carmichael ? »

Chez des hommes qui toute leur vie ont su prendre des risques il arrive souvent que leur audace revête, dans leurs dernières années, un éclat particulier. Russell a toujours été têtu et courageux, mais jamais il ne l'a montré d'une manière aussi spectaculaire qu'en 1961, à l'âge de 89 ans ; membre du Comité des cent contre les armes nucléaires, il invita le public à une manifestation non violente et, malgré l'interdiction de la police, il s'assit par terre au milieu des autres : son âge, son nom donnaient à son acte un éclat qui excluait l'impunité et il fit en effet sept jours de prison. Le Conclave se faisait de la vieillesse une idée fausse quand, le croyant inoffensif, il choisit pour pape le cardinal Roncalli. Celui-ci avait toujours fait ce qu'il estimait devoir faire, sans se laisser intimider par rien. Le pontificat lui ouvrit d'immenses possibilités et il les exploita. Sous le nom de Jean XXIII, trois mois après son élection, sans prendre l'avis de personne et brisant toutes les oppositions, il entreprit une réforme de l'Église et convoqua un concile dont les travaux furent en grande partie inspirés par lui : bien qu'interrompus, ils amorcèrent un bouleversement dont de jour en jour l'ampleur ne fait que grandir. C'est un émouvant spectacle qu'un vieil homme au corps débile et brûlant d'une passion intrépide. Octogénaire, Émile Kahn, président de la Ligue des droits de l'homme, tenait à peine debout quand il a témoigné au procès Ben Saddok. Lisant une lettre de son fils qui décrivait les tortures infligées en Algérie à des combattants du F.L.N., il a mis en accusation le gouvernement et l'armée avec une virulence que beaucoup de témoins plus jeunes auraient pu lui envier.

Sur le plan intellectuel, la vieillesse peut aussi être libératrice : elle délivre des illusions. La lucidité qu'elle apporte s'accompagne d'un désenchantement qui est souvent amer. Dans l'enfance et dans la jeunesse, l'existence est vécue comme une ascension ; dans les cas favorables — soit qu'on progresse dans son métier, que l'éducation des enfants apporte des joies, que le standing de vie s'élève, que les connaissances s'enrichissent — l'idée d'ascension persiste dans l'âge mûr. Soudain on découvre qu'on ne va plus nulle part, sinon au

tombeau. On s'est hissé sur un sommet, et c'est le point de départ d'une chute. « La vie est une longue préparation à quelque chose qui n'arrive jamais », a dit Yeats. Il vient un moment où on sait qu'on ne se prépare plus à rien et on comprend qu'on s'est leurré en croyant marcher vers un but. Cette finalité que s'attribuait notre histoire, elle s'en trouve sans conteste dépouillée. Alors se révèle son caractère de « passion inutile ». Une telle découverte supprime en nous la volonté de vivre, déclare Schopenhauer : « Plus de ces illusions qui donnaient à la vie son charme et à l'activité ses aiguillons. Ce n'est qu'à 60 ans qu'on comprend bien le premier verset de l'Ecclésiaste. » Plus âprement Tolstoï écrivait dans sa vieillesse : « On ne peut vivre que quand on est ivre de vie ; dès que l'ivresse se dissipe on s'aperçoit que tout n'est que supercherie, stupide supercherie. »

Si *tout* était vanité ou supercherie il ne resterait plus en effet qu'à attendre la mort. Mais admettre que la vie n'enferme pas sa propre finalité ne signifie pas qu'elle ne puisse se dédier à des fins. Il y a des activités qui servent les hommes, et entre ceux-ci des rapports où ils s'atteignent dans leur vérité. Ces activités, ces rapports non aliénés, non mythifiés demeurent, une fois les chimères balayées. On peut continuer à souhaiter communiquer avec autrui par l'écriture, même quand les images juvéniles de la célébrité se sont dissipées. Par un curieux paradoxe, c'est même souvent au moment où, devenu vieux, il doute de son œuvre que le vieil homme la porte à son plus haut point de perfection. Il en fut ainsi pour Rembrandt, Michel-Ange, Verdi, Monet. Il se peut que ses doutes mêmes contribuent à l'enrichir. Souvent aussi il s'agit d'une coïncidence : l'âge apporte de la maîtrise et de la liberté tout en inclinant à la contestation. Agir, en « mettant entre parenthèses » son action, c'est accéder à l'authenticité ; elle est plus difficile à assumer que le mensonge mais quand on l'a atteinte, on ne peut que s'en féliciter. C'est là ce que l'âge apporte de plus valable : il balaie les fétichismes et les mirages.

On aurait pu s'en débarrasser plus tôt, m'objectera-t-on. Moi, par exemple, j'ai accepté depuis longtemps l'idée que pour l'existant la recherche de l'être est vaine : jamais le pour-soi ne se réalisera comme en-soi. J'aurais dû prendre mon parti de ce fatal échec et ne pas rêver à cet absolu dont j'ai déploré l'absence, à la fin de *La Force des choses*. Mais, de même que prévoir n'est pas savoir, savoir n'est pas éprouver. Toute vérité est devenue. Celle de la condition humaine

ne s'accomplit qu'au terme de notre propre devenir.

La liberté, la lucidité ne servent pas à grand-chose si aucun but ne nous sollicite plus : elles ont un grand prix si on est encore habité par des projets. Plus encore qu'une bonne santé, la plus grande chance du vieillard c'est que des fins peuplent encore pour lui le monde. Actif, utile, il échappe à l'ennui et à la déchéance. Le temps où il vit demeure le sien et les conduites défensives ou agressives qui caractérisent habituellement le dernier âge ne s'imposent pas à lui. Sa vieillesse est pour ainsi dire passée sous silence. Cela suppose que dans son âge mûr il s'est engagé dans des entreprises qui défient le temps : dans notre société d'exploitation, cette possibilité est refusée à l'immense majorité des hommes.

*

J'ai dit que les maladies mentales sont plus fréquentes chez les vieillards que dans tout autre groupe d'âge[15]. Cependant elles ont été très mal connues jusqu'à la fin du XIXe siècle ; on les réduisait toutes à un type unique : la démence sénile. C'est le médecin suisse Wille qui a ouvert en 1873 une ère nouvelle : ses études sur la question furent suivies de beaucoup d'autres. En 1895 se tint à Bordeaux un congrès sur les psychoses des vieillards. Depuis les travaux sur les névroses et les psychoses d'involution se sont multipliés. Cependant, la vieillesse étant une « anomalie normale », il reste souvent difficile de tracer une frontière entre les troubles psychiques qui accompagnent normalement la sénescence et ceux qui ont un caractère pathologique. Certains changements d'humeur et de comportement qui paraissent justifiés par la situation sont en fait les prodromes d'une maladie ; d'autres qui semblent névrotiques s'expliquent par les circonstances. De toute façon, les cas franchement pathologiques sont nombreux. Les vieillards sont physiquement fragiles ; ils sont socialement déshérités, ce qui a de graves répercussions sur leur état mental, soit directement, soit à travers la détérioration organique qui en résulte ; leur situation existentielle, leur condition sexuelle sont propices au développement des névroses et des psychoses.

Un individu devient un névrosé lorsqu'il « ne peut trouver dans l'identification de son propre personnage de bonnes relations avec autrui et un équilibre intérieur satisfaisant[16] ». Alors il présente un

ensemble de symptômes qui sont en fait des défenses contre une situation insupportable. De nombreux psychiatres insistent sur cette « faiblesse de l'identification » qui domine la personnalité névrotique. Or, une des difficultés majeures de l'homme âgé, c'est précisément de garder le sentiment de son identité. Le fait même de se savoir vieux le change en un autre dont il n'arrive pas à réaliser pour soi l'existence. D'autre part, il a perdu sa qualification et son rôle social : il ne se définit plus par rien, il ne sait plus qui il est. Quand la « crise d'identification » n'est pas surmontée, ce qui arrive souvent, le vieillard demeure dans le désarroi.

D'autre part, les psychanalystes — et beaucoup de psychiatres avec eux — considèrent que les névroses manifestent un conflit sexuel, qui a ses racines soit dans l'histoire enfantine du sujet, soit dans ses difficultés actuelles. Le vieillard est plus que l'adulte en proie à son enfance, car les censures, les défenses de l'âge mûr s'écroulent ; au présent, sa situation sexuelle est difficile à vivre puisque sa libido demeure mais que bien souvent l'investissement génital ne lui est plus possible. Ces situations doivent être assumées à travers un organisme déficient. On conçoit que bien souvent ce qu'on appelle une « adaptation normale » aux circonstances soit impossible.

Les névroses qu'on rencontre le plus souvent chez les vieillards, ce sont :

1° *Des névroses caractérielles de type paranoïde.* Les réactions qu'on observe normalement chez la plupart d'entre eux sont poussées à l'extrême : ils se protègent par une véritable « armure caractérielle ». Leur méfiance et leur agressivité s'exaspèrent. Ils développent des thèmes hypocondriaques : ils se plaignent de maux divers, d'algies, de maladies, de céphalées, de troubles digestifs ; ils reprochent à leur entourage de ne pas se soucier de leur santé, de les laisser sans soins. Ils sont revendicants et souvent en proie à une jalousie morbide. Leur humeur est très capricieuse : ils ont des bouffées d'agitation. La doctoresse Dolto distingue chez les femmes âgées deux types de caractérielles : il y en a de passives, repliées sur elles-mêmes, qui haïssent la vie, le mouvement, les émotions et redoutent pathologiquement la mort ; d'autres manifestent de l'hypertrophie du moi, des tendances paranoïaques.

2o *Des névroses d'angoisse.* Selon Freud, elles manifestent une distance entre la libido sexuelle somatique et son élaboration psychique. Or cette distance existe chez la plupart des vieillards. On a vu que pour d'autres raisons aussi ils sont normalement dévorés d'anxiété. Dans l'état de dépression névrotique où beaucoup sombrent, ils poussent à l'extrême l'ennui, la tristesse, l'inquiétude qui sont habituels à la plupart d'entre eux.

3o *Les névroses hystéro-hypocondriaques* ont toujours à leur source une névrose latente que la sénescence a fait éclater ; en ce cas l'origine du conflit est infantile ; les symptômes constituent symboliquement un compromis entre le désir et la défense. Le sujet exerce sur ses proches une tyrannie affective, il se réfugie dans la maladie, réclame des soins, se livre à un chantage affectif ; il feint d'être en proie à des douleurs qu'il ne ressent pas ; parfois il s'opère en lui une conversion somatique de son angoisse refoulée. Il souffre de prurits, de douleurs diverses, de troubles digestifs ou urinaires.

4o Beaucoup plus rarement on observe chez les vieillards des névroses obsessionnelles ou phobiques.

Certains gérontologues — entre autres le docteur Blajan-Marcus, le docteur Pequignot — estiment que les névroses de l'individu âgé ont toujours leurs racines dans son enfance et sa jeunesse. Le fait est reconnu dans le cas des névroses hystéro-hypocondriaques. Cependant, Freud admet l'existence de névroses « actuelles », où le sujet se défendrait contre des conflits présents. Et cette notion convient à beaucoup des angoisses des vieillards : leur situation — sur le plan sexuel mais aussi sur tous les plans — justifie la constitution de ce système défensif qu'est la névrose.

Les névroses ne mobilisent pas toute la personnalité du sujet. On parle de psychose lorsque celle-ci est globalement altérée et qu'elle prend une nouvelle structure. La psychose la plus répandue chez les vieillards c'est la *mélancolie d'involution.* Elle a été isolée et décrite par Kraepelin en 1896. Elle frappe surtout les femmes. Elle est très caractéristique de la sénescence puisque les sujets qui en sont atteints n'avaient présenté antérieurement dans leur vie mentale aucun accident pathologique. On comprend facilement que le grand âge y

prédispose si on considère ce qu'est la mélancolie, dans sa généralité.

C'est un « état de dépression intense, vécu avec un sentiment de douleur morale et caractérisé par le ralentissement et l'inhibition des fonctions psychiques et psychomotrices ». Freud l'a rapprochée du deuil. Le mélancolique, bien que n'ayant perdu personne, se comporte comme s'il avait perdu quelque chose ; c'est son moi qu'il se plaint d'avoir perdu : je ne suis rien, je n'arrive à rien, dit-il. Cette perte entraîne un sentiment pénible de dévaluation, constate, entre autres, Minkowski et par là le sujet est amené à se replier sur son passé. La mélancolie, dit encore Minkowski, est une « maladie du temps ». L'avenir est barré, le sujet n'a plus d'élans vers lui, il n'y voit qu'une perspective de mort. Au présent, il n'est qu'impuissance ; il se sent exister dans le vide ; il souffre d'un mortel ennui : « Grande steppe sans commencement ni fin dont rien ne vient couper la monotonie », disait l'infante Eulalie. Il est « rempli de vide ». Il se pétrifie au sein d'un univers dévasté, où plus rien ne l'intéresse ni ne le touche. Il s'arrête de vivre. Le néant du présent le rend esclave de son être au passé : il en subit la fatalité. S'il est anxieux, c'est qu'il supporte le poids du passé : il craint pour l'avenir à cause de ce qu'il a été et fait antérieurement. Il ne saurait intervenir pour en conjurer les conséquences. Il est voué à la passivité.

Cette description du mélancolique convient à la plupart des vieillards : perte de son moi, dévaluation, avenir barré, ennui, impuissance. Il n'est donc pas étonnant que réciproquement le vieillard soit souvent un mélancolique.

Cependant, tous ne le sont pas et, pour que tel ou tel individu le devienne, il faut des circonstances singulières. La mélancolie d'involution commence souvent à se manifester à l'occasion d'une émotion : deuil, séparation, transplantation ; ou elle est provoquée par une situation vitale que la sénescence rend difficile. Les signes précurseurs sont l'ennui, le dégoût, l'asthénie, l'hypocondrie, des remords, un sentiment de culpabilité sexuelle.

Le malade présente les mêmes symptômes que les mélancoliques plus jeunes. Sa psychose peut revêtir diverses formes : elle est simple, stuporeuse, anxieuse ou délirante. Dans tous ces cas, un trait se surajoute à ceux que j'ai décrits ci-dessus : un sentiment de culpabilité. Le malade, dit Freud, retrouve son agressivité contre ce moi qui lui échappe. J'ai dit que normalement un tel sentiment ne se

rencontre que rarement chez le vieillard ; mais il faut bien voir quelle forme il prend ici : le sujet ne s'accuse pas, au présent, d'une déficience ou d'une faute dont il serait responsable. Sa culpabilité est subie ; elle lui est infligée par une fatalité, inscrite dans le passé, et contre laquelle il ne peut rien. C'est une violence que lui fait le destin.

Dans la mélancolie « stuporeuse », le malade se fige ; il demeure immobile, il ne parle pas. Littéralement, il s'arrête de vivre. Cette paralysie peut aller jusqu'à la catatonie. Elle est fréquente chez les vieillards car il y a chez eux un trouble du schéma corporel[17], si bien que lorsqu'ils ont pris une attitude, ils la conservent, faute de savoir la modifier ; après une contraction ils sont incapables de commander à leur muscle une détente et même souvent les muscles antagonistes y font opposition.

S'il échappe à cette pétrification, du moins s'emprisonne-t-il étroitement dans des habitudes, il refuse la moindre nouveauté, tous ses gestes sont stéréotypés, il les répète indéfiniment. Parfois il s'enferme dans un total mutisme, parfois il émet impulsivement des mots apparemment dénués de signification. Il oppose un négativisme têtu aux consignes extérieures, aux demandes ou aux ordres d'autrui. Il n'a plus aucune espèce d'activité. Selon les psychanalystes, cette régression serait intentionnelle ; elle réaliserait un désir inconscient ; le malade aurait perdu la possibilité d'investir sa libido sur un objet autre que soi-même et reviendrait à l'auto-érotisme. Mais la plupart des psychiatres pensent que la régression est subie plutôt que « réalisée » ; elle dépend de structures psychopathologiques organiquement déterminées. Les troubles déficitaires de la sénescence amènent une autodépréciation à laquelle le sujet réagit en s'arrêtant de vivre.

Au lieu d'une rétractation passive, la défense de certains mélancoliques est une agitation anxieuse. Le malade fait de l'agitation mentale ; il développe des idées pessimistes, il ressasse des thèmes de négation : le monde n'existe pas ; lui-même n'existe plus. Souvent cette anxiété prend une forme hypocondriaque : plus de la moitié des hypocondriaques traités dans les hôpitaux ont plus de 60 ans et ce sont en majorité des femmes. Ils s'inquiètent de leur corps ou d'une partie de leur corps qu'ils croient malade. Certains vivent, touchant leur santé, dans un état permanent de panique que traduisent des troubles de la respiration, des nausées ou de la

diarrhée, tous les symptômes organiques de très grandes peurs. L'agitation atteint parfois des paroxysmes : le malade se roule par terre et hurle, au cours de grandes scènes hystériformes. La mélancolie anxieuse des vieillards prend parfois des formes aiguës : ils ont de la fièvre, ils ne mangent plus ou n'assimilent plus les aliments et cette dénutrition peut entraîner la mort.

Dans la mélancolie délirante, qui s'accompagne souvent d'illusions, d'hallucinations et de délires oniriques, le sujet systématise son sentiment de culpabilité et s'en défend en le projetant sur autrui : il se pense persécuté. Les auto-accusations et les idées de persécution sont parfois rabâchées pendant des années sous une forme figée. Parfois aussi le malade les enrichit par des interprétations. Certains font des délires de négation.

Tous les mélancoliques ont des désirs de mort. Ils ne se sentent plus exister, et ils voudraient entièrement s'anéantir. Puisque la mort est la seule perspective que leur propose l'avenir, ils souhaitent qu'elle les frappe au plus vite. Nombreux sont ceux qui cèdent à la tentation du suicide.

On observe chez le mélancolique des troubles physiques : des troubles digestifs, cardio-vasculaires, neurovégétatifs. Chez ceux qu'il est possible de soumettre à des tests, on ne perçoit pas de déficience intellectuelle sensible ; mais, étant donné leur agitation ou leur négativisme, il est très difficile de mesurer leurs aptitudes mentales.

On rencontre beaucoup de mélancoliques dans les asiles de vieillards : les pensionnaires y sont traités comme des objets et pratiquement coupés du monde ; le sentiment de leur néant devient aigu chez eux.

Parfois la crise ne dure que six à sept mois ; mais il y a seulement rémission : la plupart du temps le sujet récidive. Et parfois les mélancolies « tournent mal ». L'état anxieux ou le délire ou la catatonie s'installe définitivement. Ou il se produit une dégradation intellectuelle, consécutive à l'arrêt de la vie psychique.

Les *états maniaques*, qui constituent des défenses contre la dépression mélancolique, sont rares chez les gens âgés. En revanche, on rencontre chez eux un assez grand nombre de *psychoses délirantes chroniques*. La paranoïa se développe lorsque les rapports de réalité du moi avec le monde sont troublés. Tantôt le moi prend une telle expansion qu'il absorbe toute la réalité, le monde devenant plastique

et n'offrant plus aucune résistance. Tantôt au contraire le moi se rétracte, le monde l'écrase, le sujet fait un « délire de petitesse », il se sent coupable et indigne d'exister. Tantôt le délire est un intermédiaire entre ces deux extrêmes : le moi demeure, comme au premier cas, le centre du monde, mais en tant que celui-ci le met en accusation et le punit exagérément des fautes qu'il a pu commettre : c'est le délire de persécution. Chez le vieillard, les rapports du moi — qu'il a plus ou moins perdu — avec un monde sur lequel il n'a plus de prise sont profondément perturbés. Il est prédisposé à la paranoïa.

Kraepelin a isolé et décrit un *délire de préjudice sénile* qui selon lui se développe surtout chez les femmes. C'est un délire de persécution, engendré par l'état de méfiance et d'irritabilité commun à beaucoup de vieillards. Les malades se plaignent des préjudices qu'ils subissent concernant leur santé : ils ont des malaises dus à leur nourriture ; ils accusent les fournisseurs ou ils pensent que leurs proches les empoisonnent. Comme certains hystériques, ils se plaignent d'un « dessèchement du cerveau », d'une « dislocation de leur squelette ». Ils se pensent aussi atteints dans leurs propriétés : on leur a volé des objets, on a forcé des serrures, déplacé des meubles ; ils découvrent dans leur chambre des traces de pas ou de doigts. Ils soupçonnent leur conjoint de les tromper. Les idées délirantes ne parviennent pas chez eux à s'organiser en système, elles sont instables, si bien qu'on n'aboutit pas à la démence. Mais leur état implique un affaiblissement de la faculté de juger et une grande irritabilité affective.

On n'admet plus aujourd'hui que le « délire de préjudice » constitue une entité nosologique. Mais dans la *paranoïa d'involution* que Kleist a décrite en 1912 et dont on reconnaît encore l'existence, on retrouve plus d'un des traits indiqués par Kraepelin. Sur le fond d'une constitution hypoparanoïaque — susceptibilité, méfiance, entêtement, jalousie, orgueil, irritabilité — le vieillard développe des idées délirantes, qui ne parviennent pas à se constituer en système et n'aboutissent pas à la démence mais qui le coupent de la réalité. Elles s'accompagnent souvent d'importants troubles hallucinatoires. On les rencontre surtout chez les femmes et elles sont favorisées par les défauts de l'ouïe et de la vue. Parfois le sujet donne dans la mégalomanie : il s'imagine doué d'étonnantes capacités, il pense que les jeunes conspirent pour l'empêcher de les manifester. Mais il est le

plus souvent en proie à un délire de persécution qu'il nourrit d'interprétations. Les thèmes principaux en sont ceux qu'avait indiqués Kraepelin : il se sent atteint dans sa santé, dans ses propriétés ; il est en proie à la jalousie. Souvent, entre 70 et 80 ans, le sujet change d'humeur et de caractère. La mémoire, la faculté d'attention, le jugement s'affaiblissent. Il devient misanthrope, hargneux, soupçonneux. Il accuse sa femme de le tromper. Un vieillard de 70 ans racontait que sa femme « avait une boutique de prostitution à la foire du Trône ». Un autre s'entendait au milieu de la nuit appeler « cerf » et se levait pour chercher les amants de sa femme. Un autre entendait les vantardises de rivaux imaginaires et voyait une forme sombre s'allonger la nuit contre sa porte. Parfois le jaloux soupçonne sa femme de vouloir l'empoisonner ; il arrive qu'il la séquestre. Un vieillard jaloux a séquestré sa femme pendant six ans, la réduisant à un affreux état de misère physiologique.

La maladie mentale des vieillards qui est depuis le plus longtemps connue — au point que sous son nom on englobait toutes les autres — c'est la *démence sénile*. Elle a augmenté de fréquence dans ces dernières années du fait que le nombre des personnes âgées s'est accru. Elle frappe surtout les femmes. Socialement, elle a pris une considérable importance et pose de difficiles problèmes du fait de l'éclatement de la famille qui entraîne l'hospitalisation des malades. Les conditions de vie ont une grande influence sur l'apparition et le développement de la démence parce qu'elles freinent ou au contraire précipitent l'involution organique. Physiologiquement, le cerveau du dément sénile est atrophié, son poids diminue considérablement. On observe aussi une atrophie des neurones, des lésions intercellulaires et des plaques séniles.

Psychiquement, la démence peut s'annoncer de plusieurs façons. Souvent le début est insidieux ; il y a un déficit progressif de la mémoire et une sclérose mentale de plus en plus poussée. En d'autres cas, la maladie commence par un épisode aigu : de l'agitation, un état confusionnel, des idées délirantes, du type de celles qu'on vient de décrire. Ou le sujet présente un syndrome de dépression.

Par la suite, on observe une désorganisation du comportement social ; le sujet a des activités brouillonnes, fantasques, il fait des actes absurdes et qui peuvent être dangereux : ne pas fermer le gaz, jeter n'importe où une allumette enflammée. En certains domaines

cependant, un ensemble d'automatismes peuvent l'aider à paraître moins atteint qu'il ne l'est. Il y en a qui somnolent toute la journée. D'autres sont boulimiques. Chez la plupart on observe de la turbulence nocturne : ils dorment mal et s'agitent.

Un trait commun à tous, c'est la perte progressive de la mémoire. Il y a une amnésie rétrograde, à peu près conforme à celle qu'a décrite Ribot ; le sujet ne fixe plus le présent et ses souvenirs se détruisent en allant de l'instable au stable, de l'inorganisé à l'organisé, du récent à l'ancien. L'absence de fixation et l'oubli amènent chez le sujet une désorientation temporo-spatiale : il ne sait ni à quel moment ni où il vit. Cette ignorance entraîne souvent des vagabondages amnésiques[18], le malade étant incapable de se situer et donc de retrouver son chemin. Il y a chez lui une altération du temps vécu, sur laquelle insiste beaucoup Minkowski. Faute d'avoir un passé, il vit uniquement dans le présent, mais un présent qu'il saisit dans une généralité intemporelle ; rien ne lui paraît jamais nouveau : « Je vous connais depuis très longtemps, je vous ai reconnu tout de suite », dit une malade à un médecin qu'elle voit pour la deuxième fois. Le malade est tout de suite prêt à organiser le présent sur le modèle d'un passé qui n'a jamais existé. Une autre malade accueille le docteur qui vient l'examiner dans sa chambre d'hospice en lui disant d'un ton mondain : « Je suis désolée : si j'avais été prévenue de votre visite, j'aurais préparé un déjeuner », comme si elle avait l'habitude de l'inviter à partager son repas. Faute de souvenir vrai, le malade invente à ce présent un antécédent immédiat, dépourvu de toute réalité ; on dirait que, face au vide de sa mémoire, il a besoin d'affirmer la continuité de la durée ; il « vient de » faire telle ou telle chose ; son fils « vient de » lui rendre visite ; le docteur « vient de » lui dire…, etc.

L'amnésie porte sur le langage : le malade oublie d'abord les noms propres, puis les mots abstraits, puis les mots concrets. Comme dans beaucoup d'aphasies, les activités pratiques sont perturbées. L'attention est affaiblie, la perception devient vague, ce qui entraîne de fausses reconnaissances. Dans sa vie personnelle, le sujet manque de jugement : il a des réactions aberrantes ou incontrôlées. Mais il peut faire sur autrui et sur le monde en général des réflexions pertinentes.

Les troubles caractériels sont importants, le malade s'irrite, il

récrimine. Il est âprement attaché à ses propriétés. Il radote, il rabâche les mêmes plaintes pendant des heures. En général, il ne se rend pas compte de son état. Cependant, certains sujets en prennent par moment conscience : alors ils se désolent et pleurent.

Au fur et à mesure que son état se détériore, le sujet a des réactions de plus en plus inadaptées. Il cède à toutes ses impulsions, et particulièrement sur le plan sexuel, où elles sont nombreuses. Les désirs ne sont plus censurés, il les manifeste et en ébauche la réalisation. Cela le conduit à des actes qui relèvent de la médecine légale. Du point de vue physiologique, cependant, sa santé peut demeurer assez bonne.

L'évolution se fait en quelques mois ou quelques années ; elle peut être coupée d'épisodes analogues à ceux qui en marquent le début : agitation, confusion, délire. Elle aboutit à la démence et à la cachexie qui entraîne la mort.

Une forme singulière de la démence sénile c'est la *presbyophrénie*, qui a été décrite pour la première fois en 1906 ; elle a les mêmes caractères anatomiques que la démence sénile. On la rencontre surtout chez les femmes. Elle se caractérise par une amnésie de fixation, une désorientation temporo-spatiale et de la fabulation compensatrice. Le sujet conserve un certain acquis. Les femmes surtout peuvent faire illusion : elles se présentent dans une tenue correcte et même soignée, elles parlent avec affabilité ; à première vue elles semblent normales. Mais chez tous les presbyophrènes les troubles amnésiques sont considérables. En compensation, le malade s'invente des souvenirs, il rêve, il a de fausses reconnaissances. C'est un « délire de mémoire » imaginatif qui est presque toujours un délire de grandeur. Le sujet a une vision panoramique et optimiste de sa vie. Il prétend avoir fréquenté les grands de ce monde, posséder des fortunes. Il lui arrive de démentir lui-même ces inventions et d'en rire.

Une autre forme de démence qu'on rencontre souvent chez les vieillards, c'est la *démence artériopathique*. Sa fréquence a beaucoup augmenté du fait que la population âgée s'est accrue et aussi parce que les conditions de vie sont devenues pour elle plus difficiles. Elle est liée aux lésions que provoque l'artériose cérébrale. Elle se manifeste à partir de la soixantaine, surtout chez les hommes, sans doute parce qu'ils usent davantage de l'alcool et du tabac et qu'ils

souffrent plus souvent de surmenage. Elle se présente en beaucoup de cas sous des formes mineures, très variées.

1o Le sujet souffre organiquement d'une artériose périphérique et d'hypertension artérielle. Il manifeste de l'asthénie psychique, de la fatigabilité, des céphalées ; il est triste, il ne peut plus fixer son attention, il est hyperémotif, il arrive qu'une émotion — particulièrement le choc de la retraite — le fasse sombrer dans l'hypocondrie.

2o Le sujet est atteint de mélancolie anxieuse ou stuporeuse.

3o Il arrive, mais rarement, qu'il soit en proie à une excitation maniaque.

4o Fréquemment au contraire il tombe dans des états confusionnels.

5o Il délire.

La démence proprement dite est souvent consécutive à un ictus apoplectique qui provoque de graves déficits. Elle peut aussi débuter par des états dépressifs ou confusionnels. Elle prend parfois la forme d'une démence lacunaire, le malade ayant conscience de ses troubles intellectuels et affectifs. Le plus souvent la détérioration psychique y est analogue à celle de la démence sénile, avec laquelle on l'a longtemps confondue. Les troubles de la mémoire sont importants : amnésie, dysmnésie, erreurs grossières dont parfois le sujet prend conscience. Les possibilités d'attention diminuent. Les associations d'idées sont pauvres, l'imagination stérile, la vie mentale très réduite et d'une grande monotonie. Un trait frappant c'est l'incontinence émotionnelle : le malade rit et pleure spasmodiquement. Son affaiblissement intellectuel est, si on se fie aux tests, moins profond qu'on ne pourrait penser : son intelligence est obnubilée et indisponible plutôt que détruite.

Quand il se produit des lésions subbulbaires bilatérales, on parle de *syndrome* pseudo-bulbaire : il se caractérise par de l'hypertension, des troubles de la phonation et de la déglutition ; le sujet rit et pleure spasmodiquement ; il fait entendre d'étranges bruits qui ressemblent à des aboiements ou des hennissements plutôt qu'à des rires. Il marche à tout petits pas et dans les cas d'astasie où la station assise lui est impossible, il est obligé de piétiner sur place. Il perd le contrôle de ses sphincters.

Les *démences atrophiques préséniles*, c'est-à-dire les maladies de

Pick et d'Alzheimer, sont des sortes de démences séniles précoces provenant de troubles bulbaires.

Il faut ajouter que certains troubles organiques qui peuvent se rencontrer en dehors de la sénescence se produisent aussi chez les vieillards. Il y a des cas de paralysie générale due à la syphilis qui se déclarent après 60 ans : comme dans les autres âges, les malades font souvent des délires de grandeur. Des intoxications cérébrales, des œdèmes, des tumeurs du cerveau peuvent entraîner des délires et des hallucinations : parfois la guérison est possible. Certaines maladies mentales dépendent non du cerveau mais d'autres organes, en particulier du système nerveux et des glandes endocrines.

Les névroses sont souvent soignées avec succès par des traitements inspirés de la psychanalyse. Les gens âgés s'y prêtent volontiers car ils aiment se replonger dans leur passé. Ils opposent moins de résistance au souvenir que les plus jeunes. Même des faits pénibles, ils les admettent plus facilement : la réalité que jusqu'alors on avait fuie, on l'accepte. Seulement ils tirent plus lentement bénéfice de cette prise de conscience, du fait même qu'elle se réalise sans conflit. Beaucoup de troubles sont efficacement traités par une médication chimique.

On pense aujourd'hui que la plupart d'entre eux pourraient être évités si la condition sociale des vieillards était moins misérable. Bastide[19] écrit : « On peut se demander si la sénilité est une conséquence de la sénescence, si elle ne serait pas plutôt un produit artificiel de la société qui rejette les vieillards. » Il cite le docteur Repond : « On est même fondé à se demander si le vieux concept de démence sénile, résultat prétendu de troubles cérébraux, n'est pas à réviser complètement — et si ces pseudo-démences ne sont pas le résultat de facteurs psychosociologiques, aggravés rapidement par des placements dans des institutions inadéquatement équipées et dirigées, comme aussi par des internements dans des hôpitaux psychiatriques où ces malades sont livrés à eux-mêmes, privés des stimulants psychologiques nécessaires, sevrés de tout intérêt vital et n'ont plus qu'à attendre une fin qu'on s'accorde à souhaiter rapide. Nous irons même jusqu'à prétendre que le tableau clinique des démences séniles est peut-être un artefact, dû le plus souvent à la carence des soins et des efforts de prévention et de réhabilitation. »

1. *Nouveaux Mémoires intérieurs.*

2. Cité par Tournoux, *Pétain et de Gaulle.* Le fait est rapporté aussi par Jules Roy. « Si les Français savaient ! » disait Bonhomme.

3. Baudelaire, jeune encore, lui-même atteint de *spleen*, a bien vu le rapport de l'incuriosité et de l'ennui.

« Rien n'égale en longueur les boiteuses journées
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
L'ennui, fruit de la morne incuriosité,
Prend les proportions de l'immortalité. »

4. *What then ?* (« Et alors ? »)

5. Paul Courbon, *Journal de psychologie*, 1921.

6. Sartre, *L'Être et le Néant.*

7. Chez Freud elle s'explique par un retour au stade anal. Mais cette idée de « retour » m'apparaît comme très obscure et l'explication de l'avarice par l'érotisme anal, insuffisante.

8. Sartre, *L'Être et le Néant.*

9. On en a vu un exemple chez Pétain.

10. Ainsi Mme de Grignan avec Mme de Sévigné.

11. Il travaillait sans beaucoup de conviction à un long roman, commencé depuis des années et qu'il n'acheva pas.

12. C'est la thèse que soutint en 1860 Jacob Grimm dans un célèbre discours que j'ai cité.

13. Churchill aussi disait que la vieillesse était une expérience étonnante : mais il le disait dans le désarroi.

14. Michelet, *Histoire de la Révolution française.*

15. Je rappelle qu'aux U.S.A., sur 100 000 sujets d'un même groupe d'âge, le nombre des malades mentaux est 2,3 au-dessous de 15 ans, 76,3 entre 25 et 34, 93 entre 35 et 54 ans, 236,1 chez les vieillards.

16. Ey, *Manuel de psychiatrie.*

17. Manifeste, on l'a vu, dans leurs interprétations du Rorschach.

18. À ne pas confondre avec les fugues où le vieillard s'en va intentionnellement de chez lui et erre, sans perdre le sens de l'espace et du temps.

19. *Sociologie des maladies mentales.*

Chapitre VIII

Quelques exemples de vieillesses

Quand le vieillard n'est pas victime de conditions économiques et physiologiques qui le réduisent à l'état de sous-homme, il demeure à travers les altérations de la sénescence cet individu qu'il a été : son dernier âge dépend en grande partie de sa maturité. L'attitude ouverte de Voltaire lui a valu, malgré de cruelles infirmités, une belle vieillesse, alors que Chateaubriand s'est ménagé une fin lugubre. Tous deux martyrisés dans leur chair, Swift le misanthrope et Whitman, amoureux de la vie, réagirent de manières très différentes : les fureurs du premier aggravèrent ses maux, l'optimisme du second l'aida à surmonter ses épreuves. Cependant il n'y a pas, loin de là, de justice immanente. La maladie, le contexte social peuvent ruiner la fin d'une existence active et généreuse. Les options antérieures et les accidents présents interfèrent pour donner à chaque vieillesse son visage. Nous nous en rendrons compte en examinant quelques cas individuels.

*

Il est très rare, mais il arrive, que la vieillesse soit considérée comme le couronnement d'une existence. Ce fut le cas, on l'a vu, de Cornaro, de Fontenelle, qui l'avaient préparée pendant toute leur vie prudente et mesurée. C'est avec plus d'éclat le cas de Victor Hugo qui jeune encore avait accordé aux vieillards une place d'honneur dans son œuvre. Son exemple donnerait à penser que, consciemment ou non, on se prépare au début de la vie une certaine vieillesse ; des hasards, en particulier des accidents biologiques, peuvent la

dénaturer : mais, pour ce qui dépend de l'individu, il l'a définie par sa manière de vivre. On a vu que la haine des hommes qui a inspiré à Swift la sinistre évocation des Struldbruggs l'a amené à devenir lui-même dans ses dernières années une sorte de Struldbrugg. Dans Booz, Eviradnus, Jean Valjean, Hugo a dessiné la figure du patriarche qu'il rêvait de devenir : il l'est devenu.

On sait qu'il avait écrit à 14 ans : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » En fait, c'est à la gloire de Napoléon qu'il rêvait. La préface de *Marion Delorme* le confirme, où il écrit : « Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne ? » Poète, voyant, prophète, il voulait être le pape de l'univers spirituel et il attendait de l'âge qu'il lui conférât ce pouvoir : il se conduisit de manière que cet espoir ne fût pas démenti. Lamartine en 1848 se condamna à une affreuse vieillesse. Hugo sauva la sienne quand en 1852 il partit pour l'exil. Il devint le glorieux symbole qu'il avait rêvé d'être.

On a vu que dans son grand âge sa vie sexuelle est demeurée active ; jusqu'en 1878, sa santé fut excellente. En 1873, Goncourt se sentait gêné de le voir tête nue, plein de vie débordante, auprès de son fils François-Victor, livide sur sa chaise longue. Il était fier de pouvoir encore grimper les escaliers quatre à quatre et semblait se croire invulnérable : « Le vieux bonhomme est plus jeune et plus charmant que jamais », notait Flaubert en 1877. Il restait gai et enjoué. Ses « petits yeux bridés jetaient autour de lui comme un feu d'artifice de gaieté », dit un familier de ses dernières années. Sa puissance de travail ne diminuait pas. Il lui semblait parfois que l'inspiration lui faisait défaut, qu'il ne lui restait plus que du métier. En 1869 il a écrit dans des vers secrets :

« On passe en vieillissant du trépied au pupitre…
Adieu l'élan superbe et l'essor factieux…
C'est fini, l'on devient bourgeois de l'Hélicon.
On loue au bord du gouffre un cottage à balcon. »

Cependant, le 7 janvier de cette même année, il écrit dans une lettre : « Oh ! je sais bien que je ne vieillis pas et que je grandis au contraire ; et c'est à cela que je sens l'approche de la mort. Quelle preuve de l'âme ! Mon corps décline, ma pensée croît ; dans ma

vieillesse il y a une éclosion. » Il avait publié en 1866 *Les Travailleurs de la mer*, qui avaient eu un immense succès. Il travaillait à *L'Homme qui rit*. Fait tout à fait exceptionnel : l'âge n'avait pas tari son imagination romanesque. Il se remit au théâtre avec *Torquemada*. La guerre éclata. Il se rendit à Bruxelles et demanda un passeport pour Paris : il voulait s'engager comme garde national, disait-il. Ses papiers secrets ont montré qu'il avait des ambitions plus hautes : il s'attendait à ce que la République lui offrît les pleins pouvoirs puisque, du fond de son exil, il avait été l'âme de l'opposition. Il était décidé à accepter et à se retirer, aussitôt la France sauvée. Quand il arriva à Paris, le gouvernement provisoire était déjà constitué sans qu'on ait fait appel à lui. Cependant une foule immense l'attendait à la gare et l'acclama. D'un balcon, puis de sa calèche, il dut par quatre fois la haranguer : « Vous me payez en une heure de vingt ans d'exil », dit-il. Il reçut d'innombrables visites. Déçu d'avoir été laissé à l'écart par les républicains, il essayait néanmoins d'agir. Il écrivit un *Appel aux Allemands* qui ne fut pas entendu et un *Appel aux Parisiens* : « Tous au feu, citoyens ! » On lisait *Les Châtiments* dans les théâtres et les recettes servirent à acheter trois canons. Élu député de Paris, il refusa d'aider les amis de la Commune à renverser le gouvernement provisoire : face à l'ennemi, il jugeait l'aventure trop dangereuse. Mais l'Assemblée nationale ne lui inspirait que du dégoût. Il nota : « J'irai à Bordeaux avec la pensée d'en remporter l'exil. » Il présida la gauche de l'Assemblée. Il refusa de signer le « traité hideux » proposé par Thiers. Il défendit Garibaldi dont on voulait annuler l'élection ; on l'empêcha de parler : il donna sa démission.

Il avait perdu sa femme en 1868. À Bordeaux, son fils Charles mourut d'apoplexie et il ramena son cercueil à Paris, puis il partit régler sa succession à Bruxelles. Les violences de la Commune le choquaient, mais dans un poème, *Pas de représailles*, il conjurait le gouvernement de Versailles de ne pas sévir. Les fusillades l'indignèrent : 6 000 prisonniers furent massacrés, contre 64 otages. Il annonça qu'il donnerait asile aux proscrits. Le gouvernement belge l'expulsa. Il se rendit en Luxembourg. De là il continua à protester contre les représailles. Il écrivait *L'Année terrible*, *Quatre-vingt-treize*, des poèmes pour une nouvelle *Légende des siècles*. Rentré à Paris, il y fut assez mal accueilli. Il obtint de Thiers que Rochefort ne fût pas

proscrit. Il fut battu aux élections de janvier 1872 : on lui en voulait de ses plaidoyers pour les communards. Il repartit pour Guernesey. Il continua à travailler aux œuvres ébauchées et commença le *Théâtre en liberté*. Il écrivit aussi des poèmes qui parurent dans *Les Quatre Vents de l'esprit*, *Toute la lyre*, *Dernière gerbe*. Il revint à Paris en 1873 ; il perdit en décembre son fils François-Victor. Il écrivait des poèmes qui comptent parmi ses plus beaux. Ce qui distingue ces dernières créations, c'est un mélange d'audace inventive et de ronronnement. Il joue avec les mots et les images plus librement qu'il ne l'a jamais fait, aucune outrance ne l'effraie : c'est un aventurier. Cependant la virtuosité des rythmes, des envolées, des retombées a quelque chose de mécanique. C'est une poésie d'une surprenante jeunesse et marquée pourtant par l'âge.

Hugo aimait lire ses dernières œuvres à ses amis. « Messieurs, leur dit-il un soir, j'ai 74 ans et je commence ma carrière. » Il lut *Le Soufflet du père*. Il recevait de nombreux amis politiques qui souhaitaient le voir rentrer dans la vie publique. Il fut élu sénateur. Il demanda qu'on votât l'amnistie pour les communards : il n'obtint que dix voix. Il prononça un discours contre la dissolution de la Chambre voulue par Mac-Mahon : la gauche l'acclama ; la dissolution fut votée par 149 voix contre 130 ; mais aux élections les républicains obtinrent 326 sièges contre 200 et Mac-Mahon démissionna. C'était pour Hugo une incontestable victoire.

En 1877, il publia *L'Art d'être grand-père*, monument élevé à l'enfance et aussi à soi-même. Il avait été pour ses fils et pour sa fille Adèle — qu'on venait d'interner — un père tyrannique. Mais il avait un amour sincère pour ses petits-enfants : il s'occupait beaucoup d'eux, se désolait d'en être séparé, leur écrivait de longues lettres. Il aimait les antithèses ; il exploite à cœur joie le spectaculaire contraste entre ses deux visages : celui du terrible géant qui fait trembler les grands de ce monde et celui de l'aïeul débonnaire :

« Je suis, dans notre temps de chocs et de fureurs,
Belluaire, et j'ai fait la guerre aux empereurs…
[J'ai] été quarante ans fier, indompté, triomphant ;
Et me voilà vaincu par un petit enfant. »

Ou encore : « Le tonnerre chez lui doit être bon enfant. »

À d'autres moments, il prétend oublier délibérément grandeur et gloire :

« … Triste, infini dans la paternité
Je ne suis rien qu'un bon vieux sourire entêté
Ces chers petits ! Je suis le grand-père sans mesure… »

Tant de complaisance prête à sourire ; mais le fait est qu'il pouvait être fier de sa vie. On peut penser aussi que pour réaliser sa vieillesse — qui pour lui comme pour tout le monde demeurait un irréalisable — il s'aidait de fantasmes : il en possédait tout un arsenal. Eviradnus était déjà le vieux guerrier devant qui tremblent les empereurs. Hugo en invente de nouveaux : « J'ai l'ankylose altière et lourde du rocher. »

La déchéance physique qui rend le vieillard plus esclave de son corps que jamais, il la change en une minéralisation qui le délivrerait de l'organique.

Mais surtout il se voit comme un personnage sacré, « prêtre de droit ». Il écrit dans *L'Épée* :

« Étant l'Ancien du peuple, il est prêtre de droit.
C'est l'usage en nos monts. Nul front qui ne se baisse
Devant ce sacerdoce auguste, la vieillesse. »

On l'a vu déjà : la vieillesse comme la beauté rapproche du ciel. Mais le fond de sa pensée est plus radical encore : le vieillard, c'est Dieu même. Quand la petite Jeanne parle : « Dieu, le bon vieux grand-père, écoute émerveillé. »

Si Dieu est le bon vieux grand-père, celui-ci est semblable à Dieu. Le monde qu'a créé Dieu évoque à s'y méprendre celui que Hugo a créé dans son œuvre ; il parle des deux ensemble quand il écrit :

« Moi je n'exige pas que Dieu toujours s'observe
Il faut bien tolérer quelques excès de verve
Chez un si grand poète… »

Les antithèses de la nature sont identifiées à celles de Hugo dans

ses vers. Dieu est un grand poète ; le vieux poète est Dieu. Dans un autre poème daté de 1870, il écrit :

« Mon vers sanglant, fumant, amer
… Est le vomissement de Dieu sur votre honte. »

En 1877, il écrivit encore *L'Histoire d'un crime*, mais en 1878, après son attaque, il dut s'arrêter ; les recueils que firent paraître ses disciples contenaient des vers déjà anciens. À partir de cette année-là, « il y eut comme une marche descendue dans la santé puis dans l'esprit du beau vieillard », a noté Mme Alphonse Daudet.

Sa famille l'avait, tout de suite après le 28 juin, amené à Guernesey et un témoin rapporte que « dans le salon rouge, le soir, il avait des moments d'abattement mortel ; il posait son front sur ses mains appuyées sur le manteau de la cheminée et, incliné mais debout, il restait longtemps immobile ». Torturée par la jalousie, Juliette le torturait, au point qu'un soir d'août il en pleura. Il avait toujours été économe, en même temps que très généreux. Peu à peu il devint avare. Fasciné par les sommes, alors énormes, qu'il gagnait, il se faisait prier pour accorder à Juliette les modestes subsides dont elle avait besoin. Cependant il connaissait encore de grands bonheurs. Son 79e anniversaire fut célébré comme une fête nationale : 600 000 personnes défilèrent sous ses fenêtres, on lui avait dressé un arc de triomphe. L'avenue d'Eylau fut peu après baptisée avenue Victor-Hugo et il y eut un nouveau défilé en son honneur le 14 juillet. Même la bourgeoisie s'était ralliée à lui : on avait fini par amnistier les communards. Quelques jours après son anniversaire, quand il arriva au Sénat, toute l'Assemblée se leva et l'applaudit. Il accueillait ces hommages avec des larmes de bonheur. Il n'était pas comme Andersen tourmenté par des rancœurs d'enfance, ni déchiré comme Tolstoï par d'insurmontables contradictions, mais en plein accord avec lui-même. Cette apothéose, cette rencontre d'une vieillesse puissante avec la gloire, il l'avait voulue dès le départ ; toute sa vie avait été orientée vers elle : elle le comblait sans réserve.

Il vit mourir Juliette ; il en fut profondément touché et se mit à souhaiter sa propre mort : « Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure ? »

Et aussi : « Ma vie a tant de deuils qu'elle n'a plus de fêtes. »

Il était physiquement affaibli et diminué. Devenu à moitié sourd, silencieux, le regard apeuré, il ne travaillait plus du tout. Il se levait à midi et il ne menait plus guère qu'une vie végétative. Camille Saint-Saëns écrit : « Hélas ! rien n'arrête le temps et cette belle intelligence commence à donner des signes d'égarement. » Cependant il envisageait sa fin avec tranquillité. Son petit-fils rapporte : « Il nous parlait de la fin qu'il sentait venir avec une si placide sérénité qu'il ne nous donna jamais l'affreuse vision de la mort. »

Il était rassasié de gloire : « Il est temps que je désemplisse le monde », dit-il un jour. Il croyait à l'immortalité. Il avait écrit dès 1860 : « Je crois en Dieu, je crois à l'âme. » Mourir, c'était rencontrer Dieu, c'est-à-dire un autre soi-même, et il envisageait avec une joyeuse curiosité ce tête-à-tête. Il dit à une amie : « Je suis vieux, je vais mourir. Je verrai Dieu. Voir Dieu ! lui parler ! Quelle grande chose ! Que lui dirai-je ? J'y pense souvent. Je m'y prépare. » Il ne se demandait pas ce que Dieu lui dirait. Il mourut à 83 ans sans accepter de recevoir un prêtre.

*

C'est une grande chance pour un homme âgé de pouvoir demeurer jusqu'à sa mort engagé dans ses entreprises. Mais il arrive qu'avec l'âge on y accorde moins de prix et qu'on en tire donc moins de joie. Je citerai deux exemples d'hommes qui gardèrent jusqu'au bout leur pouvoir créateur et moururent cependant désenchantés : Michel-Ange et Verdi.

Michel-Ange était pour ainsi dire malade de naissance. Avec l'âge et les soucis, sa santé acheva de se détériorer. Sa vieillesse fut un combat incessant à la fois contre les hommes et contre un corps que les tracasseries épuisaient. Quand Paul III fut nommé pape, il travaillait depuis trente ans au tombeau de Jules II dont le projet était grandiose : un immense mausolée pour lequel il avait exécuté ou ébauché dix statues, mais la mauvaise volonté de Jules II lui-même et de ses descendants ne lui avait pas permis de l'achever. Paul III exigea qu'il se consacrât à peindre sur le mur de la Sixtine le Jugement dernier. Il dut céder. Il dormait et mangeait peu, il avait des étourdissements : en 1540 ou 1541, il tomba d'un échafaudage et se blessa grièvement à la jambe. Il avait 65 ans. Quand le *Jugement*

fut inauguré, le 25 décembre 1541, il valut au peintre une gloire immense, mais aussi on lui reprocha violemment son obscénité. Le pape Paul III exigea ensuite qu'il peignît les fresques de la chapelle Pauline ; il se plaignait de l'excessive fatigue qu'entraînait pour lui leur exécution : la fresque ne convient pas à la vieillesse, disait-il. Il avait de gros ennuis d'argent : les héritiers de Jules II l'accusaient d'avoir dépensé une fortune, en travaillant au mausolée, et en réclamaient le remboursement. Le pape lui disait de ne pas s'en préoccuper et de se consacrer tout entier à sa peinture. « Mais on peint avec la tête et pas avec les mains, répondit Michel-Ange… Qui n'a pas ses pensées à soi se déshonore, c'est pourquoi je ne fais rien de bon, tant que j'ai ces préoccupations. » Il se sentait vieux, malade, il avait peur de la mort. Mais il était soutenu dans sa vie difficile par de solides amitiés. J'ai parlé déjà de Cavalieri qu'il avait connu à 57 ans, qu'il aima d'amour — platonique ou non, on ne sait — et qui lui fut passionnément dévoué jusqu'à son dernier soupir. Il avait une grande affection pour son élève Urbino qui travaillait avec lui aux fresques de la chapelle Pauline et qui était pour lui un sûr bâton de vieillesse. Il avait beaucoup d'autres disciples et amis. Mais surtout il était intellectuellement très lié avec Vittoria Colonna, qu'il connut quand il avait 63 ans et elle 46. Elle était laide et il la considérait comme un « grand ami ». Il estimait ses jugements sur l'art. Dans leurs conversations, dans leurs lettres, ils s'entretenaient d'un sujet qui leur tenait à cœur à tous les deux : la réforme de l'Église. Il fut profondément peiné quand elle mourut : « Elle m'aimait beaucoup, et je n'avais pas moins d'affection pour elle. »

En 1544, il tomba si gravement malade qu'on le crut en danger de mort : il remercia son médecin Riccio de l'avoir « arraché au trépas ». En 1545, il dut définitivement renoncer à réaliser le mausolée de Jules II tel qu'il l'avait rêvé : on le relégua dans un coin de Saint-Pierre-aux-Liens où seule la statue de Moïse porte la marque de son génie. Tout en continuant les fresques commandées par le pape, il s'occupa des fortifications de Rome, il travailla à la construction du palais Farnèse, il fit des plans de la place et des palais du Capitole. Il sculpta en 1548 le buste de Brutus. Quand en 1549 la chapelle Pauline fut achevée, il cessa de peindre. Il se consacra à la sculpture et à l'architecture.

Nommé en 1547 architecte de la Fabrique de Saint-Pierre, il

n'accepta cette charge qu'à son corps défendant et il fut en butte aux persécutions de la secte de Sangallo qui le détestait : en diverses circonstances, le pape avait préféré les plans de Michel-Ange à ceux de Sangallo. Celui-ci mourut en 1546, mais ses amis restaient fidèles à son souvenir. Ils avaient défiguré l'œuvre que Bramante avait laissée inachevée ; Michel-Ange, qui avait exigé les pleins pouvoirs, commença par détruire tout ce qui trahissait le projet original : on l'accusa de tyrannie, de mégalomanie. Pour imposer ses idées, il passait ses journées sur le chantier. Sa santé lui donnait toujours de graves soucis : « Au sujet de mon mal de ne pouvoir uriner, j'en ai été très malade ; j'ai rugi nuit et jour sans me reposer jamais et d'après l'avis des médecins, j'ai le mal de pierre. » Il fut de nouveau en danger de mort.

En 1555, après vingt-cinq ans de travail en commun et d'intime amitié, il perdit Urbino. Alors il ne désira plus que mourir. Toute sa vie il avait été obsédé par l'idée de la mort. Tout jeune encore, dans ses lettres et ses poèmes, il parlait de sa « mort prochaine », il se plaignait d'être « non seulement vieux mais déjà au nombre des morts ». Il a décrit dans ses poèmes la manière dont il sentait sa peau se dessécher et se racornir. En vieillissant, il essaya de vaincre son angoisse et de considérer la mort comme une délivrance qui ouvre à l'âme les portes du paradis. Quand Urbino lui fut enlevé, alors du fond du cœur il se mit à la souhaiter. Il se trouvait privé non seulement d'un ami qui lui était cher mais d'un appui que l'âge lui rendait indispensable. Il écrivit à un ami : « Alors que vivant il était ma vie, en mourant il m'a enseigné à mourir, non pas avec le regret mais avec le désir de la mort. » Et dans un sonnet :

« … Sa mort
M'attire et me fait me hâter vers une autre route
Pour aller là où il m'attend et vivre avec lui. »

À la même époque il écrit à Vasari : « Je n'ai plus de goût à rien, sinon à mourir. » Il se décrit :

« Pauvre, vieux, et obligé de servir autrui
Je suis un homme fini si je ne meurs bientôt. »

Il vécut encore huit ans et la fin de sa vie fut très sombre. Il souffrait de se sentir vieux, faible, malade. « Je suis trahi par la fuite de mes jours et par mon miroir », écrit-il. L'âge l'empêche de contrôler les travaux de Saint-Pierre d'aussi près qu'il le faudrait, écrit-il à Vasari. Et comme les ouvriers inventent sans cesse de nouveaux prétextes pour ne pas les achever, « si on pouvait mourir de honte et de douleur, je ne serais plus vivant », écrit-il. En 1558, dans une lettre à Ammannati, il se plaint de sa vieillesse, de sa mauvaise vue : « Je suis vieux, aveugle et sourd, en désaccord avec mes mains et avec ma personne. » Il entendait mal, il avait des bourdonnements dans les oreilles.

Mais surtout, ce qui attrista son dernier âge, ce fut son changement d'attitude envers son art. Il avait toujours été extrêmement pieux et il pensait que la seule justification de l'art était de servir Dieu : mais il pensait aussi qu'en peignant et sculptant avec amour, il le servait en effet. Selon lui, c'était Dieu lui-même qui guidait la main d'un artiste de bonne volonté ; c'était lui rendre hommage que d'imiter, par des statues ou des peintures, les beautés de la création. Cette conviction qui l'avait soutenu pendant toute sa vie vacilla vers la fin. Déjà en 1538, entendant dire que la noblesse portugaise n'accordait aucune valeur à la peinture, il répondit : « Ils ont raison. » En 1554, un de ses sonnets atteste qu'il ne voyait plus dans l'art qu'une occupation frivole, qui l'avait détourné du souci de son salut :

« Ainsi maintenant, de cette folle passion
Qui m'a fait prendre l'art pour idole et monarque,
J'ai appris de quel poids d'erreur elle était lourde
Et quelle source de malheur est pour l'homme son désir. »

Dans un autre il écrit :

« Les frivolités du monde m'ont ôté
Le temps qui m'était donné pour contempler Dieu. »

Envoyant ces sonnets à Vasari, il lui écrit : « Quand vous aurez 80 ans vous comprendrez ce que j'éprouve. »

Il appelait ses statues « mes pantins ». Il pensait qu'il avait eu tort

de se consacrer à l'art au lieu de se donner tout entier à Dieu. Il s'était trompé en croyant accomplir une mission divine : il n'avait fait que compromettre son salut. Ce désenchantement s'explique par l'intensité accrue de ses sentiments religieux, par l'imminence de la mort à laquelle il se préparait avec crainte, et aussi par tous les tracas qu'il avait à subir et par sa grande fatigue.

Cependant il continua à travailler. Il fit de beaux projets pour la Porta Pia. La construction de Saint-Pierre avançait ; mais il ne réussit pas à faire triompher sa conception d'ensemble ni son projet de façade. Seule la coupole fut conforme à ses rêves. Torturé par la goutte, la nuit il ne réussissait pas à dormir. Il rôdait dans son atelier et sculptait, attaquant le marbre au ciseau avec une vigueur de jeune homme. Il sculpta sa plus belle Pietà. Parfois la nuit, pour se distraire de ses douleurs, il se promenait à cheval dans les rues désertes de Rome. Il se sentait intellectuellement affaibli. Il écrivit à Vasari : « La mémoire et le cerveau sont partis pour m'attendre ailleurs. » Dans ses poèmes, l'idée de la mort revenait constamment. En 1561, à 86 ans, il eut une syncope : il resta longtemps abattu et un peu bizarre. Cependant son énergie demeurait indomptable. En 1563, son principal collaborateur, nommé par lui chef des travaux de Saint-Pierre, fut poignardé par ses ennemis et ils firent jeter en prison en l'accusant de vol un de ses meilleurs aides, Gaeta. Il intervint auprès du pape qui fit relâcher Gaeta. Il le nomma chef des travaux. Le conseil d'administration lui substitua un certain Nanni qui voulut se conduire en maître. Michel-Ange lui tint tête et obtint que Gaeta eût la place. Il avait 88 ans. Peu après, ayant pris froid au cours d'une de ses randonnées nocturnes, il mourut, perclus de douleurs, sans voir achevée la coupole de Saint-Pierre.

Le paradoxe de sa vieillesse, c'est que convaincu que « l'art et la mort ne vont pas bien ensemble » — idée qu'il exprime souvent dans ses sonnets —, désireux de se consacrer à son salut, à la prière, à Dieu, se plaignant sans cesse de la fatigue, des tracas, des erreurs spirituelles dont il a payé les « choses divines » qu'il a faites, il n'en a pas moins continué jusqu'à la fin à créer, à se battre pour l'œuvre qu'il édifiait ; ses lettres, ses poèmes sont sombres, désabusés : et c'est pourtant à ce moment qu'avec la coupole de Saint-Pierre, avec la Pietà Rondanini il atteint les plus hauts sommets.

Malgré sa magnifique santé, Verdi n'accepta pas de bon cœur la vieillesse. Il avait 68 ans quand on inaugura en grande pompe sa statue à la Scala de Milan : il en éprouva un vif déplaisir : « Cela signifie que je suis vieux (c'est vrai hélas !), que je suis un vétéran bon pour les Invalides… J'ai déploré cette cérémonie et je la déplore. » Peu de temps auparavant, il avait refait et beaucoup amélioré une de ses anciennes œuvres, *Simon Boccanegra*, qui avait été représentée avec un grand succès. Il se mit à retravailler *Don Carlos* dont, à 71 ans, il dirigea lui-même les répétitions et qui reçut un accueil chaleureux ; il n'en tira aucune joie : « Pauvres artistes que beaucoup de gens ont la… disons bonté d'envier, esclaves d'un public la plupart du temps ignorant (c'est un moindre mal), capricieux et injuste. » Célèbre dans le monde entier, il était en Italie une sorte de monument national : chaque fois qu'il se montrait au théâtre, à un concert ou même dans la rue, il suscitait des ovations. Mais il éprouvait intensément ce désenchantement qui est commun à beaucoup de créateurs dans leur dernier âge. Son ami Boito lui ayant remis le livret d'*Otello*, le directeur de la Scala, Faccio, le pressait d'en composer la musique. Il lui répondit : « Donc, selon vous, dois-je vraiment terminer cet *Otello* ? Mais pour qui ? pour qui ? pour moi, cela m'est indifférent ! Pour le public, encore plus. » Il vivait beaucoup à la campagne, avec sa femme qu'il aimait, s'occupant de ses terres et de ses fermes : il y fit construire un hôpital. Il voyageait, il visitait des expositions ; il menait une existence en apparence agréable. Mais une grande tristesse l'habitait : « La vie naît, disparaît, la plupart du temps inutilement ; on arrive à l'âge des maladies et des infirmités et puis… *Amen*. » Il disait souvent avec scandale : « Travailler tant et devoir mourir ! » Il perdit Carcano, un de ses meilleurs amis : « Arrivés à notre âge, chaque jour un vide nouveau se creuse autour de nous ! » écrivit-il dans une lettre. Et dans une autre, le jour de ses 72 ans : « Aujourd'hui, c'est le jour terrible : j'ai 72 ans. Comme ils ont passé vite, malgré tous ces événements tristes ou gais, malgré tous ces surmenages, toutes ces fatigues. À notre âge, on sent comme un besoin de s'appuyer sur quelqu'un. Il y a quelques années, il me semblait pouvoir me suffire à moi-même, n'avoir besoin de personne. Présomptueux ! Je commence à comprendre que je suis… très vieux. » Il se plaignait de plus en plus souvent d'être

physiquement et mentalement fatigué et il s'irritait contre la nature qui lui ôtait ses forces. Il perdit une autre de ses plus chères amies.

Cependant pendant les années 1884-1885 — à 72 et 73 ans — il travailla très assidûment à *Otello*. Il était épuisé, mais satisfait de son œuvre, quand il remit la partition à Faccio. Il fit lui-même répéter son opéra. Des célébrités vinrent de toutes les parties du monde assister à la première représentation. On l'acclama et dans toute l'Italie *Otello* remporta un succès triomphal. Cependant l'œuvre déconcerta par sa nouveauté.

En 1888, pour le cinquantième anniversaire de sa première œuvre, on célébra son jubilé ; les cérémonies, le flot de dépêches signées des noms les plus illustres, tous ces témoignages de son immense gloire, il les accueillit avec morosité : ce n'était à ses yeux qu'une agitation vaine. Il voulut en contrepartie faire quelque chose qu'il jugeât utile et fonda une maison de repos pour musiciens : il consacra beaucoup de temps à cette entreprise.

Il avait toujours voulu écrire un opéra-bouffe. En 1889 il commença *Falstaff*. Mais il y travailla peu. Il perdit les meilleurs amis qui lui restaient, Prioli et Muzio. Faccio devint gâteux. Ces morts lui « ont fait perdre l'équilibre », dit-il pendant l'hiver 1890. Il était trop accablé pour pouvoir composer. Cependant, en 1893, l'opéra était achevé et en janvier il en dirigea les répétitions, pendant six à huit heures par jour. Il avait alors 80 ans et son équilibre physique et moral faisait l'étonnement des médecins. Lombroso écrivit : « L'anomalie est si grande, si extraordinaire qu'elle peut brouiller les idées de ceux qui ont fait des recherches à ce sujet. » Corrado Ricci le décrit avec admiration : « Un nuage de cheveux blancs rejoint sa barbe, formant une auréole. Grand, droit, svelte, lorsqu'il marche on se retourne ; vif dans sa façon de parler et de se rappeler les noms, les dates ; lucide quand il expose ses idées sur l'Art. »

Falstaff remporta un triomphe. À Milan, à Rome, on fit des ovations à l'auteur. À Paris aussi son succès fut immense. Mais sa santé déclinait ; de temps en temps il avait une petite attaque. Il composait des morceaux de musique religieuse, mais supportait mal son état. « Je suis vieux, très vieux, je me fatigue vite. » « Sans être très malade, j'ai mille tracas. Mes jambes me portent à peine et je ne marche presque plus. Ma vue baisse, je ne puis lire longtemps. En somme, mille infirmités. » La mort de sa femme lui porta un grand

coup : « Je suis seul. Triste, triste, triste. »

Il fit exécuter à Paris, puis à Turin, ses *Pezzi sacri* qui furent très bien accueillis. Mais cela ne dissipa pas sa mélancolie. En 1901, il écrit : « Bien que les médecins me disent que je ne suis pas malade, je sens que tout me fatigue. Je ne peux plus lire, je ne peux plus écrire. Je vois peu, ressens encore moins, et surtout mes jambes ne me soutiennent plus. Je ne vis pas, je végète… Je n'ai plus rien à faire en ce monde. » Il le quitta peu après, terrassé par une hémiplégie.

*

Il arrive que, prolongeant sans discontinuité la vie d'adulte, la vieillesse soit pour ainsi dire passée sous silence. Il faut pour cela qu'elle se déroule dans des circonstances favorables. Et aussi que sa vie antérieure fournisse au vieillard un ensemble d'intérêts intellectuels et affectifs qui résistent au poids des ans. Un bon exemple c'est celui de Lou Andreas-Salomé, cette femme remarquable qui fut aimée de Nietzsche, de Rilke, de beaucoup d'autres, et qui devint à 50 ans la disciple et l'amie de Freud. Dès sa jeunesse, elle avait conquis son indépendance ; elle avait beaucoup travaillé, écrivant des romans médiocres, qu'elle ne surestimait pas mais qui avaient remporté de grands succès. Curieuse, active, volontaire, elle aimait passionnément la vie et quand — à 35 ans seulement — elle eut découvert la sexualité, elle lui accorda une énorme place dans son existence, ainsi que dans sa conception du monde. Dans son ouvrage *Die Erotik*, elle étudia les rapports du sexe et de l'art. En 1911, elle découvrit Freud qui lui apportait la confirmation scientifique de ses intuitions : elle se voua à la psychanalyse. À 60 ans passés, elle adopta la profession de psychothérapeute et elle obtint d'excellents résultats qui la remplissaient de joie. Elle écrivait un peu, surtout sur des sujets psychanalytiques. Son mari — qui comptait peu pour elle — mourut en 1920 et elle eut pendant quelques années de sérieuses difficultés financières. Elle vivait en Allemagne, dans une grande maison de campagne que tenait une vieille servante. Son travail, l'amitié de Freud — avec qui elle échangeait de nombreuses lettres — et d'Anna Freud remplissaient son existence. Sur un point important, elle était en désaccord avec lui. Elle avait trop aimé l'amour physique pour ne

pas voir dans la sexualité un accomplissement magnifique et exaltant de l'individu : Freud avait de l'homme et de sa vie sexuelle une vision résolument pessimiste. Ce différend ne nuisait cependant pas à leur entente. À 70 ans, elle écrivit *Ma gratitude envers Freud*, où elle rendait un hommage public au savant et à l'homme ; néanmoins elle critiquait ses idées sur le processus créateur : tout au long de sa vie c'est le sujet qui l'avait toujours le plus intéressée. Freud loua chaleureusement ce travail : « C'est une vraie synthèse qui permet d'espérer que le faisceau de nerfs, de muscles et d'artères, résultat de la transformation du corps par le scalpel analytique, pourra être reconstitué en un organisme vivant. » Elle fut fière de cet éloge. « Mes travaux psychanalytiques me rendent si heureuse que, fussé-je milliardaire, je n'y renoncerais pas », écrivait-elle.

Dans ses toutes dernières années, ce bonheur fut sévèrement menacé. Le nazisme triomphait : or elle était juive, et la terrible sœur de Nietzsche la haïssait. Elle menait une existence si discrète qu'elle ne fut pas inquiétée. Son corps flancha. Elle souffrait de diabète et elle eut un cancer au sein, qu'il fallut lui ôter. Elle ne prévint ses amis qu'au retour de l'hôpital et, ayant rembourré son corsage, elle dit en souriant : « Nietzsche avait raison, en fin de compte. Maintenant, j'ai vraiment une fausse poitrine. » Elle gardait intact son intérêt pour la vie, les idées, les gens. Elle disait se sentir unie à tout ce qui existe dans une « immense communauté de destin ». Sa générosité, son intelligence lui valaient de nombreuses amitiés. Des gens qui avaient aimé ses livres, des jeunes filles entre autres, venaient souvent la voir. Mais surtout, elle qui avait toujours fait une si grande place à ses relations masculines, elle connut encore de précieuses amitiés, platoniques mais étroites avec deux jeunes hommes. Avec König, un professeur de philosophie, elle avait de longues conversations intellectuelles. Ses relations étaient plus intimes et plus profondes avec Pfeiffer. Il lui raconta sa vie et lui demanda des conseils : elle lui devint indispensable. Elle avait une grande confiance en lui et lui fit cadeau de toute sa propriété littéraire. Elle décida d'écrire son autobiographie parce que son histoire avait, pensait-elle, un sens réconfortant et qu'il lui semblait donc utile d'en témoigner publiquement. Pendant ses derniers mois, elle souffrit d'un empoisonnement urémique. Pfeiffer venait chaque jour, ils causaient, il lui lisait des pages de ses *Mémoires* : elle avait plaisir à se retremper

dans son passé. Quelques jours avant sa mort, elle murmura d'un ton surpris : « Toute ma vie je n'ai fait que travailler. Et au fond, pourquoi ? » Ses nouveaux amis n'avaient pas réussi à remplacer ceux qu'elle avait perdus puisqu'elle dit aussi : « Si je laisse errer mes pensées, je ne trouve personne. Le mieux, après tout, c'est la mort. » Elle mourut dans son sommeil, le 5 juin 1937. Tout ne fut pas facile dans cette vieillesse. On voit par sa correspondance avec Freud que parfois elle trouvait la douleur physique « désespérante ». Mais elle n'a pas désespéré. Elle avait trop donné au monde pour qu'il ne lui fût pas rendu beaucoup.

Il ne faudrait pas croire néanmoins que par une sorte de justice immanente une vie riche et courageuse soit toujours récompensée par une « belle vieillesse ». Des maux physiques, les circonstances politiques et sociales peuvent en rendre très sombre la fin. Il en fut ainsi pour Freud. Son existence a présenté une remarquable continuité : en dépassant son passé il le conservait. Novateur hardi et grand travailleur, tout en effrayant son époque il réussit à lui imposer ses idées ; homme d'un caractère inflexible et intrépide, mari, père aimant et aimé, il aurait dû avoir une vieillesse féconde et sereine. En fait, sans réussir à le briser — en 1938 il terrorisa rien qu'en apparaissant et en les regardant les nazis qui étaient venus perquisitionner chez lui —, elle fut pour lui une accablante épreuve, à cause de l'état de sa santé, de la montée du nazisme, des craintes que lui inspirait l'avenir de la psychanalyse, de la perte de son pouvoir créateur.

En 1922, à 66 ans, souffrant de troubles cardiaques, il écrivait : « Le 13 mars de cette année, je suis brusquement entré dans la vraie vieillesse. Depuis, la pensée de la mort ne m'a pas quitté. » Ce fut l'année suivante qu'il subit au palais une première opération : il se douta qu'il s'agissait d'un cancer puisqu'il demanda à son médecin de lui procurer les moyens de mourir avec décence s'il était condamné à de longues souffrances. Il supportait avec peine celles qu'il endurait ; il écrivit alors à Lou Andreas-Salomé : « Je partage complètement votre opinion sur la détresse que nous éprouvons devant des maux physiques particulièrement douloureux ; comme vous je les trouve désespérants et, si on pouvait s'en prendre à quelqu'un

personnellement, ignobles. » Un mois plus tard, il perdit un petit-fils de quatre ans, qu'il aimait énormément[1]. Ce fut la seule fois de sa vie où on le vit pleurer : « Je crois n'avoir jamais éprouvé un tel chagrin…, écrivit-il à des amis. Je travaille contraint et forcé ; dans le fond, tout m'est devenu indifférent. » Et à d'autres il confia qu'il avait totalement perdu le goût de vivre. « C'est le secret de mon indifférence — les gens disent mon courage — à l'égard du danger que court ma propre vie. » Cette même année, le Comité qui dirigeait en Autriche les travaux psychanalytiques, et auquel il attachait une grande importance, menaça de se désagréger. « J'ai survécu au Comité qui devait me succéder, écrivit-il. Peut-être survivrai-je à l'Association internationale. Il faut espérer que la psychanalyse me survivra. Mais cela assombrit la fin de la vie. » Il déplorait sa stérilité : « Je n'ai plus d'idée neuve. Je n'ai pas écrit une ligne. »

Il était péniblement conscient de la menace qui pesait sur lui. Il écrivait à Abraham, le 4 mai 1924 : « Soi-disant en voie de guérison, j'ai profondément empreinte en moi la conviction pessimiste de ma fin prochaine, conviction qui se nourrit des petites misères et des sensations désagréables provoquées sans cesse par ma cicatrice, une sorte de dépression sénile qui est centrée sur la distorsion entre un désir de vivre irrationnel et une résignation de bon sens. J'éprouve en outre un besoin de repos et une aversion contre le commerce des hommes. » Le 13 mai 1924, il écrit à Lou : « J'ai bien endossé toutes les terribles réalités, mais ce sont les éventualités que je supporte mal ; je ne peux pas me faire à l'idée de vivre sous une perpétuelle menace… Six heures de psychanalyse, c'est tout ce que j'ai conservé de ma capacité de travail… À combien de choses ne doit-on pas renoncer ! Et en revanche on est comblé d'honneurs pour lesquels on n'aurait pas levé le petit doigt. »

Il devenait moins sensible que jadis aux choses et aux gens, lui qui avait apporté à vivre tant de passion. Assurant Rank de son amitié, il lui écrit, à 68 ans : « Bien que je considère maintenant les choses *sub specie aeternitatis* et que je ne puisse plus m'y intéresser avec la même passion qu'autrefois, un changement qui affecterait nos relations ne saurait me laisser indifférent. » À Lou, 10 mai 1925 : « Une carapace d'insensibilité se forme lentement autour de moi ; je le constate sans m'en plaindre. C'est une évolution naturelle, une façon de commencer à devenir inorganique. C'est ce qu'on appelle, je crois,

“détachement propre au grand âge”. Cela doit être en rapport avec un tournant décisif dans la relation entre les deux pulsions dont j’ai supposé l’existence… À part cela mon existence reste encore supportable. Je crois même avoir trouvé quelque chose de fondamental pour notre travail ; mais je le garde encore pour moi pendant quelque temps. » C’est en grande partie par égard pour sa famille qu’il s’obligeait à continuer de vivre, mais il écrivait à Pfister le 11 octobre 1925 : « Je suis las comme il est normal de l’être après une existence laborieuse et je crois avoir honnêtement mérité le repos. Les éléments organiques qui si longtemps ont tenu bon ensemble tendent à se séparer. Qui voudrait les contraindre à rester assemblés plus longtemps ? »

De tous ses disciples, celui dont il estimait le plus les travaux et sur qui il comptait pour faire progresser la psychanalyse, c’était Abraham, qui mourut en décembre 1925. Freud écrit à Jones : « La confiance absolue qu’il m’inspirait me donnait — comme à nous tous — un sentiment de sécurité. Nous devons continuer à travailler et à nous soutenir mutuellement… Il faut que l’œuvre se poursuive ; comparés à elle, nous n’avons tous guère d’importance. » Il s’inquiétait des résistances que la psychanalyse rencontrait : « Le monde a conçu un certain respect pour mes travaux, mais jusqu’ici l’analyse n’a été admise que par les analystes. »

Il écrivait des essais, il commença son autobiographie. Mais il fallut lui faire une nouvelle opération d’une extrême gravité : on lui enleva un morceau du palais, un morceau de la mâchoire ; on les remplaça par une énorme prothèse qui le blessait au point qu’il était parfois obligé de l’enlever ; elle le rendait à moitié sourd, le gênait pour manger et pour parler. Il n’acceptait de soins que de sa fille Anna. En outre, il avait des troubles cardiaques : « Le nombre de mes divers troubles physiques me fait me demander combien de temps je pourrai continuer mon travail professionnel, en particulier depuis que renoncer à la douce habitude de fumer a fait baisser mes intérêts intellectuels. Tout cela jette une ombre menaçante sur le proche avenir. »

En 1926, parlant avec l’Américain Viereck, il dit : « Peut-être les dieux sont-ils cléments en nous rendant la vie plus désagréable quand nous devenons vieux. À la fin, la mort semble moins intolérable que les multiples fardeaux que nous portons. » Il ne pouvait plus

travailler : « Mon état général me détourne du travail définitivement, j'incline à le croire… » écrit-il à Jones le 20 mars 1926. Mais il conservait une confiance intacte dans la valeur de ses idées : « La contradiction et la reconnaissance sont complètement indifférentes quand on possède une certitude », écrivit-il à Lou.

Le Comité qui finalement avait survécu se réunit pour fêter ses 70 ans. Mais son meilleur disciple et ami Ferenczi commença de s'éloigner de lui. Au congrès d'Innsbruck, il y eut des disputes. Il souffrait toujours ; il fallut changer sa prothèse. « Je déteste ma mâchoire mécanique parce que le mécanisme dévore tant de force précieuse. » Il commença d'écrire *L'Avenir d'une civilisation.* Mais la douleur le gênait pour travailler. Et aussi il écrivait à Jones, le 1er janvier 1929 : « La facilité de concevoir des idées, qui m'était propre jadis, m'a quitté, l'âge venant. » Il n'attachait plus beaucoup de prix à ce qu'il écrivait. À propos de son dernier livre, il écrit à Lou, le 28 juillet 1929 : « Ce livre… me semble, sûrement à juste titre, tout à fait superflu, quand je le compare à mes travaux précédents qui répondaient toujours à quelque nécessité intérieure. Mais que pourrais-je faire d'autre ? Il n'est pas possible de fumer et de jouer aux cartes toute la journée. Je ne peux plus faire de longues marches et la plupart des choses qu'on lit ont cessé de m'intéresser. » Quand trois ans plus tard il échangea avec Einstein une correspondance sur la paix, il jugea sa propre contribution sans indulgence : il abaissait ses prétentions touchant son travail, dit-il, comme il l'avait fait touchant sa prothèse. Il dut subir cinq opérations cette année-là. Il eut le chagrin de voir enfermer Ferenczi dans une maison de fous. Et la revue psychanalytique, le *Verlag*, qui vivait de ses droits d'auteur, était menacée de disparaître, car ses livres ne se vendaient plus guère.

Il n'avait cependant rien perdu de sa virulence et de son agressivité. Quand en 1933 Hitler arriva au pouvoir, Viereck, cousin du Kronprinz, approuva publiquement une lettre où celui-ci niait les persécutions raciales. Freud lui écrivit une lettre indignée : « Je vous dirai donc simplement que je regrette que vous vous soyez abaissé à soutenir d'aussi lamentables mensonges que ceux contenus dans la lettre de votre impérial cousin… Avec mon profond regret. » L'avenir était angoissant : « Je ne me sens plus anxieux quant à l'avenir de la psychanalyse. Il est assuré et je le sais en bonnes mains. Mais l'avenir de mes enfants et de mes petits-enfants est en danger. Et ma propre

impuissance est navrante ! » Malgré son anxiété et ses tortures, il commença en 1934 son livre sur *Moïse et le monothéisme*. Mais il doutait de lui-même. Il écrit le 2 mai 1935 à Zweig : « Depuis que je ne peux plus fumer à mon gré, je ne désire plus écrire… ou peut-être ce prétexte me sert-il à masquer la stérilité de la vieillesse. » Et à Lou, le 16 mai : « Je ne sais si je pourrai encore créer quelque chose : je ne le crois pas, mais je n'en ai pas le loisir tant il me faut m'occuper de ma santé. » À Wittkowski, le 6 janvier 1936 : « Ma capacité de production s'est tarie. Il est vraisemblablement trop tard pour qu'elle revienne. »

Son impuissance intellectuelle, ses malaises, sa lutte contre un corps défaillant lui devenaient de plus en plus odieux : il ne s'interdisait le suicide que pour ne pas faire le malheur des siens : « Si j'étais seul, dit-il à Jones, il y a longtemps que j'en aurais fini avec la vie. » Il souhaitait mourir : « Je crois avoir découvert que le désir du repos éternel n'est pas quelque chose d'élémentaire et d'originel : il exprime le besoin d'être débarrassé du sentiment d'inadéquation qui affecte l'âge, en particulier dans les petits détails de la vie. »

Au mois de juin 1935, il écrit à Thomas Mann, à propos de son 60e anniversaire, qu'il ne lui souhaite pas de vivre trop vieux : « D'après mon expérience personnelle, je pense qu'il est bon qu'un sort miséricordieux limite en temps opportun la durée de notre vie. » Il écrivit à Stefan Zweig le 18 mai 1936 : « Quoique j'aie été exceptionnellement heureux dans mon foyer… je ne puis néanmoins m'habituer aux misères et à la détresse de la vieillesse et j'envisage avec nostalgie le passage du néant. » Le 6 décembre 1936, il écrivait à Marie Bonaparte qu'il était torturé « entre le désir de repos et la crainte de nouvelles souffrances qu'entraînent la prolongation de la vie et la douleur anticipée d'être séparé de tout ce à quoi on est encore attaché ». Au début de 1937, on lui permit de fumer un peu, il souffrait moins ; mais sa clientèle diminuait : « Il est compréhensible que les malades ne se précipitent pas chez un analyste d'un âge offrant si peu de garanties », écrivit-il. Il travailla de nouveau un peu ; il termina le *Moïse II*. Ce qui lui était le plus pénible, c'est qu'il doutait à présent que la psychanalyse dût lui survivre. Le 17 octobre 1937, il écrivait à Zweig : « Mon œuvre *est* derrière moi, comme vous le dites vous-même. Personne ne peut savoir d'avance comment la postérité la jugera. Je n'en suis moi-même pas tellement sûr…

L'avenir immédiat paraît sombre pour ma psychanalyse aussi. En tout cas, au cours des semaines ou des mois qui me restent encore à vivre, il ne peut rien m'arriver de réjouissant. » En 1933, il croyait en l'avenir de la psychanalyse ; mais depuis, le nazisme avait triomphé ; en 1933, les livres de Freud avaient été brûlés publiquement à Berlin ; en 1934, la psychanalyse était entièrement liquidée en Allemagne. En 1936, la Gestapo avait saisi tout ce qui appartenait au *Verlag* (qui fut définitivement confisqué en 1938). Personnellement, Freud pensait ne plus pouvoir rien apporter de neuf. Son *Moïse*, suite de *Totem et Tabou* écrit vingt-cinq ans plus tôt, lui semblait plus ou moins du rabâchage : « Un vieillard ne trouve plus d'idées nouvelles, écrivit-il à son propos. Il ne lui reste qu'à se répéter. » Et aussi : « Je ne partage pas l'idée de mon contemporain, Bernard Shaw, qui prétend que les hommes ne deviendraient capables de faire quelque chose de bien que s'il leur était permis de vivre trois cents ans. La prolongation de la durée de l'existence ne servirait à rien, à moins que les conditions de la vie ne fussent totalement transformées. » Ailleurs, il parle du « déclin des facultés créatrices qu'entraîne le grand âge ».

D'après ces textes, c'est surtout le poids du passé qu'il jugeait stérilisant. Je pense cependant que cette sclérose était due en grande partie au rétrécissement de son avenir. En 1897, quand il avait compris que ses théories sur l'hystérie étaient erronées, il avait écrit à Fliess : « Entre nous, je me sens plutôt victorieux que battu. » Les hystériques qui venaient le consulter n'avaient pas été violées par leurs pères, comme elles le prétendaient : elles avaient rêvé de l'être, ce qui était beaucoup plus intéressant. Pour exploiter cette découverte, il avait devant lui ce qui lui paraissait une éternité : il pouvait faire joyeusement une croix sur le passé. À présent, la proximité de sa fin lui coupait tout élan. Il ne pensait plus rien de neuf parce qu'il n'osait plus.

Après l'Anschluss, il partit pour l'Angleterre. Londres lui fit un accueil chaleureux et il découvrit l'étendue de sa célébrité. Mais une nouvelle intervention chirurgicale, la plus douloureuse de toutes, lui fit subir le martyre. Il craignait pour ses sœurs, demeurées en Autriche[2]. Il doutait de l'avenir de son œuvre. Sa dernière année fut très sombre. Il gardait toute sa tête, son caractère demeurait indomptable : c'était une grande preuve de courage et d'altruisme que de s'interdire le suicide pour l'amour de sa femme et surtout de sa

fille Anna. Il mourut en 1939. Il avait subi trente-trois interventions depuis 1923.

*

Chateaubriand a détesté sa vieillesse. « La vieillesse est un naufrage », disait-il. Dès l'âge de 30 ans, il l'avait redoutée. Jeune encore il se désolait : « Malheur à moi qui ne puis vieillir et qui vieillis toujours. » Pendant ses dernières années, il ne différa pas beaucoup de l'homme qu'il avait été auparavant. Il avait toujours oscillé d'une ambition passionnée au mépris des biens de ce monde. Il avait voulu la gloire, et dénoncé sa vanité. Il se plaignait de changer en cendres tout ce qu'il touchait. Aussitôt ses désirs assouvis, il sombrait dans le dégoût. Ardent ou désabusé, c'était toujours l'exaltation de son moi qu'il recherchait. Sa vieillesse se conforma à ce schéma mais les couleurs en furent plus sombres.

Il en voulait amèrement aux Bourbons de leur ingratitude à son égard. Ministre d'État en 1816, il avait été destitué pour avoir attaqué dans *La Monarchie selon la Charte* l'ordonnance du 5 septembre. Dans ses articles du *Conservateur*, il lutta âprement contre Decazes : il réussit à le faire tomber. Chef reconnu des « hommes ultra-monarchistes », le gouvernement lui concéda une légation à Berlin. En 1821, il fut inscrit de nouveau sur la liste des ministres d'État et envoyé comme ambassadeur à Londres. Nommé plénipotentiaire au Congrès de Vérone, ce qui le remplit de joie, il devint à son retour ministre des Affaires étrangères. Mais Louis XVIII et Villèle le détestaient. Au lieu de soutenir à la Chambre des pairs un projet de loi déposé par Villèle sur la conversion des rentes, il garda le silence et le projet fut repoussé. On considéra qu'il avait voulu faire tomber Villèle, et Louis XVIII le chassa. Pour l'éloigner, on l'envoya en ambassade à Rome. Le cœur plein de rancune, il pensait que la monarchie se perdait faute de suivre ses conseils. En 1830, il était de nouveau ministre ; il refusa de prêter serment à Louis-Philippe : « Malheureusement je ne suis pas une créature du présent, je ne veux pas capituler avec la fortune. » Il abandonna ses fonctions et sa pension de pair, il donna sa démission de ministre d'État. Il se montrait fier de cette retraite éclatante. « J'étais l'homme de la Restauration *possible*, de la Restauration avec toutes sortes de

libertés. Cette Restauration m'a pris pour ennemi ; elle s'est perdue : je dois subir son sort », écrivit-il. Et néanmoins il se posait en victime : « Il est bien ridicule, a dit à cette occasion la duchesse de Broglie. Il veut toujours qu'on le plaigne des malheurs qu'il s'impose. »

Il avait 62 ans. Depuis longtemps il pensait qu'un homme âgé doit renoncer aux passions et au plaisir. Déjà en 1822, à 54 ans, il écrivait : « Ne séjournons pas ici-bas ; allons-nous-en avant d'avoir vu fuir nos amis et ces années que le poète trouvait seules dignes de la vie… Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrances et de regrets. On ne souhaite plus le retour des mois riants à la terre ; on le craint plutôt… ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur vous tuent. De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous : la jeunesse qui les goûte à vos côtés et qui vous regarde dédaigneusement vous rend jaloux… Vous pouvez aimer mais on ne peut plus vous aimer… La vue de tout ce qui renaît, de tout ce qui est heureux vous réduit à la douloureuse mémoire de vos plaisirs. »

En 1823 il écrivait un poème, *Délie*, pour une femme qu'il aimait et qui l'aimait :

« Je sens l'amour mais ne puis l'inspirer
La gloire hélas ! ne rajeunit qu'un nom. »

Il pensait être trop âgé pour qu'aucune femme l'aimât pour lui-même. Quand, à 62 ans, il fut aimé d'une jeune fille de 16 ans, il la repoussa : « Jamais je n'ai été si honteux : inspirer une sorte d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision ; plus je pouvais être flatté de cette bizarrerie, plus j'en étais humilié, la prenant avec raison pour une moquerie. » Il s'est expliqué de ce refus dans les pages qu'on a appelées *Amour et vieillesse*[3].

Il ne s'était pas retiré de la vie politique. Il pensait avoir un grand rôle à jouer : mettant sa plume au service des légitimistes, il espérait faire tomber Louis-Philippe. Il écrivait des « mémoires », des « lettres ouvertes ». Il se rallia à la duchesse de Berry, ce qui lui valut d'être arrêté et emprisonné : au bout de peu de temps un non-lieu le libéra. Dans un *Mémoire sur la captivité de la duchesse* il proclama : « Madame, votre fils est mon roi. » Il fut traduit devant les tribunaux

le lendemain du jour où la duchesse déclara publiquement s'être mariée en secret en Italie. Il fut acquitté. La duchesse le supplia d'aller plaider sa cause à Prague, auprès de la famille royale en exil : elle voulait conserver son titre de princesse française et son nom. Chateaubriand accepta la mission. Il obtint qu'elle conservât son titre. Ensuite, il alla à Venise rencontrer la duchesse qui l'envoya de nouveau à Prague : elle souhaitait que Charles X déclarât officiellement la majorité de son fils. Chateaubriand s'exécuta. Il avait pour l'ancien roi des sentiments ambigus : l'homme l'attendrissait, le monarque le blessait.

Il affichait un radical mépris pour son époque : « Petitesse des hommes et des choses pendant les années 1831-1832 », note-t-il. Plus que jamais il se disait désabusé. Il écrit à son amie Hortense Allart : « Puissance et amour, tout m'est indifférent, tout m'importune… J'ai vu un plus grand siècle, et les nains qui barbotent aujourd'hui dans la littérature et la politique ne me font rien du tout. » Il écrit à un ami en juin 1834 : « Je suis toujours comme vous m'avez vu, sans foi, sans espérance, et par le temps qui court j'ai bien de la peine à conserver quelque *charité*. La société s'en va et [ne] renaîtra pas. » Il publia cette année-là un essai, *L'Avenir du monde*, où il prédisait la ruine de la civilisation.

La défaite des légitimistes était alors consommée, mais il continua à écrire contre Louis-Philippe. Cette attitude lui valait des amitiés dans tous les partis d'opposition : légitimistes, républicains, bonapartistes. En particulier il fut très lié avec Armand Carrel. Il alla le voir à Sainte-Pélagie ; il conduisit son enterrement. Mais beaucoup de ces alliances se brisaient aussi vite qu'elles s'étaient nouées. Il défendit la liberté de la presse, en 1835, dans une lettre adressée à *La Quotidienne* : la loi qui interdisait d'attaquer la royauté n'en fut pas moins adoptée. Il subit cette même année un échec littéraire : sa tragédie *Moïse* fut jouée et accueillie par des éclats de rire ; elle n'eut que cinq représentations.

Physiquement, il avait déjà beaucoup décliné. Lamennais écrit en 1834 : « Il y a dix ans que je ne l'avais vu. Je l'ai trouvé changé et vieilli, étonnamment, la bouche creuse, le nez pincé et ridé comme le nez des morts, les yeux enfoncés dans leurs orbites. » Il se sentait perdu dans un monde qui n'était plus le sien. Il a écrit avec amertume : « Les vieillards d'autrefois étaient moins malheureux ;

étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant, un traînard dans le monde a non seulement vu mourir les hommes, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, faits, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu. Il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours. » Aucun homme âgé n'a avoué aussi franchement que lui la haine qu'il éprouve contre la jeunesse. Dans la seconde partie d'*Amour et vieillesse*, il fait dire à René vieillissant : « Le spectacle du bonheur des générations nouvelles qui s'élevaient autour de moi m'inspirait les transports de la plus noire jalousie ; si j'avais pu les anéantir, je l'aurais fait, dans les transports de la vengeance et du désespoir. » Aveuglé par le ressentiment, il a déclaré dans une lettre écrite en 1834 que la littérature était entièrement morte en France.

Il avait refusé une pension de pair que Charles X lui avait offerte et il manquait cruellement d'argent. En 1836, il se décida à vendre d'avance les *Mémoires d'outre-tombe* à une société de commandite. Il vécut alors confortablement dans une maison de la rue du Bac où il s'installa non loin de Mme Récamier. Depuis longtemps il ne l'aimait plus d'amour. Elle — probablement sans être sa maîtresse[4] — l'avait passionnément aimé. Il y avait entre eux une très grande et très intime amitié. Il menait une existence très régulière. Il se levait à six heures, prenait un petit déjeuner avec sa femme, travaillait toute la matinée avec ses secrétaires. L'après-midi, il allait chez Mme Récamier. Sa vie affective n'était pas gaie. Entre Mme de Chateaubriand et lui, la mésentente allait parfois jusqu'à la haine. À partir de 1835, Mme Récamier fut souvent malade ; elle avait des névralgies qui lui ôtaient presque complètement l'usage de la parole. De vie mondaine, il n'en avait pas. Parfois Juliette réunissait des amis : à partir de 1834 il lut devant eux des fragments des *Mémoires d'outre-tombe*. Mais il n'acceptait presque aucune invitation : « Je ne suis plus de ce monde », disait-il. Ce sentiment d'exil était très intense chez lui : « Et moi, spectateur assis dans une salle vide, loges désertes, lumières éteintes, je reste seul de mon temps devant le rideau baissé, avec le silence et la nuit. » Il s'était toujours ennuyé : il s'ennuya encore davantage. « Quiconque prolonge sa carrière voit se refroidir ses heures, écrit-il en 1836. Il ne retrouve plus le lendemain l'intérêt qu'il portait à la veille. » Il ne rêvait même plus : « N'ayant plus d'avenir, je n'ai plus de songes. » « Je ne vis plus que des lèvres ;

j'ai le *spleen*, véritable maladie. » Loménie disait de lui : « Ce pauvre grand homme s'ennuie affreusement ; rien ne le touche plus ; rien ne le distrait ; il n'a plus de goût pour rien ; le monde lui devient de plus en plus étranger. » Dans la « Préface testamentaire » des *Mémoires*, il évoque « l'ennui de ces heures dernières et délaissées que personne ne veut et dont on ne sait que faire. Au bout de la vie est un âge amer ; rien ne plaît parce qu'on n'est digne de rien ; bon à personne, fardeau à tous, près de son dernier gîte on n'a qu'un pas à faire pour y atteindre. À quoi servirait de rêver sur une plage déserte ? Quelles aimables ombres apercevrait-on dans l'avenir ? »

Il ne s'était pas résigné sans regret à vendre ses *Mémoires* : ils paraîtraient dès le lendemain de sa mort alors qu'il avait prévu qu'on ne les éditerait qu'au bout de cinquante ans. « J'ai hypothéqué ma tombe », disait-il tristement. Cependant, il y travaillait intensément. À partir de 1830, il avait décidé de les *agrandir* et de les *compléter*. Il voulait en faire l'« épopée » de son temps. Il récrivit la première partie et l'encadra entre une *préface testamentaire* datée du 1er décembre 1833 et une conclusion sur *L'Avenir du monde*. Il entama en 1836 la rédaction de la seconde partie. En 1837, il s'installa à Chantilly pour écrire *Le Congrès de Vérone* qu'il publia en 1838. C'était une défense de la Restauration, mais nuancée de sévères critiques ; il y faisait sa propre apologie : c'était lui qui avait déclenché en 1823 la guerre d'Espagne et il s'en vantait. Il reprochait à la France de s'endormir dans la paix ; il l'exhortait à faire à l'Angleterre une guerre, qui serait facile, écrivait-il, « si on ne s'alarmait pas de quelques sacrifices nécessaires ». Il n'avait rien perdu de son talent : il n'a jamais mieux raconté. Mais le livre mécontenta tout le monde : les républicains, et davantage encore les légitimistes ; ses critiques irritèrent la famille royale qui le considéra désormais comme un ennemi.

Avec les années, l'indifférence hargneuse de Chateaubriand à l'égard de son siècle s'aggrava. Il écrivait à Vinet : « Je ne crois plus à rien en politique, en littérature, en renommée, en affections humaines. Tout cela me semble les plus vaines comme les plus déplorables chimères. » En proie à une mélancolie narcissiste, il se plaint sans cesse ; il gémit sur ses tourments passés ; il fait des allusions constantes à sa mort prochaine, à son tombeau. Il est l'homme sur qui le malheur s'est acharné et qui va bientôt s'éteindre,

le cœur navré. Il revient inlassablement sur le dégoût que lui inspirent le présent et l'avenir. En 1839, il écrit : « J'ai un tel dégoût de tout, un tel mépris pour le présent et pour l'avenir immédiat, une si ferme persuasion que les hommes désormais, pris ensemble comme public (et cela pour plusieurs siècles), seront pitoyables, que je rougis d'user mes derniers moments au récit des choses passées, à la peinture d'un monde fini dont on ne comprendra plus le langage et le nom. »

« Après Napoléon, néant ; on ne voit venir ni empire, ni religion, ni barbares ; la civilisation est montée à son plus haut point, mais civilisation matérielle, inféconde, qui ne peut rien produire car on ne saurait donner la vie que par la morale ; on n'arrive à la création des peuples que par les routes du ciel. Les chemins de fer nous conduiront seulement avec plus de rapidité à l'abîme. »

« La vieillesse, rapporte Vitrolles, avait encore augmenté la sécheresse de son cœur et la morosité de son caractère. Tout occupé qu'il était encore de sa renommée, il ne pardonnait pas au monde de lui survivre. Ses prévisions étaient toutes sinistres, mais vagues, indéfinies comme de mauvais rêves. »

En 1841, il évoque à nouveau le néant de l'avenir : « La civilisation actuelle, décomposée, ne passe pas par la Barbarie ; elle se perd en elle-même ; le vase qui la contient n'a pas versé la liqueur dans un autre vase ; c'est le vase qui est brisé et la liqueur répandue. »

Il ne se résignait pas à la vieillesse : « Les années sont comme les Alpes : à peine a-t-on franchi les premières qu'on en voit d'autres s'élever. Hélas ! ces plus hautes et dernières montagnes sont déshabitées, arides et blanches. »

Comme beaucoup de vieillards, il avait la larme facile. Il dit avoir fait « une folle dépense de larmes » en écrivant à la duchesse de Berry ; près de Charles X ses yeux se mouillaient d'émotion. « Un rien le faisait pleurer », a noté son coiffeur. Il se défendait contre cette émotivité en s'entourant d'une carapace d'insensibilité ; il avait toujours eu le cœur sec ; il devint un monstre d'égoïsme. Avec Mme Récamier il se montrait odieux. Elle a dit à Loménie en 1841 : « M. de Chateaubriand a beaucoup de noblesse, un immense amour-propre, une délicatesse très grande : il est prêt à faire tous les sacrifices pour les personnes qu'il aime. Mais de véritable sensibilité, il n'en a pas l'ombre. Il m'a causé plus d'une souffrance. » Alphonse

de Custine rapporte : « M. de Chateaubriand n'a pas 75 ans accomplis, et tout lui manque, mais surtout il se manque à lui-même. Tous les soirs, il fait à cette pauvre femme ses derniers adieux… On la trouve pleurant comme une jeune personne… Elle se dessèche, se désole et ni elle ni leurs amis ne peuvent rien contre ce vieux enfant gâté. » La duchesse de Dino note en 1842 : « [Barante] me dit aussi que M. de Chateaubriand, qu'il rencontre à l'Abbaye-aux-Bois chez Mme Récamier, est devenu grognon, taciturne, mécontent de tout et de tous. La tâche de Mme Récamier est difficile, car il s'agit de calmer l'irritation d'un orgueil malade et de suppléer aux émotions du succès. »

Il avait achevé ses *Mémoires* — qu'il continua cependant à revoir jusqu'à sa mort — en 1841. En 1843, à l'instigation de son confesseur, il commença une *Vie de Rancé*. Il vivait de plus en plus muré en lui-même. Il écrivait des lettres, surtout à des femmes. Mais il ne lisait plus rien. « Ce n'est pas la vue qui lui manque pour la lecture : c'est le goût même de la lecture », a noté Ballanche. En société, il était taciturne et bougon. Il se portait très mal : à partir de 1840 il fut torturé par des rhumatismes et des accès de toux. Tous les portraits de lui que nous ont laissés ses contemporains à partir de cette date sont sinistres. Une seule exception : Custine, en 1840 ; il écrit : « M. de Chateaubriand est plus vert que jamais et plus vrai que dans sa jeunesse… Depuis qu'il n'espère plus rien faire, il a gagné de la sincérité… Je l'aime mieux comme il est à présent. » Mais trois ans plus tard il trouve cette « sincérité » inconvenante : « La vieillesse rend le grand écrivain envieux et impudent. Il dit tout ce qu'il taisait. » Cette même année, Ballanche s'inquiète de la santé de son ami : « M. de Chateaubriand s'affaisse cruellement… La vraie vieillesse est survenue. »

Il fut tout de même capable de se rendre à Londres pour y rencontrer le duc de Bordeaux. Ce fut une des plus grandes joies de sa vieillesse. Le prince lui manifesta les sentiments les plus chaleureux : il venait s'asseoir au bord de son lit, il se promenait seul avec lui en voiture. Chateaubriand se sentit « ravi et plein d'espoir » mais son bonheur ne se manifestait que par des larmes : « Je suis là à pleurer comme une bête », note-t-il. Cuvillier-Fleury écrivit à des amis : « Chateaubriand a été pitoyable et n'a su que pleurer… Il avait plutôt l'air de ces pleureuses qui suivent les convois que d'un

précurseur convaincu de la renaissance légitimiste et ses larmes ont désespéré ses amis. »

En 1844, il subit un choc qui acheva de l'ébranler : Émile Girardin avait acheté le droit de publier les *Mémoires d'outre-tombe* en feuilleton dans *La Presse* avant qu'ils ne paraissent en volumes. Le contrat signé en 1836 n'avait pas prévu cette éventualité et aucune disposition ne l'interdisait. Il poussa un cri d'indignation, dans une préface qui resta inédite : « Sans respect pour ma volonté absolue, sans déférence pour ma mémoire, on vendra mes idées en détail. » Il était blessé en tant qu'écrivain, et dans sa dignité d'homme. Il reprit de nouveau son manuscrit, supprimant des passages qui dans cette nouvelle perspective lui semblaient indiscrets. L'œuvre ne trouva qu'en 1847 sa forme définitive.

En 1845, Chateaubriand eut encore la force d'aller à Venise pour y rencontrer une seconde fois le duc de Bordeaux. Mais il était de plus en plus silencieux, immobile et morne. En 1846, Manuel fut frappé par son aspect : « Il était vieux, très vieux et comme honteux de l'être, si cassé que le vieillard avait déformé l'homme. » Il exagérait sa surdité, s'enfermait des heures dans le mutisme et restait immobile dans son fauteuil, comme paralysé.

Par moments il revenait à la vie : « Eh bien ! écrit Sainte-Beuve, cet homme-là que nous avons vu à la fin assis, muet, maussade, disant non à toutes choses, il a des retours charmants, des éclairs. » Mais peu à peu il acheva de se pétrifier. Hugo écrit en 1847 : « [Alexis de Saint-Priest] avait vu ce matin M. de Chateaubriand, c'est-à-dire un spectre. M. de Chateaubriand est complètement paralysé ; il ne marche plus, il ne remue plus. Sa tête seule vit. Il était très rouge, avec l'œil triste et éteint. Il s'est soulevé, il a prononcé quelques sons indistincts. »

Sa femme mourut en 1847. Mme Récamier était devenue aveugle : on transportait Chateaubriand à son chevet, et ils se tenaient la main en silence. Il n'avait plus qu'une demi-conscience des événements. En février 1848, le comte d'Estourmel remarque : « Rien n'égale la profonde indifférence avec laquelle M. de Chateaubriand jadis si passionné en politique accepte les révolutions… Quand on lui a appris la chute du gouvernement de Juillet, il s'est borné à dire : "C'est bien. Cela devait arriver". » Il mourut le lendemain des journées de juin.

Le cas de Lamartine a quelque chose d'exemplaire et d'extrême. J'ai dit — et on a vu — que les chances et les malchances rendent illusoire l'idée de justice immanente. Cependant ce sont les fautes de sa jeunesse et de sa maturité qu'il a payées durement dans son dernier âge.

Jeune il avait aimé l'argent, le luxe, les mondanités, la gloire. Celle qu'il avait conquise comme poète ne lui suffisait pas. Son ambition, c'était de devenir un grand homme politique. Narcissiste, présomptueux, vaniteux, il jouait au grand seigneur et dévora plusieurs héritages. Après avoir essuyé un échec, il fut élu à l'Académie. Sa popularité littéraire était alors immense. Ardent légitimiste, dès qu'il eut l'âge nécessaire il fit campagne pour être député : il fut battu une première fois, puis élu. Répugnant à siéger à droite ou au centre, il avait voulu se situer « au plafond » : au-dessus des partis. Ami de Lamennais — qui d'ailleurs se désolidarisa de sa politique louvoyante —, il souhaitait une « réduction » de l'injustice sociale. Il avait découvert l'existence du prolétariat. Mais il en avait peur et conseillait de ne pas le remuer : « Vous y retrouveriez ce qui est de toute éternité aveuglement, non-sens, jalousie cruelle de toute supériorité sociale, lâcheté et cruauté. » Propriétaire terrien, ardemment attaché à ses biens, il voulait avant tout le maintien de l'ordre ; mais il était hostile au développement du capitalisme et au monde des affaires. Il attaquait les hommes de la Banque, les concentrations industrielles, la féodalité de l'argent, ce qui lui valut beaucoup d'ennemis parmi les nantis. Tout le monde lui reprochait sa versatilité. Élu par les légitimistes, il se prononça en 1834 pour la liberté, puis il soutint des lois réactionnaires.

Furieux contre les conservateurs qui lui avaient infligé plusieurs échecs — on lui avait refusé la présidence de la Chambre —, il rompit en 1843 avec la monarchie bourgeoise et entra dans l'opposition. Plein d'admiration pour soi-même, croyant tout savoir, il pensait de plus en plus qu'il était voué à un grand destin politique. Il décida d'être le héraut de la démocratie. « Songez que vous avez trop aimé le luxe, les chevaux, le jeu. Craignez de trop aimer la popularité », lui dit un ami. C'était en effet sa dernière passion. En 1848, il crut son heure

venue. L'opposition triomphait. Le peuple réclamait la République. Il s'en fit le champion. Mais en réalité il redoutait de profonds bouleversements sociaux ; il ne défendit la République que parce qu'il y voyait la forme la plus conservatrice de la société ; en effet, elle implique le suffrage universel qui offre une « issue », une « voie d'évaporation » au « volcan populaire ». Comme en 1848 les paysans l'emportent de beaucoup sur le prolétariat, et qu'ils voteront évidemment pour des conservateurs, ce sera le peuple même qui s'opposera aux « rouges ». En fondant la République, le but de Lamartine est de sauver l'ordre. Et c'est ce double jeu qui lui vaut son triomphe de février. Les républicains voient en lui l'homme qui a fait la République ; les autres, l'homme qui a su la contenir. C'est ainsi qu'à 58 ans il apparaît comme « l'homme du salut commun ».

Le 27 février, il écrit à sa nièce : « Légitimistes, catholiques, républicains se rallient à moi comme à un seul parti. » Le 23 avril, il fut élu dans dix départements avec 10 millions de voix. Il écrivait : « Je suis un vrai miracle à mes yeux. Je ne puis être aperçu nulle part sans une émeute d'amour. » Mais l'équivoque sur laquelle reposait cette unanimité devait fatalement se dissiper : on s'aperçut alors que, loin de concilier en lui la droite et la gauche, il ne représentait ni l'une ni l'autre et il fut réduit à rien.

Ce fut la droite qui la première se sentit trahie. Elle aurait voulu qu'il prît seul le pouvoir, et placer sous ses ordres des hommes à elle qui auraient balayé les républicains et déchaîné tout de suite la guerre civile : il ne voulut pas enterrer si vite l'œuvre dont il était fier. Il refusa le rôle de liquidateur et obtint la nomination d'une commission exécutive de cinq membres. De ce moment-là, il fut haï ; il ne fut élu à la commission qu'en quatrième place, avant Ledru-Rollin, considéré comme un extrémiste et qu'il soutenait. La presse de droite et les salons se déchaînèrent contre lui. On l'accusa d'avoir suscité les événements du 15 mai, où 150 000 Parisiens convoqués par les Clubs envahirent l'Assemblée. Le 21 mai, sur le Champ-de-Mars, la Garde nationale ne l'acclama pas. Cependant toute sa politique préparait le massacre qui le fit détester par le peuple. Il fit nommer Cavaignac ministre de la Guerre et le laissa accaparer des pouvoirs considérables. Il consentit au début de juin à la fermeture des Ateliers nationaux. Quand il comprit que le sang allait couler, il réclama pour empêcher le soulèvement un prodigieux déploiement

de force militaire : il ne l'obtint pas. Il démissionna le 24 juin ainsi que toute la commission. Cavaignac fit mitrailler les ouvriers et exerça pendant quelques mois une véritable dictature : la Garde nationale participa au massacre. Lamartine écrivit à sa nièce Valentine : « Je n'ai plus un seul cheveu blond, tout est blanc comme l'hiver. » Et aussi : « Je suis fini comme homme d'État et comme tribun, ce nerf-là est brisé. » Il avait été bien présomptueux et bien étourdi de ne pas prévoir que sa duplicité aboutirait fatalement à ce désastre : le prolétariat ne pouvait pas souffrir qu'on s'appuyât sur lui pour établir un régime qui écraserait ses revendications ; les nantis ne pouvaient étouffer la révolte des travailleurs que dans le sang.

Lamartine fit encore un discours applaudi sur l'élection du président, réclamant qu'il fût nommé au suffrage universel ; mais, candidat sans l'être, il ne recueillit que 17 910 voix contre un million et demi à Cavaignac et cinq millions et demi à Bonaparte : « Il se coucha, croyant avoir la France à son chevet ; il s'endormit dans l'ivresse de lui-même ; il rêva dictature ; il se réveilla : il était seul », écrit Louis Blanc. Toute sa vieillesse fut tragiquement marquée par ces événements ; il ne s'en releva jamais. Il avait dissipé deux ou trois millions d'héritage, la dot de sa femme, cinq ou six millions que lui avaient rapportés ses œuvres. À la fin de 1843, il devait déjà un million deux cent mille francs, et sa dette grandit à cause de ses spéculations malheureuses. Il se mit à écrire frénétiquement pour régler ses créanciers : sa femme n'arrivait pas à copier aussi vite qu'il produisait. Les journaux qu'il fonda furent balayés par le coup du 2 Décembre et il perdit encore de l'argent. Il quitta son bel appartement de la rue de l'Université pour une maison plus modeste ; mais il gardait quatre habitations, une armée de domestiques, des chevaux ; il achetait gilets et souliers par douzaines. Les huissiers, les créanciers le harcelaient. Il croyait avoir le génie des affaires, n'écoutait aucun conseil ; mauvaises récoltes, banqueroutes se succédaient : « Je suis dans le gâchis plus et autant que jamais, las de la lutte et de la vie : espérer et désespérer est pire qu'un simple désespoir. J'en suis là », écrit-il à 65 ans. Il pillait des livres d'histoire pour rédiger des *Vies* de grands hommes. On le traitait d'écrivain public ; on parlait de la « déconsidération de sa vieillesse » ; on l'insultait dans les journaux, on se moquait de lui. Il gardait cependant un orgueil enfantin qui touchait à la paraphrénie : il

pensait que le succès lui était dû, que les revers étaient une vengeance du destin, que le monde et Dieu ne s'occupaient que de lui. Il entreprit un *Cours familier de littérature* qui commença à paraître en 1856. Il mendia des souscriptions dans une préface : « Mes années comme le fantôme de Macbeth passent leurs mains par-dessus mon épaule, me montrant du doigt non des couronnes, mais un sépulcre, et plût à Dieu que j'y fusse couché. » Le souvenir des événements de 1848 le hantait : « Heureux les hommes qui meurent à l'œuvre, frappés par les révolutions auxquelles ils furent mêlés ! La mort est leur supplice, oui, mais elle est aussi leur asile. Et le supplice de vivre, le comptez-vous pour rien ? »

Son nom représentait encore quelque chose puisque, en 1857, les amis de Flaubert souhaitaient qu'il intervînt pour défendre *Madame Bovary* ; il louvoya. Il se sentait de plus en plus accablé par la vie : « La vie est un pilori si elle n'est pas un échafaud. Lequel vaut mieux, d'une agonie d'esprit de vingt ans, ou d'un coup de hache d'une seconde ? » Il avait cessé d'écrire des vers ; cependant il composa le célèbre poème, *La Vigne et la maison*, où un vieillard, perdu au milieu d'un monde qui l'oublie, évoque ses souvenirs :

« Quel fardeau te pèse, ô mon âme,
Sur ce vieux lit des jours par l'ennui retourné… »

Lui qui avait été un gandin, il se promenait dans un habit râpé, saupoudré de tabac. Il demanda qu'on ouvrît en sa faveur une souscription nationale. Mais il en était si honteux qu'il disait : « Je voudrais être mort. » Et aussi : « Je suis si humilié de mon malheur que je n'ose plus aller voir un ami de peur d'y rencontrer un ennemi. » Des amis, il n'en avait pour ainsi dire plus. À l'Académie, on évitait de lui parler, il restait dans son coin : « Mon crime est d'avoir servi et mécontenté tous les partis en les empêchant de s'entre-tuer à leur gré dans les jours d'anarchie », écrivait-il amèrement dans un des nombreux manifestes où il défendait sa cause. Il avait beau les multiplier, la souscription ne rendait pas. Il se faisait une publicité si impudique qu'un Américain lui proposa de s'exhiber deux ans en Amérique, en répétant de ville en ville son discours sur le drapeau rouge. Il fut obligé de faire couper les arbres d'un de ses domaines pour subsister, mais il refusait de vendre ses

terres. La municipalité de Paris lui concéda une assez jolie maison, aux portes de la ville, mais il n'en resta pas moins aux abois et désespéré : « Il a des accès de désespoir qui me mettent hors de moi », disait sa femme.

Sans cesse il revenait sur son passé politique pour s'en désoler. Il soutenait que l'homme d'État est supérieur au poète, il regrettait même d'avoir jamais écrit. En dehors de ces ruminations, il ne parlait que d'argent : ses interlocuteurs en étaient excédés. En 1860, il finit par accepter de vendre Milly. Aussitôt les créanciers se précipitèrent : quatre cents défilèrent en dix-sept jours. Le jour de la vente, il entra dans la chambre de sa nièce Valentine, une touffe de lierre à la main : « C'est tout ce qui me reste de Milly », dit-il en éclatant en sanglots. Il dit un peu plus tard à un ami : « Mon cher, voulez-vous voir l'homme le plus malheureux qui existe ? Regardez-moi ! »

Sa femme mourut en 1863 et il épousa secrètement Valentine. En 1867, sa raison commença à s'égarer. Et il eut l'humiliation de voir l'Empire lui voter une pension. Le 1er mai, il eut une attaque. De plus en plus muré en lui-même, il devint à peu près muet. Un soir, au moment de monter se coucher, il s'assit sur une marche de l'escalier : « À quoi bon ? à quoi bon dormir, recommencer la tâche ? Qu'on me laisse là ! » En 1868, à la campagne, il lui arrivait souvent de s'enfuir après dîner, et on le retrouvait dans les champs. Il mourut cette année-là.

Cette vieillesse atroce, il l'a due en partie aux défauts qui avaient marqué sa jeunesse et sa maturité : frivolité infantile, caprice, vanité, goût de paraître, présomption, absence de sens critique, imprévoyance. Mais avant tout, elle a été la rançon de sa conduite en 1848. Il s'y était montré pleinement lui-même. Par amour de la popularité, il avait joué au conciliateur et il s'était pris à cette feinte alors qu'il n'avait été qu'un hypocrite. Homme de droite par son goût de l'argent et de la dissipation, par son respect des valeurs aristocratiques et sa volonté de maintenir l'ordre, il avait prétendu paraître libéral en défendant la République qui, en fait, convenait à ses desseins réactionnaires. Il s'était fait haïr de tout le monde. Les nantis, qui d'avance se méfiaient de lui, l'avaient honni parce qu'il n'avait pas consenti à n'être que leur docile instrument. Cependant, il les avait servis contre le peuple dont il avait fait semblant d'épouser la cause, et il avait fini par « glisser dans le sang des ouvriers ».

1. Trois ans plus tôt, il avait perdu sa fille Sophie, qui était la mère de l'enfant.

2. Et qui moururent toutes les trois dans la chambre à gaz.

3. Cf. ici.

4. Il semble qu'elle n'ait couché avec aucun homme, pour des raisons physiologiques.

Conclusion

La vieillesse n'est pas une conclusion nécessaire de l'existence humaine. Elle ne représente même pas, comme le corps, ce que Sartre a appelé la « nécessité de notre contingence ». Un grand nombre d'animaux meurent — tels les éphémères — après s'être reproduits, sans passer par un stade dégénératif. Cependant, c'est une vérité empirique et universelle qu'à partir d'un certain nombre d'années l'organisme humain subit une involution. Le processus est inéluctable. Au bout d'un certain temps, il entraîne une réduction des activités de l'individu ; très souvent, une diminution de ses facultés mentales et un changement de son attitude à l'égard du monde.

Le dernier âge a parfois été valorisé pour des raisons politiques ou sociales. Certains individus — par exemple, dans l'ancienne Chine, les femmes — ont pu y trouver un refuge contre la dureté de la condition d'adulte. D'autres s'y complaisent par une sorte de pessimisme vital : si le vouloir-vivre apparaît comme une source de malheur, il est logique de lui préférer une demi-mort. Mais l'immense majorité des hommes accueillent la vieillesse dans la tristesse ou la révolte. Elle inspire plus de répugnance que la mort même.

Et en effet, plus que la mort, c'est la vieillesse qu'il faut opposer à la vie. Elle en est la parodie. La mort transforme là vie en destin ; d'une certaine manière elle la sauve en lui conférant la dimension de l'absolu : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. » Elle abolit le temps. Cet homme qu'on enterre, ses derniers jours n'ont pas plus de vérité que les autres ; son existence est devenue une totalité dont toutes les parties sont également présentes en tant que saisies par le néant. Victor Hugo, à la fois et à jamais, a 30 ans et 80. Mais quand il

avait 80 ans, le présent vécu oblitérait le passé. Cette suprématie est attristante dans les cas — presque tous — où le présent est une dégradation ou même un démenti de ce qui a été. Les événements anciens, le savoir acquis gardent leur place dans une vie éteinte : ils ont été. Quand le souvenir s'effrite, ils sombrent dans une nuit dérisoire : la vie se défait maille après maille comme un tricot usé, ne laissant dans les mains du vieillard que des bouts de laine informes. Pis encore, l'indifférence qui l'a gagné conteste ses passions, ses convictions, ses activités : ainsi quand M. de Charlus ruine par un coup de chapeau l'orgueil aristocratique qui avait été sa raison d'être, quand Arina Pétrovna se réconcilie avec un fils haï. À quoi bon avoir tant travaillé si on s'aperçoit, selon le mot de Rousseau, qu'on a perdu sa peine, si on n'accorde plus aucun prix aux résultats obtenus ? Le mépris de Michel-Ange pour ses « pantins » est déchirant ; si nous l'accompagnons dans son dernier âge, nous éprouvons tristement avec lui la vanité de ses efforts. Mort, ces moments de découragement ne peuvent rien contre la grandeur de son œuvre. Tous les vieillards ne sont pas démissionnaires. Beaucoup se distinguent au contraire par leur entêtement. Mais alors ils deviennent souvent des caricatures d'eux-mêmes. Leur volonté persévère par une espèce de force d'inertie, sans raison, ou même contre toute raison. Ils ont commencé par vouloir en vue d'une certaine fin. Maintenant ils veulent parce qu'ils ont voulu. D'une manière générale, chez eux, les habitudes, les automatismes, les scléroses se substituent aux inventions. Il y a du vrai dans ce mot de Faguet[1] : « La vieillesse est une comédie continuelle que joue un homme pour faire illusion aux autres et à lui-même et qui est comique par cela surtout qu'il joue mal. »

La morale prêche l'acceptation sereine des maux que la science et la technique sont impuissantes à supprimer : la douleur, la maladie, la vieillesse. Supporter courageusement cet état même qui nous diminue, ce serait, prétend-elle, une manière de nous grandir. À défaut d'autres projets, l'homme âgé pourrait s'engager dans celui-ci. Mais c'est jouer sur les mots. Les projets ne concernent que nos activités. Subir l'âge n'en est pas une. Grandir, mûrir, vieillir, mourir : le passage du temps est une fatalité.

Pour que la vieillesse ne soit pas une dérisoire parodie de notre existence antérieure, il n'y a qu'une solution, c'est de continuer à

poursuivre des fins qui donnent un sens à notre vie : dévouement à des individus, des collectivités, des causes, travail social ou politique, intellectuel, créateur. Contrairement à ce que conseillent les moralistes, il faut souhaiter conserver dans le grand âge des passions assez fortes pour qu'elles nous évitent de faire un retour sur nous. La vie garde un prix tant qu'on en accorde à celle des autres, à travers l'amour, l'amitié, l'indignation, la compassion. Alors demeurent des raisons d'agir ou de parler. On conseille souvent aux gens de « préparer » leur vieillesse. Mais s'il s'agit seulement de mettre de l'argent de côté, de choisir l'endroit de sa retraite, de se ménager des *hobbies*, on ne sera, le jour venu, guère avancé. Mieux vaut ne pas trop y penser mais vivre une vie d'homme assez engagée, assez justifiée, pour qu'on continue à y adhérer même toutes illusions perdues et l'ardeur vitale refroidie.

Seulement ces possibilités ne sont accordées qu'à une poignée de privilégiés : c'est dans le dernier âge que le fossé se creuse le plus profondément entre ceux-ci et l'immense majorité des hommes. En les comparant, nous pourrons répondre à la question posée au début de ce livre : Qu'y a-t-il d'inéluctable dans le déclin des individus ? Dans quelle mesure la société en est-elle responsable ?

On l'a vu : l'âge où commence la déchéance sénile a toujours dépendu de la classe à laquelle on appartient. Aujourd'hui, un mineur est à 50 ans un homme fini tandis que parmi les privilégiés beaucoup portent allégrement leurs 80 ans. Amorcé plus tôt, le déclin du travailleur sera aussi beaucoup plus rapide. Pendant ses années de « survie », son corps délabré sera en proie aux maladies, aux infirmités. Tandis qu'un vieillard qui a eu la chance de ménager sa santé peut la conserver à peu près intacte jusqu'à sa mort.

Vieillis, les exploités sont condamnés sinon à la misère, du moins à une grande pauvreté, à des logements incommodes, à la solitude, ce qui entraîne chez eux un sentiment de déchéance et une anxiété généralisée. Ils sombrent dans une hébétude qui se répercute dans l'organisme ; même les maladies mentales qui les affectent sont en grande partie le produit du système.

S'il conserve de la santé et de la lucidité, le retraité n'en est pas moins la proie de ce terrible fléau : l'ennui. Privé de sa prise sur le monde, il est incapable d'en retrouver une parce qu'en dehors de son travail ses loisirs étaient aliénés. L'ouvrier manuel ne réussit même

pas à tuer le temps. Son oisiveté morose aboutit à une apathie qui compromet ce qui lui reste d'équilibre physique et moral.

Le dommage qu'il a subi au cours de son existence est plus radical encore. Si le retraité est désespéré par le non-sens de sa vie présente, c'est que de tout temps le sens de son existence lui a été volé. Une loi, aussi implacable que la *loi d'airain*, lui a permis seulement de reproduire sa vie et lui a refusé la possibilité d'en inventer des justifications. Quand il échappe aux contraintes de sa profession, il n'aperçoit plus autour de lui qu'un désert ; il ne lui a pas été donné de s'engager dans des projets qui auraient peuplé le monde de buts, de valeurs, de raisons d'être.

C'est là le crime de notre société. Sa « politique de la vieillesse » est scandaleuse. Mais plus scandaleux encore est le traitement qu'elle inflige à la majorité des hommes au temps de leur jeunesse et de leur maturité. Elle préfabrique la condition mutilée et misérable qui est leur lot dans leur dernier âge. C'est par sa faute que la déchéance sénile commence prématurément, qu'elle est rapide, physiquement douloureuse, moralement affreuse parce qu'ils l'abordent les mains vides. Des individus exploités, aliénés, quand leur force les quittent, deviennent fatalement des « rebuts », des « déchets ».

C'est pourquoi tous les remèdes qu'on propose pour pallier la détresse des vieillards sont si dérisoires : aucun d'eux ne saurait réparer la systématique destruction dont des hommes ont été victimes pendant toute leur existence. Même si on les soigne, on ne leur rendra pas la santé. Si on leur bâtit des résidences décentes, on ne leur inventera pas la culture, les intérêts, les responsabilités qui donneraient un sens à leur vie. Je ne dis pas qu'il soit tout à fait vain d'améliorer, au présent, leur condition ; mais cela n'apporte aucune solution au véritable problème du dernier âge : que devrait être une société pour que dans sa vieillesse un homme demeure un homme ?

La réponse est simple : il faudrait qu'il ait toujours été traité en homme. Par le sort qu'elle assigne à ses membres inactifs, la société se démasque ; elle les a toujours considérés comme du matériel. Elle avoue que pour elle seul le profit compte et que son « humanisme » est de pure façade. Au XIXe siècle, les classes dominantes assimilaient explicitement le prolétariat à la barbarie. Les luttes ouvrières ont réussi à l'intégrer à l'humanité. Mais seulement en tant qu'il est productif. Les travailleurs vieillis, la société s'en détourne comme

d'une espèce étrangère.

Voilà pourquoi on ensevelit la question dans un silence concerté. La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation. C'est l'homme tout entier qu'il faut refaire, toutes les relations entre les hommes qu'il faut recréer si on veut que la condition du vieillard soit acceptable. Un homme ne devrait pas aborder la fin de sa vie les mains vides et solitaire. Si la culture n'était pas un savoir inerte, acquis une fois pour toutes puis oublié, si elle était pratique et vivante, si par elle l'individu avait sur son environnement une prise qui s'accomplirait et se renouvellerait au cours des années, à tout âge il serait un citoyen actif, utile. S'il n'était pas atomisé dès l'enfance, clos et isolé parmi d'autres atomes, s'il participait à une vie collective, aussi quotidienne et essentielle que sa propre vie, il ne connaîtrait jamais l'exil. Nulle part, en aucun temps, de telles conditions n'ont été réalisées. Les pays socialistes, s'ils s'en approchent un peu plus que les pays capitalistes, en sont encore bien éloignés.

Dans la société idéale que je viens d'évoquer, on peut rêver que la vieillesse n'existerait pour ainsi dire pas. Comme il arrive en certains cas privilégiés, l'individu, secrètement affaibli par l'âge, mais non pas apparemment diminué, serait un jour atteint d'une maladie à laquelle il ne résisterait pas ; il mourrait sans avoir subi de dégradation. Le dernier âge serait réellement conforme à la définition qu'en donnent certains idéologues bourgeois : un moment de l'existence différent de la jeunesse et de la maturité, mais possédant son propre équilibre et laissant ouverte à l'individu une large gamme de possibilités.

Nous sommes loin du compte. La société ne se soucie de l'individu que dans la mesure où il rapporte. Les jeunes le savent. Leur anxiété au moment où ils abordent la vie sociale est symétrique de l'angoisse des vieux au moment où ils en sont exclus. Entre-temps, la routine masque les problèmes. Le jeune redoute cette machine qui va le happer, il essaie parfois de se défendre à coups de pavé ; le vieux, rejeté par elle, épuisé, nu, n'a plus que ses yeux pour pleurer. Entre les deux la machine tourne, broyeuse d'hommes qui se laissent broyer parce qu'ils n'imaginent pas même de pouvoir y échapper. Quand on a compris ce qu'est la condition des vieillards, on ne saurait se contenter de réclamer une « politique de la vieillesse » plus généreuse, un relèvement des pensions, des logements sains, des loisirs organisés. C'est tout le système qui est en jeu et la

revendication ne peut être que radicale : changer la vie.

1. Il a écrit contre la vieillesse un petit essai rageur : *Les Dix Commandements de la vieillesse.*

APPENDICES

Appendice I

LES CENTENAIRES

Il faut dire quelques mots sur une catégorie de vieillards très particuliers : les centenaires. En 1959, il y en avait en France de 600 à 700, dont la majorité se trouvait en Bretagne. La plupart ne dépassent pas 102 ans. Entre 1920 et 1942, aucun décès ne s'est produit plus tard que 104 ans. Il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes parmi les centenaires : le docteur Delore, qui a dirigé l'enquête de 1959, estime que la proportion est supérieure à 4 sur 5. Il a compté 24 femmes sur un ensemble de 27 individus. Elles avaient fait les métiers les plus divers. Retirées depuis trente à quarante ans, elles vivaient à la campagne chez leurs enfants ou leurs petits-enfants ; quelques-unes se trouvaient à l'hospice ou dans des maisons de repos. Elles avaient perdu leur mari de vingt à quarante ans plus tôt. Leur situation économique était très modeste. Toutes étaient maigres : aucune n'avait jamais dépassé 60 kilos. Elles étaient gourmandes, mais mangeaient peu. Beaucoup d'entre elles étaient robustes ; les hommes aussi : l'un d'eux, à plus de 99 ans, jouait au billard. Certaines tremblaient un peu, elles avaient l'oreille dure, la vue basse, mais sans être sourdes ni aveugles. Elles dormaient bien. Elles s'occupaient à lire, à tricoter, à se promener un peu. Lucides, elles avaient une bonne mémoire, un caractère indépendant, égal et même gai, un vif sens de l'humour et le goût des relations sociales. Autoritaires, elles traitaient en jeunes gens leurs enfants de 70 ans. Elles se plaignaient parfois de la nouvelle génération ; mais leur époque les intéressait, elles se tenaient au courant de ce qui se passait. L'hérédité semblait un des facteurs de leur longévité. Elles n'avaient aucun antécédent pathologique et n'avaient souffert d'aucune affection chronique. Elles ne semblaient pas craindre la mort. Leur comportement était dans l'ensemble très différent de celui des vieillards moins âgés. Est-ce parce qu'elles étaient d'une exceptionnelle santé physique et morale qu'elles avaient survécu ? Ou la satisfaction d'avoir vécu si vieilles leur donnait-elle la sérénité ? L'enquête ne répond pas à cette question.

Le docteur Grave E. Bird a présenté à la Société orientale de psychologie une étude poursuivie pendant vingt années et qui porte sur 400 personnes de plus de 100 ans. Ses conclusions concordent avec celles du docteur Delore : « La plupart

des individus de ce groupe échafaudent pour l'avenir des plans précis, s'intéressent aux affaires publiques, manifestent des enthousiasmes juvéniles, ont leurs dadas, un sens aigu de l'humour, l'appétit solide, une résistance extraordinaire. Jouissant en général d'une parfaite santé intellectuelle, ils sont optimistes et n'expriment pas la moindre crainte de la mort. »

Des centenaires observés aux U.S.A. donnaient la même impression : ils étaient actifs et heureux. Visher a observé deux hommes de plus de 100 ans qui étaient actifs, heureux et semblaient en bonne santé : cependant, l'autopsie a révélé qu'ils avaient de nombreux organes malades.

En 1963, la presse cubaine consacra une page à quelques vieillards qui étaient plus que centenaires. Parmi ceux-ci il y avait un ancien esclave noir particulièrement intéressant dont un ethnologue recueillit les souvenirs au magnétophone. Les recoupements historiques indiquent qu'il avait vraiment les 104 ans qu'il s'attribuait. Sa mémoire excellente — bien qu'un peu brouillée pour certaines périodes — lui a permis de récapituler toute sa vie. Il avait les cheveux blancs, il était en bonne santé ; un peu méfiant au début des entretiens, il accueillit ensuite avec beaucoup de bonne grâce les questions de son interlocuteur et répondait d'abondance. Il avait la pleine possession de ses facultés intellectuelles[1].

Beaucoup des prétendus centenaires qu'on rencontre dans des régions reculées ne le sont sans doute pas : faute de certificats de naissance, ils peuvent s'attribuer avec bonne foi un âge fantaisiste. Mais ceux qui ont vraiment dépassé 100 ans sont presque toujours des individus exceptionnels.

Appendice II

R. E. BURGER : QUI S'OCCUPE DES PERSONNES ÂGÉES[2] ?

Un Américain sur dix environ a plus de 65 ans, et cette proportion augmente chaque année. Les deux tiers de ces Américains souffrent de quelque maladie chronique — hypertension, arthrite, diabète ou autre… Et cependant il n'y a que 30 000 institutions, de natures diverses, destinées à s'occuper d'eux, le nombre de lits ne permettant d'en prendre en charge qu'un sur cinquante. En outre, la majorité des personnes âgées ne répondent pas aux conditions requises par les lois *Medicare* et *Medicaid*. Le revenu moyen annuel d'une personne seule de plus de 65 ans est de 1 055 dollars par an, et 30 % — seuls ou mariés — vivent dans la pauvreté. Pour des soins même très limités, leur famille doit donc avoir la possibilité de payer l'équivalent d'un salaire mensuel net.

Le problème financier posé par les institutions pour vieillards est le reflet d'un problème plus fondamental. Quelle est la place des personnes âgées en Amérique ? La plupart des Américains considèrent comme acquise l'hypothèse selon laquelle les gens âgés se trouvent beaucoup mieux quand ils sont entre eux. Nous semblons croire que leurs besoins médicaux sont particuliers, et qu'ils sont traités avec plus d'efficacité si on les groupe entre eux ; que leurs intérêts et leur sensibilité sont protégés quand ils se trouvent parmi des gens de leur âge, et qu'ils sont plus heureux et vivent plus longtemps quand ils sont loin des pressions du monde, de la jeunesse et de la concurrence. Toutes ces hypothèses sont fondamentalement erronées, mais il est facile de comprendre quelles pressions nous y ont amenés. Nous n'avons pas été capables de nous attaquer au problème essentiel des gens âgés, celui de la réadaptation. En 1966, une étude portant sur 2 000 patients pris en charge par la Sécurité sociale (*Welfare patients*) dans les *nursing homes* de New York conclut qu'« une réadaptation satisfaisante des vieillards séjournant dans les *nursing homes* est pratiquement irréalisable et n'est pas rentable pour la société… Le maximum d'efforts en vue d'une réadaptation devrait être fait plus tôt, et ailleurs que dans ces établissements ». Nous avons l'habitude de considérer ces établissements non pas comme un lieu de réadaptation, mais comme le « dernier recours » pour les vieillards « difficiles ».

Le principe qui est à la base de toute réadaptation (maintien de l'activité du patient) a été rendu systématiquement inapplicable par les méthodes de recrutement et de financement de ces établissements. Les vieillards qui sont cloués à leur lit reçoivent des indemnités plus élevées de la Sécurité sociale ; ils nécessitent moins d'attention, mais il est rare qu'ils rentrent chez eux.

L'industrialisation rapide de l'Amérique a aussi privé nos vieillards des responsabilités et des fonctions qu'ils avaient dans une société agraire. Devenus improductifs, ils se sentent vite indésirables. Et ainsi s'exerce une double pression tendant à les couper de la société, puisque de leur côté les jeunes considèrent cette tendance comme psychologiquement justifiée. Le cadre supérieur prend sa retraite plus tôt puisque le fait d'avoir atteint la cinquantaine l'écarte de la course à la promotion. L'ouvrier achète une part dans un village de retraite (l'âge maximum, autrefois de 53 ans, est maintenant abaissé à 45) parce que ses enfants adultes n'ont plus de contacts avec lui.

Ces pressions psychologiques, qui tendent à accentuer le fossé entre jeunes et vieux, ont été renforcées de manière paradoxale par un courant venu d'une autre source. Le miracle qui a rendu la vieillesse possible pour tant d'Américains l'a aussi rendue plus décevante. La médecine moderne a fait passer la durée de vie moyenne de l'homme américain de 49 ans en 1900 à presque 70 aujourd'hui. Et cependant, à 65 ans, un homme peut espérer vivre encore quatorze ans — contre treize ans en 1900. Nous avons prolongé la durée de la vie en général, et nous avons ainsi formé un groupe plus important de vieillards, mais nous n'avons pas prolongé la durée de vie des vieillards. Et pire encore, nous n'avons rien fait pour remédier au vide et à la dépendance de leur vie. Au lieu de cela, nous avons placé sur leurs épaules et sur celles de leur famille le fardeau des soins médicaux dont ils ont besoin.

La « solution » américaine (*nursing homes*, maisons pour vieillards, maisons de repos, villages de retraite) nous pose le problème suivant : est-il vraiment meilleur pour les personnes âgées d'être écartées de la société ? Nous avons escamoté le problème des exigences terribles de l'attention médicale requise par les vieillards en écartant tout simplement les malades de la vue du public.

Les dernières innovations sur le marché des valeurs, si l'on en croit la journaliste financière Sylvia Porter, sont les affaires concernant les *nursing homes*. Avant même que le programme *Medicare* ne fût voté et mis en place, des firmes comme Holiday Inn et les hôtels Sheraton avaient déjà prévu l'instauration de chaînes de *nursing homes*. Au moins sept de ces chaînes ont maintenant des actionnaires dans le public et, selon *Business Week*, ces affaires montent en flèche. En comparaison avec ce soudain essor, les programmes financés sur le plan fédéral sont évidemment très en retrait, car ils n'envisagent la construction de maisons pour les personnes âgées que dans le cadre de l'aide aux économiquement faibles. D'autre part, des facilités en matière d'impôts ont rendu possible la gestion, par des organisations religieuses, de groupes d'appartements pour vieillards. Il semblerait donc que, bien que cela continue à revenir très cher à leur famille, l'attention que l'on porte aux vieillards commence à être à la mesure de leurs problèmes médicaux ou sociaux.

Une erreur fausse le problème à la base, cependant. *Medicare* ne couvre qu'une petite minorité de vieillards — ceux qui requièrent des soins posthospitaliers pendant une durée de cent jours au maximum. Selon la loi (titre 18 de l'acte de Sécurité sociale de 1967), sont à la charge de *Medicare* les patients nécessitant certaines commodités pour être traités médicalement et nécessitant des soins considérables, c'est-à-dire des soins relevant d'un hôpital et non pas des soins d'une durée ou d'une nature considérable. L'idée de *Medicare* était de faire sortir des hôpitaux les vieillards, quand ils pouvaient être traités de manière adéquate dans un *nursing home* proche d'un hôpital, avant de rentrer chez eux. Pour chaque malade répondant aux conditions requises, *Medicare* donne aux *nursing homes* 16 dollars par jour (pour chambre, repas et soins médicaux). Cela ne cherche nullement à résoudre le problème des vieillards qui veulent se retirer de la société.

Les chaînes de *nursing homes*, que tentent de s'approprier les milieux financiers, se sont développées pour répondre à un besoin bien précis : dispenser des soins de courte durée et relevant d'un hôpital. Le fait qu'un tel marché se soit ouvert pour répondre aux besoins définis de façon pourtant restrictive par le titre 18 de l'acte nous permet de deviner ce qu'était le triste état des *nursing homes* avant *Medicare*. Pour répondre aux conditions posées par *Medicare*, un *nursing home* doit avoir un médecin et une infirmière à sa disposition en cas de besoin, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; mais puisque le *nursing home* dépend par définition d'un hôpital, cela ne pose aucun problème. Le recrutement de spécialistes de physiothérapie — imposés par *Medicare* — n'est aussi qu'une affaire d'argent, car on n'en manque pas. Quant aux « commodités » dont il est question dans la loi *Medicare*, ce sont les *nursing homes*. Cependant l'expression ayant été utilisée à tort et à travers, une nouvelle terminologie est apparue nécessaire. Ces établissements sont officiellement appelés « Maisons de soins à orientation médicale ».

Les « Maisons de soins à orientation non médicale » — ce qui est une contradiction dans les termes — complètent le marché, pour ce qui est des soins de longue durée ou des derniers soins à apporter aux vieillards. Ces établissements — ainsi que ceux qui sont plus correctement dénommés maisons de repos ou maisons pour vieillards — font l'objet d'un autre article de l'acte de Sécurité sociale, le titre 19. Sous le nom de *Medicaid* (mais généralement confondue avec *Medicare*), cette législation a un champ d'application beaucoup plus vaste et concerne l'harmonisation des programmes établis par chaque État. Mais *Medicaid* ne présente en réalité rien de nouveau en ce qui concerne les personnes âgées, et en bien des cas n'améliore pas la qualité des soins prévus par les programmes de Sécurité sociale de chaque État. Les diverses institutions reçoivent de *Medicaid* les mêmes subventions que lors des précédents programmes (une moyenne de 300 dollars par mois et par patient), la seule différence étant que la contribution financière de Washington est plus importante. *Medicaid* ne fait que donner certaines indications de base en ce qui concerne l'assistance médicale requise par les citoyens de tout âge, mais appartenant à certaines catégories définies par leur revenu. Dans l'État de New

York, tout le monde connaît bien le large programme mis en œuvre par le gouverneur Rockefeller dans le cadre de *Medicaid*, qui touche environ une personne sur dix dans l'État. Outre qu'il a permis au public de prendre conscience du fait que les sommes requises par les soins médicaux du public sont astronomiques, le programme *Medicaid* a, au départ, laissé espérer qu'on allait uniformiser et rendre obligatoire un certain niveau de qualification des médecins et des établissements qui sont concernés.

Mais *Medicaid* s'est révélé inefficace pour réglementer les établissements qui, selon cette loi, reçoivent des subventions pour s'occuper des personnes âgées. Ce sont les bureaux compétents de chaque État qui déterminent quels malades seront pris en charge par *Welfare* ou M.A.A. (Aide médicale aux personnes âgées), et quels établissements en seront chargés.

Cela résulte des pressions exercées par les associations de *nursing homes*, lors de la rédaction des clauses essentielles de *Medicaid*. Depuis des années, les autorités responsables de chaque État se heurtent au même problème : comment imposer certaines normes aux établissements pour vieillards, étant donné que beaucoup n'ont pas les qualités requises et qu'une stricte application de la loi risquerait d'empirer la situation de leurs patients ? Lorsqu'on les menace de fermeture, parce qu'ils violent continuellement les réglementations, les directeurs de ces établissements douteux ne font que hausser les épaules : « Qu'allons-nous donc faire ? Les mettre à la rue ? »

Des quelque 30 000 établissements qui dispensent des soins de longue durée aux vieillards, plus de la moitié ne prétendent pas répondre aux conditions requises. Dans la plupart des États, la loi impose la présence, huit heures par jour, d'une infirmière diplômée ou ayant fait un stage de qualification ; cela pour les maisons s'occupant des malades M.A.A. Mais le niveau des infirmières qualifiées n'est pas à la mesure des problèmes psychologiques ou médicaux des vieillards qui y sont soignés. Et le manque d'infirmières diplômées dans les hôpitaux — alors qu'on leur y offre de bons salaires — laisse deviner le niveau des soins dispensés par les infirmières dans les *nursing homes*. Celles-ci ont un salaire moyen de 2,40 dollars par heure si elles sont diplômées ; les infirmières non diplômées ont en moyenne 1,65 dollar, et la moyenne nationale des salaires payés au personnel des *nursing homes* est inférieure à 1,25 dollar. Le terme d'« aide-infirmière » est passé dans le langage courant de la profession et est utilisé par l'administration de ces *nursing homes* pour justifier les bas salaires. Si un bureau chargé de la vérification découvre qu'un de ces établissements ne tient pas compte des règlements qui lui imposent la présence effective d'une infirmière professionnelle, on lui donne un « délai de grâce », jusqu'à ce qu'il remédie à la situation.

Certains de ces établissements profitent de ces délais de grâce pendant plus d'un an. Le Bureau de la Santé de l'Oregon ne fait qu'exprimer un problème très courant quand il déclare que « c'est duper le public que d'appeler ces établissements pour vieillards "maisons de soins médicaux", alors qu'aucun soin ne peut y être dispensé ».

De leur côté, les États sont les complices de cette duperie, lorsqu'ils refusent

de réorganiser leurs services compétents en ce domaine. Et les 300 dollars que paie chaque État pour chaque patient pris en charge ne font que subventionner des établissements qui sont au-dessous du niveau requis et en favorisent la multiplication.

À l'autre extrémité de la profession médicale se situe une autre pratique scandaleuse et tout aussi nocive. C'est que des médecins sont les fondateurs ou les responsables de *nursing homes* dans lesquels ils envoient leurs clients, sans leur dévoiler les intérêts qu'ils y ont. Il y a plusieurs années, l'Union des Consommateurs dénonça cette pratique comme « un scandale honteux qui doit rapidement attirer l'attention de l'Association médicale américaine ». Mais cette association (A.M.A.) défend souvent des intérêts apparentés à ceux de l'Association des *nursing homes*. Loin d'être pris en considération, ce problème a été ouvertement repoussé par les nouveaux promoteurs de *nursing homes*. Le Centre de soins *Four Seasons*, société anonyme, est l'une de ces nombreuses affaires qui financent leurs établissements en vendant des parts aux médecins. *Four Seasons* fait état du fait que 50 % de ses lits sont occupés par des clients envoyés par les médecins-actionnaires.

Il y a une menace encore plus dangereuse que ce conflit d'intérêts ; c'est la pression morale autant que financière exercée par le corps médical, qui fait que les *nursing homes* sont considérés comme *la* solution au problème des personnes âgées. La réadaptation à la vie courante ne semble pas être le domaine où faire des investissements rentables.

On peut rétorquer qu'au moins ces nouveaux établissements, dirigés par des médecins, sont en train de remonter le niveau scandaleusement bas qu'a connu cette industrie les trente dernières années. Mais pour un établissement neuf, offrant chambres individuelles, salon de beauté, heure de cocktail et physiothérapie, il en subsiste des douzaines qui font toutes les économies possibles pour réaliser un certain bénéfice sur la subvention de 300 dollars par mois accordée par l'État.

Selon l'Association nationale de prévention contre le feu, l'endroit le plus exposé à l'incendie que vous puissiez trouver en Amérique est un *nursing home*. Les incendies y sont particulièrement terrifiants parce que leurs victimes y sont sans défense. Cette association déclare que le nombre de victimes de ces incendies pourrait être considérablement réduit ou supprimé, si un système d'extincteurs était exigé partout. Mais, dans bon nombre d'États, un tel règlement a été systématiquement combattu par les associations de *nursing homes*, l'argument étant que cette dépense supplémentaire causerait la fermeture d'un grand nombre de maisons. Au cours de l'incendie le plus terrible de l'histoire de l'Ohio, 63 vieillards périrent carbonisés dans un bâtiment moderne en béton — et cependant l'association de cet État s'opposa avec succès à un règlement concernant les extincteurs, ce qui aurait peut-être rendu de tels incendies impossibles.

Un autre scandale est la façon dont la santé même des vieillards est menacée. Selon les gérontologues, l'un des traitements les plus dangereux pour les vieillards non psychotiques est l'inactivité forcée. En raison du système de prestations

Medicaid (ainsi que d'autres indemnités *Welfare*, qui existaient avant *Medicaid*), les malades sont gardés au lit plus souvent qu'il n'est nécessaire, pour justifier un supplément de 3 à 5 dollars. Il est aussi plus facile de s'occuper d'eux quand ils sont couchés ; le risque de chutes qui coûteraient cher aux assurances est ainsi écarté ; et ce sont ainsi des hôtes plus assidus ! Mais le fait d'être gardé au lit n'est que le premier des dangers que l'on fait courir à la santé du vieillard. Dans les établissements de type courant, en raison du manque de personnel, on ne tourne pas assez souvent le malade dans son lit, pour éviter les redoutables ulcères de décubitus (escarres), qui sont des blessures ouvertes aussi douloureuses que difficiles à guérir. Il est courant aussi d'administrer des médicaments sans discernement, soit pour venir à bout des malades, soit par mesure d'économie, et cela aboutit à des problèmes médicaux insolubles — tout au moins pour un personnel non qualifié. Le public n'a pas conscience du mal qui est fait quand on prive les vieillards de ces petits agréments et de ces activités dont la vie est faite, et qui, très souvent, donnent un but à la vie. La nourriture, par exemple, est un problème constant dans les établissements de catégorie inférieure. Même dans les États où l'on trouve les meilleurs *nursing homes*, la nourriture quotidienne de chaque patient revient en moyenne à 94 cents par jour — et c'est le chiffre que les établissements eux-mêmes donnent pour avoir droit au maximum de subventions de la part de l'État. Les vieillards n'ont pas le sentiment d'avoir un but dans la vie, ni de jamais rien accomplir, et ce vide est exploité par certains membres du personnel peu scrupuleux, pour jouer de leur autorité, pour se défendre quand d'autres abus sont mis en évidence ou pour avoir le sentiment de leur propre importance. On fait peu de cas de la vie privée des patients, et c'est là l'une des plaintes les plus souvent entendues par les visiteurs. Il arrive souvent que les directeurs fassent visiter des groupes de clients éventuels, sans jamais avoir le moindre mot d'excuse ou d'explication pour les pensionnaires ébahis d'être ainsi exhibés.

L'abus le plus grave est peut-être le manque de respect pour la personne du patient. Ceci se produit parfois intentionnellement. Le contrat « soins à vie » (*lifecare*), bien connu de tous, n'est qu'une simple police d'assurance, payée globalement, à l'avance, par le patient ou par sa famille, et lui garantissant un lit aussi longtemps qu'il vivra. Mais, qu'il vive ou qu'il meure, l'argent est entre les mains de ceux pour qui le décès prématuré du patient sera tout bénéfice. Or, en enlevant au patient son désir de vivre — par des rebuffades, tracasseries et affronts quotidiens —, un *nursing home* peut fort bien tuer un vieillard. Même lorsque les contrats *lifecare* ne sont qu'une sorte de pari raisonnable fait par les deux parties, le ressentiment éprouvé par un vieillard qui se sent de trop ne peut manquer d'avoir ses effets.

En dépit de nombreux articles dans les journaux, en dépit des témoignages volumineux lors de certaines séances au Congrès, et des récits interminables faits par les infirmières, les patients et leur famille, l'attitude officiellement adoptée par l'industrie des *nursing homes* est premièrement de nier qu'il y ait un problème, et deuxièmement de considérer tout document mettant ces abus en évidence comme une tracasserie administrative. Lorsque l'attorney général de

Californie fit paraître un rapport accusant des médecins, pharmaciens, hôpitaux et *nursing homes* d'une escroquerie de 8 millions de dollars contre Medical, les porte-parole de ces groupes déclarèrent que l'accusation n'était pas fondée. « Seule, une petite minorité de gens » semble toujours être coupable. Et cependant l'État, qui verse une moyenne de 140 000 dollars par an à chaque *nursing home* subventionné par Medical, assure que la plupart de ces établissements se livrent à des pratiques malhonnêtes (fausses factures, comptes truqués, etc.).

Le département de la Santé, de l'Éducation et de la Sécurité sociale (H.E.W.) a promis de réviser les lois *Medicare* et *Medicaid*, cela après le scandale de la Californie. Cette révision pourrait fort bien être l'occasion d'une étude concernant les problèmes sociaux et médicaux que posent nos établissements pour vieillards — et non pas seulement une enquête sur leurs agissements douteux en matière de comptes.

On a donc l'espoir que des législateurs et des organismes fédéraux vont examiner les solutions qui, de toute évidence, pourraient remplacer ces institutions qui s'occupent des personnes âgées. Dans un domaine semblable, celui des handicapés mentaux, la « désinstitutionnalisation » a déjà commencé. En Angleterre, les trois quarts du village de Botton sont composés d'adultes mentalement déficients, qui ont ainsi le degré d'isolement que leur maladie requiert, mais qui échappent tout de même à l'atmosphère de l'hôpital et à l'emprisonnement psychologique de l'institution. Lors de récentes conférences aux États-Unis, des spécialistes en la matière ont réclamé qu'un terme soit mis aux « primes » que l'État accorde aux institutions spécialisées pour tout malade, ce qui nuit à la recherche de toute autre forme de soins.

En ce qui concerne les solutions de rechange, on peut envisager deux lignes d'action : que l'accent soit mis beaucoup plus sur leur réadaptation, et que l'on traite les vieillards comme des personnes, non comme des malades. Pour que cela réussisse largement, il faudrait que la réadaptation (sociale, psychologique et physique) apparaisse comme tout aussi rentable que les « soins ultimes ». *Medicare*, qui se limite aux soins médicaux importants et de courte durée, est un premier pas en ce sens. Mais malheureusement, cet esprit nouveau a été noyé au milieu des conditions plus vagues posées par *Medicaid*.

Il est possible que le moyen le plus simple d'encourager la réadaptation soit de verser les prestations *Medicare* ou *Medicaid* directement aux personnes concernées, plutôt qu'aux établissements qui les prennent en charge. Des prestations pourraient être versées aux familles, pour des traitements médicaux précis, sous surveillance médicale, et également pour que certains soins leur soient dispensés à domicile, lorsque ces vieillards n'ont pas de parents adultes auprès d'eux. Si cette méthode paraît moins efficace que des soins de masse dispensés dans une institution, que l'on considère le succès de *Homemakers*. Cette société anonyme à but lucratif est maintenant établie dans quelque quinze grandes villes et dispense soit des soins, soit une aide à domicile, à des prix bien inférieurs à ceux des *nursing homes* ou des maisons de retraite. Des services semblables sont rendus dans certains districts urbains par des groupes

philanthropiques.

Le fait essentiel est que *Medicare* ne donne de soins à domicile qu'en cas d'urgence, et que *Medicaid* les limite à quatre heures par jour. Beaucoup trop de vieillards, ayant désespérément besoin de quelque aide ou de quelque attention, se trouvent pris au piège des règlements de chaque État, ou des règlements fédéraux, pour la simple raison que ces règlements sont établis selon les nécessités rigides des établissements divers et ne correspondent pas à la variété des besoins individuels. Pour l'instant, les services du H.E.W. sont en train d'étudier une forme « intermédiaire » par rapport à *Medicare*, qui prendrait en considération des besoins médicaux moins limités que ceux des convalescences posthospitalières. Étant donné que nous nous sommes tant engagés dans la voie des établissements pour vieillards, cette perspective nous donne au moins un peu d'espoir.

Les amendements apportés à *Medicaid*, et qui doivent s'appliquer en 1969, montrent que le Congrès n'est pas sans reconnaître les défauts du système actuel. Bien que la mise en œuvre de ces amendements soit toujours de la compétence des différents États, il est prévu que les services rendus ne seront plus limités aux soins dispensés par les établissements pour vieillards, et que, d'autre part, un niveau plus élevé de qualification sera exigé de la part de ces établissements — les propriétaires des *nursing homes* devront être connus du public, les dépenses pharmaceutiques devront être vérifiées, et le niveau des soins donnés sera comparable à celui de *Medicare*. Les règlements concernant la sécurité en cas d'incendie devront être appliqués dans tous les établissements dépendant de *Medicaid* avant le 31 décembre 1969.

Une stricte application des clauses de *Medicaid* au niveau de chaque État sera nécessaire pour que disparaisse la menace que constituent les établissements sous-équipés. Les associations de *nursing homes* doivent comprendre que l'application de la loi — tout comme la mise au grand jour de documents tels que le rapport de l'attorney général de Californie — ne peut que les aider, non leur nuire. Dans une société fondée sur la concurrence et le profit, les besoins en bons *nursing homes* ne sont pas près de disparaître. Et en même temps vingt millions de vieillards américains ont besoin d'être soignés avec justice, humanité et respect ; et ce besoin fondamental ne peut rester insatisfait.

Charles Boucher, chef des services médicaux au ministère britannique de la Santé, déclare : « Notre philosophie est que les personnes âgées veulent rester chez elles, au milieu de leurs possessions et de leurs souvenirs. Que ce soit dans une maison confortable ou non, grande ou petite, cela n'a pas d'importance. Nous considérons que c'est là qu'ils doivent être… que c'est là qu'elles se sentent en sécurité et en confiance. Il est tentant de croire que c'est une question d'institutions spécialisées, mais je pense que cette solution serait un peu comme de condamner les vieilles voitures à la ferraille. »

(Traduction Françoise Olivier.)

Copyright *Saturday Review, Inc.*, 1969.

Appendice III

LA CONDITION DES VIEUX TRAVAILLEURS DANS LES PAYS SOCIALISTES

Alors que l'employé verse une cotisation — moindre que celle de l'employeur — en France, Grèce, Italie, Portugal, Turquie, deux fois plus élevée en Islande, en U.R.S.S. et dans les démocraties populaires la Sécurité sociale est financée entièrement par des organismes publics et sociaux, sauf en Hongrie où une contribution est réclamée aux travailleurs. L'économie de ces pays étant planifiée, leur politique de la vieillesse s'intègre dans l'ensemble du plan et n'est pas contrariée par le jeu des intérêts particuliers. Le sort des gens âgés devrait y être mieux aménagé que dans les pays capitalistes. Il ne semble malheureusement pas qu'il en soit toujours ainsi.

Les sources de mes renseignements sont diverses. Ce sont parfois des rapports officiels. Parfois des informations fournies par des particuliers. Dans un cas comme dans l'autre il est difficile d'en apprécier la valeur exacte. Je les donne sous toutes réserves, à titre d'indications.

*

En U.R.S.S., d'après des sources officielles, voici comment la situation se présente.

On compte 20 millions de personnes de plus de 60 ans : à peu près 10 % de la population. Le droit à la Sécurité sociale, inscrit dans la Constitution en 1936, avait été reconnu dès l'instauration du régime soviétique. Son application s'en est progressivement étendue et précisée. Jusqu'en 1964, les kolkhoziens n'en bénéficiaient pas : ils s'assuraient grâce à des caisses de secours mutuel. En 1964, une législation sociale particulière a été instaurée pour eux. Coopérateurs, artistes, gens de maison bénéficient aussi d'un régime spécial. Tous les salariés bénéficient du régime général. La pension est attribuée aux hommes à 60 ans s'ils ont 25 ans d'activité salariée, aux femmes à 55 ans avec 20 ans d'activité salariée ; pour les travaux pénibles la retraite est fixée pour les hommes à 50 ans, avec 20 ans d'activité salariée, pour les femmes à 45 ans avec 15 ans d'activité salariée.

Des augmentations sont prévues pour dépassement d'au moins 10 ans du nombre d'années de travail exigé. Le budget d'État des pensions, qui était de 2,9 milliards de roubles en 1955, a été relevé par une loi, en 1956 ; il était en 1965 de 10,5 milliards de roubles.

Plus le salaire est bas, plus le coefficient qui lui est appliqué pour calculer la pension est élevé : jusqu'à un salaire mensuel de 35 roubles, le pensionné touche 100 % ; au-dessus de 100 roubles, il ne touche que la moitié. La pension maximum est fixée à 120 roubles. Les pensionnés ont le droit de travailler jusqu'à concurrence d'un salaire mensuel de 100 roubles ; leur travail est contrôlé par des commissions de Sécurité sociale : environ 2 % des retraités travaillent (y compris les kolkhoziens).

Il est de tradition, même dans les villes, que les vieux parents habitent avec leurs enfants. On encourage cette solution dans tous les pays socialistes à cause de la crise des logements. Les femmes y travaillent dans une très grande proportion. On les met à la retraite plus tôt que les hommes afin que les grand-mères pensionnées remplacent la mère à la maison. J'ai dit les inconvénients de cette formule. Une grand-mère qui assume les tâches de la mère en tire peu de gratifications ; elle n'est qu'une suppléante à l'autorité incertaine. Les enfants peuvent lui être ôtés, par exemple si le jeune couple va se fixer dans un endroit lointain où elle ne pourra pas le suivre. Du moins les vieillards ne finissent-ils pas leurs jours dans la solitude.

D'ailleurs, en U.R.S.S., ils peuvent aussi vivre de leur côté ; ils habitent des logements classiques et des « Foyers ». Ces dernières années, un nombre important de personnes âgées ont été logées dans des immeubles spéciaux où elles occupent les étages inférieurs. Il existe un grand nombre de maisons de retraite situées en général dans les zones suburbaines. Dans la plupart, le confort est modeste mais on y propose aux pensionnaires de nombreuses activités culturelles et des distractions. Ils sont beaucoup moins abandonnés que chez nous par les familles et par la société.

L'intégration du citoyen à la vie politique et sociale étant beaucoup plus étroite, la personne âgée ne se sent pas exclue de la communauté, elle conserve des activités, soit au sein du Parti, soit dans son quartier, sa maison, etc.

Le niveau de vie, dans l'ensemble du pays, est plus bas qu'en France. Mais le salaire du retraité est beaucoup moins éloigné que chez nous de celui qu'il touchait auparavant ; il a une existence beaucoup plus décente que nos économiquement faibles.

Ce tableau est peut-être un peu trop optimiste. Il ne faut pas oublier qu'en U.R.S.S. — et dans la plupart des pays socialistes — le salaire officiel ne représente que 60 % environ des ressources réelles des travailleurs. C'est sur cette somme que leur pension est calculée. Pour connaître la véritable condition des retraités, il faudrait savoir si le « travail noir », les « combines » qui leur permettent de boucler leur budget demeurent possibles pour les gens âgés. Sinon leur niveau de vie subit une chute considérable.

*

J'ai reçu de Hongrie le rapport suivant :

Comme partout ailleurs dans le monde, la vieillesse s'accompagne, en Hongrie, de problèmes touchant, en même temps que chacun des individus concernés, l'ensemble de la société. Le faisceau des problèmes de la vieillesse se compose, d'une part, d'éléments généraux inhérents aux atteintes de l'âge, et, d'autre part, d'éléments qui relèvent spécifiquement de la forme de la société. Cette dernière catégorie d'éléments est, par conséquent, variable selon les pays. Les traits spécifiques de la Hongrie dessinent le tableau suivant.

Au cours de ces dernières vingt-cinq années, le tracé démographique atteste d'un vieillissement de la population. Celui-ci découle de la conjonction de la progression démographique et de la prolongation de la longévité moyenne.

On sait qu'après la marée natalitaire du début des années 1950, la décennie suivante a été marquée par un net reflux ; alors qu'en 1954 le record en matière de natalité avait atteint 23 ‰, en 1962 elle avait baissé jusqu'à 12,9 ‰. Et bien qu'au cours de ces trois dernières années, cette tendance descendante ait été relayée par une courbe ascendante — pour atteindre en 1968 la proportion de 15 ‰ —, le long processus antérieur avait tout de même causé un relatif vieillissement de la population.

Simultanément, dans son acception absolue également, la population de la Hongrie a vieilli, phénomène qui est dû pour beaucoup à l'ensemble des mesures sociales, économiques, sanitaires et culturelles intervenues au cours des vingt-cinq années passées et qui ont eu pour effet de prolonger la durée moyenne de la vie. En effet, en 1941, la longévité prévisible à la naissance était, en Hongrie, de 54,9 ans pour les hommes et de 58,2 ans pour les femmes ; actuellement, ces mêmes prévisions sont de 67 ans pour les hommes et de 71,8 ans pour les femmes. Ainsi, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le nombre et la proportion des personnes âgées de 60 ans et plus ont considérablement grandi. En 1941, on comptait dans ce pays 997 400 personnes de plus de 60 ans, soit 10,7 % de la population ; en 1949, ces chiffres sont passés à 1 073 000 et 11,6 % ; en 1960, ils sont montés à 1 372 700 et 13,8 % ; en 1968, les chiffres les plus récents attestent de 1 685 000 personnes de plus de 60 ans, représentant 16,4 % de la population.

Conformément à ce processus de vieillissement de la population hongroise, le groupe de recherches démographiques de l'Office central des statistiques prévoit qu'en 1975 le pourcentage des personnes âgées de 60 ans et plus sera de 18,5 %. Et même si le taux des naissances devait à nouveau connaître une montée en flèche, ce processus de vieillissement ne s'en poursuivrait pas moins car, de génération en génération, la longévité moyenne ne manquera sans doute pas de se prolonger encore. Ainsi, de nos jours, la moyenne des chances de longévité des hommes et des femmes de grand âge se présente de la manière suivante :

Âge présent (années)	*Chances des hommes (années)*	*Chances des femmes (années)*
60	+ 15,88	+ 18,33
70	+ 9,75	+ 10,99
80	+ 5,27	+ 5,76

En Hongrie aussi, les trois problèmes principaux des vieillards résident dans les moyens d'existence, la maladie et la solitude. L'État socialiste apporte une notable contribution à l'atténuation de ces problèmes, d'une part, à l'aide du système des prestations sociales et, d'autre part, par le truchement de l'ensemble de sa politique sociale. À cet égard, il convient de noter l'importance des changements et progrès qui, par rapport à la situation d'il y a vingt-cinq ans, se sont produits. D'une manière plus générale, la modification des principes a été radicale ; ainsi, alors qu'auparavant, par les différences quantitatives et qualitatives de leurs prestations selon les diverses catégories de travailleurs, les anciens offices d'assurances sociales procédaient à des discriminations, la nouvelle législation, s'élaborant au fur et à mesure de l'instauration du socialisme, a créé une Sécurité sociale homogène. Dans la pratique, ces changements et progrès se sont exprimés dans le fait que, d'une part, le nombre des bénéficiaires des prestations sociales n'a cessé d'augmenter, finissant par englober aussi les paysans qui, avant la Libération de 1945, étaient d'emblée exclus de la jouissance de toute sécurité sociale ; d'autre part, au fur et à mesure de la consolidation économique de l'État, l'importance des prestations a continûment et notablement augmenté.

De nos jours, 97 % de la population hongroise — donc, pratiquement, son ensemble — bénéficie de la Sécurité sociale. Cependant, ce chiffre statistique de 97 % appelle des explications de deux points de vue. Premièrement, du point de vue de l'évolution ; en effet, de 31 % en 1938, à 47 % en 1950, puis 85 % pour 1960, la proportion des bénéficiaires n'a cessé d'augmenter. Deuxièmement, du point de vue des 3 % absents du chiffre statistique des bénéficiaires ; il s'agit ici surtout de vieillards qui avaient jadis exercé des professions libérales et qui ne s'étaient donc pas préoccupés de s'assurer de retraites ; bien qu'aujourd'hui non plus ils ne soient pas pensionnés, en cas de maladie et s'ils en ont besoin, ils jouissent néanmoins de certaines prestations sociales, des soins médicaux gratuits, de la gratuité des médicaments et de l'hospitalisation. Ainsi, en Hongrie, la vieillesse s'inscrit dans la perspective de l'assistance de la société socialiste.

Quant aux moyens d'existence, ils sont assurés pour la grande majorité (les trois quarts) des vieillards par la loi dite homogène des pensions et retraites. Un peu moins du quart des vieillards qui ne bénéficient pas de ces versements, parce qu'ils ne s'en sont pas assuré le droit, obtiennent cependant de l'État des secours réguliers, sauf si la bonne situation matérielle de leurs familles est telle qu'elle doit permettre de les entretenir. À propos de cette catégorie de vieillards, notons encore que le nombre des bénéficiaires réguliers des secours de l'État s'élève à 150 000, et que même ceux qui sont à la charge de leurs familles jouissent des

diverses prestations médicales et hospitalières de la Sécurité sociale.

Si la loi des pensions et retraites est dite « homogène », c'est parce qu'elle garantit des droits égaux et identiques à tous les travailleurs. En effet, avant la Libération, le régime des retraites était conçu de telle façon qu'il procédait à des discriminations selon les classes et couches sociales, accordant des privilèges à telle ou telle d'entre elles, ce qui ne manquait pas de causer des mécontentements. La première loi homogène des pensions et retraites de la Hongrie socialiste date du 1er janvier 1952, la seconde (qui développait la première) a été promulguée le 1er octobre 1954 ; quant à la troisième, actuellement en vigueur, qui a plusieurs fois modifié les précédentes et étendu leurs avantages, elle existe depuis le 1er janvier 1959.

Les traits essentiels de ce système de pensions et retraites sont les suivants : il intéresse aussi bien les ouvriers que les employés, les travailleurs intellectuels, les membres des coopératives agricoles et artisanales que les artisans privés, donc toutes les couches de la société ; il étend son bénéfice également aux membres des familles des assurés et ayants droit, il couvre la vieillesse et l'invalidité ; il concerne plus spécialement les vieux mais, en cas de décès d'un ayant droit à la retraite, il garantit ses versements à sa veuve, à ses parents ou grands-parents qui étaient auparavant à sa charge.

Actuellement, l'âge de la retraite pour les salariés est fixé à 55 ans pour les femmes et à 60 ans pour les hommes ; dans l'agriculture coopérative, cet âge est fixé à 60 ans pour les femmes et 65 pour les hommes ; quant à ceux qui ont travaillé pendant vingt-cinq ans pour les hommes, et vingt ans pour les femmes, dans des emplois nuisibles à la santé, l'âge de la pension de vieillesse est avancé de cinq ans. La loi des pensions et retraites procède d'ailleurs à une énumération détaillée de ces travaux insalubres ; elle définit des différences entre leurs catégories, accordant par exemple un avantage particulier à ceux qui ont travaillé pendant quinze ans à des postes où la pression atmosphérique dépassait l'unité.

Le montant de la retraite est déterminé par le nombre des années de service et la moyenne des salaires perçus. Pour obtenir une retraite de pleine valeur, il fallait avoir, en 1969, travaillé pendant vingt-quatre ans ; à partir de 1970, ce temps de service devra être de vingt-cinq ans ; quant à ceux qui peuvent attester d'au moins dix années de travail (donc d'un temps inférieur pour l'obtention de la retraite de pleine valeur), ils perçoivent une retraite partielle. Le calcul du montant des retraites de pleine valeur ou partielle se fonde sur deux éléments constitutifs : la retraite de base et la retraite complémentaire ; la retraite de base est donnée par 50 % de la moyenne des salaires perçus, le complément (qui s'applique également aux retraites partielles) étant donné par les années de service accomplies depuis le 1er janvier 1929, chacune de celles-ci équivalant à 1 % de la retraite de base.

L'ampleur prise au cours de la dernière décennie par le système hongrois des pensions et retraites peut être utilement illustrée par le tableau suivant de la croissance du nombre des bénéficiaires et des charges budgétaires croissantes assumées par l'État :

Années	*Nombre des pensionnés et retraités (en milliers)*	*Incidences budgétaires (en millions de forints)*
1959	623	3 722
1960	636	4 427
1961	796	5 080
1962	912	5 737
1963	983	6 421
1964	1 046	6 992
1965	1 101	7 712
1966	1 156	8 711
1967	1 213	9 514
1968	1 269	10 339
1969	1 319	—

Bien que le régime hongrois des pensions et retraites compte parmi les plus évolués dans le monde, on sait qu'il présente des problèmes qui attendent d'être résolus. Ainsi, par exemple, de notables différences existent entre les montants des retraites établis dans le passé et ceux plus récemment établis, et ceci bien que les retraites anciennes aient été à plusieurs reprises augmentées. De même, des écarts se manifestent entre les retraites calculées selon le même système, mais à des époques différentes ; en effet, du fait de l'augmentation régulière des salaires nominaux, les retraites calculées maintenant sont de montant supérieur à celles calculées antérieurement.

De ces problèmes et de bien d'autres encore, les autorités se préoccupent. Ainsi, récemment, lors d'entretiens entre le gouvernement et le Conseil central des syndicats, il a été question de ce que la montée des prix en 1969 et dans les années précédentes a réduit la valeur réelle des retraites — quoique dans une mesure encore modeste ; le secrétaire général du Conseil central des syndicats demanda donc au gouvernement de prendre les mesures propres à sauvegarder le pouvoir d'achat des retraités. Les lois nouvelles, les mesures des autorités et, plus récemment, les initiatives prises par les entreprises tiennent largement compte des intérêts et besoins des vieux. Ainsi, la loi dernièrement promulguée concernant le fonctionnement des coopératives agricoles stipule que personne ne peut être rayé du nombre des membres d'une coopérative pour cause de vieillesse ou d'incapacité de travail ; de plus, indépendamment du travail en principe dû à la coopérative, les vieux et les invalides ne sauraient être privés de la jouissance des terres de leurs domaines domestiques.

Récemment, le ministre de la Santé publique a promulgué des décrets apportant une augmentation des secours sociaux réguliers et ordonnant une amélioration des prestations matérielles aux invalides de guerre. Les vieux ouvriers, de même d'ailleurs que, par exemple, les enseignants, peuvent continuer à travailler, même après leur passage à la retraite, sur leurs anciens lieux de travail, ou bien dans des centres sociaux d'emploi créés par les conseils locaux ; affecté à des travaux faciles, leur temps de travail est évidemment réduit, et ces activités leur permettent de gagner en général 500 forints par mois — et dans

certains emplois, 800 — qui viennent compléter le bas montant de leurs pensions. À Debrecen (Hongrie orientale), l'usine Medicor (qui livre dans le monde entier des installations médicales et chirurgicales fort appréciées) a, cette année, versé des participations aux bénéfices même à ses vieux travailleurs maintenant retraités. Dans la commune de Kocs (Hongrie occidentale), la coopérative agricole de production cultive à la machine, gratuitement, les terres domestiques des vieux coopérateurs et elle assure, également gratuitement, le transport à domicile des récoltes.

L'autre grand problème de la vieillesse est la maladie ; la prévention, les soins aux malades sont assurés par l'organisation hongroise de la Santé publique dont le corps médical est d'une valeur scientifique connue même à l'étranger. En Hongrie, chacun peut jouir des prestations médicales de la Sécurité sociale, soit à titre d'ayant droit, soit à titre de membre de la famille d'un assuré, et, à défaut, en cas de vieillesse nécessiteuse ; ces prestations englobent les soins médicaux gratuits, l'hospitalisation et les interventions chirurgicales, les médicaments étant délivrés contre une infime participation matérielle du malade, de même que les pansements, les eaux médicinales, les prothèses dentaires, les voiturettes ou les appareils auditifs. Bien que les statistiques ne fassent pas le détail des prestations médicales par catégories d'âges, on peut en déduire que les besoins des vieux sont également satisfaits.

Actuellement — et plus exactement selon les données de la fin de l'année 1969 —, en Hongrie, on compte 21 865 médecins, donc 21,3 pour 10 000 habitants ; le nombre des districts médicaux est de 3 549, 2 895 habitants relevant ainsi d'un médecin de district qui assure les consultations non spécialisées. Le nombre des lits d'hôpitaux, de sanatoria et d'établissements balnéothérapiques s'élève à 82 465, soit 80,3 pour 10 000 habitants ; pour 100 lits d'hôpital, on compte près de 10 médecins, 36 infirmières et autres auxiliaires hospitaliers. Il convient aussi de mentionner, particulièrement en rapport avec les vieillards, que, depuis 1952, le dépistage anticancéreux a été organisé dans tout le pays ; grâce au réseau qui a été ainsi créé, en 1968, 60 stations de cancérologie ont procédé à 510 000 examens préventifs. Simultanément, la part des vieillards a été considérable dans la consommation pharmaceutique qui, en 1968, s'est élevée à une valeur de 3 488 millions de forints.

Dans ce chapitre des soins médicaux, il convient enfin de mentionner ceux qui relèvent de la gérontologie ; on ne saurait, en effet, oublier les travaux de ces gériatres qui, en l'espace de peu de temps, ont obtenu de notables résultats dans leurs recherches sur l'état de vieillesse, sur les maux qui le frappent particulièrement et sur les moyens d'y porter remède. Le groupe des jeunes médecins spécialistes de cette discipline s'active sous l'égide de la Commission de gérontologie de l'Académie hongroise des sciences ; ses activités sont prévues sous le titre de « Fondements biologiques du vieillissement et leurs incidences sociales », dans le plan national de recherches à long terme ; récemment, un Institut de recherches gérontologiques a commencé à fonctionner à Budapest. Appelé *Gerovit*, un médicament de fabrication hongroise — stimulateur du métabolisme basal, accélérateur de la circulation sanguine et riche en

vitamines — est déjà apprécié dans beaucoup de pays étrangers.

Quant au troisième problème, celui de la solitude des vieux, il est illustré par les données statistiques suivantes. Un peu plus des trois quarts des vieillards vivent en milieu familial ; 33,9 % d'entre eux sont en ménage, 7,9 % avec leur conjoint et leur (ou leurs) enfant(s), 5,5 % avec leur conjoint, leur (ou leurs) enfant(s) et l'(ou les) enfant(s) de ceux-ci, 7,5 % seulement avec leur enfant, 11,8 % seulement avec leur enfant et la famille de celui-ci, 1 % avec leur petit-fils (ou petite-fille), 6 % avec d'autres parents, 2 % avec d'autres personnes de connaissance. Cependant, une sur quatre des personnes âgées de plus de 60 ans vit seule et ne peut pratiquement pas compter sur le secours d'une famille. La plupart de ces solitaires sont dans cette situation parce qu'ils n'ont jamais eu d'enfants, et les autres (la minorité), du fait de l'ingratitude ou de l'égoïsme de leurs enfants. Certains des retraités sont condamnés à la solitude parce que leurs enfants ont émigré à l'étranger. On peut donc évaluer à près de 400 000 le nombre des vieillards restés absolument seuls, la société ayant ainsi le devoir d'atténuer leur solitude.

La société s'efforce effectivement de porter remède à cette situation. Présentement existent dans le pays — sous gestion de l'État, des conseils locaux ou de l'Église — 242 maisons de retraite qui abritent 25 520 vieillards. Les pensionnaires ne participent que pour un tiers aux frais effectifs de logement, de nourriture et autres. Les autorités prévoient néanmoins une augmentation de cette participation aux frais, bien entendu seulement dans le cas des vieillards relativement aisés. En effet, alors que dans le passé l'hébergement en maison de retraite était surtout motivé par des moyens d'existence insuffisants, actuellement les causes premières en résident plutôt dans la solitude et dans l'impossibilité où beaucoup de vieillards sont de pourvoir eux-mêmes aux soins de leur ménage.

La plupart de ces établissements sont à la hauteur de leur mission, par la qualité du logement, de la nourriture et des soins qu'ils offrent ; à titre d'exemples, on peut citer la Maison des vieux de Szeged (ville de Hongrie méridionale), à Budapest le Foyer des vétérans du mouvement ouvrier et la Maison de retraite des vieux comédiens, à Leányfalu (localité balnéaire des bords du Danube), le Foyer de l'Église réformée. Partout, on y trouve une bibliothèque, la télévision, la radio, une salle de séjour et une salle de jeux. Il reste cependant que le nombre des places dans ces maisons est encore insuffisant pour répondre à toutes les demandes ; actuellement, près de 6 000 vieillards attendent une possibilité d'emménager dans l'un de ces établissements.

Ce qu'on appelle les « contrats viagers » est également destiné à atténuer quelque peu les problèmes de la solitude et des moyens d'existence. En général, il s'agit de vieillards qui, disposant d'un grand logement, concluent un tel contrat avec de jeunes ménages souffrant de la crise du logement. Aux termes de ces contrats, les jeunes gens s'engagent à veiller à l'entretien du (ou des) détenteur(s) du logement, en échange de quoi ils obtiennent la disposition d'une partie de ce logement et l'assurance de pouvoir s'y installer définitivement après le décès du (ou des) locataire(s) en titre. Pour assurer la protection des intérêts des vieillards et empêcher les abus, le gouvernement hongrois a récemment donné pouvoir aux

conseils locaux de contrôler les situations de fait avant la signature d'un contrat et de veiller, ensuite, à son scrupuleux respect.

Cependant, même dans un pays socialiste, résoudre le problème de la solitude des vieux n'est pas chose aisée. Il est, en effet, des vieillards qui vivent seuls de leur propre chef, pour des raisons sentimentales ou matérielles. Après un mariage qui ne laisse que de beaux souvenirs, il en est beaucoup qui ne peuvent se résoudre à l'idée d'une nouvelle union et, d'autre part, ils tiennent souvent à leur logement et à leur situation matérielle favorable. Ainsi, 40 % des retraités hongrois vivent en province dans leurs propres maisons, et l'on a constaté que dans 68,9 % de ces maisons les coefficients d'habitation sont meilleurs qu'en général dans le pays ; ces avantages-là leur font plutôt choisir la solitude.

Cela étant, l'État et la société s'efforcent d'apporter leur soutien aux vieux. En nombre d'endroits, les organisations locales du Front populaire patriotique ou du Conseil national des femmes hongroises ont monté des foyers et clubs où les vieillards peuvent passer leurs journées ; il en fonctionne actuellement 250 où 7 000 vieux et vieilles jouissent des prestations gratuites qui leur sont offertes là. On crée actuellement aussi un réseau d'assistantes sociales qui rendent régulièrement visite chez eux aux vieillards pour leur dispenser des soins. Ajoutons enfin que les vieux bénéficient d'abonnements de faveur dans les cinémas et stades pour assister aux spectacles de leur choix, et qu'ils jouissent de même de cartes de circulation de faveur dans les trams et autobus des villes de province et à Budapest.

*

En Roumanie, il n'existait avant la dernière guerre aucun système de Sécurité sociale. Sur celui qui s'est établi après guerre j'ai reçu d'un médecin de Bucarest la note suivante que je communique à mes lecteurs sous toutes réserves.

Le problème doit être considéré sous deux aspects diamétralement opposés : 1o les pensionnaires dits « sociaux », c'est-à-dire les personnes qui n'ont pas effectivement droit à pension, du fait qu'elles n'ont pas travaillé dans une institution de l'État pendant le nombre d'années requis ; 2o les pensionnés de l'État.

Première catégorie :

a) Les possibilités matérielles d'existence sont réduites au minimum. Ils reçoivent une « indemnité de vieillesse » mensuelle d'environ 300 lei (90 F). Il va de soi que cette somme est dérisoire (elle correspond au prix d'une paire de chaussures). Cependant, ceux qui peuvent physiquement le faire sont admis à occuper certains emplois : emplois bien entendu subalternes et rémunérés fort modestement. Dès lors qu'ils sont employés, ils cessent de percevoir l'« indemnité de vieillesse ». Cependant, ce travail peut leur permettre d'atteindre le nombre d'années exigées (25 ans) pour solliciter une pension due à tout un chacun, dès

lors qu'il a consacré ces années de travail à une institution d'État ; mais il s'agit là de cas exceptionnels, un vieillard pouvant rarement espérer encore vingt-cinq ans de travail après l'âge légal de la retraite. Cette pension, si elle est accordée, est calculée selon le dernier salaire perçu.

Cette catégorie de pensionnaires « sociaux » est composée de personnes ne pouvant pas justifier d'une activité de salarié avant le 23 août 1944, à savoir : les grands et les petits commerçants, les médecins ayant eu des cabinets privés sans avoir occupé un emploi dans les hôpitaux de l'État, les petits artisans qui possédaient leurs propres ateliers, etc.

Toutes ces catégories, considérées comme ayant exercé des activités d'exploitation, sont condamnées à mener une vie extrêmement précaire, tant matériellement que socialement.

Deuxième catégorie :

b) Les pensions en milieu rural. Il y a trois ans, ayant constaté le succès de sa politique de collectivisation, l'État a décidé de pensionner les paysans qui, soit en raison de maladies, soit pour incapacité de travail, soit encore en raison de l'âge, se trouvaient incapables d'assurer par le travail leurs revenus. Tous ceux-là reçoivent désormais une pension mensuelle de 40 lei (12 F) ; mais un pain coûte, selon la qualité de la farine, 2 ou 3 lei et un litre d'huile, 12 lei.

Les paysans pensionnés ne bénéficient pas de soins médicaux gratuits, ni même d'hospitalisation gratuite. (Les autres catégories de pensionnés bénéficient de médicaments gratuits, à condition que leur retraite ne dépasse pas les 550 lei par mois.)

Compte tenu du fait que les emplois sont, en priorité, accordés aux jeunes, les vieux ne sont nullement assurés de pouvoir se maintenir aux postes qu'ils auraient pu trouver après l'âge de la retraite. Cela d'ailleurs s'applique également aux personnes déjà en poste lorsque arrive l'âge de la retraite : dès cet instant, même si leur état physique et psychologique permet la poursuite de leurs activités, ils sont écartés lorsqu'un jeune est jugé également apte à occuper les mêmes fonctions. Cette règle s'applique sans discernement aux ouvriers, aux intellectuels et même aux hommes de science.

Par contre, la participation des vieux à la vie sociale est un phénomène très répandu. Les membres du Parti poursuivent leurs activités au sein des organisations du Parti auxquelles ils appartiennent et peuvent être utilisés dans certaines missions de propagande comme également dans certains travaux de contrôle (inspections des installations hospitalières, de l'alimentation publique, etc.).

Les personnes qui n'appartiennent pas au Parti peuvent également être utilisées dans certaines activités à caractère social. Certaines catégories de vieux peuvent être admises dans les « Foyers de vieux », où ils trouvent logement, nourriture et assistance médicale. Les critères d'admission sont fonction de la situation familiale de l'intéressé et de sa condition physique (priorité aux handicapés). La sélection, extrêmement rigoureuse, est déterminée par le nombre

insuffisant de lits ; les raisons en sont souvent d'ordre politique. Le favoritisme règne. Par ailleurs, les vieux internés à l'Institut de gériatrie dirigé par la très célèbre doctoresse Aslan sont également une sorte de catégorie d'élite.

Considéré sous l'angle éthique, le problème des vieux est encore plus délicat. Les leçons de la révolution sociale, les slogans de lutte et d'action d'une société en voie de création (« ce qui est ancien doit disparaître, ce qui est neuf doit conquérir sa place ») ont eu des répercussions sérieuses dans les rapports entre générations. Les vieux sont, ainsi, considérés avec méfiance et généralement estimés irrécupérables pour la révolution qui s'accomplit dans le pays.

Les pensionnés de l'État

Ceux-ci, ayant consacré vingt-cinq ans d'activité au sein d'une entreprise de l'État, se trouvent au moment de la retraite dans une situation nettement meilleure : la pension accordée demeure très proche du dernier salaire perçu.

Cependant, la catégorie de loin la plus favorisée est constituée par les personnes ayant appartenu aux cadres politiques : service de sécurité, mais également, par exemple, les militaires. Ceux-ci accèdent bien plus rapidement que les autres à la retraite (âge fixé, pour toutes catégories : 60 ans pour les hommes, 55 pour les femmes) ; mais ils peuvent, tout en touchant leur pension (très élevée), occuper de nouveaux emplois et cumuler ainsi traitements et pension.

*

En Tchécoslovaquie, la population a vieilli. Il y a trente ans, 10 % seulement avaient plus de 60 ans ; aujourd'hui ils sont 17 %. Cependant la population active s'est réduite parce que la durée des études s'est prolongée. La retraite est fixée à 60 ans pour les hommes et exige vingt-cinq ans de travail ; si le nombre en est plus élevé, la pension est augmentée. Elle représente 50 % du salaire des cinq ou dix dernières années ; 75 % si le travailleur a 35 ans de vie active derrière lui. Pour les femmes, l'âge de la retraite est de 57 ans, si elles n'ont pas d'enfants ; 55 ans si elles ont élevé un enfant, 53 si elles en ont élevé deux, 52 si elles en ont élevé trois ou davantage. Les mineurs, les pilotes, les hommes exerçant des professions dangereuses peuvent demander leur retraite à 55 ans. Dans tous les métiers, on peut prolonger ses activités tant qu'on en est capable, mais alors on ne touche que la moitié de la pension (qui s'ajoute au salaire). Comme la main-d'œuvre qualifiée est insuffisante, l'État encourage certains travailleurs à reculer l'âge de la retraite. Parmi les intellectuels, les cadres, beaucoup ne sont qualifiés qu'à 50 ans, car ils continuent à étudier pendant leur âge mûr : ils peuvent ensuite rendre longtemps de grands services. La chance de cette catégorie de gens âgés, c'est que la société a besoin d'eux.

La situation se présente autrement pour les travailleurs manuels non qualifiés : leurs capacités physiques diminuent après 50 ans et, s'ils prenaient avec retard leur retraite, la base du salaire serait diminuée. Comme leur travail ne

les passionne pas beaucoup et les fatigue, ils aspirent au repos. Surtout les femmes : à 55 ans elles sont heureuses de rester au foyer, d'aider leurs enfants, de s'occuper de leurs petits-enfants. Parmi les hommes appartenant à des professions libérales, beaucoup, une fois retirés, se livrent à des occupations qui leur plaisent et qui peuvent avoir un grand intérêt : ils entrent dans des services publics, proposent des plans, donnent des consultations.

Les pensions ont été relevées de 8 % par la loi de 1964 qui a modifié celle de 1956, qui elle-même a modifié la loi de 1948 : cette augmentation est insuffisante étant donné la hausse des prix. Il y a cinq ans[3] il y a eu dans les journaux des discussions sur la condition des vieillards : ceux-ci se plaignaient qu'on ne leur reconnût aucun droit, alors qu'ils en avaient acquis par leurs années de vie active. Leurs réactions à la retraite sont à peu près les mêmes qu'en France : l'inactivité leur pèse ; ils se sentent inutiles ; ils rôdent sur les lieux de leur travail et regardent travailler les autres. Souvent, et surtout s'ils ont des difficultés personnelles, ils tombent malades et meurent. Ou ils se suppriment : le nombre des suicides grandit avec l'âge.

Dans les hôpitaux, 70 % des vieillards admis n'ont personne pour s'occuper d'eux. Une fois guéris, les familles ne viennent pas les reprendre. Bien que la Tchécoslovaquie possède le nombre de lits le plus élevé d'Europe, c'est encore extrêmement insuffisant.

Le problème du logement se pose pour tout le monde d'une manière dramatique ; les jeunes couples habitent chez leurs parents, et parfois chacun des deux membres dans sa famille. Il est courant que trois générations vivent sous le même toit, ce qui n'a pas d'heureuses conséquences.

Les services de soins, de santé, d'aide ménagère sont dérisoires. Quand les vieillards sont malades, impotents et négligés par des enfants qui travaillent, il n'y a personne pour s'occuper d'eux.

Cette situation, que les adultes acceptaient, ce sont les jeunes qui l'ont trouvée scandaleuse. À partir de janvier 1968 — l'ouverture de la « voie nouvelle » — ils ont protesté à travers tout le pays et ils ont suscité une explosion d'intérêt à l'égard de la vieillesse. Des organisations locales, jusqu'alors négligées, se sont développées. On s'occupe davantage des vieillards. On a créé des réfectoires où ils peuvent prendre leurs repas. Il y a des clubs qui organisent pour eux des distractions. Des théâtres, des cinémas leur offrent des représentations à tarif réduit. Grâce à la révolte des jeunes, la société a pris conscience de la gravité du problème et cherche à le résoudre.

*

Le cas de la Yougoslavie est intéressant parce qu'elle a passé d'une économie socialiste à une économie qui, depuis 1960, accorde une place de plus en plus grande au profit : la condition des vieillards s'en ressent.

La société yougoslave a une conscience aiguë des problèmes de la vieillesse. Elle en a beaucoup discuté et a pris des mesures pour la protéger. Jusqu'au 1er janvier 1965, la condition pour toucher une pension complète était pour les

hommes d'avoir 55 ans d'âge et trente-cinq ans de travail derrière eux, pour les femmes d'avoir 50 ans d'âge et trente ans de vie active. La loi leur octroyait en principe 72 % du salaire moyen (mais, en Slovénie, ils touchaient seulement 62 %). Pour les partisans, le temps passé pendant la guerre compte double dans le calcul de leurs années actives. Ceux qui ont combattu dès 1941 ont droit à une pension égale à leur dernier salaire. L'éventail des retraites était peu étendu, puisque l'éventail des salaires — officiellement déclarés — est très étroit : les plus hauts atteignent seulement trois fois et demie le plus bas. L'option de l'État, c'était d'assurer une vie décente aux vieillards, même si le budget nécessaire semblait dépasser ses possibilités. Les charges qu'il a à supporter sont très lourdes ; étant donné le nombre des hommes dont la santé a été gravement compromise par la guerre, il y a dans le pays 1 million de pensionnés contre 4 millions de salariés. Les travailleurs cotisent en même temps que l'État. L'argent n'est pas versé dans des caisses spéciales, mais sert à des investissements : usines, constructions, etc.

Depuis 1960, l'économie yougoslave, liée à l'économie mondiale, ajuste ses prix sur ceux des pays capitalistes ; elle essaie d'aligner sa productivité sur celle du marché mondial. Donc elle tend à réduire les frais « inutiles » ; en particulier ceux qu'entraîne l'entretien des inactifs. On a relevé l'âge de la retraite : il est pour les hommes de 60 ans (avec 40 ans de vie active), pour les femmes de 55 (avec 35 ans de vie active). En principe, les pensions ont été relevées à 85 % du salaire. En fait, en Slovénie, elles se sont abaissées à 59 %.

Il y a sur ce point une lutte des générations. Les vieux allèguent qu'ils ont donné leurs forces pour créer la prospérité dont jouit aujourd'hui le pays ; ils revendiquent d'en bénéficier. C'est une dette qu'on a contractée envers eux. Ils trouvent injuste que la vie soit devenue meilleure pour tout le monde, sauf pour eux. Ils réclament une intégration non seulement matérielle, mais politique. Ils sont représentés dans l'administration qui applique les lois, mais ils voudraient l'être dans les assemblées politiques qui font les lois ; ils voudraient faire partie du parlement local, qui s'occupe entre autres du budget local et des problèmes sociaux. Ils ont leur propre organisme : le Comité sur la gestion des invalides et des pensionnés. Il appartient au parlement de l'Assurance sociale. Tous sont collectivement membres de syndicats. Parmi leurs moyens de lutte, il faut compter leurs journaux. En Slovénie, leur mensuel *Upokojence* se vend à 110 000 exemplaires de plus qu'aucun autre.

Le problème de la vieillesse se pose très différemment selon les républiques. Dans les républiques rurales, la civilisation patriarcale se maintient ; l'homme règne sur la femme, l'aïeul sur l'adulte. On rend un véritable culte à la vieillesse. Les diverses générations habitent sous le même toit. En Slovénie, en Croatie — dont j'ai parlé jusqu'ici —, les problèmes du logement se posent. En Slovénie, il y a 42 maisons, avec 3 000 places, pour les personnes âgées. Il y a aussi 33 foyers récréatifs. À Belgrade, la situation est de ce point de vue déplorable. Un article écrit le 14 avril 1968 souligne qu'il n'y a que 600 places pour les vieux dans les maisons de retraite. « C'est difficile d'être vieux, à Belgrade. On bâtit beaucoup d'appartements d'une ou deux pièces ; mais il est difficile pour les vieillards d'en

obtenir. En règle générale, il n'y a pas de place pour eux… »

En gros, on considère cependant que la condition des vieillards est matériellement satisfaisante, mais non psychologiquement et moralement. Beaucoup sont en mauvaise santé parce qu'ils ont subi la guerre, la prison, les camps de concentration. La plupart ne sont pas intégrés à la société, elle les rejette. Le problème des vieux partisans est particulièrement mal résolu.

Il y a parmi eux 50 000 anciens officiers. 80 % d'entre eux étaient des villageois et leur entrée dans la résistance ne leur a pas permis de faire des études ou un apprentissage : ils se sont retrouvés sans qualification. On les a utilisés dans l'administration mais maintenant une génération beaucoup plus qualifiée prend la relève, on n'a plus besoin d'eux. Ils sont aigris et revendicants. On m'a cité un ancien officier qui est pensionné à 42 ans : sa femme travaille dans une librairie et lui s'occupe des soins du ménage. On m'a cité aussi un colonel de 48 ans, qui a été partisan dès 1941 (parmi ceux-ci, 9 sur 10 ont été tués) et qui a quatre enfants ; il est portier dans une usine dont le directeur est un ancien royaliste : il est obligé de le saluer humblement. Des gens de cette espèce deviennent des ennemis du socialisme. Même dans des cas moins extrêmes, il y a une frustration : le Parti est tout, l'individu rien. Beaucoup ont refusé de se plier à la discipline du Parti : ils ne sont plus rien. Ils ont perdu toutes raisons de vivre.

Appendice IV

QUELQUES DONNÉES STATISTIQUES SUR LA SEXUALITÉ DES PERSONNES ÂGÉES

D'après le rapport Kinsey, l'acmé sexuelle se situerait pour le mâle aux environs de 16 ans. Dans sa jeunesse, le nombre moyen des coïts serait de deux à trois par semaine pour les célibataires, de quatre à huit pour les hommes mariés. La moyenne s'abaisserait jusqu'à 1,8 à 50 ans pour les deux groupes ; jusqu'à 1,3 à 60 ans et 0,9 à 70 ans. Kinsey a étudié les cas de 87 mâles blancs, et de 39 Noirs, de plus de 60 ans. Les fréquences moyennes d'éjaculation étaient de une fois par semaine à 65 ans, 0,3 à 75 ans et moins de 0,1 pour les octogénaires. À 60 ans, 6 % étaient absolument inactifs ; à 70 ans, 30 % ; et la courbe continue de s'abaisser. Mais il y a des cas exceptionnels. Un sujet blanc de 70 ans éjaculait en moyenne sept fois par semaine. Un Noir de 88 ans couchait d'une à quatre fois par semaine avec sa femme de 90 ans. À 70 ans, un quart des Blancs sont impuissants ; à 75, plus de la moitié. Entre 71 et 86 ans, un certain nombre de sujets se masturbent et on observe entre 76 et 80 ans des pollutions nocturnes.

D'autres enquêtes, de moins vaste envergure, ont suivi celle de Kinsey. En 1959, le magazine *Sexology* interrogea 6 000 personnes inscrites dans le *Who's Who*. 800 hommes ont répondu, tous âgés de plus de 65 ans. 70 % des hommes mariés avaient une vie sexuelle régulière : en moyenne, quatre coïts par mois. Même dans le groupe des 104 sujets âgés de 75 à 92 ans, la moitié ont déclaré éjaculer normalement ; 6 disent avoir des contacts sexuels plus de huit fois par mois. Un quart s'adonne à l'onanisme, ou depuis toujours, ou depuis l'âge de 60 ans. Un grand nombre, même passé 75 ans, ont des érections matinales.

En 1960, les docteurs G. Newman et C. R. Nichols ont interrogé en Caroline du Nord 250 individus blancs et noirs, des deux sexes, âgés de 60 à 93 ans. L'étude a duré sept ans. 149 sujets étaient mariés et vivaient avec leurs conjoints. Le nombre des rapports sexuels variait d'une fois tous les deux mois à trois fois par semaine. Après 75 ans, le chiffre diminuait nettement. Les Noirs étaient sexuellement plus actifs que les Blancs, les hommes plus que les femmes, les gens d'un niveau de vie moyen ou inférieur plus que ceux des classes aisées. (C'est

peut-être ce qui explique la différence de comportement entre Blancs et Noirs, ceux-ci appartenant aux milieux les plus modestes.) Chez ceux dont la vie sexuelle avait été très riche, elle se prolongeait ; chez les autres, non. Quant aux 101 sujets célibataires ou veufs, 7 seulement avaient une activité sexuelle. La faible activité des femmes venait sans doute de ce que leurs maris étaient plus âgés qu'elles.

En 1961, à Philadelphie, le docteur Freeman examina 74 hommes âgés en moyenne de 71 ans. 75 % avaient encore des désirs érotiques, mais seulement 55 % les assouvissaient. Le nombre des éjaculations variait de trois fois par semaine à une fois tous les deux mois, au moins 42 % disaient qu'à 60 ans leurs désirs avaient diminué ; 25 % étaient alors devenus impuissants. À 80 ans, 22 % avouaient encore des désirs mais seulement 17 % avaient des contacts sexuels. 36 % faisaient des rêves érotiques, 25 % réagissaient aux stimuli visuels.

Dans une étude écrite en France en 1963, le docteur Destrem apporte des observations complémentaires. Selon lui, entre 60 et 70 ans, le comportement du vieillard est semblable à celui de l'adulte. Il dépend beaucoup de ses aptitudes antérieures. Le travailleur manuel reste plus sexué que l'intellectuel. Le célibataire et le veuf de longue date n'ont pas le même comportement que les vieillards mariés. Chez ceux-ci, l'habitude, l'existence de sollicitations érotiques entretiennent la vie sexuelle. Tandis qu'un récent veuvage entraîne souvent l'impuissance. La fréquence du coït est environ d'une fois par semaine à 60 ans, tous les quinze jours à 70. La masturbation, assez fréquente, suit le même rythme que le coït normal. Entre 70 et 80 ans, les hommes mariés conservent une activité sexuelle, mais ralentie. Les veufs souffrent de désir refoulé, certains se masturbent.

1. *Esclave à Cuba*, par Miguel Barnet, éd. Gallimard.

2. Article paru dans le *Saturday Review* du 25 janvier 1969.Robert E. Burger est, avec Richard Carvin, l'auteur d'*Où ils vont pour mourir* (*Where they go to die*).

3. Écrit en novembre 1968.

© Éditions Gallimard, 1970.

Couverture : Illustration © Aline Bureau.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'INVITÉE, 1943 (« Folio », *n° 768*).
LE SANG DES AUTRES, 1945 (« Folio », *n° 363*).
TOUS LES HOMMES SONT MORTELS, 1946 (« Folio », *n° 533*).
LES MANDARINS, 1954 (« Folio », *n° 769*, t. I ; *n° 770*, t. II).
LES BELLES IMAGES, 1966 (« Folio », *n° 243*).
QUAND PRIME LE SPIRITUEL, 1979 (repris en « Folio », *n° 4360*, sous le titre ANNE, OU QUAND PRIME LE SIPIRUTUEL).

Récit

UNE MORT TRÈS DOUCE, 1964 (« Folio », *n° 137*).

Nouvelles

LA FEMME ROMPUE – MONOLOGUE – L'ÂGE DE DISCRÉTION, 1968 (« Folio », *n° 960*). L'ÂGE DE DISCRÉTION est repris en « Folio 2 euros », *n° 6459*.

Théâtre

LES BOUCHES INUTILES, 1954 (« Le manteau d'Arlequin », 2008).

Essais

PYRRHUS ET CINÉAS, 1944.
POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ, 1947.
POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ, suivi de PYRRHUS ET CINÉAS (« Folio essais », *n° 415*).
L'EXISTENTIALISME ET LA SAGESSE DES NATIONS, 1948 (« Arcades », *n° 90* ; repris en « Folio Le Forum », *n° 6398*, sous le titre IDÉALISME MORAL ET RÉALISME POLITIQUE).
L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR, 1948 (« Folio », *n° 2943*).
LE DEUXIÈME SEXE, I ET II, 1949 (« Folio essais », *nos 37-38*).
LA FEMME INDÉPENDANTE. Textes extraits du DEUXIÈME SEXE (« Folio 2 euros », *n° 4669*).
PRIVILÈGES, 1955 (repris sous le titre FAUT-IL BRÛLER SADE ?).
LA LONGUE MARCHE. Essai sur la Chine, 1957.

LA VIEILLESSE, 1970 (« Folio essais », *n° 654*).
TOUT COMPTE FAIT, 1972 (« Folio », *n° 1022*).

Textes divers, articles

LES ÉCRITS DE SIMONE DE BEAUVOIR. La Vie – l'Écriture, 1979, par Claude Francis et Fernande Gontier. Avec en appendices des textes inédits ou retrouvés.

Œuvres autobiographiques

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE, 1958 (« Folio », *n° 786*).
LA FORCE DE L'ÂGE, 1960 (« Folio », *n° 1782*).
LA FORCE DES CHOSES, 1963 (« Folio », *n° 764*, t. I ; *n° 765*, t. II).
LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX, suivi de ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE (août-septembre 1974), 1981 (« Folio », *n° 1805*).
JOURNAL DE GUERRE (septembre 1939-janvier 1941), 1990, édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.
CAHIERS DE JEUNESSE (1926-1930), 2008, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

Correspondances

LETTRES À SARTRE, 1990. Tome I : 1930-1939 – Tome II : 1940-1963. Édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.
LETTRES À NELSON ALGREN. Un amour transatlantique (1947-1964), 1997. Texte établi, traduit de l'anglais, présenté et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir (« Folio », *n° 3169*).
CORRESPONDANCE CROISÉE SIMONE DE BEAUVOIR – JACQUES-LAURENT BOST (1937-1940), 2004. Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

Témoignage

DJAMILA BOUPACHA, 1962, en collaboration avec Gisèle Halimi.

Scénario

SIMONE DE BEAUVOIR, 1979. Un film de Josée Dayan et Malka Ribowska, réalisé par Josée Dayan.

Aux Éditions du Mercure de France

Entretiens

SIMONE DE BEAUVOIR AUJOURD'HUI. Six entretiens avec Alice Schwarzer, 1983. Réédité en 2008.

Simone de Beauvoir

La Vieillesse

« Quand je dis que je travaille à un essai sur la vieillesse, le plus souvent on s'exclame : "Quelle idée ! Mais vous n'êtes pas vieille ! Quel sujet triste…" Voilà justement pourquoi j'écris ce livre : pour briser la conspiration du silence. À l'égard des personnes âgées, la société est non seulement coupable, mais criminelle. Abritée derrière les mythes de l'expansion et de l'abondance, elle traite les vieillards en parias.

Pour concilier cette barbarie avec la morale humaniste qu'elle professe, la classe dominante prend le parti commode de ne pas les considérer comme des hommes ; si on entendait leur voix, on serait obligé de reconnaître que c'est une voix humaine.

Devant l'image que les vieilles gens nous proposent de notre avenir, nous demeurons incrédules ; une voix en nous murmure absurdement que *ça* ne nous arrivera pas : ce ne sera plus nous quand *ça* arrivera. Avant qu'elle ne fonde sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres. Ainsi peut-on comprendre que la société réussisse à nous détourner de voir dans les vieilles gens nos semblables.

C'est l'exploitation des travailleurs, c'est l'atomisation de la société, c'est la misère d'une culture réservée à un mandarinat qui aboutissent à ces vieillesses déshumanisées. Elles montrent que tout est à reprendre, dès le départ. C'est pourquoi la question est si soigneusement passée sous silence ; c'est pourquoi il est nécessaire de briser ce silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider. »

Simone de Beauvoir

Cette édition électronique du livre
La Vieillesse de Simone de Beauvoir
a été réalisée le 10 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070444151 - Numéro d'édition : 184983).
Code Sodis : N49900 - ISBN : 9782072449567.
Numéro d'édition : 208497.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo